Université Paris Nanterre
200 av. de la République
92001 Nanterre Cedex
www.parisnanterre.fr

Membre de l'université Paris Lumières

École doctorale 395 : Espaces, Temps, Cultures
Laboratoire Préhistoire & Technologie, UMR 7055

Anne-Lise Goujon

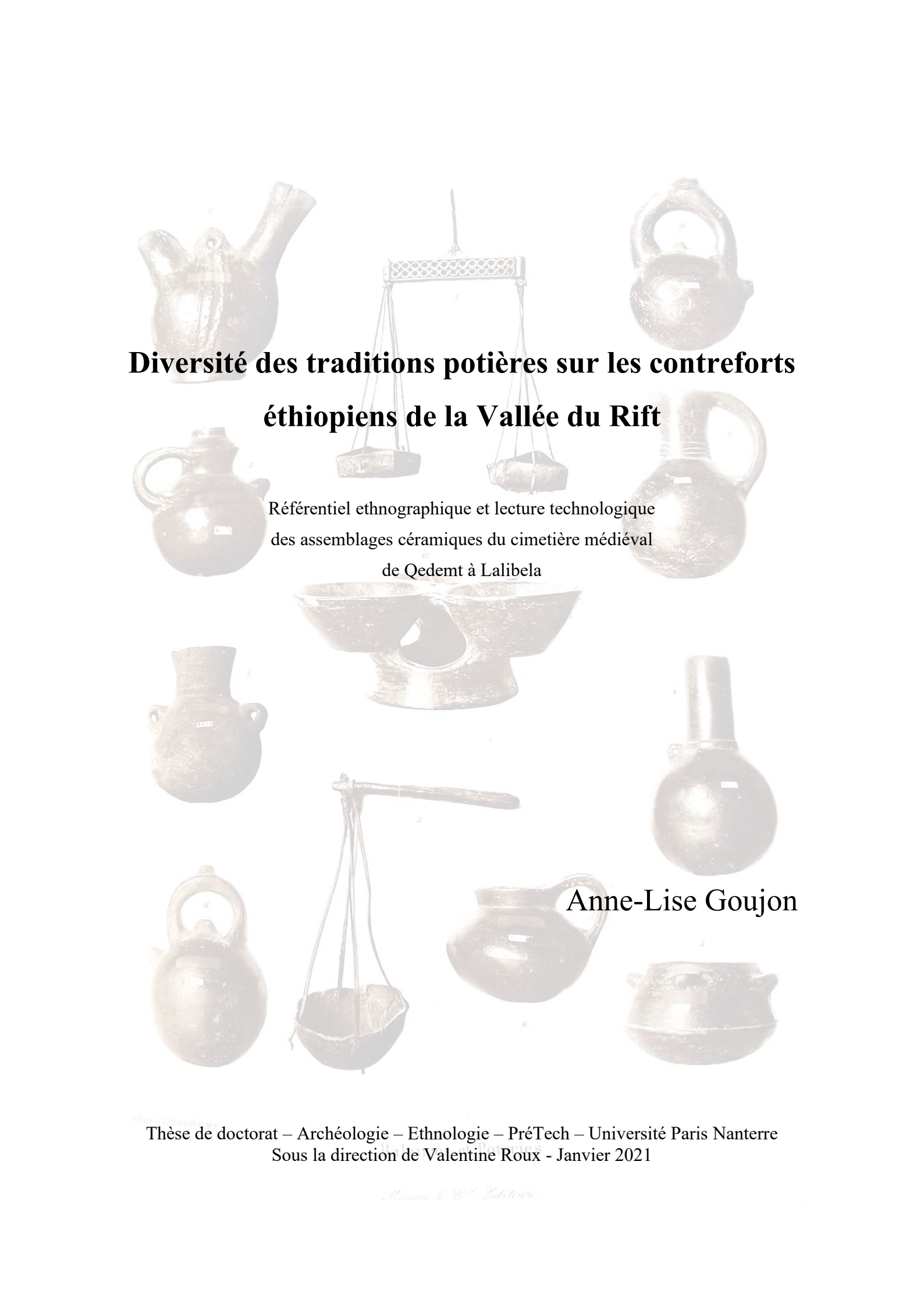
Diversité des traditions potières sur les contreforts éthiopiens de la Vallée du Rift

Référentiel ethnographique et lecture technologique des assemblages céramiques du cimetière médiéval de Qedemt à Lalibela

Thèse présentée et soutenue publiquement le ***25/01/2021***
en vue de l'obtention du doctorat de Archéologie-Ethnologie de l'Université Paris Nanterre
sous la direction de Mme Valentine Roux (Université Paris Nanterre)

Jury :

Rapporteure :	Mme Marie-Laure Derat	HDR, Directrice de Recherche, CNRS, UMR 8167, Paris
Rapporteur :	Mr Olivier Gosselain	Professeur, Université Libre de Bruxelles
Membre du jury :	Mme Jessie Cauliez	Chargée de Recherche, CNRS, UMR 5608, Université de Toulouse
Membre du jury :	Mr Patrick Pion	Maître de Conférences à l'Université de Paris Nanterre, UMR 7055
Membre du jury :	Mme Valentine Roux	Directrice de Recherche, CNRS, Université de Paris Nanterre, UMR 7055



Diversité des traditions potières sur les contreforts éthiopiens de la Vallée du Rift

Référentiel ethnographique et lecture technologique
des assemblages céramiques du cimetière médiéval
de Qedemt à Lalibela

Anne-Lise Goujon

Thèse de doctorat – Archéologie – Ethnologie – PréTech – Université Paris Nanterre
Sous la direction de Valentine Roux - Janvier 2021

Illustration de la couverture : « Les spécimens des poteries figurées ont été exécutés pour Soleillet, à échelle réduite, par un potier du Choa », Planche XVII de l'ouvrage de Jean Duchesne-Fournet, *Mission en Éthiopie 1901-1903* (1909).

Résumé :

En Éthiopie, le long des contreforts de la Vallée du Rift, la période médiévale, comprise entre le 8ème et le 16ème siècle, se caractérise par la coexistence de trois entités politiques et religieuses dont les contours géographiques et culturels sont encore mal connus : le royaume chrétien, les sultanats musulmans, et les royaumes dits « païens », par opposition aux deux autres. Le dynamisme actuel des études de l'archéologie médiévale éthiopienne, dans lequel s'insère notre recherche, vise à mieux cerner l'imbrication historique de ces trois entités, ainsi qu'à mieux identifier les groupes socio-culturels qui composent ces grands ensembles. Pour tenter de répondre à cette problématique, une voie privilégiée est l'étude du mobilier céramique laissé par ces sociétés sachant que la caractérisation des productions et des savoir-faire techniques impliqués constitue une clef d'accès majeure à l'information culturelle et sociologique. En ce sens, nous avons d'abord constitué un référentiel ethnographique qui s'appuie sur la documentation des traditions potières de treize groupes ethniques appartenant à trois branches linguistiques différentes. Une approche comparative des chaînes opératoires employées par ces différents groupes a fait émerger des traditions génériques dont la distribution a permis, dans un premier temps, de discuter des dynamiques socio-culturelles récentes de ces groupes. Dans un second temps, nous avons élaboré un référentiel technologique – ethnographique et expérimental – à partir de la documentation de ces traditions. Ces référentiels ont été appliqués à l'étude des assemblages céramiques du cimetière médiéval de Qedemt à Lalibela, qui met en évidence la continuité du peuplement tout au long de la période d'utilisation de ce site funéraire (11ème – 16ème siècle) et constitue un nouveau jalon céramologique utile à l'esquisse du paysage sociologique des populations de l'Éthiopie médiévale.

Mots clés :

Traditions potières, technologie céramique, ethnoarchéologie, groupes ethniques, Éthiopie, Lalibela.

Summary:

In Ethiopia, along the foothills of the Rift Valley, the medieval period, between the 8th and 16th centuries, was characterized by the coexistence of three political and religious entities whose geographical and cultural contours are still poorly known: the Christian kingdom, the Muslim sultanates, and the so-called "pagan" kingdoms, as opposed to the other two. The current dynamism of the study of medieval Ethiopian archaeology, into which our research fits, aims to better define the historical interweaving of these three entities, as well as to better identify the socio-cultural groups which make up these large ensembles. In an attempt to respond to this problem, a privileged path is the study of the ceramic furniture left by these societies, knowing that the characterization of the productions and technical know-how involved is a major key to access cultural and sociological information. In this sense, we first constituted an ethnographic referential based on the documentation of the pottery traditions of thirteen ethnic groups, belonging to three different linguistic branches. A comparative approach to the *chaines operatoires* employed by these different groups has led to the emergence of generic traditions whose distribution has made it possible, initially, to discuss the recent socio-cultural dynamics of these groups. In a second step, we elaborated a technological - ethnographic and experimental - referential based on the documentation of these traditions. These referential were applied to the study of ceramic assemblages from the medieval cemetery of Qedemt in Lalibela, which highlights the continuity of settlement throughout the period of use of this burial site (11th - 16th century) and constitutes a new ceramic milestone useful for sketching the sociological landscape of the populations of medieval Ethiopia.

Key words:

Pottery traditions, ceramic technology, ethno archaeology, ethnic groups, Ethiopia, Lalibela.

REMERCIEMENTS

Je tiens d'abord à exprimer ma profonde et sincère reconnaissance à Valentine Roux qui, outre m'avoir donné l'opportunité de développer cette recherche passionnante, m'a transmis les fondamentaux de la technologie céramique et de l'écriture scientifique. Pour m'avoir laissé une grande autonomie de travail, mais avoir toujours rapidement répondu présente à toutes mes sollicitations, pour sa patience, son enthousiasme, surtout la pertinence de ses relectures critiques, et pour m'avoir si finement guidée et soutenue dans la réalisation et la rédaction finale de ce travail, un immense merci.

Tous les parcours sont faits d'une succession de rencontres déterminantes, c'est alors un plaisir de rétrospectivement remercier chaleureusement Blandine Bril, pour avoir élargi mon champ de compréhension des techniques du corps, m'avoir accueillie à Paris et donné confiance en mes capacités d'analyse. Je remercie ensuite chaudement Jessie Cauliez et Claire Manen qui m'ont accueillie à Toulouse et sur le terrain des traditions potières éthiopiennes dès 2012 et qui m'ont ensuite intégrée à leur équipe aux côtés de Joséphine Caro et Vincent Ard, que je remercie également pour le partage des connaissances et les collaborations fructueuses, passées et à venir. Je n'oublierai jamais ma première rencontre avec Marie-Laure Derat et Claire Bosc-Tiessé à Addis-Abeba. Leur soutien ne s'est jamais démenti par la suite. Je leur suis infiniment reconnaissante de m'avoir confié les collections céramiques des sites de Lalibela, d'avoir ainsi donné un nouveau tour à mes recherches et de m'avoir encouragée à les poursuivre.

J'adresse une pensée toute particulière à toutes les personnes qui, de près ou de loin, sur le papier ou sur les chantiers, ont participé à ma formation en archéologie, dans l'ordre d'apparition, Laurick Zerbini, Franck Perrin, Xavier Gutherz, Amélie Diaz, Yves Gleize, Romain Mensan, Clément Ménard, François Bon, Jessie Cauliez, Stéphane Hérouin, Laurent Bruxelles, Lamya Khalidi, Joséphine Lesur, Lucie Coudert et toute l'équipe de la mission Abaya 2018. Je remercie plus particulièrement Getachew Belay et François-Xavier Fauvelle de m'avoir incitée à travailler sur la collection de Gulbo Arba, ainsi que Roger Joussaume et Bertrand Poissonnier de m'avoir confié les collections que j'étudierai bientôt et pour les précieuses informations transmises toujours dans les plus brefs délais. Enfin, je tiens à remercier les membres de mon jury, Marie-Laure Derat, Olivier Gosselain, Jessie Cauliez et Patrick Pion, d'avoir accepté d'évaluer ce travail.

A Paris, je remercie le laboratoire Préhistoire et Technologie, particulièrement Isabelle Sidéra, Pierre Allard et Liliana Stalenq pour leur soutien administratif, et je salue la gentillesse de tous ses étudiants, doctorants et chercheurs rencontrés autour d'un verre, d'un pot, d'un café, d'un déjeuner alors que je n'ai toujours été qu'un oiseau de passage. Merci beaucoup à l'ED 395 pour avoir financé ce doctorat et quelques-uns de ses terrains et à Alexandra Pineau pour m'avoir accueillie devant le microscope.

A Addis-Abeba, pour avoir accompagné mon parcours dans ses vicissitudes administratives et logistiques, pour m'avoir accordé une bourse de terrain en 2017, mais surtout pour être un formidable lieu de rencontres, d'échanges et d'émulations, je remercie le Centre français des études éthiopiennes, les étudiants et les chercheurs qui le font vivre et toute son équipe franco-éthiopienne que je porte dans mon cœur depuis près de dix ans, et en particulier Aberaw Solomon, Annah Siyum, Godana Woldeyohannes et pour la joie, Temetchatche Yeferu. A ses commandes, je salue David Ambrosetti, Marie Bridonneau, Thomas Guindeuil, Amélie Chekroun et Clément Ménard. Je remercie plus

particulièrement chaleureusement ce dernier, dont l'amitié et le professionnalisme ont accompagné ce projet et grandement motivé sa réalisation finale.
De retour à Paris, je remercie avec plaisir Mmes Frédérique Servain-Rivial, Hélène Joubert, Gaëlle Beaujean, Marie-Laurence Bouvet, Angèle Martin, Sarah Frioux-Salgas, qui m'ont accueillie dans les collections, les réserves et les archives du Musée du Quai Branly, institution que je remercie de m'avoir octroyé une bourse de terrain en 2016.

De nouveau à Addis-Abeba, au Musée National et à l'Authority for Research and Conservation of Cultural Heritage (ARCCH), j'adresse mes remerciements à Andualem Girmaye, Kebede Geleta, Solomon Kebede, Tomas Getatchew pour avoir facilité mon accès aux collections ; à Yared Assefa pour m'avoir accueillie devant le microscope ; ainsi qu'à Demerew Demisse pour avoir fourni les autorisations nécessaires à l'ensemble de mes recherches. J'adresse enfin une mention spéciale à Lucile Denizot et à Biruck Jifar pour leur aide précieuse à entreprendre le chantier des collections, et à Marzia Gabriele pour avoir posé son œil expert sur mes échantillons. A l'Institut of Ethiopian Studies, je remercie très chaleureusement Ahmed Hassan grâce à qui j'ai pu circuler librement. Je remercie par ailleurs Yonas Beyene pour son soutien, Derese Ayenachew pour m'avoir montré la direction du monastère de Menteq depuis le haut de la crête. Je tiens également à remercier ceux qui m'ont aidée sur le terrain : Minalu Adem, Dejene Dendana, Abidi, Tariku, Abenezer Alte, Biruck à Jimma, Ahmed à Kemisse, Siraj Ahmed, Abraham Mecha et Asmarech. Je remercie également Tsehay Abebe pour avoir toujours accompagné notre route de l'énergie de ses pensées.

Ce travail repose essentiellement sur le savoir-faire de quelques-unes dont je salue la beauté et le courage. A toutes les potières nommées tout au long de ces pages, à toutes celles qui ne le sont pas mais qui ont permis cette recherche et que je n'oublierai jamais, que toutes soient certaines de mon admiration et de ma gratitude pour leur patience, leur disponibilité et leur dévouement.

Ce travail doit beaucoup à mon mari, Sintayehu Gobezie, qui a toujours eu à cœur de m'accompagner sur le terrain quand son emploi du temps le permettait. Chacun sait combien il est important de travailler avec un informateur qui comprenne exactement vos objectifs, vos questionnaires, mais qui soit également curieux, patient et bienveillant. Pour m'avoir aidée à transporter ici et là des dizaines de kilos de céramique, pour le support informatique, la force de ne jamais se décourager, l'aide substantielle et celle de cette dernière ligne droite, je lui adresse ma plus tendre gratitude, surtout de m'avoir donné tout son temps ces derniers mois, pour si tendrement et patiemment choyer notre petit Elie, rayon de soleil.

Je remercie chaudement tou(te)s mes ami(e)s, ils se reconnaîtront car ils m'accompagnent et me supportent depuis de nombreuses années.

Enfin, je remercie tout particulièrement mes tous premiers lecteurs qui ont fait un travail formidable et conséquent de correction et d'édition : Amy Hainsworth, la première, que je remercie également pour son aide, son accueil et son amitié qui ont grandement adouci cette dernière année passée en Éthiopie ; ma tante Magali Guyot, Sintayehu, et mes parents Bernard et Martine Goujon.

A mes parents, qui m'ont donné le goût des vieilles pierres et de la fantaisie, qui m'ont toujours soutenue et encouragée, qui m'ont offert confort et réconfort ces dernières semaines, à eux, à Sintayehu, à mon frère Jean-Arnaud, Mylène, Léna et Soline, piliers d'amour et d'humour, à tous les départs et retours, un immense merci.

A la mémoire de mes grands-parents

« Ici, c’est si beau que personne ne parle… »

La famille Souris et la mare aux libellules

Kazuo Iwamura, 2003

SOMMAIRE

INTRODUCTION 1

Chapitre 1 – LE CONTEXTE ETHNO-HISTORIQUE 23

1. Sur les hauteurs méridionales 27

1.1. Chez les potières Aari 27
1.2. Chez les potières Maalé 30
1.3. Chez les potières Konso 32

2. Le long de l'escarpement oriental de la Vallée du Rift 35

2.1. A l'est du lac Abaya, chez les potières Oromo Guji en pays Gédéo 35
2.2. A l'est du lac Awasa, chez les potières Sidama 39
2.3. A l'est du lac Langano, chez les potières Wolayta et Oromo Shewa 43

2.3.1. Contexte ethnoculturel des Oromo Arsi et Oromo Shewa 44
2.3.2. Contexte ethnoculturel des Wolayta 46

3. Dans les collines des hauts-plateaux du sud-ouest 49

3.1. Chez les potières Konta 49
3.2. Aux alentours du palais, chez les potières Oromo Jimma 50
3.3. A l'ouest du Gibé, chez les potières Yem 52

4. Le long de l'escarpement occidental de la Vallée du Rift 54

4.1. Chez les potières Kambata à Hossana en pays Hadiyya 54
4.2. Chez les potières Guragué 57

5. Sur les contreforts et hauts-plateaux septentrionaux, chez les potières Amhara 63

5.1. Le monastère de Menteq 63
5.2. Le monastère de Muger 67
5.3. Le hameau potier de Kurit dans le Wärrä Illu 68

Chapitre 2 – PRATIQUES POTIERES : statut, apprentissage et productions 81

1. Le statut si particulier des artisans 82

1.1. Ambivalence : une classe sociale primordiale mais discriminée 82
1.2. Les différents groupes d'artisans potiers du sud-éthiopien 84
1.3. Identités socio-culturelles des artisans de *gedem* 88

2. Apprentissage et transmission du savoir-faire potier 93

2.1. Les contextes de l'apprentissage et de la transmission 93
2.2. Les grandes étapes de l'apprentissage 94
2.3. Les méthodes de l'apprentissage et de la transmission 98
2.4. Représentation du principe d'acquisition de l'habileté 100
2.5. Apprentissage et spécialisation typo-morphologique 101

3. La poterie 103

3.1. Contexte de production et de vente 103
3.2. Les grandes catégories morpho-fonctionnelles 104

3.2.1. Les récipients fermés 104
3.2.2. Les récipients ouverts 109
3.2.3. Autres types morpho-fonctionnels d'objets en céramique 112
3.3. Evolution du répertoire céramique 114

Chapitre 3 – TRADITIONS POTIERES ETHIOPIENNES (2016-18) 141

1. Description de la tradition A 147
1.1. Préparations de l'argile 149
1.1.1. Préparation de l'argile par les potières Oromo Guji 149
1.1.2. Préparation de l'argile par les potières Yem 150
1.1.3. Préparation de l'argile par les potières Oromo Jimma 151
1.1.4. Préparation de l'argile par les potières Aari 151
1.2. Techniques, méthodes et outils de façonnage 152
1.2.1. Façonnage de la partie supérieure 152
1.2.2. Façonnage de la partie inférieure 154
1.2.3. Les variantes au sein de la tradition A 155
1.2.4. La tradition A' des potières Aari dans le village de Yetnebersh 156
1.3. Traitements de surface 157
1.4. Décorations 158
1.5. Cuisson 160
2. Description de la tradition B 172
2.1. Préparation de l'argile 174
2.2. Techniques, méthodes et outils de façonnage 175
2.2.1. Façonnage de la partie supérieure 175
2.2.2. Façonnage de la partie inférieure 176
2.3. Traitements de surface 177
2.4. Décorations 177
2.5. Cuisson 178
3. Description de la tradition C 185
3.1. Préparations de l'argile 187
3.1.1. Par les potières Konta 187
3.1.2. Par les potières Wolayta et Kambata 187
3.1.3. Le pétrissage par les potières Konta, Wolayta et Kambata 188
3.2. Techniques, méthodes et outils de façonnage 190
3.2.1. Façonnage de la partie supérieure 190
3.2.2. Façonnage de la partie inférieure 192
3.2.3. Les variantes de la tradition C 192
3.3. Traitements de surface 193
3.4. Décorations 195
3.5. Cuisson 196
4. Description de la tradition D 205
4.1. Préparation de l'argile par les potières Sidama 207
4.2. Techniques, méthodes et outils de façonnage 208
4.2.1. Façonnage de la partie supérieure 209

4.2.2. Façonnage de la partie inférieure ... 212
4.2.3. Les variantes au sein de la tradition D ... 213
4.3. Traitements de surface ... 214
4.4. Décorations ... 215
4.5. Cuisson ... 217
5. Description de la tradition E ... 226
5.1. Préparations de l'argile ... 228
5.2. Techniques, méthodes et outils de façonnage ... 229
5.2.1. Façonnage de la partie supérieure ... 229
5.2.2. Façonnage de la partie inférieure ... 230
5.2.3. Les variantes au sein de la tradition E ... 231
5.3. Traitements de surface ... 232
5.4. Décorations ... 232
5.5. Cuisson ... 233
6. Description de la tradition F ... 240
6.1. Préparations de l'argile ... 242
6.2. Techniques, méthodes et outils de façonnage ... 244
6.2.1. Façonnage de la partie inférieure ... 244
6.2.2. Façonnage de la partie supérieure ... 245
6.2.3. Les variantes au sein de la tradition F ... 247
6.3. Traitements de surface ... 248
6.4. Décorations ... 249
6.5. Cuisson ... 250
7. Comparaison des traditions ... 261
7.1. Comparaison des modalités de préparation de l'argile ... 261
7.2. Comparaison des techniques, méthodes et outils de façonnage ... 267
7.3. Comparaison des techniques de traitement de surface ... 277
7.4. Comparaison des techniques décoratives ... 282
7.5. Comparaison des procédés de cuisson ... 284
8. Discussion : Traditions et populations ... 286
8.1. Yem, Aari, Oromo Jimma et Oromo Guji, la tradition A ... 288
8.1.1. La tradition A' ... 289
8.1.2. La tradition A2 ... 291
8.1.3. La tradition A1 ... 296
8.2. Guragué, la tradition B ... 302
8.3. Konta, Wolayta, Dawro, Gamo et Kambata, la tradition C ... 305
8.4. Sidama, Wolayta et Kambata, la tradition D ... 311
8.5. Konso et Maalé, la tradition E ... 315
8.6. Amhara et Oromo Shewa, la tradition F ... 319
9. Conclusions ... 326

CHAPITRE 4 – RÉFÉRENTIEL ETHNOGRAPHIQUE ET EXPÉRIMENTAL ... 333

1. Ebauchage ... 334
1.1. Colombinage ... 334
1.2. Microporosité du fond, un indice déterminant ... 338

2. Finition 342
3. Traitement de surface 344
3.1. Traitements de surface pré-cuisson : brunissage, engobage gras et lustrage 344
3.2. Traitements de surface post-cuisson : enduction d'une décoction végétale 351
4. L'indispensable combinaison des observations 353

Chapitre 5 – ETUDE TECHNOLOGIQUE DES ASSEMBLAGES CERAMIQUES DU CIMETIERE DE QEDEMT A LALIBELA 359

1. Contexte de découverte 363
1.1. Céramique et contextes chronologiques 363
1.2. Céramique dans les comblements des sépultures 368
2. Corpus 370
3. Caractérisation des traditions céramiques 375
3.1. Typologie morphologique et interprétation fonctionnelle 375
3.1.1. Les récipients ouverts 375
3.1.2. Les récipients fermés 383
3.1.3. Les préhensions 389
3.1.4. Objet insolite 389
3.2. Description des chaînes opératoires 392
3.2.1. Observation des pâtes 392
3.2.2. Les récipients ouverts 392
3.2.3. Les récipients fermés 396
3.2.4. Les techniques décoratives 401
3.3. Chaînes opératoires et types morphologiques 403
3.3.1. Les récipients ouverts 403
3.3.2. Les récipients fermés 408
3.3.3. Techniques décoratives et formes 408
3.4. Chaînes opératoires et chronologie 410
3.4.1. La période A et ses phases A1 et A2/A3 412
3.4.2. La période B 415
3.4.3. La période C 416
3.4.4. Chaînes opératoires et périodes 417
3.5. Synthèse et discussion 420

CONCLUSION ET PERSPECTIVES 433

ANNEXE I : DONNEES ETHNOGRAPHIQUES 439

ANNEXE II : DONNEES ARCHEOLOGIQUES 461

Bibliographie 479

Table des figures 497

Table des tableaux 505

Table des planches 507

INTRODUCTION

Les contreforts orientaux et occidentaux de la Vallée du Rift éthiopien constituent les premières chaînes de montagnes, s'élevant entre 1500 m et 2000 m d'altitude, adossées aux hauts plateaux et surplombant la dépression du Rift. Les recherches historiques et archéologiques menées dans ces régions ont fait émerger plusieurs entités culturelles qui ont fleuri entre le 8ème et le 16ème siècle : entités chrétienne, islamique et païenne (fig. 1).

La religion chrétienne est adoptée dans les régions les plus septentrionales de l'Éthiopie, à la faveur de l'épanouissement du royaume antique d'Aksum entre le 3ème siècle avant J.-C. et le 7ème siècle après J.-C. Les rois d'Aksum participent à l'intensification des échanges en mer Rouge par le biais du contrôle du port d'Adoulis où transitent les marchandises (or, ivoire, esclaves) venues des hauts plateaux au sud du royaume. Le déclin du royaume d'Aksum s'amorce dès le 7ème siècle, sans doute en raison de la perte progressive du monopole commercial en mer Rouge au fur et à mesure du développement du port de Djeddah. Ce siècle voit également les premières personnes converties à l'Islam trouver refuge en Éthiopie. Au 8ème siècle les rois ne battent plus monnaie. S'ensuit une période obscure, un haut Moyen-Age pour lequelle les sources écrites se sont taries, mais qui voit cependant s'organiser de nouvelles forces en présence, plus au sud du pays : la dynastie Zagwe, qui réinstaure un royaume chrétien à partir du 11ème siècle et dont la capitale serait Lalibela – aujourd'hui connu pour son exceptionnel complexe d'églises rupestres – ; les sultanats musulmans, connus grâce à l'épigraphie funéraire et les sources en langue arabe, dont le premier d'entre eux – le sultanat du Shewa – fleurit du 11ème au 13ème siècle ; et les royaumes de religions locales, dits « païens » par opposition aux deux autres entités. Ces derniers apparaissent subrepticement dans les sources écrites comme des puissances égalant le pouvoir chrétien à la fin du 10ème siècle, et même l'affrontant, particulièrement au travers de la figure d'une reine guerrière, Gudit, « la fossoyeuse du royaume d'Aksum » (Fauvelle-Aymar et Poissonnier, 2012 ; Derat, 2018b ; Kelly, 2020).

Tout au long du Moyen-Age, le commerce au long court unit ces trois entités qui, chacune à leur manière, facilite et bénéficie des échanges au sein desquels l'or, l'ivoire et les esclaves transitent depuis l'ouest et le sud des hauts plateaux jusqu'aux ports de Zeyla et Massawa. Les royaumes païens exploitent les richesses, tandis que les sultanats musulmans se chargent de l'acheminement des marchandises.

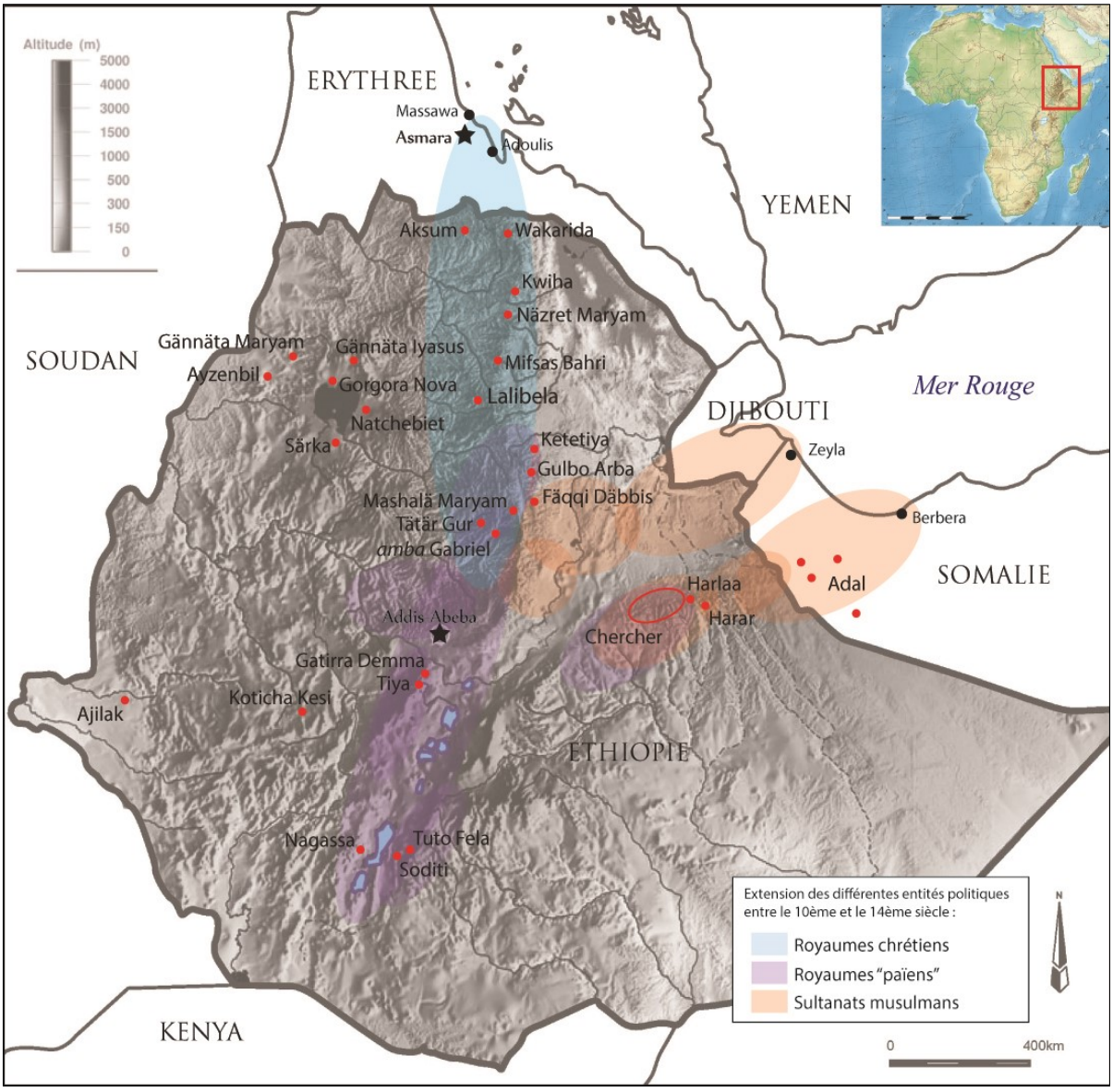


Fig. 1 : Répartition géographique des entités politiques et des sites archéologiques médiévaux.

Le royaume chrétien apparaît alors comme un intermédiaire déterminant entre ces deux pôles. Ce commerce est un élément important de la complexification socio-politique de ces entités, participant à leur interdépendance et à leur compétition, tant sur le plan économique que culturel (Bouanga, 2017 ; Wion, 2020).

A la fin du 13ème siècle, la dynastie salomonienne remplace la dynastie Zagwe et œuvre de front à l'expansion de la religion chrétienne et du pouvoir du royaume. Celui-ci se caractérise alors par la multiplication des sources écrites, la mobilité de ses élites et par l'interdépendance économique entretenue avec les entités voisines. A ses marges sud-orientales, ont fleuri au cours du 13ème siècle, un chapelet de sultanats musulmans caractérisés par l'épanouissement de cités marchandes, que le sultanat d'Ifat aurait tenté de fédérer. A ses marges sud-occidentales,

règne le royaume de Damot, entité païenne puissante aux dires des quelques sources écrites qui en font mention, et qui n'est peut-être que la tête de pont d'un chapelet de petits royaume païens méridionaux. Ces forces en présence apparaissent, plus ou moins régulièrement, tributaires les unes des autres et façonnées d'alliances matrimoniales. Ces relations dessinent en filigrane la compétition accrue entre les élites de ces trois entités, ainsi que l'hégémonie politique du royaume chrétien qui s'impose au 14ème siècle en conquérant les territoires méridionaux – dont le royaume de Damot et le sultanat Hadiyya – et en assujettissant les états périphériques (Berhanou, 1998 ; Braukämper, 2002 ; Derat, 2003 ; Fauvelle-Aymar et Hirsch, 2008, 2011).

Ces relations ambivalentes et conflictuelles reflétant à la fois l'interdépendance socio-économique de ces entités et l'hétérogénéité culturelle des groupes qui les composent sont marquées par une guerre sans précédent au début du 16ème siècle entre le royaume chrétien et le sultanat d'Adal, qui bouleversera profondément le paysage socio-historique de cette région de la Corne de l'Afrique.

L'histoire médiévale de l'Éthiopie fait aujourd'hui face à plusieurs défis pour dépasser les paradoxes qui ont jusqu'alors concouru à sa construction. Le premier est de donner corps, sur le terrain, aux évènements de l'histoire du royaume chrétien jusqu'alors décrits à la lumière des sources écrites produites par le clergé et la royauté. Il implique entre autres de mieux comprendre les processus de christianisation lors des périodes les plus anciennes (Hirsch et Poissonier, 2000 ; Fauvelle-Aymar et Hirsch, 2002 ; Derat, 2010a ; Derat *et al.*, 2020). Le second est de dépasser le déséquilibre des connaissances acquises sur ces trois entités en raison, soit de l'engouement pour certaines, soit de la rareté des sources pour d'autres. Il s'agit par exemple de poursuivre la documentation archéo-historique des sultanats musulmans pour mieux comprendre comment ils s'articulent dans l'espace et dans le temps, et le rôle joué par l'islamisation (Fauvelle *et al.*, 2017 ; Insoll, 2017a ; Chekroun et Hirsch, 2020). Le troisième défi consiste à dépasser la frontière traditionnellement établie entre l'archéologie « historique » du nord et l'archéologie « protohistorique » du sud du pays (Anfray, 1990 : 217). Il devient en effet nécessaire de mieux identifier l'entité dite « païenne » – ou plutôt – les entités « pré-monothéistes », qui ne peuvent être cantonnées au sud du pays, et ne peuvent être systématiquement opposées aux entités chrétienne et musulmane puisque partout, elles prévalent à leur émergence. Ces sociétés ont été en partie documentées grâce aux travaux archéologiques menés à partir de leurs marqueurs funéraires mégalithiques - principalement des tumulus et des stèles, comme une première pierre à l'édifice de leur Histoire (Joussaume et

Cros, 2017). La diversité des coutumes funéraires dévoilée par l'archéologie laisse supposer que ces groupes ne partageaient pas une religion commune malgré le terme substantiel de « païenne » que nous lui attribuons. Il en va de même pour le mégalithisme : les formes qu'il revêt ne font que souligner les particularismes de cette tradition commune. Ces faits posent d'emblée la question du degré d'hétérogénéité sociologique et culturelle de ces entités païennes par ailleurs connectées par des réseaux d'échanges.

Le dynamisme des études de l'archéologie médiévale dans lequel s'insère notre recherche consiste plus généralement à mieux cerner l'imbrication historique de ces trois entités, chrétienne, islamique et religions locales, ainsi qu'à mieux identifier les groupes socio-culturels qui composent ces grands ensembles ; car si le scénario historique est maintenant relativement bien connu dans ses grandes lignes, le paysage socio-culturel à partir duquel il se développe l'est bien moins. Pour tenter de répondre à cette problématique, une voie privilégiée est l'étude du mobilier céramique laissé par ces sociétés sachant que la caractérisation des productions et des savoir-faire techniques impliqués constitue une clef d'accès majeure à l'information culturelle et sociologique. L'objectif initial de notre recherche était, au travers d'une approche technologique des assemblages céramiques issus des sites funéraires des différentes sociétés mégalithiques d'Éthiopie centrale et méridionale, de mieux cerner le paysage sociologique des populations « païennes » et/ou « pré-monothéistes » installées sur les contreforts de la Vallée du Rift éthiopien qui, tout au long de la période médiévale, coexistent ou plus généralement échangent avec les populations progressivement intégrées au royaume chrétien et aux sultanats musulmans. Pour des raisons contingentes, cette étude aura d'abord porté sur un corpus se rapportant au développement du royaume chrétien – le corpus de Qedemt, à Lalibela. Elle n'en révèle pas moins la pertinence de l'approche ethnoarchéologique et technologique pour mettre en lumière les continuités ou discontinuités du peuplement et identifier les différentes populations en présence tout au long du Moyen-Age.

Les sites archéologiques médiévaux

La rareté des sites médiévaux fouillés est notoire par rapport au grand nombre de sites archéologiques connus. Nous avons dénombré, du nord au sud de l'Éthiopie et pour la période médiévale comprise entre le 7ème et le 16ème siècle, 22 sites archéologiques ou ensembles de sites pour lesquels les corpus céramiques sont intégrés à une chronologie, relativement bien bornée, mais rarement séquencée. Etant donné la cohérence historique qui existe jusqu'au 18ème

siècle[1], nous pouvons également mentionner les 7 sites archéologiques datés entre le 16ème et le 18ème siècle (fig. 1 et 2). Notons ici que sur tous ces sites, jusqu'au 15ème siècle, se trouvent en plus ou moins grande quantité des objets importés de type fiole en verre et céladon, qui fondent souvent l'ancienneté de ces occupations. Ce matériel ne se retrouve pas sur les sites à stèles plus au sud, en raison peut-être de la valeur accordée à ces objets de luxe, importés en bien plus petite quantité que les pacotilles et perles en verre d'origine indo-pacifique. Ces dernières, véritable signe des échanges au long cours durant la période du 11ème au 13ème siècle, se retrouvent systématiquement en plus ou moins grand nombre jusque sur les sites à stèles de Tuto Fela et de Nagassa, à l'est et à l'ouest du lac Abaya.

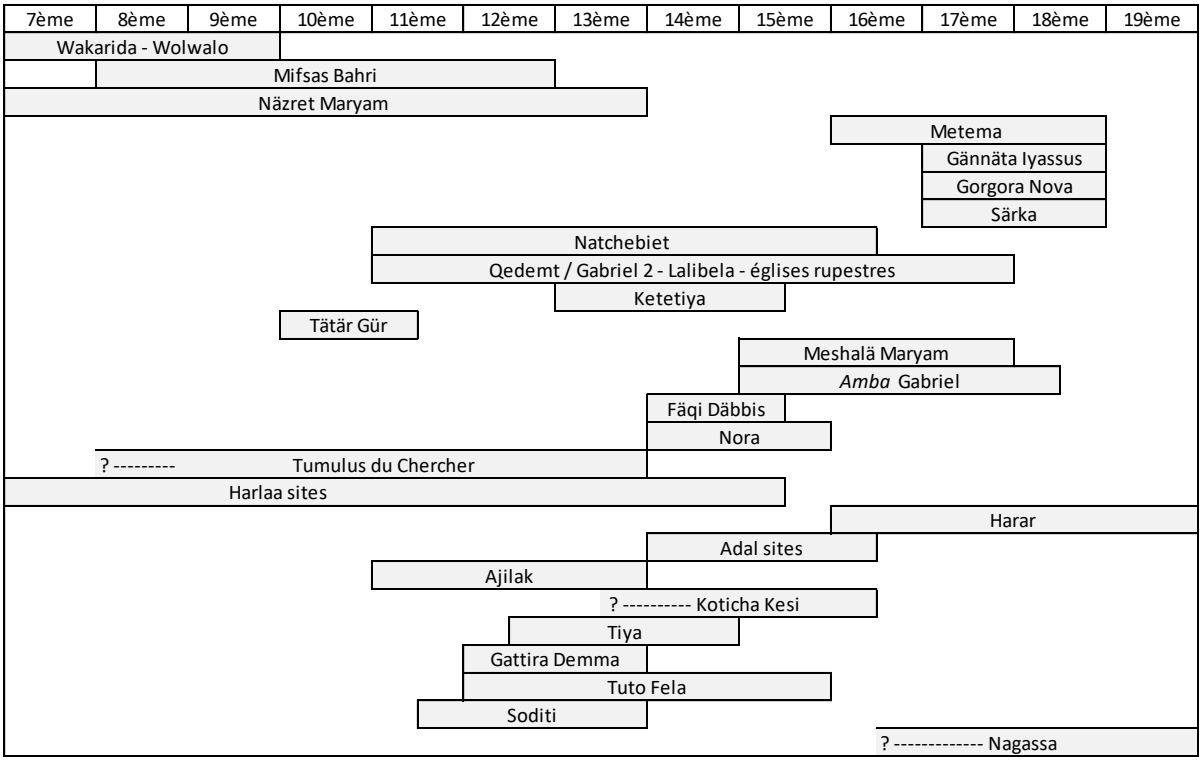


Fig. 2. Répartition chronologique des sites ou ensembles de sites archéologiques médiévaux.

Concernant le royaume chrétien, l'avancée des recherches archéo-historiques a été particulièrement décisive au cours de cette dernière décennie, sur le site exceptionnel des églises rupestres de Lalibela, dans la région du Lasta. Un programme de grande envergure a abouti à une compréhension fine du phasage architectural de ces monuments et à une histoire

[1] Le 16ème siècle borne par convention la fin du Moyen Age et le début de l'ère moderne en raison des bouleversements profonds qu'a engendré la guerre entre royaume chrétien et sultanats musulmans, de ces deux entités mais également de tous les états ou royaumes qui leurs sont périphériques - signe de l'imbrication historique de ces territoires. Toutefois, au regard des sources écrites, leur nature et leur production, il est possible de souligner la « cohérence de la période du 11ème au 18ème siècle qui fait qu'il est pertinent de considérer une « Éthiopie médiévale et moderne » sur le temps long » (Anaïs Wion, 2013, http://www.menestrel.fr/?-Éthiopie-medievale-).

approfondie de ce lieu dans son contexte historique régional (Derat, 2009, 2010b, 2011, 2018a ; Bosc-Tiessé et Derat, 2011, 2019 ; Bosc-Tiessé *et al.*, 2014). A partir de 2010, les premières fouilles archéologiques sont conduites à Lalibela : à Golgoota – une tombe à proximité des églises – et à Qedemt – un cimetière médiéval situé à 500 m au nord, en amont des églises, utilisé du 11ème siècle au 18ème siècle. Parallèlement, le potentiel archéologique des déblais formés par le creusement des églises a été testé. Les fouilles en cours sur le site de Gabriel 2 ont mis au jour les aménagements et réaménagements d'un bâti installé sur le substrat, vestiges d'occupations datées entre le 10ème et le 13ème siècle. Ces travaux permettent d'appréhender l'occupation médiévale des lieux au prisme des périodes antérieure et postérieure à la fondation des églises par le roi Lalibela (1204 - 1225) et d'évaluer ainsi l'évolution des pratiques culturelles, cultuelles et technologiques. Ce sont leurs assemblages céramiques inédits que nous avons étudiés dans le cadre de cette recherche, et plus particulièrement celui de Qedemt.

Les travaux archéo-historiques débutés à Lalibela se poursuivent désormais également sur le site de Näzret Maryam, à 150 km au nord, qui présente les vestiges d'une église fondée par un évêque égyptien au milieu du 12ème siècle et bâtie sur un édifice antique (Derat *et al.*, 2020). Cette région méridionale du Tigray abrite plusieurs autres sites archéologiques pouvant apporter des informations sur cette période de transition qui témoigne du déclin du royaume d'Aksum et de l'émergence de la dynastie Zagwe : Kwiha, Mifsas Bahri et Gra Emni. Les assemblages céramiques issus de ces sites archéologiques sont tout à fait intéressants du point de vue de la diversité morphologique, qui présente à la fois des affinités avec les corpus aksumites et des parallèles avec les corpus plus tardifs appartenant pleinement au royaume chrétien (Gajda et *al.*, 2015 ; Gaudellio et Yule, 2017 ; Breton, 2018 ; Benoist *et al.*, 2020). Concernant ces derniers, le premier jalon posé en la matière par K. Chuniaud date de 2012. Il est l'étude des assemblages issus des sites du Shewa, l'*amba* Gabriel et Meshälä Maryam ; le premier à vocation cultuelle et funéraire et le second identifié dans la tradition orale comme le siège d'un camp royal (Derat et Jouquand, 2012). De manière générale, les vases les plus courants au sein de ces deux collections – les plats à *injera*[2], les pots et les jarres de stockage ou de transport de l'eau, les vases à liquide – revêtent les caractéristiques morphologiques de la céramique présente à Lalibela et sur les sites fouillés aux alentours du Lac Tana à l'ouest du royaume chrétien et à la frontière soudanaise. Qu'ils soient les traces de l'occupation d'une

[2] Typique de la cuisine éthiopienne, l'*injera* est une large galette ou crêpe préparée à base de teff (*Eragrostis tef*) – céréale endémique à l'Éthiopie. Le mélange de farine de teff, d'eau et de levure, est laissé à fermenter de deux à cinq jours. Les galettes sont finalement cuites à l'étouffée sur une grande plaque d'argile circulaire.

grotte – Natchebiet – entre le 12ème et le 15ème siècle (Dombrowski, 1970), les vestiges d'une occupation monastique – Mahbär Sïlasse, Gännäta Maryam et Ayzenbïl – datée entre le 16ème et le 18ème siècle (Gonzales-Ruibal *et al.*, 2016) ou les sites fondés au début du 17ème siècle à la faveur de la présence des jésuites – Gännäta Iyasus, Gorgora Nova et Särka – et qui ont continué d'être occupés après leur départ par la cour royale ou par les populations d'agriculteurs (Fernandez *et al.*, 2012 ; Fernandez, 2013), les archéologues soulignent l'apparente homogénéité morpho-fonctionnelle qui règne, entre ces différents corpus, mais également avec les répertoires de la céramique actuelle de la population des hauts-plateaux – les Amhara. A raison, ils indiquent un point commun à cet ensemble de corpus : la dualité existante entre deux types de répertoires complémentaires, l'un destiné à la vie domestique courante, caractérisé par une forte épaisseur et des traitements de surface plus ou moins bien soigné ; l'autre, correspondant davantage à un service de table, caractérisé par la finesse des épaisseurs et la qualité des traitements de surface (Chuniaud, 2012 ; de Torres Rodriguez, 2017). Dans les régions de l'ouest, l'homogénéité morpho-stylistique de ces assemblages a été rapportée à l'expansion occidentale du royaume et reflète d'abord la diffusion de la culture Amhara par le biais du monachisme à partir du 14ème siècle (Gonzales-Ruibal *et al.*, 2016 ; Derat, 2003). L'hypothèse que des groupes d'ermites apportèrent leur propre culture matérielle, véhiculant ainsi de nouvelles pratiques et technologies que l'on suppose ensuite adoptées par le reste de la population, est intéressante. Elle soulève les questions relatives à la diffusion des savoirs techniques qui participe à l'homogénéisation culturelle. Cependant, en l'absence de davantage de corpus à rapporter à des occupations, antérieures ou contemporaines, autres que chrétiennes dans ces régions occidentales des hauts plateaux, il reste délicat d'aller plus en avant dans ces interprétations[3].

Le remplacement des traditions céramiques peut davantage être discuté dans les régions orientales du royaume chrétien où certains assemblages céramiques, relevant du domaine païen, présentent des caractéristiques très singulières qui disparaissent aux alentours du 14ème ou 15ème siècle, concomitamment à l'avancée de l'expansion du domaine royale de la dynastie salomonienne. Ces assemblages se particularisent plus précisément par la présence de vases

[3] Un corpus céramique collecté au sud-ouest de la région Amhara sur un site de ruines attribuées à l'occupation ancienne d'un groupe de population Agaw présente des éléments décoratifs à la fois singuliers et communs aux répertoires chrétiens connus plus au nord. Ce corpus mérite d'éclairer le potentiel archéologique de cette région, rappelant la nécessité de multiplier les opérations archéologiques et de travailler à partir de davantage de corpus (Wondifraw et Beldados, 2015). Le recours aux collections de Natchebiet fouillé par Dombrowski pourrait être intéressant pour observer la variabilité morphologique en fonction de trois périodes comprises entre le 12ème et le 15ème siècle, mais les collections sont, pour l'heure, perdues.

plus ou moins carénés[4], possédant une largeur jusqu'à deux fois et demi supérieure à la hauteur. Ceux-ci ont véritablement participé à la définition d'une entité païenne, nommée « la culture Shay », épanouie dans la partie centrale des hauts plateaux, coexistant ainsi avec l'entité chrétienne sur une même portion de territoire (Fauvelle-Aymar et Poissonnier, 2012, 2016 ; Belay, 2020). Cette entité « pré-monothéiste » a été dévoilée grâce aux fouilles de deux des centaines de tumulus – Tätär Gur et Meshalä Maryam – bâtis dans la région du Mänz, dans le Shewa, non loin du site de l'*amba* Gabriel précédemment évoqué ; et au travers de la fouille de l'hypogée de Ketetiya à 150 km au nord. Les tumulus de la culture Shay, composés d'une chambre circulaire en encorbellement, avec ou sans couloir d'accès, abritent des sépultures multiples accompagnées d'un riche dépôt de matériel : poteries complètes, bracelets et objets en métal, nombreuses perles de verre d'origine indo-pacifique et quelques parures en pierre fine. Les données archéologiques indiquent actuellement que ces monuments funéraires ont fonctionné dans le temps long, à partir de la première moitié du 10ème siècle et jusqu'à un *terminus ante-quem* encore inconnu. Contrairement aux tumulus qui bornent et parent le relief, les hypogées, invisibles dans le paysage, sont plus difficiles à prospecter et jusqu'alors toujours signalés au gré des découvertes hasardeuses faites par les habitants alentours. Trois hypogées sont connus à ce jour : Ketetiya et Gulbo Arba, situés dans la région du Wollo méridional et Mähäl Wanz, dans le Mänz[5]. L'utilisation de l'une des quatre chambres funéraires de Ketetiya a été datée des 13ème et 14ème siècle, voire jusqu'au début du 15ème siècle. B. Poissonnier note que les céramiques de ce site « s'inscrivent sans aucun doute possible dans la variabilité des formes et des décors des céramiques shay ; on y retrouve en particulier les formes ultra-carénées, caractéristiques de cette culture » (Fauvelle-Aymar et Poissonnier, 2012 : 139). Nous sommes donc en présence d'un répertoire céramique singulier qui définit l'homogénéité d'une entité païenne s'illustrant par ailleurs par une séquence chronologique lâche et par des coutumes funéraires divergentes dont la répartition régionale est encore mal connue.

Ce tableau des entités païennes se complexifie quand on y ajoute l'ensemble des tumulus situés dans la région du Chercher, sur les contreforts orientaux. L'effet miroir de ces ensembles tumulaires situés de part et d'autre de la Vallée du Rift, dans le Manz et dans le Chercher à l'est, se reflète dans les publications récentes qui y sont consacrées (Fauvelle-Aymar et

[4] Ces vases sont désignés par les termes « biconvexe » ou « soucoupe volante » (Fauvelle-Aymar et Poissonnier, 2012 : 91).
[5] Mentionnons ici également les hypogées d'dIjabole photographiés par R. Joussaume au sein d'une carrière dont le travail de prélèvement de la pierre avait mis à jour, en coupe, ces structures (Joussaume et Cros, 2001).

Poissonnier, 2012 : 193 ; Joussaume, 2014 : 166). Ces deux ensembles sont tout à fait comparables, tant du point de vue architectural que chronologique, mais les archéologues rapportent cependant une forte divergence entre leurs assemblages céramiques. Par contre, le répertoire typo-morphologique des tumulus du Chercher, largement dominé par les formes de bols et de jattes, permet d'associer ces monuments funéraires aux sites à murailles cyclopéennes[6] – Molé, Harlaa – occupés entre le 7ème et le 15ème siècle et constituant les vestiges d'importants lieux d'échanges de marchandises, de savoir-faire techniques et, probablement de conceptions religieuses. Ces occupations, antérieures au développement de la plus célèbre cité islamique médiévale de Harar à partir du 16ème siècle, sont à attribuer à une entité païenne progressivement islamisée à partir du 12ème siècle (Joussaume, 1972, 1974 ; Insoll *et al.*, 2014, 2017b). Cet ensemble céramique devra être plus particulièrement comparé aux assemblages issus des sites périphériques, contemporains ou postérieurs, qui mettent au jour les vestiges des cités appartenant au sultanat d'Ifat – plus particulièrement la mosquée Faqï Däbbis datée du 14ème siècle, et au sultanat d'Adal (de Torres Rodriguez, 2017 : 33), respectivement au nord-ouest et au sud-est du Chercher. Malgré des caractéristiques propres à chacun de ces sites, les archéologues soulignent la présence de nombreux récipients ouverts de type bols ou jattes, ainsi que l'absence d'une distinction marquée entre des vases à pâte fine et des vases à pâte grossière, qui caractérise généralement les corpus du royaume chrétien (Fauvelle-Aymar et Hirsch, 2011 : 135 ; de Torres Rodriguez, 2017 : 33). Par ailleurs, sur les sites du Chercher, comme sur ceux du sultanat d'Adal, des tessons identifiés comme provenant de l'Éthiopie septentrionale au regard du brunissage et de l'enfumage de leur surface indiquent, sans surprise, les longues relations entretenues entre ces différents ensembles culturels. Ce type de tessons se retrouve également sur le site de Tiya, et nous conduit à présent sur les sites mégalithiques du sud de l'Éthiopie qui parsèment les contreforts occidentaux et orientaux de la Vallée du Rift. Tiya est un cimetière, localisé en région Guragué, dont la majorité des tombes est marquée de stèles sculptées en bas-relief. Il appartient à un ensemble de sites similaires ayant fonctionné entre le 11ème et le 15ème siècle (Anfray, 1982 ; Joussaume, 1995).

Concernant les vases présentant une surface brunie et « noircie » – probablement par enfumage –, R. Joussaume n'avance pas l'hypothèse d'une origine d'importation – sans doute en raison d'une quantité notable de cette céramique. S. Cassen souligne par ailleurs l'existence d'une

[6] Terme employé par F. Azaïs, moine capucin qui le premier décrivit les sites archéologiques qui parsèment, du nord au sud, les contreforts de la Vallée du Rift (1931).

dualité morpho-stylistique dans l'ensemble du répertoire – constitué de plats, de coupes carénées ou non et de vases globuleux – entre une vaisselle domestique et une vaisselle de service (1995). Ceci laisse supposer que le corpus de Tiya, bien que développant comme tous les autres des spécificités propres, apparaît plus proche des traditions septentrionales que des ensembles orientaux ou méridionaux. Ces derniers, représentés par les assemblages céramiques collectés sur les sites de Tuto Fela et de Soditi, se caractérisent en effet par la présence exclusive de la catégorie des vases globuleux à col et par des décors tout à fait originaux. Ces sites sont situés en région Gédéo, à l'est du lac Abaya. Tuto Fela est un vaste cairn, employé du 12ème au 15ème siècle, où se dressent plus de 300 stèles anthropomorphes, chacune marquant une sépulture individuelle ou multiple (Joussaume, 2007) ; tandis que Soditi est un cairn, dont nous ne savons pas s'il est à associer à des stèles phalliques ou à des stèles anthropomorphes disparues, abritant 8 sépultures datées entre le 11ème et le 13ème siècle[7]. Ces trois sites phares font partie des quelques sites à stèles fouillés[8] dans cette région du croissant mégalithique qui en abrite des centaines répartis en neuf types morpho-stylistiques et dont l'extrémité septentrionale se situe dans la région du Mänz - région des tumulus de la culture Shay. La variabilité morpho-stylistique des assemblages céramiques issus de ces sites relevant du domaine païen, atteste bien des rapprochements et des distinctions à faire entre toutes ces expressions mégalithiques, reflets à la fois d'une culture partagée et de ses spécificités.

Pour conclure quant à l'état des recherches céramologiques relatives à l'histoire médiévale de l'Éthiopie, nous pouvons mentionner les corpus des deux sites relativement isolés des grands ensembles que nous venons de dépeindre : Koticha Kesi et Ajilak, situés à l'ouest du pays. Le premier, Koticha Kesi, est un site à stèles érigées entre le 15ème et le 16ème siècle, attribué aux coutumes funéraires des Janjero, plus connus aujourd'hui sous le nom de Yem. Les assemblages céramiques sont, de manière surprenante, constitués uniquement de vases de petite taille, dont les hauteurs varient entre 5 et 14 cm (Kinahan, 2013 : 371). Cette collection permet de souligner ce que les archéologues ne manquent jamais de souligner et qui est vrai pour la majorité des

[7] Les fouilles de ce site sont en cours dans le cadre de la mission Abaya, co-dirigée par V. Ard et nous même, consacrée au mégalithisme de l'Éthiopie du sud, voir le billet de blog du CFEE, https://cfee.hypotheses.org/2654.
[8] La première fouille opérée par Neuville et Cholet à Seden (1904), ainsi que la fouille de F. Anfray en ce même lieu au pied d'une stèle au masque (Anfray et Godet, 1976), n'ont livré aucun matériel, ni ossement, ni céramique. F. Azaïs, le premier, atteste du caractère funéraire des sites à stèles à épées, des tumulus associés aux stèles tambours, ainsi que des stèles historiées et des stèles à croisillons (Azaïs, 1931). Outre Tiya et Tuto Fela, R. Joussaume a fouillé le site d'Ofa Seré et de Chelba-Tutitti (Joussaume et Cros, 2017). Notons enfin les trois sondages réalisés par R. Mensan sur le site d'Harmuffo (Mensan, 2011) et ceux réalisés par A. Duff en région Gédeo (Duff *et al.*, 2018).

sites que nous venons de citer, que les assemblages présents sur les sites funéraires ne donnent qu'une vision partielle du répertoire en vigueur, qui ne peut être représentative du vaisselier domestique (Chuniaud, 2012 ; Joussaume, 2012). Quant à l'abri rocheux d'Ajilak, étudié par F. Gonzales-Ruibal, il a livré les vestiges d'une occupation temporaire – saisonnière –, à attribuer probablement à un groupe de chasseurs-cueilleurs-collecteurs mobiles qui aurait fréquenté ce site et les abris alentours, entre le 11ème et le 13ème siècle. L'auteur rapporte que la spécificité des formes, ainsi que l'usage d'une technique décorative à la roulette, permettent de rattacher ce corpus à la tradition développée, à la même période, du Sud-Soudan jusqu'à la région des Grands Lacs. Il conclut que cette occupation marque l'extrémité orientale de la vaste région où les décors à la roulette sont employés par des populations nilotiques majoritairement pastorales, alors même que cette technique décorative n'aura jamais pénétré plus avant sur les terres des hauts plateaux éthiopiens (Gonzales-Ruibal *et al.*, 2014). Ce corpus, qui tranche par rapport à ceux précédemment décrits, permet de souligner que les collections céramiques collectées le long de la Vallée du Rift appartiennent bien à un ensemble relativement cohérent, dont l'étude des variabilités culturelles synchroniques ou diachroniques, et des degrés d'affinités culturelles, ne peut aboutir sans le recours à une approche technologique plus systématique. Or, en matière de technologie, les études de référence font défaut, privilégiant les approches méthodologiques pétro-morphologique, morpho-fonctionnelle, ou morpho-stylistique[9]. Outre la description des techniques décoratives, les observations proprement technologiques se limitent à la description des traitements de surface, sans que celles-ci n'intègrent les critères de classification (Chuniaud, 2012 ; Benoist *et al.*, 2016 ; Insoll, 2017a). Notre étude ethnoarchéologique et technologique de la céramique souhaite ainsi dépasser les limites imposées par les études typologiques des formes et des décors en proposant un outil analytique nouveau, qui vise à mieux caractériser les traditions techniques qui doivent nous permettre d'esquisser le paysage anthropologique composé par les grands ensembles culturels chrétiens, islamiques et païens.

Méthodologie

La technologie céramique repose sur le concept de chaînes opératoires. Celles-ci sont « mises en œuvre grâce à des habiletés bio-comportementales acquises au cours d'un processus

[9] L'étude des chaînes opératoires de la céramique du tumulus de Tätär Gur avait été annoncée par A. Wittmann, mais les résultats détaillés de cette étude demeurent à ce jour inaccessibles (Derat, 2010). Avec B. Poissonier, ils privilégient par ailleurs une simple approche morpho-métrique capable de palier à la polyvalence des contenus, approche que nous avons plus particulièrement retenue en complément de l'étude technologique.

d'apprentissage, il en résulte une manière de faire et de concevoir héritée, dont la pérennité au cours du temps et sa reconnaissance sur le matériel archéologique est à même d'indiquer s'il existe ou non une continuité entre deux traditions ». Les chaînes opératoires constituent ainsi « le signal fort utilisé pour tracer des lignées culturelles » (Roux, 2016 : 340). En d'autres termes, la technologie céramique vise à identifier les chaînes opératoires par une lecture des traces matérielles que celles-ci produisent, afin d'avoir accès aux informations socio-culturelles qu'elles contiennent. Les assemblages peuvent ainsi être homogènes ou hétérogènes, simples ou complexes, en fonction des situations sociologiques qu'ils reflètent : groupe homogène constitué d'un ou de plusieurs groupes sociaux, ou groupes fortement différenciés et rassemblés en raison de la fonction particulière du site. Sur un axe diachronique, l'apparition et/ou la disparition de traditions techniques indiquent des ruptures culturelles signalant d'éventuels mouvements de populations (Roux, 2016).

Pour répondre à cette ambition de mieux identifier les populations médiévales par le biais de leur technologie céramique, un référentiel ethnographique des traditions potières le long de la Vallée du Rift a été constitué afin d'identifier, sur le matériel archéologique, les grandes traditions et, ensuite, de les interpréter en termes de groupes ethniques ou d'ensembles culturels. En d'autres termes, notre démarche ethnoarchéologique a pour objectif de dégager des régularités, reliant traditions potières et groupes ethniques, destinées à être appliquées dans le contexte éthiopien qui atteste d'une forme de continuité historique et culturelle. Nous appréhendons ainsi l'ethnoarchéologie comme « une démarche empirique partant de l'observation de faits concrets se situant du côté des scénarios et [dont la construction] passe par la constitution de règles constituant autant de régularités. Elle est d'autre part indissociable de la recherche archéologique, la discipline historique qui constitue son champ d'action » (Gallay, 2011 : 211). Depuis maintenant près de trente ans, les études technologiques et ethnoarchéologiques, bien que régulièrement débattues (Gosselain, 2016 ; Roux, 2017), ont prouvé leur pertinence à identifier des groupes socio-culturels et retracer les dynamiques de leurs interactions et de leurs mouvements historiques à court et moyen termes (voir entre autres Gallay, 1970, 1993, 2011 ; Gosselain, 1992, 1999b, 2000, 2002, 2010 ; Roux, 2007, 2010, 2016 ; Roux *et al.*, 2017). Nous ne reviendrons pas plus en détail sur le développement de cette approche qui a porté ses fruits ailleurs dans le monde et particulièrement en Afrique (Huyssecom, 1994 ; Livingstone Smith, 2001, 2009, 2010 ; Gelbert, 2003 ; Mayor, 2010b, 2010a, 2011 ; Gallay *et al.*, 2012; M'Mbogori, 2015 ; Delvoye *et al.*, 2016 ; Lara, 2018).

Identifier des traditions potières sur le matériel archéologique implique de reconstituer les chaînes opératoires à partir d'assemblages archéologiques plus ou moins fragmentés et plus ou moins représentatifs du répertoire en vigueur. La nécessité de s'appuyer sur des référentiels de macro et microtraces est évidente. C'est pourquoi notre recherche a inclus la constitution d'un référentiel technologique de traits diagnostiques susceptibles d'identifier sur le matériel archéologique la spécificité de chacune des traditions potières présentes actuellement le long de la Vallée du Rift. C'est à partir de ces référentiels, et des régularités anthropologiques qui lient les traditions techniques aux groupes sociaux et à leurs dynamiques, que nous pourrons envisager une lecture anthropologique des assemblages archéologiques.

Corpus et terrains

Le corpus ethnoarchéologique a été constitué auprès de seize groupes ethniques qui sont, du sud au nord, les Aari, Maalé, Konso, Oromo Guji, Gédéo, Sidama, Oromo Arsi, Wolayta, Kambata, Hadiyya, Konta, Oromo Jimma, Yem, Guragué, Oromo Shewa, Amhara (fig. 3). Les groupes Gédéo, Hadiyya et Oromo Arsi n'ont pas leur propre tradition, si bien que les potières y sont respectivement Oromo Guji, Kambata et Oromo Shewa. Nous avons donc enregistré treize traditions différentes réparties le long de la Vallée du Rift. Les traditions documentées auprès des Wolayta et Oromo Shewa l'ont d'abord été dans le cadre du projet Fyssen : « Transmission des techniques et des styles céramiques dans la Vallée du Rift éthiopien : un vecteur d'évolutions. Ethnographie des traditions potières en région est Showa et Arsi, Oromiya », dirigé par J. Cauliez, co-dirigé par C. Manen (2012) ; programme ayant par la suite collaboré avec le projet « Dynamiques de diffusion des techniques céramiques : données comparatives et modélisation multi-agents – Diffceram », ANR dirigée par V. Roux (2012 – 2015). Notre recherche de doctorat s'inscrit dans la continuité de ces travaux ethnoarchéologiques auxquels nous avons participé.

De manière autonome, grâce à plusieurs sources de financement et avec l'aide précieuse de nos informateurs éthiopiens, onze traditions ont été étudiées au cours de plusieurs missions ethnographiques réalisées entre 2016 et 2018. Chaque tradition a été documentée par une mission comprise entre trois semaines et cinq jours de terrain, ce qui représente près de six mois passés sur le terrain, sans compter les temps de logistique et de transport. Notre corpus ethnographique couvre une zone de 650 km de long, du nord au sud, et de 260 km de large, d'est en ouest.

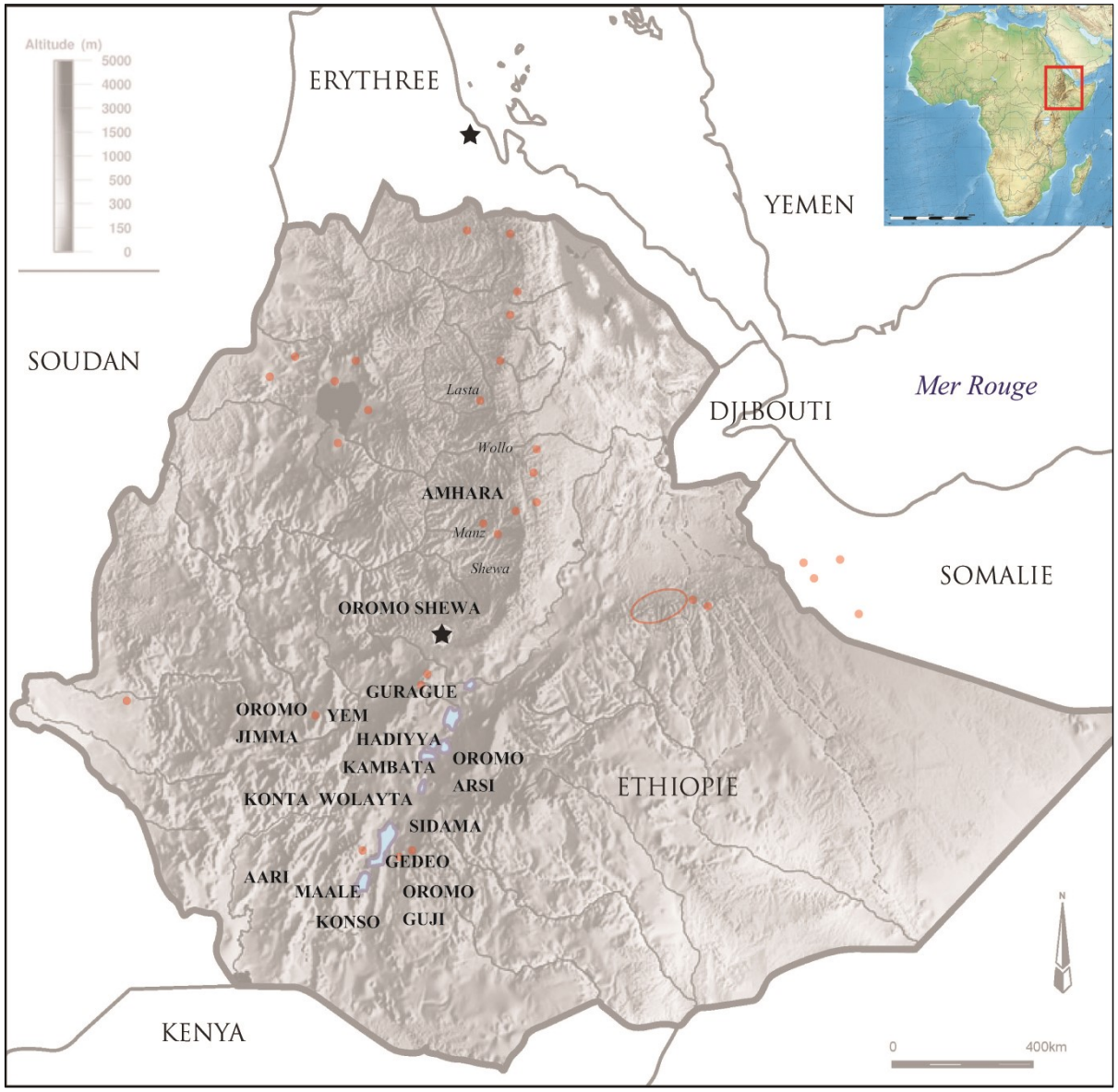


Fig. 3. Répartition géographique des groupes ethniques au sein desquels nous avons documenté les traditions potières et localisation des régions du pays Amhara mentionnées.

Notre objectif initial était de couvrir les territoires des contreforts de la Vallée du Rift où sont dispersés les sites archéologiques des sociétés mégalithiques dont nous voulions étudier les assemblages archéologiques. Différents facteurs ont influé la direction géographique de nos enquêtes au sein de chacune des entités ethniques : contacts sur place, travaux précédents à éventuellement compléter ou, à l'inverse, absence de données. Nous avons toujours cherché à nous éloigner des grands axes et des plus grandes localités urbaines, du moins à faire varier les contextes socio-culturels en s'assurant de l'affiliation culturelle des groupes avec lesquels nous travaillions. Les traditions encore bien vivantes et la dispersion des lieux de production dans toutes les campagnes ne nous permettaient pas de vérifier systématiquement l'homogénéité de la tradition au sein de chaque groupe culturel. Les données relatives au réseau de transmission,

ainsi que la visite des plus grands marchés de la région, nous ont toutefois permis de considérer la relation existante entre tradition technique et groupe culturel. Les variabilités régionales, particulièrement celles des décors et des traitements de surface, plus susceptibles de renseigner une identité régionale, ainsi que celles de l'outillage, restent à documenter en profondeur.

Nos déplacements se sont faits soit en bus et à moto (Aari, Maalé, Gédéo, Sidama, Yem, Hadiyya), soit en voiture et à pied (Oromo Jimma, Amhara, Konta, Guragué, Konso) dans le cas des lieux d'enquêtes les plus difficiles d'accès. L'absence d'électricité et la nécessité de s'adapter aux contraintes de travail des potières représentent les principales difficultés rencontrées, avec celles de la barrière de la langue. Pour pallier à cela, nous avons toujours travaillé avec 1) un ou deux traducteurs pour communiquer de la langue locale à l'anglais ; 2) une indispensable souplesse dans l'organisation de la documentation des faits et des séquences, en cherchant toutefois à alterner les temps de pratique et les temps d'interviews pour ne pas rendre ces dernières laborieuses ; 3) un chargeur de batterie solaire. L'enquête ethnographique relative au contexte de production et d'apprentissage s'est systématiquement appuyée sur les questionnaires mis en place dans le cadre de l'ANR Diffceram. Les données de ces interviews n'ont jamais été enregistrées. Les réponses aux questions étaient notées manuellement et tapées le soir même sur ordinateur quand cela s'avérait possible, de manière à pouvoir toujours vérifier ou compléter le lendemain les informations acquises la veille. Le but premier de notre étude étant de renseigner les gestes techniques, ceux-ci ont par contre été systématiquement photographiés et filmés. Notre matériel d'enregistrement se composait d'un appareil photo (Panasonic model n° DMC-FZ300), ainsi qu'un plus petit appareil « de secours »), d'une caméra vidéo caméscope avec pied et d'un GPS. La collecte des données technologiques consistait à enregistrer et questionner chaque séquence de la chaîne opératoire. Le façonnage a été enregistré pour l'ensemble du répertoire céramique en vigueur, ainsi que pour certains types disparus ou en voie de disparition, quand cela était possible. La forme la plus élaborée de cette documentation s'est attachée à observer le même type de vase auprès de différentes potières, afin d'évaluer la part des variations idiosyncrasiques au sein de la tradition documentée. Cette approche n'a cependant pas été appliquée à l'ensemble des terrains. Notons qu'un type encore largement en usage dans les régions considérées manque généralement à la documentation : les plus grandes jarres à bières de plus de 40 litres. En raison de la disparition du savoir-faire, ou au regard de la difficulté à organiser cette production nécessitant une saison favorable, une grande quantité d'argile préparée en avance et un temps de façonnage compris entre deux et trois semaines, les plus grandes jarres n'ont été documentées qu'en pays Amhara et Aari. De

tous ces terrains, nous avons toujours tenté de rapporter les céramiques produites au cours de notre mission, ainsi que des poteries achetées sur les marchés, afin de constituer une collection de poteries indispensable à la constitution du référentiel technologique. Suite à l'analyse des données, ce référentiel a nécessité une approche expérimentale élaborée en revenant sur les lieux préalablement enquêtés (Amhara, Guragué, Aari). Ce retour au terrain nous a également permis de compléter et d'approfondir les données préalablement enregistrées.

Ces terrains ethnographiques, préparés en amont par des lectures relatives au contexte ethno-historique, ont (presque) toujours fait l'objet d'un rapport détaillé à la suite de la mission afin d'organiser l'ensemble des données en un document bien construit. Le travail post-terrain de ces données s'est avéré utile, d'une part pour une compréhension progressive des éléments à comparer et à analyser qui, au fur et à mesure des semaines de terrain, permettaient d'affiner les objectifs de l'étude ethnographique, d'être de plus en plus efficace et de mieux orienter la direction des terrains suivants. D'autre part, la tâche descriptive de l'analyse comparative a été facilitée par ces rapports au cours desquels le plus gros du travail de visionnage et de retranscription minutieuse des gestes techniques avait déjà été fait.

Les corpus archéologiques qui devaient initialement intégrer notre étude, notamment ceux des sites de Tätär Gur, du Chercher, de Tiya et de Tuto Fela sont conservés au Musée National à Addis-Abeba. Nous avons réalisé les différentes opérations de reconditionnement, d'inventaire et d'échantillonnage que nécessitaient ces collections. En raison de la fermeture du musée, les analyses technologiques des assemblages échantillonnés sont toutefois restées en suspens. Le seul corpus ayant fait l'objet d'une étude technologique complète avant la fermeture du musée est constitué des assemblages céramiques du site de Qedemt à Lalibela. Il est ainsi devenu le seul cas d'étude auquel nous pouvions appliquer notre référentiel. Comme nous le verrons, il permet néanmoins de démontrer la pertinence de notre référentiel ethnoarchéologique pour interpréter les assemblages céramiques en termes de groupes ethno-linguistiques.

C'est précisément sur le site de Qedemt à Lalibela que nous avons fait nos premiers pas sur un chantier archéologique, en 2012, grâce à la rencontre, l'année précédente, de Marie-Laure Derat et Claire Bosc Tiessé en charge du programme de recherche consacré au site rupestre de Lalibela. Le site de Qedemt, fouillé en 2010, 2012 et 2014 sous la direction d'Yves Gleize, spécialiste de l'archéologie funéraire, a mis au jour une importante collection céramique qui, outre renseigner les pratiques funéraires médiévales, permet de questionner, à la lumière des

traditions techniques, le recrutement de ce cimetière et plus largement le paysage anthropologique de Lalibela sur une longue période, avant et après la christianisation de la région. Le corpus, composé de 1504 tessons, a d'abord fait l'objet d'une étude morpho-stylistique en octobre et novembre 2015, puis d'une étude technologique poussée en novembre 2019. La grande fragmentation de ces assemblages a représenté une difficulté à laquelle nous avons toutefois cherché à nous adapter considérant que ce problème de conservation est récurrent dans l'ensemble des collections de la période médiévale actuellement connues. Ce corpus avait l'avantage d'être minutieusement et récemment contextualisé, intégré à une séquence chronologique qui nous permettait justement de discuter des chaînes opératoires et des types morphologiques d'un point de vue chronologique, approche que nous avons vu développée dans le cadre des études morpho-stylistiques aksumites, mais inédites en ce qui concerne l'époque médiévale. Au cours de la discussion des résultats de cette étude, nous avons mobilisé d'autres assemblages céramiques et plus particulièrement celui du site de Gabriel 2 à Lalibela – occupation contemporaine à priori domestique –, dont la fouille et l'étude céramologique sont en cours, ainsi que la collection de l'hypogée de Gulbo Arba, pour laquelle nous avons conduit une étude préliminaire (c'est-à-dire sans microscope) dans la petite ville de Kemisse où la collection est conservée.

Un dernier corpus a largement participé à la progression de cette recherche, bien qu'il ne soit pas explicitement mis en valeur dans notre travail : le corpus muséal constitué de la collection d'objets en céramique en provenance d'Éthiopie aujourd'hui conservés au Musée du Quai Branly. Ces objets sont au nombre de 161 : batterie de cuisine, brûle-encens, faîtière de toit, icône portative, fourneaux de pipe, soit divers objets en terre cuite collectés par 15 personnes différentes de 1886 à 1990. Ce corpus reflète à la fois l'histoire des relations entre la France et l'Éthiopie, et l'attention portée aux poteries éthiopiennes par ces multiples donateurs aux profils très différents : voyageurs de commerce, explorateurs, représentants diplomatiques ou encore scientifiques. Il présente des pièces exceptionnelles et uniques, tel que cet ensemble de poteries miniatures rapporté par P. Soleillet à la fin du 19ème siècle. L'approche technologique et fonctionnelle que nous avons développée dans le but premier de compléter les descriptions et les informations relatives à cette collection, fera l'objet de publications ultérieures[10]. L'étude de ce corpus muséal et la bourse de terrain attribuée par le Musée du Quai

[10] Un rapport final du travail d'étude des collections a été remis au Musée du Quai Branly en 2017. Une première partie est intitulée « Poteries d'Éthiopie au Musée du Quai Branly, trois terrains ethnographiques pour documenter

Branly pour la mener à bien, ont été décisives dans la conduite de nos recherches ethnographiques, particulièrement en pays Amhara, Guragué et Oromo d'où proviennent la majorité de ces objets puisqu'ils sont les territoires les plus souvent parcourus par les français au début du 20ème siècle. Cette étude a d'abord guidé nos prospections. C'est par exemple en recherchant l'origine de la collection de P. Soleillet que nous avons orienté nos recherches vers les monastères d'artisans du pays Amhara, ou encore en souhaitant documenter les fourneaux de pipe rapportés par J. Borelli que nous avons choisi de travailler en pays Oromo Jimma. Ce corpus ethnographique ancien a ensuite été un bon support d'enquête auprès des potières pour discuter de l'évolution morpho-fonctionnelle des répertoires céramiques au cours de ce siècle dernier. Enfin, la manipulation d'une grande partie de cette collection, pour y déceler les traces diagnostiques des techniques d'ébauchage ou documenter les techniques de finition et de traitement de surface propre à chacun des groupes représentés, a largement participé à former notre œil et à développer les premières réflexions en lien avec la variabilité technologique, qui furent utiles à la formalisation du référentiel présenté ici.

Apports de notre recherche

Notre recherche, dont nous venons de développer les problématiques ainsi que les bases documentaires et méthodologiques, s'inscrit dans une tradition ancienne de valoriser et de considérer la poterie comme l'un des piliers de la vie économique et culturelle de l'Éthiopie. Dès la fin du 19ème siècle, A. d'Abbadie intègre à son *Dictionnaire de la langue Amarinna*, quantité de références à la culture matérielle dont près de 80 termes désignant des poteries (1881). Dans son ouvrage de 1909, J. Duchesne-Fournet mentionne que les potiers abyssins « ne sont pas dépourvus d'habileté » et fait une brève description de cette industrie en présentant une planche de poteries réalisée à partir de la collection rapportée par P. Soleillet, alors conservée au Trocadéro (1909 : 319, planche XVII). Après lui, les explorateurs et scientifiques – Jules Borelli, Marcel Griaule, Marcel Cohen…– feront toujours mention des traditions potières d'Éthiopie. La mission Dakar-Djibouti (1931 et 1933) rapporte une quantité relativement importante de céramiques, dont des pièces de grande taille, ainsi que quelques

les collections » et une seconde présente la documentation et la reprise des descriptions relatives à l'ensemble des jattes et brûle-encens, ainsi qu'à la collection de P. Soleillet.

photographies ; mais leur étude s'est davantage attachée au statut social et à l'origine des potiers plutôt qu'au système technique (Jolly et Lemaire, 2015).

La valorisation de l'artisanat potier connaît un élan nouveau au cours des années 1960 lors de la constitution d'un fonds pour le Musée ethnographique de l'Institut des études éthiopiennes à Addis-Abeba, sur initiative de l'Empereur Hailé Sélassié. Le catalogue de cette collection, rédigé par E. D. Hecht, reste une source d'informations précieuses pour qui s'intéresse à la diversité des formes de la céramique en Éthiopie. La description des techniques employées est néanmoins relativement succincte et générale à l'ensemble du pays (Hecht, 1969). Ces informations sont par la suite complétées d'une description plus détaillée de la technique céramique en vigueur à Addis-Abeba et dans un monastère du nord de l'Éthiopie, rédigée par A. Cassiers (1971), puis d'une étude de la tradition potière du Tigray, publiée à l'occasion d'une exposition au Musée de l'Homme de Paris en 1975 (de Roux, 1975 : 53 – 60, 1976). Aucune étude ne semble avoir été publiée par la suite durant la période du *derg* (gouvernement militaire de l'Éthiopie socialiste dirigée par H. M. Mengistu) ; toutefois une recherche dans les archives de l'Institut des nationalités, notamment en charge d'un vaste programme d'étude ethnographique à travers tout le pays, pourrait s'avérer fructueuse. Cette époque est par ailleurs marquée par une revalorisation du statut des artisans et par les tentatives de les organiser en coopératives. La réforme agraire conduite par ce régime a par ailleurs largement bénéficié aux artisans qui n'avaient jusqu'alors aucun droit de propriété terrienne.

A la fin des années 1990, deux études ethnographiques de la poterie en Éthiopie reflètent le regain d'intérêt accordé à l'étude de la culture matérielle et de la technologie en général (Lemonnier, 1993 ; Gosselain, 1999a). L'une est la description de S. Cassen de la chaîne opératoire observée en pays Guragué lors des travaux archéologiques conduits sur le site de Tiya (1994) ; l'autre est un chapitre de T. Berhane-Selassie consacré au récit de vie d'une potière Wolayta (1999). A partir des années 2000, les recherches ethnoarchéologiques se multiplient dans plusieurs régions circonscrites de l'Éthiopie. Les travaux universitaires développés à Addis-Abeba ou Mekele reflètent également cette dynamique, mais sont rarement mis en avant ou approfondis car difficiles d'accès. Seuls les travaux de M. Kaneko chez les Aari au sud-ouest du pays, s'inscrivent dans une démarche purement ethnographique (Kaneko, 2005, 2009, 2013, 2014). Les autres recherches développent des problématiques ethnoarchéologiques, en ce sens que les traditions ne sont pas documentées en soi mais servent

à des questionnements archéologiques généraux ou à la constitution de référentiels technologiques.

- Dans la région septentrionale du Tigray, D. Lyons s'appuie sur une étude des techniques liées à la fabrication du pain et des galettes pour discuter de la diffusion de l'agriculture entre le Proche-Orient et la Corne de l'Afrique (Lyons et D'Andrea, 2003). Plus récemment, elle a développé un programme de recherche exhaustif afin d'identifier les réseaux intra-régionaux pouvant aider l'interprétation du commerce ancien de la céramique dans le Tigray (Lyons, 2014 ; Lyons *et al.*, 2018).
- Au sud-ouest de l'Éthiopie, J. Arthur documente les traditions potières chez les Gamo avec différents objectifs tels que promouvoir une compréhension plus fine de la production et consommation de la bière en contexte archéologique ; mieux identifier les traces différenciant espaces domestiques d'agriculteurs et espaces domestiques d'artisans ; ou encore établir des parallèles entre l'altération des céramiques et le statut socio-économique des maisonnées (Arthur, 2003, 2013, 2014a, 2014b).
- A l'ouest du pays, B. Wayessa décrit la technique des potières Oromo de Jimma et du Wallaga pour servir à l'étude des interactions historiques entre groupes sociaux, et plus particulièrement approfondir l'histoire de l'expansion du groupe Oromo (Wayessa, 2011).
- A la frontière entre Soudan et Éthiopie, A. Gonzales-Ruibal s'appuie sur des études ethnographiques très détaillées chez les Gumuz et Bertha pour questionner les stratégies développées dans le temps long, par des groupes minoritaires ou sociétés égalitaires, pour résister à l'appareil étatique, à des groupes dominants ou plus généralement à la globalisation (Gonzales-Ruibal, 2014).
- En région Oromya centrale, J. Cauliez et C. Manen poursuivent quant à elles des objectifs liés à leurs problématiques de recherche portant sur les traditions céramiques préhistoriques, s'attachant ainsi davantage au développement de référentiels technologiques (Cauliez *et al.*, 2017) et sociologiques (Roux *et al.*, 2017).

Notre étude s'inscrit ainsi à la fois dans une tradition patrimoniale ancienne de valorisation de la poterie d'Éthiopie et dans les dynamiques relativement récentes de l'ethnoarchéologie. Elle poursuit l'approche comparative des chaînes opératoires employées par les divers groupes ethniques, initiée par J. Cauliez et son équipe, mais en l'étendant à de plus nombreux groupes ethniques. Elle a pour ambition de donner accès à un paysage élargi des traditions céramiques

et de faire ainsi émerger des traditions « génériques » ou « trans-ethniques ». L'originalité de notre étude dans le contexte éthiopien réside plus précisément dans les objectifs que poursuivent la création de ce référentiel : 1) discuter des dynamiques socio-culturelles récentes des groupes installés le long de la Vallée du Rift éthiopien au travers de la distribution actuelle des traditions potières ; 2) appliquer le référentiel technologique à des problématiques archéo-historiques de l'Éthiopie et illustrer la pertinence de ce référentiel par une étude céramologique réalisée pour la première en fois en contexte chronologique.

La première partie de notre travail est consacrée à la contextualisation des traditions potières actuelles : le premier chapitre revient sur le contexte ethno-historique des seize groupes ethniques au sein desquels nous avons travaillé ; tandis que le second chapitre s'intéresse plus particulièrement à la pratique potière au travers de la description du statut des artisans, des modes d'apprentissage et de transmission, puis au regard de la production, de son organisation et de la diversité des types morpho-fonctionnels qui constituent les répertoires céramiques encore en usage. La seconde partie, véritable cœur de cette thèse, comprend deux chapitres (3 et 4) et consiste en la présentation des référentiels ethnographiques et technologiques. Le chapitre 3 est une description détaillée des traditions techniques actuelles, suivi d'une comparaison systématique. Il s'organise en fonction des six traditions « génériques » et de leurs variantes, telles qu'elles ont émergé de la classification des treize traditions « ethniques » documentées. Le chapitre 4 présente le référentiel des traits diagnostiques, qui permet d'identifier les traditions techniques sur du matériel archéologique. Enfin, la troisième et dernière partie de ce travail, le chapitre 5, présente l'étude technologique des assemblages céramiques du cimetière de Qedemt à Lalibela. Basée sur les référentiels précédemment élaborés, elle vient démontrer la pertinence de l'approche technologique pour enrichir notre connaissance des populations de l'Éthiopie médiévale, et attester que le référentiel ethnoarchéologique est un outil indispensable pour développer et approfondir cette approche, dans le but de mieux exploiter les assemblages déjà collectés et tous ceux qui attendent encore de l'être.

Chapitre 1 – LE CONTEXTE ETHNO-HISTORIQUE

L'Histoire de l'Éthiopie a été pendant longtemps exclusivement associée à l'histoire du royaume chrétien et à son développement expansionniste impérial. Le mythe salomonien, apparu au 14ème siècle peu de temps après la dynastie du même nom devenue alors millénaire, puis codifié au 16ème siècle, a contribué à cette vision messianique du peuple « éthiopien » et à la formation de la Grande Éthiopie. Cette approche biaisée de l'histoire de la Corne de l'Afrique a elle-même été entretenue par les catégorisations savantes occidentales avec d'un côté une tradition orientaliste érudite fondée sur l'étude des sources écrites anciennes produites par le pouvoir royal et par le clergé, et de l'autre une tradition africaniste considérée comme plus à même d'interpréter l'histoire orale des sociétés « périphériques » au royaume qui n'entraient alors dans l'histoire de l'Éthiopie qu'au moment de l'annexion de leur territoire par Menelik II à la fin du 19ème siècle (Levine, 1974 ; Bureau, 1985 ; Ficquet, 2001 : 497 ; Gascon, 2009, 2010).

L'une comme l'autre de ces traditions ont cependant progressivement cherché à remettre en question « la version des vainqueurs », le « grand récit » principalement produit par les élites d'une société expansionniste à prétention hégémonique cherchant à taire ou à faire disparaître tout évènement allant à l'encontre de l'image d'un avènement progressif du nord au sud de la religion chrétienne et de la domination d'une dynastie et d'un peuple – sémitique (Fauvelle et Poissonnier, 2012 ; Hirsch, 2016 ; Fauvelle, 2020). En effet, l'histoire est bien plus complexe, faite de discontinuités, de résistances. Issue de la multiplication des réseaux d'échanges entre la culture d'Arabie du Sud et la culture africaine, elle est pétrie de mixité religieuse, d'assimilation culturelle et de compétition régionale dont l'objectif commun reste bien souvent le contrôle des richesses et de leur commerce. La fragmentation régionale est inévitablement entraînée par la multiplicité des espaces géographiques (Perret, 1997). Ceux-ci ont vu s'adapter des populations aux modes de vie antinomiques, mais aussi complémentaires, nouant au cours de l'histoire des relations économiques et culturelles qui donnent à ce pays son « indéfinissable cohérence […] Au grand désespoir des chancelleries, il n'est pas faux de dire que cet étrange pays existe tout en n'existant pas » (Guillebaud et Depardon, 1996).

En 1985, J. Bureau explique très bien comment les ruptures et sorties de crises rythment l'histoire de l'Empire et conclue en ces termes :

> « Sans nier l'existence des multiples entités ethniques de la Corne de l'Afrique qui ont pu développer une histoire propre, celles-ci sont depuis si longtemps placées à la périphérie d'un Etat beaucoup plus puissant qu'elles en ont nécessairement subi l'influence, et qu'elles y ont perdu une part de leur identité. Pourtant ces caractères de continuité et de prééminence sur toute une région qui définissent sans aucun doute une aire d'influence ne suffisent pas à unir une nation. La question de l'espace éthiopien reste donc ouverte, et il appartient à ses acteurs de le définir à leur manière : héritiers de l'ordre monarchique, ils seront les garants de l'intégrité territoriale ; nationalistes des régions périphériques, ils souhaiteront réduire l'Éthiopie aux dimensions de ses provinces centrales » (Bureau, 1985 : 1390).

Cet ethnographe résume à la fois les difficultés politiques actuelles de la nation éthiopienne dont la structure fédérale « n'a toujours pas réussi à produire un imaginaire national viable pour les populations éthiopiennes » (Barnes et Osmond, 2005) ; et à la fois les difficultés des historiens et anthropologues à construire avec justesse une histoire empreinte de multiples influences sur des substrats culturels souvent méconnus. Ces difficultés sont très tôt décrites par E. Haberland qui le premier chercha à restituer l'influence de l'empire chrétien éthiopien sur le Sud de l'Éthiopie (1963), suivi de près par D. Levine (1974) et D. Donhalm qui tablent que les formes d'organisations socio-économiques et les cultures à examiner sont partiellement modelées par les processus historiques qui lient chacune des localités à sa relation à l'empire, et qu'inversement la formation de l'empire a été à certains niveaux une histoire de compromis et de négociations (Donham et James, 1986). Ces difficultés sont enfin mises en relief par la nécessité de développer une méthodologie pluridisciplinaire, qui permet le recours aux sources historiques, archéologiques et anthropologiques, pour approfondir des domaines de l'histoire éthiopienne jusqu'alors évités : processus de christianisation, de formation des états musulmans, poids des entités restées « païennes ». Cette histoire délicate nécessite de nouvelles approches méthodologiques, décrites par exemple par B. Hirsch, comme une « connaissance directe des lieux grâces aux enquêtes sur place et l'analyse de la documentation produite localement » (Hirsch, 2016 : 176), qui doit prendre en compte que « les ethnies ne sont pas des données immanentes […] mais sont des catégories descriptives […] dont la netteté est souvent forcée par rapport aux réalités plutôt floues et mouvantes auxquelles [cet assemblage de traits spécifiques] se réfère » (Ficquet et Fayissa, 2015 : 15).

L'anthropologie et l'histoire des peuples du sud éthiopien ont été un des domaines de prédilection de l'Institut Frobenius dès les années 1930. Ces recherches s'appuient généralement sur des terrains inscrits dans le long terme et restent d'une qualité incomparable. Malgré le fait que les équipes actuelles héritières de cette tradition publient désormais en anglais et poursuivent de grands projets de valorisation de leurs archives rendant accessibles à tous les fonds, il est un fait propre à l'historiographie du sud-éthiopien, récemment souligné par A.

Gallay : la difficulté d'intégrer les recherches en allemand aux travaux des anglophones et francophones (Gallay, 2018). Difficulté que nous avons pour le moment rarement pu surmonter. A partir des années 1990, une nouvelle dynamique est donnée à l'anthropologie du sud-ouest éthiopien, parfaitement explicitée dans l'appel de J. Abbink à poursuivre l'effort de développement des études consacrées aux multiples cultures de cette région méridionale (1992). Il prône la collaboration entre histoire et anthropologie, l'intégration des données à un cadre théorique plus large qui permettrait d'appréhender de manière comparative les spécificités, les variabilités et les éléments communs qui articulent les sociétés. En 2000, il réitère son propos en introduction d'un volume consacré aux variations culturelles du sud-ouest éthiopien, à la fois fruit de la dynamique des recherches en cours, mais aussi reflet de leur état embryonnaire, alors même que cette région est citée comme terrain de prédilection aux développements des études anthropologiques comparatives (Freeman, 2000).

Il nous était impossible dans le temps imparti de présenter une approche complète et intégrée des caractéristiques culturelles, économiques et politiques de chacun des groupes au sein desquels nous avons travaillé. Nous avons cependant tenté de réunir les principales informations qui puissent guider le lecteur dans la diversité et la complexité des contextes au sein desquels s'est déroulée notre étude des traditions potières ; et de faire état des différences quant à la quantité de sources disponibles sur l'un ou l'autre groupe. Nous avons fait le choix d'une présentation ethno-historique articulant les différents lieux de nos missions de terrain en un parcours continu du sud au nord qui idéalement emprunte, en tenant compte des discontinuités géographiques de notre étude, les grands axes routiers ou culturels traversant les contrées éthiopiennes. Au regard de leurs spécificités ethno-historiques nous avons cherché à faire une présentation générale des différents contextes ethniques rencontrés, tout en développant parfois davantage un des aspects, spirituel, économique ou politique, significatif.

Nous verrons comment cette contextualisation très personnelle nous invite toujours à discuter des grands évènements de l'Histoire éthiopienne : les formations politiques (royaumes chrétiens, sultanats musulmans, chefferies mégalithiques) et les rapports de pouvoir entre elles. A ce titre, deux évènements majeurs bouleversent complètement la marche de l'Histoire éthiopienne et son paysage ethno-historique. Le premier marque le début du 16ème siècle. Il débute par des raids guerriers contre l'empire chrétien, dirigé par l'Imam Ahmed Ibn Ibrahim Al-Ghazi, figure charismatique du sultanat d'Adal, qui organise ensuite une véritable conquête. De 1531 à 1533, ce sont d'abord les sultanats voisins et territoires méridionaux jusqu'alors

tributaires du royaume chrétien qui sont assujettis. S'ensuit la conquête des provinces chrétiennes au nord, dont l'objectif ultime est la capture du roi Lebna Dengel. Ce dernier meurt en 1540. Son successeur, Galawdéwos, aidé par des troupes portugaises, reprend progressivement les combats jusqu'à la mort de l'Imam Ahmed Ibn Ibrahim en 1543 qui signe la dispersion des troupes musulmanes et la fin de la guerre (Chekroun, 2013). Le second évènement, en partie conséquence du premier, est le mouvement de migration massif du peuple Oromo. Débutant au cours de la première moitié du 16ème siècle, il s'achèvera au 18ème siècle et induira un bouleversement profond des entités politiques et culturelles de l'Éthiopie centrale (voir encadré p. 70). Les vagues de migrations venues du nord et les mutations profondes des entités culturelles provoquées par les évènements historiques du 16ème siècle, ont créé dans cette région centrale de l'Éthiopie, de multiples recouvrements de populations qui ne permettent par exemple plus de savoir à quels groupes sont à attribuer les mégalithes érigés entre le 10ème et le 16ème siècle sur l'escarpement occidental de la Vallée du Rift.

Cette présentation contextuelle s'attachera enfin à souligner les difficultés de la construction historique liées d'une part à l'emploi de termes génériques qui désignent des entités différentes dans le temps et/ou dans l'espace ; et d'autre part à la qualité des sources orales : lacunaire, contradictoire ou encore trop peu étudiée alors même que les mémoires s'éteignent ou sont submergées par les idéaux nationalistes créés par l'ethno-fédéralisme. Pour conclure quant à la difficulté de remettre dans son contexte chacune des traditions documentées, le recours à la métaphore de la « mosaïque culturelle des peuples d'Éthiopie » est tentant, mais c'est un écueil. Cette métaphore est pertinente lorsque l'on souhaite laisser à penser que chacune des multiples entités ethniques et régionales possèderaient des limites bien définies et correspondraient à une ou à un ensemble de tesselles dont les nuances associées dessineraient une image significative : la culture éthiopienne. Sauf que cette dernière est très difficile, pour ne pas dire impossible, à dépeindre tant elle est composite et dynamique. Et quelles nuances donner à toutes les petites localités urbaines de plus de 5000 habitants dont la population peut présenter jusqu'à une dizaine de langues maternelles différentes ? Ce n'est pas une culture commune, qui donne son unité à l'Éthiopie, mais une histoire faite d'échanges arbitraires (culturels ou commerciaux) et de jeux de domination politique (diplomatique ou guerrière), composant des réseaux d'influences jamais statiques de peuples plus ou moins éloignés géographiquement, plus ou moins affiliés culturellement, aux structures politiques plus ou moins similaires, autant de liens structurels que ne reflètent pas forcément les amitiés et inimités passées et actuelles.

1. Sur les hauteurs méridionales

« Les confins de l'Afrique », voilà souvent le terme employé par l'industrie pour faire rêver les touristes. Ainsi, l'objet en terre cuite le plus photographié de la basse Vallée de l'Omo est certainement le labret que portent les jeunes femmes Mursi. Pourtant celui qui est est le plus communément employé reste sans nul doute, non pas la jarre à eau car la calebasse lui était préférée et elle a été largement remplacée par le jerrycan depuis une vingtaine d'années, mais le récipient de cuisine : marmite ou pot à col.

1.1. Chez les potières Aari

Notre étude de la tradition potière Aari s'est déroulée auprès des potières du village de Yetnebersh, à 1340 m d'altitude. Ce village est à 5 km à l'ouest de Jinka. Les maisonnées potières sont en contrebas du village installé le long de la route, elles bordent le chemin qui mène à la rivière (fig. 1.1). Les potières parlent Aarinya, une langue de la branche omotique, et parfois amharique, seconde langue quasi systématiquement maîtrisée par les hommes.



Fig. 1.1. Maisonnée potière de Baro à Yetnebersh, en pays Aari.

Jinka est située à 750 km d'Addis-Abeba. Capitale de la zone South Omo, cette petite localité urbaine a vu sa population multipliée par 10 en une décennie en raison de l'industrie de la canne à sucre implantée sur les berges de l'Omo. Cette activité a entraîné des flux de migration venus de tout le pays ainsi qu'un fort exode rural des alentours. Les échanges se sont intensifiés, un marché hebdomadaire supplémentaire se tient désormais le mardi, mais ne remplace pas le grand marché du samedi où se côtoient plus d'une dizaine de populations de langues différentes.

Les potières présentes sur ce marché sont uniquement Aari. Il y a toutes les semaines sur une grande place à l'écart du marché principal, de trente à quarante potières.

Sur les hauteurs de Jinka, le South Omo Research Center abrite un musée consacré à la culture matérielle des peuples de la Vallée de l'Omo, ainsi que des accommodations pour l'accueil des chercheurs[11]. Cette institution fondée en 1993 par Ivo Strecker, figure emblématique de l'ethnographie de la région et plus particulièrement des Hamer, a largement participé à l'émulation scientifique que connaît la zone South Omo. Dans les années 2000, Morie Kaneko conduisit par exemple une longue étude de terrain sur l'artisanat potier des Aari, recherche qui éveilla notre intérêt quant à la singularité des techniques de leur chaîne opératoire. Sa classification formelle des mouvements des doigts reflète la qualité d'une observation précise et lui a permis de démontrer l'existence de dynamiques gestuelles indicatrices des processus d'apprentissage et d'évolution des pratiques (2009). Cependant la description des étapes de la chaîne opératoire restait relativement obscure et difficile à intégrer à mon propre niveau de description des chaînes opératoires. C'est ainsi qu'il nous est apparu nécessaire de documenter par nous-même ce système technique.

Mori Kaneko démontra par ailleurs, au travers de ce qu'elle nomme "the techno-life history" que ce savoir-faire est un facteur d'émancipation des femmes qui leur permet et les encourage aussi à posséder leur propre terre, plutôt que de dépendre de la possession de leur mari ou de leur père (Kaneko, 2009). Dans le village de Yetnebersh, les potières possèdent des poules, et un lopin de terre où la famille cultive maïs (*Zea mays*), sorgho (*Sorghum bicolor*), khât (*Catha edulis*), café (*Coffee arabica*), taro (*Colocasia sp.*), manioc (*Manihot esculenta*), choux, mangues, avocat, haricots, ensete (*Ensete ventricosum*). Les courges, tomates, patates douces et différentes variétés de choux ont été introduites relativement récemment. A l'instar des agriculteurs, les maisonnées potières possèdent un jardin autour de la maison et un terrain pour les cultures céréalières. Une maison quadrangulaire couverte de tôles, derrière elle une maison circulaire avec un toit en chaume servant de cuisine et d'atelier les jours de pluie, puis à l'arrière l'aire de cuisson, sont les espaces qui structurent l'habitat.

Le territoire Aari est traditionnellement découpé en neuf subdivisions territoriales, chacune dirigée par un chef appelé *babi*, dont l'autorité est héréditaire. L'intégration de la population à l'Empire puis à la nation éthiopienne a introduit une nouvelle forme d'administration, reléguant

[11] https://southomoresearch.wordpress.com/history-and-mission/

le *babi* à une fonction religieuse sans pouvoir décisionnel. Chacune de ces subdivisions étaient une unité politique autonome et aucune hiérarchie n'existait entre-elles, contrairement à ce que nous verrons pour les Maalé. Chacune est socialement structurée en deux branches patrilinéaires exogames faites de plusieurs clans et lignages, à la tête desquelles se trouvent respectivement le *babi* et le grand prêtre. L'ethnogenèse du groupe Aari est davantage attachée à l'origine de ces clans constitutifs de la société, qu'à l'émergence des Aari en tant qu'entité homogène. Certains sont issus de la terre ou de l'eau, tandis que d'autres sont issus de migrations depuis des groupes voisins (Yntiso, 1995, 2010 ; Ford et Tsuge, 2003).

Les potières avec qui nous avons travaillé à Yetnebersh fréquentent l'église protestante du village. Néanmoins les croyances traditionnelles sont encore vives parmi les Aari. Il existe toujours un concile de personnes nommées *godmi* qui assistent le *babi* dans les rituels associés aux forces régénératrices de la société. D'après nos propres enquêtes, certains *godmi* sont en charge de la médiation avec les arbres sacrés et animaux sauvages, et entretiennent des relations particulièrement fortes avec les serpents. Il possède une plume d'autruche comme symbole de leurs responsabilités, ce qui n'est pas sans rappeler la coiffe portée par les hommes Hamer, populations pastorales voisines, pour les désigner comme des guerriers valeureux et figures influentes de la société.

Les familles potières Aari entretiennent souvent une relation de solidarité avec une famille installée parmi les Banna ou les Hamer. Outre linguistiques, les frontières socio-ethniques entre ces groupes sont caractérisées par des modes de vie forts différents mais complémentaires. La poterie Aari tient une place toute particulière dans les liens entretenus avec les populations pastorales. Alors que les Hamer utilisent quotidiennement des céramiques produites par les Bashada, ils ont besoin d'un pot façonné par une potière Aari lors des cérémonies liées à la naissance et à la mort. Celui-ci est considéré comme le frère aîné des pots Bashada et le père du café[12], et reflète les liens d'ancestralité qui lient ces peuples. Il existe encore partout en Éthiopie des exemples de la perméabilité des frontières et de l'amitié tissée entre les peuples (Epple et Bruderlin, 2003 ; Epple, 2015).

[12] En pays Hamer et Banna, le café tient une place importante dans les interactions sociales, il est associé à un temps de partage et de bénédiction. Le café est une infusion de l'enveloppe de la graine. Chez les Aari, le café est préparé à partir des grains torréfiés comme il se fait dans la partie septentrionale de l'Éthiopie, et il est salé. La pratique la plus ancienne les fait consommer un « café » fait d'une infusion de feuilles de café séchées et de plantes médicinales, recette encore partagée par de nombreuses populations omotiques (Konta, Wolayta…).

1.2. Chez les potières Maalé

Notre étude de la tradition potière Maalé s'est déroulée auprès des potières du village de Benata, à 1300 m d'altitude. Beneta est à 31 km à l'est de Jinka. Ce village comprend une école, une église orthodoxe, une église protestante et une mosquée. Les potières parlent Maalé et Aari, parfois amharique, surtout les jeunes femmes de moins de 40 ans. L'amharique est quasi systématiquement maîtrisé par les hommes.



Fig. 1.2. Maisonnée potière de Gitcho à Godolo, en pays Maalé.

Nous sommes dans les hautes terres du territoire Maalé où se pratique une économie agro-pastorale : la culture céréalière (maïs, sorgho, teff, millet, orge) est un peu plus importante que l'horticulture d'ensete. Légumes et fruits sont identiques à ceux décrits chez les Aari. Cette agriculture est complétée par des activités de rucher, de chasse, de cueillette, et de pêche, ainsi que de l'élevage de quelques têtes de bétails. Toutefois la majorité des troupeaux sont gardés dans les basses terres du territoire Maalé, à l'est. La forte interdépendance de ces niches écologiques et la valeur symbolique centrale que le bétail revêt encore dans la société, impliquent un système structuré d'échanges entre les populations Maalé des hautes terres et des basses terres.

Les maisonnées potières sont situées à 2 km du village, au lieu-dit Godolo à une centaine de mètres de la rivière où se trouvent les sources d'argiles (fig. 1.2). Dix-huit maisonnées potières entretenant des relations familiales se trouvent dans ce hameau et il y a également deux autres hameaux de potiers aux alentours de Benata. De fait, la poterie est pratiquée par les Maalé uniquement dans les hautes terres où l'argile est accessible, autour des villages de Baneta, Koybe et Balla (Thubauville, 2004 : 119). La culture matérielle des Maalé se distingue encore actuellement par l'usage d'un grand nombre de calebasses de toutes les formes et de toutes les

tailles aux fonctions bien établies. Pilon et mortier, ainsi que meule et molette, sont encore très répandus pour préparer les farines, malgré la présence de moulin à grain électrique dans les plus grandes localités.

Dans les maisonnées où nous avons travaillé les familles possèdent des poules, des chèvres, et du terrain agricole. En parallèle de ses activités agricoles, le mari d'une des potières pratique la médecine traditionnelle par les plantes. Leur habitation comprend une grande maison circulaire avec toit en chaume, murs en palissade de bois recouverte de bouse de vache, *sogaro*, qui est le domaine de l'homme et des invités et une maison, *ket'so*, faite simplement de piliers en bois soutenant un toit de chaume servant à la cuisine, elle est le domaine des femmes (Thubauville, 2004 : 49). Adaptée aux variations climatiques, l'architecture traditionnelle diffère entre les régions des hautes terres et des basses terres. Certaines potières habitent dans une maison quadrangulaire avec un toit en tôle, couplée ou non à une cuisine extérieure.

Les potières de Godolo vendent leur production sur les grands marchés de Benata et de Kak'o, qui sont particulièrement réputés pour le négoce de café, miel, cacahuètes, piments et épices. Cette région est fortement intégrée au commerce à longue distance, et ce, peut-être depuis le 14ème siècle (Tadesse Tamrat, 1968 : 81).

Benata est compris dans la subdivision territoriale de Bunka, l'une des treize chefferies politiquement hiérarchisées et représentées par un chef nommé *goda*. Tous sont sous la houlette du roi nommé *kati*, dont l'ascendance divine lui confère davantage de pouvoirs spirituels que de pouvoirs politiques. Comme tous les autres chefs, il bénéficie des avantages économiques liés aux inégalités sociales. Les artisans, bien que constituant une classe sociale différente, partagent les mêmes clans patrilinéaires constitutifs de la société Maalé. Les clans sont au nombre de trente, divisés en deux branches exogames dont l'une serait issue de la migration tardive d'un groupe possédant par la suite une position dominante (Donham, 1994 ; Amha *et al.*, 2007). La dualité de cette organisation, précédemment décrite chez les Aari, est partagée par de nombreuses sociétés du sud éthiopien. Elle a été largement discutée par les anthropologues car des différences notoires existent quant à la mise en œuvre de ce système qui révèle par ailleurs son dynamisme (Orent, 1970).

L'ancestralité est un pilier de la culture Maalé. Les ancêtres sont les garants de la fertilité et de l'ordre établi. Chaque clan et section territoriale possède une « maison souche » fondée par un ancêtre, primordiale et hiérarchisée « en fonction du critère mythologique : selon le prestige des ancêtres fondateurs ou encore leur ordre d'arrivée sur le territoire Maalé » (Ferran, 2011). Ces

maisons constitueraient ainsi des « marqueurs historiques » permettant de retracer l'installation des différents clans manifestement originaires de tous les groupes voisins : Konso, Tsamay, Banna, Ari, Gofa et Gamo. Cet aspect encore peu approfondi servirait à reconstituer l'histoire des Maalé. La maison du roi, « au sommet de cette structure pyramidale », est appelée « maison du lion ». Donham rapporte que l'organisation de cette habitation montre de manière surprenante des similitudes avec les camps royaux Amhara du 15ème siècle, décrits par Tadesse Tamrat. Il soulève ainsi la question de l'emprunt de cette forme d'organisation : depuis le nord vers le sud ? ou depuis le sud vers le nord ? Il est très rare que cette double interrogation soit soulevée car l'influence du royaume chrétien sur l'Éthiopie méridionale a été telle, que toute circulation des traits semble émaner de lui (Haberland, 1964). Donham a par ailleurs conduit chez les Maalé des recherches passionnantes sur les capacités du groupe à transformer et démultiplier les formes de solidarité, particulièrement durant les temps de crises politiques. Il en conclut que les organisations socio-culturelles sont tellement dynamiques qu'il est indispensable d'envisager la société comme une juxtaposition d'éléments issus de processus historiques différents (Donham, 1994). Ce qui est, nous le verrons, on ne peut plus vrai pour les traditions techniques potières.

1.3. Chez les potières Konso

Nous avons documenté la tradition des potières Konso dans le village de Gunyara à 35 km au sud-ouest de Karat, capitale du pays Konso, à 620 km au sud d'Addis-Abeba. Ce village est à flanc de colline, le tissu villageois y est très serré. Les habitations sont entourées de palissades en bois soutenues par des murs en pierres sèches. Celles des potières où nous avons travaillé possèdent généralement deux maisons circulaires ou rectangulaires aux soubassements en pierres (fig. 1.3). La propriété s'organise en deux niveaux de terrasses dont le mur de soutènement possède des pierres plus longues fixées dans le mur pour servir d'escaliers. Les maisons sont installées sur la terrasse haute, tandis que la terrasse inférieure possède un abri pour les chèvres, un grenier pour conserver le sorgho et présente une grande aire rectangulaire délimitée par des pierres, au centre de laquelle deux meules servent à moudre l'argile. Les maisonnées potières surplombent la rivière où se trouvent les sources d'argile.



Fig. 1.3. Maisonnée potière de Bassa à Gunyara, en pays Konso.

Le paysage culturel du pays Konso enregistré comme patrimoine de l'humanité en 2011 est un site de 23000 hectares avec des terrasses en pierres et des fortifications, « il constitue un exemple spectaculaire d'une tradition culturelle vivante remontant à vingt-et-une générations (plus de 400 ans) et adaptée à un environnement sec et hostile. Le paysage témoigne du partage des valeurs, de la cohésion sociale et des connaissances en ingénierie de ses communautés »[13].

Contrairement à certains peuples voisins, comme par exemple les Burji, Gewada, ou Tsemay, les Konso ont été un « catalyseur » de recherches ethnographiques et anthropologiques depuis le début du 20ème siècle. Les premières mentions en sont faites dans l'ouvrage d'Azaïs et Chambard (1931), mais ce sont les équipes de Jensen qui ont plus certainement commencé de décrire en détail l'organisation socio-économique de la société Konso ainsi que sa pratique d'un monumentalisme funéraire. Hallpike est le premier ethnographe à publier une monographie complète et détaillée (1972), rééditée en 2008. Concernant l'ethnogenèse, Hallpike rapporte que les traditions familiales montrent que les Konso sont une agrégation de groupes en provenance de différentes régions voisines. Parallèlement, l'équipe du Frobenius Institut, notamment Straube et Haberland, ont conduit de longues études dans la région, restées pour la plupart non publiées (Straube 1963 ; Haberland, 1973).

A partir des années 1970, les recherches s'intensifient au travers de focus multiples. Le système *gadaa*, système générationnel structurant la vie socio-politique, est étudié en détail et comparé aux autres systèmes *gadaa* développés par les populations est-couchitiques (Amborn, 1976 ; Legesse, 1973, Haberland, 1963). Ces études montrent d'une part la complexité de

[13] https://whc.unesco.org/fr/list/1333/

l'organisation sociale des Konso et aussi la difficulté d'en étudier les dynamiques et les subtilités. Plus généralement, la société se divise entre les jeunes, exclus des responsabilités, les guerriers en charge des responsabilités, et les anciens qui n'ont plus de pouvoir décisionnel mais encore une forte influence en termes de consultance et d'autorité spirituelle. Cette institution inclut également les divisions territoriales, et l'organisation clanique, dont l'étude est plus rare (Otto, 1994 ; Watson, 1998). Cette structure sociale implique des passations de pouvoirs entre classes d'âge qui sont vécues comme de véritables évènements historiques marqués par l'érection de monuments en pierres ou en bois de genévrier. Le monumentalisme des Konso a également été l'objet d'une attention toute particulière de la part des anthropologues. Outre lors du renouvellement de la classe d'âge au pouvoir, l'érection de monolithes est associée aux *waka* sculptés en bois au cours des funérailles. Cette tradition est toujours vivante et dynamique alors même que la plupart des œuvres anciennes d'Afrique de l'Ouest et d'Afrique Centrale ont déjà rejoint les réseaux de collections privées et publiques d'Occident (Cowen, 1978 ; Joussaume, 2005 ; Amborn, 2002 ; Bekele, 2007 ; Poissonnier, 2009 ; Gallay, 2016 ; Bekele 2016).

Les recherches anthropologiques tentent également de cerner les processus de hiérarchisation et particulièrement « la différenciation et l'intégration » de la classe sociale des artisans (Hallpike, 1968 ; Amborn & Shubert, 2006 ; Haberland, 1993) ; ainsi que les relations conflictuelles entretenues avec les populations voisines, comme au sein de l'entité Konso. Celle-ci se caractérise par une organisation en agglomérations animées d'un réseau d'alliances et de guerres en cours (Hallpike, 1970, 2008 ; Poissonier, 2010a, 2010b) qui sont au cœur du complexe dit du mérite et de la notion de héros, également forgée par les pratiques de chasse (Braükamper, 2001 ; Gallay, 2018). A ce titre, citons le travail d'Amborn sur le *kallaca*, symbole phallique du pouvoir mais également médiateur avec le monde supranaturel, dont la signification culturelle a été largement bouleversée par la perception des touristes et ethnologues (2012). Bien que pilier de la culture et de l'organisation socio-économique, les études sur l'ancestralité sont plus rares (Poissonnier, 2012). Les processus historiques et systèmes structurels de solidarité qui ont permis l'aménagement des terrasses et le développement d'une agriculture intensive allant de pair avec une gestion des ressources écologiques très stricte et à la fois très originale avec notamment un système horticole très stratégique du *moringa* et de l'ensete, ont également été un objet d'étude des chercheurs (Amborn, 1989 ; Watson, 2009 ; Demeulanere, 2002, 2005 ; Amborn, 2012). Cette brève historiographie sert à l'introduction de la société Konso et illustre la quantité de la littérature

scientifique qui lui est consacrée. Elle a été élaborée sur la base de la bibliographie de l'ouvrage d'Hallpike (2008) et grâce au bilan de l'une des dernières recherches consacrées au monumentalisme des Konso (Gallay, 2018). Cette dernière s'appuie sur la tradition mégalithique subactuelle des Konso pour questionner les « relations dynamiques entre monumentalisme funéraire et présence possible d'une démocratie primitive », concept anthropologique développé par A. Testart. A. Gallay revient alors sur l'aristocratie guerrière décrite dans le travail d'A. Jensen (1936) et qui semble en contradiction avec les éléments socio-politiques actuels de la société (Jeunesse, 2016). Il pose l'hypothèse que ce lignage dominant, aujourd'hui disparu, aurait été la conséquence de l'esclavage de traite qui aurait impacté la société Konso dans une moindre mesure étant donné l'absence de l'esclavage de guerre chez les populations sud-éthiopiennes, sa position périphérique par rapport aux marchés d'esclaves les plus méridionaux (Soddo – Wolayta) devant aussi être prise en compte (Gallay, 2018).

2. Le long de l'escarpement oriental de la Vallée du Rift

2.1. A l'est du lac Abaya, chez les potières Oromo Guji en pays Gédéo

Nous avons documenté les traditions des potières Oromo Guji dans le village de Manitu, à 3 km au sud de Yirga Cheffe, à 1900 m d'altitude. Yirga Cheffe est la capitale d'un des six *woreda* de la zone Gédéo située à 370 km d'Addis-Abeba. Ce village est situé le long du principal axe routier qui va d'Addis-Abeba au Kenya. Les potières interrogées vivent toutes à quelques centaines de mètres des unes des autres dans un environnement densément planté, composé de caféiers, d'ensete, et de grands arbres (fig. 1.4). Leur langue maternelle est l'*Afan* Oromo, avec un accent qui traduit à la fois leur appartenance Guji et leur situation septentrionale par rapport au groupe, plus proche de la population Gédéo. Les potières interrogées parlent également la langue des Gédéo, et parfois un peu l'amharique. Notre enquête dans cette zone nous a conduit à travailler avec des potières Guji, car de mémoire d'hommes il n'existe pas de traditions céramiques au sein du groupe Gédéo. Sur les marchés, les potières sont Oromo, avec par ailleurs une petite communauté de potière Wolayta à Dila, capitale de la zone au nord de celle-ci.



Fig. 1.4. A gauche, vue du pays Gédéo et Oromo Guji ; à droite, Turunesh et sa fille, potières Oromo installées dans le jardin pour travailler, à Manitu, en pays Gédéo.

Les Oromo Guji sont voisins des Oromo Borana au sud ; des Oromo Arsi au nord-est, dont ils ont longtemps été les rivaux. Ils sont également souvent en conflit avec les Sidama, voisins du nord. De même, les Burji et Amarro à l'ouest ont constamment craint leur réputation guerrière. Le pays Gédéo constitue une enclave dans la région Guji et ils sont le seul groupe avec lequel les Guji entretenaient, jusqu'en 1995, une relation pacifique, souvent décrite comme amicale et construite sur une forte interdépendance économique (Debelo, 2007).

Au regard de la distribution des groupes Guji donnée par Negera (2005), nous avons travaillé avec des potières du sous-groupe Alabdu. A l'instar des Oromo, les Guji possèdent une organisation sociale complexe faite de l'imbrication de groupes, de sous-groupes, de clans et de lignages. Les Guji installés dans la partie Nord-Ouest, en contact avec les territoires Gédéo, appartiennent au groupe Alabdu, lui-même divisé en deux sous-groupes : Halo et Woyestu. A l'instar des groupes Oromo, mais également, Sidama, Gédéo, ou encore Konso comme nous venons de le voir, la société est traditionnellement régie par un système générationnel de distribution des pouvoirs socio- économiques, politiques et spirituels, structurés en huit étapes. Cette organisation est appelée *gadaa* chez les Oromo Guji, et *baalle* chez les Gédéo. La littérature ethnographique s'est beaucoup intéressée au fonctionnement de cette institution, base de la construction d'une société relativement égalitaire, ainsi qu'à la richesse des traditions orales de proverbes et de chansons, par contre moins aux structures complémentaires de l'organisation sociale, et encore moins aux systèmes techniques (Legesse, 1973 ; Van de Loo, 1991 ; Baxter *et al.*, 1996 ; Jirata, 2013).

Concernant les Gédéo, les recherches ethnographiques et historiques récentes sont relativement rares (Kippie, 2002 ; Hailu, 2009 ; Getatchew, 2014). Récemment, les archives de l'Institut

Frobenius conservant les notes des terrains prises dans les années 1960 auprès des Darassa, ancien nom employé pour désigner la population Gédéo, ont été valorisées (Getatchew, 2017). Parallèlement, le paysage culturel Gédéo est en passe d'être classé Patrimoine mondiale de l'Humanité afin de valoriser l'unicité de sa culture agro-forestière, la richesse du patrimoine archéologique constitué de centaines de sites à stèles phalliques et anthropomorphes, et la présence de quelques sites d'art rupestre qui ont précédé le développement de ce monumentalisme[14].

Jusqu'au milieu du 20ème siècle, les Guji possédaient une économie strictement pastorale, qu'accompagnent des valeurs socio-culturelles développées autour du bétail, sa possession et sa reproduction. A l'inverse les Gédéo, agriculteurs, attribuent toute son importance à la propriété de la terre. Ces derniers occupaient jusqu'au début du 20ème siècle les territoires au-dessus de 2000 m, tandis que les Guji étaient installés en dessous de 1500 m. Lors de l'intégration de cette région à l'Empire de Menelik, à la fin du 19ème siècle, les Gédéo furent soumis à la lourde taxation foncière et durent dès le début du 20ème siècle, intensifier leur culture de café pour remettre les trois quarts de leur récolte aux landlords ; tandis que les Guji, pasteurs installés sur des terres impropres à l'agriculture, étaient marginalisés par le nouveau pouvoir en place. La pression du système féodale exercée sur les Gédéo a entraîné une migration progressive de cette population : certains ont trouvé assistance et refuge auprès des Guji, d'autres se sont installés sur les contreforts entre 1500m et 2000m, en périphérie de leur région d'origine mais dans des collines propices à la culture du café et donc à l'expansion du pouvoir colonial (Asebe, 2007). Au milieu du 20ème siècle le système économique des Guji Alabdu tend à devenir agro-pastoral, ce qui redéfinit les relations avec les Gédéo car les deux groupes partagent désormais les terres entre 1500m et 2000m d'altitude. Le fait, nouveau, de partager les mêmes ressources, amplifié par les politiques de *resettlement* de la population Gédéo menées par les régimes successifs, puis par la délimitation d'une frontière administrative sous le régime du fédéralisme ethnique, ont contribué à la désintégration des relations amicales entre Guji et Gédéo, menant aux conflits de 1995, 1998, …, 2011 et 2019.

En 1926, F. Azaïs écrit que la région qu'il traverse est habitée par les Guji, les Darassa et Jem-jem qui sont trois tribus « Galla » (Azaïs et Chambard, 1931). Le terme « Galla » est employé dans la majorité des écrits consacrés à l'histoire de l'Éthiopie jusqu'à la fin du 20ème siècle. Dans la littérature ancienne, il semble utilisé pour désigner l'ensemble des populations

[14] https://whc.unesco.org/fr/listesindicatives/6448/

étrangères au royaume chrétien, puis a progressivement désigné essentiellement les populations Oromo et leur langue. Au 19ème siècle est fondé le Vicariat apostolique des Galla. Les Oromo eux-mêmes fondèrent en 1935 « La confédération occidentale Galla », tandis que les italiens en 1936 nomment la province méridionale « Galla e Sidama ». Pendant longtemps ce terme a donc été employé dans des contextes institutionnels et académiques, ignorant alors la connotation négative qu'il recouvre aujourd'hui. Celle-ci est apparue au cours du 18ème siècle, au cœur des conceptions christiano-centrées du royaume faisant des Galla les étrangers, ou barbares, à contenir, soit une mise à distance de l'autre pour mieux le dominer. L'emploi de ce terme est proscrit sous le régime du *derg*, à la demande des mouvements culturels et nationalistes (Baxter, 2005).

La majorité des Gédéo, considère avoir un ancêtre commun avec les Guji. Il était l'histoire de trois frères : Darasso, Gujo, Buro, qui se partagèrent la région. Mais cette version des faits n'est pas reconnue par la majorité des Guji qui considèrent par ailleurs que les Gédéo, ne pouvant intégrer le système *gadaa* Guji, l'auraient copié. Les deux systèmes sont néanmoins interconnectés et les Gédéo auraient pendant longtemps reconnu le pouvoir du chef religieux Guji, alors même que leur représentation faisait de tous les anciens des intermédiaires avec le dieu suprême. Les intermariages sont encore possibles, sous certaines conditions, en fonction des amitiés développées ; et les deux groupes ethniques ont longtemps partagé les mêmes institutions de régulations sociales.

D'un point de vue socio-économique, les Gédéo sont plus proches des Sidama avec qui ils entretiennent néanmoins une relation conflictuelle. La particularité de la niche écologique Gédéo par rapport à celle Guji, est créatrice des dissemblances, également sources de leurs interrelations ethniques : les Gédéo recevant les produits de l'élevage et la protection des Guji en retour de leurs produits agricoles. Cette interdépendance et le besoin de protection des Gédéo est peut-être à la source de la volonté des agriculteurs de s'identifier au groupe Oromo par l'invention d'un ancêtre commun. D'après Debelo, les Gédéo auraient actuellement tendance à revendiquer l'appartenance à un groupe distinct de manière à revitaliser leur identité et garder le contrôle des territoires qu'ils sont en charge d'administrer (2007). Un élément de complémentarité ethnique entre Guji et Gédéo, qui n'est pas cité par Debelo, est le fait que ces deux groupes se procurent leurs céramiques auprès des mêmes groupes de potiers, dénigrés et craints autant par les uns que par les autres. Comme décrits précédemment, bien que partie prenante du groupe ethnique Oromo, les artisans n'ont pas accès au système *gadaa* Guji, ils

n'ont pas non plus accès à celui des Gédéo. Les potiers sont considérés par tous comme un groupe social différent, marginalisé, appelé Waata.

2.2. A l'est du lac Awasa, chez les potières Sidama

Nous avons documenté la tradition potière des Sidama dans les villages aux alentours de Bona, principale localité urbaine à l'ouest de la zone Sidama, à 130 km d'Awasa, capitale de la zone, elle-même située à 235 km au sud d'Addis-Abeba. Bona est le long d'un axe routier desservant les principales bourgades de la partie occidentale du pays Sidama et rejoignant Kebre Mengest, une des grandes villes du pays Oromo Borana. Les maisonnées potières aux alentours de Bona sont particulièrement nombreuses dans le *kebele* de Malgeno, à 10 km au sud-est de Bona. Comme partout en pays Sidama, l'habitat est dispersé (fig. 1.5.). Les potières interrogées appartiennent à trois maisonnées différentes, éloignées de quelques kilomètres les unes des autres, le long d'un chemin carrossable rejoignant Malgeno, une bourgade de 5000 habitants organisée autour de la place du marché. Les potières parlent uniquement la langue Sidama, seul un petit nombre de jeunes et parfois d'anciens parlent plus ou moins couramment amharique (Teferra et Hamer, 2010).



Fig. 1.5. Vue du pays Sidama avec à gauche une cuisson en cours à l'arrière d'une maisonnée potière.

La population Sidama était, en 1978, de 600 000 habitants, elle compte aujourd'hui près de 3 millions d'individus. Les hauts-plateaux sont dédiés à une agriculture de subsistance tandis que les basses terres sont allouées au pastoralisme. Cette situation aurait cependant tendance à évoluer au regard d'une disparition progressive du pastoralisme contraint par la pression démographique nécessitant l'extension des zones agricoles. Pourtant, la production agricole

devient elle-même moins rentable sous le coup de la division des terres. Bien que compétitive, basée sur l'une des plus fameuses exportations du pays, la situation sanitaire et économique de la majorité de la population de la zone Sidama reste sensible à la pauvreté et à la malnutrition. D'ailleurs, dans la région de Malgeno, la poterie pratiquée dans un très grand nombre de maisonnées, est vue comme un signe d'appauvrissement. Les potières interrogées rapportent que « c'est parce qu'il est plus difficile de vivre ces temps-ci par ici que l'activité potière s'est davantage développée par rapport à plus au nord ». Notons cependant que la moitié des potières interrogées possédent quelques têtes de bétail.

La production agricole comprend une variété de céréales, des racines, des pois, des légumineux, des fruits, du café, du khât, mais c'est à l'ensete que la plus belle place autour de la maison est réservée. L'ensete a l'avantage de produire plus de nourriture que la production céréalière en occupant moins de place : chaque plante prend entre 4 et 7 ans pour venir à maturité, et donne alors en moyenne 40 kg de nourriture car c'est le tronc et les racines qui sont consommés. Les fermiers doivent s'assurer d'une rotation de la production qui leur permet une utilisation continue. Une famille utilisant l'ensete comme principale nourriture, comme c'est le cas chez les Sidama, Gédéo, Guragué, Wolayta et Kambata, consommera près de 60 arbres par an (Sillan, 2012). La répartition donnée par S. Brandt concernant le système de production économique fait plus généralement appartenir les Sidama à un vaste complexe régional allant du sud d'Addis-Abeba au sud du lac Chamo, jusqu'aux régions occidentales autour du Kaffa, dont le système économique horticole serait entre autres caractérisé par la culture de l'ensete et par l'utilisation du bâton à fouir (Brandt *et al.*, 1984). Parallèlement, depuis les années 1950, la production de café est devenue un fer de lance économique de la zone Sidama qui fournit près de la moitié de la production de café du pays, destiné principalement à l'exportation internationale. Le khât dont l'exportation est davantage locale, représente également une source de revenus non négligeable pour les paysans.

En pays Sidama, la religion traditionnelle fait de Magano l'être suprême à honorer, principalement par l'intermédiaire de l'esprit des anciens. Les représentants rituels et spirituels sont également les tenants de l'autorité socio-politique. Les bouleversements historiques ont néanmoins largement transformé les traditions, l'influence politique du *derg*, et celle religieuse des missionnaires évangéliques sont en majeure partie responsables de la disparition de nombres de rituels, que les ethnographes considèrent comme d'anciens pivots de la culture Sidama. Ils rapportent également que les habits et les chansons traditionnels ne se trouvent plus

que très rarement dans les hauts-plateaux. Comme témoignage des transformations profondes de la société : la cérémonie de nouvel an Fiche Sambalala, l'un des pivots de la culture Sidama, célébrée en Octobre, comme chez les Oromo, et les Guragué, a été enregistrée l'an dernier comme patrimoine mondial de l'humanité à l'UNESCO. On est ici face à un investissement politique (inter)national de la tradition culturelle[15]. Notons que les sites à stèles phalliques valorisés en pays Gédéo se retrouvent également par centaine au sud et à l'est de la zone Sidama (Ogata, 2006).

Avant de discuter plus en détail de l'ethnogenèse des Sidama, revenons sur ce terme problématique de Sidama, car il n'a pas toujours désigné les mêmes ensembles culturels en fonction de la profondeur historique à laquelle il fait référence. Actuellement, Sidama fait référence à un ensemble homogène de population de langue couchitique orientale des hautes terres, une des « nations » de la plus vaste région du SNNPR. Leur territoire inclut les basses terres comprises entre le lac Abaya et le lac Awassa ainsi que les contreforts orientaux de cette partie de la Vallée du Rift. Parallèlement, le terme Sidama a été employé depuis la fin du 19ème siècle comme « concept anthropologique » qui permettait de désigner toutes les populations de langue couchitique, hormis les Oromo, les Afar et les Somali. L'apparition de ce terme dans la littérature scientifique serait à rapporter à l'usage qu'en font les Oromo pour désigner tous les peuples qui n'appartiennent pas à l'ensemble Oromo, comme un synonyme d'étranger et/ou d'ennemi (Braukämper, 2012). Ainsi introduit par A. d'Abbadie et J. Borelli, ce terme devient un lieu commun avec les écrits d'E. Cerulli (1938) et d'autres auteurs du début du 20ème siècle. Il désigne à l'époque une grande partie des populations d'Éthiopie méridionale couchitiques orientales des hautes terres et omotiques. Bien que l'emploi de ce terme perdure dans la seconde moitié du 20ème siècle, il aurait aujourd'hui tendance à être abandonné. Par ailleurs, le terme Sidama a également servi aux historiens du début du 20ème siècle, et plus particulièrement à Conti Rossini, pour désigner les populations anciennes du sud et de l'est. Il s'appuie sur une source antique où apparaît la mention « Roi de Siyamo » parmi les titres honorifiques attribués au roi d'Axoum Ezana (4ème siècle après J.C.), pour discuter de la profondeur historique de cette entité rapportée aux divers royaumes situés immédiatement au sud du royaume chrétien, plus ou moins connectés entre eux et dont le fief aurait été le royaume de Damot. Ce dernier apparait plusieurs fois dans les sources écrites du Haut Moyen-Age mais son existence et sa substance

[15]http://www.unesco.org/archives/multimedia/document-4023, https://ich.unesco.org/en/RL/fichee-chambalaalla-new-year-festival-of-the-sidama-people-01054

ont été longtemps débattues. Le Damot représente le pouvoir dominant la région du Shewa entre le 10ème et le 13ème siècle, il est probable que le sultanat d'Ifat à ses débuts ait été son vassal. Le Damot est rattaché à la fois à l'existence d'une reine qui aurait mené des campagnes militaires contre le royaume chrétien et à l'existence d'un roi Motälämi converti par le Saint Tekle Heymanot (Berry, 2005). Il a plus récemment fait l'objet d'une étude géo-historique détaillée (Bouanga, 2014). L'homogénéité d'une large entité historique ou contemporaine « Sidama » reste infondée. Par contre sa conception est intéressante car elle illustre le besoin des historiens de cerner l'ensemble politique fort que pouvait constituer les entités méridionales « païennes » qui se sont d'une manière ou d'une autre illustrées dans l'histoire médiévale par leur co-existence avec l'empire chrétien et les sultanats musulmans, et forme un contrepoids politique dont la résistance et l'influence échappe à l'étude textuelle, alors même qu'il a eu un rôle important dans la construction des autres structures de pouvoirs. En résumé, aucun lien historique entre les « Sidama antiques et anciens » et la population Sidama actuelle ne doit être envisagé car cette dernière n'a aucune existence historique avant le 16ème siècle, date à partir de laquelle le processus de construction identitaire peut être retracé au travers des traditions orales.

C'est à partir de deux principales sources publiées dans un même ouvrage en 1978, que nous présentons l'ethnohistoire de la population Sidama : l'une d'Ulrich Braukämper et l'autre de John Hamer. Ces travaux apparaissent comme déjà anciens, mais restent néanmoins les plus récents et les plus approfondis sur la question épineuse des origines Sidama (Braukämper, 1978 ; Hamer, 1978). Ne proposant pas exactement les mêmes hypothèses, ces deux auteurs posent d'emblée les difficultés liées à l'étude d'une tradition orale polymorphe (voir encadré p. 72).

La société Sidama est divisée en un certain nombre de clans issus des lignages des deux principaux ancêtres Bushe et Maldea. La population Sidama s'est formée suite à une ou plusieurs vagues de migrations dans cette région originellement habitée par un peuple nommé Hoffa, probablement issues du vaste ensemble culturel médiéval Hadiyya. Malgré la résistance de ceux-ci, les ancêtres des Sidama s'imposèrent par la force, sans qu'il soit possible de savoir si les Hoffa ont été décimés ou assimilés. En conséquence de la guerre du 16ème siècle entre le sultanat d'Adal et le royaume chrétien, puis des migrations du peuple Oromo, Bushe et Maldea auraient migré vers le Sud alors que leurs descendants revendiquent des liens de parenté avec des groupes sémitiques d'Éthiopie centrale, mais sans aucun fondement généalogique. Les relations entre ces deux ancêtres, apparentés ou non, ne sont pas clairement établies. De la

même manière il est difficile de savoir s'ils arrivent ensemble sur ce territoire, s'étant préalablement rencontrés à Däwa au sud-est, où s'ils arrivent par des directions opposées : Maldea depuis le nord, Bushe depuis le sud-est ; et lequel des deux possédait une langue sémitique. La question de l'adoption de l'agriculture est particulièrement sensible car les récits oraux se contredisent. Les versions diffèrent en fonction de qui est arrivé en premier et par où. L'hypothèse la plus probable reste que l'agriculture ait été adoptée des Hoffa, tandis que le système générationnel nommé *luwa* chez les Sidama proviendrait du groupe Bushe, déployé sous l'influence des Oromo rencontrés dans le Däwa. Le système générationnel *luwa* n'a pas au sein de la société Sidama, la place fondamentale que le système *gadaa* a chez les Oromo, car « certains rudiments d'un système monarchique a toujours prévalu » (Braükamper, 1978 : 128). Les Sidama sont principalement organisés en conseil des anciens qui régissent la vie collective à différents niveaux de la société. Parallèlement une classe supérieure, les Yemericco, un des clans issus de Bushe, s'impose comme une classe aristocratique, en raison de la supériorité du nombre de lignages des Bushe, ou à cause des pressions mises sur les Maldea par les populations méridionales guerrières qui les auraient incités à chercher protection auprès des Bushe, acceptant par là une relation de servitude. Le développement d'un concept de pureté, n'aboutissant pas seulement à l'ostracisation des artisans mais également de certains clans Maldea, est également un des facteurs à l'émergence d'une classe dominante. Ceci révèle les divisions au sein de la société Sidama et explique les conflits et dissidences que les clans Sidama connurent jusqu'au 19ème siècle pour s'accaparer les terres les plus fertiles, en parallèle des échanges matrimoniaux et du développement d'une langue, d'une organisation et d'une culture commune.

2.3. A l'est du lac Langano, chez les potières Wolayta et Oromo Shewa

Les données relatives à la tradition potière des Wolayta, ainsi que celle des Oromo Shewa, ont été collectées dans le cadre du projet de recherche ANR Diffceram dirigé par Valentine Roux, en collaboration avec le projet Fyssen dirigé par Jessie Cauliez et Claire Manen « Diffusion and transmission of ceramics techniques and styles in the Ethiopian Rift : ethnoarchaeological studies of Oromo, Wolayta and Waata potters communities ». La chaîne opératoire du façonnage de l'ensemble des types est en cours de traitement par V. Ard et J. Caro. Nous étions en charge du volet « expérimentation » et des enquêtes relatives à l'apprentissage du savoir-faire potier. C'est à partir du rapport de terrain, et des données collectées par nos soins que nous avons pu intégrer ces traditions à notre étude (Cauliez *et al.*, 2015).

Sur le marché hebdomadaire de Goljoota, les potières sont d'origine Wolayta, Oromo Shewa et Oromo Waata. Les potières Wolayta interviewées en 2014 dans le cadre de cette mission vivent à Goljoota, une trentaine de maisonnées potières sont installées dans un même quartier périphérique de cette petite localité urbaine, à 2600 m d'altitude en zone Oromo Shewa, non loin de la zone Oromo Arsi, à 35 km de Ziway, située à 120 km au sud d'Addis-Abeba. L'installation des potières Wolayta à Goljoota est le fruit d'une migration remontant à une ou deux générations, environ une trentaine d'années, en provenance d'Arsi Negele, capitale de la zone Oromo Shewa, et précédemment en provenance de différentes localités de la zone Wolayta. Les potières Oromo Waata sont un groupe particulièrement ostracisé, vivant dans le village de Qiltu à l'écart du reste de la communauté. Nous aurons l'occasion de reparler des spécificités de ce groupe d'artisans plus généralement rattaché à l'identité Oromo. Les potières Oromo Shewa viennent du village de Choba à environs 20 km de Goljoota, ou de la plus grande localité urbaine de Qarsa située, à 30 km à l'est, en région Oromo Arsi.

Dans toute cette région, l'agriculture à la charrue permet la culture du blé, de l'orge, de l'avoine, du millet, et du maïs plus rarement du teff étant donné l'altitude. Elle est complétée par la culture de lentilles, de pois et par l'élevage bovin, ovin et caprin. Le paysage est bien différent de ceux précédemment décrits : les champs de céréales sont à perte de vue et les arbres plus rares sont soit de grands ficus isolés, *warka* (*Ficus vasta*), soit des plantations d'eucalyptus (*Eucalyptus sp.*) employés dans tout le pays comme bois de chauffe et de construction. Nous décrirons d'abord le contexte socio-culturel propre aux Oromo Shewa et Arsi, avant de s'intéresser à celui des Wolayta.

2.3.1. Contexte ethnoculturel des Oromo Arsi et Oromo Shewa

Pour grossir le trait, nous pourrions dire que les Oromo Arsi sont majoritairement musulmans et ne pratiquent pas la poterie. A l'inverse, les Oromo Shewa, sont généralement chrétiens orthodoxes et possèdent une tradition potière détenue par quelques artisans restant toutefois relativement marginalisés. L'absence de groupe de potiers au sein des Oromo Arsi est sans doute liée aux valeurs pastorales qui animent encore l'idéal culturel de cette population. La différence de confession entre ces deux groupes Oromo est le fait des processus historiques mettant en contact les uns avec les sultanats musulmans, les autres avec le royaume chrétien. Oromo Arsi et Oromo Shewa sont des entités résultant des grandes migrations du 16ème siècle, composées par le biais de la présence d'Oromo ou de groupes couchitiques affiliés dans ces régions centrales avant le 16ème siècle, et par l'assimilation d'autres groupes. Les Oromo Arsi

constituent la branche la plus nombreuse de la nationalité oromo sur un territoire s'étendant de la partie centrale du sud de l'Éthiopie au sud-est éthiopien (Abbas, 2003). A l'ouest et au nord de celui-ci, le territoire des Oromo Shewa couvre une grande partie de la Vallée du Rift et de l'escarpement occidental au cœur duquel Addis-Abeba est nichée.

Les Oromo se répartissent en de multiples clans et sous-clans liés par un réseau complexe de parentés. Ces deux groupes sont majoritairement agriculteurs sédentaires, mais il est fort probable que l'élevage ait précédemment représenté une plus grande part de leur activité, surtout pour les Oromo Arsi, dont certains clans présentent toujours un mode de vie strictement pastoral (Braukämper, 2012). La culture Oromo traditionnelle fait de *Waqaa*, le dieu ciel un être suprême créateur de vie. Il apporte, *kayyo*, bonheur, santé, stabilité, et fertilité, mais également son contraire si les coutumes des lois des ancêtres ne sont pas respectées. Les esprits des morts interfèrent également dans la prospérité de la descendance. D'ailleurs, la richesse ne peut « échapper à la malédiction et au malheur si elle n'est pas liée à la générosité » (Abbas, 1997 ; 298). Celle-ci est obtenue par la possession de troupeaux, et plus récemment par la possession des terres qui étaient auparavant une ressource commune.

Outre Dieu et les ancêtres, la terre, *Lafaa*, joue également un rôle fondamental dans la continuité de la vie et dans le pouvoir de maudire. Elle est le pendant femelle de *Waqaa*. Au sein de la société Oromo, ce sont les *qaallu* qui possèdent l'autorité politique et spirituelle. Abbas Hadji rapporte cependant que ce statut spécifique ne revêt pas toujours la même signification en fonction des branches Oromo, et en fonction de leur statut local ou « national ». Bien que les Qaallu et le système du *gadaa* soient idéalement des institutions autonomes, elles possèdent en fait « des liens fonctionnels qui s'entrecroisent et se chevauchent fournissant les mécanismes institutionnels pour les rapports sociaux et pour la bonne marche de la société » (Abbas, 1997 ; 298). Le système générationnel *gadaa* présente des dissemblances en fonction des groupes Oromo, et particulièrement concernant les clans dont l'ostracisation n'est pas le fait de leur activité artisanale, mais davantage liée à leur position de médiateurs politiques. Reflétant de prime abord une forme d'égalitarisme en raison d'un pouvoir décisionnel partagé par plusieurs assemblées et par l'absence de classe sociale, le système *gadaa* produit également des inégalités, d'abord au regard du privilège d'aînesse. Il permet toutefois à chacun de prendre ses responsabilités en fonction de la position qu'il occupe dans la structure des âges et des générations. Avec la langue Oromo, plus stable que le système socio-politique étant donné la présence de seulement quatre dialectes intelligibles entre eux, le *gadaa* a constitué un véritable

levier dans la fédération nationaliste des groupes Oromo alors même que cette institution garante de la régulation sociale présente de nombreuses variations d'un groupe à l'autre, reflétant certainement les évolutions et ajustement structurels apparus au cours du temps (Lewis, 1964).

2.3.2. Contexte ethnoculturel des Wolayta

Après les Amhara et les Guragué, les Wolayta sont la population éthiopienne la plus récemment et largement dispersée au travers de l'Éthiopie. Ces flux migratoires sont le fait d'une crise économique et démographique affectant les Gédéo, les Oromo Guji nous l'avons vu, les Sidama, les Kambata, mais plus particulièrement les Wolayta, qui ont par ailleurs une grande capacité d'adaptation et de résilience nécessaire à la migration (Planel, 2008). Le territoire Wolayta est situé sur l'escarpement occidental de la Vallée du Rift. A l'image de la majorité des ethnies installées le long de la Vallée du Rift, la société Wolayta est constituée d'éléments rapportés multiples, ce que J. Bureau résume en écrivant : « de nombreux peuples, venus de différents horizons, travaillèrent ensemble à leur expansion » et ce que résume l'étymologie du terme Wolayta qui signifie « soyez réunis » (Bureau, 1990 : 63). Le terme Wolayta entre en résonnance avec celui de Wollamo. L'origine de ce dernier est mal connue, controversée. A l'instar du terme Galla, il a revêtu une connotation péjorative et son emploi est banni à partir de la révolution de 1974. Mentionné dans les plus anciennes sources écrites éthiopiennes, comme province payant tribut à l'empereur Yeshaq (1414 – 1429), ou comme vainqueur contre les troupes de l'Imam Ahmed Ibn Ibrahim en 1530, il désignait surtout le nom d'un territoire et de la formation politique associée. Cerulli l'emploie pour désigner les populations comprises entre le Kaffa et l'Est du lac Chamo (Sidama et Jamjamo (Arusi), avec le terme « Wolaitsa » comme le singulier de « Wollamo »). Il indique que leur position géographique en a fait naturellement le trait d'union entre les Ometo et les Sidama de l'Est, et c'est pour cela qu'ils ont fortement retenu l'attention de Menelik II (Abbink, 2010 ; Cerulli, 1956).

L'histoire des Wolayta est complexe et porte parfois à confusion. Certains considèrent que le royaume du Wolayta se structure à partir du milieu du 17ème siècle à la faveur de la constitution des états Oromo du Gibe à l'ouest. Tandis que d'autres attestent qu'il émerge à partir du 13ème siècle. Il faut peut-être voir dans ce hiatus chronologique une phase de composition, puis une phase de recomposition du pouvoir désorganisé en raison des pressions exercées par les groupes Oromo et de la constitution toujours dynamique d'une entité agrégeant différents peuples au cours de son histoire. Le fait que ce royaume puisse être le successeur du royaume du Damot

attend toujours d'être prouvé. Ce royaume émerge surtout d'une société composée de chefs locaux et de sacrificateurs organisés en différentes assemblées, sans doute enrichie grâce au contrôle du commerce et de la production de métal indispensable à la forge des outils et des armes. Le fer se trouve effectivement en grande quantité aux alentours de Kindo qui représente le bastion du pouvoir royal Wolayta (Berhane-Selassie, 1975 ; Bureau, 1990 ; Abbink et Amha, 2010).

L'histoire orale des Wolayta est faite de multiples versions, au sein desquelles les grandes étapes historiques sont toutes vérifiables : succession de deux dynasties, expansion notable du royaume à différentes époques..., mais l'agencement des faits et des protagonistes varie parfois[16]. Le modèle du récit dynastique proposé par Afework, « confère un ordre à l'écoulement du temps et forge une identité collective autour du principe royal » (Bureau, 1990 : 77), se rapprochant ainsi du modèle abyssin écrit ; or c'est bien le principe royal qui longtemps servi d'unité : ordre, union et indépendance, à une société d'identités très composites. Soulignons par exemple que la sacralité des rois Tegre, dynastie formée par des migrants influents venus du Nord, que J. Abbink présente symbolisée par les insignes royaux de la couronne et de la bague en or à l'index, alors que cette dernière est également l'insigne porté par les élites des royaumes omotiques auxquels les Wolayta sont culturellement affiliés. De fait, la tradition orale et l'écriture de l'histoire à partir de celle-ci, a davantage favorisé les récits de migrations depuis le Nord, plutôt que les relations entretenues avec les voisins Ometo qui de tout temps ont sans doute servi à la fois de pays refuge et de territoire à dominer (Bureau, 1990).

La description que Cerulli fait des Wolayta est très éloignée des réalités actuelles, mais très intéressante car elle fait état de coutumes anciennes largement partagées par les populations du sud-ouest éthiopien : « Ils cultivent le blé, l'orge, le teff, le millet, le maïs, le coton, l'ensete et le tabac[17]. Ceux qui ont tué un gros gibier ont le droit d'enduire leur tête de beurre et de porter une plume d'autruche dans les cheveux. Les tueurs d'éléphant et leurs femmes portent des

[16] Les recherches conduites sur l'histoire et l'ethnographie des Wolayta restent relativement rare. En 1990, Abbink ne rapporte que neuf références dont trois issues des nombreuses archives laissées par Haberland à partir desquelles il tentera lui-même une reconstruction historique et une démonstration méthodologique quant à la complexité de la multiplicité des sources et de leurs contradictions (Abbink, 1990, 2006).

[17] Dans la description faite par Azaïs dans les années 1930, il indique également l'importance que le sorgho n'a plus aujourd'hui, et la proximité de ce paysage avec celui des cultures du Harar où se trouve également ensete, fèves, sorgho, orge, tubercules, café, et surtout coton. Une grande partie de la production de coton a été aujourd'hui remplacée par des plantations de khât. Azaïs décrit également l'important gisement de métal trouvé sur le flanc de la montagne Damot.

anneaux aux oreilles, et les femmes ont souvent un bracelet en ivoire […] ils échangent le produit de leur artisanat sur les marchés de Kaffa, de Jimma, et de Gera pour du sel, de la monnaie, des perles, des lainages rouges, du cuivre, laiton, étain, de l'encens, des clous de girofle et du poivre d'Inde. Les Wallamo utilisent comme monnaie une pièce de fer d'une certaine taille et forme, appelée *marco*, identique pour les Gofa, sans doute aussi chez les Kullo où il est mentionné l'*hunuka* comme l'équivalent de la moitié d'un *marco* » (1956 : 110).

Le témoignage de Cerulli date de l'époque où le royaume, au 19ème siècle, particulièrement durant les règnes des rois Amado et Gobé, connaît son âge d'or politique et une véritable prospérité économique. Comme souvent la conquête de Menelik II viendra mettre fin à cette dynamique. L'empereur convoitait depuis déjà longtemps ce territoire à la position géographique stratégique dont les élites contrôlaient entre autres le commerce de l'ivoire (Abbink, 2006). Les armées impériales auraient été défaites quatre fois avant de parvenir avec l'appui des armées d'Abba Jifar, roi de Jimma, à envahir le pays Wolayta. L'expédition contre le roi Tona, qui ne voulut jamais céder, fut conduite par Räs Mickaël, gouverneur du pays « Wollo Galla », grand exportateur d'esclaves. Elle fut décrite par Vanhymberg avec force détails qui témoignent effectivement de la grande violence dont le royaume chrétien dut faire preuve pour envahir ce territoire et soumettre sa population. D'abord critiqué pour n'avoir pas su protéger les intérêts et la richesse de son royaume en se soumettant au travers de négociations, Tona est aujourd'hui une figure charismatique représentant l'âge d'or du royaume, la détermination et l'indépendance de son peuple (Abbink, 2010b).

Les Wolayta sont particulièrement connus pour leurs habiletés artisanales : forge, tissage, mais également poterie. Ce savoir-faire a déjà fait l'objet de présentations (Berhane-Selassie, 1999 ; Cavanna, 2005), dans lesquelles le façonnage des grandes jarres est décrit. En s'appuyant sur ces sources et pour s'assurer de l'homogénéité et de la stabilité de la tradition, outre les données collectées à Goljoota nous avons également rapidement documenté la tradition potière à Boditi, qui est un village situé à 30 km à l'est de Soddo (capitale de la zone Wolayta), connu pour réunir un très grand nombre de maisonnées potières. C'est en raison de cette pression démographique que les potières Wolayta migrent dans les contrées du sud éthiopien, particulièrement lors du développement de petites localités urbaines. C'est le cas en pays Gédéo, Sidama, Arsi, Kambata et plus récemment Konta, par exemple dans la petite localité de Ch'ida.

3. Dans les collines des hauts-plateaux du sud-ouest

3.1. Chez les potières Konta

Nous avons documenté la tradition potière en pays Konta dans le village de Bacho, à 20 km au nord d'Ameya, capitale du *special woreda* Konta, à 440 km au sud-ouest d'Addis-Abeba. A l'instar du pays Yem, cette entité est trop petite former une zone administrative et à la fois déjà trop autonome pour être rattachée à d'autres zones. La région particulièrement accidentée ne permet pas le développement d'une importante culture céréalière. L'ensete représente donc comme ailleurs la nourriture de base, avec patates douces, taro, haricots, maïs, teff et légumineux. Les montagnes forestières et les cultures luxuriantes en font une région encore plus verte et préservée que le Sidama, ou même que le Gédéo où la nature est très domestiquée même sur des espaces en pente à plus de 45 C°. Le territoire Konta est encore modérément peuplé et les agriculteurs produisent la majeure partie de ce qu'ils consomment (fig. 1.6). La région est par ailleurs, l'une des dernières zones d'Éthiopie centrale où les réserves forestières (Chebere Churchura Park) abritent encore des éléphants.



Fig. 1.6. A gauche, vue d'une maison et de son jardin en pays Konta ; à droite, atelier de forge du mari des deux potières avec qui nous avons travaillé à Bacho.

Dans un des derniers articles consacré à l'ethno-médecine particulièrement riche avec une collection de 120 espèces différentes de plantes médicinales (Bekalo *et al.*, 2009), les auteurs rapportent que l'absence de travaux ethnographiques généraux sur les Konta serait due à l'éloignement et à la difficulté d'accès de cette région. Du point de vue historique, la première source est une étude précieuse d'Haberland décrivant la fondation de cet état à la fin du 19ème siècle (1981). Un travail universitaire récent, s'appuyant sur ce récit, sur les données disponibles quant au royaume voisin du Dawro, et sur de nouvelles enquêtes orales, indique que la fondation

du royaume daterait davantage de la fin du 18ème siècle (Data Dea, 2000, 2007). La société est encore actuellement fortement hiérarchisée, avec aux deux extrêmes : les fermiers, *goqa*, garants du pouvoir et du prestige de la société, et leur antinomie, *manga*, un groupe dépendant encore largement des ressources de la forêt. Les artisans également ostracisés ont un statut hiérarchique considéré comme supérieur à ce celui du groupe de chasseurs-cueilleurs.

Des recherches sont à poursuivre pour approfondir les spécificités culturelles de Konta par rapport à leurs voisins omotiques Wolayta, Malo, Dawro. A l'ouest les Oromo Jimma sont les seuls voisins de langue couchitique orientale.

3.2. Aux alentours du palais, chez les potières Oromo Jimma

Notre étude de la tradition potière en pays Oromo Jimma s'est principalement déroulée dans les villages voisins de Mole et de Jiren, sur les hauteurs au nord-ouest de la grande agglomération urbaine qu'est Jimma, ainsi que dans la zone orientale de la région. Mole est le nom d'une rivière, tandis que Jiren viendrait de l'expression Oromo des membres du clan Diggo : « Jirenni Kenna Assi [Here is our residence] »[18]. Jiren fut le centre politique du royaume Oromo de Jimma à partir du début du 19ème siècle et jusqu'à la première moitié de ce siècle. Cette localité fut entre autres choisie pour pouvoir contrôler le grand marché d'Hirmata en contrebas. La résidence royale, aujourd'hui transformée en musée, est située sur une colline à 2020 mètres d'altitude sur laquelle il est possible de voir loin dans toutes les directions. A 350 km au sud-ouest d'Addis-Abeba, Jimma est la capitale de la zone Oromo Jimma qui réunit aujourd'hui les différents états historiques du Gibe.

[18] Yonas Seifu rapporte une tradition moins commune qui associe le terme Jiren à la femme qui gouvernait la région alentour au moment de l'installation des Oromo, appelée *Jira* (2002).



Fig. 1.7. Le palais d'Abba Jifar II à Jiren ; maisonnée potière de Dilbi à Mole.

Le village de Mole ne se situait auparavant que sur la colline à l'ouest de Jiren, de l'autre côté de la rivière. Cette localité, majoritairement occupée par des maisonnées potières, s'est étendue suite à la révolution de 1974, lorsque de nouvelles terres ont été distribuées. Les maisonnées potières de Mole récoltent comme la majorité des populations agro-pastorales Oromo de la région où les principales cultures sont : le café, le khât, l'ensete, le poivre, les fruits, l'orge, le maïs, le teff (*Eragrostis tef*), l'*anchote* (*Coccinia abyssinica*), différentes variétés de pomme de terre et taro. De manière générale, l'économie de la zone Oromo Jimma est principalement basée sur l'agriculture, le commerce et l'artisanat (Wayessa, 2010 : 79).

Les maisonnées potières visitées présentent généralement un compromis architectural entre tradition et modernité avec : un bâtiment rectangulaire au toit en tôle ondulée servant de chambre, de pièce à vivre, parfois d'atelier de poterie, le confort y est minimal, et une autre maison, plus petite, circulaire, en bois avec le toit en chaume, servant de cuisine. Les deux maisons donnent sur une cour qui est aussi un lieu de vie et l'endroit où les potières travaillent (fig. 1.7).

Comme la majorité de la population, les potières rencontrées sont généralement musulmanes, mais il faut également considérer chez les Oromo Jimma, le christianisme et les croyances encore vives en la religion traditionnelle nommée *Waqqeffana* (Wayessa, 2010).

Au 21ème siècle, la zone Oromo Jimma et la population du même nom recouvre les cinq états anciens du Gibe, rivière qui coule du nord à l'est, tandis que la rivière Gojeb est la frontière méridionale. Nous reprenons ici les grandes lignes de l'histoire des Oromo Jimma davantage détaillée (voir encadré p. 76). Les Oromo Jimma appartiennent à la branche Macha des Oromo arrivés dans la région à la fin du 16ème siècle. Au cours du 17ème siècle, six clans Oromo forment

une confédération sur le territoire où la ville de Jimma se développera comme un influent marché. Il est probable que des marchands musulmans aient installé un comptoir commercial dès le 14ème siècle, auprès de populations dont l'origine omotique est fort probable : Kaffa ? Dawaro ? L'histoire de la formation des états du Gibe est controversée, quoi qu'il en soit le royaume de Jimma émerge au tournant du 19ème siècle comme dominant les quatre autres entités politiques.

Il est particulièrement puissant durant le règne d'Abba Jifar II (1878-1932). L'Islam se répand à partir 19ème siècle, par la voie du commerce, mais également en raison de la désagrégation du système politico-culturel traditionnel, le *gadaa* (Gemeda, 1993). De par l'épanouissement du commerce, les pouvoirs militaires et économiques se concentrent progressivement dans les mains d'une classe dirigeante. C'est ainsi qu'Abba Jifar II sera le premier Moti, roi de Jimma (Abir, 1965 ; Lewis, 2001).

En 1884, Abba Jiffar II se soumet pacifiquement à l'empereur Menelik II acceptant de payer un tribut annuel et de soutenir Menelik II dans sa conquête du sud-ouest éthiopien, gardant en échange son indépendance et autonomie politique jusqu'à sa mort. En 1932, à la disparition du Moti, le pouvoir est récupéré par Hailé Sélassié. Pour tous les Oromo, la fin du 19ème et le début du 20ème siècle représente un âge d'or où le commerce était particulièrement prospère.

3.3. A l'ouest du Gibé, chez les potières Yem

Notre étude de la tradition potière Yem débute à Boloji (2430 m d'altitude), à 4 km à l'est de Fofa, qui culmine à 2506 m. Depuis Fofa, centre administratif de ce *special woreda* Yem, situé à 230 km d'Addis-Abeba, une large piste passe par le village de Boloji, récemment construite durant l'installation du barrage hydraulique de Gibe 2, à 30 km en contrebas. Le village de Boloji est composé de dix-sept maisonnées potières, dispersées, installées à flanc de colline (fig. 1.8). Dans chacune, l'activité potière est une ressource économique non négligeable qui complète largement celle de l'activité agro-pastorale. Trois villages de potiers se trouvent alentour et tous viennent se fournir aux sources d'argile situées autour du cours d'eau en contrebas : au nord, le village de Buro comporte une dizaine de maisonnées potières, et à l'est le village de Geta compte près d'une centaine de potières (*kebele* Malaka). Est-ce que le très grand nombre de potiers est dû à la proximité du village d'Angari, principal fief royal au cours des siècles derniers ? La majeure partie de la population Yem est rurale, et la densité de l'habitat (117.3 / km^2) reste relativement faible comparée à d'autres régions du Sud éthiopien. Elle est

structurée en un système clanique comportant plus de 200 clans et sous-clans aux histoires particulières, certains natifs, certains issus de migrations. Les contacts entretenus de longue date entre ces clans seraient à la source de l'établissement d'une culture commune et particulière (Fule, 2003).



Fig. 1.8. Maisonées potières à Boloji, en pays Yem ; à droite chez Ayelech.

Gibé est l'un des toponymes abyssins anciennement connus en Europe. Au 15ème siècle (d'après la mappemonde de Fra Mauro), « Xebi » ou « Zibe » désigne trois différentes rivières qui forment à elles trois l'Omo (Berhanou, 1998 : 71). Dans cette région du Gibé, une succession de royaumes et sultanats ont existé au gré des influences commerciales et de la migration des Oromo. L'historiographie traditionnelle affirme que cette région, avant l'arrivée des Oromo était occupée par « des populations Sidama, d'origine couchitique et omotique, organisées en royaume distincts » (Berhanou, 1998 : 71). L'histoire orale Yem, quant à elle, considère que le clan des Mowa, la dynastie régnante, serait originaire du nord, décrit comme venant de Gondar ou du Yémen, selon les versions (Minassie, 2010). L'histoire de ce peuple est associée à celle de la principauté de Janjero, qui est sans doute l'un des derniers royaumes indépendants de l'Éthiopie moderne, mais dont les mentions dans les sources écrites sont très rares.

Braukämper rapporte qu'au 13ème siècle, les royaumes de « Gängero » et d'Enarya étaient rattachés à un état important : le Damot ; ce que confirme l'histoire orale (2002 : 52). Le Damot est incorporé à l'empire durant le règne d'Amda Seyon (1314 – 1344), désigné par la suite comme un lieu important du commerce d'or et d'esclaves (Pankhurst, 1997 : 87). Les sources orales rapportent que depuis toujours la dynastie royale appartenait au clan des Mowa qui se revendiquait être d'origine abyssine. La première mention du royaume de « Zenjäro » dans les sources chrétiennes apparaît dans une chanson célébrant les victoires du roi Yeshaq (1414 –

1429) qui poursuivit l'œuvre d'expansion territoriale de son prédécesseur Amda Seyon (Pankhurst, 1997 : 90). Cette source atteste que le royaume de « Zenjäro » devait payer au roi chrétien un tribut en chevaux. En 1613, lorsque le Père Antonio Fernandez parcourt cette région, il rapporte l'existence d'une société de classes basée sur un système monarchique, constituée par un petit territoire, par un petit nombre d'habitants. Il décrit un petit royaume mais politiquement autonome, économiquement auto-suffisant, et intégré aux commerces au long cours. Son économie était principalement basée sur un système agro-pastoral, et déjà caractérisée par la diversité céréalière et légumineuse qu'on lui connaît aujourd'hui. L'habitat était dispersé, basé sur une distribution familiale des terres agricoles, préférant les crêtes et hauteurs de collines, ce qui s'observe encore aujourd'hui. Les arbres *warka* (*Ficus sp*.) avaient une place importante dans les rituels, ce qui est toujours vrai malgré une forte conversion au christianisme. Le Père Antonio Fernandez décrit le roi de Janjero comme ayant une réputation de sorcier, vivant isolé du reste de la communauté dans un enclos protégé par de nombreux fossés et palissades. Pendant longtemps, le royaume de Janjero n'a pas été intégré à l'ensemble des états du Gibe, gardant à la fois son indépendance politique et l'intégrité culturelle de sa population. Si bien que l'histoire orale récente relate les nombreuses guerres menées contre les autres états du Gibe, en partie grâce à une administration royale fortement représentée dans de nombreux villages. Celui d'Angari, particulièrement protégé par nombre de fossés et palissades, accueille les douze derniers rois de la dynastie Mowa. Ce village comporte encore les ruines du palais royal avec aux alentours des structures en gradins, des places cérémonielles, une piscine, et des forêts sacrées (Kinahan, 2013 ; Minassie, 2010).

En 1880, le royaume de Janjero est partiellement conquis par Abba Jifar II, roi de Jimma, soutenu par le futur empereur d'Éthiopie Menelik II. La totalité du royaume de Janjero est définitivement intégrée à l'empire éthiopien en 1894 (Fule, 2003).

4. Le long de l'escarpement occidental de la Vallée du Rift

4.1. Chez les potières Kambata à Hossana en pays Hadiyya

Nous avons documenté les traditions potières Kambata dans le village de Bobicho, à 2 km d'Hossana, capitale de la zone Hadiyya, située à 320 km d'Addis-Abeba. Il n'existe pas de maisonnées potières appartenant à l'ethnie des Hadiyya. A Bobicho, où nous avons comptabilisé plus d'une cinquantaine de maisonnées potières, réparties de chaque côté d'un petit cours d'eau où se situent les sources d'argile, toutes les potières sont d'origine Kambata,

mais parlent les deux langues. Le village s'est constitué à partir de migrations déjà anciennes en raison des nouvelles opportunités économiques qu'offre l'expansion urbaine. Sur le grand marché hebdomadaire d'Hosanna, les potières viennent principalement de Bobicho, certaines d'autres petits villages plus éloignés, tandis que d'autres sont des potières Guragué également installées en périphérie de la ville.



Fig. 1.9. A gauche, maisonnée potière du village péri-urbain de Bobicho ; à droite, grand marché hebdomadaire d'Hossana.

A l'instar du nom Sidama, mais selon des liens historiques cette fois fondés, le terme Hadiyya désigne une population actuelle, descendante d'une plus large entité historique, également nommée Hadiyya, composée de groupes de populations relativement hétérogènes mais partageant des traits culturels communs liés au bétail, à la culture de l'orge et à l'équitation.

L'Hadiyya ancien constitue la plus occidentale des sept unités politiques fédérées entre le 13ème et le 17ème siècle avec comme capitale Zeyla (Braukämper, 2012). Les Hadiyya occupaient le territoire aujourd'hui habité par les Ittuu et Oromo Arsi à l'est de la Vallée du Rift. Tributaire du royaume chrétien au 14ème siècle, l'Hadiyya n'en gardait pas moins une certaine autonomie. Son armée était particulièrement réputée pour la dextérité de sa cavalerie. Au 15ème siècle, les chroniques royales indiquent que différents groupes Hadiyya entraient en conflit avec les garnisons de l'empire, revendiquant leur indépendance. L'empereur forma alors une alliance avec le Damot pour mater les rébellions. Une colonie de soldats du Damot fut postée et parallèlement l'empereur lui-même épousa la fille du *gärad* (autorité religieuse et politique[19]),

[19] Braukämper écrit que « L'existence d'un puissant État hadiyya contrôlant un vaste territoire entre le 13ème et le 16ème siècle, autant que les sources historiques nous permettent de le reconstituer, suggère que des pouvoirs centraux étaient plus ou moins fermement établis, capable notamment d'organiser un commerce de longue distance entre la côte et l'intérieur de l'Afrique du nord-est. Toutefois, il n'est pas possible de reconstituer dans le détail,

Eleni qui joua un rôle important dans l'histoire éthiopienne jusqu'à sa mort en 1532. Les relations pacifiques restèrent néanmoins précaires et nombre d'Hadiyya supportèrent le mouvement armé de l'Imam Ahmad bin Ibrahim al-Gazi, économiquement ou militairement. La guerre sainte entraîna simultanément d'importants mouvements de populations vers Harar, la région Arsi et le Kambata. Suite à la mort de l'Imam qui mit fin à la guerre, les empereurs chrétiens, grâce à des jeux d'alliances avec les autres états musulmans, dominèrent à nouveau le sultanat d'Hadiyya. Mais les guerres ne cessèrent jamais et impliquèrent de plus en plus les Oromo. La principauté Hadiyya disparaît au 17ème siècle, comme une des conséquences de la grande migration et assimilation Oromo.

Le groupe aujourd'hui nommé Hadiyya, établi sur un territoire de l'escarpement occidental de la Vallée du Rift densément peuplé (plus de 300 habitants au km^2), sont les descendants d'un groupe de cette principauté Hadiyya, les Qabeena, qui adoptèrent la langue des Kambata à la fin du 18ème siècle. La religion musulmane en est le trait culturel le plus visible. Sédentarisé dans ce territoire, ils adoptèrent l'horticulture de l'ensete au milieu du 19ème siècle, en complément de l'élevage et de la culture de l'orge qui caractérisaient leur système économique ancien, sous l'influence des voisins Guragué, Wolayta et Kambata. La culture céréalière s'est également diversifiée au regard de l'altitude des occupations. L'organisation politique a la particularité d'être basée sur un système clanique dirigé par des chefs en charge des institutions de travaux collectifs et de l'organisation des funérailles. Ces chefs sont choisis en fonction de leur charisme et de leur mérite. Le système socio-religieux était caractérisé par l'institution du *Fandaanano* aujourd'hui complètement disparu. L'artisanat pratiqué par les Kambata et Guragué n'a jamais été pris en charge par les Hadiyya eux-mêmes. Il est fort probable que dans l'histoire, leur culture pastorale les faisait dénigrer de telles activités, préférant accepter la dépendance à des minorités qui n'auront finalement jamais intégré la société Hadiyya ancienne (Braukämper, 2005).

La population Kambata, avec Durame comme capitale de zone Kambata-Allaaba-Timbaaro, émerge-t-elle aussi de la désintégration des forces politiques de l'Est et des mouvements Hadiyya au 16ème siècle. L'entité socio-culturelle des Kambata a été largement influencée par le royaume chrétien à partir du 15ème siècle, et largement christianisée jusqu'à ce que les

sur quoi se fondait l'autorité et le pouvoir des responsables politiques, les *gärad* (*garaad*). » (Braukämper, 2012 : 21-22 ; cité par Planel & Osmond, 2015).

évènements du 16ème siècle l'éloignent de la sphère d'influence du royaume. De là naquit un système de croyances largement syncrétiques mêlant des rites et conceptions de la chrétienté orthodoxe, des pratiques traditionnelles, et des croyances Hadiyya. Braukämper rapporte « une nouvelle dynastie établit au début du 17ème siècle par Hamälmal – gouverneur nominé par l'empire chrétien et nommé d'après le nom de sa femme, une fille du dirigeant musulman Aliye Umar » (Braukämper, 2007), ce qui illustre bien la fascinante histoire de la mixité de nombreuses ethnies de cette région. Le 17ème et 18ème siècle est marqué par une domination des pasteurs nomades Hadiyya dans la région, à qui les fermiers Kambata doivent payer un tribut. Bien organisé à partir du 18ème siècle, et fortement hiérarchisé, le royaume du Kambata résiste et s'étend à la défaveur des Hadiyya. A l'image des royaumes Dawro et Wolayta, les frontières du territoire étaient délimitées par des murs en pierre et en terre. Réintégré dans l'empire de Menelik II entre 1891 et 1893, un processus de rechristianisation, commencé par la conversion des élites, se met en place au sein de la population Kambata. Les missionnaires protestants connurent également un certain succès.

Le système économique est centré sur l'ensete, complété par la culture du blé et de l'orge. Le café et le khât représentent également une importante source de revenus. Les Kambata partagent ces spécificités socio-économiques, ainsi que l'affiliation des langues couchitiques des hautes terres, avec les populations voisines Timbaaro, Allaaba, Dubamo et Looka (Braukämper, 2007). Ils ont également entretenu des relations étroites avec les Guragué au cours de l'histoire.

4.2. Chez les potières Guragué

Notre étude de la tradition potière Guragué s'est déroulée à Chebraden, village le long de la route récemment goudronnée allant de Butajira à Wolkite, deux des principales villes du pays Guragué situées respectivement à 130 km et 170 km au sud-ouest d'Addis-Abeba. Le village de Chebraden est à 9 km à l'est d'une plus grande localité urbaine nommée Agena. Il est également à une dizaine de kilomètres de la ville d'Endeber, particulièrement connue pour être l'un des principaux centres de production et d'exportation de poteries Guragué. Cette région est incluse dans le territoire du groupe Chaha, qui à l'instar des treize autres groupes Guragué, possède son propre dialecte. Ces quatorze dialectes sont plus ou moins éloignés les uns des autres, mais assez proches pour pouvoir se comprendre entre personnes de différents groupes (Shack, 1964).



Fig. 1.10. A gauche, maisonnée potière du village de Chebraden, en pays Guragué ; à droite, préparation collective de deux arbres d'ensete.

Au sein du pays Guragué, trois principales entités territoriales sont traditionnellement distinguées : l'Ouest, appelé le *Sabat Bet* Guragué (les sept maisons du Guragué) car il est le territoire partagé entre Chaha, Ezha, Gujto, Muher, Ennemor, Akilil et Walani ; l'Est, la région de Silté qui depuis peu a pris son autonomie par rapport à l'entité administrative du Guragué ; et le Nord appelé Soddo, terme qui désigne en général dans tout le sud éthiopien les stèles ou pierres de grandes dimensions. Cette région abrite effectivement entre autres sites archéologiques[20], celui des stèles à épées de Tiya, un cimetière, sans doute lieu de culte, dont l'utilisation a été datée entre le 13ème et le 15ème siècle. Il reste difficile d'affirmer que les ancêtres des Guragué sont les auteurs de ces stèles tant les mouvements migratoires et les processus d'acculturation ont été nombreux dans cette région méridionale de l'Éthiopie.

W. Shack décrit la structure de la société Guragué comme une société segmentaire, c'est-à-dire sans pouvoir politique central institutionnalisé, une société régie par un système lignager qui assure théoriquement l'égalité politique et économique de chacun des lignages, et sur lequel repose le bien-fondé de la division territoriale. Outre les liens généalogiques tissés entre la descendance des différents groupes, c'est surtout la centralisation du système religieux qui assure la cohésion de la société Guragué (Shack, 1964). Nous aborderons brièvement l'identité socio-religieuse des Guragué qui reflète bien les processus de superposition des différentes religions (christianisme, islam, et religions dites « traditionnelles », qu'elles soient monothéistes animistes ou considérées comme religions africaines) dans le temps et dans

[20] M. Cohen photographie dans cette même région de Soddo un monument mégalithique et mentionne les premiers voyageurs qui décrivirent ces stèles en 1905, Neuville et Cholet (Cohen, 1912 : 48, Pl. IV). F. Azaïs parcourut la région et débuta une typologie des stèles du Soddo Guragué, complétée ensuite par R. Joussaume et C. Tournemire.

l'espace, et illustre une forme de convergence qu'il est bon de souligner, plutôt que d'en faire une seule source de contradictions culturelles[21].

Les différentes maisonnées visitées pendant notre séjour sont toutes organisées selon une structure ancienne et commune à la culture Guragué, et qui donne à son paysage vu du ciel une forme tout à fait particulière. Les parcelles sont quadrangulaires, les maisons sont précédées d'un espace clos par de grandes palissades de bois. A l'arrière, le jardin est occupé dans son premier tiers par un champ d'ensete[22] organisé en fonction du stade de croissance des plants et qui reçoit plus de la moitié de la fumure qu'un foyer peut se procurer (fig. 1.10). Puis viennent les caféiers, les légumes (choux, taro, igname, pomme de terre, pois), le *khât*, les bananiers et les avocatiers. Le maïs est dispersé à l'intérieur du jardin, tandis que d'autres céréales, particulièrement l'orge, peuvent être cultivées en bordure du jardin, avant l'espace de pâture qui lui-même précède la forêt (Glachant, 2003). Vue du ciel, l'étagement pelouse, maisons, ensete, et autres cultures jusqu'à la forêt, est bien visible. Les habitations des potières peuvent être composées d'une à trois maisons, à l'architecture moderne et/ou traditionnelle (fig. 1.10).

Appartenir à la famille linguistique sémitique, occuper la partie méridionale des hauts-plateaux, abriter le Christianisme et l'Islam depuis longtemps, consommer de la *tela* et du *tej*, pourrait faire de la culture Guragué une culture abyssine, à l'instar des peuples d'Éthiopie centrale[23]. Malgré cela, les Guragué sont vus dans la littérature comme une culture en marge : W. Shack leur consacre un ouvrage intitulé « Les Guragué, un peuple de la culture de l'ensete » (1964). Intimement associer les Guragué à la culture de l'ensete, les exclus de fait de la culture abyssine. Les auteurs soulignent en général le peu de considération que les peuples du nord ont pour le *wusa* – l'ensete – : W. Shack, mais également D. Levine, qui souligne par ailleurs que l'image du « Guragué mangeur d'ensete » fait partie des traditions, des images d'Epinal, produites par la culture abyssine dans ses relations avec l'extérieur[24].

---

[21] Pour plus de détails sur la structure socio-religieuse des Guragué, voir W. Shack (1968), et sur la confluence religieuse en Éthiopie, voir A. Gascon et B. Hirsch (1992).

[22] L'ensete, ou faux-bananier (*Ensete ventricosum)*, est domestiqué dans tout le Sud et Sud-ouest éthiopien, généralement à plus de 1500 m. Une fois la racine découpée pour obtenir de nouvelles pousses, il faut sept ans à la nouvelle plante pour devenir arbre à consommer. Les diverses pulpes obtenues du tronc et de la racine sont préparées de diverses manières, souvent en galettes ou en pains, plus ou moins raffinés selon les occasions, bien connus sous le nom de *kotcho* chez les Sidama et nommés *wusa* en pays Guragué.

[23] Dans son ouvrage de 1974, *The Central Ethiopians*, W. Shack n'inscrit pas les Guragué sur sa carte géographique, même pas en marge comme il le fait pour les Afar ou Qebena.

[24] Il cite également pour exemple : « les nomades Dankil, les chasseurs d'hippopotame Woyto, […] les juifs Falasha et les Musulmans Beni Amer » (Levine, 1974). Il rapporte que le terme Habesha dont est dérivé le terme Abyssin, vient du nom d'une tribu d'Arabie du Sud qui migra en Éthiopie durant l'antiquité (Shack, 1974 : 1). J. Bureau, quant à lui, écrit que la culture abyssine vient du mot arabe Habesha, qui signifie « mélangé, métissé », il

Pour exprimer l'importance de l'ensete dans la culture Guragué, et donc l'originalité de celle-ci par rapport à celle abyssine, nous reprenons ici le texte de Sahle Selassie Wolde Maryam, écrit en Chaha et transcrit par W. Leslau, ethnographe et linguiste des Guragué (Leslau, 1969)[25].

> « La principale source de vie chez les Gurage est l'ensete. C'est l'ensete qui devient wusa. C'est l'ensete qui devient le porridge du jus d'*atmet*. C'est l'ensete qui devient la fibre et la corde. C'est la nervure et la feuille d'ensete qui servira à emballer le beurre et le fromage. C'est l'espèce *gwariya* d'ensete avec laquelle on nourrit une personne malade. C'est l'espèce *astara* d'ensete qui fait sortir le pue d'un furoncle. C'est la nervure de la feuille de l'ensete qui fera donner du lait à une vache qui refusait d'être traite. C'est avec l'ensete qu'un veau fébrile est nourri. C'est avec la fleur de l'ensete qu'un enfant est amusé. C'est la feuille d'ensete qui devient un *cerfat* pour servir à celui qui porte le bois. Effectivement, c'est l'ensete qui est l'âme des Gurage » (Leslau, 1969 : 283).

Dès la fin du 19ème siècle, les particularités linguistiques et culturelles des Guragué sont décrites par les visiteurs européens. Parmi eux, M. Cohen qui, en tant que linguiste fera un court séjour en pays Guragué pour mieux prendre la mesure de l'intérêt à étudier les différents dialectes Guragué. La description succincte qu'il livre du pays dessine dans les grandes lignes toute sa singularité. Il souligne d'abord la spécificité de l'environnement, le considérant comme ce qu'il a vu de plus agréable : « c'est un riant pays accidenté, riches plaines, vallées, pentes boisées, [culture du bananier…palmiers dattiers…et mimosas] » qui contraste avec les mornes plaines plus au nord. L'habit, rare et fait « d'une simple jupe en peau » pour les femmes, lui donne l'impression que les Guragué sont moins « civilisés » que les Abyssins, mais il souligne à l'inverse combien « ces gens sont industrieux, beaucoup plus que les Abyssins : leur petit mobilier, ustensiles en vannerie, poteries, etc., est remarquable par son élégance » (Cohen, 1912 : 43). Il apprécie aussi particulièrement la forme des maisons et leur propreté. L'architecture traditionnelle des Guragué est une composante originale de la culture, souvent décrite comme telle. Une famille peut posséder plusieurs maisons de différentes tailles en fonction de la prospérité du foyer. Les auteurs ne rapportent pas toujours le même plan pour l'organisation interne de l'espace qui semble se modifier en fonction des époques, des régions, et de l'utilisation de la maison ; aussi les dispositifs tels que les portes et clôtures semblent varier ou avoir évolué en près d'un demi-siècle (Lebel, 1969 ; Glachant, 2003). Mais ces maisons ont plus certainement en commun, d'abord d'avoir devant une grande pelouse et

considère que le concept d'ethnie n'a pas vraiment lieu en Éthiopie, mais qu'il y a une double classification, ceux qui appartiennent à la culture abyssine, et les autres, les *barya* ou les Galla couchitiques. A la fois, il insiste sur le fait qu'on ne parle pas de colonisation, mais d'assimilation, ce qui permet à nouveau de se poser la question de l'importance des Guragué dans la construction de l'identité abyssine (Bureau, 1985).

[25] Dans le texte original, ensete est äsät. Nous supposons que l'*atmet* est le bulbe principal. *Cerfat* désigne une couronne fabriquée à partir d'une feuille d'ensete et qui servira de support à la charge portée sur la tête.

derrière le jardin, ensuite d'être circulaire (très rarement quadrangulaire), d'une largeur plus ou moins considérable, avec un toit en chaume conique supporté par un unique pôle central d'où part une charpente faite de poutres obliques « rappelant la disposition des baleines d'un parapluie à demi ouvert » (Cohen, 1912 : 43), et une ou deux portes qui constituent les seules ouvertures. Julie Glachant distingue la maison principale dite « maison étable », de la maison secondaire : « la maison des invités » (2003 : 100). Invariablement le foyer est en avant du pôle central face à l'entrée principale.

L'origine de l'ethos Guragué est difficile à retracer et répond vraisemblablement à un long processus de transformation au fil des siècles et de l'influence et/ou de la résistance aux populations voisines (Shack, 1964). Selon Willian Shack, elle prendrait d'abord sa source dans un substrat culturel « Sidamo », terme générique que l'auteur utilise pour désigner un ensemble relativement homogène de populations couchitiques qui auraient occupé toute la région du sud-ouest éthiopien dans l'Antiquité. Cette entité aurait d'abord été affectée, entre le 7ème et le 14ème siècle, par les bouleversements socio-politiques qui suivirent le déclin du royaume d'Aksum et par les premiers mouvements migratoires des Oromo. Elle se serait alors trouvée divisée en de plus petits groupes isolés aux alentours de la région de Gibe. Au 14ème siècle, de nouvelles vagues de migrations de populations sémitiques rencontrent les populations Sidamo. Les Guragué seraient issus de ce brassage tardif. A la même époque, pendant le règne d'Amda Seyon (1312 – 1342), le terme *Gerawege* (les gens à gauche) commence d'apparaître dans les chroniques du royaume chrétien pour y figurer jusqu'à celle de Menelik. Les relations politiques des Guragué avec l'entité royale varient de l'autonomie, au paiement d'un conséquent tribut, à la complète subordination, en fonction des périodes, des victoires et des défaites. Le règne de Susneyos (1604 – 1632) apparaît avoir été une période diplomatique particulièrement intense entre Guragué et Abyssins. Il faut également considérer la pression que les populations Oromo, et les autres groupes Sidamo et Hadiyya exerçaient les uns sur les autres et sur les Guragué, particulièrement à partir de la fin du 15ème siècle. En cela, le recours au soutien de l'armée abyssine a probablement forgé une part de l'histoire des relations avec l'Empire au fil des siècles. Mais cette histoire est également marquée par la résistance des Guragué à la domination abyssine. L'un des enjeux majeurs dans les rapports de force établis était forcément le contrôle du commerce des marchandises venues du sud-ouest éthiopien, principalement des esclaves, de l'or, de l'ivoire et du bétail. Ce commerce concernait toutes les principautés voisines, plus ou moins indépendantes. W. Shack considère que la structure socio-culturelle actuelle des Guragué résulte de la complète domination shewane à partir de la conquête de Menelik II en 1889,

notamment par la mise en place du système foncier et d'imposition connu sous le nom de *gäbär* qui réduisit une grande portion des populations à une situation de servage (Goldenberg et Nida, 2005).

L'influence de la religion chrétienne serait double, antique et moderne, par ailleurs marquée jusqu'à aujourd'hui par la persistance d'une forme de « paganisme » décrite comme telle par F. Alvarez au 15ème siècle pour le Gänz, entité historique voisine des Guragué. En 1926, F. Azaïs décrit le « paganisme » des Guragué comme particularisé par la survivance de coutumes chrétiennes venues des migrations sémitiques anciennes. Il suppose que ces anciennes coutumes ont pu influencer la résistance à l'islamisation et il incombe la régénérescence de coutumes animistes aux contacts établis avec les Oromo qui influencèrent les Guragué une fois isolés du pouvoir central par les bouleversements socio-politiques qui eurent lieu sous la pression de l'expansion de l'Imam Ahmed Ibn Ibrahim. Il décrit qu'à l'instar des Oromo, les Guragué vénèrent les arbres sacrés et ont leur lieu de culte dans la forêt (Azaïs, 1926). Dans les années 1960, Shack décrit la répartition religieuse des Guragué avec, à l'est, des chrétiens et une majorité de musulmans, au nord, des païens et une majorité de chrétiens, et à l'ouest, des chrétiens, des musulmans et une majorité de païens (Shack, 1964).

U. Braukämper dans son chapitre consacré au Gänz constate la plus grande influence de la religion chrétienne sur cette entité socio-politique aujourd'hui disparue, et ce avant qu'elle ne soit soumise en 1532 par le sultanat d'Adal et les populations converties de gré ou de force à l'Islam (Braukämper, 2002 : 47-55). L'historien aborde la question des Guragué en concluant que le recours à la tradition orale est indispensable car les sources manquent et les propos de Francisco Alvarez sont en contradiction avec la carte de Gastaldi. La reconstruction de Braükamper est semblable à celle de Shack, sauf qu'il préfère la version étymologique 'des gens de Gur'a', soulignant l'occupation sémitique influencée culturellement par les Tigré et linguistiquement par les Amhara. Il rapporte également les vues du *Futuh al Besha*, chronique des conquêtes de l'Imam Ahmed Ibn Ibrahim, précisant que durant l'occupation des troupes d'Adal, une faction de chrétiens s'était réfugiée dans les hautes montagnes du Guragué. Il démontre également que certaines entités constitutives aujourd'hui de la société Guragué apparaissent autonomes dans les sources plus anciennes. Il résume son argumentation en écrivant que la population de l'ancien territoire Gänz doit inclure l'origine de la différenciation ethnique entre Guragué et Kambata, ce qui revient à discuter également du champ complexe de l'histoire des Hadiyya que nous venons d'évoquer.

Sans rentrer davantage dans le détail, nous avons brossé à grands traits l'histoire du Guragué, grâce à F. Azaïs, W. Shack et U. Braükamper, au regard de la complexité des évènements historiques dans cette région méridionale des hauts plateaux. L'entité Guragué apparaît polymorphe, tantôt soumise, tantôt rebelle, à moitié autonome ; tantôt chrétienne, tantôt musulmane, mais quand même chrétienne, et toujours à moitié « païenne »[26]. Cette fluidité dans l'autodétermination religieuse et politique tient peut-être à l'ancrage territorial des Guragué. De manière intéressante, la reconstitution cartographiée des mouvements historiques des populations à la marge méridionale du royaume chrétien, élaborée par U. Braükamper, montre que dès la moitié du 14ème siècle, le Guragué est situé sur la rive nord-est du fleuve Gibe, voisin de l'influent et méconnu royaume Damot et du Gänz que nous venons d'évoquer. Contrairement à la majorité des entités socio-politiques voisines qui ont migré ou disparu entre la fin du 15ème et la fin du 16ème siècle, les Guragué ont peu ou prou conservé leur territoire ancien jusqu'à aujourd'hui (Braukämper, 2002 : 103-105).

5. Sur les contreforts et hauts-plateaux septentrionaux, chez les potières Amhara

5.1. Le monastère de Menteq

Notre étude de la tradition potière Amhara s'est déroulée auprès des potières du monastère de Menteq, dans la région Nord Shewa de l'Éthiopie centrale. A 2080 m d'altitude, Menteq est à 20 km en contrebas de la localité urbaine d'Ankober et à 3 km à l'ouest de Zego, petite bourgade sur la route d'Aliyu Amba à Aramba, où nous avons également travaillé. Ankober, située à 170 km au nord-est d'Addis-Abeba, possède une situation géographique sur la pointe du dernier escarpement des contreforts occidentaux de la Vallée du Rift, culminant à près de 3000 m, elle

[26] F. Azaïs décrit le panthéon Guragué au travers de deux fêtes : la *Meskal* et le *Népoir*. Comme les Abyssins, les Guragué ont leur *Meskal*, fête de la Croix, singulièrement faite de quatre fêtes. Leur apparition est rapportée dans la tradition orale au temps ou le Négus Zara Yacob avait son siège en pays Guragué. Plutôt que les villes se disputent l'honneur d'avoir le roi pour la *Meskal*, il inaugura ces quatre fêtes. Le *Népoir* est la fête du Tonnerre, le jour où Saint Gabriel était autrefois célébré, en Mars. C'est l'occasion d'un pèlerinage à la résidence du « roi du tonnerre » dans la région d'Inangara, avec du miel dans des cornes de bœuf, de la farine et du grain, dans la main une baguette de genévrier. S'ensuivent quinze jours de fête, durant lesquels le feu ne doit sortir d'aucune maison, un culte sacré lui est réservé (Azaïs, 1926 : 21-27). Décrivant d'autres rites attachés au culte du Tonnere, F. Azaïs souligne en conclusion que les Gallas, les Oromo, n'ont pas ce type de croyances, leur religion étant plus monothéiste. Bien d'autres auteurs après lui se sont intéressés à la religion Guragué, décrivant souvent le dieu *Waq*, entité présente chez de nombreuses populations du sud éthiopien et notamment chez les Oromo.

est un point de contrôle des caravanes sillonnant les basses-terres depuis la Mer Rouge. Dans la région, les habitants parlent amharique et / ou *afan* oromo, sont chrétiens ou musulmans, et ont en commun une culture que l'on a précédemment qualifiée d'« abyssine ».



Fig. 1.11. A gauche, vue du monastère de Menteq ; à droite, vue depuis le monastère.

Ankober[27] est située à 50 km à l'est de Debre-Birhan, actuelle capitale de la zone du Nord Shewa, elle-même située à 120 km au nord d'Addis-Abeba. Ankober est une des anciennes capitales du royaume du Shewa, particulièrement investie au début du 21ème siècle par Sahle Selassie, grand-père du célèbre Menelik II. Roi du Shewa, puis Empereur d'Éthiopie, Menelik II gouverne de 1844 à 1913. Son règne marquera pour longtemps l'Éthiopie telle que nous la connaissons aujourd'hui : les frontières de l'état moderne ont été dessinées par sa politique d'expansion territoriale qui se termine en 1898 ; puis par la création d'une nouvelle capitale du royaume à Entoto, à l'origine de la fondation d'Addis-Abeba. Avant de s'installer à Entoto, Menelik II avait fait d'Ankober sa capitale diplomatique. La résidence royale, installée sur un mamelon au sud de la ville actuelle, était un point d'étape obligatoire des visiteurs étrangers qui, pour explorer le pays ou établir des accords commerciaux, venaient rencontrer l'Empereur.

Ainsi, au travers des récits des voyageurs, Ankober devient une des capitales historiques du Shewa les mieux connues, et avec elle la vallée de Lek Marafia, dans laquelle le monastère de Menteq est niché (fig. 1.11). Lek signifie « sage » et Marafia « occupation ». La vallée de Lek Marafia est aujourd'hui accessible par une piste qui emprunte en partie le chemin muletier ancien, néanmoins elle a longtemps été seulement accessible par un sentier escarpé depuis la

[27] M. Cohen rapporte la tradition locale qui décompose le nom d'Ankober en *bärr* « passage, seuil » et *anko* « qui serait le nom d'une ancienne reine indigène non abyssine (galla, m'a-t-on dit). Mais il ne faut pas oublier que anko est l'appellation familière des singes, qui ne manquent pas dans cette région » (Cohen, 1912 : 35).

route menant à Ankober. La Société Géographique Italienne y était installée dans les années 1880 et constituait un important centre de recherches sur la flore éthiopienne. A cette époque, la vallée de Lek Marafia abritait également deux monastères d'artisans, dits *Ballä Ejj Gedem*[28] : Menteq, et Askanale. Ce dernier, à l'instar de la station scientifique italienne, n'a laissé que peu de traces de son existence. Une photographie de Marcel Cohen qui visite cet établissement en 1910 permet de savoir que le monastère était constitué de quatre maisons, à un emplacement aujourd'hui marqué par deux grands arbres. Quant à l'établissement scientifique, seule reste la tombe du Comte Antinori qui dirigeait cette mission italienne (Pankhurst, 1998 : 587).

La première description de Menteq, faite par le missionnaire luthérien allemand Johann Ludwig Krapf, date du milieu du 19ème siècle, sous le règne de Sahle Selassie. Bien que succinctes, ces informations rapportent la présence d'un groupe de personnes que les locaux nomment « Tabiban »[29]. J. L. Krapf précise que tous les artisans (« skilful men ») dans le Shewa sont appelés *Tabib* (Isenberg & Krapf, 1843 : 74). En amharique actuel *Tabib* signifie aussi « sage ». Cette population est crainte des Amhara comme des Oromo Shewa. Ils travaillent pour le roi qui leur remet annuellement trente à trente-cinq vaches et qui nomme leur chef en cas de vacance. Les ancêtres de cette « secte » seraient venus de l'Amhara au 18ème siècle, et se seraient d'abord installés dans des abris sous-roche aux alentours d'Ankober (Isenberg & Krapf, 1843 : 88-89). La plus récente description du monastère de Menteq date de 1998. R. Pankhurst fait remonter la migration de ces groupes d'artisans venus de Gondär à deux siècles, peut-être en raison du besoin d'artisans au moment de la refondation du royaume du Shewa au début du 18ème siècle (Pankhurst, 1998 : 588). Nous discuterons dans le chapitre suivant du statut et de l'identité socio-religieuse des artisans du monastère.

Les quatre maisons photographiées par M. Cohen sont typiques de la région : architecture circulaire de terre avec armature de bois et toit en chaume. Le *gedem* de Menteq est aujourd'hui relativement éloigné de cette représentation (voir encadré p.79). L'économie du monastère est principalement basée sur l'artisanat et sur les cultures pratiquées par les membres de la communauté sur les terres allouées au monastère durant le régime du *derg*. De par sa proximité avec Ankober, le monastère a dû connaître des périodes d'activités plus soutenues et plus prospères qu'aujourd'hui. Le nombre de membres de la communauté et la production ont dû

[28] *Ballä* signifie « propriétaire », *Ejj* signifie « main », et *Gedem* « monastère ».
[29] Krapf rapporte les propos d'un tigréen qui affirme que « dans le voisinage d'Ankober, dans une forêt dense, il y a un certain nombre de personnes, environ une quarantaine, qui sont les suiveurs d'une secte appelée Tabiban » (Isenberg & Krapf, 1843 : 74).

décroître depuis que Menelik II a installé sa capitale à Entoto en 1878 – 9[30]. Cette modification géopolitique est sans doute à l'origine de la disparition du monastère de Lek Marafia. Elle explique également que le monastère de Menteq n'ait jamais été évoqué dans la littérature entre le début et la fin du 20ème siècle.

La vitalité de Menteq semble avoir largement diminuée ces trente dernières années. La communauté comptait 240 membres en 1990. Lors de sa visite à la fin des années 90, R. Pankhurst dénombre 35 moines, 66 nonnes, et une vingtaine de jeunes[31], soit deux fois moins qu'au début de la décennie. Lors de notre visite, 9 moines, 20 nonnes, et 8 jeunes résidaient dans le monastère. Abba Kidane Maryam nous explique que le nombre de résidents est fluctuant car les membres vont et viennent de monastère en monastère ou partent temporairement travailler à Addis-Abeba, ce que Richard Pankhurst soulignait déjà il y a vingt ans[32]. Ainsi, 80 personnes sont enregistrées sur les registres du *kebele* comme résidant dans le monastère, alors qu'ils sont généralement bien moins nombreux, mais Abba Kidame Maryam affirme en même temps qu'ils peuvent parfois être plus d'une centaine.

La communauté de Menteq est très éclectique et semble constituer un lieu refuge pour des personnes en difficulté. On y rencontre un grand nombre de personnes âgées isolées, dépendantes ou non, quelques personnes handicapées, et des femmes seules avec enfants. Seulement un quart des résidents ont grandi dans le monastère. Les autres sont originaires d'autres monastères d'artisans, ou de la société civile. R. Pankhurst mentionne que de nombreuses personnes de Kechene venaient finir leur jour à Menteq. La population du monastère continue de décroître, mais le nombre de femmes reste plus important que le nombre d'hommes, et ceci explique peut-être pourquoi l'activité potière semblait être l'artisanat le plus dynamique, comparé aux autres : le tissage, la forge et la tannerie, décrites par Pankhurst. Ils étaient trois tisserands il y a cinq ans, Abba Tesfaye est aujourd'hui le seul à exercer cette activité. Il est venu du monastère de Muger à Menteq justement pour que l'activité tisserande se poursuive. Quant à la forge et la tannerie, elles ont définitivement disparu des activités du

[30] Entoto est à l'origine de la fondation d'Addis-Abeba. Ce lieu a été choisi par Ménélik II pour avoir été une des anciennes capitales de Lebna Dengel, ce qui lui permettait de s'installer dans la région où ses ancêtres avaient régné avant l'invasion de l'Imam Ahmed Ibn Ibrahim Al-Ghazi au début du 16ème siècle (Pankhurst, 1961 : 104).
[31] « Les enfants de la société », qui grandissent dans le monastère en aidant les anciens et qui deviendront peut-être à leur tour moines ou nonnes (Pankhurst, 1998 : 591).
[32] R. Pankhurst explique qu'à Kechene, quartier des potiers et tisserands à Addis-Abeba, les artisans plus que les autres ont eu l'opportunité de devenir marchands. Grâce aux systèmes de mise en commun d'argent, beaucoup sont également devenus chauffeurs de taxis ou ont investi dans d'autres petites entreprises.

monastère, mais pas des environs. Dans toute la vallée, les hommes sont habiles à travailler le bois. Ils fabriquent des pilons et mortiers, des tables, des bancs, et des montants de sièges ou de banquettes dont l'assise est faite d'un tressage de bandes de cuir. Mais les activités artisanales, telle la poterie, le tissage et la forge restent maîtrisées par un petit nombre de spécialistes, qui ne font pas, ou plus, partie de la communauté monastique. Parallèlement, le matériel issu de l'industrie aurait tendance à faire diminuer la consommation d'artisanat traditionnel.

En 2017, nous avons travaillé avec Fesses, âgée d'une soixantaine d'années, nonne représentante des femmes au sein du monastère. Elle nous avait guidés dans la découverte des lieux, de la technique potière et du répertoire morphologique. Fesses est décédée un mois et demi avant notre seconde visite en 2018. Elle était la potière la plus experte parmi la petite dizaine de nonnes qui exerçaient cette activité au sein du monastère et l'avait enseigné à nombre d'entre-elles. Fesses était également la gardienne du savoir-façonner les *gan*, les plus grandes jarres à bière. Avec elle s'éteint la production de *gan* dans la vallée, mais c'est également toute l'activité artisanale qui périclite au sein du monastère car elle encourageait et dirigeait au jour le jour la production céramique. Les autres potières se consacrent désormais entièrement aux travaux agricoles et aux activités domestiques inhérentes à la bonne tenue du monastère.

En 2018, l'inauguration d'un moulin à grain électrique bâti et équipé par le monastère développe une activité utile à l'ensemble des habitants de Lek Mariafa et assurera pour longtemps un revenu régulier au monastère. Il est fort probable que l'artisanat disparaisse définitivement à Menteq, comme ce fut le cas pour le monastère de Muger.

5.2. Le monastère de Muger

Le monastère de Muger que nous avons plus rapidement visité pour documenter les variabilités de la tradition potière Amhara, est situé dans la région de Dalite, à 135 km d'Addis-Abeba en direction de Fiche. Le monastère est à une heure de marche d'un petit village traversé par une route carrossable, où l'artisanat du monastère est vendu. Cet établissement est niché dans le fond d'une ravine dominant la rivière Muger. Le contexte socioreligieux est similaire : un mode de vie ascétique, des prérogatives rituelles particulières liées au concept d'impureté, dont on pourrait croire qu'elles sont les réminiscences d'anciennes pratiques juives, et une foi tendre et sans mesure en la Résurrection du Christ. Le monastère occupe un réseau de grottes plus ou moins profondes, aménagées en pièces de tailles différentes et organisées pour communiquer entre elles. Ces espaces servent de cellier, de cuisine, de maison de prière, de réfectoire, de

dortoir. Une architecture en bois et en terre est ensuite venue s'appuyer sur la structure souterraine pour créer des cellules individuelles. Le monastère s'est progressivement étendu à une trentaine d'habitations rectangulaires bâties à flanc de collines. Nous avons été accueillis dans ces lieux par Emawe Mimi, nonne représentante des femmes vivant à Muger depuis une vingtaine d'années. Outre documenter la tradition potière, nous étions venus à Muger sur les conseils de Tesfaye, le tisserand de Menteq, pour évoquer l'icône portative en argile conservée dans les réserves du musée du quai Branly, objet unique en son genre.

L'artisanat n'est plus à Muger la principale source de revenus du monastère étant donné que celui-ci gère les moulins à grains de la vallée. Les potières en activité se font de plus en plus rares et la production est très restreinte. Même les figurines qui avaient pendant un temps fait la réputation du monastère de Muger ne sont plus produites (Phankurst & Pankhurst, 2004). La nonne Mimi est sans doute celle qui produit occasionnellement le plus de céramiques domestiques, à l'aide d'un tour manuel qu'elle possède depuis son apprentissage à Addis-Abeba. Elle se souvient dans sa jeunesse avoir travaillé avec Anne Cassiers, qui publie en 1971, dans *African Art* un article sur la poterie en Éthiopie. En voyant une photo de l'icône portative en argile, Emawe Mimi atteste qu'elle n'a jamais rien vu de pareil, et elle explique que si Tesfaye nous a conduit jusqu'à elle, c'est sans doute en raison de son habileté à produire des bas-reliefs en argile modelée. L'un d'entre eux est dans la maison qui lui sert d'atelier et de cuisine, à l'extérieur du monastère ; c'est une prière de bénédiction pour l'Éthiopie. L'autre est dans sa cellule, à l'intérieur du monastère, une architecture de bois et d'argile crue accrochée au rocher de la caverne. Sur le mur principal de cette petite pièce de moins de trois mètres carrés, se trouve une armoire de bois qu'Emawe ouvre très religieusement. A l'intérieur une myriade d'images pieuses recouvre le bois et se recouvrent les unes les autres. Parmi elles, un bas-relief en terre cuite d'assez grande dimension, représentant *Medhane Alem*, la Résurrection du Christ. Cette icône est effectivement différente de celle que nous avons étudiée, mais le parallèle effectué par Tesfaye réside peut-être en la capacité d'innovation ou d'inventivité de quelques individus, qui ont sans doute plus que les autres une âme d'artiste.

5.3. Le hameau potier de Kurit dans le Wärrä Illu

Nous avons également documenté la tradition potière Amhara dans le hameau de Kurit, à 2650 m d'altitude, à 25 minutes de marche de Kulfit, petit village lui-même situé à 23 km de Wärrä Illu à 520 km d'Addis-Abeba, dans le sud de la région Wollo, voisine du Shewa au nord.



Fig. 1.12. Les maisonnées potières du hameau de Kurit, près de Wärrä Illu, en pays Amhara.

L'étymologie de ce nom « région des descendants d'Illuu » indique la présence de groupes Oromo à partir du 17ème siècle. La ville est positionnée à l'endroit où le haut plateau est le plus étroit entre les vallées de Wäncet et les vallées de Darame, ce qui en fait un point naturel de passage et de contrôle de la région, et qui a contribué à développer un important marché régional se tenant tous les jeudis (Ficquet, 2010). De par sa position stratégique, à la frontière septentrionale du royaume de Menelik II, la petite localité urbaine de Wärrä Illu fut également l'une des anciennes capitales de l'empereur. Sur les grands marchés de Kombolcha ou de Dessie, les céramiques sont vendues par des marchands en provenance de Wärrä Illu, contrée particulièrement réputée pour sa production. Plusieurs villages à quelques dizaines de kilomètres de Wärrä Illu abritent un plus ou moins grand nombre de familles de potiers. Nous avons choisi de travailler à Kurit, où les potières façonnent encore régulièrement les plus grandes jarres à bière. L'habitat y est dispersé et les potiers installés dans cette localité n'ont aucun lien de parenté avec les artisans du monastère Sambo, installé à 80 km de là, et faisant vraisemblablement parti du même réseau de monastères d'artisans que Menteq et Muger.

L'ensemble de maisons où nous avons travaillé est ceint par un mur de pierre ; il appartient à Ndale qui y vit avec ses trois fils, tous trois mariés à des potières. L'architecture des maisons à toit de chaume, de forme circulaire avec de petits appentis sur un côté, montées en pierre et habillées de terre crue, est typique de la partie septentrionale de l'Éthiopie. Cette famille de potiers possède des terres alentour et d'autres plus éloignées dans les basses terres, où se cultivent principalement du teff, de l'orge, du blé, des pois et des lentilles.

Origine et histoire des Oromo

L'expansion de la population Oromo apparaît un des évènements incontournables de l'histoire éthiopienne, à la source de profondes mutations géoculturelles. De nombreuses hypothèses ont été développées quant au berceau de la population Oromo et nous retiendrons ici le point de vue adopté entre autre par Huntigford (1955), E. Haberland (1963), M. Hassen (1990), et E. Ficquet (2003). Ces auteurs affirment qu'avant leur expansion, les Oromo occupaient les hautes terres au sud-est de la Vallée du Rift. Ils s'opposent ainsi à la tradition des sources éthiopiennes dans laquelle les Oromo sont une population exclusivement pastorale, dont l'origine orientale ou méridionale est discutée. Ils avancent que l'origine des hautes terres des Oromo et leur mode de vie agro-pastorale auraient influencé le choix des territoires à conquérir. Il affirme que cette origine agricole explique plus facilement la rapide adaptation des Oromo aux environnements nouvellement occupés, à l'inverse des hypothèses pastorales qui considèrent la soumission et l'assimilation culturelle des populations locales comme étant à l'origine de l'adoption d'un nouveau mode de vie. Quatre éléments essentiels de la culture Oromo soulignés par Eike Haberland sont rapportés par Eloi Ficquet : « 1) l'importance de l'orge, céréale de haute altitude, dans les mythes et les pratiques religieuses oromo, notamment parmi les groupes qui ne cultivent pas ; 2) l'attachement à l'élevage des bovins et ovins, qui ne sont pas des bétails de terres arides ; 3) l'usage d'un calendrier solaire correspondant au rythme saisonnier des hautes terres ; 4) la vénération du pilier central de la maison, indice de sédentarité, et la conservation de son nom par les groupes nomades pour désigner l'un des piquets d'armature de leur demeure » (Ficquet, 2003 : 247 ; Haberland, 1963).

Les mécanismes et conséquences de la migration Oromo qui, bien que progressive, a souvent été dépeinte comme une « invasion brutale », ont été abordés tant d'un point de vue historique qu'anthropologique. Invariablement, pour parler de l'histoire Oromo, il apparaît d'abord nécessaire d'invoquer l'organisation sociale et politico-rituelle qui structure la société Oromo : le *gadaa*. Il est un des nombreux systèmes générationnels développés en Afrique de l'Est, mais contrairement à d'autres, il est particulièrement célèbre, plusieurs fois décrit, décortiqué, en raison d'un focus particulier sur les Oromo studies. Il est un système de répartitions successives des forces vives masculines en classes d'âges qui appartiennent toutes à trois générations : les fils, les pères, les grands-pères. Les responsabilités politiques et religieuses les plus importantes sont du ressort des pères, tandis que les fils sont parfois décrits comme une génération de guerriers. Eloi Ficquet rapporte les différentes visions anthropologiques du système. Certains anthropologues, dans une vision démilitarisée, affirment que le *gadaa* n'est fait ni pour la guerre, ni pour le pouvoir, mais est de manière primordiale une organisation rituelle. D'autres donnent plus d'emphase à la violence de la société Oromo : la nécessité de partir en guerre avant chaque investiture d'une nouvelle génération et la maîtrise de l'art de la guerre par la société entière (contrairement au royaume chrétien qui ne peut compter que sur son régiment) ; la prise de pouvoirs aux anciens, l'exogamie pratiquée avec le rituel de l'enlèvement de la mariée, sont dépeints comme une habitude de recourir à la violence pour renouveler le cadre territorial, politique, ou domestique de la société Oromo. Entre ces deux visions se situe l'argument d'Eloi Ficquet qui développe que les degrés de progression rituelle de la forme originelle du *gadaa* auraient pu se mouvoir en un système de grades pour l'encadrement militaire à partir du moment où celui-ci se dirigea vers la conquête de nouveaux territoires. Ce qui amène l'auteur à évoquer la question de la démographie, qui, à l'instar de la structure du *gadaa*, devient dans l'historiographie, à partir des années 1970, un facteur potentiel à considérer dans l'examen de l'expansion. Selon Eloi Ficquet, la rigidité du système *gadaa* aurait créé au fil des générations des groupes d'exclus repoussés aux marges du pouvoir et du territoire de la société Oromo : les enfants nés de pères trop jeunes étaient abandonnés et adoptés par les Waata, groupes de chasseurs ; les cadets devaient se résoudre à s'occuper du bétail dans les basses terre. Ces « segments marginalisés » formèrent dans le temps « une société frontalière croissante qui aspirait probablement à s'établir sur des terres plus fertiles ». L'expansion des Oromo semble ainsi apparaître d'abord comme une nécessité du système structurel. Elle est souvent présentée comme une conséquence de la guerre sainte d'Imam Ahmed Ibn Ibrahim (1527-1543) qui laissa le royaume chrétien affaibli et incapable de résister. Mais il est intéressant de souligner d'abord que les mouvements de populations apparus au début du 16ème siècle comme une conséquence des conquêtes du sultanat d'Adal, ont sans doute représenté pour les Oromo une nouvelle pression sur leurs marges, et aussi, ou ainsi, que leur expansion est concomitante à un mouvement migratoire plus général des populations du sud éthiopien, s'accompagnant d'une recomposition des

identités. Mais c'est bien parce que les marges de l'empire chrétien n'étaient plus soumises que les Oromo ont pu se lancer à leur conquête. D'une manière ou d'une autre, tous les auteurs s'accordent à reconnaître que le système *gadaa* et la valorisation de la violence furent un outil de domination des populations moins bien organisées, ou simplement désorganisées par des siècles de migrations et de conflits. Le plus grand mouvement d'expansion eut lieu au 16ème siècle, mais la conquête est ensuite loin d'être terminée, les siècles suivants sont également marqués par des processus d'assimilation culturelle. Retraçant l'histoire de liens dynastiques entre familles Oromo et familles royales, Dimitri Toubkis résume en introduction : « De l'ennemi irréductible qu'il faut éradiquer de son territoire, [les Oromo] deviennent peu à peu de véritables acteurs de l'histoire royale, dans les faits et dans les textes » (2010 : 1). Au 17ème siècle, les Oromo apparaissent approximativement dans leur territoire actuel, à l'est comme à l'ouest, englobant les royaumes au nord du Gojeb, occupant les monts du Harar, et une grande partie du sud éthiopien à l'Est de la Vallée du Rift (Huntingford, 1955). Au 19ème siècle, les Oromo sont ainsi répartis sur un tiers du territoire de l'Éthiopie, en quatre ou six principaux groupes selon les auteurs (Huntingford, 1955 ; Alemu, 2012).

Le système *gadaa*, selon Haberland (1963), serait à l'origine une caractéristique commune des sociétés est-couchitiques en relation avec le pastoralisme et une agriculture peu développée. Il faut faire la différence entre le système *gadaa* des Oromo, Sidama, Gédéo, où l'homme occupe au cours de son existence plusieurs positions successives : « système des degrés de générations » ; et le système chez les Nuer, Nyangatom et Kalenjin, où le même individu appartient toute sa vie à une classe dans un système de classes qui se renouvellent au fil du temps, soit un « système de classes d'âges » (Gallay, 2018). Les sociétés employant le système *gadaa* sont considérées comme égalitaires parce que leur fonctionnement est fondé sur les principes d'une idéologie égalitaire : le contrôle collectif des ressources stratégiques et le passage du pouvoir politique d'une génération à une autre tous les huit ans. Le travail d'Abbas Hadji montre néanmoins l'existence d'inégalités sociales et particulièrement la stratification de classes endogames (Abbas, 1997). En théorie tous les lignages Oromo (en dehors de ceux des Qaallu, figures religieuses, qui ont des statuts particuliers) sont égaux devant le processus structurel de segmentation. En pratique les lignages n'ont pas le même prestige du fait de leur ancienneté, et le pouvoir économique et rituel accordé aux aînés est considérable.

Ethnogenèse de la population Sidama

Ulrich Braükamper, entre autres spécialiste de la population Hadiyya, s'appuie pour cette étude sur ces connaissances encyclopédiques du sud éthiopien et sur de nombreuses sources anciennes non publiées (Braukämper, 1978). John Hamer pour sa part a l'avantage de rédiger cette ethnogenèse après plusieurs mois de terrain en pays Sidama, et propose donc une version de l'ethnogenèse illustrée des multiples versions que ses informateurs lui ont rapportées (Hamer, 1978). Une dizaine d'années après cette publication, John Hamer reprendra les mêmes grandes lignes de ce texte pour introduire l'histoire de la population Sidama dans sa monographie de 1987. Vingt ans plus tard, il co-signe avec A. Teferra les entrées de l'*Encyclopedia Aethiopica* consacrées aux Sidama, parmi lesquelles l'ethnogenèse est une belle synthèse des vues développées en 1978 que nous présentons ici plus en détails (2015). Depuis, à ma connaissance, aucun ethnographe ne s'est plus jamais intéressé à l'approfondissement de l'ethnohistoire des Sidama par le recoupement des traditions orales. Pour plus de clarté, nous reprendrons point par point ce que ces deux auteurs affirment de manière commune et ce qui les divise.

Tous deux reconnaissent que la société Sidama est divisée en un certain nombre de clans issus de deux principaux ancêtres : Bushe et Maldea. Alors que Hamer établit une liste de cinq principaux clans du côté des descendants de Bushe, tous par la suite désignés sous l'appellation Yamaricco qui fait référence à la noblesse de ces groupes, Braükamper en nomme quatre de plus. Ils sont néanmoins d'accord sur les noms attribués aux quatre clans descendants de l'ancêtre Maldea. A cela, Braukämper ajoute la mention de quelques groupes assimilés Hadiyya et Alaba, ainsi que d'autres groupes vus comme une survivance de la population autochtone présente avant l'arrivée des descendants de Bushe et Maldea. Les deux auteurs attestent en effet que la population Sidama s'est formée suite à une ou plusieurs vagues de migrations dans cette région originellement habitée par un peuple nommé Hoffa. Braukämper émet l'hypothèse, non réfutée par Hamer, que la population Hoffa fut d'origine Hadiyya, étant donné l'existence d'un sous-groupe Hadiyya du même nom qui atteste de leur origine aux alentours du pays Sidama. Les deux ethnographes établissent le fait que les premières relations entre les Hoffa et les nouveaux arrivants furent conflictuelles, et John Hamer l'illustre avec force détails mythologiques. Selon la tradition orale, les Hoffa avaient à leur tête un tyran du nom de Galelciord et dominaient d'autres populations dans cette région. Ils se montrèrent impitoyables avec les ancêtres des Sidama, les repoussant plusieurs fois vers leur région d'origine ou leur lançant une série de défis irréalisables, tels former une corde à partir de sable, que les ancêtres des Sidama surent toutefois toujours accomplir par la ruse. Mais la domination des Hoffa ne dura pas, et c'est à priori par la force que les descendants de Bushe et Maldea s'imposèrent, jusqu'à complètement décimer les Hoffa et leurs alliés. Hamer situe la défaite des Hoffa dans la première moitié du 17ème siècle. Braukämper est moins affirmatif, sous-entendant que si certains groupes sont issus de la survivance des Hoffa, il est probable que l'entière population autochtone ne fut pas entièrement exterminée, mais largement dominée et assimilée. En ce sens, Hamer souligne certaines traditions orales rapportant que certains groupes Hoffa, ou alliés, furent épargnés pour avoir souvent supporté les nouveaux arrivants en leur fournissant du bois et des poteries. Hamer souligne également que la relation belliqueuse entretenue entre Hoffa et anciens Sidama était plus souvent soutenue par les descendants de Bushe que par ceux de Maldea qui rapportèrent, dans leurs versions de l'histoire, des relations plus amicales.

La question des origines divise à nouveau les deux auteurs, bien que certains éléments de leurs récits soient identiques. John Hamer rapporte que ces informateurs sont d'accord sur le fait que Bushe et Maldea arrivèrent ensemble d'un territoire où ils se seraient rencontrés, situé autour de la rivière Däwa. Braukämper situe cette région en bordure des pays Gédéo et Guji actuels, dans la la partie haute de la rivière Awata qui à ce niveau porte le nom de Däwa. D'après les traditions orales enregistrées par Hamer, ces deux groupes seraient originaires de différents territoires plus au Nord : les Bushe affirmant une parenté avec les Amhara d'Ankober et les Maldea avec des groupes Guragué et Tigré, mais sans qu'aucun support généalogique puisse être véritablement établi. Il existe également très peu d'indices généalogiques relatifs au consensus établi entre Bushe et Maldea dans le territoire de Däwa. Diverses versions de la tradition orale les font devenir tantôt frères, tantôt seulement voisins sans relation sanguine ; tandis qu'une autre version fait de Bushe le grand père de Maldea, alors même que ces derniers comptent 18 générations quand les Bushe n'en comptent que 17. La confusion règne donc sur les relations préexistantes à la migration de Bushe et Maldea,

mais la tradition orale, rapportée par John Hamer, atteste que les deux groupes étaient déjà liés dans le Däwa avant de venir s'installer dans leur région actuelle. A l'inverse, Braukämper suggère que les deux groupes ancestraux des Sidama auraient suivi des voies de migration différentes. Pour Braukämper, la tradition des Maldea fait venir leurs ancêtres « d'entre le Chercher et le Ginir », ce qui les situe dans l'ancien état du Dawarö, au nord de la rivière Wabi Shebelle. Il émet également l'hypothèse que les Maldea appartenaient à un plus large groupe de langue sémitique installé au nord de l'ancien état Bali, voisin méridional du Dawarö. Cette région aujourd'hui dénommée Balé et principalement occupée par la population Oromo Arsi, est présumée avoir été habitée, avant le grand mouvement de migrations du 16ème siècle, par plusieurs groupes de populations désignés comme « Hadiyya / Sidama », mais partagés linguistiquement. Au Nord, ces différents groupes parlaient une langue sémitique, dont on retrouve des survivances chez les Haräri comme chez certains groupes d'origine Hadiyya aujourd'hui installés dans le Guragué. Au Sud prédominaient des groupes de langues couchitiques.

Selon Braukämper, Maldea et Alaba qui vivaient au nord du Bali près des sources du Wabi Shebele, sont culturellement apparentés, et d'un point de vue généalogique également. Il rapporte en outre que les Käwenä, un des quatre clans Maldea, se considèrent être du même groupe ethnique que les Käbena du Guragué. D'après la tradition orale de ces derniers, ils migrèrent en même temps que les Alaba en direction de l'ouest durant la première moitié du 17ème siècle, n'atteignant leur région de résidence actuelle qu'au 19ème siècle. Ainsi il est suggéré qu'Alaba et Maldea entretenaient de fortes affinités socio-culturelles. Or, les Alaba auraient parlé un idiome de langue sémitique jusqu'au 18ème siècle, avant d'être influencés par les intonations couchitiques des Kambata, leurs voisins actuels dans une région plus à l'ouest. C'est donc au regard de la localisation géographique originelle donnée par les Maldea et des affinités entretenues par ceux-ci avec les Alaba que Braukämper suggère que cette faction, ancêtre des Sidama, devait appartenir au groupe de langue sémitique du Nord Bali. Concernant le groupe Bushe Sidama, Braükamper relève d'une part que la version orale la plus courante concernant leur origine les fait venir de Däwa. D'autre part, il rapporte l'existence d'une tradition orale quelque peu différente, qui ferait venir les Bushe d'une localisation plus ou moins imaginaire nommée Liban ou du moins située à l'est de la rivière Ganale, dont ils auraient migré en direction de Kayro, aujourd'hui pays Amarro, en passant par le pays Borana. Aussi Braukämper émet l'hypothèse que le groupe de Bushe serait originaire du sud-est de Bali, parlant depuis toujours un idome de langue couchitique, et aurait migré plus au Sud, passant la rivière Ganale pour s'établir un temps dans la région de Däwa, avant de rejoindre par le pays Amarro, leur territoire actuel où Hoffa et Maldea étaient déjà présents. Entre les deux auteurs, les versions sur les origines de Bushe et Maldea divergent. Toutes deux rapportent des origines septentrionales propres à chacun des groupes que Braukämper parvient à déterminer plus exactement aux alentours de Bali. Ces versions ont également en commun que les Bushe auraient migré en région Sidama actuel depuis Däwa. Mais c'est plus précisément concernant l'origine des Maldea que leurs opinions divergent, puisque Braukämper les fait venir en premiers, directement depuis le Dawarö, au nord du Bali ; alors que John Hamer considère que ces deux groupes étaient déjà ensemble dans le Däwa et que les Bushe auraient été les premiers à migrer et à s'installer en région Sidama actuelle. Braükamper rapporte que selon les traditions orales, une partie des Hadiyya se serait alliée aux troupes de l'Imam Amhmad Bin Ibrahim, sous les ordres du général Ab-an-Nassir (1531/32), pour prendre part à la conquête du territoire Ganz et Kambatta. Ils laissèrent derrière eux une zone peu peuplée, lorsque le groupe Oromo, ayant déjà entamé sa progressive migration, débordèrent le Bali (1537) et arrivèrent en pays Dawarö. Sans s'avancer davantage sur les tenants et les aboutissants de ces évènements, Braukämper conclut que ces deux évènements, mouvements djihadistes et pressions des Oromo, auront obligés les Maldea à quitter leur région d'origine pour s'installer dans les hauts plateaux du Ganale, après peut-être deux décennies à travers les contrées de Sharka et Galab. Selon certaines traditions les Maldea seraient les descendants de l'imam Sidi. Quant aux Bushe établis à Däwa, Braukämper considère que c'est davantage la pression du mouvement migratoire des Oromo qui les amenèrent à quitter cette région. Il suppose qu'ayant résisté un temps en maintenant leur démographie et leur position, ils influencèrent la direction des migrations Oromo qui, empêchés de faire incursion vers le Nord, se dirigèrent par l'est en direction du Balé. Néanmoins, les pressions Oromo s'accentuant à la fin du 16ème siècle, les Bushe entamèrent leur migration vers le Nord. La vision de John Hamer est proche de celle de Braukämper, il émet l'hypothèse qu'ensemble Maldea et Bushe arrivèrent à Däwa sous la pression des mouvements musulmans et furent à nouveau contraints de se déplacer sous la pression des Oromo. Plusieurs versions sont avancées par la tradition orale, soit qu'ils

arrivèrent ensemble, soit que Bushe fut le premier. Considérant la situation septentrionale des descendants de Bushe dans l'actuelle région Sidama, leurs plus grand nombre et leurs plus vastes distributions, Hamer appuie la possibilité d'une arrivée plus tardive des descendants de Maldea. Ce qui divise ces deux auteurs reste donc des questions en suspens, reflet de la difficulté de reconstruire la complexité des mouvements migratoires impliquant la définition de nouvelles identités : d'où sont venus les Maldea ? Bushe et Maldea sont-ils apparentés ? Sont-ils venus ensemble ? Si non, lequel de ces deux groupes arriva en premier dans ces hautes terres où étaient établis les Hoffa ? Les différentes réponses plausibles à ces questions créent à leur tour de multiples hypothèses concernant les questions de langage et d'adoption de l'agriculture. Les deux auteurs supposent qu'un des deux groupes était initialement de langue sémitique : les Maldea pour Braukämper, les Bushe pour Hamer. Il en ressort que plusieurs segments des Sidama apprirent différentes langues au fur et à mesure du temps et de leurs mouvements. Selon la majorité des traditions collectées par John Hamer, la langue des Sidama vient des Hoffa ; mais quelques traditions affirment qu'elle provient de Däwa. Hamer relève qu'aux vues des forts liens généalogiques avec les Oromo, il est probable, que les uns et les autres aient parlé une langue fortement apparentée. Une histoire raconte « comment les fils de Bushe auraient conduit du bétail dans les basses terres au sud d'Awassa. Plus tard quand d'autres les visitèrent, ils les trouvèrent parlant la langue des Guji ». Braukämper partage ce point de vue et sous-entend que les fondements de la langue des Sidama viennent de Däwa, de Bushe, plus proche des Oromo ; alors que Maldea parlait une langue sémitique et les Hoffa une autre langue d'origine inconnue.

La question de l'adoption de l'agriculture n'est pas moins trouble. Braukämper suggère que les descendants de Bushe restèrent assez longtemps dans le Däwa pour avoir adopté la spécificité de la culture de l'ensete, alors même que cette plante avait peu de prestige et demande un savoir-faire considérable. Il fait de Bushe « l'ancêtre foncé dont la couleur de peau est celle de la terre à partir de laquelle il fut créé », l'élément agricole primordial à la constitution de l'identité Sidama, alors que les Maldea, « créés à partir du cuivre », venaient de contrées où l'élevage devait être la priorité au vue des ressources. Pour illustrer son hypothèse, il raconte le mythe que relève également Hamer dans son exposé : « les descendants de Bushe migrèrent dans différentes contrées avant de s'installer dans les terres fertiles du Sidama, ils creusaient un trou, si la terre ne remplissait pas le trou après l'avoir remise dedans, ils s'en allaient chercher un meilleur endroit ». A son tour Hamer questionne la mythologie qui fait très peu de référence à l'ensete, alors même que cette plante est un élément central de la culture Sidama. Seule une légende rapporte qu'ils trouvèrent la plante comestible parce qu'elle poussait dans une corne de bœuf, signe de la dignité accordée à l'élevage. Aussi l'absence de plus de légende serait le fait : du système de valeurs où le prestige et la postérité que confère la possession de bétail est toujours considérable chez les deux groupes et/ou du fait que les nouveaux arrivants de Däwa auraient emprunté (ou reçu) le savoir-faire de l'ensete des Hoffa. Les récits oraux sont contradictoires et s'entremêlent avec la question de savoir qui est arrivé en premier : Bushe serait arrivé de Däwa en emportant des céréales, et c'est pour cela qu'il creusait un trou dans la terre ; ou bien, il arriva seulement avec du lait et reçut les graines des Hoffa, ce que corrobore une version (plutôt en accord avec la généalogie) où Bushe établit un pacte avec son cousin Guji pour aller cultiver plus au nord, alors que Guji s'occuperait du bétail (après, nait leur inimitié : Bushe s'apprêtait à envoyer les fruits de l'agriculture, Guji refusa d'envoyer du bétail).

Une autre version estime également que l'agriculture n'était pas pratiquée à Däwa, mais Bushe et son père Silemma, à la recherche de pâturages trouvèrent une terre si fertile en pays Sidama qu'ils se décidèrent à la cultiver ; aucune mention n'est faite sur l'origine de la diffusion. Dans aucune version sauf une, Maldea arrive en pays Sidama avec la possibilité de cultiver, ce qui nous renvoie encore à la question des divergences de point de vue sur les origines : est-ce parce qu'ils arrivent plus tard de Däwa où l'agriculture n'est pas pratiquée (Hamer) ? Ou est-ce parce qu'ils arrivent en premier d'une région septentrionale où l'agriculture n'était pas non plus pratiquée (Braukämper) ? La seule tradition soulignant que Meldae serait également à l'origine de l'agriculture dit qu'ils l'auraient reçu lors de leur voyage dans le Nord, alors que Bushe restait élever le bétail dans le Däwa. Ils reçurent donc l'agriculture des Hoffa où d'une population apparentée alors qu'ils migrèrent en premier. Cette version corrobore partiellement celle de Braükamper qui n'émet pourtant pas l'hypothèse que les Hoffa puissent être à l'origine de la culture de l'ensete. On en arrive finalement aux questions pour le moment sans réponse de savoir où l'agriculture était pratiquée et de quelle manière elle fut diffusée. Comptant 18 générations, Hamer fait remonter l'installation des Sidama dans leur région

actuelle durant la première moitié du 16ème siècle ; au début du 17ème siècle est située la défaite des Hoffa. Braukämper établit également que dans la première moitié du 17ème siècle, les trois populations hétérogènes anciennes, les « proto-Sidama », poursuivirent plus certainement leur symbiose culturelle. Dans leur article de synthèse, John Hamer et Anbessa Teferra concluent finalement que « La rivière Gibado devint une ligne de frontière entre Bushe au nord, et Maldea au sud. Les deux groupes entretenaient des relations délicates et controversées avec les Hoffa. Alors que ces derniers augmentent le coût du tribut, les Bushe s'allièrent aux Maldea pour les aider à se défaire de leur hégémonie. Les deux groupes réussirent à vaincre les Hoffa qui par la suite furent assimilés ».

Se pose également une autre question : comment les Bushe s'imposent comme Yemericco, le groupe noble de l'ethnos ? Considérant que les Bushe sont agriculteurs arrivés à la suite des Maldea, Braukämper interroge le caractère assez exceptionnel de la situation en Éthiopie où l'agriculture, souvent dénigrée, prend le pas sur une culture pastorale. Il envisage la suprématie des Bushe comme liée au système générationnel *gadaa*, appelé Luwa, chez les Sidama. Les Bushe auraient instauré une telle institution dans le Däwa, influencés par la puissance de la société Oromo. Le respect inspiré par les représentants de cette institution leur conféra une position hiérarchique supérieure. Néanmoins, il souligne également, à l'instar d'Hamer, que le Luwa système n'a pas au sein de la société Sidama, la place fondamentale que le système *gadaa* a chez les Oromo : « certains rudiments d'un système monarchique ont toujours prévalu ». Les Sidama sont en effet principalement organisés en conseil des anciens qui régissent la vie collective à différents niveaux de la société : village, alentours, et clans. Hamer l'explique, d'une part par leur plus grand nombre de lignées chez les Bushe, indiquant une supériorité numérique et d'autre part par le fait de la situation méridionale des Maldea qui, subissant la pression des Guji et Jamjam réputés peuples guerriers, durent chercher protection auprès des Bushe, laissant s'instaurer une relation de servitude. Il expose également que la supériorité des Yemericco est liée au développement idéologique du concept d'anga, synonyme de pureté. Anga a plusieurs significations : il est le père dans le Däwa, il est la main, il recouvre aussi toutes les prérogatives rituelles et symboliques liées aux sacrifices du bétail. Outre les artisans, un clan des Maldea est considéré comme impur car combattant les Guji. Pendant longtemps ils avaient été obligés de chasser, et ainsi consommer de la viande bannie. Leur impureté serait également liée à la diversification des origines de leurs lignées, dont certaines sont en effet indirectement rattachées à certaines lignées des Guji et des Alaba. Ce peut-être des approches complémentaires que nous fournissent ces deux auteurs sur la manière dont les descendants de Bushe s'imposèrent. Quoi qu'il en soit, les profondes divisions qu'ils révèlent entre les clans Bushe et Maldea, entre les Yemericco et les impurs, eurent des conséquences géo-politiques dans l'histoire de la société Sidama. John Hamer dépeint en effet en détail la dissidence du clan Aleta envers les Yemericco, la ruse et la force (appuyées par celles de leurs amis Guji) qu'ils durent déployer pour s'installer de manière permanente, au 19ème siècle, dans un des territoires les plus fertiles de la région Sidama, au sud de la rivière Gibado, repoussant les clans Bushe vers le nord. L'article de l'Encyclopedia Aethiopica ajoute que la paix unissant aujourd'hui ces deux groupes fait suite à ces évènements et fut largement basée sur les échanges matrimoniaux, une langue commune et une culture qui les ont dès lors liés.

Histoire des Oromo Jimma

Huntigford décrit à partir de 1550 « une sorte de domination Oromo sur certains des états de Gibe » dont le royaume de Jimma deviendra le cœur (Huntingford, 1955). A cette époque, les Oromo sont déjà installés dans l'Arsi et dans une grande partie du sultanat de Bali. D'autres auteurs attestent que les Oromo Macha auraient migré depuis le Shoa à la fin du 16ème siècle (Hassen, 1990). L'origine de l'occupation est d'abord située dans le royaume d'Enarya, auparavant tributaire du royaume Damot, puis du royaume chrétien. Cette région devint l'état du Limmu-Enarya. Huntingford décrit ensuite l'installation plus au sud dans le « district de Jimma » de six clans des Oromo Macha dont les noms commencent tous par Jimma, et qui forment progressivement « une confédération » : Jimma Kaka, située aux alentours du 17ème siècle. L'histoire plus ancienne de cette portion de territoire est relativement inconnue : présence de marchands musulmans depuis le 14ème siècle (?), une partie sud dominée par le roi chrétien Yeshaq au 15ème siècle (?), présence d'une population Kaffa (?), population auparavant de langue omotique Dawro (?). Selon Huntigford, les trois derniers états du Gibe, à l'ouest, ont été dominés plus tardivement : Gera, n'est pas occupé par les Oromo avant le début du 19ème siècle ; Guma reste un état indépendant jusqu'à ce qu'une dynastie Oromo apparaisse au pouvoir à la fin du 18ème siècle ; à la même époque, Gomma devient une monarchie Oromo (1955). La version issue des sources orales contemporaines rapportée par Abreham Alemu est quelque peu différente : Jimma Sirba est le nom du premier homme à s'installer dans la région et le royaume de Jimma Kaka fut consolidé par les cinq clans descendants de Jimma Sirba au début du 19ème siècle. Quatre autres clans seraient arrivés plus tard pour s'installer dans les contrées voisines où ils formèrent de petits royaumes. Tous ensembles ils formèrent les cinq états de Gibe (Alamu, 2012 : 21). Quoi qu'il en soit, le royaume de Jimma émerge au tournant du 19ème siècle comme étant le plus fort de ces cinq entités politiques.

Depuis le 17ème, la formation étatique s'accompagne de la différentiation de classes sociales par la création d'une élite royale, de classes prospères de marchands et de propriétaires terriens. Au 18ème siècle, Helbert Lewis décrit des conflits entre les différents groupes de l'Etat de Jimma, en partie pour contrôler le plus grand marché de la région : Hirmata. C'est sous le règne d'Abba Jifar Abba Magal (1830-1855) que le royaume est unifié, ensuite le royaume devient particulièrement puissant durant le règne d'Abba Jifar II (1878-1932). L'Islam se répand à partir du 19ème, par la voie du commerce, mais également en raison de la désagrégation du système politico-culturel traditionnel (Gemeda, 1993). En effet, l'expansion du commerce local et à courte distance, l'islamisation de la région, l'intensification de la culture du café et le développement de l'industrie locale, font fleurir l'économie des états du Gibe au 19ème siècle, et plus particulièrement celui de Jimma. Tout cela amène progressivement la destruction du système *gadaa* dans cette région. Les pouvoirs militaires et économiques se concentrent progressivement dans les mains d'une classe dirigeante. Abba Jifar II sera le premier Moti, roi de Jimma (Abir, 1965 ; Lewis, 2001). Ainsi, au 19ème siècle, le système égalitaire et démocratique du *gadaa* est remplacé par un régime autocratique héréditaire (Hassen, 1990). Cependant, aucun des auteurs ne situe chronologiquement et n'explique comment la transition historique a eu lieu entre les deux systèmes générationnel et monarchique (Jalata, 1996 : 108). Mais tous s'accordent à reconnaître que le royaume de Jimma était, selon les termes d'Helbert Lewis, « remarquablement centralisé, bien organisé et une monarchie puissante ».

Le royaume est d'abord envahi par Yohannès IV aux alentours de 1880, mais celui-ci est défait par Menelik II qui propose alors à Abba Jifar II de conserver jusqu'à sa mort l'indépendance et l'autonomie politique de son royaume, à condition de lui payer un tribut annuel et de le soutenir dans la conquête du sud-ouest éthiopien. En 1894, Abba Jiffar II se soumet pacifiquement au roi du Shoa qu'il appuiera de ses forces militaires lors de la conquête du Wollayta en 1894, puis celle du Kaffa en 1897. En 1932, à la mort d'Abba Jiffar, le pouvoir est récupéré par l'empereur Hailé Sélassié et Jimma devient la capitale de la province du Kaffa. Comme le souligne Abreham Alemu, le règne d'Abba Jifar II est encore frais dans les mémoires et représente « la belle époque », où la région était prospère et indépendante. Et pour cause, le royaume de Jimma contrôlait le commerce de marchandises venues du sud et des états voisins : le café, la civette, l'ivoire, et les esclaves, destinées au nord qui en échange apportait du verre, des armes et des bijoux. Au fil des décennies, le royaume fut traversé par de nombreuses influences culturelles venues d'Arabie, d'Inde, du Soudan, d'Egypte et de certains pays européens (Alemu, 2012). A cette époque, Jimma est à 17 jours de marche d'Addis-Abeba. D'après son récit, Paul Soleillet est le premier voyageur européen à rencontrer le Moti de Jimma, alors qu'il se rendait dans le royaume de Kaffa, que personne n'avait encore décrit. Avant de pénétrer dans le royaume

de Jimma, un émissaire du roi lui fait parvenir un message qui stipule que s'il vient avec des manières différentes des siennes, il peut rebrousser chemin. Abba Dima qui l'accueille ce soir d'étape lui explique : « Jusqu'à présent nous avons empêché tout homme de votre race d'entrer sur notre territoire […] c'est pour savoir si vous n'apparteniez point à ces maudits qu'hier mon seigneur vous a fait demander si vous avez les usages qui distinguent, nous le savons, les Frangui (Européens) aussi bien que les Oromons des hommes de l'Egypte ». De l'Abba Dima, Paul Soleillet reçut en cadeau « des ouanchas (gobelets) en corne de buffle » aujourd'hui conservés au musée du quai Branly (Soleillet, 1886 : 219).

Une fois entré dans le royaume, P. Soleillet croise de nombreuses personnes « qui s'abritent la tête avec de grands parasols en jonc tressé », ainsi que des caravanes d'esclaves. Il indique que tous les torrents et rivières sont aménagés d'un pont en bois. Après le torrent de Gängero, il décrit la première résidence royale d'Affata. Il y rencontre le Moti qu'il a vu arriver accompagné d'une cour nombreuse à pied, à mulet et à cheval. Il le décrit en ces termes : « Abba Djiffar, Moti de Djema, est un tout jeune homme au teint chaud et pâle d'un catalan, le visage gracieusement encadré par une belle chevelure arrangée avec soin et éclairé par des yeux châtains de la plus grande beauté. Des anneaux d'or aux oreilles, à l'auriculaire et au poignet de la main droite, une ganse en or à son bonnet conique en peau de chèvre : tels sont les insignes que le Moti porte comme marque du rang suprême […] Il est bienveillant mais craintif. Les vieillards qui l'entourent me lancent des regards franchement menaçants. On nous fait retirer sans nous avoir offert le café, ce qui est un mauvais signe ». Les étrangers sont craints car ils seraient capables en un regard de foudroyer le monarque et de s'emparer du trône, mais Paul Solleillet considère ces « difficultés faciles à surmonter avec du tact ». Alexander Bulatovich dresse un portrait identique du Moti, mais souligne qu'il porte des anneaux d'or à tous les doigts (1900). Les quelques photographies d'Abba Jiffar, vraisemblablement plus tardives que ces descriptions, le présentent sans aucun bijou, mais invariablement habillé d'un grand vêtement en coton blanc.

A sept heures de marche, Paul Soleillet, le Moti et sa cour se rendent à Djiré (Jiren), résidence principale du Moti qui les reçoit finalement très cordialement. La description que Paul Soleillet fait des lieux ne correspond en rien à ce qui est conservé du palais d'Abba Jifar aujourd'hui : « Sa résidence est immense, composée de cinq enceintes concentriques dont les murs sont formés de clayonnages bousillés ; les habitations consistent en des maisons rondes ; quelques-unes comme l'addarache ont de grandes dimensions, de 40 à 50 mètres de hauteur sur 20 à 30 de rayon ». Dans son récit de 1911, Nell Gwynn fait une description approximativement identique du palais (1911 : 133). Jules Borelli mentionne également nombre de huttes circulaires de grands diamètres (1890 : 286). Aujourd'hui, le palais d'Abba Jiffar II à Jiren est majoritairement composé de bâtiments de plan rectangulaire conçus par un architecte indien, sans doute à la fin du règne du Moti. Les descendants possèdent quelques résidences modernes à proximité, mais vivent principalement en Arabie Saoudite. Paul Soleillet mentionne également dans l'enceinte du palais, une quantité de marchands musulmans parlant arabe, turc ou grec, et des fusiliers Amhara. C'est avec la mère du Moti que le voyageur s'entretiendra le plus souvent lors de son séjour. Il décrit les objets offerts par le Moti et par sa mère, puis donnés au musée d'ethnographie du Trocadéro : « un bouclier rond, des lances, un bonnet en peau de chèvre, une toge avec une large bande ornée de grecques », « un gobelet avec un couvercle en corne de buffle, et des cornes pleines d'un musc, qui passe chez les oromons pour un remède souverain contre les fièvres » (Soleillet, 1885 : 224). Se rendant au marché d'Hirmata pour acheter du tabac, il y voit en vente quantité d'esclaves, aussi des courtiers viennent lui proposer du café, de l'ivoire et du musc. Trente-cinq ans plus tard, décrivant Hirmata comme le grand marché du jeudi rassemblant plus de 30000 personnes des environs, Athild indique que cette localité est devenue le lieu où sont établis « les chefs européens et les marchands arméniens ». Il termine l'énumération des marchandises du marché, similaire à celle de Paul Soleillet, par « des paniers joliment réalisés de plusieurs formes » (1920 : 334).

A la fin du 19ème siècle, Leopoldo Traversi mentionne les artisans parmi les nombreuses personnes, domestiques, militaires, musiciens, interprètes, présentes au sein et aux alentours du palais. Il indique également des habitations réservées aux ateliers des artisans (Seifu, 2002 : 70). En général les voyageurs et historiens rapportent la qualité de l'artisanat trouvé au palais. Jules Borelli mentionne par exemple les « peaux fort bien travaillées » sur lequel est étendu le Moti quand il le reçoit, il décrit les nombreuses parures trouvées sur le marché, les très belles vanneries, mais aussi « des objets possédés seulement par les riches » qui ne se trouvent pas sur le marché (Borelli, 1890 : 283, 289, 293). Borelli témoigne également du tribut

apporté à Menelik II: « En tête, s'avancent pêle-mêle une foule d'esclaves : les uns portent sur leurs épaules de longues défenses d'éléphant ou des tiges de bambou remplies de civette ; les autres, des pots de miel, des tissus indigènes, des lances, des boucliers couverts d'argent, des objets en bois ouvrés, notamment des sièges creusés dans des troncs » (Borelli, 1890 : 159). Soulignant la perfection du trône en bois sculpté incrusté d'argent du roi, Paul Soleillet juge d'abord ce travail comme d'origine indienne, mais atteste que « c'est bien cependant un travail du pays, car ici les ouvriers sont très habiles ». Le travail du bois des artisans de Jimma est aujourd'hui encore réputé dans toute l'Éthiopie. Les anciens attestent que le roi avait su s'entourer des meilleurs artisans venus de différentes contrées. Ces témoignages pourraient expliquer la présence de potiers Janjero, à proximité immédiate du palais, et dans les territoires plus au nord.

Description du monastère de Menteq

Le monastère de Menteq se compose de dix bâtiments inclus dans une enceinte formée par le relief naturel : le monastère est niché sur un flanc abrupt au sud-ouest d'un massif montagneux. Un mur en pierre finit de clore le lieu, percé d'une entrée faite d'un grand porche en bois. Deux bâtiments rectangulaires se situent à l'extérieur de l'espace clos. Le plus grand abrite les écuries, à l'ouest, le bâtiment comporte une grange et un espace où travaille le tisserand, où l'on stocke aussi du bois, et du foin qui à l'occasion servira de couche, aux visiteurs de passage. En face de ces bâtiments, se trouve un grand pré avec la meule de foin et l'aire circulaire pour fouler les céréales, il domine les terrasses cultivées. Entre ces bâtiments et le monastère en lui-même, un lavoir est équipé d'une canalisation détournant l'eau d'une source située en amont. Un autre point d'eau est situé dans l'enceinte du monastère. Cette installation est récente. La rivière à 500 m à l'ouest du monastère, accessible par un chemin aménagé le long des terrasses cultivées était auparavant le principal point d'eau. Au nord de la maison circulaire de prières, reconnaissable par son toit en tôles ondulées de forme octogonale, des bâtiments rectangulaires aux toits plus neufs sont l'espace réservé aux hommes. Au sud, l'espace réservé aux femmes et les espaces collectifs. Deux porches donnent accès à ces espaces de chaque côté de la maison de prière. Les moines et nonnes dorment dans des espaces dissociés mais se côtoient tout au long de la journée. Hommes et femmes ont chacun leur référent, et l'un des deux est l'intendant pour tout le monastère : l'Azaj. C'est aujourd'hui Abba Kidane Maryam qui est en charge de cette responsabilité, comme il l'était à l'époque de Richard Pankhurst. Abba Kidane Maryam a grandi au monastère et a été désigné très jeune comme le futur Azaj. Il reconnaît servir le monastère en qualité d'Azaj depuis 46 ans.

La description de Richard Pankhurst ne nous permet pas de savoir dans quelle mesure l'architecture actuelle du monastère est récente, ou si seulement la tôle a remplacé le chaume sur les toits. Il décrit : « une variété d'accommodations simples pour les moines et les nonnes ; et plusieurs huttes pour cuisiner » (Pankhurst, 1998 : 592). Nous avons visité l'étage supérieur du bâtiment principal accolé à la maison de prière dans l'espace féminin, fait de deux larges pièces. La première est une pièce rectangulaire, une cuisine, avec en face une autre porte que celle par laquelle nous sommes entrés, avec à droite quelques marches menant à la seconde pièce plus grande, une chambre. Le sol le long des murs de la cuisine est occupé, à droite par de grandes casseroles en métal, seaux et bassines en plastique, ainsi qu'une grande jarre à bière à moitié enterrée dans les marches. Vient ensuite une structure en terre, délimitant au sol un espace creux, formant ensuite des étagères et espaces de rangement. Une large jarre à bière est à moitié enterrée, appuyée contre la structure en creux et l'étagère. Le long du mur de gauche, une architecture en terre abrite deux foyers dont les trépieds sont des blocs de terre, utilisés pour cuire les galettes dabe (farine de mashela et teff pour une pâte non fermentée) sur une grande plaque de cuisson en céramique – metad. Dabe est consommé dans le monastère à la place de la galette éthiopienne la plus connue, l'injera (farine de teff pour une pâte fermentée). Ces foyers sont également utilisés pour préparer le nufro - blé, haricots, maïs, pois simplement bouilli dans une grande marmite en métal -, ou pour griller les grains dans une grande plaque incurvée en métal. Ces céréales se mangent à la main (kolo) ou servent à la fabrication de la bière. Autour de ces deux foyers, deux plus petits sont installés à l'aide de trépieds en céramique - gulicha, ils sont utilisés pour de plus petites galettes croustillantes de teff ou de blé (kita), cuites dans un metad plus petit avec un couvercle fait en bouse de vache (akambalo). Dans le prolongement de la banquette qui ceint les foyers il y a, à droite, un four à pain et une série de banquettes où est notamment posée une grande jatte en céramique - buhaqa - servant à la préparation de la pâte du dabe. Dans l'angle gauche, une banquette basse dans laquelle deux larges jarres à bière - gan - sont à moitié enterrées. Au mur, les plaques de blés germés (bekele) utilisées dans la préparation de la bière (tella) sont suspendues au-dessus des foyers, pour conservation. La chambre voisine est le lieu de repos de huit nonnes, où toutes les couches sont aménagées le long du mur en une architecture de bois et d'argile qui réservent des espaces sous les lits pour les effets personnels de chacune. En contrebas, sur la droite d'un espace semi-ouvert traversant, une autre cuisine sert pour la préparation des sauces - wot (farine de pois, lentilles…) et du thé. Alentour, les bâtiments abritent d'autres chambres, ainsi que des ateliers dédiés à la fabrication des poteries ou à leur stockage. Enfin, une ou deux maisons sont réservées aux femmes durant leur menstruation. En contrebas de cet ensemble architectural, une aire plane sert de lieu de cuisson des céramiques, elle est en partie creusée dans le rocher, entourée de grands arbres, et domine la vallée vers l'est.

Chapitre 2 – PRATIQUES POTIERES : statut, apprentissage et productions

Généralement tenus à l'écart du reste de la société, les artisans potiers sont en Éthiopie, comme souvent en Afrique, simultanément dédaignés, craints et admirés (Gosselain, 1999 : 77). Dans ce chapitre consacré à la contextualisation des pratiques potières, nous verrons d'abord comment les artisans, et particulièrement les potiers, éveillent chez toutes les populations des sentiments ambivalents dont l'origine est encore difficilement identifiable. La particularité socio-économique de ces groupes spécialisés constitue une clé d'interprétation dans la compréhension des interactions sociales entre les différentes entités culturelles, car un groupe apparenté d'artisans peut appartenir à différents groupes ethnolinguistiques. Ce sont donc des entités socio-culturelles éminemment importantes dans la reconstruction de l'histoire des traditions. Nous nous attacherons ensuite à décrire les contextes de la transmission et de l'apprentissage de ce savoir-faire potier, processus à l'origine du maintien des traditions. Nous présenterons enfin le contexte de production et de vente, nous verrons ainsi que l'organisation est flexible, mais qu'elle poursuit invariablement un objectif : assister au marché hebdomadaire. La présentation générale de la production matérielle, s'appuyant sur une description morphologique et fonctionnelle des différents types de vases constituant les répertoires en vigueur, ou disparus, au sein de chaque groupe ethnique, nous permettra finalement de rentrer plus avant dans la matière du sujet.

1. Le statut si particulier des artisans

1.1. Ambivalence : une classe sociale primordiale mais discriminée

Alors que les systèmes techniques ont été très peu étudiés, que certains pans de la culture matérielle traditionnelle commencent à péricliter, voire ont déjà disparu (calebasse, bois, corne) sans avoir fait l'objet de recherches comparatives approfondies, le statut social des artisans a déjà fait couler beaucoup d'encre. Les premières mentions, comme celles de Cerulli ou Huntingford, sont comparables en certains points à celles des écrits coloniaux. Comme les quelques lignes de Francisco Alvarez au début du 16ème siècle, elles sont importantes car elles indiquent l'ancienneté du phénomène, mais proposent souvent une analyse raciale et évolutionniste largement remise en question par la suite. Le sujet est davantage renseigné à partir des années 1960 avec la multiplication des études monographiques consacrées aux populations du Sud éthiopien (Haberland, 1963 ; Hallpike, 1968 ; Shack, 1964). Les populations du Nord ne sont pas en reste et les problématiques apparaissent d'autant plus excitantes que la question de l'exclusion des artisans s'entremêle à l'histoire des traces du judaïsme (Quirin, 1988, 1998). Dans les années 1990, la thématique est approfondie d'un point de vue anthropologique, le débat s'articule d'abord autour de la notion de caste introduite par D. Todd (1977) et propose soit une interprétation « structuraliste » du phénomène, soit une approche « culturaliste », ou encore en termes de spécialisation économique (Amborn, 1990 ; Tamari, 1991 ; Pankhurst, 1999). A partir des années 2000, les travaux se densifient avec comme objectif de prendre en compte ces différentes dimensions au travers d'études comparatives, et ce sont alors les dynamiques des catégorisations qui sont mises à l'honneur : leurs variantes, leur historicité et par là leur flexibilité en fonction des acteurs impliqués. Sont alors intégrés à la réflexion les groupes de chasseurs-cueilleurs et descendants d'esclaves (Teclehaimanot, 2003 ; Freeman & Pankhust, 2003 ; Kassam & Bashuna, 2004 ; Epple, 2018a, 2018b).

Nous ne reviendrons pas sur la question de l'emploi du terme de « caste », que nous éviterons, car elle a été brillamment discutée par Alula Pankhurst et largement reprise ensuite. La situation en Éthiopie manque de cohérence et d'intégration à un système idéologique institutionnalisé, quand bien même l'exclusion relève d'une régulation sociale acceptée et vécue comme telle par tous les acteurs qui en héritent. Les formes de domination sont diverses et dépendent de facteurs multiples dont le type d'activités pratiquées et l'origine des groupes marginalisés (Pankhurst, 1999, 2003 ; Epple, 2018). Le statut des artisans éthiopiens échappe aux classifications claires,

n'apparaissant ni de manière exclusive, ni de manière systématique, situation comparable à celle des artisans de la région des grands lacs (Hoberg, 2001). De plus, les degrés d'exclusion et les mécanismes de marginalisation ne sont pas immuables car ils répondent à des dynamiques sociales en constante recomposition. Les recherches conduites par Teclehaimanot démontrent comment les acteurs politiques, qu'ils soient traditionnels, ou issus des évènements historiques récents - colonisation italienne, soumission des populations au régime impérial de Menelik II - font bouger les catégories en fonction de leurs propres enjeux et intérêts politiques (2003).

Par contre, aucun terme, ni « exclusion », ni « marginalisation », ni « périphérique », ne permettent de réellement rendre compte de la situation ambivalente que recouvre le statut de ces groupes au sein de chacune des sociétés (Pankhurst & Freeman, 2003 ; Amborn, 2018). La difficulté réside en effet dans la grande ambiguïté des relations instaurées entre la majorité et les minorités. De manière générale, avant de discuter plus en avant des spécificités des groupes de potiers, les artisans apparaissent dénigrés et méprisés, appartenant à une classe sociale ne leur conférant pas les mêmes droits que ceux attribués à l'ensemble de la société (endogamie, exclusion du système socio-politique, exclusion du droit foncier), mais sont à la fois craints et respectés au travers des croyances relatives à leurs pouvoirs supranaturels leur donnant alors la force et le droit de bénir ou de maudire tout un chacun (attaques spirituelles des individus pouvant les rendre malades ou amenuiser leurs récoltes). Vilipendés pour leur « impureté », perceptible dans les mythes originels les faisant venir du monde animal, dans les préjugés raciaux et hygiénistes, ou dans les tabous alimentaires qu'ils sont censés transgresser (consommation d'animaux sauvage, ou d'animaux domestiques non abattus), les artisans sont simultanément respectés pour le concept de « fertilité », pièce maîtresse des systèmes de valeurs traditionnels, qu'ils véhiculent. Ces valeurs antagonistes se traduisent dans la vie quotidienne par un double processus d'ostracisation et d'intégration. Les artisans sont en effet exclus socialement mais aussi géographiquement : installés à la périphérie des villages, à la périphérie des marchés, tous contacts avec eux sont considérés comme néfastes et dès lors évités. Simultanément ils sont profondément intégrés et indispensables à la société, et ce pas seulement en raison de leur savoir-faire qui assure la pérennité et la prospérité du système économique et de la vie domestique, mais parce qu'ils sont en charge d'un grand nombre de rituels liés, de la naissance à la mort, aux étapes incontournables de la vie des individus, et donc de la vie de l'ensemble de la société. Dans les faits, ces conceptions donnent lieu à une série d'ajustements sociaux et matériels apparaissant comme des négociations constantes de sentiments ambivalents. Chez les Maalé par exemple, l'acquisition d'un nouveau pot devra, avant sa

première utilisation, faire l'objet d'une « purification » au cours de laquelle le pot trône sur la pierre rituelle servant habituellement aux éléments les plus sacrés de la maison (Thubauville, 2004). Chez les Guragué, W. Shack décrit une situation où les artisans sont, soit en périphérie du village possédant un lopin de terre jamais suffisant pour couvrir leurs besoins, soit associés à un propriétaire terrien qui s'enorgueillit d'avoir les moyens d'établir une relation patron-client privilégiée avec un artisan, qu'il installe cependant dans le périmètre de sa propriété à une distance respectable et acceptable par le reste de la communauté (1964). Dans les hauts plateaux chrétiens de l'Éthiopie, à partir du 13ème siècle, il y eut forcément à ajuster, autant socialement que du point de vue du transfert technique, une dissociation entre les artisans séculaires socialement exclus (et à priori non-convertis au christianisme) et les artisans capables de produire les objets sacrés utiles à la liturgie chrétienne orthodoxe et à la constitution du trésor des églises et des cours royales. Or ce sont des communautés de moines artisans qui se sont chargées de ces œuvres. M. Heldman souligne de manière très intéressante qu'il devait être possible de comparer ces moines avec les artisans étrangers, tous deux n'étant pas exclus en tant qu'artisans mais de par la nature de leur appartenance sociale première : étrangers ou moines (1998). Nous avons observé un processus similaire de marginalisation occupationnelle « déguisée » chez les potières Wolayta de Goljoota qui rapportent que si elles sont exclues de la société Oromo dans laquelle elles vivent, ce n'est pas en raison de leur activité, mais à cause de leur statut de migrantes Wolayta.

Nous nous appuyons sur les références les plus actuelles et les plus détaillées, particulièrement sur l'ouvrage d'A. Pankhurst et D. Freeman (2003), que nous complèterons avec nos propres observations (bien que celles-ci soient incomplètes étant donné que renseigner le statut des potiers n'était pas notre objectif premier), pour décrire succinctement la permanence ou la disparition, ainsi que les variabilités des critères, de l'exclusion vécue par les potiers de l'Éthiopie méridionale. Nous discuterons ensuite de la particularité de l'identité socio-religieuse des potiers installés dans les monastères d'artisans de l'Éthiopie centrale.

1.2. Les différents groupes d'artisans potiers du sud-éthiopien

Tous les artisans potiers appartiennent à un groupe social d'abord défini par un nom particulier. Le terme Fuga est employé pour les potiers, menuisiers, et tisserands de bambou Guragué, ainsi que pour les potiers et les tanneurs Yem et Kambata. Ce terme a longtemps porté à confusion car il a également été employé à partir du 19ème siècle pour désigner l'ensemble des artisans ostracisés d'Éthiopie, sans distinction d'appartenance linguistique, culturelle et occupationnelle

(Teclehaimanot, 2003). Il pouvait être employé pour désigner les potiers Amhara non affiliés à l'identité *Falasha* ou *Beta Israel* dont nous discuterons par la suite. Suite à la révolution sociale conduite par le *derg* à partir de 1974, ce terme péjoratif a été banni du langage et plusieurs associations ont œuvré à la valorisation du statut social des artisans et à la promotion de leur savoir-faire. Il est cependant encore couramment employé et S. Epple note même une recrudescence du phénomène de marginalisation avec le raffermissement des identités ethniques (2018b). Le terme *Mana* ou *Mani* est employé seulement pour les potiers des régions sud-orientales : Konta, Gamo, Dawro, Maalé et Aari. Les potiers Wolayta sont nommés *Ch'inasha*, les potiers Sidama sont *Hadicho*, tandis que les potiers Konso sont *Ogda* du nom de leurs pots et appartenant à la plus large caste des artisans *Hawuda*. Enfin, le terme *Waata* s'applique à des groupes isolés et dispersés généralement affiliés aux Oromo, nous aurons l'occasion d'en reparler.

Les potiers Sidama et Konso, bien que de statut inférieur, sont plus intégrés à la société et leur exclusion est moins apparente. Les Wolayta entretiennent également des relations amicales avec les fermiers sauf avec ceux des classes supérieures et dirigeantes. Concernant le droit foncier, les potiers possèdent généralement leurs propres terres. Néanmoins les Fuga ont eu accès à la propriété depuis la révolution de 1974, tandis que les autres possédaient déjà des terres avant cette grande distribution. Notons toutefois que les potiers issus d'une immigration récente et installés dans les périphéries urbaines ne possèdent que la poterie comme activité de subsistance. Les Fuga et les *Waata* sont les seuls artisans associés à une activité de chasse, ce qui représente une source de marginalisation, soit que leur activité fut considérée comme un moyen de subsistance arriéré, soit que la consommation de viande d'animaux sauvages fut proscrite. Il est intéressant de constater que l'association des Fuga à la chasse se fait au sein des sociétés hiérarchisées n'ayant pas ou peu recours à la notion de « mérite » ou au statut de « héros » dont une grande partie des valeurs reposent sur les exploits de guerriers et de chasseurs.

Comparés aux forgerons, aux tisserands et tanneurs, les potiers sont souvent les plus bas dans la hiérarchie, mais ce critère n'est pas systématique et particulièrement controversé chez les Sidama et les Konso. Potiers et agriculteurs entretiennent souvent des mythes explicitant les raisons de leur exploitation ou de leur différenciation. Ces mythes sont particulièrement nombreux chez les Kambata et diffèrent entre dominants et dominés. Ils sont moins répandus chez les Wolayta et les Guragué et sont davantage attachés à l'origine extérieure du groupe

d'artisans. La question de l'origine de ces groupes se perd régulièrement dans une nébuleuse encore mal étudiée. Néanmoins G. Teclehaimanot (2003), comme D. Freeman (2003), considère que c'est bien souvent la position de migrant au sein d'un groupe déjà constitué qui aurait entraîné une marginalisation sociale et économique. D'après les mythes, dans chacun des groupes, certains clans seraient autochtones tandis que d'autres seraient issus d'une ou plusieurs vagues de migration. Tous les groupes de potiers possèdent généralement leurs propres clans (plus ou moins nombreux) et leur propre organisation sociale, voire leur propre langue ou plutôt dialecte ou accent (Guragué, Konta, Sidama).

Les potiers sont généralement considérés comme « impurs » ou « polluant », que ceci soit lié à leur mythe originel (transgression, hybridation animale, immigration[33]), à leur activité même, à leurs habitudes alimentaires dans lesquelles ils mangent de la viande impure (les bas morceaux, les bêtes non abattues ou issues du monde sauvage). Aussi les contacts physiques sont évités, avec l'interdiction de participer aux mêmes associations, de manger ensemble, et même de s'assoir sur les mêmes sièges. Mais ce type de discriminations tendrait à disparaître avec les injonctions gouvernementales à considérer les artisans comme des pairs. Bien que certains groupes de potiers maintiennent leurs croyances traditionnelles souvent spécifiques et divergentes de celles du groupe d'agriculteurs ou de pasteurs dominant, la conversion au protestantisme est de plus en plus répandue et constitue l'un des principaux leviers de réhabilitation sociale au sein de l'ensemble de la société. Il apparaît toutefois que les artisans potiers continuent d'être en charge de nombreux rituels, et leur rôle symbolique varie fortement d'un groupe à l'autre. Tous s'occupent généralement de la circoncision, et sont présents durant les funérailles, au cours desquels ils peuvent être musiciens ou fossoyeurs.

Si dans les faits, la marginalisation tend à disparaître par une intégration progressive des artisans aux pratiques socio-politiques, aux nouvelles dynamiques religieuses ou commerciales, il est un critère de marginalisation qui n'est absolument pas remis en question : l'endogamie des groupes d'artisans. Nous n'avons personnellement jamais rencontré de situation où une potière ayant appris avec sa mère puisse être mariée à un homme dont la mère n'était pas potière. L'inverse, ou plutôt une femme apprenant de sa belle-mère, est rarissime et se trouve davantage

[33] Les considérations relatives à des origines différentes visibles dans les caractères physiques des artisans sont régulièrement évoquées pour argumenter de leur ségrégation. Des études récentes en biogénétique, comparant au sein de la population Aari les génomes des forgerons et ceux des agriculteurs, ont d'une part prouvé le caractère infondé de ces préjugés et ont d'autre part souligné les précautions que les scientifiques doivent prendre dans leurs échantillonnages et interprétations, critiquant ainsi les premières études dont le biais de l'échantillonnage servait à prouver la différenciation génétique existant entre ces deux groupes (van Dorp et al., 2015).

dans les contextes Sidama, Konso et Guragué (chez ces derniers la poterie est plus librement pratiquée). Les quelques légendes urbaines narrant l'amour entre un agriculteur et une potière, font du couple des exilés devant partir s'installer en ville où personne ne les reconnaîtra.

Les pouvoirs magico-religieux, souvent cités, sont rarement décrits et ont été peu approfondis. Nous avons eu la chance de pouvoir discuter d'un de ces aspects avec les potières *Waata* de Yirga Cheffe au travers de figures auspicieuses qu'elles ont modelées sous nos yeux. Les conditions de l'enregistrement de ces informations sont intéressantes, en cela qu'elles transcrivent possiblement l'une des raisons du manque d'approfondissement des descriptions[34]. C'est à la fin de notre mission de terrain, après avoir tissé une relation de confiance installée aux fils des jours où nous partagions leurs activités depuis tôt le matin jusque tard le soir, que nous nous sommes permis de poser cette question simple : les potiers ont-ils un rôle particulier dans la société ? L'une des potières présentes, Messeret, d'un tempérament spontané et généreux, a de suite commencé à nous répondre alors même que sa voisine et belle-sœur Mulunesh lui faisait les gros yeux pour qu'elle se taise. C'est ainsi que nous avons eu l'opportunité de partager une petite fenêtre des traditions et croyances anciennes, qui impliquent les potiers dans des pratiques spirituelles et qui les placent en position de médiateurs avec le monde invisible, expliquant en partie pourquoi ces groupes sont à la fois craints et gardés à l'écart. Soulignons que les figurines que nous allons évoquer, à l'instar des objets quotidiens d'Afrique de l'Est qui ont longtemps échappés aux catégories de l'art africain, revêtent des qualités esthétiques et fonctionnelles méconnues des chercheurs et galeristes.

Messeret nous rapporta que plus couramment dans le passé qu'aujourd'hui, les habitants alentour, autant Oromo Guji que Gédéo, viennent quérir leurs services lorsqu'ils ont perdu quelque chose, un bien disparu ou pris par quelqu'un. Le mari de la potière est alors en charge de leur fournir un petit personnage d'argile, *botoa*, une figure auspicieuse, homme ou femme, d'apparence singulière, au caractère sexuel marqué (fig. 2.1). Celui-ci est fixé à l'extrémité supérieure d'un bâton de bois et installé dans la maison. L'objet perdu réapparu, son propriétaire rapporte le *botoa* aux potiers en ajoutant une somme d'argent à celle déjà versée. La figurine

[34] Il est par exemple très délicat de discuter avec les Amhara chrétiens orthodoxes des pratiques et croyances anciennes liées aux pouvoirs des potiers. D'une part car elles représentent des pans culturels plus vécus qu'énoncés étant donné leurs ambivalences syncrétiques au regard de valeurs chrétiennes, d'autre part parce que parler du mauvais œil, ou *buddha*, c'est déjà l'attirer sur soi. Il faut donc être assez intime de la culture éthiopienne pour savoir que 10 ans en arrière, dans les campagnes, les agriculteurs avaient encore recours, dans des situations de dérèglements physiques ou psychologiques graves, à des pratiques magiques réalisées avec les excréments des potiers ou des forgerons, et qu'il était relativement difficile d'en trouver.

auspicieuse ne sera pas rendue aux potiers si le bien reste perdu. Le mari de la potière est en charge de la négociation et de la remise de l'objet, mais c'est elle qui généralement se charge du modelage. La tradition du *botoa* n'est performée que par deux groupes sociaux au sein des *Waata* : Weyu et Kela, dont nous n'avons pu appréhender la nature. Mulunesh et son frère Fikere, mari de Messeret, appartiennent au groupe Weyu, c'est ainsi que Messeret a été initiée à cette pratique. D'autres activités spirituelles semblent leur incomber, mais celle-ci est la seule que nous soyons parvenus à enregistrer pour le moment. C'est dire le travail qu'il reste à faire pour documenter les traditions spirituelles ainsi que la finesse de l'organisation sociale des potiers et des artisans en général.



Fig. 2.1. Figurines auspicieuses nommées *botoa* modelées par les potières Waata.

1.3. Identités socio-culturelles des artisans de gedem

Nous avons précédemment décrit le contexte monastique dans lequel nous avons conduit une partie de nos enquêtes en pays Amhara. Les artisans, ou *Tabib*, craints par la population et rétribuées par le roi, seraient issus de migrations depuis l'ouest à partir du 18ème siècle (Isenberg & Krapf, 1843 ; Pankhurst, 1998).

Dans l'ouvrage de Johann Ludwig Krapf, il n'est pas question de « monastère » ou de « monachisme », mais les pratiques spirituelles particulières de cette population sont l'objet de plusieurs discussions, notamment une avec un prêtre. Le missionnaire décrit la vie ascétique des Tabiban au travers des pratiques rigoureuses de jeûnes observés par toute la communauté, leur obédience publique pour le christianisme, et la poursuite en privée de « leur propre religion ». Le prêtre Tseddo affirme aussi qu'ils attendent toujours la venue du Messie (Isenberg & Krapf, 1843 : 142). Johann Ludwig Krapf associe immédiatement ces pratiques anciennes au judaïsme. Ainsi, en 1843, le missionnaire suppose que ce groupe de « Tabiban » appartient à

une « secte des Falasha ». C'est ainsi que les Tabiban deviennent Falasha. En 1912, lorsque Marcel Cohen se rend dans la vallée de Lek Marafia, c'est pour lui l'occasion d'enquêter sur « la présence de Falacha dans le Shewa »[35]. Il visite la communauté d'artisans, nommée par les locaux *gedem* (qu'il traduit par couvent), en amont de Menteq, aujourd'hui disparu. Deux moines et des laïcs y vivent, tous potiers. Il conclut son paragraphe en écrivant que des « hétérodoxes » vivent dans le Shewa, qu'ils peuvent être considérés comme des Falasha, « toutefois il [lui] semble probable que leur judaïsme est beaucoup moins pur que celui des Falacha du nord de l'Abyssinie » (Cohen, 1912 : 38).

La quintessence de l'identité des Falasha, et de ses origines juives, sont débattues dans la littérature depuis plusieurs décennies. Le terme de « Beta Israel » est plus couramment employé pour désigner les « juifs éthiopiens », Falasha étant aujourd'hui considéré comme péjoratif. Steve Kaplan souligne que bien que la foi juive ait certainement pu continuer d'exister après l'arrivée du christianisme, considérer les Beta Israel comme les descendants de ces populations antiques ou leur religion comme une forme archaïque de cette foi ancienne serait une erreur : « assimilation, intermariage, acculturation », ont joué un rôle essentiel dans l'émergence de cette identité (Kaplan, 1993). Jon Abbink assure que la construction de cette identité est intrinsèquement liée à celle des chrétiens Amhara-Tigré, et que des enjeux politiques, idéologiques et économiques ont créé cette dialectique (Abbink, 1990). Ces deux auteurs considèrent en effet que l'identité Falasha se cristallise, comme produit d'un processus, entre le 14ème et le 16ème siècle, avec précisément la pression économique et culturelle résultant de l'expansion de la dynastie Salomonide et de son royaume. Dans les chroniques royales, les *ayhud*, signifiant « juifs », mais également « hérétiques », sont vus comme un danger depuis Amda Seyon (1314 – 1344) et définitivement soumis par Susenyos I (1605 – 1632) (Abbink, 1990). Se développe une forme de résistance des populations : une coalition politique et l'articulation d'un système religieux ; processus également influencé par les chrétiens dissidents. A partir du 14ème siècle, les populations aux marges du royaume chrétien, les « juifs » autant que les « païens » ou les musulmans sont privés de leur droit à la terre, s'ensuit migrations, compétitions ou acceptation de soumission. Le terme Falasha, dérivé du mot amharique Falassi : émigrant / personne privée de posséder la terre, apparaît au 15ème siècle, mais n'aurait peut-être pas seulement concerné le groupe de personnes auquel il est réduit par la suite. Quoi qu'il en soit, le processus culturel à l'œuvre dans la résistance à l'expansion

[35] Les informations qu'ils collectent sont les mêmes que celles publiées par Faïtlovitch en 1910.

chrétienne aboutit au début du 17ème siècle à une identification claire du groupe Falasha comme étant les populations soumises du nord-ouest éthiopien, plus nombreuses autour du lac Tana. Un autre processus intervient dans l'identification et la construction de l'identité Falasha et qui participa largement à l'ostracisme de cette population : devenant métayers et corvéables, les populations ont cherché à compléter leur revenu par l'artisanat : poterie, tissage, forge. Rapidement l'identité Falasha est associée à celle de la spécialisation artisanale, ajoutant à la distinction socioreligieuse, celle de l'activité économique. Le 17ème et le 18ème siècle sont particulièrement marqués par la migration des Falasha vers le Nord et vers le Shewa.

Selon Steve Kaplan, l'identité socioculturelle spécifiquement juive des Falasha a été une seconde fois cristallisée par l'historien Jacques Faitlovich au début du 20ème siècle (Kaplan et Rosen, 1996 : 648). En faisant rentrer les Beta Israel dans l'histoire et la conscience du peuple juif, il signe le destin de milliers de personnes qui migreront vers Israël à partir de la reconnaissance de la judaïté des Falasha par le gouvernement Israélien en 1975. Mais comme Steve Kaplan le souligne et comme nous l'avons vu avec Johann Ludwig Krapf et Marcel Cohen, Jacques Faitlovich ne fut ni le premier, ni le dernier, à participer à la construction de l'identité des Beta Israel.

Aujourd'hui, les membres du monastère de Menteq ne se considèrent pas comme Beta Israel, et ils ne sont pas non plus considérés par les habitants de la vallée comme tel. Pourtant, la veille de notre départ, les enfants nous firent parvenir trois personnages modelés avec soin et d'une forme très stylisée : trois rabbins assis sur un trône avec dans une main le livre et dans l'autre l'étoile de David. Ces figurines sont typiques de l'iconographie développée dans les années 60 sous l'influence du tourisme et d'associations internationales, de cet art resté « anonyme pour mieux promouvoir une identité collective » qui assimile les artisans potiers et forgerons aux Falasha (Kaplan et Rosen, 1996). Dans ce jeu confus de reconstruction des identités, il n'est pas étonnant que les potiers, même ceux qui ne se revendiquaient pas Beta Israel, aient répondu à la demande de « figurines Falasha ».

En 1911, le moine interrogé par Marcel Cohen affirme déjà qu'ils ne sont pas une population à part : « ils ne se considèrent pas comme différents du reste de la communauté des Abyssins ». D'ailleurs Marcel Cohen rapporte « qu'ils se recrutent parmi des gens quelconques du pays où ils se trouvent » (Cohen, 1912 : 37). Cependant, lorsque le linguiste évoque la liste de douze

établissements similaires établis dans le Shewa[36], le moine lui répond : « Oui, ceux-là sont bien des nôtres ». L'étiquette de juifs éthiopiens a été associée aux artisans moines de la vallée de Lek Marafia. Mais l'histoire des monastères d'artisans reste encore à faire. Il s'agirait d'interroger la constitution d'un réseau de monastères au cours des trois derniers siècles et qui aboutit aujourd'hui à une fédération associative, située à Kechene au nord d'Addis-Abeba, où les représentants de tous les monastères gèrent une entité socioculturelle distincte, économiquement autonome, et forcément en prise avec les enjeux politiques et économiques nationaux.

Il est difficile de discuter des changements apparus depuis le début du siècle dans la communauté de Menteq puisque ses membres observent toujours les pratiques plusieurs fois décrites au début du 20ème siècle : un jeûne drastique, cessation de toute activité du vendredi soir au lundi matin[37], et une vie ponctuée de jours fériés consacrés à la prière. Ces jours sont les mêmes que ceux de leurs coreligionnaires orthodoxes. La communauté aurait cependant des jours fériés qui leur sont propres. Pankhrust décrit qu'un office religieux a lieu tous les soirs avant de rompre le jeûne dans la maison de prière, l'une des plus belles constructions de l'ensemble monastique. Marcel Cohen rapporte que les moines et les nonnes y passeraient certaines nuits en prière, « suspendus dans une petite balançoire pour éviter de se laisser aller au sommeil ». Enfin, l'isolement des femmes durant leur période de menstruation est une pratique soulignée par les deux auteurs.

Dans toutes les descriptions, l'ambivalence des pratiques religieuses est forte. Marcel Cohen considère qu'il dissimule leur hétérodoxie : ils observent à la fois les rites chrétiens, mais ne « ni[ent] pas avoir une foi à part ». Parallèlement, les pratiques singulières, tel le jeûne, le Shabbat, la circoncision, ont été longtemps partagées par la communauté de chrétiens orthodoxes (Kaplan et Rosen, 1996 : 647). Les représentations sont mouvantes puisque ce groupe d'artisans chrétiens était censé attendre le Messie à la fin du 19ème siècle, alors qu'ils affirment aujourd'hui croire en la Résurrection et que deux icônes imprimées de la Vierge à l'Enfant, importées d'Europe, toutes deux encadrées, sont les seuls éléments de décoration dans

[36] Dans la liste des douze *gedem* du Shewa établie par Marcel Cohen, aucun des noms donnés ne correspond à ceux rapportés par Krapf : Felema, Thalassa et Deiffi (Isenberg & Krapf, 1843 : 88-89), sauf peut-être Felema, qui pourrait être le Yelemma de Marcel Cohen, le plus grand de ces établissements du Shewa, situé dans le Manz (Cohen, 1912 : 36).

[37] Les membres de la communauté ne doivent ni puiser de l'eau, ni casser du bois, ni travailler. Marcel Cohen rapporte qu'il est possible d'allumer un feu, alors que les informateurs de Krapf affirment le contraire. Lors de notre rencontre avec la potière la plus experte, vendredi après-midi, veille de Shabbat, elle nous affirme que toute la forêt et les rivières d'alentour savent qu'elle ne travaille pas le samedi et le dimanche.

tout le monastère (Pankhurst, 1998 : 594). C'est dire la complexe imbrication de l'identité socio-culturelle des membres du *gedem*.

Les études anthropologiques sont aujourd'hui comparatives, approfondies, et ont le bénéfice de multiplier les points de vue et combiner les approches pour mieux comprendre le phénomène de catégorisation sociale, exclusion/intégration, qui caractérise le statut des artisans en Éthiopie. Toutefois, depuis D. Todd (1977) et H. Amborn (1990), les questions relatives aux ressorts de la spécialisation technique en termes de complexification des sociétés et des économies de production, restent peu discutées. Les principaux arguments opposés à une explication « fonctionnelle » de la marginalisation sont, par exemple, que la poterie peut être pratiquée en pays Guragué au sein de maisonnées qui n'appartiennent pas forcément aux groupes de marginalisés « Fuga » ; ou encore qu'il soit impossible de changer de classe sociale même si la famille a cessé la pratique artisanale depuis plusieurs générations. Or ces faits peuvent aisément s'expliquer par des ajustements structurels élaborés à court ou long terme. Le succès de la céramique Guragué au travers de tout le pays, particulièrement visible dans les grandes quantités exportées à Addis-Abeba et généralement dans les plus grandes villes du pays, a sans doute largement dépassé les capacités de production du seul groupe Fuga. Etant donné le dynamisme des commerçants, des initiatives socio-culturelles, et de manière générale la complexité de l'hétérogénéité de l'identité Guragué, il n'est pas surprenant que l'activité potière ait pu devenir une activité lucrative qui remette rapidement en question les frontières sociales. D'ailleurs ce qui est intéressant dans le contexte des potiers Guragué non Fuga, c'est que la spécialisation n'est pas vécue en termes de classe sociale/activité artisanale, elle apparaît par contre au cœur de la production. Les potières maîtrisent en effet généralement un type morpho-fonctionnel et considèrent qu'il serait difficile de bien produire l'ensemble du répertoire.

Une manière de maintenir la continuité d'un artisanat, est bien d'en stigmatiser les acteurs (Haaland *et al.*, 2004). Sans approfondir davantage cette problématique, nous considérons que l'hérédité occupationnelle induite par la marginalisation a forcément une conséquence sur les processus d'apprentissage que nous allons maintenant décrire, qui eux-mêmes ont sans doute une conséquence sur la qualité et la quantité de la production, par l'optimisation de l'organisation de cette production et de la transmission des habiletés.

2. Apprentissage et transmission du savoir-faire potier

Franck Boas[38] et Marcel Mauss furent les premiers à souligner l'importance de la transmission culturelle de la gestualité ou encore des techniques du corps, dans le maintien des traditions culturelles comme dans leurs transformations (Mauss, 2012). La fabrication d'une poterie nécessite l'élaboration de solutions aux contraintes fonctionnelles fondamentales posées par la transformation de l'argile. Ceci suppose de s'adapter aux contraintes physiques et environnementales, et ce dans le cadre d'une niche culturelle qui implique une série de choix par rapport aux possibilités offertes par l'environnement et par l'organisme de l'individu. Cette série de choix, ou habitus, est l'objet d'une transmission de génération en génération et constitue la particularité de la tradition technique d'un groupe culturel donné (Lave and Wengner, 1991 ; Bril, 2002a, 2002b ; Roux *et al.*, 2017). Sur les contextes d'apprentissage et de transmission de la pratique potière, une partie des données a été minutieusement collectée au cours de notre travail de terrain au sein de l'ANR Diffceram et du projet Fyssen coordonné par J. Cauliez. Nous avons eu à cœur de poursuivre cette investigation en employant le même questionnaire détaillé dans la plupart des contextes étudiés par la suite. Les potières interrogées ont entre 20 et 70 ans et l'ont été tant du point de vue de leur apprentissage, que de leur position relative à la transmission quand cela était possible. La maîtrise d'un savoir-faire implique un temps d'apprentissage qui relève d'un processus à la fois universel et singulier, car il implique des capacités motrices communes mises en œuvre au sein de contextes culturels particuliers. Nous proposons ici une synthèse qui essaie de tenir compte de la variabilité des contextes de production afin de questionner le principe de maintien des traditions et de définir la notion d'expertise.

2.1. Les contextes de l'apprentissage et de la transmission

La poterie est une activité essentiellement féminine. La majorité d'entre les potières interrogées ont débuté leur apprentissage dans un contexte prémarital, durant leur enfance, à partir de 8 ou 10 ans. Le lien familial avec la tutrice dépend de l'histoire de chacune. Beaucoup ont appris de leur mère, mais quelques-unes ont appris de leur tante, figure de substitution, ou de leur grand-mère, ou encore de leur belle-mère quand la jeune fille était très tôt placée dans la famille à qui elle était promise. Etant donné les règles de mariage patrilinéaire, virilocal ou les situations de

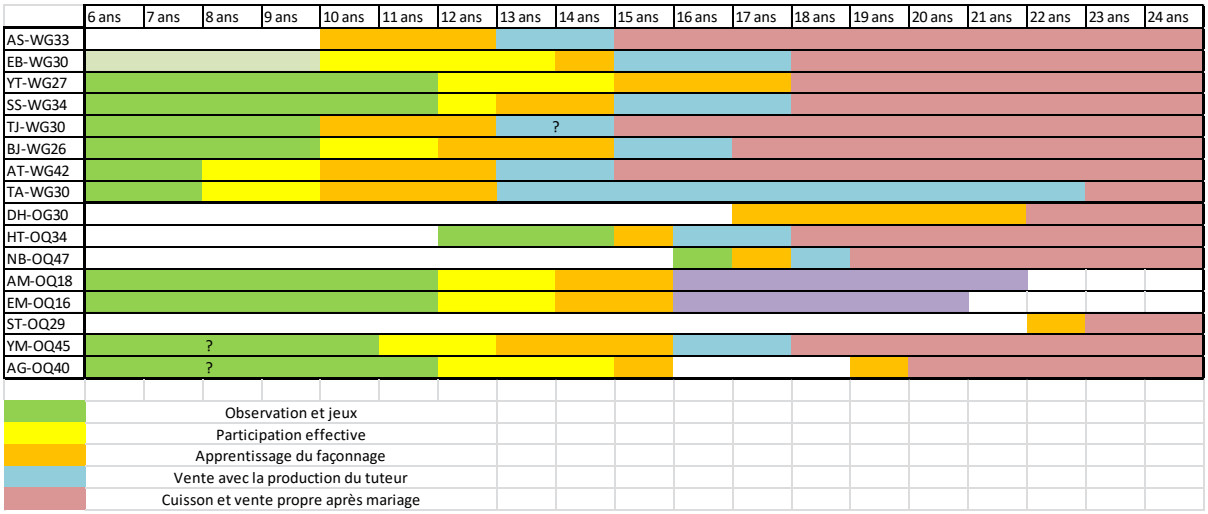
[38] « Frank Boas, une anthropologie de la variation », par Camille Joseph & Isabelle Kalinowski, La vie des idées, septembre 2020, https://laviedesidees.fr/IMG/pdf/20200904_boas.pdf.

migration, les potières ont généralement appris dans un lieu différent de là où elles pratiquent aujourd'hui. Le contexte d'apprentissage se fait donc généralement par transmission verticale et familiale. Mais ceci est plus ou moins systématique en fonction des groupes et du contexte socio-économique. Chez les Oromo Shewa de Qersa, chez les Sidama ou Guragué, les potières peuvent également s'inscrire dans un contexte d'apprentissage post-marital à partir de l'âge de 16 – 17 ans. La transmission peut être directe et oblique, si la potière a appris auprès de sa belle-mère, et ce malgré l'injonction de son entourage à ne pas commencer cette pratique (de la famille ou de la tutrice elle-même) ; ou elle peut être indirecte et horizontale quand la potière s'est initiée auprès d'une voisine, d'une sœur, couramment dans un contexte où elle devait dissimuler leur intérêt pour cette pratique étant donné les préjugés qui pèsent sur l'ensemble des groupes d'artisans. La recherche du bénéfice économique prévaut généralement sur la curiosité du savoir-faire, mais celle-ci existe. L'apprentissage par le réseau du voisinage, tant pour s'initier à la pratique que pour maîtriser de nouveaux types morpho-fonctionnels se retrouve dans des contextes où la marginalisation sociale des potières existe, mais de manière moins marquée. Ce contexte plus « ouvert » semble un facteur déterminant à une diffusion moins systématique de la pratique, soit en ne rendant pas automatique la transmission directe, voire même en cherchant à l'éviter, soit en laissant l'opportunité pour des jeunes femmes de pratiquer sans être issue de lignée de potière. Dans les contextes de transmission directe, l'apprentissage est une nécessité économique, une évidence. L'influence du voisinage n'y est toutefois pas absente. La majorité des potières interrogées ont ainsi grandi dans un environnement propice à l'apprentissage de la poterie : une mère potière, les maisonnées alentour également, elles ont appris en même temps que leurs sœurs, que leurs voisines. Aussi leur apprentissage présente un processus commun avec des étapes structurantes mieux définies que dans le contexte de transmission indirecte.

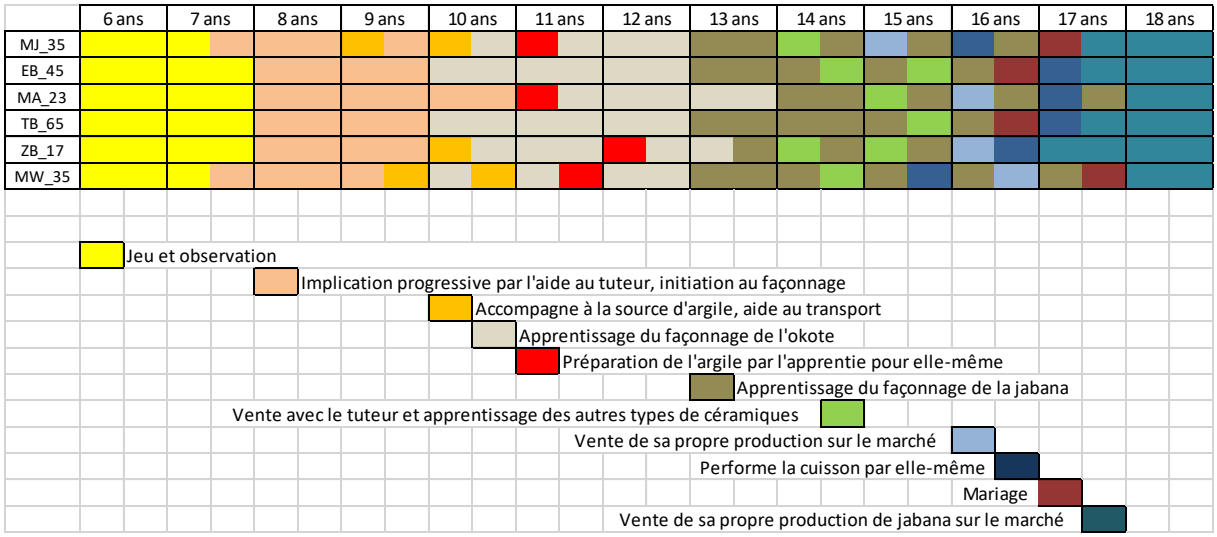
2.2. Les grandes étapes de l'apprentissage

Dans ses grandes lignes, le processus d'apprentissage est commun à toutes les potières. D'après nos enquêtes, il semble s'organiser en de grandes étapes structurantes qui sont : le jeu et l'observation, l'implication effective, l'apprentissage de la technique de façonnage, l'implication dans la vente, qui aboutissent à une autonomie dans la production (y compris pour l'étape de cuisson) et la vente. Ces grandes étapes bornent l'apprentissage et aident à clarifier le processus progressif d'engagement dans l'activité potière. Bien entendu les réalités sont bien

moins stables et dissociées car certaines de ces phases peuvent se chevaucher ou sont à détailler (tabl. 1 et 2).



Tabl. 2.1. Présentation des étapes de l'apprentissage en fonction de l'âge des potières chez les Wolayta et Oromo Shewa (WG = Wolayta Goljoota / OQ = Oromo Qersa + âge).



Tabl. 2.2. Présentation des grandes étapes de l'apprentissage en fonction de l'âge des potières chez les Oromo Guji.

L'étape du jeu et de l'observation attribuée à l'enfance est bien sûr importante puisqu'elle est un temps d'apprentissage informel. Il était possible de l'observer directement dans notre environnement de travail puisque plusieurs fois nous avons rencontré des enfants s'amusant avec de l'argile ou observant attentivement leurs mères au travail (fig. 2.2). Cette étape de réalisation enfantine n'est cependant pas toujours explicitée par les expertes lors des interviews sur l'apprentissage, soit que cette étape de jeu et d'imitation n'ait pas existée, soit que peu

d'importance fut accordée à cette période que les potières n'associent pas réellement à l'apprentissage devenant par la suite plus formel.



Fig. 2.2. Fille d'Enate, potière Wolayta à Goljoota, observant attentivement sa mère effectuer l'une des étapes les plus délicates du façonnage : le lissage de la lèvre par une pression continue impliquant une gestuelle rotative spécifique.

La seconde étape débute à partir d'un moment charnière où les jeunes filles vont être réellement, quotidiennement impliquées dans l'activité en aidant leur tutrice durant les différentes séquences, particulièrement celles de la préparation de l'argile (aide au transport, apporter et verser l'eau, malaxer de petites quantités) et de la finition (brunissage, engobage, manipulation pour séchage). Dans certains cas, les apprenties commencent également à s'initier au façonnage avec un peu d'argile préparée par leur mère, mais il est difficile de savoir si ceci est encore du jeu ou relève déjà de l'étape structurante de l'apprentissage du façonnage. Les âges d'implication effective divergent entre les groupes ethniques : à partir de 8 ans (chez les Oromo Guji, Aari), 10 ans (chez les Wolayta, Yem) ou 12 ans (Maalé), mais également entre les potières. Certaines considèrent que leurs tutrices ont attendu leur « maturité » pour débuter cette phase d'implication. Mais nous n'avons pas eu l'opportunité de mieux définir cette notion, si cette transition était davantage liée au développement psychomoteur (capacité à aider dans toutes les tâches du quotidien) ou à rattacher à un aspect physiologique tel que l'arrivée des premières menstruations. Notons que les jeunes garçons sont invités à participer à cette phase

d'implication comme à celle du jeu. Mais le façonnage restant une activité strictement féminine, ils ne seront pas autorisés à poursuivre l'apprentissage au-delà de ces étapes.

L'étape d'apprentissage du façonnage semble généralement s'inscrire dans la continuité de cette première étape d'implication effective, de manière réellement dissociée, ou davantage confondue. Certaines potières rapportent en effet que c'est seulement après avoir maîtrisé la préparation de l'argile qu'elles ont été autorisées à s'atteler au façonnage, tandis que d'autres indiquent qu'elles ont appris simultanément à préparer l'argile et à la façonner. Cela dit, les apprenties considèrent souvent avoir débuté « sérieusement » l'apprentissage du façonnage au moment où elles commencent d'extraire l'argile par elles-mêmes et de la préparer pour elles-mêmes.

Ces étapes cruciales sont suivies par une autre phase qui est celle de l'implication dans la vente. Mais là encore, l'apprentie maîtrise généralement un type et obtiendra progressivement le droit de vendre sa production en même temps que celle de sa tutrice, alors qu'elle est toujours en phase d'apprentissage pour les autres types. L'implication dans la vente ne correspond pas à l'autonomie complète, mais elle est une reconnaissance des capacités à produire une bonne poterie, et donc une étape dans la maîtrise technique. Maîtrise que les apprenties conçoivent comme une base permettant un apprentissage plus facile et rapide des autres types. Celui-ci précède de près ou de loin l'étape finale de l'autonomie. La transition entre ces deux périodes est bien souvent le mariage qui induit la construction d'un foyer indépendant. Cette nouvelle indépendance est associée à la complète autonomie. Celle-ci signe moins la possibilité de vendre par elle-même l'ensemble de sa production sur le marché que la capacité/nécessité de réaliser seule la cuisson. Si bien qu'à la question : « à partir de quel moment une potière n'est plus considérée comme apprentie ? », les réponses divergent en fonction de l'expérience individuelle. Celles qui se sont mariées à 15 ans reconnaissent que le mariage est ce qui mit fin à leur période d'apprentissage. Celles dont le mariage fut plus tardif, affirment qu'une potière n'est plus apprentie lorsqu'elle sait produire sans aide ou commentaire de son tuteur, ou lorsqu'elle commence à vendre sa production sur le marché. Aussi, mariées ou non, indépendantes ou non, la majorité reconnaît avoir été capable de maîtriser seule toutes les séquences de l'activité potière à partir de l'âge de 15 ou 16 ans. Les variations individuelles qui peuvent être observées, quant à l'âge auquel interviennent ces différentes étapes, ne peuvent s'expliquer qu'au regard du contexte familial de chacune. Mais, par manque de temps et de recul dans l'analyse, nous n'avons que très peu d'informations détaillées à ce sujet.

La durée de l'apprentissage est variable, dépendant sans doute, là aussi, des situations familiales et de l'implication du tuteur comme de celle de l'apprentie. En moyenne l'apprentissage dure entre 4 et 7 ans, mais il est à noter qu'après 3 ou 4 ans d'apprentissage, il est courant de commencer à vendre sa production sur le marché. Ce que corrobore le discours des potières puisque la plupart d'entre elles affirment que quatre années sont nécessaires pour maîtriser toutes les séquences. Bien entendu tout cela est relatif, en fonction de la représentation de chacun quant à la « maîtrise » de la tâche. Les potières rapportent à ce propos qu'en l'espace de deux années il est possible de façonner sans avoir à recommencer mais que 6 à 8 ans sont réellement nécessaires pour être une potière confirmée. La période de progression sur le temps long concerne ensuite plus particulièrement la qualité des formes et la rapidité d'exécution. La décoration est également un processus évolutif inscrit dans le long terme puisque les potières affirment que la forme de leur décor comme le soin qu'elles y apportent, ont beaucoup évolué entre ce qu'elles ont copié de leurs tuteurs et ce qu'elles réalisent actuellement.

2.3. Les méthodes de l'apprentissage et de la transmission

Concernant les méthodes de l'apprentissage, la principale réponse est l'observation, la pratique et la répétition : faire, défaire et refaire encore. La majorité d'entre elles affirme avoir reçu des conseils, de la tutrice ou de l'entourage, et ce principalement sur la forme et la technique pour l'obtenir. Mais ceci n'est pas systématique et bien souvent le seul commentaire moteur de l'apprentissage est de savoir si le pot est ou non bon pour la vente. Il est par ailleurs intéressant de constater que les potières qui ont appris un peu plus tardivement de leurs sœurs, ou de leur belle-mère, rapportent, plus que les autres, avoir reçu des conseils et/ou des explications et avoir posé des questions. Pouvons-nous conclure qu'un apprentissage plus tardif, différé ou indirect, nécessite ou invite davantage tutrices et apprenties à échanger oralement sur la pratique ?

Rares sont les potières qui se souviennent que leurs tutrices intervenaient parfois dans leur travail. Soulignons cependant que les discours sont parfois contradictoires car bien que les potières affirment ne jamais avoir reçu de conseils, elles expliquent en même temps que leurs tutrices pouvaient faire nombre de commentaires sur la qualité de l'argile, la vitesse du façonnage, et les choix à faire pour le marché. Cela dit, il ne semblerait qu'aucune, dans un contexte prémarital, n'ai posé de question durant leur apprentissage. Elles devaient avant tout observer, pratiquer, et suivre les directives. L'absence de questionnement démontre une acquisition du savoir davantage tournée vers la compréhension pratique de la tâche, que par la compréhension verbale et théorique de celle-ci. Toutes rapportent qu'il n'y avait pas

d'organisation stricte du travail, mais qu'elles s'entrainaient en même temps que leurs tutrices travaillaient. Dans les contextes d'apprentissage où la pratique est apprise en cachette auprès des voisins, il était surprenant de constater que les apprenties de ces potières avaient elle-même reproduit cette situation : impliquées effectivement mais pas encore autorisées à façonner, elles le faisaient quand même en secret. Se pourrait-il que de braver un interdit, que de s'entraîner seule ou à deux avec une relation plus intime que « familiale » ou « filiale » (sœurs, amies), que d'avoir à observer attentivement pour reproduire ultérieurement, décuplent la motivation et les capacités de compréhension de la tâche ?

La majorité d'entre les potières explique avoir débuté en préparant de petites quantités d'argile pour s'entraîner sur des pots de petites dimensions (« primary action »). Chez les Wolayta, elles auraient successivement appris les différents types en fonction des difficultés de leur façonnage, mais également selon la demande du marché. Certaines potières Wolayta rapportent par exemple avoir commencé par l'un des types les plus difficiles car c'était celui que leur tutrice produisait en priorité. Chez les Oromo Guji, l'ordre d'apprentissage des différents types est récurrent. Les apprenties commencent à s'entraîner au façonnage avec un petit pot à col. Elles augmentent ensuite progressivement la taille de l'objet. Bien que la cafetière soit le type le plus long et le plus difficile à maîtriser, c'est celui que toutes les potières apprennent après avoir maîtrisé le façonnage du pot à col. Les autres types sont appris par la suite, alors que les potières continuent de s'entraîner au façonnage des cafetières. Ce sont généralement les tutrices qui invitent les apprenties à augmenter la taille de leurs céramiques, ou à s'initier à la production d'un nouveau type. Chez les Oromo Waata, seule Messeret rapporte avoir pris d'elle-même l'initiative d'apprendre les différents types, ce qui peut être corrélé avec le discours de Turunesh, qui se souvient de Messeret comme une des apprenties les plus actives et rapides. Tous les types produits par les tutrices ne sont pas forcément maîtrisés par leurs filles. L'orientation principale reste la demande du marché qui invite également les apprenties à apprendre des types fortement demandés auprès des voisines (plat de cuisson, cafetière), alors que leur tutrice n'en produit pas.

Concernant l'ordre des séquences, comme nous l'avons précédemment évoqué, toutes ont débuté avec la préparation de l'argile, puis avec les étapes de traitement de surface, à l'exception de celles qui ont appris en cachette puisqu'elles s'entraînaient à façonner avec de petites quantités d'argile qu'elles avaient subtilisées. L'apprentissage ne suit pas l'ordre des grandes étapes de la chaîne opératoire mais est adapté au regard de la difficulté et de l'importance des

étapes. C'est pourquoi la cuisson, étape délicate et décisive, est la séquence à laquelle elles ont été initiées en dernier, par observation et participation active. Par ailleurs, il apparaît que les apprenties apprennent à maîtriser le façonnage du corps avant d'apprendre à ajouter les poignées. Il n'a pas été possible pour les potières d'exprimer le temps passé à maîtriser chaque séquence séparément étant donné la simultanéité des progrès et l'aspect continu du processus. Concernant l'ordre de maîtrise des séquences, il semble grandement dépendre du contexte et du processus d'apprentissage. Comme nous l'avons vu, dans les contextes non encouragés où les apprenties ont appris en secret ou avec leurs sœurs, elles maîtrisent le façonnage avant d'apprendre à préparer de l'argile et à réaliser les étapes de finition. Dans les contextes plus classiques de transmission verticale, les apprenties sont d'abord dans un apprentissage encouragé par la nécessité d'aider leur tutrice : elles maîtriseront la préparation de l'argile, qu'elle considère comme une étape décisive, et les étapes de finition avant de commencer à façonner. Tandis que les potières qui ont appris sur le tard, dans un contexte post-marital, disent avoir appris les séquences de la chaîne opératoire plus ou moins simultanément.

2.4. Représentation du principe d'acquisition de l'habileté

La question de savoir si gestes, postures, actions ou formes ont une influence au cours de l'apprentissage ne semblait pas avoir réellement de sens pour les potières qui considèrent généralement cet ensemble de coordinations comme un tout indissociable[39]. Les erreurs faites par les apprenties ou les principales difficultés rencontrées sont de plusieurs ordres. Les plus souvent citées sont liées à la difficulté de maîtriser le façonnage. Arrive en tête le problème de symétrie puisque la production des plus jeunes sera inévitablement « tordue ». Il est alors important de savoir d'abord fabriquer une bonne base. L'erreur rapportée plus couramment est ensuite le manque de régularité de l'épaisseur de la poterie, puis le manque de symétrie de l'ouverture. Quelques-unes ont cité des difficultés à saisir l'ordre du façonnage, quand l'apprentie ne sait plus « où est le fond et où est l'ouverture ». La préparation de l'argile peut également être source d'erreur ou de difficulté : bien retirer les éléments grossiers, gérer la quantité d'eau. Il est intéressant de constater que certaines considèrent qu'il était plus difficile d'apprendre une forme qu'elle n'avait jamais vu faire auparavant, c'est-à-dire une forme que

[39] YT-WG27 précise cependant qu'elle montre la bonne position et comment bien équilibrer l'épaisseur de la poterie car la symétrie vient seulement ensuite. AM-OQ18 rapportent que la principale difficulté est la forme finale, parce que même en ayant la bonne position et les bons gestes, l'argile s'écroulera inévitablement lors des premiers essais de façonnage. EM-OQ16 précise que les difficultés pour obtenir une forme juste sont plus souvent liées à l'action.

leurs tutrices ne produisaient pas. Enfin, les procédés de séchage apparaissent souvent mal maîtrisés par les apprenties, alors même que séchage et cuisson sont les étapes considérées comme les plus difficiles à réellement maîtriser pour obtenir une bonne production. Les difficultés rapportées dans le cadre du questionnaire sur l'apprentissage recoupent celles obtenues dans le cadre du questionnaire sur la transmission. Il est intéressant de constater que les potières encouragent et félicitent le travail bien fait du point de vue de la transmission, tandis que cet aspect est peu souligné du point de vue de l'apprentissage.

Les qualités humaines dont les jeunes filles doivent faire preuve durant leur apprentissage sont multiples. Les apprenties doivent avant tout avoir bon caractère parce que c'est un travail difficile, fatiguant et souvent monotone. Les qualités les plus souvent citées sont la patience, le courage, l'observation attentive, l'intérêt et la motivation ; plus rarement le soin, le sérieux, la créativité et la capacité de pratiquer sans avoir peur de la difficulté ou de l'erreur.

2.5. Apprentissage et spécialisation typo-morphologique

Dans les contextes potiers où les potières ne maîtrisent généralement pas l'ensemble des types, mais se consacrent à la production d'un ou deux types morpho-fonctionnels, la spécialisation apparaît inévitablement liée au contexte d'apprentissage : d'une part à la spécialisation de la tutrice, et d'autre part à la motivation de l'apprentie, à considérer du point de vue de son expertise et/ou de ses choix économiques, de diversifier ou non son savoir-faire potier.

Le contexte d'apprentissage de la céramique à Chebraden est bien le reflet de la pratique libérale de l'activité potière en pays Guragué. La poterie n'est pas le fait d'un groupe familial, mais apparaît être une activité économique développée dans un lieu propice qui, par le biais d'une transmission virilocale, autant verticale, oblique, qu'horizontale, est devenue le centre d'une pratique constante. Les potières nous expliquent que, d'une manière ou d'une autre, toutes les femmes cherchent une activité lucrative. Les potières affirment qu'en général, les professions des unes et des autres ne se font pas par choix mais en fonction des opportunités et des habiletés de la région où vous êtes installées. Par ailleurs, il faut souligner la spécialisation typo-morphologique qui existe de manière générale. Les potières ont appris un type et soit ne souhaitent pas, soit n'ont pas le temps d'en apprendre un autre. D'ailleurs, elles rapportent que sur le marché, les clientes seraient surprises de voir une potière vendre des jarres et des cafetières. La spécialisation typo-morphologique est donc revendiquée. Aussi, cela implique que la poterie est depuis longtemps le monopole de famille et de voisinage. Les potières de Tarakwera façonnent des jattes, les potières d'Endeskui sont connues pour leur production de cafetières, et les potières de Chebraden fabriquent en général des jarres, de toutes

dimensions, et éventuellement des marmites. L'apprentissage n'est pas le seul mécanisme à la cristallisation typo-morphologique puisque la spécialisation est une pratique revendiquée. A ce propos, William Shack décrit que l'économie des différents marchés Guragué varie en fonction de facteurs environnementaux et technologiques : certains produits sont plus abondants sur certains marchés que sur d'autres. Des denrées particulières sont devenues une spécialité de certaines régions, et donc de certains groupes sociaux. Les Chaha sont par exemple connus pour la production de tabac, de *khât* et de poteries (Shack, 1964 : 73).

De nos enquêtes approfondies auprès des potières Yem, où la transmission se fait au sein de lignées de potières, mais n'est plus systématique, plusieurs conclusions quant à l'évolution du contexte d'apprentissage ont émergé et peuvent être posées en guise de conclusion. Il semblerait d'abord que les apprenties potières faisaient auparavant preuve d'une autonomie plus précoce. De manière générale, le début de l'apprentissage, la vente sur le marché, et la réalisation de la cuisson de manière autonome, arrivent à un âge plus avancé au sein des générations les plus jeunes. Nous pouvons alors interroger le changement structurel apparut avec la scolarisation qui semble repousser l'âge d'investissement dans l'activité potière. Par ailleurs, un point important émerge du discours de chacune : l'intérêt porté à l'activité potière et l'observation attentive de l'activité de la tutrice sont des éléments primordiaux qui participent directement au processus d'apprentissage. Les méthodes de transmission semblent également s'être transformées : « par soi-même, faire et défaire » *versus* « conseillée et aidée par la tutrice » pour les plus jeunes. Enfin, l'évolution du marché et des mentalités semble avoir une conséquence importante sur le nombre de types maîtrisés par les potières. Alors que les plus anciennes ont rapidement appris l'ensemble du répertoire céramique, elles transmettent aux générations suivantes uniquement la technique de façonnage du *metad*, ou plaque de cuisson, type actuellement le plus prisé, le plus profitable et le plus facile à apprendre.

3. La poterie

3.1. Contexte de production et de vente

La production est saisonnière. La meilleure période s'étend de Novembre à Février/Avril, lors de la saison sèche, lorsque toute la population profite des revenus de la récolte des céréales ou du café. Durant les mois de Mars à Octobre, les conditions climatiques pluvieuses obligent souvent les potières à progressivement réduire leur production par deux. Elles ne travaillent pas ou peu durant les deux mois les plus pluvieux, qui varient en fonction des régions. Les sources d'argiles, particulièrement celles marécageuses sont de mauvaise qualité, voire inaccessibles, et les poteries ne parviennent pas à sécher.

L'organisation de la production, de la préparation de l'argile à la cuisson, s'étale sur une ou deux semaines et se fait en fonction du marché. Les variabilités de l'organisation sont grandes, et se font en fonction des types produits, des marchés fréquentés et des besoins économiques.

Chacune s'organise, soit pour être sur le marché avec un grand nombre de céramiques car elles savent que des marchands leurs permettront de vendre l'ensemble ; soit pour être sur le marché toutes les semaines, voire deux fois par semaine avec une production comprise entre 4 et 12 céramiques. Les potières qui se présentent au marché deux fois par semaine avec une dizaine de jarres se font généralement aider par leurs enfants et leur mari pour la collecte d'argile et de la cuisson, et ont un rythme de travail soutenu.

L'organisation des séquences de la chaîne opératoire se fait donc en fonction du jour de marché, et est toujours ajusté au regard de la saison, de ce qu'il reste à vendre de la semaine précédente, de ce qui est en cours de séchage, de ce que produisent les voisines…si bien que les potières ne peuvent pas dire qu'elles vont systématiquement collecter de l'argile tel ou tel jour. A la sortie du marché, de l'argile peut être déjà prête pour le début de semaine, elles commencent alors les plus grosses poteries qui nécessiteront davantage de temps de séchage et iront seulement ensuite à l'extraction.

La proximité des sources permet aux potières d'en rapporter de petites quantités adaptées à une production en continu, alors que les potières se rendant à des sources éloignées y passeront plus de temps mais auront de l'argile pour un mois, ce qui a également une influence sur leur pratique quotidienne. La cuisson et la peinture des surfaces ont généralement lieu le matin même du marché tandis que la pré-cuisson est faite la veille au soir.

Les taux de production hebdomadaire sont variables d'une potière à une autre, et en fonction des types produits, mais sont généralement compris entre 5 et 15 céramiques par semaine pendant la belle saison. Durant la saison des pluies, cette production est divisée par deux parce que les potières ne peuvent produire que pour un marché sur deux, les pots n'ayant pas le temps de sécher en une semaine.

La vente des poteries se fait principalement sur les marchés. Les potières peuvent y recevoir des commandes, mais il est très rare que les acheteurs viennent à domicile. Toutes les potières d'un même village ne fréquentent pas forcément le même marché. Certaines préfèreront emporter leur production en bus à un marché éloigné (jusqu'à 20 km) ; tandis que d'autres vendent leur production uniquement sur le petit ou grand marché hebdomadaire de la localité la plus proche. Sur l'ensemble des marchés visités, nous n'avons jamais vu plus d'une cinquantaine de potières, avec en moyenne sur les grands marchés une trentaine de potières, tandis que les plus petits marchés de campagne peuvent accueillir de manière non systématique seulement deux ou trois potières. Les potières connaissent exactement les avantages et désavantages de se présenter à l'un ou l'autre des marchés : coût du transport, prix des produits de consommation courante qu'elles achèteront en retour et qui sont souvent moins élevés sur les petits marchés, présence de marchands, présence simultanée d'un autre marché qui aura pour effet de réduire la compétition, attente des consommateurs.

3.2. Les grandes catégories morpho-fonctionnelles

Notre présentation des répertoires de céramique produits et employés au sein des treize contextes potiers étudiés s'organise en une description des grandes catégories morpho-fonctionnelles des vases. La production ou non d'un type ou d'un autre en fonction des groupes ethniques, est indiquée en un tableau de synthèse reprenant également pour chacun des groupes les termes vernaculaires attribués aux différentes poteries (tabl. 2.3). Cette description s'appuie sur des planches de photographies ou de dessins des types morpho-fonctionnels à la suite de ce chapitre. L'orthographe des termes vernaculaires a été recopiée, quand cela était possible, du catalogue de la collection de poteries conservée au Musée d'Ethnographie d'Addis-Abeba (Hecht, 1969).

3.2.1. Les récipients fermés

La catégorie des récipients fermés à col est la plus importante. Le fond est rond, le profil de la partie inférieur est concave divergent, le profil de la partie supérieure est concave convergent.

Le profil du col est convexe ou droit parallèle. Les rapports proportionnels entre hauteur de corps, hauteur de col et diamètre à l'ouverture varient au regard de la fonction attribuée à la céramique et son contexte ethnoculturel. Il en va de même pour le nombre et le type de préhensions.

Notre description des répertoires morpho-fonctionnels est générale et s'organise au regard de la fonction des récipients – préparation et conservation de liquide, préparation et conservation de semi-solide *versus* solide ou semi-solide, et de la taille de ces récipients. Nous soulignerons toutefois les variabilités et originalités entre les répertoires des différents groupes étudiés.

Jarres à col pour contenus liquides

La préparation, la conservation, le service et la consommation des liquides impliquent l'existence d'une variété de jarres à col de différentes dimensions. Les liquides consommés sont eux-mêmes de différentes natures.

En Éthiopie, se consomme une bière faite à partir d'orge (*tela*) principalement dans la moitié nord de notre région d'étude, tandis que la moitié sud consomme une bière fabriquée à partir de maïs (*borde*). Cette dichotomie n'est pas stricte, les Yem par exemple consomment aussi bien l'un que l'autre. Il est souvent possible de trouver les deux breuvages dans le sud, l'inverse étant moins courant. La distillation de l'*araque*, alcool fort obtenu à partir du maïs, est répandue dans tout le pays. Il existe également un vin de miel, *tejj*.

Les plus grandes jarres, dont la production se fait de plus en plus rare, sont nommées *gan*, *jallo*, *batta*, *zalit* ou encore *bilki*. Ces jarres peuvent être à moitié enterrées dans la maison (Amhara, fig. 2.3.a) ou fixées sur les murs extérieurs des habitations (Yem, fig. 2.6). Elles peuvent être parfois, pour les cérémonies, déplacées à plusieurs personnes à l'aide de grands bâtons de bois passant dans les anses. Les *gan* des Amhara peuvent contenir entre 70 et 100 litres, tandis que les *bilki* des Aari, caractérisés par l'absence de col et un diamètre à l'ouverture large, peuvent contenir jusqu'à 50 litres (fig. 2.17, r). Chez les Oromo de Jimma, la base des jarres est légèrement aplatie, le profil de la partie inférieure est concave divergente, le profil de la partie supérieure est droit divergent, celui du col est droit parallèle. La lèvre est arrondie. Trois anses

en boudin à arc cintré horizontal se situent dans la partie médiane. Trois tailles de jarres existent[40] (fig. 2.8.a et b).

Les jarres de taille moyenne, sont ou non désignées en fonction de leur destination : bière, eau, *arake*, ou vin de miel. Elles sont plus facilement déplaçables et peuvent contenir environs 30 litres. Les jarres employées pour la bière sont généralement un peu plus larges que les jarres employées pour l'eau. La fonction d'une jarre à col est déterminée dès la première utilisation et ne devra plus changer après. Leurs dimensions peuvent également faire varier leur appellation. Il est en effet important de souligner que malgré la variété et l'apparente précision du vocabulaire, il n'existe pas de systématique dans son emploi. Par exemple, dans le nord, n'importe quelle jarre pourra être appelée *gan*, à partir du moment où elle sert à contenir de la *tela* ou du *tejj* ; et il est également vrai qu'un *gan* ne sert pas uniquement à contenir de la bière ou du vin de miel. Ils étaient dans le passé employés également pour stocker l'eau ou les céréales, ou servaient à ranger des vêtements ou autres effets personnels.

Il existe chez les Yem (*tuo*, fig. 2.7.d) et les Amhara (*debriyie*) des récipients de petite taille, globulaires, à col tubulaire, utilisés directement pour boire au goulot, ou pour envoyer un peu de *tela* à ses voisins. C'est une des céramiques favorites qui est toujours apportée durant les cérémonies. Pour un enterrement par exemple, un panier en vannerie servant à contenir l'*injera* – *mosseb* – et un *gan* de *tela* sont apportés par la famille du défunt. Toutes les personnes présentes auront amené leur *debriyie* pour boire ensemble après la cérémonie religieuse à l'Eglise. Un *debriyie* sera donné au prêtre et les autres seront partagés entre les convives. Dans les cultures chrétiennes orthodoxes, un *debriyie* avec un col particulièrement long est nommé *sembete matetcha*[41], ou *tsewa* chez les Guragué (fig. 2.4.f), utilisé les jours fériés pour boire ensemble la bière après la bénédiction du prêtre, comme signe d'unité. Chez les Amhara, les Oromo, le plus petit des récipients à col est nommé *berelle* (fig. 2.8.j). Il sert à boire le vin de miel. Il est particulièrement célèbre pour être fabriqué en verre (Campbell, 2011), mais se trouve couramment en terre cuite dans les milieux les plus populaires.

[40] Ces jarres sont appréhendées comme des êtres féminins, parées d'une « ceinture », mais également d'une décoration au niveau du col, nommée *hammartii*, à l'image des femmes Oromo qui portaient des colliers de perles. Dans son étude de la tradition potière aux environs de Seka, B. Wayessa rapporte cette même tradition, non pas pour les jarres à bière, mais pour les jarres à eau qu'il nomme *okkotee*. Il relève également la coutume de déposer le prépuce de l'homme circoncis sous la jarre à eau pleine comme geste symbolisant la fertilité (2010 : 85).

[41] *Sembete* vient du terme *Sembet* qui désigne le Shabatt. Il sert à nommer l'agape partagé avec le prêtre après l'office religieux, comme une bénédiction. *Matetcha*, signifie littéralement « outil pour boire ».

Jarres à col pour contenus solides ou semi-solides

Dans la majorité des contextes étudiés, une jarre à col court avec deux préhensions, de petite ou moyenne taille, sert pour conserver du beurre, du miel ou pour cuire des haricots. Les plus grands, à l'ouverture un peu plus large, servent à bouillir les céréales, la viande, à préparer le chou, ou encore le porridge d'orge ou d'avoine (*gemfo*). En pays Amhara, ces pots peuvent également être appelés *manchat* ou *aflale* mais personne n'a pu nous indiquer la différence entre tous. Chacun dans sa maison décide d'appeler le pot selon la manière dont il veut l'employer et le nommer[42]. Ce sont des termes interchangeables, de la même manière que ces pots sont multifonctionnels. Chez les Guragué où le terme *gambaye* est employé, un petit bec verseur à profil droit convergent peut se trouver au niveau de la panse supérieure afin d'aider à verser l'eau bouillante.

Une jarre à col spécifiquement employée pour conserver le lait et fabriquer le beurre, se caractérise par la présence d'une seule anse verticale et par la résille d'incisions obliques couvrant la face externe du col qui, créant une surface rugueuse, permet de retenir le beurre lorsque le lait écrémé est versé dans un autre contenant. La traite est généralement faite dans une calebasse avant que le lait ne soit reversé dans cette jarre servant de baratte, sauf chez les Yem, Wolayta, Konto et Oromo Shewa qui utilisent une jatte en céramique dont le profil de la partie inférieure est concave divergent, et celui de la partie supérieure droit convergent (fig. 2.8.c). Dans le sud le beurre est préparé et conservé dans des calebasses. Ailleurs, les pots à col destinés à la conservation du beurre sont généralement de plus petites dimensions avec une ouverture relativement large au regard de leur diamètre maximal (fig. 2.10.d).

Les *jabana*, petits récipients globulaires à col tubulaire avec bec verseur, servent de cafetières et sont célèbres au travers de tout le pays où la cérémonie du café est un rituel quotidien de sociabilité avec le voisinage, ou en famille. Les *jabana* font partie des céramiques favorites, et particulièrement chez les Guragué où elles sont avec le foyer et le pôle central de la maison un élément clé de la vie sociale (fig. 2.4.e). Les cafetières participent également au sein de différents groupes à des cérémonies spirituelles liées à la vénération des esprits (*ukabi*), particulièrement celles qui présentent deux becs verseurs l'un à côté de l'autre. Chez les Oromo Jimma, les cafetières peuvent faire l'objet d'une recommandation particulière donnée par le *qaallu*, autorité religieuse. Ils sont consultés en toutes circonstances, en cas de conflits dans

[42] Deux expressions souhaitant la prospérité d'un foyer, utilisent le terme *manchat* : « ye gomen mencet uta », « ye gemfo mencet gaba ».

l'entourage, ou pour guérir d'une maladie (fig. 2.8.h). Les témoignages des potières rapportent que la majorité des femmes de leur voisinage accomplissent, une ou deux fois par semaine, une cérémonie qui requière de préparer et servir le café aux invités à l'aide d'une *jabana* spéciale, d'employer éventuellement un brûle-encens particulier, mais également d'être habillées avec des couleurs particulières et parées de perles spécifiques. Le concept de santé des Oromo, *fayyaa*, a une place primordiale dans la vie de chacun, et recouvre aussi bien la forme physique et mentale que la paix sociale et l'énergie de prospérer (Edae et Mulu, 2017 : 6). Dilbi a trois cafetières, une qu'elle emploie couramment que sa fille lui a offerte, et deux dont le façonnage a été ordonné par le *qaallu*. Celui-ci prescrit la forme de la cafetière, la taille, la présence d'un ou deux becs verseurs ou non, le type et le nombre de décorations et éventuellement de quel village la cafetière doit venir. Dilbi utilise la plus grande des deux pour la cérémonie du lundi, et l'autre pour celle du mercredi. Ces agapes sont partagées entre voisins et ont pour objectif d'apaiser l'(es) esprit(s) dont elle doit prendre soin. Elles sont à la fois un vecteur de sociabilité (*olla*), et une manière récurrente d'appréhender et de se soumettre à l'ingérence du monde invisible (Hassen et Bartels, 1985). Les femmes récupèrent généralement le(s) même(s) esprit(s) dont leurs mères prenaient soin, et les mêmes jours de culte. Mais cette tradition, majoritairement pratiquée par des femmes de confession musulmane chez les Oromo, Amhara, Guragué, ou encore Kambata, est de plus en plus critiquée.

Les cafetières ne font pas partie de la production des monastères d'artisans du pays Amhara en raison de la prescription à ne pas consommer de café. Dans les cultures méridionales, leur emploi apparaît relativement récent car on y consomme de préférence une infusion de feuilles de cafés et plantes médicinales, alors préparée dans des pots à col dont le diamètre à l'ouverture est plus large et sans bec verseur.

Chez les Amhara, un autre récipient à bec verseur, nommé *kuskust*, est un récipient de petites dimensions dont la panse est sphérique, le col légèrement évasé, avec une anse verticale joignant le col à la panse, et un bec verseur. Il sert à faire chauffer un peu d'eau pour les besoins de la cuisine, pour laver les mains des invités ou pour la toilette de chacun. Il peut être posé directement sur le feu, mais est en général laissé à proximité du foyer pour garder l'eau tiède.

D'autres petits récipients à col court et bec verseur sont plus particulièrement employés par les Guragué et Kambata pour verser le beurre fondu épicé sur les préparations culinaires (fig. 2.5.h).

3.2.2. Les récipients ouverts

Les jattes

Les profils des jattes varient au regard de leur fonction et des contextes ethnoculturels. Elles sont particulièrement employées et nombreuses chez les Amhara et Guragué. Nous décrivons successivement ces différents types morpho-fonctionnels de récipients ouverts.

Chez les Amhara

Buhaqa est un large récipient à fond rond possédant un profil concave divergent et une lèvre arrondie (fig. 2.3.f). Il sert à mélanger la farine et l'eau lors de la préparation des galettes et contiendra la pâte le temps de la fermentation[43].

Taba et *wachit* sont deux termes utilisés pour désigner des récipients à fond plat ou à pied, possédant un profil droit divergent, et une lèvre arrondie ou aplatie, plus rarement éversée (fig. 2.3.g). Ces jattes servent à la présentation de mets solides ou semi-solides, pour le service ou directement pour la consommation. Ils peuvent également servir de louche lors de la préparation des galettes, ou comme écuelle individuelle. Leur taille varie souvent en fonction de la taille de la famille. Les *taba* sont principalement utilisés pour présenter le *nufro* : différentes céréales, pois ou haricots simplement cuits à l'eau et éventuellement salées ; le *gemfo* : un porridge solide d'orge ou d'avoine (Mohammed *et al.*, 2016). Le *wachit* sert plus spécifiquement à présenter le *gomen* (chou) ou les *wot* (tous types de « sauces », ou ragoûts, cuisinés avec ou sans viande). Ces deux termes sont interchangeables, et la différence entre les deux ne peut être actuellement clairement explicitée. Les informations rapportées par la mission Dakar Djibouti indiquent que le terme *wachit* est utilisé en amharique tandis que le terme *taba* est Oromo[44]. Néanmoins nos discussions avec les potières de langue amharique du monastère de Menteq ont abouti au fait que le *wachit* est pour manger directement dedans et qu'il est sans pied, tandis que la poterie appelée *taba* est avec un pied et sert à servir. Il est toutefois possible de manger directement dans le *taba* en fonction du plat cuisiné. Une forme équivalente de jatte, mais plus large, est nommée *dek*. Elle sert à laver les poulets. Enfin, le terme *wadat* désigne une large céramique

[43] Nous avons précédemment évoqué les différents types de galettes, celle consommée par la communauté du monastère, *dabe*, et l'*injera*, plus couramment consommée au travers de toute l'Éthiopie, ou presque. La première a un temps de fermentation d'une nuit, tandis que la seconde est laissée à fermenter trois jours.

[44] Le vocabulaire compilé par Antoine d'Abbadie dans son Dictionnaire de langue amarinnia ne nous renseigne pas davantage, et illustre la richesse linguistique de l'amharique. D'une part un grand nombre de termes se rapportant à des récipients de type bol, écuelle, assiette ne sont plus employés actuellement, sauf peut-être le terme *wadat* qui apparaît de manière sporadique dans les conversations comme un équivalent au *wachit*. D'autre part le terme *taba* désigne une petite assiette en bois, et non pas en poterie.

dont le fond est concave, le profil du corps est droit ou concave divergent, la lèvre arrondie. Elle comporte deux préhensions en boudin à arc cintrés horizontales. Elle sert de contenant et de plan de travail lors du pétrissage de la pâte à pain.

Chez les Guragué

Les jattes ont un pied annelé, un profil concave divergent, le bord est droit, nervuré, et la lèvre aplatie (fig. 2.4.g, h, et i). A l'instar des pots à beurre, le système de préhension est fait de deux séries d'excroissances triangulaires perforées, ou plus rarement d'un bandeau dentelé. Ces préhensions, courtes poignées ou élément d'attache d'un fil utile à la suspension de l'objet, sont également vues comme des décorations. La suspension des poteries au mur de la maison, à l'intérieur comme à l'extérieur, est encore une pratique courante. La carte postale de la maison Guragué, à l'instar des maisons Harari, ou Borana, montre une quantité notable de récipients suspendus au mur à différents endroits de la maison. P. Lebel décrit plus simplement que les poteries décorent la partie haute du mur, suspendues en une ligne horizontale (Lebel, 1969). Mais les traditions changent et l'on voit parfois apparaître chez les potières un petit buffet avec une petite batterie de casseroles, des plats et des assiettes en plastique.

La plus grande des jattes est nommée *sera*, ce qui signifie en Guragué « tradition ». Elle peut aussi être appelée *wanza* (*Cordia africana*). Elle est employée durant les cérémonies religieuses, les mariages...Elle sert à préparer et à servir le *ketfo*. Le *ketfo* est un haché au couteau de bœuf cru, préparé avec du beurre épicé. Il est un plat de fête. Les invités sont servis à l'aide de cuillères en corne dans de plus petites jattes ou sur une feuille d'ensete découpée en rond*, tiles*. Le *ketfo* est accompagné de chou, haché très fin, mélangé à du fromage et couvert de beurre. Les *sera* peuvent être prêtées d'une maison à une autre, mais en général les gens en ont.

Bitere désigne les jattes de taille moyenne à petite, qui sont quotidiennement utilisées pour présenter des céréales bouillies, le porridge, du chou, du fromage, quelques pommes de terre, un avocat…Les plus petites servent à présenter un peu de fromage, de la pâte de piment, ou à donner à manger aux enfants. Ils ne sont lavés qu'avant utilisation, pour que le beurre les imprègne quotidiennement. Les plus grandes jattes de taille moyenne peuvent être plus particulièrement appelées *neckel* ou *taba*, du nom en amharique. Elles servent à présenter le porridge pour 5 ou 6 personnes qui se mange à la main dans le plat.

Les marmites

Elles présentent une partie inférieure peu profonde, au profil concave divergent, et une partie supérieure au profil droit convergent, une carène marque la transition entre ces deux profils. La lèvre est large plate et éversée, souvent marquée d'une rainure accueillant le bord du couvercle. Bien que la forme des marmites puisse être considérée comme fermée, étant donné le diamètre à l'ouverture généralement inférieur au diamètre maximal, nous les faisons relever de la catégorie récipient ouvert au regard de leur faible profondeur et du grand diamètre de leur ouverture qui les différencie bien de tous les récipients fermés de type jarres à col. Elles présentent deux ou quatre petites préhensions, prises plates ou boudin à arc cintré horizontal. Elles sont systématiquement accompagnées d'un couvercle façonné aux dimensions du contenant. Ce type de marmite, nommé *dist*, est présent dans tous les contextes étudiés. Chez les Sidama, Aari et Konso, ces récipients ne sont pas carénés.

Les marmites sont employées pour mijoter les plats en sauce, il en existe de toutes les tailles. Les plus larges, contenant jusqu'à 20 litres, sont employées lors des cérémonies.

Les plaques de cuisson

Les termes, *metad*, *bashe*, *eelee*, *aksha*, désignent un même type de large plaque circulaire utilisée pour la cuisson des galettes de teff. Un plat de même diamètre avec un bord droit parallèle haut sert à la cuisson du pain (la pâte déposée dans le *dabo metad* est contenue dans une enveloppe faite de feuilles d'ensete).

Les noms varient en fonction de la dimension de la plaque de cuisson : les petites peuvent être employées pour des galettes de blé, de maïs ou d'ensete, ou pour torréfier le café.

Les coupes à pied

La forme, la fonction et la distribution de cette catégorie de vases varient fortement, aussi nous décrirons successivement les différents types morpho-fonctionnels employés exclusivement par certains groupes ou par une majorité.

Gaca, *girgira*, *machesha*, désignent de petites coupes à pied servant à brûler de l'encens ou du bois odorant. Ces termes sont préférés par l'un ou l'autre groupe ou interchangeables au sein d'un même groupe. Les chrétiens orthodoxes préfèreront le terme de *gaca* car celui de *girgira* est davantage associé aux pratiques de fumigation islamiques. Le terme *machesha* signifie littéralement « pour enfumer ». Le profil du pied est convexe divergent à sa base, celui du contenant est concave convergent. Une petite prise plate située au niveau du contenant sert de préhension, mais sa présence n'est pas systématique. Dans le nord plus particulièrement, une

céramique de fonction et de forme similaire, accompagnée d'un couvercle ajouré de petites perforations circulaires, est nommée *tenaten* et employée lors des cérémonies de fumigation.

Des coupes à pied possédant des formes relativement similaires servent à contenir des éléments solides ou semi-solides. Le profil du pied est convexe divergent à sa base, surmonté d'un contenant au profil concave convergent avec un bord au profil droit parallèle ou convergent. En pays Amhara, cette coupe est appelée *qebe mestabecha*. Elle est toujours accompagnée d'un couvercle. Cette coupe sert à conserver le beurre après qu'il ait été fondu et mélangé aux épices ; beurre employé par les femmes dans leurs coiffures (fig.2.3.k).

Les contenants à pied servant à boire ne se trouvent que chez les Amhara et les Yem. Chez les premiers, *tuwa* ou *sewa* possède un pied dont le profil est convexe divergent à sa base, et un contenant dont le fond présente un profil concave et un corps au profil droit convergent, ce qui crée une carène au tiers de sa hauteur (fig. 2.3.j). Cette coupe fait partie des poteries favorites. Elle est utilisée pour boire de l'eau, du lait ou de la bière. *Wancha* a la même fonction que le *sewa*, mais propose des formes différentes. Ce même terme peut désigner des formes cylindriques à fond plat avec une ou deux anses en boudin à arc cintré ou un contenant profond, au bord droit évasé terminé par une lèvre arrondie, dont la base est un pied court, largement évasé. Une variété de matériau est employée pour la confection des *wancha* : corne, métal, vermeil (Guindeuil, 2014). L'usage de la céramique est destiné à la classe sociale la plus populaire, à l'instar des *berrelle*. Le récipient des Yem, *tuo*, possède un pied court au profil droit convergent, surmonté d'un contenant au profil concave convergent puis droit ou légèrement convexe parallèle (fig. 2.7.m).

3.2.3. Autres types morpho-fonctionnels d'objets en céramique

Le *mendeja*, largement répandu au sein de la zone étudiée depuis quelques années, sert de braséro. Il possède un pied haut et large au profil droit ou convexe convergent surmonté d'une coupe au profil concave divergent ajourée de perforations circulaires. Le bord est plat et large et comporte dans sa partie interne trois excroissances parallélépipédiques ou triangulaires qui servent de points d'appui aux récipients. L'utilisation récente de braséro, remplace parfois le foyer installé au sein d'une architecture en terre, ou celui à même le sol qui comporte trois pierres, ou pour les plus riches un ensemble de trépieds de foyers en céramique nommés *gulicha*, *gonzie*, ou *te'aa*, en fonction des groupes. Les formes varient au sein de ceux-ci. Ils peuvent présenter un profil droit convergent surmonté d'une partie plane de forme ovoïde ou

être plus large et plus haut avec un profil concave parallèle surmonté d'une assise circulaire légèrement bombée.

Medfia est une céramique de forme singulière, spécialement employée dans la préparation de l'*arake*, l'alcool fort issu d'un procédé de distillation. Elle a la forme d'un pot à col mais se caractérise par une large perforation circulaire au niveau de sa partie médiane. Une préhension en boudin à arc cintré est fixée au niveau du fond. Cinq éléments sont employés dans le processus de distillation de l'*arake*. Le premier est une jarre à col qui servira à contenir la matière première brute. Elle est surmontée du *medfia* dont le col vient se ficher à l'embouchure de la jarre. Le troisième élément est un tuyau en bambou fixé dans la perforation du *medfia* et disposé de manière à être incliné vers le bas jusqu'au quatrième élément qui est une gourde en métal disposée dans une large jatte remplie d'eau.

Kabero désigne le fût en céramique d'un tambour : un cylindre aux parois légèrement convexes dont les ouvertures seront fermées de deux peaux de cuir tendues entre-elles par un système de cordelettes en cuir. Ce tambour est utilisé dans la liturgie chrétienne. Nous n'avons rencontré ce type d'objet que dans la production du monastère de Menteq. Le fût des tambours est plus couramment sculpté dans un tronc de bois, mais la céramique possède une sonorité particulière que certains joueurs de tambour recherchent.

Les faîtes de toit placés au sommet d'un toit conique, ou aux extrémités de l'arête d'un toit ovale à deux pentes sont nommés *gulilat*. Ils se trouvent particulièrement nombreux dans le nord et chez les Konso où ils sont nommés *sira okkoda* (fig. 2.14.c). Cette céramique est de forme conique avec une décoration en relief à son extrémité qui peut éventuellement se terminer par une perforation circulaire permettant d'installer une croix ou encore le corps sphérique d'un *berrelle* en verre ou d'un œuf d'autruche (signe de fertilité). Le *gulilat* peut être remplacé par une céramique cassée, comme le col d'une jarre. Il permet l'écoulement des eaux de pluie en protégeant l'extrémité du pôle principal et est à la fois un signe distinctif de richesse et de dignité. Chez les Amhara, l'expression « sa maison est *gulilat* » sert à indiquer la prospérité de son propriétaire. Les faîtières en céramique sont progressivement remplacées, matériellement et symboliquement, par l'utilisation de toits en tôle ondulée. Chez les Konso, les faîtes, *sira okkoda* servent également de marqueur social. Ils permettent de distinguer si la maison appartient à un cadet, à un aîné, marié ou non, et de savoir qui gère le grenier à céréales. Sa présence ou son absence peut servir à indiquer un décès récent dans la famille. Cet objet apparaît

sur la plupart des constructions traditionnelles possédant un toit en chaume, il est donc un objet symbolique, tant dans sa présence que dans son type de décoration (Shinohara, 1993).

3.3. Evolution du répertoire céramique

Il est très délicat de faire état de l'évolution du répertoire céramique produit en Éthiopie, étant donné que l'apparition et la disparition de certains types morpho-fonctionnels dépendent fortement des contextes culturels et socio-économiques (ruraux ou urbains). Les principaux types disparus ou en voie de disparition sont les plus grandes jarres à bière, les pots à col pour faire chauffer de l'eau, les tasses et les fourneaux de pipe. Hormis les plaques de cuisson employées pour les galettes de teff, les petites plaques pour les galettes de blé ou la torréfaction des grains de café sont de plus en plus souvent remplacées par leurs homologues en métal.

Il est parfois également difficile d'attester de la disparition de certains types car ceux-ci ne sont plus présents sur les marchés, mais font encore l'objet de commande. Par exemple, chez les potières Oromo Guji, des douze types constituant le répertoire morpho-fonctionnel, seul deux sont régulièrement produits : *okote* et *jabana*. Cependant toutes les potières interrogées conservent le savoir-faire relatif au façonnage des autres types qu'elles produisent exceptionnellement[45].

Parallèlement à la disparition ou à la diminution de la production de certains types, les plaques de cuisson pour *injera*, les cafetières et les braséros, sont des types introduits plus ou moins récemment en fonction des groupes ethniques et dont la production ne fait qu'augmenter, reflet de la transformation des modes de vie et de consommation. Chez les Oromo Jimma, l'évolution des mœurs se traduit par exemple par la disparition des jarres à bière, étant donné les prescriptions de plus en plus suivies par la population musulmane à ne pas boire d'alcool (Mains, 2004). Elles ont été par ailleurs largement remplacées par leurs homologues en plastique.

[45] Trois types ne sont produits que très rarement : *medfi*, *girgira*, et *waba*. La distillation de l'*arake* ne se fait plus que très rarement dans la vaisselle en céramique ; et les *gigira* produits par les Wolayta et les Sidama sont préférés à ceux produits par les Guji. Trois autres sont irrégulièrement produits : *kele* et *ubura*, *dysti.* Ces derniers *disty* étant davantage demandés au moment des fêtes de Noël et Pâques. Les plus grandes *okote*, nommées *waba*, ont été largement remplacées par les jerrycans et autres contenants en plastique. Elles sont désormais produites uniquement sur commande. Les plus petites *okote*, nommées *tuwe*, sont encore recherchées sur le marché, elles sont donc encore exceptionnellement produites spontanément par les potières (particulièrement par les plus jeunes), en petit nombre.

Type-morphologique	Fonction	AMHARA	GURAGUE	OROMO JIMMA	YEM
Récipients à col pour liquides	grande jarre à bière	*gan*	*gano*	*jallo*	*gan*
	moyenne jarre à bière	*madiga*	*gumba*	*xibbe / uroo*	*gembo*
	pour l'eau	*insra*	*insela*	*uroo / okkotee*	*gembo*
	pour fabrication araque	*insra*	*gumbo*	*chingo*	*gembo*
	petite jarre à bière	*gambo*	*gambo*	*ilmo*	*gima*
	plus petit contenant à bière	*docho*	*tsewa*	*roo'oo*	
	contenant pour boire la bière	*debriyie*			*tuo*
	contenant pour boire le vin de miel	*berelle*			
Récipients à col pour semi solide	pour bouillir et cuisiner	*masero*	*gambaye*	*okkotee*	*gawa*
			tinkiye		
	baratte	*debre*	*washer*		
	pour conserver le beurre	*chinkula*	*kwanchila*		
Récipients à col pour chauffer des liquides	pour tiédir de l'eau	*kuskust*		*xeebee*	
		mankorkoria	*mankorkoria*	*mankorkoria*	*mankorkoria*
	pour préparer et servir le café	*jabana*	*jabana*	*jabana*	*jabana*
	pour infusion feuilles de café		*gwanatiti*		
	pour servir beurre fondu		*kilela*		
	pour fabrication araque			*chingo*	
Jattes	pour la viande crue		*sera*		
	multi-fonction, présentation ou service, collectif ou individuel	*taba*	*taba*		*sato*
		wachit	*bitere*		
	pour torréfier le café			*artuu*	
	pour le mélange farine eau	*buhaqa*			
	pour laver les poulets	*dek*			
	pour pétrir	*wadat*			
	pour la traite				
	pour araque	*?*	*?*	*okkotee*	
Marmites	pour cuisiner	*dest*	*desti*	*desti*	*dyst, ota*
	pour le porridge			*xuuwwee*	*ota*
Plaques de cuisson	pour *injera*	*metad*	*mitado*	*eelee tafita*	*metad*
	pour *kita*	*rejet*		*eelee kixxa*	*metad*
	pour *ensete*			*eelee kotcho*	*haito metad*
	pour pain	*dabo metad*		*eelee dabo*	
Coupes à pied	pour beurre	*qebe mestabecha*			
	pour fromage épicé				
	pour boire	*sewa*			*tuo*
		wancha			
	pour brûler de l'encens	*gaca*	*?*	*girgiraa / girgitaa*	
	pour braséro	*mendeja*	*mendeja*	*mendeja*	
Autres	Outil pour araque	*medfia*		*keddo*	
	Trépieds de foyer	*gulicha*	*gonzie*	*guliichaa*	*te'aa*
	Faitière de toit	*gulilat*			
	Fût de tambour	*kabero*			
	Fourneau de pipe		*kwemet*	*gaya*	
	Assiette				
	Tasses	*finjal*	*finjal*	*finjal*	
En rouge les types sacralisés					
En bleu les types disparus					

Tabl. 2.3 (1/3). Occurrence et termes vernaculaires des poteries produites par les groupes ethniques Amhara, Guragué, Oromo Jimma, et Yem.

Type-morphologique	Fonction	KONTA	KAMBATA	WOLAYTA	OROMO SHEWA
Récipients à col pour liquides	grande jarre à bière	*batta*	*zalit*	*batta*	*gani*
	moyenne jarre à bière	*otto*	*?*	*otto*	*okotie, alfafe*
	pour l'eau	*tuga*	*bosso*	*otto*	*huubboo*
	pour fabrication araque	*otto*	*bosso*	*otto*	*arake*
	petite jarre à bière		*zale*		
	plus petit contenant à bière				
	contenant pour boire la bière	*?*			
	contenant pour boire le vin de miel				
Récipients à col pour semi solide	pour bouillir et cuisiner	*dist*	*kurita*	*otto*	*okotie sumo*
			kure		*okotie marquaa*
	baratte	*?*	*ataratcho*	*menache*	*okotie anani*
	pour conserver le beurre		*gambo, logumu*	*logumua*	*okotie dada*
Récipients à col pour chauffer des liquides	pour tiédir de l'eau				
	pour préparer et servir le café	*kalicha*	*jabana*	*jabana*	*jabana*
	pour infusion feuilles de café	*jabana*			
	pour servir beurre fondu		*korentcho*		
	pour fabrication araque		*bosso*		
Jattes	pour la viande crue		*shate*		*wochiti*
	multi-fonction, présentation ou service, collectif ou individuel		*djambura*	*kereya*	*wochiti*
				afliye, aflale	*eelle tipse*
	pour torréfier le café				
	pour le mélange farine eau				
	pour laver les poulets				
	pour pétrir				
	pour la traite	*taro*		*qulia*	*tuwe*
	pour araque		*saera*	*kere*	
Marmites	pour cuisiner	*dist*	*dist*	*distya*	*disti*
	pour le porridge	*dist*			
Plaques de cuisson	pour *injera*	*bashe*	*metad*	*bashe*	*eelle budena*
	pour *kita*				
	pour *ensete*	*bashe*	*metad*		
	pour pain	*bashe*	*dabo metad*	*gabari*	*eelle dabbo*
Coupes à pied	pour beurre				
	pour fromage épicé	*chata*	*djambura*	*shatya*	
	pour boire				*tuwe*
	pour brûler de l'encens			*girgira*	*girgira*
	pour braséro		*mendeja*	*mendeja*	
Autres	Outil pour araque			*medfia, taro*	
	Trépieds de foyer		*gulicha*		*gulicha*
	Faitière de toit			*gululat*	
	Fût de tambour				
	Fourneau de pipe	*konche*			
	Assiette				
	Tasses				
En rouge les types sacralisés					
En bleu les types disparus					

Tabl. 2.3 (2/3). Occurrence et termes vernaculaires des poteries produites par les groupes ethniques Konta, Kambata, Wolayta, Oromo Shewa.

Type-morphologique	Fonction	SIDAMA	OROMO GUJI	KONSO	MAALE	AARI
Récipients à col pour liquides	grande jarre à bière	*?*			*ala oti*	*bilki*
	moyenne jarre à bière	*gambaïcho*	*okote*	*luba*	*ala oti*	*mataja*
	pour l'eau	*gambaïcho*	*okote*	*okkoda*		*mataja*
	pour fabrication araque		*waba*	*okkoda*	*arak oti*	*mataja*
	petite jarre à bière		*okote*		*ala oti*	
	plus petit contenant à bière					
	contenant pour boire la bière					
	contenant pour boire le vin de miel					
Récipients à col pour semi solide	pour bouillir et cuisiner	*midanncho*	*okote, tuwe*		*samo oti*	*tila*
		finicho			*ashki oti*	
	baratte	*gambïcho*	*okote*			
	pour conserver le beurre	*busicho*	*ubura*			
Récipients à col pour chauffer des liquides	pour tiédir de l'eau			*okkoda*		
				dama		
	pour préparer et servir le café	*jabanu*	*jabana*	*jabana*	*jabana*	*jabana*
	pour infusion feuilles de café			*okkoda*	*tukko oti*	*bun-til*
	pour servir beurre fondu	*gugudo*	*kele*			
	pour fabrication araque					*arak-til*
Jattes	pour la viande crue					
	multi-fonction, présentation ou service, collectif ou individuel	*qoree*			*?*	
	pour torréfier le café		*elle*			*aksha*
	pour le mélange farine eau					
	pour laver les poulets					
	pour pétrir					
	pour la traite					
	pour araque					*bilki*
Marmites	pour cuisiner	*dist*	*disti*	*dist*	*disto*	*disti*
	pour le porridge				*kalko oti*	
Plaques de cuisson	pour *injera*			*elle*	*metad*	*aksha*
	pour *kita*			*piraKaïda*		
	pour *ensete*		*elle*			
	pour pain				*dabo metad*	
Coupes à pied	pour beurre					
	pour fromage épicé	*tilte*				
	pour boire					
	pour brûler de l'encens	*girgira*	*girgira*			*machecha*
	pour braséro	*mendeja*				*mendeja*
Autres	Outil pour araque		*medfi*			*medfia*
	Trépieds de foyer				*nabanno*	
	Faitière de toit			*sira okkoda*		
	Fût de tambour					
	Fourneau de pipe				*masherito*	
	Assiette				*boko*	
	Tasses		*sini*			*sini*
En rouge les types sacralisés						
En bleu les types disparus						

Tabl. 2.3 (3/3). Occurrence et termes vernaculaires des poteries produites par les groupes ethniques Sidama, Oromo Guji, Konso, Maalé, Aari.


a
b
c
d
e
f
g
h
i
j
k

Fig. 2.3. Répertoire de poteries en pays Amhara : a) *Gan*, jarre de grande dimension servant à la préparation et conservation de la bière *tela* ; b) Ensemble de vases empilés pour cuisson. A droite, *madiga*, jarre à bière un peu plus petite que le *gan* ; à gauche *masaro* servant à bouillir des céréales et tubercules ; tout à gauche, petite jarre à col, *gumbo*, servant à transporter et servir la bière ; devant un braséro *mendeja*, surmonté par le *medfia*, outil servant à boucher les jarres lors de la fabrication de l'*araque* ; c) *Gumbo*, petit jarre à bière. La technique de transport des poteries et des charges en général est commune à toute notre zone d'étude : le pot est porté sur le dos, retenu par un cordage passant par les préhensions et s'appuyant sur le thorax des femmes ; d) *Docho*, petite jarre à une préhension servant au service de la bière ; e) *Dist*, large marmite servant à la cuisine de plats en sauce et des porridges. Ces vases sont systématiquement accompagnés d'un couvercle façonné aux dimensions exactes du contenant. Ce récipient est la plus grande des tailles de marmite et ne se fabrique pratiquement plus car les habitants leur préfèrent leur homologue en métal. Ces grandes marmites sont toutefois encore exceptionnellement commandées pour les mariages et la préparation du *doro wot* (poulet en sauce épicée). Les marmites de taille moyenne sont encore régulièrement produites ; f) *Buhaqa*, large jatte servant à mélanger la farine de teff et l'eau lors de la préparation des galettes, et à conserver la pâte le temps de la fermentation ; g) *Taba* ou *wachit*, petite à moyenne jatte servant à la présentation de mets solides ou semi-solides : le *nufro* – différentes céréales, pois ou haricots simplement cuits à l'eau et salés ; le *gemfo* – porridge d'orge ou d'avoine ; le *gomen* – chou ; ou les *wot* – tous types de sauces cuisinés avec ou sans viande ; h) *Metad*, plaque de cuisson pour les galettes de teff surmontée de son couvercle en bouse de vache et déposée sur les trépieds de foyer, *gulicha* ; i) *Jabana*, cafetière servant à la préparation et au service du café. Elle est toujours déposée sur le braséro ou sur un petit support en fibres végétales à côté d'une petite table où sont posées les tasses. A proximité est une petite coupe à pied, *gaca*, dans laquelle un peu de charbon incandescent est déposé avec de l'encens au moment de servir le café ; j) *Wancha* avec ou sans pied, et au centre *tuwa* ou *sewa*, coupes utilisées pour boire de l'eau, du lait ou de la bière ; k) *Qebe mestabecha*, coupe employée pour la conservation du beurre qui, une fois clarifié, est mélangé aux épices avant d'être enduit sur les cheveux des femmes. Cette coupe s'accompagne toujours d'un couvercle.


a
b
c
d
e
f
g
h
i
j
k
l

Fig. 2.4. Répertoire de poteries en pays Guragué : a) *Gano*, jarre de grande dimension servant à la préparation et conservation de la bière *tela* ; b) *Washer*, jarre de taille moyenne servant à conserver le lait et à fabriquer le beurre. Des formes similaires sont employées pour l'eau : *insela*, et la conservation de la bière : *gumba* ; c) *Tinkiye*, pot à col employé pour faire bouillir les haricots, les pois, les choux, éventuellement préparer le fromage aux épices ; c) *Kwanchila,* pot à col court employé pour la conservation du beurre. Le plus petit des pots à beurre est nommé *kilela*. Les pots à beurre sont avec ou sans pied, avec ou sans bec verseur ; d) *Jabana*, vase servant quotidiennement pour préparer et servir le café, indispensable à l'organisation de toutes cérémonies ; e) *Tsewa*, vase à col servant à conserver et servir la bière spécialement destinée à la cérémonie en l'honneur de la Vierge Marie, *ye Maryam Yenkeri*, et partagée avec ses proches. La bière est préparée à chacun son tour et sera en partie conservée dans le *tsewa* de la maison ; f) *Sera*, terme qui signifie « tradition » est la plus grande des jattes, employée durant les cérémonies religieuses ou les grands évènements comme les mariages. Elle sert à préparer et à présenter le *kẹtfo*, un haché au couteau de bœuf cru préparé avec du beurre épicé. Les invités sont servis à l'aide de cuillères en corne dans de plus petits récipients ou sur une feuille d'ensete découpée en rond, *tiles*. Le *kẹtfo* est accompagné de chou, haché très fin, mélangé à du fromage et couvert de beurre. Les mariages ont souvent lieu quatre jours avant *Maskal*. Les *sera* peuvent être prêtées d'une maison à une autre, mais les maisonnées en possèdent généralement au moins une ; g) *Bitere*, désigne les jattes de taille moyenne à petite, produites en batterie, quotidiennement utilisées pour présenter les *porridges*, le *nufro*, les plats cuisinés à base de chou, de fromage, de pomme de terre, d'avocat…Les plus petites servent à présenter un peu de fromage, de pâte de piment ou à donner à manger aux enfants ; h) *Bitere* à ne nettoyer qu'avant utilisation de manière à ce que le beurre ou la matière grasse continue d'imprégner la céramique même quand elle attend d'être utilisée ; i) *Mendeja* et *Gonziye* disposés à proximité du *mijaca,* l'emplacement du feu, un grand cercle en avant du pôle central fait en bouse de vache et argile crue, ou en pierre dans les maisons les plus prospères. Il est un élément essentiel de la culture et des conceptions religieuses Guragué, tout comme la préparation du café qui se déroule invariablement à proximité de ces éléments ; j) *Gonziye*, les trépieds de foyer, sont invariablement disposés près du foyer, en triangle lors de leur utilisation, et quand ils ne sont pas employés, en ligne sur le bord du *mijaca* du côté opposé à la porte, de manière à laisser venir la lumière sur le centre du foyer. Cette prescription semble liée au culte du Tonnerre ; k) *Mendeja* est un braséro qui développe des dimensions et une forme singulière par rapport aux autres braséros produits ailleurs en Éthiopie. Ils sont transportables et ont comme autre intérêt d'économiser du bois. A l'intérieur de la maison, le braséro est disposé à proximité du *mijaca*.

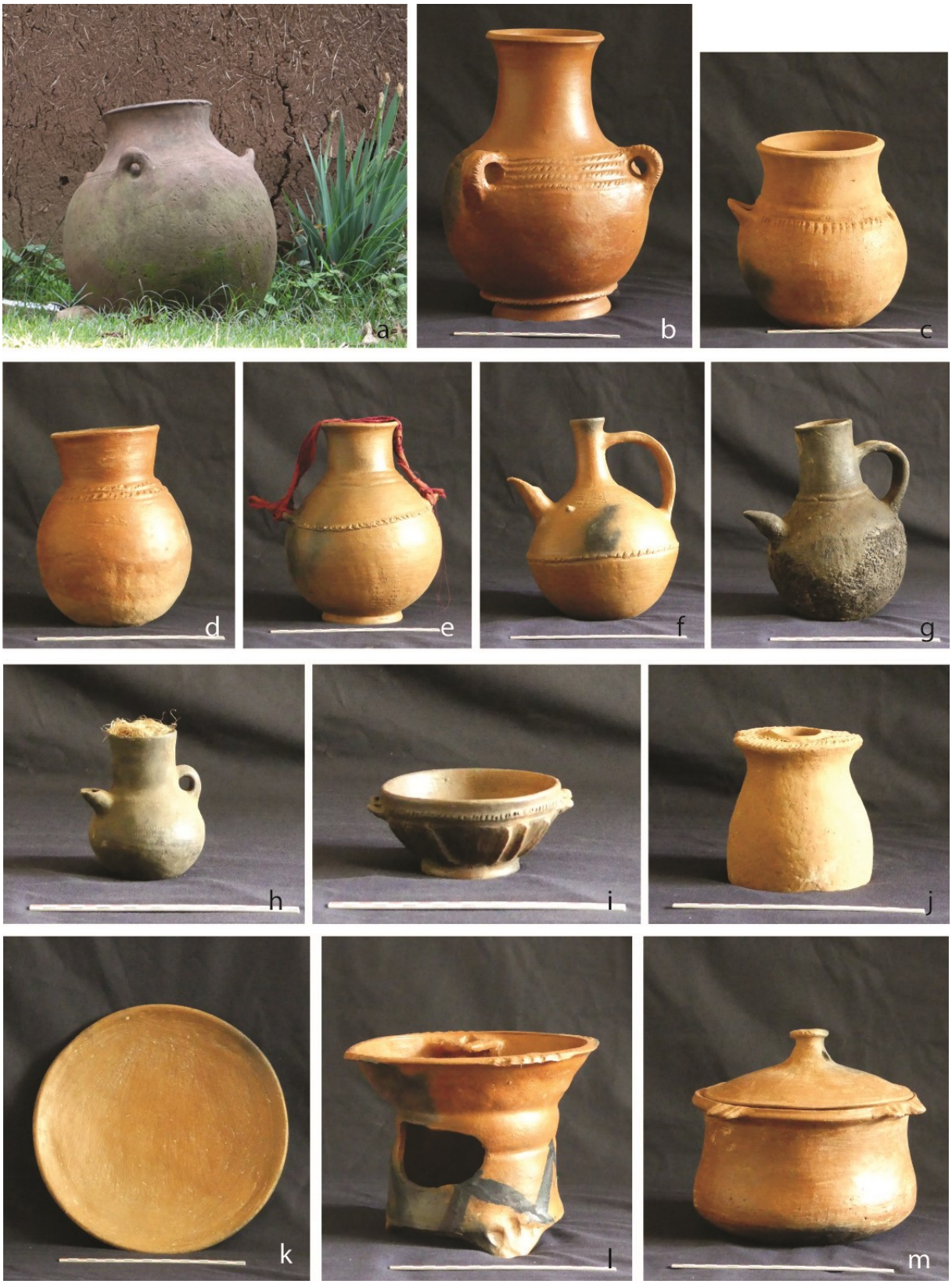

a
b
c
d
e
f
g
h
i
j
k
l
m

Fig. 2.5. Répertoire de poteries en pays Hadiyya et Kambata : a) *Zalit*, grande jarre pour la préparation et la conservation de la bière *tela* ; b) *Bosso*, jarre de taille moyenne employée pour transporter et conserver l'eau ou la bière ; c) *Kure*, petit pot à col à ouverture large employé pour bouillir les céréales, les tubercules, les légumes ; d) *Gambo*, pot à col pour conserver le beurre ; e) *Logumu*, pot à col pour conserver et transporter le beurre et le fromage. C'est un petit vase servant particulièrement aux occasions exceptionnelles à apporter dans la maison où l'on est invité, un peu de beurre, ou des plats de fêtes : *anakala* – graines d'orge grillées mélangées à du beurre ; ou *chuko* – farine d'orge mélangée à du beurre ; f) *Jabana*, pot à col tubulaire et bec verseur employé pour la préparation et le service du café ; g) *Jabana*, forme ancienne de cafetière avec une ouverture plus large ; h) *Korentcho*, petit pot destiné à servir le beurre fondu sur les plats cuisinés ; i) *Shate*, bol de différentes dimensions pour présenter le *ketfo*. Les plus grandes jattes, nommées, *djambura*, servent à la présentation du plat de fête *atakana*, à base de *bula* (sève d'ensete) cuit dans le beurre, le lait, le fromage et les épices ; j) *Gulicha*, trépied de foyer toujours vendus par trois ; k) *Metad*, plaque de cuisson employée pour la préparation de l'*injera* ; l) *Mendeja*, braséro ; m) *Dist*, marmite servant à la préparation des plats cuisinés, il en existe plusieurs tailles en fonction de la taille de la famille.

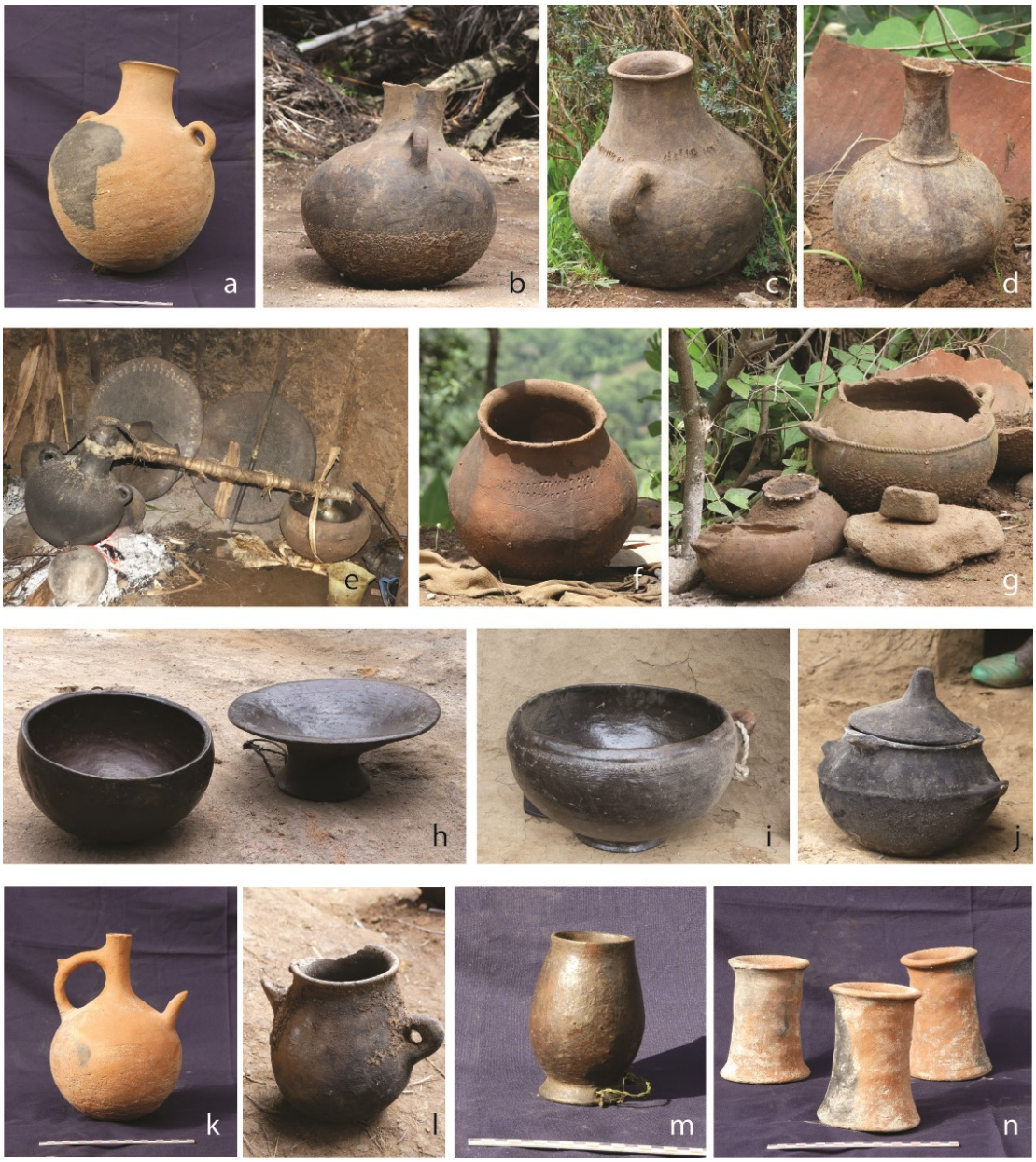


Fig. 2.6. Répertoire de poteries en pays Yem : a) *Gembo*, jarre à col de taille moyenne à deux anses, employée pour le transport et la conservation de l'eau, et pour la fabrication de l'*araque* ; b) et c) *Gima*, jarre à col de taille moyenne à une anse employée pour la conservation de la bière d'orge, *tela*, ou de la bière de maïs, *borde* ; d) *Tuo*, pot à col tubulaire servant à boire de l'eau ou de la bière, dans la maisonnée, chaque membre de la famille aura le sien tandis que qu'autres sont réservés aux invités ; e) Installation de distillation pour la fabrication de l'*araque*, alcool fort à base d'orge et de *gecho*. A l'arrière sont visibles les plaques de cuisson : à droite, *metad*, employée pour l'*injera* ; et à gauche, *haito meda*, reconnaissable par la décoration présente sur tout le pourtour, servant à la cuisson des pains ou galette d'ensete ; f) *Gawa*, récipient fermé sans anse, de différentes tailles, employé pour la cuisson du maïs ; g) *Ota* (à l'arrière), récipient à large ouverture et deux anses, de différentes tailles, employé pour la cuisson du chou, des haricots et tubercules, et pour la préparation d'un porridge de blé, d'orge ou de maïs ; h) et i) *Sato*, terme désignant les contenants de type jatte ou coupe à pied, employés pour la présentation des plats de fêtes préparés avec du beurre ; j) *Dist*, marmite, de différentes tailles, réservée à la cuisson des plats cuisinés en sauce ; k) *Jabana*, pot à col tubulaire servant à la préparation et au service du café ; l) *Mankorkoria*, récipient fermé à bec verseur employé pour faire chauffer de l'eau ou du beurre ; m) *Tuo*, vase à boire dont la fonction est identique à celle précédemment décrite pour le même terme ; n) *Te'aa*, trépieds de foyers toujours vendus par trois.



Fig. 2.7. *Gan*, très large jarre à col employée pour la fabrication et la conservation de la bière d'orge chez les Yem.


a
b
c
d
e
f
g
h
i
j
k
l

Fig. 2.8. Répertoire de poteries en pays Oromo Jimma : a) Ensemble de poteries employées par Dilbi, potière en pays Oromo Jimma ; b) *Xibbe*, au premier plan, jarre de taille moyenne employée à la première fermentation de la bière d'orge, *tela*. Après une semaine de fermentation, la bière est versée pour conservation dans une plus grande jarre nommée *jaaloo* ; c) *Okkotee*, servant à bouillir les céréales, le chou, les haricots… ; d) *Dist*, marmite servant à la cuisine ; e) *Okkotee*, grande jatte employée dans le procédé de fabrication de l'*araque* ; f) *Artuu*, petite plaque de cuisson servant à la torréfaction des grains de café ; g) *Jabana*, vase à col tubulaire employé pour la préparation et le service du café ; h) *Jabana* prescrite par les *qaallu*, autorités spirituelles, servant de manière exceptionnelle en l'honneur des esprits de la maisonnée ; i) *Girgira*, brûle encens intimement lié à la cérémonie du café ; j) *Berelle*, petit vase à col servant à boire le vin de miel, objet du musée de Jimma ; k) Jatte conservée au musée de Jimma, employée à la présentation et à la consommation du porridge. Ce type de poterie a complètement disparu du répertoire en vigueur actuellement ; l) *Mankorkoria*, objet du musée de Jimma, employé pour faire chauffer de l'eau et préparer le thé.


a
b
c
d
e
f
g
h

Fig. 2.9. Répertoire de poteries en pays Konta : a) *Otto* est un terme générique pour désigner les jarres de taille moyenne à grande. Les plus grandes avec un diamètre à l'ouverture plus large servent à la préparation et à la conservation de la bière. Les plus petites sont employées pour la cuisson des pommes de terre et autres racines ; b) *Otto*, à gauche, jarre avec un col plus long à ouverture étroite employée pour la préparation du café élaboré à base de feuilles de caféiers et de plantes médicinales ; c) *Taro*, récipient fermé servant à la traite des vaches ; d) *Dist*, récipient fermé de type marmite servant à cuisiner le porridge, le chou, les pois, les haricots ; e) *Chata*, coupe à pied employée pour présenter le fromage préparé avec du beurre et des épices, souvent mélangé aux préparations à base d'ensete, ou mangé avec les galettes *untcha* ; f) *Otto*, pour la préparation du café ; g) et h) *Dist*, pour bouillir les céréales, le maïs, les tubercules.



Qulia



Girgira



Mitta Mendeja



Akimbalo : made with cow dung mixed with clay and straw. This cover of Bashe is made by Kambata or Amhara ethnic groups.



Tintita Mandeja



Gululat



Jabana



Kere



Shatya



Distya



Logumua



Aflale



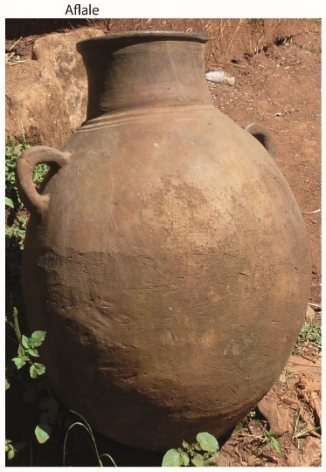
Medfia



Otto



Menache



Batta



Bashe



Gabari



Bashya

Fig. 2.10. Répertoire de poteries produites par les Wolayta (Cauliez *et al*. 2015) : a) *Qulia*, pot à col à une anse verticale employé lors de la traite des vaches ; b) *Girgira*, coupe à pied employée pour brûler de l'encens pendant la cérémonie du café ; c) *Mitta Mendeja*, jatte avec prise plate sur le bord interne servant de braséro ; d) *Tintita Mendeja*, base cylindrique avec ouverture dans la partie médiane, surmontée d'une assiette perforée, servant de braséro ; e) *Gululat*, forme semi-sphérique surmontée d'une colonette ornée, utilisée comme faîte de toit ; f) *Jabana*, pot à col à une anse verticale et bec verseur employé comme cafetière ; g) *Kere*, large jatte employée pour la fabrication de l'*araque* ou pour la préparation des pâtes à pain, des galettes ou du porridge ; h) *Shatya*, coupe à pied employée pour le service et la consommation des mets de fête ; i) *Dystia*, marmite à couvercle employée pour la préparation des plats en sauce ; j) *Aflale*, pot à col à deux anses horizontales employé pour la conservation des liquides ; k) *Medfia*, pot à col sans anse avec ouverture circulaire au niveau de la panse, employé dans la fabrication de l'araque ; l) *Otto*, grande jarre à deux anses verticales employée pour le transport de l'eau ; m) *Menache*, jarre de taille moyenne à une anse horizontale employée pour la conservation du lait et la fabrication du beurre ; n) *Batta*, grande jarre à deux anses verticales employée pour la fabrication de la bière ; o) *Bache*, large plat de cuisson employé pour cuire les galettes de teff ; p) *Gabari*, large plat employé pour la cuisson du pain ; q) *Bashya*, poêle utilisée pour griller les grains de café.

Girgira



Eelle Buna



Jabana



Mendeja



Eelle Dhabo





Disti

Tuwe



Wochiti





Elle Tips

Some photo are missing:
- Okotie Arake
- Mendeja for wood
- Okotie Sumo
- Okotie Dada
- Huubboo

Okotie/Alfafe



Daka



Eelle Budena

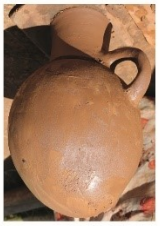




Gani



Girgira



Okotie Anini



Siga Metibesha



Wochiti Kifto

Fig. 2.11. Répertoire de poteries produites par les Oromo Shewa (Cauliez *et al*. 2015) : a) *Girgira*, coupe à pied employée pour brûler de l'encens pendant la cérémonie du café ; b) *Eelle Buna*, petite poêle à manche, employée pour griller les grains de café ; c) *Jabana*, pot à col tubulaire à une anse employé pour la préparation et le service du café ; d) *Mendeja*, coupe à pied avec fond perforé et ouverture à la base du pied servant de braséro ; e) *Eelle Daabo*, large plat employé pour la cuisson du pain ; f) *Disti*, marmite à deux ou quatre anses et son couvercle, employée pour la préparation des plats en sauce ; g) *Tuwe*, pot à col étroit à une anse de petite dimension employée pour faire chauffer de l'eau ou donner à boire aux enfants ; h) *Wochiti*, coupe à pied et son couvercle, employée pour la présentation des plats préparés avec du beurre ; i) *Elle Tips*, plat circulaire à deux anses horizontales employé pour griller de la viande ; j) *Daka*, large jatte utilisée lors de la préparation de l'*araque* ou pour la préparation des pâtes à pain, des galettes ou du porridge ; k) *Okotie* / *Aflale*, jarre à eau de taille moyenne pour transporter l'eau ou conserver le lait ; l) *Elle budena*, large plaque employée pour la cuisson des galettes de teff ; m) *Gani*, grande jarre à trois anses verticales employée pour la conservation de l'eau ou de la bière ; n) *Girgira*, trépied de foyer ; o) *Okotie Anini*, petit jarre à une anse verticale employée pour la conservation du beurre ; p) *Siga Metibesha*, petit braséro employé pour servir la viande ; q) *Wotchiti ketfo*, petite coupe à pied annulaire ornée de petites prises plates triangulaires, employée pour le service du *ketfo* (viande hachée préparée avec du beurre épicé).



Fig. 2.12. Répertoire de poteries en pays Sidama : a) *Gambaicho*, jarre à col de taille moyenne destinée à conserver l'eau, le lait, à préparer le beurre ou à faire bouillir le maïs ; b) Ensemble de poteries généralement présentes dans une maisonnée : en arrière-plan à gauche, *mindanncho*, pot à col à une anse, de taille variable, employé pour la cuisson des haricots, des légumes ou de la viande ; en arrière-plan à droite, et au premier plan à gauche, *finincho*, pot à col employé pour cuire des haricots, des légumes ou de la viande, il peut également servir à conserver du lait ; au premier plan à droite, *gugudo*, pot à col tubulaire à une anse employé pour boire du lait, le faire bouillir, filtrer le beurre, parfois conserver le beurre ; c) *Jabanu*, pot à col tubulaire, à une anse, employé pour la préparation et le service du café ; d) *Mindanncho* ; e) *Finincho* ; f) *Tilte*, à l'arrière-plan, récipient fermé à pied, de forme ovoïde possédant toujours deux petites prises plates en guise de préhension, employé pour la présentation et la consommation des plats à base d'ensete ; g) *Dist*, marmite employée pour la préparation des plats en sauce ; h) *Mendeja*, braséro ; i) *Qoree*, jatte autrefois utilisée pour le service et la consommation des repas.



Fig. 2.13. Répertoire des poteries en pays Gédéo et Oromo Guji : a) *Waba*, jarre de taille moyenne à grande, servant à transporter et conserver de l'eau. Elle est également employée dans le procédé de distillation de l'*araque*. Elle peut également servir à la conservation du lait et à la fabrication du beurre, mais celui-ci est toujours conservé dans l'*ubura* ; b) et c) *Okote*, pot à col à usages multiples principalement employé pour la conservation du lait et la fabrication du beurre. De taille moyenne à grande, ils sont couramment employés pour la cuisson du chou ou de l'ensete ; d) *Ubura*, pot à col employé pour la préparation et la conservation du beurre. Les plus grands vases de ce type peuvent être employés à la cuisson de la viande ; e) *Tuwe*, pot à col de très petite taille servant à faire bouillir de l'eau, à donner du lait aux enfants. Il peut également être emporté rempli de café chez les voisins ; f) *Ubura* ; g) *Kele*, pot à col court avec une large anse horizontale, spécialement utilisé pour la préparation du café selon une recette propre aux Oromo Guji. Les grains de café frais sont équeutés de manière à conserver l'écorce. Cuits dans du lait puis revenus dans du beurre, ils deviennent très tendres et peuvent ensuite se conserver longtemps ; h) *Medfi*, pot à col tubulaire avec une large ouverture circulaire, employé pour la distillation de l'*araque*. Le col est enfilé dans celui de la jarre *waba* pour récupérer les vapeurs qui circuleront ensuite par un tuyau placé dans l'ouverture circulaire de la panse ; i) et j) *Jabana*, pot à col tubulaire servant à la préparation et au service du café ; k) et l) *Dist*, marmite à couvercle employée pour la cuisine des plats en sauce ; m) *Girgira*, petite coupe à pied servant de brûle-encens.



Fig. 2.14. Répertoire de poteries en pays Konso : a) *Luba*, jarre à col de taille moyenne à grande employée pour la préparation et la conservation de la bière de maïs, *borde* ; b) *Okkoda*, jarre à col de taille petite à moyenne, multifonction : conservation et service de la bière, cuisson des céréales, des légumes, des pois et des haricots, cuisine du porridge… ; c) *Sira okkoda*, faitière de toit employée comme marqueur social. Il permet de distinguer si la maison appartient à un cadet, à un aîné, marié ou non, de savoir qui gère le grenier à céréales. Sa présence ou son absence peut servir à indiquer un décès récent dans la famille. Cet objet présent sur la plupart des constructions traditionnelles possédant un toit en chaume est donc un objet symbolique, tant dans sa présence que dans son type de décoration (Shinohara, 1993).

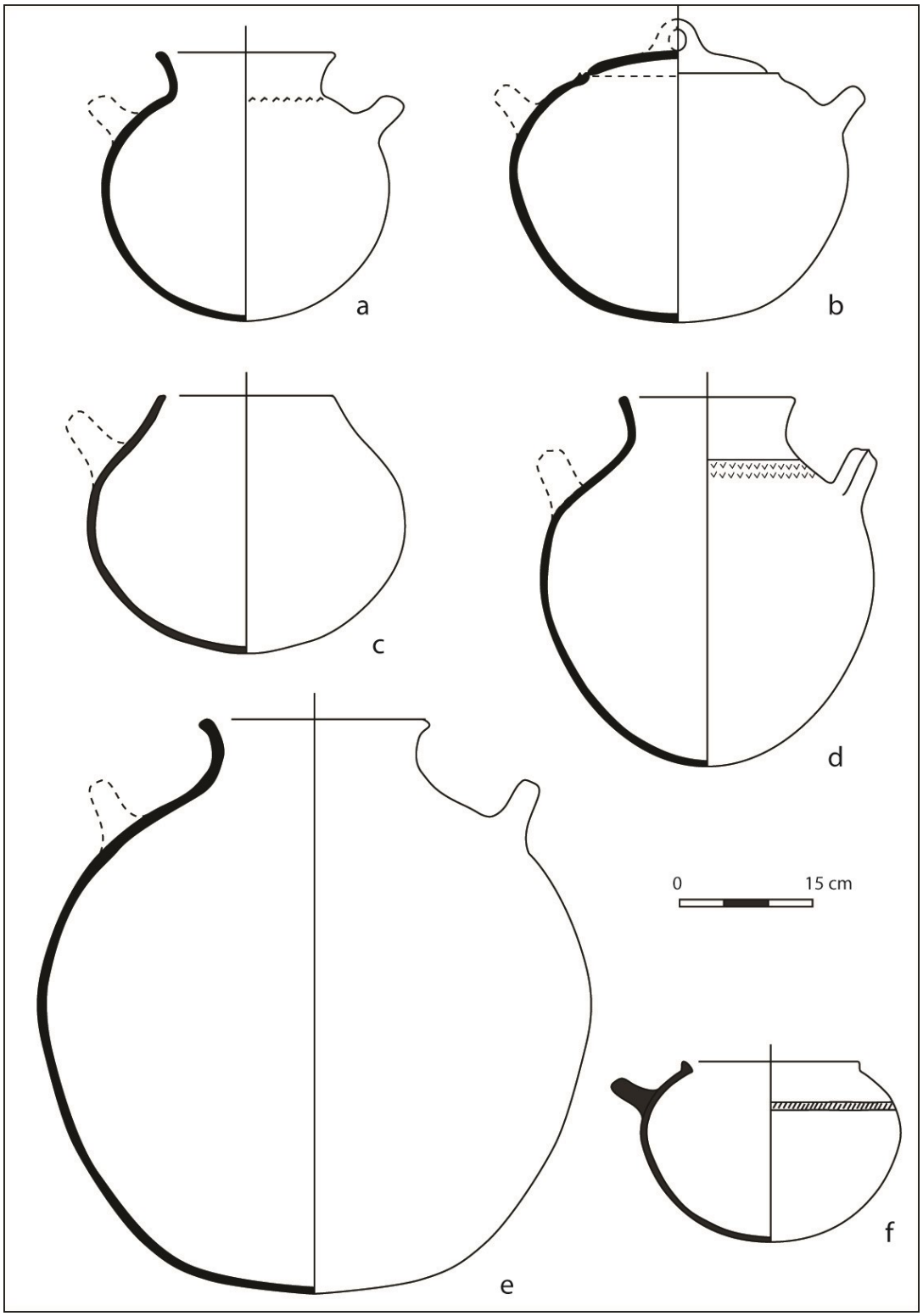


Planche. 2.1. Répertoire des poteries en pays Maalé : a) *Samo oti*, récipient fermé avec couvercle employé pour la cuisine, pour faire bouillir le maïs, les tubercules, le chou, les légumes…, préféré durant la saison sèche ; b) *Ashki oti*, récipient fermé avec couvercle employé pour la cuisine, pour faire bouillir le maïs, les tubercules, le chou, les légumes…, préféré durant la saison pluvieuse ; c) *Kalko oti*, récipient fermé de type marmite, employé pour préparer le porridge ; d) *Ala oti*, jarre de taille moyenne employée pour la préparation et la conservation de la bière de maïs ; e) *Ala oti*, jarre de grande taille employée pour la préparation et la conservation de la bière de maïs ; f) *Disto*, employé pour cuisiner les plats en sauce.

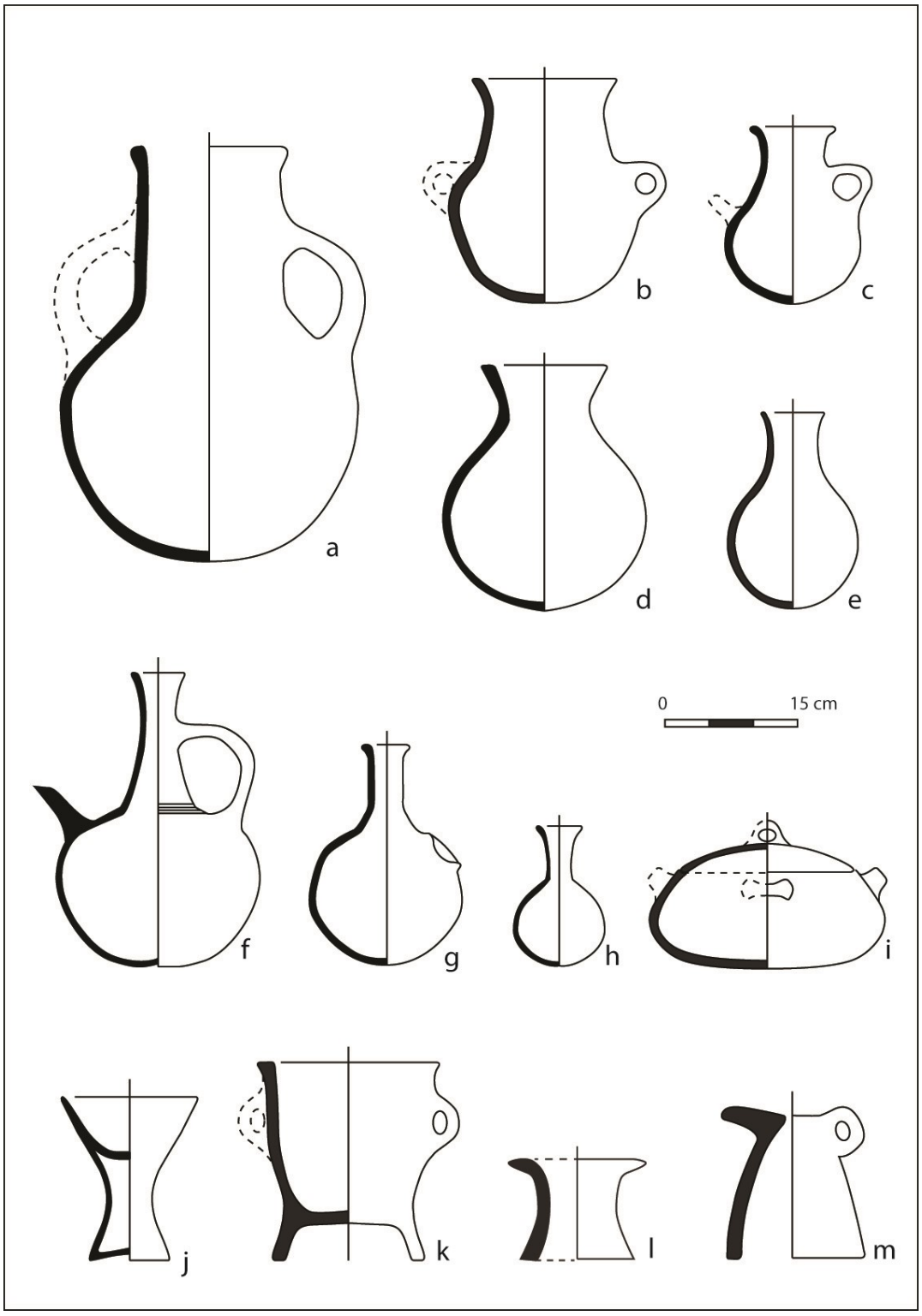


Planche. 2.2. Répertoire des poteries en pays Aari : a) *Mataja*, jarre de taille moyenne employée dans le procédé de distillation de l'*araque* ; b) *Mosa-til*, pot à col employé pour la cuisson du taro et de l'ensete ; c) *Ekena-til*, pot à col employé pour la cuisson du chou ; d) *Gabija-til*, pot à col employé pour bouillir tubercules, haricots, maïs ; e) *Bun-til*, pot à col employé pour préparer l'infusion de feuilles de café ; f) *Jabana*, pot à col tubulaire employé pour la préparation et le service du café ; g) *Medfi*, pot à ouverture employé dans le procédé de distillation de l'*araque* ; h) *Tuwe*, petit pot à col servant à donner du lait aux enfants ; i) *Disti*, marmite destinée à la cuisine des plats en sauce ; j) *Girgira*, coupe à pied employée pour brûler de l'encens ; k) *Ye Wollo machesha*, vase servant aux fumigations ; l) *Gulicha*, trépied de foyer vendu par trois ; m) *Gulicha*, trépied de foyer vendu par trois.

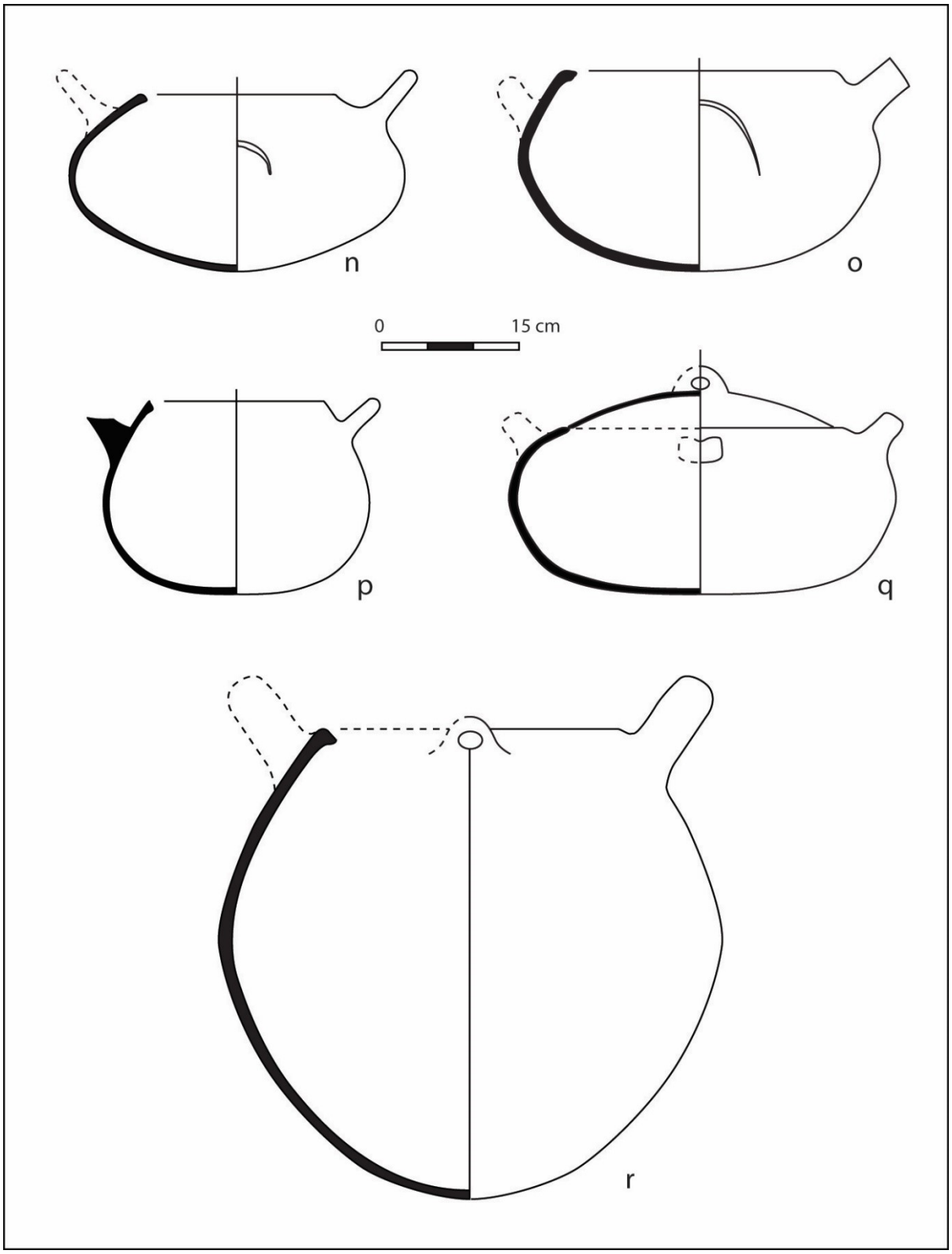


Planche. 2.3. Répertoire des poteries en pays Aari : n) *Gabija-bilki*, marmite servant à la cuisson des tubercules, des haricots, du maïs ; o) *Koda-bilki*, vase servant dans le procédé de distillation de l'*araque* ; p) *Wa-bilki*, marmite servant à la préparation des bouillons de viande ; q) *Disti*, marmite servant à la préparation des viandes en sauce ; r) *Bilki*, marmite servant à la préparation et à la conservation de la bière de maïs.

Chapitre 3 – TRADITIONS POTIERES ETHIOPIENNES (2016-18)

Les traditions potières ont été documentées dans 27 villages, auprès de 13 groupes ethniques. La classification des données obtenues sur les différentes chaînes opératoires doit nous permettre de dégager des traditions techniques « génériques » dont les traits communs et exclusifs seront par la suite discutés au regard des contextes historiques et ethnographiques.

Les traditions potières, dont on rappelle qu'elles sont une manière de faire une gamme de récipients, sont généralement classées et comparées à partir, soit des techniques de préparation de l'argile, soit des techniques de façonnage. La variabilité des recettes de l'argile et des modes opératoires constitue un marqueur identitaire qui peut permettre la caractérisation de traditions (Gosselain, 1994, 1999a, 2010 ; Livingstone Smith, 2000, 2010 ; Gosselain et Livingston Smith, 2005 ; Roux, 2010). Au Cameroun méridional, par exemple, la distribution des recettes traduit bien les identités régionales en partie construites par les discontinuités de peuplement qui agissent comme des frontières sociales, cette distribution informe alors les réseaux d'interactions sociales à grande échelle (Livingstone Smith, 2000). Cependant, la difficulté d'interprétation des enjeux et dynamiques de distribution des traditions liées à la préparation de l'argile est telle que les quelques études ethnographiques qui leur sont consacrées n'ont bien souvent pris en compte qu'une seule composante de cette étape de la chaîne opératoire : l'ajout d'un élément particulier, ou plus largement les recettes employées (Livingstone Smith, 2000 ; Gosselain, 2010). En outre, les résultats de ces travaux mettent en évidence, d'une part, qu'il n'existe pas de corrélation claire entre la sélection du matériau, sa préparation et son façonnage (Gosselain, 1994) ; d'autre part, que l'évolution des recettes de préparation des pâtes se fait facilement au grè des relocalisations ou des demandes du marché (Gosselain et Livingstone Smith, 2005 ; Gelbert, 2003) ; enfin, que tous les potiers ont la capacité d'adapter leur méthode de façonnage à des argiles nouvelles (Gosselain, 1994). Par ailleurs, les recherches selon lesquelles la distribution des recettes reflète les répartitions linguistiques et les groupes sociaux, ont mis en évidence que cette corrélation n'est pas systématique (Livingstone Smith, 2000 ; Arnold, 2000). Aussi, il ne nous paraissait pas judicieux, dans le cadre de notre étude et au regard de ses objectifs, d'employer ces premières étapes de la chaîne opératoire comme principale entrée de classification des traditions.

Nous avons ainsi fait le choix de classer les traditions potières à partir des techniques de façonnage. D'un point de vue théorique, les techniques de l'ébauchage apparaissent

généralement les plus stables dans le temps (Gosselain, 2010 ; Mayor, 2010a, 2010b) et différencient quasi systématiquement les groupes culturels ou sociaux (Gelbert, 2003 ; Gallay, 2007 ; Roux, 2016). Dans le cadre de notre corpus, le façonnage des jarres apparaît comme le trait technique classificatoire discriminant car fortement corrélé à l'identité ethnoculturelle des groupes.

Plus précisément, notre classification des traditions est élaborée au regard des techniques et des méthodes employées pour les pots à col de taille moyenne. Les techniques sont en nombre limité. En Afrique sub-saharienne, sept grandes techniques d'ébauchage ont été décrites depuis le 19ème siècle (Gosselain, 2002). Elles sont susceptibles de convergences. En revanche, les méthodes ou séries ordonnées d'opérations fonctionnelles dont les séquences comprennent les phases et les étapes de façonnage (Roux, 2016) offrent une multiplicité de possibilités de mise en œuvre des techniques (Livingstone Smith, 2010). La combinaison des techniques et méthodes révèle des solutions culturelles et donc, est à même de classer les traditions documentées.

Au sein de notre corpus, les techniques d'ébauchage des jarres à col sont au nombre de trois : le modelage par étirement (ou creusage d'une motte), l'étirement d'une plaque obtenue par percussion, et le colombinage. Les colombins peuvent être posés sur la face interne et/ou externe, puis amincis par écrasement ou par étirement. Les étapes de façonnage oscillent entre l'ébauchage complet du récipient suivi de sa mise en forme et l'enchaînement de l'amincissement et de la mise en forme au fur et à mesure de la pose des colombins. Le préformage de la partie inférieure est aussi un trait distinctif, en ce sens qu'il peut être effectué soit sur pâte cuir par rabotage, soit sur pâte humide par modelage ou colombinage. Enfin, l'ordre d'ébauchage des phases - partie inférieure ou supérieure en premier - constitue également un trait technique discriminant.

Six grandes traditions émergent de la classification de ces caractéristiques techniques. Avant de décrire dans le détail la chaîne opératoire et les variantes observées pour chacune de ces six traditions, puis de les comparer en fonction des principales étapes de la chaîne opératoire, il convient de présenter les éléments techniques saillants qui fondent chacune de ces traditions et les singularisent (fig. 3.1 et tabl. 3.1).

La tradition A est pratiquée par quatre groupes ethniques (Oromo Guji, Oromo Jimma, Yem et Aari) dans la partie centrale et méridionale de notre zone d'étude, tant à l'ouest qu'à l'est de la Vallée du Rift. La technique d'ébauchage allie modelage par étirement de la partie inférieure et

colombinage de la partie inférieure ; la technique de façonnage du corps inférieur est le rabotage. Ces techniques sont communes à d'autres traditions. Les deux principaux éléments qui caractérisent la tradition A sont : 1) la mise en forme de la partie supérieure réalisée au fur et à mesure de son ébauchage ; 2) la technique du colombinage par écrasement associé au placement des colombins sur la face interne. La principale variante observée au sein de cette tradition, qui donne lieu à la tradition A', est l'absence de rabotage : la mise en forme de la partie inférieure se fait uniquement sur pâte humide au fur et à mesure de son ébauchage.

La tradition B est pratiquée par un seul groupe ethnique (les Guragué), dans la partie centrale de notre zone d'étude, à l'ouest de la Vallée du Rift. Elle se singularise par sa technique d'ébauchage qui allie l'étirement d'une plaque circulaire obtenue par percussion et disposée dans un support concave, et le colombinage par écrasement associé à un placement des colombins sur face interne.

La tradition C est pratiquée par trois groupes ethniques (Konta, Wolayta, Kambata), dans la zone centrale de notre région d'étude, à l'ouest de la Vallée du Rift. A l'instar d'autres traditions, elle emploie la technique du modelage par étirement et la mise en forme de la partie inférieure par rabotage. Deux éléments la singularisent : 1) l'absence de colombinage ; 2) une mise en forme réalisée après que le récipient ait été entièrement ébauché, et non au fur et à mesure des phases de l'ébauchage.

La tradition D est pratiquée par trois groupes ethniques (Wolayta, Kambata, Sidama), dans la partie centrale de notre zone d'étude, à l'ouest comme à l'est de la Vallée du Rift. Le modelage par étirement de la partie inférieure, couplé au colombinage de la partie supérieure et la mise en forme au fur et à mesure des phases de l'ébauchage, sont des éléments qu'elle partage avec d'autres traditions, dont elle se démarque par : 1) le placement des colombins sur la face interne ou externe en fonction du profil et leur amincissement par étirement vertical ; 2) l'utilisation du modelage par étirement pour l'ébauchage du corps inférieur puis, après un temps de séchage, et pour son façonnage, l'usage de l'étirement vertical de l'argile de la motte restée à la base du récipient. Celui-ci sert au façonnage du fond qui peut également être ébauché par colombinage si la quantité d'argile restée à la base n'est pas suffisante.

La tradition E est pratiquée par deux groupes ethniques (Maalé et Konso), au sud de notre zone d'étude. Elle partage les principaux traits techniques de la tradition D : une technique d'ébauchage alliant modelage par étirement et colombinage ; un amincissement des colombins par étirement vertical ; et une mise en forme opérée au fur et à mesure de la pose des colombins.

Elle s'en démarque par deux principaux éléments : 1) les colombins sont posés uniquement sur la face externe ; 2) le modelage par étirement sert à l'ébauchage du corps supérieur, tandis que le corps inférieur est ébauché dans un second temps par colombinage.

La tradition F est pratiquée par deux groupes ethniques (Amhara et Oromo Shewa), au centre et au nord de notre région d'étude, à l'est et à l'ouest de la Vallée du Rift. Elle se particularise par sa technique d'ébauchage qui allie l'étirement d'une plaque quadrangulaire obtenue par percussion puis posée sur chant, et le colombinage. Les phases de l'ébauchage varient au sein de cette tradition, le corps inférieur comme le corps supérieur pouvant être façonné en premier.

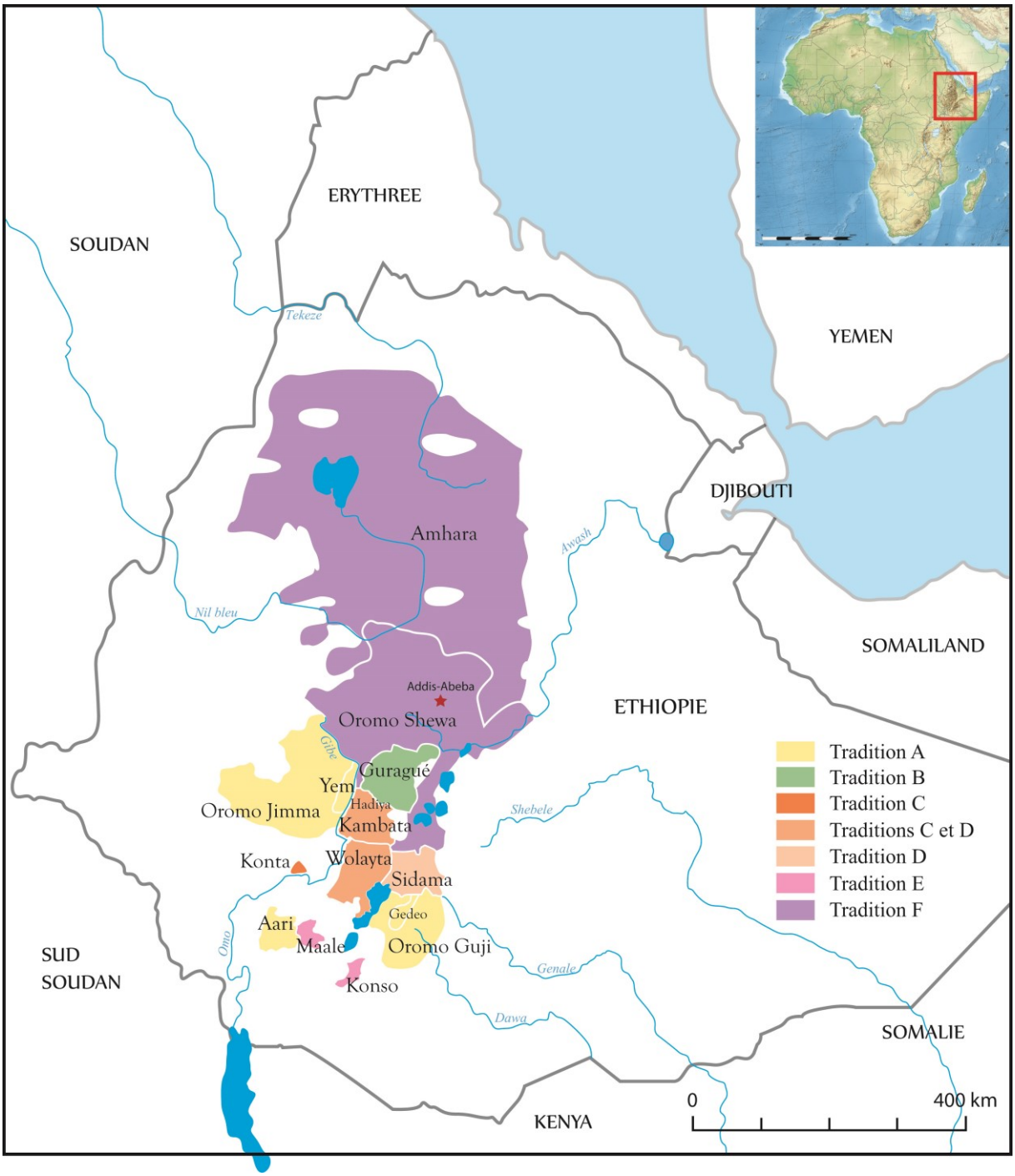


Fig. 3.1. Carte géographique de l'Éthiopie présentant notre zone d'étude comprenant les 13 groupes ethniques auprès desquels nous avons travaillé, et leur répartition au sein des six grandes traditions techniques.

Classification générale		Tradition A		Tradition A'	Tradition B	Tradition C	Tradition D		Tradition E		Tradition F	
Classification particulière		A1	A2				D1	D2	E1	E2	F1	F2
Groupes culturels		Oromo Guji	Yem, Oromo Jimma	Aari	Guragué	Konta, Wolayta, Kambata	Sidama	Wolayta, Kambata	Konso	Maalé	Amhara, Oromo Shewa	Amhara
Phase de l'ébauchage	1	Du fond au col			Du fond au col	Du fond au col	Corps inf / corps sup / col		Ccorps sup / col		Corps sup / col	Corps inf / fond
	2						Fond		Corps inf / fond		Corps inf / fond	Corps sup / col
Etapes du façonnage	1	Enchaînement amincissement et mise en forme au fur et à mesure de la pose des colombins			Enchaînement	Amincissement par étirement vertical puis mise en forme par pressions verticales et diagonales pour le corps supérieur, et horizontales pour le col	Enchaînement amincissement et mise en forme au fur et à mesure de la pose des colombins		Enchaînement amincissement et mise en forme au fur et à mesure de la pose des colombins		Enchaînement amincissement et mise en forme au fur et à mesure de la pose des colombins	
	2	Rabotage du fond		x	Rabotage du fond	Modelage par pressions sur face interne et rabotage du fond	Retournement pour ébauchage et mise en forme du fond		Retournement pour ébauchage et mise en forme du corps inf		Retournement pour ébauchage et mise en forme du corps inf	Retournement pour ébauchage et mise en forme du corps sup
Colombinage	Amincissement par	Ecrasement		Ecrasement	Ecrasement	x	Etirement		Etirement		Etirement	
	Pose en	Interne		Int / Ext	Interne		Interne / externe selon le profil		Externe		Interne / externe selon le profil	
Technique d'ébauchage	Lèvre	Colombinage		Colombinage	Colombinage	Modelage par étirement - motte conique	Colombinage		Colombinage	Colombinage	Colombinage	Colombinage
	Col		Colombinage									
	Corps sup.	Modelage par étirement - motte conique		Modelage par étirement - motte semi-sphérique				Modelage par étirement - motte conique	Modelage par étirement - motte cylindrique	Modelage par étirement - motte cylindrique	Plaque obtenue par percussion et posée sur champs	Plaque obtenue par percussion et posée sur champs
	Corps inf.		Modelage par étirement - motte conique ou cylindrique		Plaque obtenue par percussion et étirée dans support		Modelage par étirement - motte conique	Colombinage			Colombinage	Colombinage
	Fond											
Mise en forme sur pâte	Col	Humide		Humide	Humide	Humide	Humide		Humide		Humide	
	Corps sup.											
	Corps inf.											
	Fond	Cuir			Cuir	Cuir/Humide	Cuir / humide					

Tabl. 3.1. Tableau synthétique présentant les six grandes traditions techniques et leurs variantes.

1. Description de la tradition A

La tradition A est pratiquée par les potières Oromo Guji sur les contreforts orientaux du lac Abaya, en pays Gédéo dans les villages de Manitu, Wenago, Hafursa, Fisha Genet, Chelelektu, Gedeb ; et en pays Oromo Guji, dans les villages de Kilenso et Hagere Maryam. La tradition A est également employée à l'ouest du fleuve Omo, par les potières Oromo Jimma dans les villages de Jiren, Balbala, Degago, Dedo, Mole, Katachama, Shebeb, Malkato, Bilida ; ainsi que par les potières Yem dans les villages de Boloji, Malaka, Cumbi, Chamu Metelo, Dori Kepo. Un sous-groupe de la tradition A, appelée A', est pratiquée par les potières Aari dans les villages de Yetnebersh, Gazer, Meyzer et Wub Hamer.

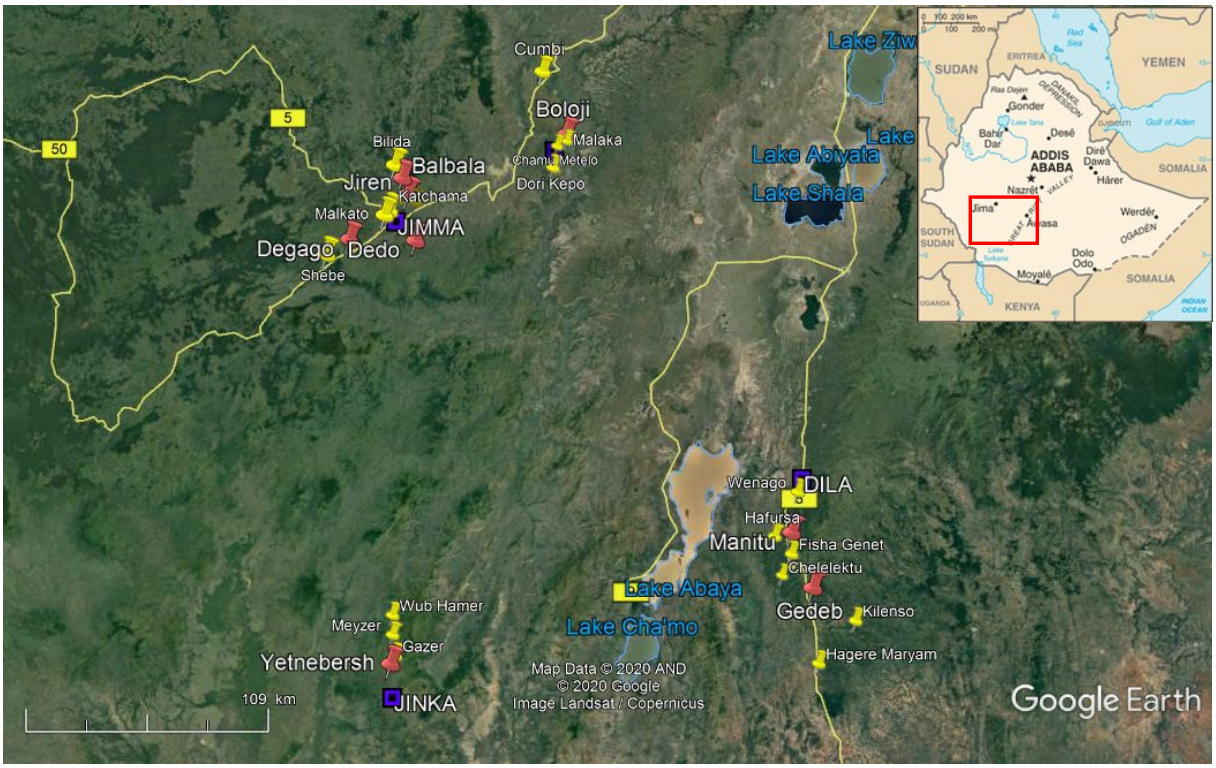


Fig. 3.2. Carte géographique du sud-ouest de l'Éthiopie présentant les différents villages où la tradition A est pratiquée. En rouge les villages où nous avons travaillé ; en jaune, les villages mentionnés au cours des interviews où se pratique cette même tradition. Les carrés bleus pointent les plus grandes villes, capitales des zones administratives ; les tracés jaunes sont les principaux axes routiers.

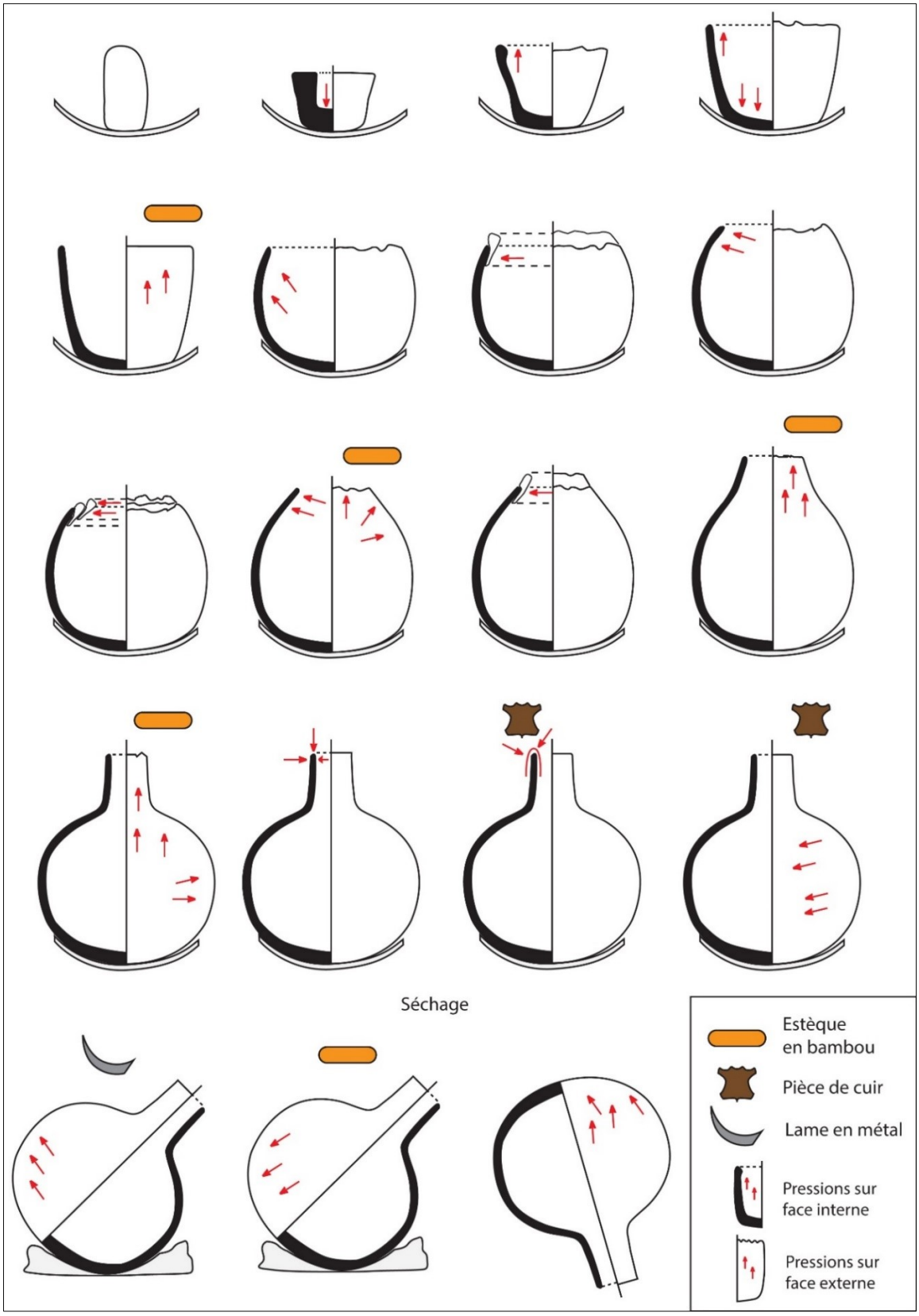


Fig. 3.3. Représentation schématique de la chaîne opératoire du façonnage relevant de la tradition A, au travers de la tradition des potières Yem de Boloji. Les représentations schématisant exactement les traditions Oromo Jimma et Oromo Guji sont en annexe I, fig. 1 et 2.

1.1. Préparations de l'argile

Au sein de la tradition A, les potières des différentes ethnies emploient des matériaux et des procédés de préparation relativement distincts que nous décrivons ci-dessous séparément pour chaque groupe (fig. 3.4. et 3.5.). De manière générale, les matériaux argileux comprennent une à trois argiles différentes et sont généralement collectés en fosse à l'aide d'un outil en métal, à l'extrémité en pointe (Yem) ou de type houe, emmanché dans le prolongement du long manche en bois. Cet outil est fabriqué par les forgerons à destination des potiers chez les Yem, tandis qu'il est l'outil employé aux travaux agricoles dans les autres groupes. Les potières travaillent l'argile à même le sol, dans la position à genoux ou assise. La gestuelle de pétrissage à la main est commune à tous les groupes. Elle consiste à disposer le pâton d'argile préalablement malaxé verticalement devant la potière qui effectue des pressions à l'aide des paumes et des poignets, tout en pinçant l'argile des deux mains. Une fois le pâton écrasé en une galette, celle-ci est roulée sur elle-même et, à nouveau, disposée verticalement devant la potière qui répète cette même opération de pétrissage.

1.1.1. Préparation de l'argile par les potières Oromo Guji

Les principales sources aujourd'hui employées par les potières Oromo Guji de Manitu se trouvent près de la localité urbaine de Wenago, à 30 km[46]. Les sources d'argile sont des zones marécageuses où il est possible d'extraire différentes qualités d'argile. Les potières sélectionnent trois argiles différentes : une noire extraite en fosse dans la partie la plus humide de la zone marécageuse ; une rouge, située plus en hauteur, à 200 m des sources d'argile noire, extraite en fosse ; et une seconde rouge provenant d'une source éloignée de quelques kilomètres de la première, extraite en galeries profondes. Les deux premières argiles sont ajoutées l'une à l'autre en quantités égales. Elles sont mélangées, malaxées à l'aide de l'outil en métal, puis font l'objet d'un premier pétrissage sur place afin de réduire le volume du matériau collecté pour permettre son transport (fig. 3.4.a). La troisième argile est ajoutée en petites quantités lors de la préparation finale de l'argile, juste avant son façonnage. La potière asperge d'un peu d'eau le mélange de matériaux et le pétrit ensuite par percussion à l'aide d'un outil en métal. Lorsque l'argile devient plus souple, de plus petites quantités sont pétries, par percussion également

[46] Elles emploient ces sources éloignées depuis près de deux ans suite à la fermeture des lieux d'extraction les plus proches par leurs propriétaires fonciers. Ce problème d'accès aux ressources est relativement courant dans les zones les plus densément peuplées. L'extraction de l'argile dans ces sources éloignées implique une organisation nouvelle : les potières ne vont plus collecter de l'argile toutes les semaines, mais tous les mois et extraient près de 70 kg de matériau argileux en une matinée. Le transport se fait à dos de mules et en minibus.

mais à l'aide d'un outil en os : une omoplate de vache. La partie proximale de la motte d'argile est percutée par la tranche de l'outil (fig. 3.4.b). La partie détachée est ensuite rejetée sur la masse d'argile en préparation par la main gauche qui assure le pétrissage ; ou bien, le plat de l'os est employé comme pelle pour venir jeter la partie détachée sur la masse d'argile. La main gauche sert également au pétrissage et à retirer les éléments grossiers.

1.1.2. Préparation de l'argile par les potières Yem

Les sources d'argile employées par les potières Yem sont à 500 m à l'est et en contrebas du village de Boloji. Les trois villages de potiers alentours viennent se fournir en argile à cette même source, nommée Zegalata, connue depuis très longtemps et irremplaçable selon les potières. L'emplacement est fait d'une grande dépression où de multiples strates géologiques sont visibles, parmi lesquelles trois argiles : une jaune, une blanche et une rouge qui, extraites en fosse à des niveaux différents, correspondent toutes à des altérations différentes d'ignimbrite (fig. 3.5.a), comme c'est souvent le cas en Éthiopie (Cauliez *et al*, 2016 : 43 ; L. Bruxelle, communication personnelle). Une quatrième qualité d'argile, rouge, est mélangée à de l'eau et laissée au repos quelques jours pour être utilisée au cours de l'opération d'hydratation des trois autres matériaux argileux.

De l'autre côté du versant se situent les emplacements de séchage, chacun étant destiné à une famille en particulier et transmis de génération en génération (fig. 3.5.b). Des quantités égales d'argiles rouge, jaune et blanche sont mélangées et laissées à sécher pendant deux ou trois jours. Un premier tri est effectué à la main afin de retirer les racines et éléments grossiers. Une fois sèche, l'argile est transportée à domicile où l'opération de fractionnement se fait par percussion lancée à l'aide d'un battoir en bois. Le tri granulométrique est finalement opéré par tamisage à l'aide d'un tamis en fibre végétale (fig. 3.5. c et d).

Ensuite, la potière fait un puits au centre du tas d'argile en poudre où elle ajoute quelques litres d'eau. L'hydratation est donc d'abord réalisée par humectation puis par imprégnation au fur et à mesure du malaxage de petites quantités d'argile sèche et d'argile déjà humidifiée. La préparation est régulièrement aspergée du mélange d'eau et d'argile décrit précédemment. De petites quantités d'agile sont pétries à la main puis réservées avant d'être réunies pour le pétrissage final de l'ensemble effectué au pied : la potière écrase de son pied droit la motte en tournant autour jusqu'à obtenir une galette qu'elle enroule sur elle-même et jette à terre pour recommencer cette même opération (fig. 3.5.e et f).

1.1.3. Préparation de l'argile par les potières Oromo Jimma

Une seule argile, rouge foncé, est employée par les potières Oromo Jimma dans la préparation de la pâte, collectée aux alentours des maisonnées potières et extraite en fosse peu profonde. Le matériau argileux est laissé à sécher au soleil. Le tri granulométrique consiste essentiellement à retirer les éléments grossiers de type cailloux et racines lors du séchage du matériau. Le fractionnement de l'argile est ensuite opéré par percussion à l'aide d'un bâton en bois. L'hydratation est réalisée par imprégnation : de l'eau est aspergée sur le matériel fractionné, avant et pendant les opérations de malaxage et de pétrissage.

Par la suite, un dégraissant végétal – de la paille de teff, est incorporé à l'argile hydratée[47]. La paille est disposée dans un plateau que la potière secoue de bas en haut afin de n'en faire tomber que la poudre de chaume et les glumes, les plus fines particules issues de l'épi (fig. 3.4.c). Une fois l'argile couverte de cette fraction végétale fine, elle est pétrie à la main puis au pied. Un peu de dégraissant végétal est encore ajouté, avec cette fois une petite quantité de chaume. L'argile est à nouveau pétrie au pied, selon les mêmes modalités que celles précédemment décrites chez les potières Yem. Le pétrissage final est opéré à la main sur des quantités plus petites. Les potières réservent l'argile une journée avant de la façonner.

1.1.4. Préparation de l'argile par les potières Aari

Deux types d'argile sont préparés par les potières Aari. L'une, brune, sert au façonnage de la céramique tandis que l'autre, rouge, sert uniquement à enduire les poteries pour leur beauté comme pour leur solidité, d'après les potières.

L'argile brune est extraite dans une zone marécageuse située en contrebas des maisonnées potières. Cette argile collectée humide est pétrie sur place afin de la compacter et d'en retirer les éléments grossiers. Elle est conservée humide quelques jours seulement. Un dégraissant minéral, une roche de type granitique, y est ajouté. Il est collecté sur des bancs rocheux situés en amont du village, à l'aide d'un marteau. Les morceaux de pierre sont par la suite réduits en poudre à l'aide d'une meule et d'une molette (fig. 3.4.d). Le dégraissant minéral est incorporé progressivement à l'argile brune humide durant l'opération de pétrissage. L'argile est humectée en fonction des besoins et les éléments grossiers sont retirés au fur et à mesure du pétrissage.

[47] Le dégraissant végétal est nommé *mato tafi*, ce qui désigne le reste de paille une fois les grains de teff collectés. L'espèce de teff employée est la rouge, *gomo*, beaucoup plus tendre que l'espèce commune de teff blond. Les glumes, fines particules issues de l'épi, incorporées en priorité, forment une poudre nommée *buko*.

L'argile rouge, destinée à l'enduction des récipients, est extraite en fosse profonde à quelques centaines de mètres en amont de la rivière passant au nord du village de Yetnebersh. L'argile est laissée à sécher puis réduite en poudre à la meule et molette. Un petit volume d'argile brune humide est mélangé à deux fois son volume d'argile rouge (fig. 3.4. e et f). L'hydratation se fait par imprégnation au cours d'un long pétrissage de petites quantités. De l'eau est aspergée en fonction des besoins. Les petites mottes sont ensuite réunies en une seule qui est à son tour pétrie jusqu'à obtenir un mélange très homogène (fig. 3.4.g). L'argile rouge est préparée pour une utilisation immédiate.

L'ajout d'un peu de dégraissant minéral dans l'argile rouge a été observé uniquement pour l'enduction du plus grand des contenants. Cet ajout est généralement évité car l'argile rouge doit rester douce pour le brunissage. L'application d'argile rouge est une innovation introduite il y a plus de trente ans dans la région, par des étrangers, pour rendre les céramiques plus attractives.

1.2. Techniques, méthodes et outils de façonnage

Au sein de la tradition A, les techniques d'ébauchage employées pour le façonnage des jarres de taille moyenne sont le modelage par étirement (appelée aussi creusage d'une motte) et le colombinage (fig. 3.3 et annexe I, fig. 1 et 2). Elles sont mises en œuvre à l'aide d'un dispositif rotatif fait d'un tesson de céramique concave dont la taille est choisie en fonction de celle du récipient à produire. Ce dispositif permet une rotation de la poterie dont les faces sont ainsi successivement exposées à la potière qui travaille assise à même le sol, ou debout mais en position statique. Cette rotation est effectuée par la main gauche qui, en poussant la poterie, généralement dans le sens des aiguilles d'une montre, fait tourner l'ensemble d'un quart de cercle, ou plus selon les besoins.

1.2.1. Façonnage de la partie supérieure

La masse d'argile est pétrie pour former une motte conique ou cylindrique disposée au centre du tesson servant de support à la rotation. Ce volume élémentaire est creusé de manière à obtenir une ébauche conique. Le creusage de la cavité centrale est effectué par des pressions discontinues exercées avec le pouce, puis avec le poing au fond de l'ébauche, tandis que la main gauche assure la rotation (fig. 3.6.a). Les parois sont ensuite étirées et amincies par des pressions discontinues exercées avec le plat de l'index sur la face interne, selon des gestes verticaux et obliques de bas en haut. La main gauche sert de support sur la face externe.

Régulièrement, le fond de l'ébauche est l'objet de pressions exercées au poing de manière à récupérer de l'argile à étirer (fig. 3.6.b).

Le préformage de la partie inférieure du récipient est réalisé par raclage de la face externe, à l'aide d'un outil en bambou régulièrement chargé en eau, et selon des gestes obliques de bas en haut. La main gauche vient en support sur la face interne et permet la rotation dans le sens inverse des aiguilles d'une montre (fig. 3.6.c). Les parois sont à nouveau amincies grâce à des pressions discontinues exercées sur la face interne à l'aide du plat de l'index ou de l'outil en bambou ; la main gauche sert de soutien sur la face externe et assure simultanément la rotation.

Le façonnage du corps supérieur est réalisé par colombinage. Un segment de colombin est posé par écrasement sur la face interne. La jointure est faite en même temps que l'étirement de ce colombin réalisé à l'aide du plat de l'index, par des pressions horizontales et diagonales. La main gauche vient toujours en support sur la face externe. Un second segment de colombin est posé et étiré de la même manière sur le reste du diamètre de la préforme (fig. 3.6.d et e).

Le préformage du corps supérieur est réalisé au fur et à mesure de la pose des colombins à l'aide de l'outil en bambou, par raclage de la face externe, selon des gestes verticaux et obliques effectués de bas en haut. La main gauche vient en support sur la face interne. La tranche est régularisée à l'aide du pouce effectuant des pressions horizontales translatérales. Les opérations liées au façonnage, c'est-à-dire la pose des colombins et le raclage, se répètent en fonction de la taille du récipient à façonner (fig. 3.6.f).

Le façonnage du col est réalisé par colombinage selon les mêmes modalités que précédemment décrites, à savoir que les colombins sont appliqués contre la face interne (fig. 3.6.g). La partie supérieure du colombin, apparente sur la face externe, est jointe à la paroi par des pressions discontinues verticales et obliques selon des gestes d'aller-retour, effectuées à l'aide des extrémités digitales jointes.

Le préformage est réalisé à l'aide de l'outil en bambou, selon les mêmes modalités que celles décrites pour le corps supérieur, à savoir par raclage des faces interne et externe au fur et à mesure de la pose des colombins (fig. 3.6. i). La face interne du récipient peut faire l'objet de pressions discontinues avec le plat de l'index de la main droite, tandis que la main gauche vient en support sur la face externe (fig. 3.6.h). La préforme est continuellement régularisée au niveau du bord, par des pressions horizontales translatérales effectuées à l'aide du pouce.

L'ébauchage de la lèvre est fait grâce à l'ajout de deux segments de colombins, comme précédemment décrit (fig. 3.6.j). Le préformage de la lèvre est d'abord réalisé par des pressions discontinues en pincement exercées entre le pouce et l'index : le pouce repousse l'argile grâce à la rotation antihoraire effectuée par la main gauche. Il se termine par des pressions en pincement continues réalisées à l'aide d'une pièce de tissu ou de cuir chargée en eau. Celle-ci est maintenue à cheval sur le bord du récipient grâce à la main droite tandis qu'une rotation continue est assurée par la main gauche (fig. 3.6.k). Cette opération servira également au lissage de la lèvre.

Les préhensions sont généralement ajoutées après un court temps de séchage mais sur une pâte encore humide. Ce sont, dans le cas des jarres, des anses en boudin à arc cintré disposées à la verticale, appliquées sur la panse par des pressions discontinues puis modelées. Chez les Yem, et Oromo Guji, un système particulier est employé pour garantir l'adhérence : autour de chacune des deux extrémités du boudin, sont enroulés de petits colombins dont l'argile est étalée sur l'anse et sur la panse de manière à assurer la soudure entre les éléments. Les potières Oromo Jimma utilisent une autre technique en ce sens que le boudin de la préhension est entièrement appliqué sur la panse et fixé par étalement de l'argile à l'aide du pouce sur tout le pourtour. L'anse en arc cintré est ensuite modelée à partir de cette masse.

La face externe du récipient est finalement lissée à l'aide de l'outil en bambou chargé en eau, selon des gestes verticaux et obliques de bas en haut. La face interne du col peut éventuellement être lissée par des pressions discontinues exercées horizontalement à l'aide d'un outil en bambou plus long que celui utilisé comme estèque. Le lissage final de la face externe du récipient et de la lèvre est effectué à l'aide de la pièce en tissu ou en cuir (fig. 3.6.l).

1.2.2. Façonnage de la partie inférieure

Après un temps de séchage d'environ 24 heures, la céramique est retirée de son support. La partie inférieure, jusqu'alors conservée dans le tesson et qui n'a pas encore fait l'objet de modification, est donc à consistance entre humide et cuir, tandis que la partie supérieure est à consistance comprise entre cuir et sèche, manipulable. Le récipient est déposé sur un support souple : tissu, feuilles d'ensete ou genoux de la potière, pour procéder au rabotage de la partie inférieure à l'aide d'une lame en métal, dans le but de désépaissir les parois du fond et de lui donner sa forme finale (fig. 3.7.a).

Le corps inférieur ainsi raboté fait ou non l'objet d'un lissage à l'aide de l'outil en bambou, puis à la main, après humidification de la surface à travailler (fig. 3.7.b et c).

1.2.3. Les variantes au sein de la tradition A

Les techniques et méthodes des potières Yem et Oromo Jimma sont tout à fait similaires (fig. 3.3 et annexe I, fig. 1). Les seules divergences ont trait aux outils (fig. 3.11). Pour le lissage, les potières Yem du village de Boloji emploient une pièce de cuir, tandis que les potières Oromo Jimma de Jiren et de Degago utilisent une pièce en textile. Pour le préformage, les potières Oromo Jimma de Jiren emploient une estèque en bambou, comme les potières Yem, alors que les potières Oromo Jimma du village de Degago emploient une estèque en terre cuite. Nous avons par ailleurs relevé l'emploi d'une pierre polie pour l'opération de raclage par les potières Oromo Jimma de Dedo.

Notons enfin que le lissage de la partie inférieure rabotée est généralement, mais pas systématiquement, effectué par les potières Yem, alors que nous n'avons jamais observé ce lissage dans le cas des potières Oromo Jimma.

Les techniques et méthodes employées par les potières Oromo Guji du village de Manitu présentent quatre variantes par rapport à la tradition A précédemment décrite. La première variante a trait au façonnage de la motte. La potière fait rouler la masse d'argile initiale sur elle-même à l'aide de la main gauche, tandis que le pouce de la main droite la creuse à sa base. La motte conique est ensuite posée pointe en bas dans le support rotatif et creusée à nouveau, à l'aide du poing.

La seconde variante a trait à l'outil de façonnage : suite à l'amincissement des colombins, la mise en forme effectuée au fur et à mesure de la pose des colombins se fait à la main, à l'aide de l'extrémité des doigts joints. L'outil en bambou est employé une fois le récipient entièrement ébauché.

La troisième variante a trait au façonnage de la partie inférieure alors que celle-ci est à l'état cuir : de faibles percussions réalisées au niveau du fond du récipient, sur la face externe à l'aide l'outil en os (plus exactement avec le plat de l'omoplate), précèdent le rabotage. Des pressions discontinues sur la face interne, à l'aide de la main ou d'un bâton fiché dans une boule de tissu à son extrémité, suivent l'étape de rabotage (fig. 3.7. d et e). L'outil servant au lissage est une pièce de tissu. La quatrième variante a trait au colombinage qui est employé à partir de l'épaule du récipient.

1.2.4. La tradition A' des potières Aari dans le village de Yetnebersh

Cette tradition est rattachée à la tradition A au regard de la technique d'ébauchage, à savoir le modelage par étirement et la technique du colombinage par écrasement. Les techniques et méthodes employées par les potières Aari diffèrent, par le système rotatif, la taille des colombins, le colombinage de la partie supérieure à partir seulement de l'épaule, la pose des colombins éventuellement réalisée sur la face externe pour l'ébauchage du col ; et surtout par l'absence de rabotage (fig. 3.8).

La position de travail des potières Aari est invariable : assise à terre, jambes allongées ou une repliée, selon le support choisi. Ce dernier varie en fonction de la taille de la céramique à façonner et de l'envie de la potière qui peut déposer l'ébauche directement sur ses genoux ou sur un plan de travail posé entre ses jambes : meule ou accumulation de textiles. La rotation est assurée par la potière elle-même qui déplace la poterie sur son plan de travail au gré des besoins.

La potière creuse une motte semi-cylindrique à l'aide du pouce, puis les parois font l'objet d'une série de pressions exercées par pincement, à deux mains, afin de donner à l'ébauche une forme semi-cylindrique creuse (fig. 3.9.a). Les parois sont étirées par des pressions discontinues exercées verticalement à l'aide du plat de l'index sur la face interne, dans le but d'obtenir une ébauche semi-sphérique. La main gauche vient toujours en support sur la face externe (fig. 3.9.b). L'étape suivante permet d'opérer simultanément le préformage du fond et du corps inférieur qui sont ainsi amincis et mis en forme, ainsi que l'ébauchage et le préformage du corps supérieur. Sur la face interne de l'ébauche, la potière effectue des pressions discontinues avec le plat de l'index, de bas en haut, selon des gestes verticaux ou obliques de manière à ramener l'argile du fond sur le bord de l'ébauche. L'argile ainsi récupérée est pressée sur le bord et la tranche à l'aide d'une gestuelle particulière : le plat de l'index vient à l'horizontale sur le bord de loin en proche, puis le pouce écrase l'argile sur la tranche selon un mouvement de proche en loin, enfin le plat de l'index repasse à l'horizontale de loin en proche pour joindre et étirer la petite masse d'argile. La potière répète cette action de multiples fois, en faisant tourner la céramique sur elle-même, jusqu'à obtenir une forme parfaitement globulaire. Un petit colombin peut-être ponctuellement ajouté par écrasement sur le bord interne afin de régulariser l'épaisseur des parois (fig. 3.9. c, d et e). La céramique est laissée à sécher de quelques heures à une journée complète en fonction de la taille de la jarre. A consistance cuir, le corps du récipient est enduit d'argile rouge. Les surfaces interne et externe sont au préalable raclées à l'aide d'une estèque faite du péricarpe de la gousse de l'arbre *birbira* (*Millettia ferruginea*),

puis enduites d'une fine couche d'argile rouge étalée à l'aide du pouce et du plat de l'index, selon des mouvements d'aller-retour, et enfin lissées à l'aide d'une estèque en plastique (fig.2.9. f et g).

L'ébauchage du col est ensuite réalisé par colombinage : un épais colombin roulé est appliqué sur la face externe de tout le pourtour du col. La jointure se fait par étalement de l'argile à l'aide du pouce, selon un geste de haut en bas. Puis, le colombin est aminci par écrasement, c'est-à-dire grâce à des pressions discontinues exercées sur la face interne à l'aide du plat de l'index et selon des mouvements de translations horizontales. De petits colombins sont ajoutés sur le bord interne, selon un mouvement de proche en loin, puis étirés à l'aide du plat de l'index en un mouvement retour (fig. 3.10.b, c et d). La lèvre est mise en forme par pincement entre le pouce et l'index, puis lissée par des pressions continues effectuées entre l'index et le majeur selon des gestes d'aller-retour (fig. 3.10.e). Après un temps de séchage de quelques heures, les surfaces interne et externe sont enduites d'une fine couche d'argile rouge selon les mêmes modalités que précédemment décrites (fig. 3.10.f et g).

Les préhensions sont ajoutées après un nouveau temps de séchage. Ce sont, dans le cas des jarres, des anses en boudin à arc cintré disposées à la verticale, appliquées sur la panse préalablement piquetée. La potière étale les extrémités du boudin formant l'anse par des pressions discontinues effectuées à l'aide du pouce, puis la modèle.

La finition consiste en l'application d'une dernière couche d'argile rouge sur l'entière surface externe suivie d'un lissage de l'ensemble du récipient à l'aide de l'estèque en plastique.

1.3. Traitements de surface

Au sein de la tradition A, les traitements de surface pré-cuisson se font principalement par frottement : brunissage *versus* engobage/lustrage, mais présentent des variantes d'un groupe à l'autre. Les potières Yem et Aari effectuent un brunissage à l'aide d'un galet de pierre fine, sur une pâte à consistance comprise entre cuir et sèche, tandis que les potières Oromo Guji l'effectuent sur pâte sèche ré-humidifiée (fig. 3.12.a, b, et c). Les potières Oromo Jimma pratiquent le brunissage seulement pour les plats de cuisson. Les surfaces externes des pots à col font l'objet d'une enduction d'un mélange d'eau et d'argile (différente de celle employée pour le façonnage, celle-ci présentant une plus grande quantité de particules ferrugineuses), réalisée à l'aide d'un morceau de plastique fin. Une autre pièce de plastique, plus épaisse, sert ensuite au lustrage des surfaces fraîchement engobées.

Le principal traitement de surface post-cuisson consiste en l'enduction d'une décoction végétale, effectuée sur les pots brûlants à la sortie de cuisson. Ces décoctions varient en fonction des groupes ethniques et de la disponibilité des ressources. Les potières Yem, Oromo Jimma et Guji emploient des résines d'arbres (notamment d'acacia (*Acacia sp.*)), ou certaines feuilles et fruits sauvages (fig. 3.12.e et f), tandis que les potières Aari emploient des racines de manioc. Le matériau végétal est toujours broyé au besoin, mélangé à de l'eau et mis à bouillir, éventuellement filtré avant d'être enduit. La texture visqueuse ou collante de ces diverses préparations a pour effet d'imperméabiliser les surfaces et servent également à faire briller les pots (fig. 3.12.g, h et i).

Avant l'enduction végétale, seules les potières Yem emploient l'enfumage en couvrant de paille les récipients sortis de cuisson, mais uniquement pour les poteries destinées au service.

Les potières Oromo Guji se singularisent par l'usage de l'enduction de bouse de vache pour couvrir la partie inférieure (rabotée) des pots à col (fig. 3.12.c).

1.4. Décorations

L'usage de décorations varie fortement au sein de la tradition A. Les décors sont réalisés sur surface humide, mais rarement à la suite. Ils se font après un court temps de séchage, souvent en même temps que le façonnage des préhensions.

Les potières Aari, Yem et Oromo Jimma peuvent ne pas du tout décorer leurs céramiques, ou simplement grâce à l'application d'éléments rapportés, généralement des cordons horizontaux, simples ou doubles, ou grâce à une série de petits creux imprimés à la pointe mousse et disposés en ligne à la base du col (fig. 3.13.a). La tradition Aari se caractérise par l'emploi d'un motif de croissant en relief venant orner certains types de poteries (fig. 3.13.b et c). A l'inverse, les potières Oromo Guji s'illustrent par l'utilisation d'une grammaire décorative relativement complexe faisant usage de plusieurs techniques décoratives (fig. 3.13.d à m) :

- L'ajout d'élément rapporté de type cordon : une petite quantité d'argile est appliquée horizontalement sur le pourtour de la céramique. D'abord attachée par des pressions discontinues en pincement, elle est ensuite lissée par des pressions continues à l'aide de la pièce en tissu. Le cordon peut être continu à l'horizontale ou court, à la verticale ou à l'horizontale.

- L'ajout d'élément rapporté de type bouton ou pastille : de petites boules d'argile sont appliquées par pressions discontinues. Elles sont ensuite lissées. La pastille est faite par l'application d'un bouton marqué d'une impression digitale centrale créant une légère dépression. Boutons et pastilles sont souvent associés aux cordons, mais aussi régulièrement disposés de manière isolée.
- L'impression de tirets formant des lignes ou des bandeaux verticaux ou horizontaux, est réalisée à la pointe mousse grâce à l'extrémité d'un petit morceau de bambou ou à l'aide de l'ongle. Elle peut également être réalisée sur un cordon qui devient la base de l'impression d'une série de tirets verticaux ou obliques sur toute sa longueur.
- L'incision est réalisée à l'aide de la pointe aigue d'un morceau de bambou pour former une ligne continue ou un motif géométrique.

Les potières du village de Manitu affirment qu'aujourd'hui toutes les céramiques sont décorées, au niveau de la partie supérieure et souvent sur le haut de l'anse ; et qu'elles le sont plus que dans le passé, même si depuis longtemps les poteries Guji sont reconnues pour leurs décors[48].

La structure des décors est relativement la même d'une potière à l'autre si l'on en considère les grandes lignes. Des motifs horizontaux sont disposés régulièrement sur la partie supérieure de la céramique : dans la partie haute de la panse, à la base du col, au niveau du col et venant parfois souligner la lèvre. Ils sont faits de cordons courts ou continus imprimés de tirets ou lisses, disposés seuls, par deux ou trois ; ou de l'impression de tirets verticaux ou obliques disposés en une ligne, ou en bandeau de deux ou trois lignes. Entre ces cordons, à la verticale, viennent souvent s'inscrire des lignes ou bandeaux faits de l'impression de tirets horizontaux. Enfin des boutons ou pastilles peuvent être disposés par trois en partie médiane au niveau des motifs horizontaux. Au-delà de cette tendance commune de structure et de techniques décoratives, nous avons observé des différences de structures en fonction du type et de la taille de céramique. Par exemple, sur les pots à col de taille moyenne à grande, les bandeaux horizontaux viennent décorer le haut de la panse et la base du col, tandis que sur les plus petits pots ils ne se trouvent qu'à la base du col, la panse étant ornée de bandeaux verticaux (fig. 3.13.g, j, k et l).

[48] La tradition a évolué depuis quelques décennies. Les potières rapportent que, de mémoire, les décors étaient uniquement composés d'incisions horizontales faites avec l'ongle. L'impression de tirets et l'emploie du bambou sont récents, et plus récent encore sont les cordons imprimés. Cette dernière technique a été introduite par Messeret après avoir observé attentivement les poteries Guji du village de Wenago sur le marché de Yirga Cheffe.

L'ensemble des techniques est connu dans toute la région étudiée mais leurs combinaisons permettent aux potières d'obtenir une grande diversité de décors, chacune composant et disposant avec beaucoup de liberté et plus ou moins d'imagination. Les potières d'un même village sont capables de reconnaître la production de chacune et ce, particulièrement grâce aux décors. Par ailleurs, il semble exister, du point de vue de la structure des décors, de fortes tendances régionales.

1.5. Cuisson

Elle est de type cuisson ouverte, avec contacts entre récipients et combustibles. De manière générale, les poteries sont installées sur un lit de bois et recouvertes de combustibles légers. Une pré-cuisson est réalisée la veille ou peu de temps avant la cuisson : les récipients sont déposés près d'un feu et des braises incandescentes sont introduites dans les pots à col (fig. 3.14.e). Les aires de cuisson sont circulaires et installées sur des surfaces planes, sauf chez les potières Aari dont l'aire de cuisson est en cuvette. Des variations importantes sont observées dans le choix des combustibles, en fonction des ressources disponibles.

L'aire de cuisson est nettoyée et de la cendre y est répandue afin de retenir l'humidité du sol. Un lit de bois est installé en une trame circulaire. Il est fait de *zegba* (*Podocarpus falcatus*) chez les potières Yem, et d'eucalyptus chez les potières Oromo Jimma et Guji (fig. 3.14.a). Le lit de bois des potières Aari est de forme quadrangulaire et composé de plusieurs couches de bois différents : d'abord du bois léger de type caféier, puis des morceaux de bois plus dur de type *warka* ou *grawa* (*Vernonia sp.*), enfin une couche d'écorce qui vient couvrir le tout (fig. 3.14.f, g).

Les pots sont disposés sur le lit de bois de manière à ce qu'ils ne touchent pas le sol. Les poteries les plus volumineuses sont toujours disposées au centre (fig. 3.14.g). En fonction de la quantité de vases, ils peuvent être installés en plusieurs niveaux pour former une structure semi-sphérique. Seules les potières Aari couvrent l'amas de récipients à cuire avec du bois, avant d'ajouter le combustible léger (fig. 3.14.g et h). Des braises sont au préalable disposées au centre du lit de bois (Oromo Guji), ou sur son pourtour (Yem, Oromo Jimma, Aari). Lorsque le feu prend, la potière couvre les céramiques avec le combustible léger : foin de teff ou paille (Oromo Jimma, Yem, Aari), feuilles d'ensete sèches (Oromo Guji), ou joncs de rivière (Aari).

La cuisson est terminée lorsque toutes les céramiques sont sorties des cendres, et que l'oxydation révèle leur couleur rouge (fig. 3.14.j et k).



Fig. 3.4. Les procédés de préparation de l'argile au sein de la tradition A. Chez Messeret, potière Oromo Guji du village de Manitu : a) Malaxage des deux argiles à proximité des sources de leur extraction ; b) Avant de débuter le façonnage, de petites quantités d'argile sont pétries à l'aide d'un outil en os fait d'une omoplate de vache. Chez Dilbi, potière Oromo Jimma du village de Jiren : c) Ajout d'un dégraissant végétal (*buko*) à l'argile préalablement hydratée et malaxée. Chez Baro, potière Aari du village de Yetnebersh : d) Mouture à la meule et molette du dégraissant minéral à ajouter à l'argile ; au premier plan la masse d'argile humide récemment collectée et à l'arrière les morceaux de pierre granitique du dégraissant ; e) Mouture à la meule et molette de l'argile rouge préalablement séchée ; f) Mélange de l'argile rouge à granulométrie fine et de l'argile brune collectée humide afin de préparer l'argile qui servira à enduire les récipients ; g) Pétrissage de l'argile rouge par pression des paumes sur un pâton disposé à la verticale face à la potière.



Fig. 3.5. Les procédés de préparation de l'argile au sein de la tradition A. Chez les potières Yem du village de Boloji : a) Après avoir extrait l'argile rouge en fosse à l'aide d'un pic en métal emmanché sur un long manche en bois, les potières la disposent dans un panier en bambou qu'elles portent sur leur tête ; b) A proximité des sources d'argile, des emplacements de séchage délimités par des alignements de pierre, sont réservé pour chaque famille de potiers ; c) Zeritu, apprentie potière Yem du village de Boloji prépare l'argile qui sera principalement employée par sa mère. L'opération de concassage se fait à l'aide d'un battoir en bois réservé à cet effet, selon une gestuelle rotative faisant passer le battoir dans le dos de la potière qui l'abat ensuite de toutes ses forces sur le tas d'argile sèche répandu au sol ; d) L'opération de tamisage se fait à l'aide d'un tamis végétal dont le reflux sera réintégré à l'argile attendant d'être concassée ; e) L'opération d'hydratation est réalisée par humectation et imprégnation à partir d'un puits d'eau. Un premier pétrissage permet de former des pâtons de taille moyenne ; f) La seconde étape du pétrissage est réalisée au pied une fois les pâtons réunis en une importante masse d'argile, la potière la foule de son pied droit en tournant autour.



Fig. 3.6. Façonnage de la partie supérieure d'une jarre au sein de la tradition A : a) Creusage de la motte à l'aide du pouce tandis que la main gauche assure la rotation (à Jiren) ; b) Ebauchage par étirement de l'argile (à Boloji) ; c) Préformage par des pressions discontinues réalisées avec l'extrémité des doigts joints (à Jiren) ; d) Pose d'un colombin sur la face interne, aminci par écrasement pour l'ébauchage du corps supérieur (à Jiren) ; e) Pose de colombins sur la face interne pour ébauchage de l'épaule du récipient (à Boloji) ; f) Préformage du corps supérieur par raclage à l'aide d'une estèque en bambou (à Jiren) ; g) Ebauchage du col par colombinage (à Jiren) ; h) Préformage par pressions discontinues appliquées sur la face interne à l'aide du plat de l'index (à Jiren) ; i) Préformage du corps supérieur par raclage à l'aide d'une estèque en bambou (à Boloji) ; j) Pose d'un colombin de faible épaisseur sur la face interne pour l'ébauchage de la lèvre (à Boloji) ; k) Préformage et lissage de la lèvre par des pressions continues en pincement réalisées à l'aide d'une pièce en cuir (à Boloji) ; l) Lissage de finition réalisé à l'aide de la pièce de cuir chargée en eau (à Boloji).



Fig. 3.7. Façonnage de la partie inférieure au sein de la tradition A : a) Rabotage du corps supérieur à l'aide d'une lame en métal sur une pâte à consistance cuir tandis que le corps supérieur du récipient est à consistance comprise entre cuir et sec ; b) Lissage du corps inférieur fraîchement raboté à l'aide de l'outil en bambou chargé en eau ; c) Lissage final du corps inférieur réalisé à la main humide (à Boloji, par Ayelnesh) ; d) Le préformage du fond resté à consistance cuir dans le support en tesson est d'abord effectué par de faibles percussions appliquées à l'aide du plat de l'outil en os (omoplate de vache) ; e) Suite au rabotage de la partie inférieure, le fond du récipient fait l'objet de pressions discontinues appliquées à l'aide d'une poupée en tissu attachée à un morceau de bois, afin de régulariser l'épaisseur des parois et lisser la surface interne (à Manitu, par Messeret).

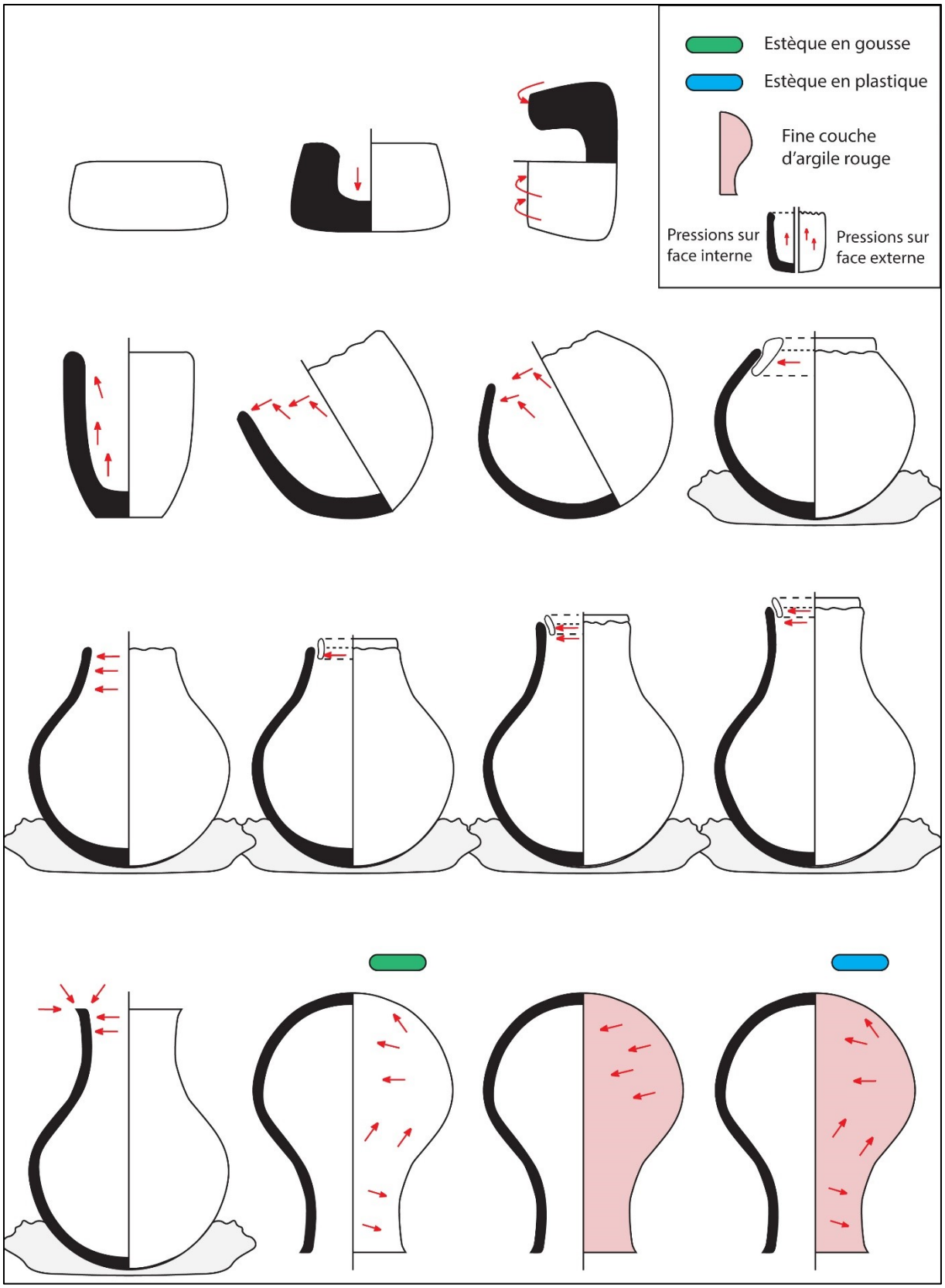


Fig. 3.8. Représentation schématique de la chaîne opératoire du façonnage d'une jarre moyenne au sein de la tradition A', pratiquée par les potières Aari.



Fig. 3.9. Façonnage d'une jarre de taille moyenne au sein de la tradition A' pratiquée par les potières Aari dans le village de Yetnebersh : a) Façonnage et creusage de la motte par des pressions réalisées sur le pourtour de la masse d'argile que la potière fait tourner sur elle-même au fur et à mesure de l'opération ; b) Ebauchage par étirement des parois sur la face interne à l'aide du plat de l'index ; c) Ebauchage et préformage du corps inférieur, les pressions appliquées verticalement au fond du récipient puis horizontalement sur le bord servent simultanément à l'amincissement de la paroi et à sa mise en forme ; d) Ebauchage du corps supérieur employant simultanément le modelage par étirement et le colombinage réalisé par l'ajout de colombins de faible épaisseur sur la face interne, amincis par écrasement ; e) Régularisation du bord du récipient par des pressions discontinues en pincement avant un court temps de séchage ; f) Raclage de la face externe à l'aide de l'outil fait du péricarpe d'une gousse d'arbre, servant à rafraîchir la surface en vue de son enduction ; g) L'argile rouge préalablement préparée sert à enduire l'ensemble des faces interne et externe du récipient. Elle est étalée à l'aide de l'extrémité des doigts avant de faire l'objet d'un lissage.



Fig. 3.10. Façonnage du col d'une jarre moyenne au sein de la tradition A' pratiquée par les potières Aari dans le village de Yetnebersh : a) Pose d'un gros colombin sur la face externe pour l'ébauchage du col ; b) Le colombin est aminci par des pressions discontinues effectuées à l'aide du plat de l'index, selon des mouvements horizontaux (amincissement par écrasement) ; c) des colombins de très faible épaisseur sont ajoutés, posés et amincis par écrasement afin de régulariser l'épaisseur de la paroi ; d) Pressions discontinues appliquées avec le plat de l'index, selon des mouvements horizontaux, servant simultanément à l'ébauchage et à la mise en forme du col ; e) Préformage et lissage de la lèvre par des pressions discontinues en pincement réalisées à l'aide du pouce et des index ; f) Enduction de l'argile rouge au niveau du col ; g) Lissage final du récipient à l'aide de l'outil en gousse.



Fig. 3.11. Outils employés par les potières au sein de la tradition A : a), b), c) Outils des potières Oromo Guji du village de Manitu ; d) Outils des potières Oromo Jimma du village de Jiren ; e) Outils des potières Oromo Jimma du village de Degago, dont l'estèque en terre cuite (en bas à droite) ; f) Deux outils employés par les potières Oromo Jimma du village de Dedo, dont une bouteille en verre servant au brunissage et un galet de pierre servant d'estèque ; g) Outils des potières Yem du village de Boloji, dont le gros galet servant au façonnage des plats de cuisson (h) ; i), j) Outils des potières Aari du village de Yetnebersh.



Fig. 3.12. Les traitements de surface employés au sein de la tradition A : brunissage sur pâte à consistance cuir à l'aide d'un galet de pierre au grain fin, a) par un potier Aari, b) par une potière Yem, c) par une potière Oromo Guji ; d) Enduction de bouse de vache par les potières Oromo Guji ; e) Résine d'acacia fondu sur les braises à la fin de la cuisson ; f) Enduction de la décoction végétale obtenue à partir de la résine d'acacia chez les potières Oromo Guji ; g), h) Préparation de la décoction végétale pour enduction à partir de Taro chez Baro, potière Aari ; i) Enduction de la décoction végétale de Taro sur les pots brûlants tout juste sortis de cuisson.



Fig. 3.13. Techniques décoratives employées au sein de la tradition A : a) Impression à la pointe mousse par une potière Yem ; b) et c) Application d'un cordon en une forme courbe sur la partie médiane du plus gros des récipients chez les potières Aari. Chez les potières Oromo Guji : d) Application de cordons horizontaux pour décorer le col et sa base ; e) Application d'un bouton ; f) Décor du col d'une jarre fait de cordons imprimés à la pointe mousse et de deux boutons ; g) Impression de séries de tirets en bandeaux verticaux à l'aide de l'extrémité de l'estèque en bambou ; h) Décor de pastillage ; i) Impression sur cordons sur la panse d'une cafetière ; j) Partie supérieure de la panse décorée de cordons imprimés par alternance de petits tirets ; k) Exemple de décor d'une jarre de grande taille employant l'ensemble des techniques décoratives connues ; l) Décor par incision au niveau de l'épaule du récipient ; m) Exemple de décor réalisé sur le haut de l'anse d'une cafetière.



Fig. 3.14. Les procédés de cuisson au sein de la tradition A. Chez Messeret, potière Oromo Guji du village de Manitu : a) Installation du bois d'eucalyptus en un lit circulaire ; b) Disposition des cafetières à cuire selon un agencement circulaire avec empilement, les cols sont tournés vers le centre de la cuisson ; c) La potière recouvre le tas de cafetières avec le combustible léger fait de feuilles d'ensete sèches ; d) Manipulation des céramiques cuites à la fin de la cuisson, celles qui sont assez cuites sont posées sur le côté de l'aire de cuisson, tandis que les autres sont laissées encore quelques minutes dans les braises incandescentes. Chez Baro, potière Aari du village de Yetnebersh : a) Pré-cuisson réalisée en disposant les récipients près d'un feu et en insérant des braises incandescentes ; b) Belay, mari de Baro, dans l'aire de cuisson, installe le premier lit de bois fait de branchages de caféiers ; c) Disposition des récipients à cuire ; h), i) Les récipients sont recouverts de bois, puis d'herbe ; j) Contrôle de la température de cuisson en vérifiant que tous les pots sont rougis ; k) A la fin de la cuisson, les cendres sont progressivement retirées du tas de céramiques.

2. Description de la tradition B

La tradition B est pratiquée par les potières Guragué (fig. 3.15 et 3.16). Nous l'avons documentée dans le village de Bercha. Nous avons également visité le marché d'Agena, où se rendent les potières de Bercha ainsi que les potières des villages alentours : Mado, Ye Gibi, Zenabener ; et le marché d'Endebir, centre de distribution de céramiques reconnu en pays Guragué où convergent des potières de différentes localités : Endeskui, Dera, Yakussa. Les observations conduites sur les marchés, accompagnées des informations recueillies au cours des interviews, nous ont permis de s'assurer de l'homogénéité de la tradition potière dans la région méridionale du Guragué, nommée Sabat Bet Guragué. Cette tradition s'avère également similaire à celle décrite par S. Cassen dans la région de Soddo, à l'est du pays Guragué (Joussaume, 1995 : 360-364).

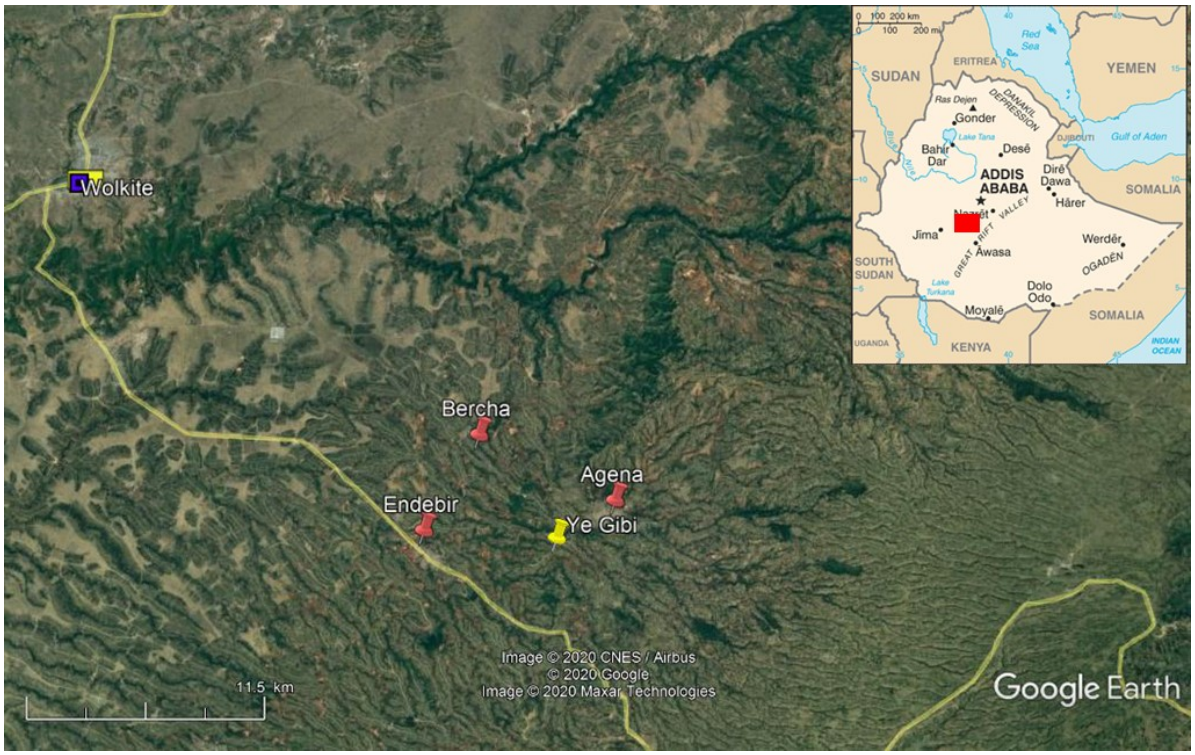


Fig. 3.15. Carte géographique du centre de l'Éthiopie présentant les différents villages où la tradition B est pratiquée. En rouge les villages où nous avons travaillé ; en jaune, les villages mentionnés au cours des interviews où se pratique cette même tradition. Les carrés bleus pointent les plus grandes villes, capitales des zones administratives ; les tracés jaunes sont les principaux axes routiers.

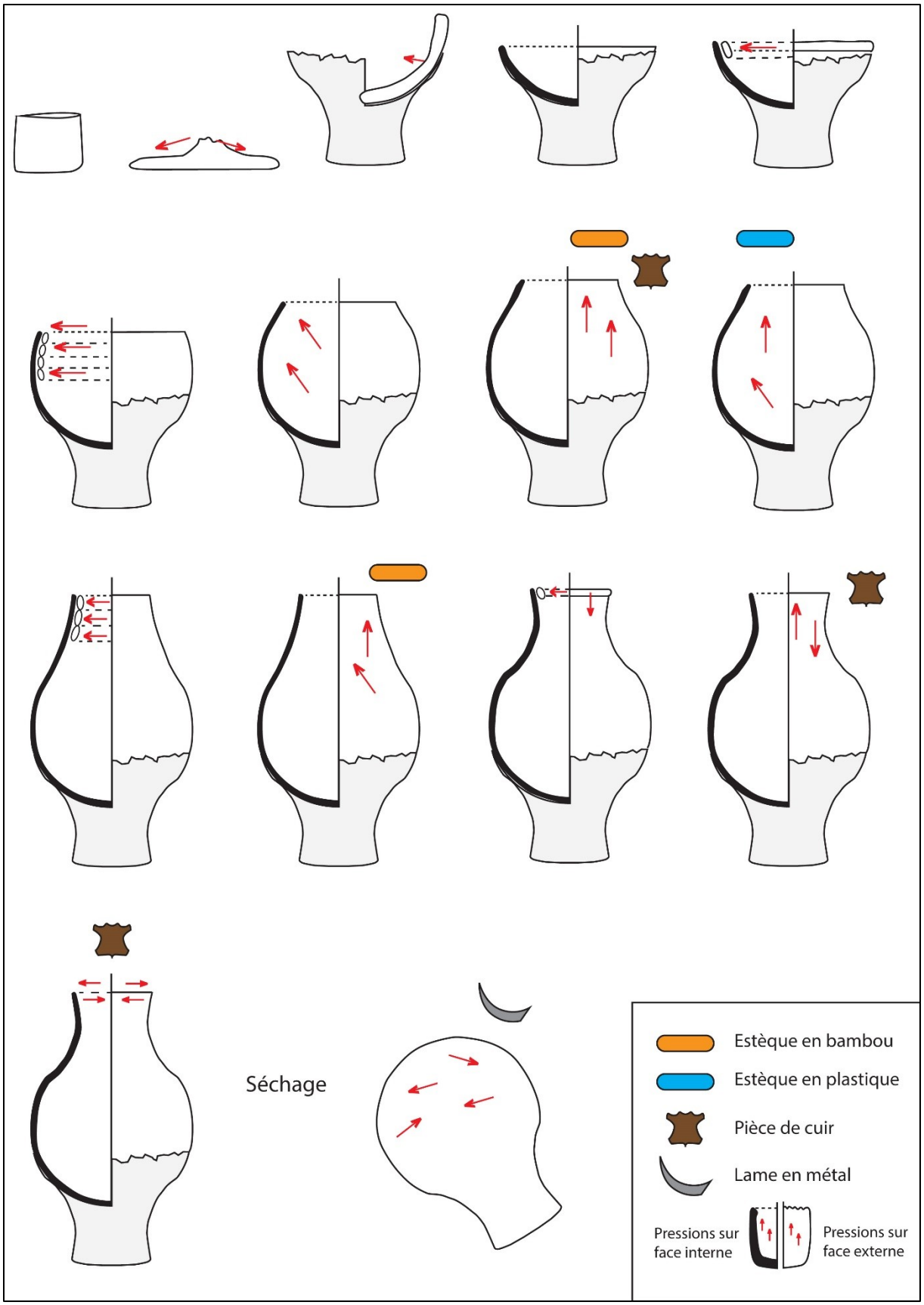


Fig. 3.16. Représentation schématique de la chaîne opératoire du façonnage d'une jarre relevant de la tradition B pratiquée par les potières Guragué.

2.1. Préparation de l'argile

Les potières Guragué du village de Bercha emploient trois matériaux argileux différents (fig. 3.17.a, b et c). L'un est noir et provient de la zone marécageuse en contrebas du village, à 2 km. Le second est rouge et se trouve à un emplacement situé à 3 km au nord-est du village. Ces deux matériaux argileux sont collectés en fosse, à l'aide d'un outil en métal de type houe, emmanché dans le prolongement du long manche en bois. La troisième argile se présente sous la forme d'une poudre de couleur grise à blanche qui s'achète sur le marché car ce matériau ne se trouve pas dans les alentours.

Le seul tri granulométrique dont font l'objet les matériaux argileux noir et rouge est un retrait des éléments grossiers à la main lors du pétrissage. L'argile noire, collectée très humide, est rapidement pétrie sur place afin de faciliter son transport. Elle est conservée humide dans un sac et déposée dans un trou creusé dans le sol à l'arrière de la maison (fig. 3.17.a et b). L'extraction du matériau rouge forme des copeaux que la potière conserve humide, de la même manière que l'argile noire mais sans pétrissage préalable. Le matériau argileux blanc est tamisé à l'aide d'un tamis à farine à la maille très fine ou avec un objet en plastique ajouré dont la maille est un peu plus large (fig. 3.17.d). L'argile noire est simplement aspergée d'eau pour la ré-humidifier, tandis que l'hydratation de la rouge se fait par humectation en versant de l'eau sur la terre dans laquelle la potière enfonce son doigt pour créer de petits puits utiles à une infiltration homogène (fig. 3.17.c). L'argile est laissée à reposer vingt minutes pour une hydratation totale.

Les argiles sont ensuite incorporées les unes aux autres. Une couche d'argile blanche est d'abord répartie en cercle sur une bâche au centre duquel sont déposées les deux autres argiles : deux tiers de noire, un tiers de rouge. Le matériau blanc est hydraté par imprégnation au fur et à mesure d'une opération de malaxage réalisée au pied. La potière foule l'argile jusqu'à en faire une galette qu'elle retourne et remet en tas en soulevant les bords de la bâche (fig. 3.17.e). L'opération se répète plusieurs fois jusqu'à obtenir une pâte homogène. A l'aide des deux mains, la potière forme une motte (fig. 3.17.f). Bien qu'il soit possible de façonner l'argile suite à sa préparation, les potières préfèrent la laisser reposer une journée emballée dans la bâche et réservée dans le trou derrière la maison.

2.2. Techniques, méthodes et outils de façonnage

Au sein de la tradition B, les techniques d'ébauchage employées pour le façonnage des jarres de taille moyenne sont le montage à la plaque circulaire et le colombinage. La poterie repose dans un support fait de la partie supérieure d'une jarre disposée à l'envers de manière à ce que la partie concave de l'épaule serve d'assise au fond du récipient à façonner tandis que le col sert de pied. La potière travaille assise puis debout, en position statique, et opère la rotation du support en le déplaçant à deux mains, généralement dans le sens des aiguilles d'une montre.

2.2.1. Façonnage de la partie supérieure

L'ébauche du fond du récipient est obtenue à partir d'une motte cylindrique transformée en plaque, d'abord par percussion de la masse d'argile posée au sol avec le plat de la main, puis par étirement de celle-ci, à l'horizontale, avec la paume de main, selon des mouvements de proche en loin. Cette ébauche circulaire est alors déposée dans le support, reposant dans un premier temps sur sa moitié gauche afin d'y être amincie. Cette opération se fait par étirement grâce à des pressions discontinues horizontales translatérales effectuées à l'aide du plat de l'index sur la face interne. La main gauche vient en support sur la face externe et contribue à la rotation de l'ébauche. La plaque circulaire est ensuite déposée dans le support de manière à en épouser les parois (fig. 3.18.a et b).

L'ébauchage du corps se poursuit avec la technique du colombinage. Un segment de colombin est posé par écrasement sur la face interne. La jointure est faite en même temps que l'étirement du colombin, par des pressions horizontales translatérales effectuées à l'aide du plat de l'index. La main gauche vient en support sur la face externe (fig. 3.18.c). Un second segment de colombin est ajouté dans la continuité du premier, posé et étiré selon les mêmes modalités que précédemment décrites, puis un troisième, un quatrième… Le corps d'une jarre de taille moyenne est réalisé à partir de 10 à 20 segments de colombins (fig. 3.18. e et f). Leur épaisseur décroit au fur et à mesure de l'ébauchage, en fonction du diamètre de l'ébauche.

Le préformage du corps débute par des pressions discontinues opérées sur la face interne du récipient, à l'aide du plat de l'index, selon des gestes obliques de bas en haut. La main gauche vient en support sur la face externe. Il est ensuite réalisé par raclage de la face externe à l'aide d'une estèque en bambou, selon des gestes verticaux et obliques effectués de bas en haut (fig. 3.18.g). Le préformage du corps se termine par un raclage de la paroi interne à l'aide de l'estèque en plastique, selon des gestes verticaux et obliques de bas en haut (fig. 3.18.h).

La potière, debout durant l'opération de préformage, peut éventuellement se rasseoir pour l'ébauchage du col réalisé par colombinage. Selon les mêmes modalités que précédemment décrites, de 5 à 10 segments de colombins sont ajoutés pour façonner le col. Son préformage est réalisé par raclage de la face externe, à l'aide successivement de l'outil en bambou et de l'outil en cuir, selon des gestes verticaux de bas en haut. La main gauche vient en support sur la face interne (fig. 3.18.i, j et k). Cette opération de raclage est ensuite opérée sur la face interne du corps supérieur et du col, avec les mêmes outils et selon la même gestuelle, tandis que la main gauche vient en support sur la face externe.

L'ébauchage de la lèvre est enfin réalisé par l'ajout d'un colombin de fine épaisseur posé par écrasement sur la tranche à l'aide du pouce, tandis que l'index de la main gauche vient en support sur la face externe (fig. 3.18.l).

A nouveau, le corps supérieur et le col font l'objet d'un raclage sur la face externe à l'aide de l'outil en cuir. Celui-ci sert également au préformage de la lèvre. La pièce de cuir est posée à cheval sur le bord du récipient pour des pressions discontinues en pincement, selon des gestes horizontaux en aller-retour, ou des pressions continues lorsque la potière effectue un mouvement de rotation complet autour du pot (fig. 3.18.m).

Enfin, la finition est assurée par un lissage de l'ensemble des surfaces internes et externes, réalisé à l'aide de l'outil en cuir.

Après une heure de séchage, la potière applique les préhensions, puis le décor. Dans le cas des jarres, les préhensions sont une ou deux anses en boudin à arc cintré disposées à la verticale. La potière réalise des perforations sur la panse, à l'aide de l'index, dans lesquelles les extrémités du boudin d'argile viennent se ficher. La jointure se fait par étalement de l'argile du boudin, tandis que la main gauche vient en support sur la face interne. Des colombins de fine épaisseur sont ajoutés autour de chaque extrémité et étalés à l'aide du pouce pour renforcer la soudure des éléments rapportés. La forme de l'anse est ensuite régularisée par modelage.

2.2.2. Façonnage de la partie inférieure

La partie inférieure du récipient est mise en forme après un temps de séchage d'environ 2 jours. Elle est à consistance cuir tandis que la partie supérieure est à consistance entre cuir et sèche. Le préformage de la partie inférieure est alors réalisé par rabotage de la face externe à l'aide d'une lame en métal tenue à deux mains, selon des gestes de loin en proche, dans le but de désépaissir les parois du fond et de lui donner sa forme finale. La poterie est déposée sur un

support fait d'un anneau de paille et de tissu, face à la potière assise qui la maintient avec l'un de ses genoux tout le temps de l'opération de rabotage (fig. 3.18.n). Suite à ce préformage, nous avons observé comme seule opération de finition que la surface rabotée peut être lissée à l'aide d'un épi de maïs chargé en eau.

2.3. Traitements de surface

Plusieurs techniques de traitement de surface sont employées en fonction du type de céramique produit. Dans le cas des plus grandes jarres, une opération de brunissage est pratiquée à l'aide d'un galet de pierre fine, alors que la pâte est à consistance comprise entre cuir et sèche. Il est partiellement couvrant sur la partie supérieure, réalisé de manière à créer une alternance de bandeaux mats et brillants à but décoratif. Il est couvrant sur toute la surface du corps inférieur, servant ainsi à régulariser la surface rabotée et à la rendre sans doute moins perméable (fig. 3.20.a et d). Notons toutefois que la partie supérieure peut-être entièrement brunie et la partie rabotée laissée comme telle. Ces variantes se font en fonction des maisonnées.

Dans le cas des récipients à col de plus petite taille, le brunissage est couvrant sur toute la face externe et sur la face interne du col. L'obtention d'une surface brillante est d'abord esthétique, d'après les potières, mais sert également à rendre la pâte moins perméable, ce qui est un avantage pour ces céramiques destinées à contenir du beurre. Pour les pots à col de petite dimension, comme pour les jattes et cafetières, le brunissage est systématiquement associé au traitement de surface post-cuisson par enfumage. Celui-ci est pratiqué dès que les céramiques sont retirées du feu, en les recouvrant et en les frottant avec du foin, ou avec des feuilles de khât sèches.

2.4. Décorations

La décoration peut être effectuée sur pâte humide ou sur pâte à consistance cuir après une à deux heures de séchage à l'ombre. Les techniques décoratives employées et combinées sont l'ajout d'éléments et l'impression.

Dans le cas des jarres, la décoration consiste en un bandeau localisé à la base de l'épaule du récipient, réalisé à partir de deux procédés d'impression : pivotante et/ou simple. L'impression pivotante est « une série d'impressions successives pendant laquelle l'outil est déplacé selon un mouvement de bascule sur l'une puis sur l'autre de ses extrémités » (Gallin, 2013). Elle est exécutée à l'aide d'un peigne fabriqué par la potière, à partir soit d'un morceau de bois, soit

d'un tesson de céramique. Il est fait de dents irrégulièrement espacées avec un front rectiligne[49]. L'impression pivotante crée un bandeau formé de quatre à cinq lignes successives, chacune formée de petits carrés juxtaposés. Ce bandeau décoratif est souligné et/ou surmonté de creux disposés en ligne, réalisés par impression simple, à l'aide de l'angle du peigne (fig. 3.21a, b, d et e). L'anse peut être décorée d'une succession de tirets horizontaux effectués à l'aide de l'outil en bambou par impression ponctuelle.

L'ajout d'éléments de type cordon est réalisé à partir d'un boudin d'argile de très faible épaisseur fixé par pressions discontinues, puis lissé à l'aide de la pièce en cuir. Il est plus particulièrement employé sur les marmites, les jattes et les cafetières, mais également sur les pots à col de grande dimension servant à la cuisine (fig. g et h). L'ajout d'éléments de type oreilles triangulaires, disposées en série pour servir autant de poignée que de décoration, est opéré à partir d'une masse d'argile fixée au support par des pressions discontinues, modelée et enfin perforée verticalement.

2.5. Cuisson

Elle est de type cuisson ouverte, avec contacts entre récipients et combustibles. De manière générale, les poteries sont installées sur un lit de bois et recouvertes de combustibles légers.

La potière opère au préalable une pré-cuisson en déposant les poteries autour d'un feu de bois et de feuilles d'ensete sèches. Des braises incandescentes sont introduites dans les récipients jusqu'à ce que leurs surfaces internes noircissent. Cette opération peut faire apparaître des fissures, qui seront immédiatement comblées avec un peu d'argile.

L'aire de cuisson est une surface plane circulaire. Une fois nettoyée, la potière dispose des feuilles d'ensete au sol, qu'elle recouvre d'une couche de cendre. Un lit de bois sec (de différentes variétés) est installé en rond et couvert de feuilles sèches d'eucalyptus pour que le feu prenne mieux. Les récipients sont déposés sur le lit de bois et de feuilles, calés les uns contre les autres, de manière à ne pas toucher le sol. Un second niveau de céramiques est ajouté sur le premier. Une fois calées à l'aide de larges morceaux de poteries cassées, les poteries sont couvertes d'une importante quantité de paille de teff formant une structure hémisphérique. Le chaume enlevé d'un toit est aussi particulièrement apprécié, mais il est rare. Des braises sont

[49] La morphologie des dents est plate mais leurs tailles varient en fonction de la profondeur et de l'espacement des incisions pratiquées dans le morceau de bois ou sur la tranche du tesson de céramique. Cette variation du front de l'outil a pour effet une variation dans la taille des carrés imprimés.

déposées à plusieurs endroits sur le pourtour du lit de bois. La cuisson dure un peu plus d'une heure. La potière rajoute de la paille au fur et à mesure de sa combustion (fig. 3.22 a et b). Elle cesse lorsque le bois n'est plus que de la braise et que les pots sont bien rouges. Elle contrôle alors la cuisson par de petites ouvertures à la base de la structure qu'elle fait ponctuellement à l'aide d'un long bâton (fig. 3.22 c). Si une partie de la paille se consume plus vite, la potière fait tomber ce qui est au-dessus ; en même temps elle ramasse les cendres alentours et les jettes sur la structure. Lorsque la paille n'est plus que de la cendre, les pots sont retournés à l'aide du grand bâton, et des cendres alentours sont jetées dessus. Enfin les pots sont retirés (fig. 3.22.d).

La chaîne opératoire de la cuisson des trépieds est quelque peu différente, en cela que sa structure est quadrangulaire et qu'un lit de bois est intercalé entre le premier et le deuxième niveau des trépieds.



Fig. 3.17. Les procédés de préparation de l'argile par les potières Guragué du village de Bercha, au sein de la tradition B : a) Un large trou est creusé à l'arrière des maisonnées potières pour abriter les différentes argiles réservées humides. Cette même technique est employée pour conserver la pulpe de faux-bananier, l'ensete ; b) Argile brune conservée humide ; c) Argile rouge hydratée par humectation ; d) Tamisage de l'argile blanche ; e) Pétrissage de l'argile au pied, la potière foule le tas d'argile à l'aide du pied droit en tournant autour du tas ; f) Pétrissage de petites quantités d'argile avant façonnage, deux types de préparation sont employées pour les cafetières, l'une des deux comportant davantage d'argile rouge.



Fig. 3.18. Façonnage d'une jarre moyenne au sein de la tradition B : a) Ebauche du fond obtenue par percussion ; b) Etirement de l'ébauche du fond ; c) Pose d'un colombin sur la face interne ; d) Amincissement du colombin par écrasement ; e) Pose d'un colombin sur la face interne pour ébauchage du corps supérieur ; f) Amincissement des colombins par écrasement ; g) Préformage du corps supérieur réalisé par raclage sur la face externe à l'aide d'une estèque en bois ; h) Préformage du corps supérieur réalisé par pressions discontinues sur la face interne à l'aide du plat de l'index ; i) Pose d'un colombin sur la face interne pour l'ébauchage du col ; j) Préformage du corps supérieur à l'aide de l'estèque en bois, à la suite de l'amincissement des colombins ; k) Préformage du corps supérieur à l'aide de la pièce en cuir ; l) Préformage de la lèvre par des pressions discontinues en pincement venant régulariser le bord ; m) Préformage et lissage de la lèvre par des pressions continues en pincement à l'aide de la pièce en cuir ; n) Préformage du corps inférieur par rabotage de la face externe à l'aide d'une lame en métal.



Fig. 3.19. Outils des potières Guragué.



Fig. 3.20. Les techniques de traitement de surface employées au sein de la tradition B : a) brunissage à l'aide d'un galet de pierre au grain fin ; b), c) Doucissage à l'aide d'un galet de pierre chargé en eau ; d) Brunissage partiel pour créer des bandeaux en différentiel de brillance.



Fig. 3.21. Les techniques décoratives employées au sein de la tradition B : a), d), e) Impression pivotante réalisée à l'aide d'un peigne en bois ou en céramique fabriqué par les potières ; b) f) Impression ponctuelle à l'aide de l'angle du peigne ; c) Incision de la surface interne du col pour les jarres servant à la fabrication du beurre ; g) Application de cordons sur le fond d'une jatte ; h) Application d'un cordon décorant la panse médiane d'une cafetière ; i) Incision au peigne ; j) Incision à l'aide d'une pointe aigue ; Impression ponctuelle de petits tirets verticaux réalisés sur un cordon.



Fig. 3.22. Les procédés de cuisson au sein de la tradition B : a) Les potières ajoutent du combustible léger au fur et à mesure de la cuisson ; b) Les potières rejettent les cendres de l'herbe brûlée tombant alentour sur la structure de cuisson ; c) Contrôle de la température pour s'assurer que les pots sont rougis ; d) Retrait des céramiques brûlantes après cuisson.

3. Description de la tradition C

La tradition C est pratiquée par les potières Konta, dans les villages de Bacho, Ch'ida, Gora, Sele et Churchura (fig. 3.23 et 3.24). Elle est aussi pratiquée, pour le façonnage des pots à col de plus petite dimension, par les potières Wolayta dans les villages de Goljoota (région Oromo Arsi), Boditi et Shene (région Wolayta) et par les potières Kambata, en pays Hadiyya et Kambata, dans le village de Bobicho et alentours : Bannare, Ambincho, Fonko, Wagabeta, Sarara, Doyo Gena, Shinshisho, Hadero (annexe I, fig. 3).

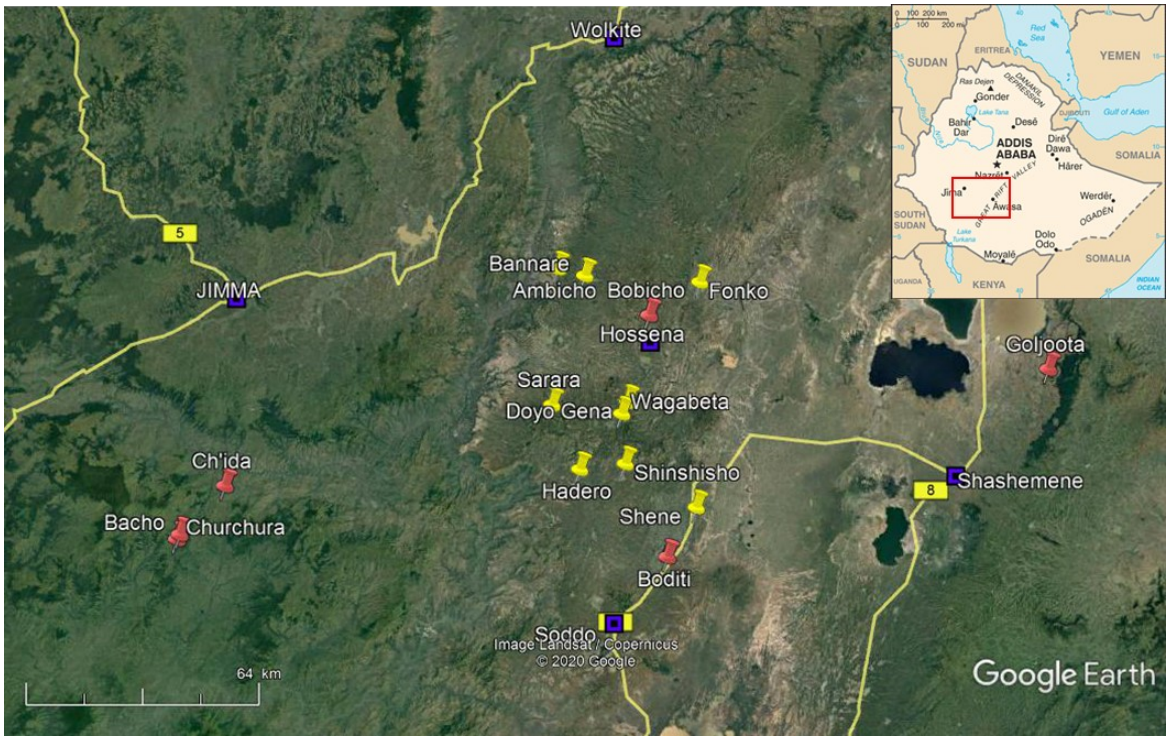


Fig. 3.23. Carte géographique du Sud-Ouest de l'Éthiopie présentant les différents villages où la tradition C est pratiquée. En rouge les villages où nous avons travaillé ; en jaune, les villages mentionnés au cours des interviews où se pratique cette même tradition. Les carrés bleus pointent les plus grandes villes, capitales des zones administratives ; les tracés jaunes sont les principaux axes routiers.

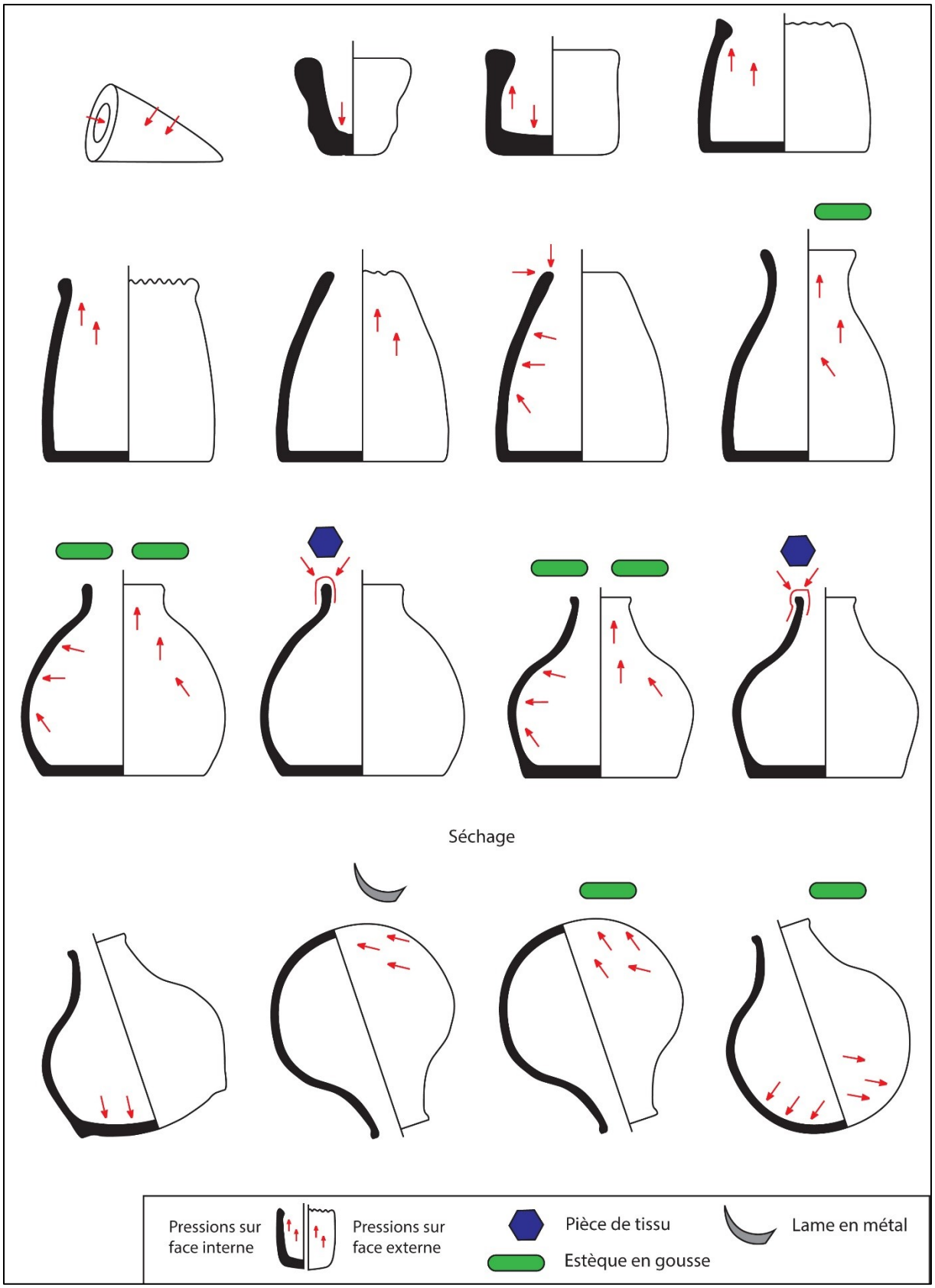


Fig. 3.24. Représentation schématique de la chaîne opératoire du façonnage d'une jarre relevant de la tradition C, au travers de la tradition des Konta. La représentation schématique de la chaîne opératoire de la tradition D, au travers de la tradition Wolayta est en annexe I, fig. 3.

3.1. Préparations de l'argile

3.1.1. Par les potières Konta

Les potières Konta du village de Bacho emploient trois argiles différentes dont les sources sont relativement éloignées de chez elles. L'extraction se fait en fosse à l'aide d'un pic en métal. Les matériaux argileux sont mélangés et laissés à sécher quelques jours. Le tri granulométrique est effectué à la main afin de retirer les racines et inclusions grossières. Une fois sèche, l'argile est concassée puis réduite en poudre à l'aide d'une meule et molette en pierre. L'hydratation du matériau argileux se fait par humectation en versant de l'eau sur la terre dans laquelle la potière enfonce son doigt pour créer de petits puits utiles à une infiltration homogène. Un peu d'eau est également aspergée, en fonction des besoins, durant l'opération de pétrissage.

3.1.2. Par les potières Wolayta et Kambata

Les potières Wolayta emploient deux types de matériaux argileux qui se distinguent par une légère variation de couleur et de granulométrie. Les sources sont à proximité des habitations des potières, les argiles y sont extraites en fosse à différentes profondeurs[50].

Les potières Kambata du village de Bobicho utilisent trois matériaux argileux différents en proportions égales. L'emplacement des sources d'argile est nommé *dori* et se trouve quasi au centre du village de potier. Elles sont situées le long d'un cours d'eau en trois emplacements relativement proches les uns des autres. L'extraction se fait en fosse à l'aide d'un pic en métal.

D'après les potières Wolayta et Kambata, les différentes argiles sélectionnées possèdent des propriétés distinctes (malléabilité pour la rouge et solidité pour la blanche) qui rendent leur mélange indispensable. Les deux argiles des Wolayta sont généralement mises à sécher séparément et mélangées à quantités égales au moment du fractionnement. Chez les potières Kambata, les argiles noires et rouges sont mélangées et font l'objet d'un tri granulométrique à la main pour retirer les racines et inclusions grossières. Leur hydratation se fait par humectation en versant de l'eau sur la terre dans laquelle la potière enfonce son doigt pour créer de petits puits utiles à une infiltration homogène. L'argile blanche (2/3 de la quantité préparée) est laissée à sécher avant fractionnement (fig. 3.25.a).

[50] Ces deux argiles présentent une fraction sableuse importante, résultant de la présence de quartz dans l'ignimbrite. En effet, « ces matériaux dérivent d'une altération ferralitique d'ignimbrites, tronqué par l'érosion et traversé par le réseau hydrographique. Ceci donne aux potières Wolayta un accès direct à différents niveaux du profil d'altération […] l'argile blanche est située dans la partie basse du profil d'altération » (Cauliez et al, 2015 : 43).

Dans les deux groupes, le fractionnement se fait par percussion lancée à l'aide d'un bâton d'une longueur d'environ 1,50 m et d'un diamètre de moins de 5 cm, sur une bâche ou à même le sol. Une fois saisie du bâton, la potière peut se tenir à genoux, accroupie ou debout face à la terre répartie en une couche de quelques centimètres. Deux gestes d'abattement du bâton peuvent être pratiqués. Le premier, plus simple, consiste à lever le bâton à deux mains, à la verticale ou jusque derrière la tête pour l'abattre sur la terre. Le second consiste à lever le bâton à deux mains en opérant alors un demi-cercle autour du buste et au-dessus de la tête, de manière à ce que le bâton arrive à la verticale à l'arrière du corps avant de retomber avec tout l'élan de ce mouvement d'élancement. Le bâton est ainsi abattu plusieurs fois sur la couche de terre, jamais au même endroit, mais avançant régulièrement de gauche à droite. La terre dispersée par l'impact du bâton est ensuite rassemblée pour reformer la couche plane, avant de reprendre l'opération de fractionnement (fig. 3.25.b).

Le tri granulométrique parachève la préparation de l'argile sèche. Il est effectué à l'aide d'un tamis en fibres végétales acheté sur le marché. Le refus de tamis comprend des inclusions minérales, les morceaux les plus solides du matériau argileux qui n'ont pu être fractionnés, ainsi que les pailles et autres morceaux de végétaux (fig. 3.25.c).

L'hydratation du matériau argileux se fait par humectation à partir d'une cuvette créée au centre du dôme formé par l'argile lors de l'opération de tamisage. Un grand volume d'eau est versé dans cette cuvette chez les Wolayta (fig. 3.25.g); tandis que les potières Kambata y déposent d'abord l'argile rouge et noire préalablement hydratée par humectation, hydratant ainsi le matériau à granulométrie fine par imprégnation, puis par humectation au fur et à mesure du pétrissage[51]. La potière emprisonne ensuite le liquide ou l'argile humide en ramenant la terre du pourtour sur l'intérieur du puits. L'argile est hydratée au fur et à mesure du malaxage et forme alors une pâte grumeleuse qu'il s'agit d'homogénéiser grâce au pétrissage au cours duquel un peu d'eau sera encore ajoutée en fonction des besoins (fig. 3.25.d, e et f).

3.1.3. Le pétrissage par les potières Konta, Wolayta et Kambata

L'opération de pétrissage est réalisée selon une gestuelle très particulière, commune aux potières Wolayta, Kambata et Konta (fig. 3.25.h à l). Le premier mouvement effectué à deux mains consiste à faire glisser une masse de terre en des mouvements vifs arrière/avant. Les

[51] Pour le façonnage des plats à cuire, l'eau est mélangée à des rebus d'argile sèche liquéfiée. D'après les potières, cet ajout rend les poteries plus résistantes à la cuisson.

premières poignées sont ainsi malaxées à l'horizontale, à même la surface de travail. Les poignées suivantes sont pétries sur les précédentes, si bien que l'inclinaison des mains et des avant-bras atteint jusqu'à 45°. Une fois que toute la masse humectée est ainsi malaxée et montée en une motte, celle-ci est retournée et pétrie grâce à un second geste. Il consiste en une succession de pressions verticales alternant des poussées de la main gauche puis de la main droite. Chaque poussée débute main ouverte et se termine main fermée, c'est-à-dire que les doigts se referment en même temps que la paume effectue son travail de pression. Une fois la motte entièrement écrasée, la potière sépare l'extrémité proximale et la retourne sur l'avant de la masse d'argile. La face qui était en contact avec le sol, présentant encore de l'argile sèche se retrouve ainsi sur le dessus et intégrée par des pressions verticales. Le geste de division de cette plus petite masse d'argile est le plus souvent effectué à deux mains : les mains à la verticale, les pouces se faisant face, les potières utilisent ainsi la distance entre le pouce et l'index pour scinder l'argile. Cette opération est effectuée sur l'extrémité proximale de la motte, face à la potière puis de chaque côté. Si bien qu'après un certain temps de pétrissage, la masse entière de la motte aura été retournée par petites quantités réintégrées progressivement à la masse totale. La motte aura également avancé d'une dizaine de centimètres face à la potière. A ce moment, c'est l'intégralité de la masse d'argile qui opère un quart de tour, et le pétrissage reprend. Les gestes de pression verticale sont toujours effectués sur le devant de la motte. A ce moment de l'action, les potières sont à genoux ou debout et emploient tout le poids de leurs corps pour repousser la terre.

En pétrissant l'avant de la motte, en scindant la partie arrière pour la réintégrer à l'avant, la masse d'argile tourne sur elle-même et la motte est entièrement pétrie, progressivement par petites quantités, ce qui assure un malaxage homogène de l'ensemble de la masse d'argile.

En général l'action se déroule en deux temps. Les deux tiers du matériau argileux sont ainsi pétris et cette première motte est mise de côté le temps que la potière s'occupe du reste de l'argile. En premier lieu la potière aura pétri la terre qui se trouve au centre et le plus près d'elle, si bien que l'argile encore sèche sera la partie distale de la couronne. Elle est rassemblée, humectée avec ou sans création d'un puits, malaxée puis pétrie à l'image de la première motte. Cette seconde motte est jetée sur la première et un nouveau temps de pétrissage est opéré sur la totalité de l'argile. Si la préparation se faisait jusque-là à même le sol, la réunion des deux mottes et le dernier malaxage s'opère sur le plastique qui viendra recouvrir la motte entière lors de sa nuit de repos.

Si les potières commencent les étapes d'hydratation et de malaxage à genoux, elles terminent le plus souvent cette étape debout. L'ensemble de l'opération dure entre 10 et 18 minutes, avec une moyenne de 15 minutes. L'argile est finalement emballée dans une bâche et réservée deux ou trois jours avant d'être façonnée. Les potières attestent que ce temps de repos de la pâte est nécessaire pour rendre l'argile plus facile à façonner et plus « solide ».

3.2. Techniques, méthodes et outils de façonnage

Au sein de la tradition C, la technique d'ébauchage employée pour le façonnage des jarres de taille moyenne est le modelage par étirement (ou creusage de la motte). La singularité de cette tradition technique est de ne pas employer de colombinage, si bien que la potière évalue dès le début la quantité d'argile requise pour façonner le récipient attendu (fig. 3.24 et annexe I, fig. 3).

3.2.1. Façonnage de la partie supérieure

Tout au long du façonnage de la partie supérieure du récipient, la potière est debout, les jambes droites et le buste penché sur la poterie déposée sur un support fixe : une large marmite renversée (Wolayta), un carré de bâche ou sac plastique (Kambata, Wolayta) ou un lit de feuilles de taro et/ou d'ensete (Konta). La potière effectue des rotations autour du pot, dans le sens des aiguilles d'une montre, et inversement, alternativement en fonction des opérations réalisées[52]. La main gauche vient toujours en support de la droite qui s'active.

La potière façonne d'abord l'ébauche conique sur une surface plane : pierre plate (Konta) ou bâche (Wolayta, Kambata). Elle fait rouler la masse d'argile initiale sur elle-même à l'aide de la main gauche, tandis que le pouce de la main droite la creuse à sa base. La motte conique est ensuite posée pointe contre sol sur son support et creusée à nouveau, à l'aide du poing, de manière à élargir la base de l'ébauche et y répartir l'argile qui servira dans un second temps à la mise en forme du fond (fig. 3.26.a).

L'ébauchage du récipient est opéré par étirement, d'abord sur la face interne à l'aide de la main en cuillère et du plat de l'index, selon des gestes verticaux ; puis sur la face externe à l'aide du

[52] L'ébauchage et les premières opérations de préformage sur la face interne sont généralement réalisés dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Les opérations de préformage faites sur la face externe débute dans le sens inverse des aiguilles d'une montre et se terminent dans le sens des aiguilles d'une montre. Le préformage du col et de la lèvre à l'aide de la pièce en tissu se déroule dans le sens des aiguilles d'une montre, tandis que la dernière étape de lissage se fait dans le sens inverse des aiguilles d'une montre.

plat de l'index, selon des gestes verticaux et obliques (fig. 3.26.b et c). Plusieurs rotations de la potière dans le sens inverse des aiguilles de la montre sont nécessaires à l'ébauchage complet du pot. Au cours des pressions exercées sur la face externe, nous avons généralement observé qu'une rotation (dans le sens inverse des aiguilles d'une montre) correspond à l'ébauchage d'une phase du récipient : lors du premier tour, la potière ébauche le corps inférieur ; le corps supérieur est ébauché lors de la seconde rotation ; tandis que la troisième et dernière rotation sert à l'étirement du col.

Le préformage débute par des pressions discontinues exercées avec le plat de l'index sur la face interne, tandis que la main gauche vient en support sur la face externe (fig. 3.26.d). Le bord est régularisé par des pressions discontinues en pincement, opérées entre le pouce de la main droite et le plat de l'index de la main gauche.

Le préformage se poursuit par des pressions discontinues exercées sur la face externe, opérées selon des gestes verticaux et obliques, à l'aide soit d'un outil en bambou chez les potières Kambata, soit, chez les potières Konta, à l'aide du péricarpe de la gousse issue de l'arbre *birbira*, soit avec une pièce de tissu plusieurs fois repliée sur elle-même chez les potières Wolayta. La main gauche est en support sur la face interne (fig. 3.26.e).

Cette étape du préformage sur face interne et externe se répète de la même manière que précédemment décrit (fig. 3.26.f).

Les préhensions sont ajoutées sur pâte humide (Kambata, Wolayta) ou sur pâte cuir (Konta). Elles sont, dans le cas des jarres, une à trois anses en boudin à arc cintré disposées à la verticale. Un boudin est entièrement appliqué sur la panse et fixé par étalement de l'argile à l'aide du pouce sur tout le pourtour. L'anse en arc cintré est alors modelée à partir de cette masse. Chez les Wolayta, seules les extrémités sont fixées par étalement d'argile. Les potières peuvent éventuellement employer le système des colombins de faible épaisseur enroulés autour de chaque extrémité pour renforcer la soudure de l'anse à la panse.

La lèvre est ensuite préformée par des pressions discontinues en pincement : le pouce et l'index viennent pincer la face interne de bord du récipient, tandis que le plat de l'index de la main gauche vient appuyer la face externe du bord (fig. 3.26.g).

Le préformage se termine par une série de pressions continues appliquées horizontalement au niveau du col et de la lèvre selon une gestuelle très particulière. La potière évolue dans le sens des aiguilles d'une montre. La pièce de tissu est dépliée à cheval sur le bord. Elle est maintenue

plaquée sur la face externe du col par la main droite, et sur la face interne par le pouce de la main droite et par la main gauche. La pression est continue en ce sens qu'elle correspond à une rotation quasi complète de la potière, qui en sus fait pivoter ses mains sur elles-mêmes pour terminer la rotation et retirer d'un geste vif le tissu du bord du récipient. Cette opération se répète à l'identique en fonction des besoins du préformage.

Après un court temps de séchage, la finition consiste en un lissage de la face interne, puis de la face externe, à l'aide de l'estèque en gousse (Konta) ou de la pièce en tissu soigneusement pliée (Wolayta, Kambata) et selon des gestes verticaux et obliques (fig. 3.26.h). L'opération se termine par le lissage du col et de la lèvre à l'aide de la pièce en tissu, selon les mêmes modalités que celles décrites pour leur mise en forme (fig. 3.26.i).

3.2.2. Façonnage de la partie inférieure

Après une demi-journée à une journée de séchage, la partie inférieure du pot est préformée à partir de l'argile restée au fond du récipient. Sa consistance est comprise entre cuir et humide, tandis que la partie supérieure est à consistance comprise entre cuir et sèche, permettant ainsi la manipulation du pot. La potière est assise, le récipient posé sur les genoux. Le préformage allie modelage et rabotage. Il débute par des pressions discontinues effectuées sur la face interne, avec le dessus de la main et le plat de l'index, tandis que la main gauche vient en support sur la face externe (fig. 3.27.a et b). La face interne est ensuite lissée à l'aide de l'estèque végétale ou de la pièce en tissu. La face externe fait l'objet d'un rabotage à l'aide d'une lame métallique (fig. 3.27.c). La finition est réalisée, dans un premier temps par l'ajout éventuel de petites quantités d'argile servant à combler les fissures ou aspérités apparues sur la surface externe de la partie inférieure, qui, dans un second temps, est entièrement lissée à l'aide de l'estèque végétale, de la pièce en tissu ou à la main mouillée. Enfin des pressions discontinues sont encore appliquées sur la face interne pour lisser la surface et finir de régulariser l'épaisseur de la paroi (fig. 3.27.d).

3.2.3. Les variantes de la tradition C

Au sein de la tradition C, les outils utilisés, ou les manières de les utiliser, constituent une des principales variantes entre les différents groupes ethniques (fig. 3.28). Au cours du préformage de la partie supérieure, les potières Konta se singularisent par l'usage de l'estèque en péricarpe de gousse, tandis que les potières Kambata et Wolayta emploient un outil en bambou. Les potières Wolayta du village de Boditi utilisaient également pour le raclage une estèque en os.

Soulignons néanmoins l'usage quasi exclusif de la pièce en tissu repliée en guise d'estèque par les potières Wolayta. Au cours de la finition, ce même outil fait d'un tissu épais est utilisé par les potières Kambata, soigneusement plié et maintenu mouillé au cours du lissage de l'ensemble du récipient. Les Wolayta emploient également la pièce de tissu pour le lissage complet du récipient, mais dépliée, en la plaquant sur la paroi et en lui faisant opérer une rotation quasi continue. Quant aux potières Konta, elles n'utilisent la pièce de tissu que dépliée, seulement pour le préformage et le lissage du col et de la lèvre.

Une autre variante existe au cours du préformage de la partie inférieure après que la partie interne ait fait l'objet de pressions discontinues exercées à la main pour former le fond, et avant que la surface ne soit rabotée. Les potières Konta opèrent un raclage de la face interne à l'aide de l'estèque en gousse servant également à son lissage ; tandis que les Wolayta effectuent un rabotage de la face interne à l'aide d'un anneau en métal suivi d'un lissage à l'aide de la pièce en tissu.

L'ajout des préhensions et décorations varient également d'un groupe à l'autre : Wolayta et Kambata ajoutent les préhensions avant le préformage de la partie inférieure, tandis que les potières Konta réalisent cette opération après.

Enfin, une variante de la tradition C a été observée auprès d'une des potières Kambata du village de Bobicho (fig. 3.27.e à g). Dans ce cas précis, le fond de l'ébauche n'était pas fermé. La potière rabote d'abord le corps inférieur à l'aide d'une lame métallique, puis effectue de petites percussions à l'aide du plat de cette même lame afin d'infléchir le profil de la paroi du corps inférieur qui fait à nouveau l'objet d'un rabotage. La potière réalise ensuite une série de pressions discontinues sur la paroi interne, avec la main gauche en support sur la face externe, afin de fermer le fond, de lui donner sa forme globulaire finale et d'égaliser l'épaisseur des parois. En guise de finition, elle opère ces mêmes pressions sur la face interne avec l'outil en tissu. Quant à la face externe, elle fait l'objet d'un lissage débuté à l'aide de l'estèque en bambou et terminé à la main mouillée.

3.3. Traitements de surface

Aucun traitement de surface pré-cuisson n'est réalisé par les potières Konta de Bacho. Nous avons toutefois observé l'usage du brunissage couvrant la partie supérieure des marmites par les potières Konta du petit centre urbain d'Amaya.

Les potières Wolayta et Kambata emploient le brunissage, qui se fait à l'aide d'un galet de pierre au grain fin ou, plus exceptionnellement, à l'aide d'une bille en métal (Kambata, village de Bobicho) sur une pâte à consistance comprise entre cuir et sèche (fig. 3.29.a à c). Le brunissage est couvrant ou semi-couvrant. Les parties brunies varient en effet en fonction du type morpho-fonctionnel et en fonction des maisonnées. Chez les potières Kambata, le brunissage concerne systématiquement la partie supérieure de la majorité des pots à col, ainsi que les faces internes et externes des marmites et petits bols. Il peut être suivi d'une opération de lustrage, à l'aide d'une pièce de sac plastique (fig. 3.29.d). Chez les potières Wolayta, les pots à col sont brunis au niveau de toute la partie supérieure, ou seulement au niveau du col qui peut également être décoré de plages verticales alternativement brunies et non brunies.

Au sein des deux groupes, la face interne des plats de cuisson est systématiquement brunie ; la face externe des braséros peut être brunie ou non en fonction des maisonnées.

Un second traitement de surface est réalisé par les potières Kambata et Wolayta, à la suite de la pré-cuisson. Il consiste en l'enduction d'un engobe fait d'un mélange d'argile rouge, d'eau et d'huile (ou térébenthine). D'après les potières, si l'engobe est enduit avant la pré-cuisson il ne sera pas bien fixé et s'écaillera ; s'il est enduit après la cuisson, le pot ne sonnera plus. Cette étape est également l'occasion d'examiner en détail la production afin de déceler les fines fissures qui devront être couvertes d'un peu d'argile humide avant d'être frottées avec de l'engobe.

Chez les Wolayta, l'argile rouge destinée à l'engobe est collectée à un endroit différent des sources des argiles employées pour le façonnage[53]. Chez les Kambata, elle est la même que celle utilisée pour le façonnage. L'engobe est appliqué à l'aide d'un morceau de sac plastique souple, par frottements vigoureux, rapprochant ainsi cette opération d'un compactage de la surface. Cette opération est, d'après les potières, destinée à renforcer la brillance du pot. Elle peut être suivie d'une véritable opération de lustrage avec un chiffon sec (fig. 3.29.e et f). Chez les Kambata comme chez les Wolayta, l'engobage concerne généralement les surfaces préalablement brunies. Il est employé systématiquement pour les plats de cuisson, les marmites, les pots à beurre, les plats destinés au service, la partie supérieure des jarres à eau ; et de manière facultative pour les pots à col allant sur le feu, les braséros ou les coupelles à encens. Ces deux

[53] La source d'argile employée uniquement pour l'engobe est à proximité des maisonnées potières. Elle se situe sur le flanc d'un ancien cône volcanique dont le substrat est composé de basalte. Cette argile a la particularité d'être très peu sableuse et colorée par un grand nombre d'oxydes ferrugineux (Cauliez et al, 2015 : 48).

derniers types peuvent éventuellement être peints après la cuisson à l'aide d'une peinture blanche (Wolayta) ou à l'aide de bombes de peinture industrielle (Kambata).

Le principal traitement de surface post-cuisson employé par les potières Konta et Kambata, et seulement pour les plats, par les potières Wolayta, est l'enduction d'une décoction végétale. Lorsque les pots sont brûlants à la sortie de cuisson, ils sont enduits d'une décoction végétale faite de la partie la plus pure de la sève d'ensete, nommée *bula*. Du jus de taro est ajouté à cette décoction par les potières Konta de Bercha. L'enduction se fait avec un chiffon en fibre d'ensete ou avec un morceau de plastique. D'après les potières, elle sert à la solidité du pot, à sa durabilité et à son imperméabilité.

Les potières Kambata peuvent également utiliser de la sève d'acacia, selon les mêmes procédés de préparation et d'enduction.

Un dernier traitement de surface est employé uniquement par les potières Wolayta du village de Goljoota : l'enduction de bouse de vache sur la partie inférieure de la majorité des récipients dont les parties rabotées n'ont pas fait l'objet de lissage.

3.4. Décorations

Les potières Konta de Bacho n'emploient aucun décor.

Les techniques décoratives employées par les potières Kambata et Wolayta sont au nombre de trois. Les décors sont généralement réalisés sur pâte humide ou après un court temps de séchage.

- Des pressions discontinues en pincement de la surface à consistance humide, permettant de former des cannelures ensuite lissées à l'aide de la pièce en textile (fig.2.30.a).

- L'ajout d'élément rapporté, de type cordon : une petite quantité d'argile est appliquée horizontalement sur le pourtour de la céramique. D'abord attachée par des pressions discontinues en pincement, elle est ensuite lissée par des pressions continues à l'aide de la pièce en tissu. Le cordon peut être continu à l'horizontal ou court à la verticale (fig.2.30.d).
- L'ajout d'éléments rapportés, de type bouton: de petites boules d'argile sont appliquées par pressions discontinues. Elles sont ensuite lissées (fig.2.30.f).

- L'impression de tirets est réalisée à la pointe mousse grâce à l'extrémité d'un petit morceau de bambou formant des lignes ou des bandeaux verticaux ou horizontaux. Elle

peut également être réalisée sur une cannelure ou un cordon qui devient la base de l'impression d'une série de tirets verticaux ou obliques sur toute sa longueur (fig.2.30.b et c). L'impression peut également être digitale pour créer des formes crantées.

En plus de ces trois techniques, les potières Kambata emploient l'incision, réalisée à l'aide de l'ongle ou de la pointe aiguë d'un morceau de bambou lorsque la pâte est à consistance cuir pour former des lignes continues ou un motif géométrique (fig.2.30.e).

Les cannelures sont le décor majoritairement employé par les potières Wolayta : elles ornent le bord des récipients ouverts ou la base du col des récipients fermés.

Sur les pots à col les plus décorés, la structure des décors est principalement composée d'un élément horizontal disposé au niveau du diamètre maximal et de la base du col, éventuellement accompagné de bandeaux verticaux ou d'un motif géométrique dans la partie supérieure. De plus grandes variations décoratives ont été observées sur les trépieds de foyer. Toutefois les choix stylistiques restent limités par la gamme des techniques décoratives que nous venons de décrire et qui est connue et maîtrisée par l'ensemble des potières Kambata et Wolayta.

3.5. Cuisson

Elle est de type cuisson ouverte, avec contacts entre récipients et combustibles. De manière générale, les poteries sont installées sur un lit de bois et recouvertes de combustibles légers.

Une pré-cuisson est d'abord réalisée à partir de l'allumage d'un petit feu de bois autour duquel sont disposées les céramiques. Les plats à cuire sont posées verticalement sur des bâtons d'eucalyptus fichés dans le sol. Ils sont régulièrement retournés pour assurer un séchage uniforme (fig.2.31.b). D'après les potières, cette opération sert à terminer le séchage des poteries, pour pallier au manque de soleil durant la saison des pluies. Elle n'est pas systématiquement pratiquée durant la belle saison, si les plats ont suffisamment séché au soleil. Une fois le feu transformé en braises, celles-ci sont déposées incandescentes et fumantes dans les pots à col (fig.2.31.c). Cette pré-cuisson est systématiquement réalisée quelle que soit la saison. Les poteries sont retournées de manière à bien répartir la chaleur des braises qui fait apparaître un point noir sur la panse quand le pot a suffisamment chauffé. Les potières considèrent qu'à ce stade, les pots ne risquent rien : c'est lors de la montée de température ou à la sortie de cuisson que les céramiques sont les plus vulnérables.

L'aire de cuisson est circulaire, plane chez les potières Wolayta et Kambata, légèrement en cuvette chez les potières Konta. Elle est nettoyée et recouverte d'un lit de cendres éventuellement couvert de terre, servant à absorber l'humidité du sol au cours de la cuisson (fig.2.31.a). Un lit de combustible est installé en rond, fait de morceaux de bois dur : *zegba* chez les Wolayta, et *wanza* chez les Konta. Les potières Kambata du village de Bobicho emploient de l'eucalyptus, et déposent les pots directement sur un lit de paille avant de répartir le bois autour (fig.2.31.b, d, i et j). Chez les Konta et Wolayta, les poteries sont installées en cercle sur le lit de bois de manière à ne pas toucher le sol, avec les céramiques les plus volumineuses au centre et les plats de cuisson répartis et appuyés verticalement sur tout le pourtour. Des morceaux de pots et de plats cassés viennent fermer le haut de cette structure semi-sphérique (fig.2.31. e et f). La potière répartit ensuite des braises incandescentes sur le pourtour du lit de bois. Quand il commence à prendre feu, elle couvre le tas de céramiques d'une meule de paille de teff. Enfin, elle pose à la base de la structure des pots ou plats cassés, contre la paille, afin d'empêcher l'air de rentrer et la paille de s'effondrer (fig.2.31.g et k).

La cuisson est terminée quand le combustible est réduit en une fine cendre blanche. Chez les potières Kambata et Konta, elle dure une à trois heures. Les pots sont retirés brûlants afin d'être enduits de la décoction végétale. La cuisson des Wolayta commence en fin d'après-midi et dure toute la nuit. Ce n'est qu'au petit matin, lorsque la cuisson est refroidie que les pots en sont retirés, rouges. Si leur couleur tire sur le marron, c'est que la température n'a pas été suffisamment élevée (fig.2.31.h).



Fig. 3.25. Les procédés de préparation de l'argile au sein de la tradition C. Chez les potières Kambata du village de Bobicho : a) Séchage des différentes argiles ; b) Concassage de l'argile sèche à l'aide d'un bâton en bois. La potière est généralement debout et effectue une gestuelle rotative pour élancer le bâton depuis l'arrière de son dos, mais Muluwerk portait à ce moment-là son nouveau-né sur le dos et préférait ainsi effectuer l'opération de concassage à genoux par un geste d'abattement simple ; c) Tamisage de l'argile après concassage, à l'aide d'un tamis en fibres végétales ; d), e) L'argile rouge préalablement hydratée par humectation est disposée au centre du tas d'argile à granulométrie fine pour une hydratation par imprégnation ; f) La potière brasse les deux argiles pour les mélanger et réaliser l'hydratation par imprégnation ; g) Chez les potières Wolayta, dans le village de Goljoota, l'argile est entièrement concassée et tamisée et l'hydratation se fait par humectation à partir d'un puits d'eau ; h) à j) Pétrissage de la masse d'argile par des pressions réalisées à l'aide des poignets, des paumes et des doigts. Une fois la masse entièrement pressée en une galette, celle-ci est enroulée sur elle-même de proche en loin ; l) Le pâton est à nouveau disposé verticalement face à la potière pour faire l'objet de nouvelles pressions.



Fig. 3.26. Façonnage de la partie supérieure d'une jarre au sein de la tradition C, par Amini potière Konta du village de Bacho : a) La motte conique est disposée pointe contre sol ; b) Ebauchage par étirement sur face interne à l'aide du plat de l'index ; c) Ebauchage par étirement sur face externe à l'aide du plat de l'index ; d) Préformage du corps supérieur débutant par des pressions discontinues réalisées à la main sur la face interne ; e) Préformage du corps supérieur par raclage de la face externe à l'aide de l'outil fait de l'épicarpe d'une gousse d'un arbre ; f) Nouvelles pressions discontinues appliquées sur la face interne pour préformage ; g) Préformage de la lèvre par des pressions discontinues en pincement effectuées entre le pouce et la paume ; h) Lissage du corps supérieur à l'aide de l'outil en gousse ; i) Lissage de la lèvre par des pressions continues réalisées à l'aide de la pièce en tissu.



Fig. 3.27. Façonnage de la partie inférieure d'une jarre au sein de la tradition C. Chez une potière Konta du village de Bacho : a), b) Modelage du corps inférieur du récipient débutant par des pressions exercées à la main sur la face interne afin de repousser l'argile en une forme globulaire ; c) Rabotage du corps inférieur à l'aide d'une lame en métal afin de désépaissir les parois ; d) Pressions discontinues réalisées à l'aide du plat de l'index sur face interne suite au rabotage afin de régulariser l'épaisseur des parois, servant également de lissage. Par une potière Kambata du village de Bobicho : e) Après rabotage du corps inférieur, la potière effectue de petites percussions à l'aide du plat de la lame en métal de manière à fermer le fond ; d) Elle opère des pressions discontinues sur la face interne de manière à régulariser la paroi ; e) Le corps inférieur est lissé à l'aide de l'outil en bambou.



Fig. 3.28. Outils des potières employant la tradition C : a) Outils des potières Konta ; b) Outils des potières Kambata ; c) Outils des potières Wolayta du village de Boditi ; d) Outils des potières Wolayta du village de Goljoota (photo J. Cauliez).



Fig. 3.29. Techniques de traitement de surface employées au sein de la tradition C. Brunissage à l'aide d'un galet de pierre au grain fin : a) potière Kambata à Bobicho, b) potière Wolayta à Goljoota ; c) Brunissage effectué à l'aide d'une bille en métal par une potière Kambata à Bobicho ; d) Lustrage à l'aide d'une petite pièce de sac plastique suite au brunissage ; e) Engobage de la partie supérieure d'une jarre de grande taille par le mari d'Aberash, potière Wolayta à Goljota ; f) Engobage et lustrage des braséros par une potière Kambata.



Fig. 3.30. Techniques décoratives employées au sein de la tradition C, par les potières Kambata du village de Bobicho : a) Pressions en pincement pour créer des séries de cannelures ; b) Impression à la pointe mousse de petits tirets réalisée sur les cannelures ; c) Impression à la pointe d'une série de petits tirets disposés en bandeaux verticaux ; d) Application d'un cordon au niveau du diamètre maximal d'une cafetière ; e) Incision à la pointe aiguë pour former un motif géométrique ; f) Application d'un bouton.



Fig. 3.31. Les procédés de cuisson au sein de la tradition C. Chez Aberash et Tekle, potiers Wolayta du village de Goljoota : a) Installation d'un lit de terre sur le lit de cendres pour protéger la structure de cuisson de l'humidité du sol ; b) Tekle s'occupe de la pré-cuisson réalisée en disposant les récipients autour d'un petit feu, tandis qu'Aberash retire les cendres tiédies des jarres et les jette au centre du lit de bois disposé en une structure circulaire ; c) Ajout de cendres incandescentes dans les jarres comme procédé de pré-cuisson ; d) Le feu commence doucement à prendre avant l'installation des récipients à cuire ; e) Installation des poteries en une structure circulaire autour des poteries les plus volumineuses et avec empilement des plus petites ; f) Le tas de poteries est couverts par des fragments de plats cassés servant à boucher les arrivées d'air ; g) Structure recouverte du combustible léger fait de paille de teff, des plats sont disposés du côté du vent pour protéger la structure ; h) Au petit matin, les céramiques sont cuites après une nuit complète de cuisson. Chez Zenabesh, potière Kambata du village de Bobicho : i) Braséros disposés en une structure quadrangulaire, les uns sur les autres, posés sur un lit de paille avec une couronne de bois tout autour, les plats de grandes dimensions viennent s'appuyer sur ces poteries.

4. Description de la tradition D

La tradition D est pratiquée par les potières Sidama dans les villages de Malga, Sejo, Bolacho, Kabado, Molicho, ainsi que dans les villages aux alentours d'Arbe Gona, Bensa et Aroressa (fig. 3.32 et 3.33). Elle est également employée pour les pots à col de taille moyenne à grande par les potières Wolayta dans les villages de Goljoota et Boditi, de même que par les potières Kambata du village de Bobicho (annexe I, fig. 4).

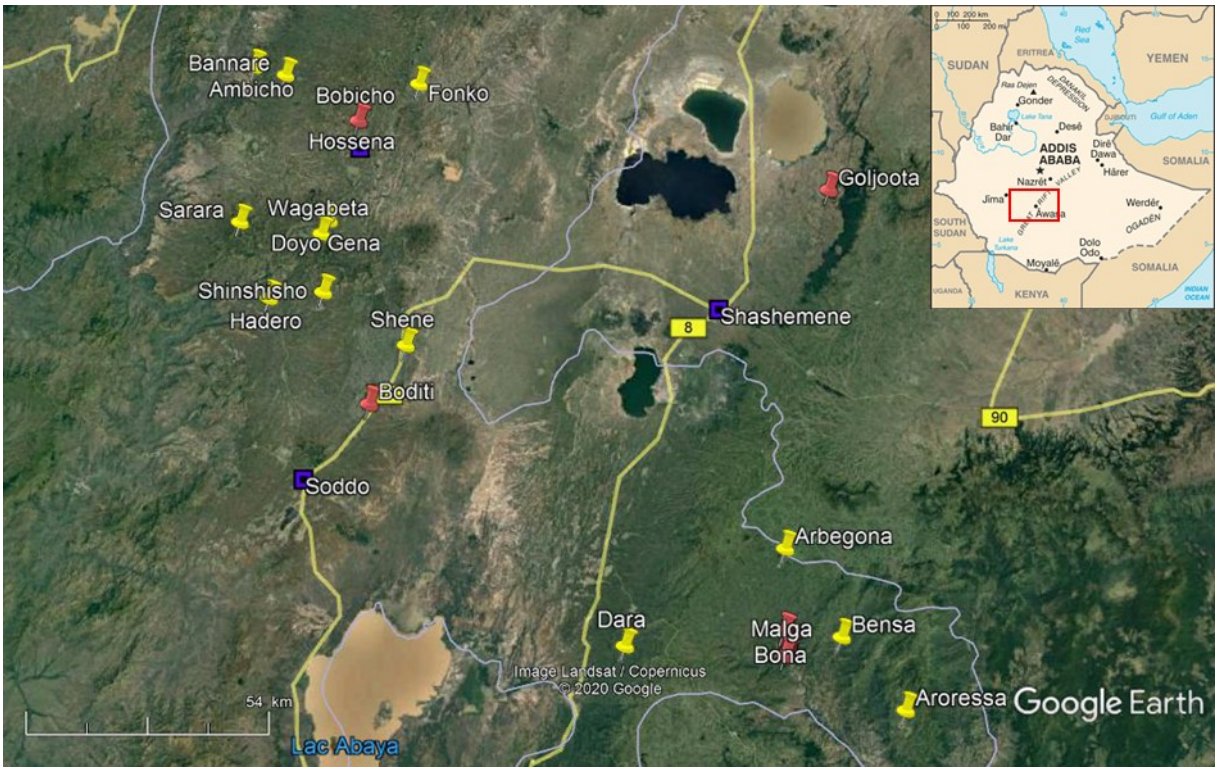


Fig. 3.32. Carte géographique du centre de l'Éthiopie présentant les différents villages où la tradition D est pratiquée. En rouge, les villages où nous avons travaillé ; en jaune, les villages mentionnés au cours des interviews où se pratique cette même tradition. Les carrés bleus pointent les plus grandes villes, capitales des zones administratives ; les tracés jaunes sont les principaux axes routiers.

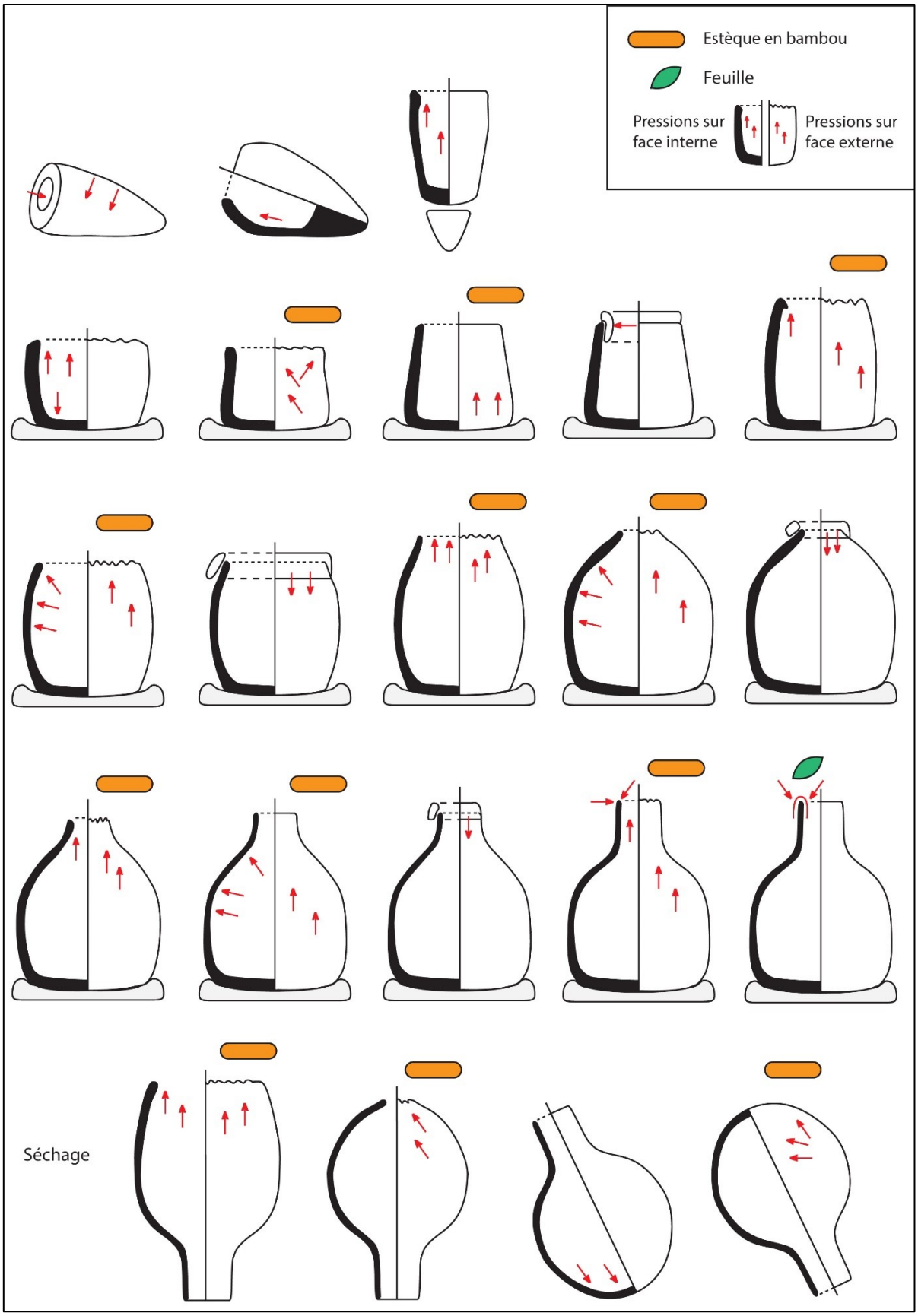


Fig. 3.33. Représentation schématique de la chaîne opératoire du façonnage d'une jarre relevant de la tradition D, au travers de la tradition des Sidama. Les représentations schématiques présentant la tradition des Kambata, relevant de la tradition D, sont en annexe I, fig. 4.

4.1. Préparation de l'argile par les potières Sidama

Les potières de Melgano emploient trois argiles différentes : une rouge qui se collecte à proximité des maisonnées potières dans des cavités creusées en surface ; une argile blanche issue de l'altération de niveaux d'ignimbrite, située non loin du village et extraite au sein de galeries profondes et dangereuses[54] ; et une argile orangée caractérisée par la présence de particules brillantes dont les sources relativement éloignées de Melgano (2 heures de marche), sont fréquentées par toutes les potières de la région méridionale du pays Sidama.

Les différentes argiles ont des propriétés distinctes qui rendent leur mélange indispensable. D'après les potières, l'argile blanche sert de liant, l'argile rouge sert à la solidité de la céramique et l'argile orangée possède ces deux qualités. Les quantités de l'une ou de l'autre peuvent varier. L'outil utilisé pour l'extraction de l'argile est en métal, de type houe, emmanché dans le prolongement du long manche en bois, il est aussi employé dans les activités agricoles.

Les argiles blanche et orangée sont mises à sécher ensemble. Le matériau est ensuite concassé par percussion lancée, à l'aide d'un pilon ou du manche amovible d'une hache. L'opération se fait à genoux et ne dure que quelques minutes. L'argile est ensuite tamisée à l'aide d'un morceau de moustiquaire pour obtenir une fraction très fine (fig. 3.34.a et b). A celle-ci, est ajoutée à volume égal, l'argile rouge. Cette dernière est humide car généralement immergée une nuit ou quelques heures avant son emploi. L'hydratation des argiles blanche et rouge est opérée par imprégnation au fur et à mesure de l'incorporation de l'argile rouge durant laquelle la potière, à genou, brasse l'argile et la presse entre ses doigts et le sol. Un peu d'eau est ajoutée en fonction des besoins (fig. 3.34.c et d).

Le pétrissage consiste en une succession de pressions verticales effectuées alternativement par la main gauche et par la main droite. Chaque geste de pression débute main ouverte et se termine main fermée, c'est-à-dire que les doigts se referment et écrasent l'argile en même temps que la paume presse l'argile (fig. 3.34.e). La potière soulève la bâche sur laquelle elle travaille, de manière à faire passer sur le dessus du tas le matériau argileux de dessous. La potière continue son jeu de pressions en incorporant régulièrement l'argile restée en avant du tas principal. Une

[54] Alors que l'argile rouge se trouve facilement alentours, l'argile blanche est issue de formations géologiques plus profondes dont l'accès est plus restreint. Deux principales sources sont situées au niveau du promontoire rocailleux qui domine la jonction entre deux rivières. Ces galeries sont dangereuses, creusées en cavernes profondes de 2 à 6 m, avec quelques soutènements fragiles qui reflètent toutefois une extraction raisonnée. Elles ont l'avantage de proposer une argile très homogène car protégée de la pollution par d'autres sols au cours des fortes pluies.

fois l'ensemble de la masse pétrie, elle la roule sur elle-même et forme plusieurs rouleaux. Un premier rouleau est disposé en long face à la potière qui effectue des pressions sur sa partie distale, à gauche, à droite, au centre, écrasant l'argile en une galette. Deux gestuelles peuvent être employées, soit les deux mains travaillent alternativement, soit les pressions sont effectuées à l'aide des paumes des deux mains jointes. La partie proximale du rouleau qui n'a pas été pressée est déposée au milieu de la galette qui est alors enroulée sur elle-même pour former une nouvelle masse que la potière pétrit à nouveau. Cette action se répète une dizaine de fois. En pétrissant l'avant de la masse d'argile et en réintégrant l'arrière au centre, la masse d'argile tourne sur elle-même et la potière assure l'homogénéité du pétrissage. Une fois tous les rouleaux pétris, ils sont réunis en une seule masse qui fait l'objet d'un dernier temps de pétrissage.

Une variante dans la préparation du matériau argileux a été observée auprès d'une potière Sidama, dans le village de Bolacho à 2 km de Malga. Cette variante est développée pour le façonnage des plats de cuisson mais emploie les trois mêmes argiles. Celles-ci sont laissées à sécher ensemble, puis concassées à l'aide d'une meule et molette, par petites quantités. La potière obtient un mélange d'argile à la granulométrie très fine, dont l'hydratation se fait par humectation au moment du pétrissage.

Les étapes relatives aux matériaux argileux opérées par les potières Sidama sont comparables à celles observées chez les potières Kambata et Wolayta, et décrites en détail dans le développement de la tradition C. La première technique - argile sèche à granulométrie fine hydratée par imprégnation lors de l'incorporation d'une argile préalablement humectée - est comparable à la technique des Kambata, tandis que la seconde technique - argile sèche à granulométrie fine hydratée par humectation à partir d'un puits d'eau - se rapporte à la technique employée par les Wolayta (fig. 3.34.f et g). Les Sidama ont la particularité de ne pas employer le geste rotatif autour du buste lors du concassage de l'argile au bâton, le geste d'abattement se fait simplement à la verticale.

4.2. Techniques, méthodes et outils de façonnage

Au sein de la tradition D, les techniques d'ébauchage employées pour le façonnage des jarres de taille moyenne sont le modelage par étirement et le colombinage. La singularité de cette tradition est l'ébauchage du fond du récipient en un second temps, par étirement de l'argile restée dans la motte, accompagné ou non de colombinage. Ce dernier se caractérise par une

pose sur la face interne ou externe et par un amincissement pratiqué par étirement. Qu'il soit employé pour ébaucher le col ou le fond, le colombinage se caractérise par un amincissement réalisé par étirement et par une mise en forme au fur et à mesure de la pose des colombins.

4.2.1. Façonnage de la partie supérieure

Tout au long du façonnage de la partie supérieure du récipient, la potière est debout, les jambes droites et le buste penché sur la poterie déposée sur un support fixe : une large marmite renversée (Wolayta), un carré de bâche ou sac plastique (Kambata, Wolayta) ou un support végétal (Sidama)[55]. La potière effectue des rotations autour du pot, dans le sens des aiguilles d'une montre et inversement, alternant en fonction des opérations réalisées. La main gauche vient toujours en support sur la face opposée de celle où la droite s'active.

La potière façonne d'abord la masse d'argile initiale en une motte conique. Pour ce faire, les potières Wolayta et Kambata emploient un mouvement rotatif, tandis que les potières Sidama opèrent des pressions du plat de la main sur un volume cylindrique (fig. 3.35.a). Le creusage de la motte diffère également entre ces groupes. Les Wolayta et Kambata font rouler la motte sur elle-même à l'aide de la main gauche, tandis que le pouce de la main droite la creuse à sa base. Une fois déposée sur son support, pointe contre sol, elles effectuent des pressions au poing dans le fond avant de débuter l'ébauchage (fig. 3.36.a et b). Les potières Sidama opèrent un premier étirement de l'argile alors que la motte est maintenue à l'horizontale, par des pressions exercées sur la face interne et externe, à l'aide de la main droite en cuillère. Elles retirent ensuite la pointe de l'ébauche et la déposent à la verticale sur son support (fig. 3.35.b et c). Comme les potières Wolayta et Kambata, elles exercent quelques pressions avec le poing dans le fond de l'ébauche afin de, simultanément, fixer l'ébauche et répartir l'argile qui servira dans un second temps à la mise en forme du fond.

L'ébauchage du corps supérieur est réalisé par étirement, soit alternativement sur la face interne et externe, comme chez les potières Kambata et Wolayta (fig. 3.36.c et d) qui effectuent des gestes verticaux et obliques à l'aide du plat de l'index, soit seulement sur la face interne, à l'aide de la main en cuillère et selon des gestes verticaux, comme chez les potières Sidama (fig.

[55] Les potières Sidama emploient plus exactement une demi-feuille d'ensete enroulée sur elle-même et fixée en une couronne possédant un fond. Elle servira ensuite à maintenir la consistance cuir de la base du pot, alors que la partie supérieure sèche.

3.35.d). Elles repoussent parfois du plat de l'index l'argile récupérée du fond sur la partie supérieure des parois.

Le préformage du corps supérieur est ensuite réalisé par raclage de la face externe, à l'aide de l'outil en bambou. La main gauche vient en support sur la face interne et la potière se déplace toujours dans le sens inverse des aiguilles d'une montre (fig. 3.35.e).

Le colombinage est employé à partir de l'épaule du récipient chez les potières Kambata et Sidama. Un ou deux segments de colombin sont posés sur la face interne et amincis par étirement grâce à des pressions discontinues verticales ou diagonales réalisées avec le plat de l'index sur la face interne (fig. 3.35.f et 3.36.f). Le préformage est opéré au fur et à mesure de la pose des colombins par raclage de la face externe, à l'aide de l'outil en bambou (fig. 3.36.g).

De nouveaux segments de colombin sont ajoutés pour l'ébauchage du col. Les potières Kambata opèrent comme précédemment décrit, à savoir pose sur la face interne et étirement grâce à des pressions verticales exercées sur la face interne à l'aide du plat de l'index (fig. 3.36.h). Les potières Sidama procèdent désormais quelque peu différemment car les segments de colombin sont posés sur la face externe (fig. 3.35.g et h). La jointure se fait d'abord par une série de pressions discontinues exercées avec le pouce selon des mouvements de haut en bas, puis par une série de pressions discontinues verticales et obliques selon des gestes d'aller-retour, effectuées à l'aide des extrémités digitales jointes. L'étirement est opéré sur la face interne, à l'aide du plat de l'index, selon des gestes verticaux de bas en haut.

Les potières réalisent le préformage du col après la pose de quelques segments de colombin (Sidama) ou au fur et à mesure de la pose (Kambata), par raclage de la face externe à l'aide de l'outil en bambou (fig. 3.36.i). Les potières Sidama effectuent à ce moment précis le lissage de la face interne, par une série de pressions discontinues exercées avec le plat de l'index, selon des gestes obliques (fig. 3.35.i et j).

Deux ou trois autres segments de colombin sont ajoutés pour terminer l'ébauchage du col et de la lèvre, selon les mêmes modalités que précédemment décrites : pose sur la face interne chez les Kambata (fig. 3.36.j), sur la face externe chez les Sidama et dans les deux groupes, amincissement par étirement vertical opéré sur la face interne (fig. 3.35.k et l).

Le préformage du corps supérieur et du col est réalisé par des pressions discontinues, à l'aide de l'outil en bambou ou de la pièce en cuir, selon des gestes verticaux et obliques (fig. 3.35.m et n ; fig. 3.36.l). Les préhensions sont généralement ajoutées sur pâte humide avant les

dernières étapes de façonnage. Ce sont, dans le cas des jarres, des anses en boudin à arc cintré disposées à la verticale. Les potières Sidama, à l'instar des Wolayta, emploient le système particulier de colombins de fine épaisseur enroulés aux extrémités, dont l'argile est étalée sur l'anse et sur la panse de manière à assurer la soudure entre les éléments. Les potières Kambata emploient également cette technique pour certains types morpho-fonctionnels comme les cafetières. Nous avons néanmoins précédemment décrit que l'anse est généralement formée à partir d'une masse entièrement appliquée sur la panse et fixée par étalement de l'argile à l'aide du pouce sur tout le pourtour avant d'être modelée.

Chez les potières Sidama, la lèvre est égalisée par retrait du surplus d'argile, puis mise en forme par des pressions discontinues exercées par le pouce sur la tranche, puis par des pressions discontinues en pincement, entre le pouce et l'index à cheval sur le bord et selon des gestes d'aller-retour. Ces mêmes pressions sont effectuées à l'aide d'une feuille de caféier pour le lissage de la lèvre (fig. 3.35.o). Le lissage du récipient est réalisé à l'aide de l'outil en bambou chargé en eau, selon des gestes verticaux et obliques sur la face externe, et selon des gestes horizontaux sur la face interne du col.

Chez les potières Kambata, la lèvre est également préformée d'abord par des pressions discontinues en pincement exercées avec le pouce et l'index de la main droite, tandis que le plat de l'index de la main gauche vient appuyer la face externe du bord (fig. 3.36.k). La lèvre est ensuite mise en forme et lissée par des pressions continues horizontales, identiques à celles décrites dans la tradition C, à savoir exercées à l'aide de la pièce en textile maintenue à deux mains à cheval sur le bord, selon un mouvement de rotation de la potière et de ses mains qui pivotent sur elles-mêmes (fig. 3.36.m). La finition du corps est réalisée par lissage à l'aide de la pièce en tissu dépliée, selon des mouvements horizontaux (fig. 3.36.n).

Chez les potières Wolayta, le préformage du col et de la lèvre débute par des pressions continues réalisées à l'aide de la pièce en tissu maintenue à cheval sur le bord et plaquée sur toute la partie haute de l'ébauche. Le préformage du corps supérieur se poursuit par des pressions discontinues exercées sur la face interne à l'aide de la pièce en tissu repliée, puis par un raclage de la face externe du corps supérieur à l'aide d'une estèque en os. Une nouvelle série de pressions continues à l'aide de la pièce en tissu dépliée sert à la fois au préformage et au lissage du col et de la lèvre. Le lissage du corps supérieur est effectué à l'aide de la pièce en tissu repliée et selon des gestes horizontaux.

La finition consiste en un lissage du récipient, réalisé à l'aide de l'outil en bambou chargé en eau (Sidama) ou de la pièce textile (Kambata, Wolayta), selon des gestes verticaux et obliques sur la face externe, et selon des gestes horizontaux sur la face interne du col.

Chez les potières Sidama et Kambata, la base du pot est ceinte d'une liane sèche d'ensete, de manière à assurer la tenue de la forme durant le séchage et à conserver l'argile de la partie basse du récipient humide. Le récipient est laissé à sécher, mi-ombre, mi-soleil, jusqu'à ce que la partie supérieure soit à consistance entre cuir et sèche, manipulable.

4.2.2. Façonnage de la partie inférieure

Les potières travaillent toujours debout, les jambes droites et le buste penché, effectuant des rotations autour du récipient posé col contre sol. L'épaisseur d'argile restée humide au fond du récipient lors du façonnage de la partie supérieure est ouverte en une couronne pour servir à l'ébauchage du fond. Seules les potières Kambata réalisent au préalable un rabotage de la face externe à l'aide d'une lame en métal afin de désépaissir la masse restée à la base du récipient.

L'étirement est réalisé grâce à des pressions discontinues effectuées à la verticale de bas en haut, à l'aide du plat de l'index sur la face interne (Wolayta, Kambata) ou à l'aide de la main en cuillère d'abord sur la face externe, puis sur la face interne (Sidama) (fig. 3.37.a et d). Les potières opèrent ensuite un raclage de la face externe à l'aide de l'outil en bambou chargé en eau (Sidama) ou à l'aide d'une lame en métal (Wolayta, Kambata) (fig. 3.37.b et e). Cette opération servant simultanément à la mise en forme et à l'amincissement des parois permet aux potières Sidama de fermer le fond du pot en repliant les bords de l'ouverture les uns sur les autres ; alors que les potières Wolayta et Kambata emploient ensuite le colombinage pour terminer l'ébauchage du fond.

Chez les potières Kambata, un colombin est posé sur la face externe, joint par étalement de l'argile à l'aide du pouce selon des gestes obliques de haut en bas, et étiré sur la face interne et externe à l'aide du plat de l'index selon des gestes obliques (fig. 3.37.e et h). S'ensuit une opération de préformage du corps inférieur par raclage à l'aide de la pièce en tissu pliée, jusqu'à fermer le fond en repliant les bords de l'ouverture les uns sur les autres. La pièce de tissu est également utilisée pour le lissage final de la partie inférieure du récipient (fig. 3.37.i et j).

Chez les Wolayta, deux segments de colombins sont posés sur la face interne. Avant de procéder à l'étirement des colombins, les potières Wolayta effectuent un rabotage de la face interne du corps inférieur à l'aide d'un outil en métal incurvé (fig. 3.37.f). Les colombins sont

ensuite étirés à l'aide du plat de l'index sur la face externe, selon des gestes obliques. La face interne est à nouveau rabotée, puis la face externe fait l'objet d'un raclage à l'aide d'une lame en métal, selon des gestes obliques de bas en haut. Un petit colombin peut éventuellement être ajouté, posé et étiré sur la face externe, si l'argile n'est pas suffisante pour fermer le fond en repliant les bords de l'ouverture les uns sur les autres.

Les potières Wolayta et Sidama effectuent les dernières opérations de préformage et de finition de la partie inférieure alors qu'elles sont assises, la poterie sur les genoux (fig. 3.37.c). Elles emploient d'abord une série de pressions discontinues effectuées à la main sur la face interne du récipient, tandis que la main gauche vient en support sur la face externe. Ces pressions servent également au lissage de la face interne. Les potières Wolayta effectuent une nouvelle opération de rabotage de la face interne à l'aide de l'outil en métal incurvé si la paroi nécessite encore d'être affinée et/ou égalisée. La finition sur face externe consiste en un lissage à l'aide de l'outil en bambou chargé en eau (Sidama) ou à l'aide d'une lame en métal puis d'une estèque en os (Wolayta).

4.2.3. Les variantes au sein de la tradition D

Au sein de la tradition D, une des principales variantes a trait à l'outillage (fig. 3.28 et 3.38). Le support fixe est différent d'un groupe à l'autre, mais il convient surtout de souligner l'absence de la pièce en tissu chez les potières Sidama, qui utilisent principalement une estèque en bambou. Les potières Wolayta ont la particularité d'utiliser trois outils différents au cours du préformage : une estèque en os (village de Boditi) ou en bambou (village de Golojota), la pièce en tissu, ainsi que deux outils en métal : une lame et un bandeau incurvé ; tandis que les potières Kambata emploient uniquement une estèque en bambou et la pièce en tissu.

Une autre variante a trait à l'opération d'étirement de la motte. Les potières Wolayta et Kambata étirent la motte à la verticale avec le plat de l'index alors que la masse d'argile est installée sur son support. Les potières Sidama étirent la motte à l'horizontale avec la main en cuillère avant de la déposer sur son support.

Une troisième variante singularise la technique des Wolayta qui n'emploient pas de colombinage pour le façonnage de la partie supérieure. La masse initiale sert à l'étirement de l'ensemble du récipient, selon les mêmes modalités que celles décrites pour la tradition C, soit en plusieurs rotations qui servent à ébaucher chaque partie du pot.

Au sein de la technique de colombinage employée par les potières Sidama et Kambata à partir de l'épaule du récipient, plusieurs disinctions sont à souligner. Les potières Sidama posent le premier colombin sur la face interne et les suivants sur la face externe, à la différence des potières Kambata qui ne posent les colombins que sur la face interne et selon une gestuelle très singulière au cours de laquelle le colombin est pressé de haut en bas, effectuant simultanément sa pose et sa jointure.

Enfin, les techniques et méthodes de façonnage de la partie inférieure varient fortement entre les trois groupes. Ces variations se trouvent d'abord du point de vue de l'ébauchage : les Sidama n'ont pas recours au colombinage, utilisant seulement l'argile de la motte initiale restée au fond de l'ébauche du corps inférieur. Wolayta et Kambata emploient des colombins posés sur la face interne ou externe selon le profil, les Wolayta procèdent à l'étirement sur la face externe, tandis que les Kambata étirent sur la face interne. Des variations existent également au niveau du préformage : les Kambata pratiquent un rabotage du corps inférieur avant le colombinage, alors que les Wolayta pratiquent un rabotage de la face interne au fur et à mesure de son ébauchage ; les Sidama n'ont pas recours au rabotage.

4.3. Traitements de surface

Les traitements de surface employés par les potières Wolayta et Kambata, à savoir brunissage, engobage et enduction d'une décoction végétale, ont été dépeints en détail au cours de la description de la tradition C. Aussi, nous décrivons ici les traitements de surface employés par les potières Sidama et comment ils varient par rapport à ceux des Wolayta et Kambata.

A l'instar des potières Wolayta et Kambata, les Sidama emploient le brunissage, à l'aide d'un galet de pierre au grain fin, ou plus exceptionnellement à l'aide d'une petite bouteille en verre, sur une pâte à consistance entre cuir et sèche (fig. 3.39.a et b). A la différence des Wolayta et Kambata, dont seules les parties supérieures des pots à col sont généralement brunies, les Sidama réalisent un brunissage couvrant sur toute la surface externe des récipients fermés, et seulement sur la surface interne des récipients ouverts - la face externe des marmites n'est donc pas brunie. Comme chez les Wolayta, un brunissage partiel - en bandeaux verticaux au niveau du col - peut servir de décoration. D'après les potières, le brunissage sert essentiellement à la beauté du récipient, il ne rend pas la céramique plus solide, mais sans doute plus étanche.

Les potières Sidama ne pratiquent pas l'enduction d'un engobe gras, mais emploient parfois l'enduction d'une barbotine brillante (fig. 3.39.c). Néanmoins, elles la considèrent comme

relevant du répertoire décoratif, tout comme l'enfumage qu'elles emploient (couramment) pour la majorité des récipients fermés, mais pas systématiquement. Les céramiques sont enfumées à la sortie de cuisson en les passant dans les flammes d'un feu de petit bois et brindilles. Ce procédé permet de produire des nuances du brun au noir.

Le principal traitement de surface post-cuisson employé par les potières Sidama, à l'instar des potières Kambata (et à un degré moindre, des potières Wolayta), est l'enduction d'une décoction végétale. Lorsque les pots sont brûlants à la sortie de cuisson, ils sont enduits d'une décoction de la partie la plus pure de la sève d'ensete (*bula)*, à l'aide un chiffon en fibre d'ensete (fig. 3.39.d et e). D'après les potières, cette opération sert à la beauté du pot et dans une moindre mesure à son étanchéité, au même titre que le brunissage.

4.4. Décorations

La décoration varie fortement au sein de la tradition D. Les décors sont réalisés sur surface humide, à la suite du façonnage (Wolayta, Kambata), ou se font après un temps de séchage plus ou moins long (Sidama). Nous avons précédemment décrit les trois principales techniques décoratives employées par les potières Kambata et Wolayta - pressions continues en pincement pour former des cannelures, éléments rapportés de type bouton et cordon, et impression de petits tirets à la pointe mousse -, qui leur permettent de composer des décors sur la partie haute des récipients. Les potières Sidama partagent deux de ces techniques - ajout d'élément rapporté de type cordon et impression simple (fig. 3.40.f) -, mais s'illustrent plus particulièrement par l'utilisation de quatre techniques décoratives inédites :

- L'incision ponctuelle sur pâte humide, réalisée à l'aide de l'extrémité d'une tige en bois pour former une série de lignes concentriques, parallèles, droites ou légèrement ondulées (fig. 3.40.e).
- L'excision, réalisée sur pâte à consistance cuir à l'aide de la pointe d'une lame en métal qui orne la surface de creux triangulaires. Ceux-ci sont disposés en ligne simple ou double dont la régularité est assurée par un mouvement du poignet faisant avancer le plat de la main sur lequel la potière prend appui pour effectuer l'excision (fig. 3.40.a et b).
- L'incision pivotante sur pâte sèche, réalisée après brunissage à l'aide de la pointe d'une lame fine en métal, selon des mouvements linéaires continus à deux pivots, créant un bandeau de chevrons courbes (fig. 3.40.d).

- L'enduction d'une barbotine brillante, réalisée sur pâte sèche à l'aide d'un chiffon de fibre d'ensete. La barbotine est faite d'un mélange d'eau et d'une argile nommée *borsha*, caractérisée par une grande concentration de particules dorées[56].

A l'instar des potières Wolayta, les Sidama peuvent employer un brunissage partiel - alternance de plages brunies et de plages non brunies – au niveau du col ou du corps supérieur pour servir une décoration par différenciation de brillance dont la visibilité est un jeu de lumière (fig. 3.40.c).

L'organisation des décors est toujours la même : un bandeau horizontal au niveau du diamètre maximal et à la base du col pour les plus petits pots ; un bandeau décoré au niveau de l'épaule et sur le col pour les plus grands pots.

A partir de l'observation des 61 céramiques différentes présentes sur le marché de Bona, produites par environ 57 potières, nous avons pu relever quel type de décor est systématiquement employé pour quel type de céramique.

Les jarres de taille moyenne sont systématiquement brunies et décorées par excision. Elles font très rarement l'objet d'un brunissage partiel décoratif ou présentent un décor incisé sur pâte sèche en plus des motifs excisés.

Les jarres de plus petite taille présentent une grande variation de décors. Elles sont plus généralement soit brunies, avec brunissage partiel en un bandeau décoratif, et enfumées, soit seulement enduites de barbotine dorée. De nombreuses variantes existent et les potières possèdent une marge de manœuvre importante quant à la décoration de ce type de céramique. Peuvent être couplés à la peinture dorée, des décors excisés, incisés sur pâte sèche ou humide, ou encore un brunissage partiel. Les jarres peuvent présenter des décors incisés et un brunissage, ou être seulement brunies et enfumées. Les principales régularités à noter sont 1) que les jarres enduites de barbotine dorée ne sont jamais brunies et très exceptionnellement enfumées ; 2) que les jarres ne présentent ni décor imprimé, ni cordon.

Les cafetières sont systématiquement brunies et comportent des décors imprimés et/ou incisés sur pâte humide avec éventuellement l'ajout d'un cordon au niveau de l'épaule du récipient.

[56] Cette argile est extraite des sources éloignées de Borfa, en fosse, à des emplacements différents de ceux creusés pour extraire l'argile employée au cours du façonnage.

Les pots à pieds font systématiquement l'objet d'un brunissage et d'un enfumage et comportent généralement des décors incisés sur pâte sèche. Ceux-ci peuvent être exceptionnellement couplés à un décor imprimé ou un brunissage partiel.

Enfin, les petits pots à col employés pour conserver le beurre apparaissent systématiquement brunis, enfumés et décorés d'un bandeau partiellement bruni.

L'ensemble de ces techniques décoratives est connu dans toute la région étudiée et leurs compositions permettent aux potières d'obtenir une grande diversité de décors. Néanmoins les combinaisons traitements de surface / techniques décoratives sont soumises à la tradition qui fait correspondre un choix stylistique à un type morpho-fonctionnel.

4.5. Cuisson

Elle est de type cuisson ouverte, avec contacts entre récipients et combustibles. De manière générale, les poteries sont installées sur un lit de bois et recouvertes de combustibles légers.

La pré-cuisson réalisée par les potières Kambata et Wolayta, précédemment décrite, n'est pas employée par les potières Sidama.

L'aire de cuisson est circulaire, plane chez les potières Wolayta et Kambata, concave chez les potières Sidama. Les potières Sidama ne produisant que des plats de cuisson les cuisent dans le foyer de leur cuisine. L'aire de cuisson est nettoyée et recouverte d'un lit de cendres servant à absorber l'humidité du sol au cours de la cuisson. Un lit de combustible est installé en rond. Les potières Sidama emploient tout type de bois sauf de l'eucalyptus, il doit être bien sec et finement coupé. Les poteries sont installées en cercle sur le lit de bois de manière à ne pas toucher le sol. Les récipients les plus volumineux sont au centre, disposés col contre col. La potière répartit ensuite des braises incandescentes sur le pourtour du lit de bois. Quand il commence de prendre feu, elle couvre le tas de céramiques du combustible léger : une meule d'herbes sèches, ou de feuilles d'ensete et d'eucalyptus séchées (fig. 3.41.a et b). Les potières préfèrent le chaume ancien des toits de maison pour une cuisson plus rapide et à plus forte température. D'après les Sidama, l'important est de bien connaître les quantités de combustibles à mettre en fonction du nombre de pots à cuire. La cuisson est terminée et réussie lorsque les céramiques ont rougi de la couleur des flammes. Elle dure entre une et deux heures.



Fig. 3.34. Les procédés de préparation de l'argile au sein de la tradition D. Chez les potières Sidama, dans le village de Sejo : a) Concassage de l'argile sèche à l'aide d'un pilon ; b) Opération de tamisage réalisée à l'aide d'une pièce de moustiquaire ; c) L'argile rouge préalablement hydratée par humectation est disposée au centre du tas d'argile à granulométrie fine pour une hydratation par imprégnation ; d) Incorporation des deux argiles ; e) Pétrissage de la masse d'argile. Chez les potières Wolayta du village de Goljoota : f) Concassage de l'argile sèche à l'aide d'un bâton en bois manié avec une gestuelle rotative faisant passer le bâton dans le dos de la potière qui l'abat ensuite de toutes ses forces sur le tas d'argile ; g) Tamisage à l'aide d'un tamis en fibres végétales.



Fig. 3.35. Façonnage de la partie supérieure d'une jarre de taille moyenne, au sein de la tradition D, chez une potière Sidama du village de Sejo : a) Façonnage de la motte conique initiale ; b) Creusage et premier étirement de la motte réalisés à l'horizontal à l'aide de la main en cuillère ; c) Retrait de la pointe de la motte avant de la disposer sur son support en feuille d'ensete ; d) Etirement de l'argile pour ébauchage du corps supérieur ; e) Mise en forme suite au premier étirement, par raclage de la face externe à l'aide de l'outil en bambou ; f) Pose d'un colombin sur la face interne pour ébauchage de la partie haute du corps supérieur ; g) Pose d'un colombin sur la face externe pour ébauchage de la base du col ; h) Jointure par étalement de l'argile avant de procéder à l'étirement du colombin ; i) Mise en forme par raclage à l'aide de l'outil en bambou ; j) Mise en forme par pressions discontinues exercées à l'aide du plat de l'index ; k) Pose d'un colombin sur la face externe pour l'ébauchage du col ; l) Amincissement du colombin par étirement sur la face interne ; m) et n) Mise en forme par raclage à l'aide de l'outil en bambou, sur la face externe / sur la face interne ; o) Mise en forme et lissage de la lèvre par pressions continues en pincement opérées à l'aide d'une feuille de caféier.



Fig. 3.36. Façonnage de la partie supérieure d'une jarre de taille moyenne, au sein de la tradition D, chez une potière Kambata du village de Bobicho : a) Façonnage d'une motte conique comme volume initial ; b) Creusage de la motte au poing ; c) Etirement de la motte par pressions discontinues verticales du plat de l'index, sur la face interne ; d) Etirement et mise en forme réalisé sur la face externe ; e) Mise en forme réalisée sur face interne ; f) Pose d'un colombin sur la face interne ; g) Mise en forme par raclage à l'aide de l'estèque en bambou après amincissement du colombin par étirement ; h) Pose d'un colombin sur la face interne pour l'ébauchage de la base du col ; i) Mise en forme par raclage à l'aide de l'estèque en bambou après amincissement du colombin par étirement ; j) Pose d'un colombin sur la face interne pour ébauchage du col ; k) Mise en forme de la lèvre par pressions discontinues en pincement ; l) Mise en forme du col après décoration par pressions discontinues appliquées sur face externe, à l'aide de la pièce en tissu ; m) Mise en forme et lissage de la lèvre par pressions continues en pincement opérées à l'aide de la pièce en tissu ; n) Lissage du récipient à l'aide de la pièce en tissu dépliée.



Fig. 3.37. Façonnage de la partie inférieure d'une jarre de taille moyenne, au sein de la tradition D. Chez Abebesh, potière Sidama du village de Sejo : a) Ebauchage du corps inférieur par étirement de la masse d'argile restée à la base durant le façonnage de la partie supérieure ; b) Fermeture du fond en joignant les bords de l'ouverture les uns aux autres, lors de l'amincissement des parois par raclage de la face externe à l'aide de l'outil en bambou ; c) Pressions discontinues opérées à la main sur la face interne pour régulariser l'épaisseur des parois et lisser la surface. Chez Mulunesh, potière Kambata du village de Bobicho : d) Etirement des parois internes à l'aide du plat de l'index ; e) Rabotage du corps inférieur à l'aide d'une lame en métal ; g) et h) Mise en forme par pressions discontinues appliquées par le plat de l'index suite à l'amincissement d'un colombin, sur face interne / sur face externe ; i) Mise en forme du fond par raclage de la face externe à l'aide de la pièce en cuir jusqu'à pouvoir replier les bords de l'ouverture les uns sur les autres ; j) Lissage du corps inférieur à l'aide de la pièce en cuir. Chez une potière Wolayta du village de Boditi : f) Pose d'un colombin sur la face interne pour ébauchage du corps inférieur.



Fig. 3.38. Outils des potières Sidama : a) Outils employés par une potière spécialisée dans le façonnage des plats de cuisson ; b) Pierre au grain fin employée pour le brunissage ; c) Outils d'Abebesh, potière spécialisée dans la production de jarres.



Fig. 3.39. Techniques de traitement de surface employées au sein de la tradition D, par les potières Sidama : a), b) Brunissage réalisé à l'aide d'une bouteille en verre ; c) Enduction d'une barbotine brillante faite à partir d'argile contenant une grande quantité de particules dorées ; d) Décoction végétale faite de sève d'ensete (*bula*), préparée pour l'enduction post-cuisson ; e) Enduction d'une décoction végétale appliquée à l'aide d'un chiffon de fibres d'ensete, sur une jarre brûlante tout juste sortie de la cuisson.



Fig. 3.40. Techniques décoratives employées au sein de la tradition D, par les potières Sidama : a), b) Excision à l'aide de la pointe d'une lame en métal ; c) Différentiel de brillance obtenu par un brunissage partiel, renforcé par la coloration noire obtenue par enfumage ; d) Incision pivotante sur pâte sèche permettant de réaliser des bandeaux verticaux et horizontaux ; e) Incision sur pâte humide ; f) Impression ponctuelle à l'aide d'une brindille réalisée sur un cordon.



Fig. 3.41. Les procédés de cuisson au sein de la tradition D, chez Abebesh, potière Sidama : a) Structure de cuisson circulaire couverte d'un combustible léger fait de feuilles d'ensete et d'eucalyptus sèches ; b) La potière retire les céramiques encore brûlantes de la cuisson afin de procéder à l'enduction d'une décoction végétale.

5. Description de la tradition E

La tradition E est pratiquée par les potières Konso des villages de Gunyara, Shungwala ; et par les potières Maalé des villages de Godolo, Masso, Bunka, Koybe, Lemogento (fig. 3.42). Elle se caractérise par l'usage de la technique du modelage par étirement pour l'ébauchage du corps supérieur ; et de la technique du colombinage, terminant l'ébauchage de la partie supérieure, et servant à l'ébauchage du corps inférieur. Les colombins sont posés sur la face interne ou externe selon le profil et amincis par étirement (fig. 3.43 et annexe I, fig. 5).

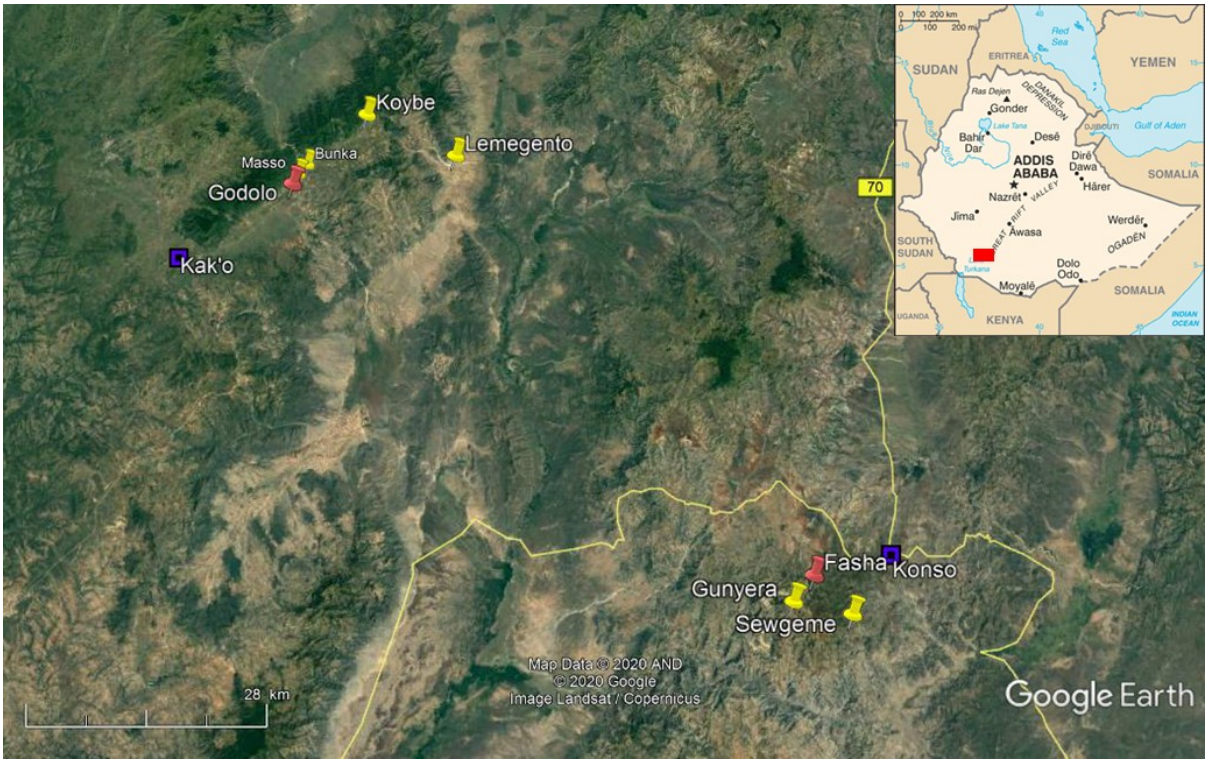


Fig. 3.42. Carte géographique du sud-ouest de l'Éthiopie présentant les différents villages où la tradition E est pratiquée. En rouge les villages où nous avons travaillé ; en jaune, les villages mentionnés au cours des interviews où se pratique cette même tradition. Les carrés bleus pointent les plus grandes villes, capitales des zones administratives ; les tracés jaunes sont les principaux axes routiers.

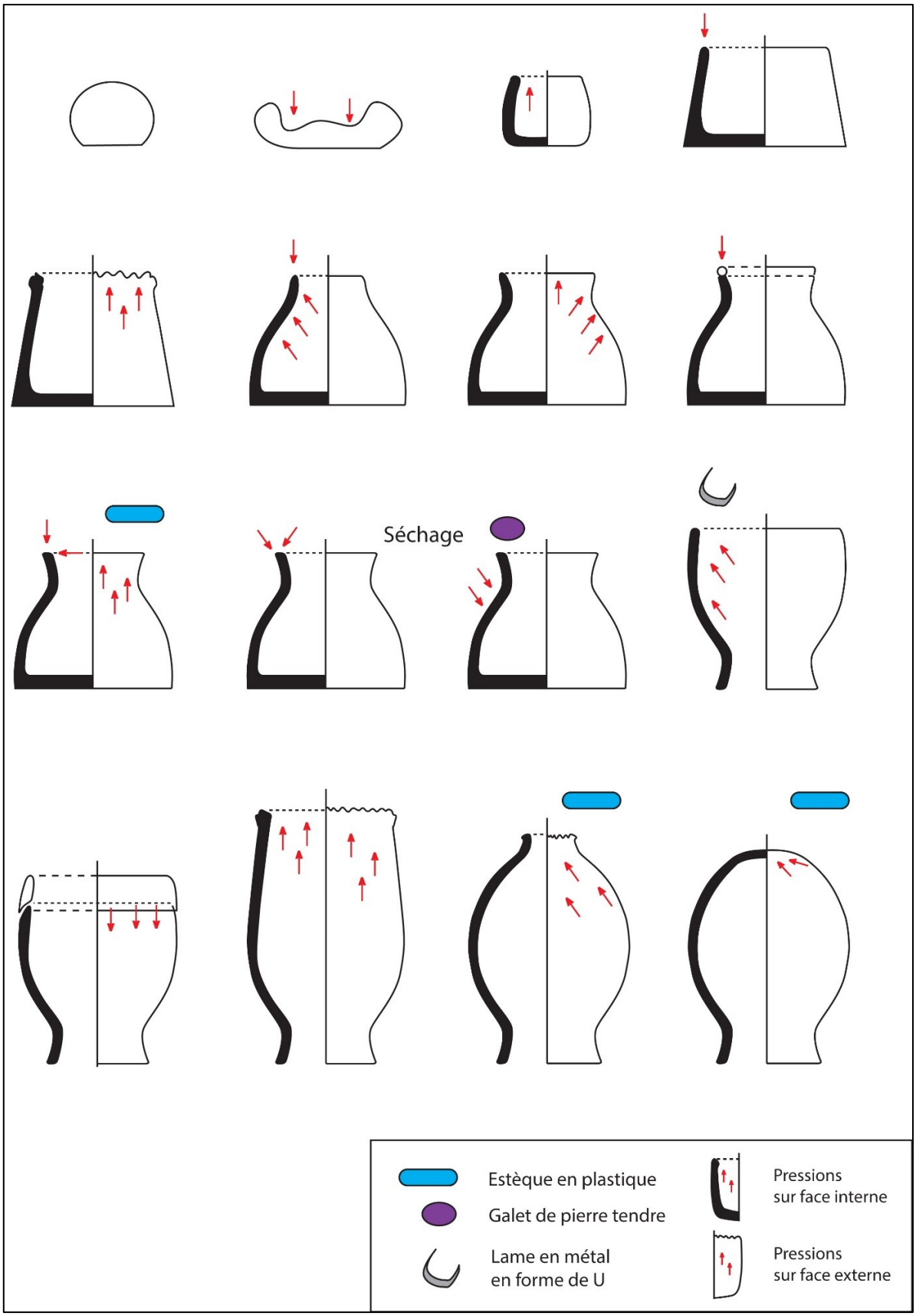


Fig. 3.43. Représentation schématique de la chaîne opératoire du façonnage relevant de la tradition E, au travers de la tradition des potières Konso. La représentation schématique de la tradition Maalé, relevant également de la tradition E, est en annexe I, fig. 5.

5.1. Préparations de l'argile

Les potières Konso emploient quatre matériaux argileux différents en quantités égales, les potières Maalé en mélangent trois (une rouge, une blanche, et une noire). Dans les deux groupes, les principaux lieux d'extraction se situent en contrebas du village, le long de la rivière, à des niveaux d'altitude différents. Les argiles sont extraites en fosse à l'aide d'un pic en métal. Les procédés de tri granulométrique et d'hydratation sont différents entre Konso et Maalé.

Les Konso mettent tous les matériaux argileux à sécher ensemble. Ils sont ensuite concassés sur une aire réservée à cet effet, à proximité de la maison (fig. 3.44.a). Le concassage se fait d'abord à l'aide d'un long bâton en bois par percussion lancée en faisant tourner le percuteur au-dessus de la tête. Le concassage est ensuite opéré par broyage au moyen d'une meule et molette. Le tri granulométrique est finalisé par tamisage à l'aide d'une pièce de moustiquaire fixée sur une boîte en fer servant de tamis (fig. 3.44.b). L'hydratation se fait par immersion pour une partie de l'argile à préparer : environ un tiers est laissé dans de l'eau pendant deux ou trois jours. Elle est ensuite ajoutée aux deux tiers de matériau sec qui s'hydrate ainsi par imprégnation au cours du pétrissage (fig. 3.44.c et d).

Chez les potières Maalé, les argiles sont préparées à la suite de leur extraction alors qu'elles sont encore humides. L'hydratation des matériaux se fait par aspersion au fur et à mesure du pétrissage, au cours duquel les argiles sont également mélangées les unes aux autres. Le tri granulométrique est également effectué durant le pétrissage, par un simple retrait des éléments grossiers à la main (fig. 3.44.e).

Au sein des deux groupes, le pétrissage se fait à l'aide des deux mains, d'abord selon des gestes de brassage en aller-retour, alternant main droite et main gauche, pour incorporer la poudre sèche au matériau mouillé. La potière travaille ensuite sur un petit rouleau posé à la verticale, pressé à l'aide des doigts et des paumes pour former un rouleau horizontal, puis divisé en de plus petites mottes rejetées les unes sur les autres pour reformer une masse à la verticale, à nouveau objet de pressions. Les potières Maalé travaillent sur le tas d'argile complet : en gestes alternant main droite / main gauche, les paumes et poignets pressent l'argile au centre du tas que la potière rassemble régulièrement en soulevant la bâche (fig. 3.44.f). Les pressions peuvent également être effectuées à l'aide des deux mains jointes l'une sur l'autre. Des poignées d'argile sont parfois frappées sur le centre du tas. Les potières peuvent finalement employer la même

gestuelle que celle des Konso, à savoir diviser le rouleau d'argile en de plus petites mottes et les rejeter les unes sur les autres pour reformer une masse verticale.

5.2. Techniques, méthodes et outils de façonnage

Au sein de la tradition E, les techniques d'ébauchage employées pour le façonnage des jarres de taille moyenne sont le modelage par étirement et le colombinage (fig. 3.43 et annexe I, fig. 5). Tout au long du façonnage les potières sont debout, les jambes droites et le buste penché sur la poterie déposée sur un carré de bâche à même le sol. La potière effectue des rotations autour du pot, dans le sens des aiguilles d'une montre et inversement, alternativement et en fonction des opérations réalisées. La main gauche vient toujours en support sur la face opposée de celle où la droite s'active.

5.2.1. Façonnage de la partie supérieure

La masse d'argile initiale est pétrie et modelée pour obtenir une motte sphérique. Les potières Maalé effectuent des pressions sur le pourtour à deux mains, puis sur les bords internes contre sol à l'aide de la paume, jusqu'à obtenir une ébauche conique à disposer à la verticale (fig. 3.45.a et b). Les potières Konso disposent la motte à terre et la creuse par des pressions verticales exercées à l'aide des pouces. Elles retirent finalement le surplus d'argile resté dans la partie centrale de la motte.

L'ébauchage du corps supérieur est réalisé par étirement grâce à des pressions discontinues exercées sur la face interne, selon des gestes verticaux de bas en haut, à l'aide de l'extrémité des doigts joints et/ou du plat de l'index. Les mêmes pressions sont exercées sur la face externe (fig. 3.45.c, d, e et f).

Le préformage du corps supérieur débute par des pressions discontinues sur la face interne, selon des gestes obliques, à l'aide du plat de l'index. Le bord est régularisé par des pressions en pincement exercées entre le pouce et l'index.

Chez les potières Maalé, le colombinage sert à l'ébauchage du col, tandis qu'il ne sert qu'à la lèvre chez les Konso. Le colombin des Maalé est posé sur la face externe, joint par étalement de l'argile à l'aide du pouce (fig. 3.45.g et h) ; celui des Konso est posé sur la tranche. Chez les deux groupes, le colombin est aminci par étirement vertical sur la face interne, puis externe (fig. 3.45.i et j). La lèvre est mise en forme par des pressions discontinues en pincement effectuées

par le pouce et l'index selon des gestes d'aller-retour, puis par des pressions continues à l'aide d'une pièce en textile chez les Maalé (fig. 3.45.k et l).

Le préformage du corps supérieur se poursuit par le raclage de la surface externe à l'aide de l'estèque en plastique (Konso) ou à l'aide des estèques en os et en calebasse (Maalé) (fig. 3.45.m). La lèvre est à nouveau préformée par des pressions en pincement discontinues (Konso) ou continues (Maalé). La finition consiste en un lissage sur la face interne et externe du corps supérieur. Il est réalisé à la main mouillée chez les Konso, tandis que les potières Maalé emploient une estèque en calebasse, puis une estèque faite de la gousse de l'arbre *birbira* (fig. 3.45.n).

Après une à deux heures de séchage, les préhensions et décorations sont ajoutées. Les préhensions sont deux anses en boudin à arc cintré, disposées à l'horizontale sur les récipients Maalé et à la verticale sur ceux des Konso. Au sein des deux groupes, les potières effectuent deux perforations sur la panse du récipient. Les extrémités du boudin sont fichées dans ces perforations et l'argile est étalée à l'aide du pouce pour en assurer la jointure.

Le récipient est laissé à sécher une demi-journée, mi ombre, mi soleil, jusqu'à ce que la partie supérieure soit à consistance cuir, manipulable.

5.2.2. Façonnage de la partie inférieure

Les potières travaillent toujours debout, les jambes droites et le buste penché, effectuant des rotations autour du récipient posé col contre sol.

Avant de retourner le pot, les potières Konso effectuent un doucissage de la surface externe du corps supérieur et de la surface interne du col, à l'aide d'un galet de pierre chargé en eau. Une fois le récipient retourné col contre sol, les potières Konso emploient d'abord un outil en métal incurvé pour le rabotage de la base du corps supérieur et de sa face interne. Celle-ci est à son tour doucie (fig. 3.47.c et d).

Chez les potières Maalé, la plaque d'argile restée humide au fond du récipient lors du façonnage de la partie supérieure est retirée, et l'épaisseur de la base est étirée par des pressions discontinues exercées à l'aide de l'extrémité des doigts joints et selon des mouvements verticaux (fig. 3.46.d).

Au sein des deux groupes, le corps inférieur est ébauché par colombinage. Un gros colombin est posé sur le bord externe et joint par étalement de l'argile grâce à des pressions exercées à

l'aide du pouce, selon des gestes obliques de haut en bas. Le colombin est ensuite étiré sur la face interne, puis sur la face externe, à l'aide du plat de l'index (fig. 3.46.b, c, d et e). Suite à l'amincissement du colombin, une opération de mise en forme consiste en un raclage de la face externe, à l'aide de l'estèque en plastique ou en os, régulièrement chargée en eau, et selon des mouvements obliques (fig. 3.47.e). En fonction de la taille du récipient, le façonnage du fond nécessite encore la pose d'un ou deux colombins, selon les mêmes procédés, à savoir pose sur la face externe, jointure par étalement d'argile, étirement sur la face interne et externe et mise en forme par raclage de la face externe jusqu'à fermer le fond en repliant les bords de l'ouverture les uns sur les autres (fig. 3.47.g, h et i).

La finition consiste en un lissage de la face externe du corps inférieur alors que le récipient est encore à consistance humide. Il est effectué à la main par les potières Konso, à l'aide de la gousse puis à la main chez les Maalé, selon des gestes obliques et horizontaux (fig. 3.46.j).

5.2.3. Les variantes au sein de la tradition E

Plusieurs dissemblances entre les groupes Konso et Maalé ont été soulignées au fur et à mesure de la description du façonnage de la tradition E.

Une des principales variantes a trait aux outils employés (fig. 3.48). Pour le raclage, les Konso emploient une estèque en plastique (fig. 3.47.a) tandis que les Maalé utilisent une estèque en os, une en calebasse et une estèque faite à partir du péricarpe d'une gousse. Pour le lissage, les Konso emploient uniquement l'outil main (fig. 3.47.b), tandis que les Maaléutilisent une pièce de plastique fin pour la lèvre et l'estèque végétale pour le corps.

Quelques variantes sont à relever du point de vue des méthodes, telles que la forme donnée initialement à la motte ; telles que le colombinage à partir du col (Maalé) ou de la lèvre (Konso). La phase initiant la pose du colombin détermine, par son profil, la pose sur la face externe du col (Maalé) ou sur la tranche de la lèvre (Konso). Une autre variante a trait à la mise en forme de la lèvre. Les potières Maalé se singularisent par des pressions discontinues en pincement exercées entre le pouce et l'index et avec le support du plat de la main gauche, puis par des pressions continues réalisées à l'aide d'une petite pièce de sac plastique posée à cheval sur le bord.

Les opérations préalables de mise en forme débutant le façonnage de la partie inférieure sont également différentes. Les Konso emploient le rabotage, tandis que les Maalé amincissent le surplus d'argile resté à la base des parois. Chez ces dernières, une variante entre maisonnées a

par ailleurs été observée dans le village de Godolo. La paroi est amincie soit par étirement vertical à l'aide des doigts joints, soit par raclage à l'aide de l'estèque en os, selon des gestes verticaux et obliques.

5.3. Traitements de surface

Le premier traitement de surface pré-cuisson employé par les potières Konso est le doucissage que nous avons décrit pour le façonnage (fig. 3.49.a). Il est effectué sur la face interne et externe du corps supérieur, sur une pâte à consistance cuir, à l'aide d'un galet de pierre au grain fin régulièrement chargée en eau. Le second traitement de surface a lieu juste avant la cuisson, après quatre jours de séchage : les surfaces externes des récipients sont enduites de barbotine mélangeant de l'eau et une argile jaune à paillettes dorées, à l'aide d'un chiffon en tissu.

Après trois jours de séchage à l'ombre, les récipients Maalé font l'objet d'un brunissage intégral, réalisé à l'aide d'un galet de pierre au grain fin, sur les surfaces internes et externes de la majorité des pots. Les potières Maalé appliquent enfin un traitement post-cuisson, réalisé lorsque les pots sont encore brûlants. Il consiste en l'enduction d'une résine d'arbre, diluée dans l'eau et mise à bouillir. D'après les potières, cette opération sert à l'étanchéité des céramiques et à les faire briller.

5.4. Décorations

D'après les potières Maalé, la décoration des récipients n'est pas systématique et son apparition est relativement récente et de plus en plus en répandue. Chez les Konso, les décors sont employés avec parcimonie et il existe, d'après les potières, des variantes stylistiques régionales.

Maalé et Konso ont en commun plusieurs techniques décoratives :

- L'impression ponctuelle à l'aide de l'angle émoussé de l'estèque en calebasse ou d'une pointe mousse faite d'un petit morceau de bois, sert à former des creux triangulaires ou circulaires disposés en deux lignes soulignant la base du col ; ou encore des petits tirets imprimés à la perpendiculaire grâce à la tranche d'une estèque disposés soit en bandeaux verticaux rayonnant sur le bord du récipient, soit sur le haut des anses (fig. 3.50.c et f).
- L'ajout d'éléments rapportés de type boutons ovoïdes ou cordons consiste à appliquer une petite quantité d'argile, à la modeler et à la lisser à l'aide de pressions discontinues

en pincement. Les cordons peuvent être décorés de l'impression de petits tirets verticaux ou obliques (fig. 3.50.a, b, et e).

Les Konso ont la particularité d'employer l'impression pivotante, selon les mêmes modalités que celles décrites pour les Sidama. L'impression est exécutée à l'aide d'un peigne fabriqué par la potière, fait de dents irrégulièrement espacées avec un front rectiligne qu'elle fait pivoter sur ses deux extrémités. L'impression pivotante crée un bandeau formé de quatre à cinq lignes parallèles, chacune formée de petits carrés juxtaposés (fig. 3.50.d).

5.5. Cuisson

Les récipients sont laissés à sécher près d'une semaine, dont les deux derniers jours au soleil. Les potières n'opèrent pas de pré-cuisson. Les pots sont cuits la veille ou le matin même du marché. L'aire de cuisson est circulaire, légèrement surcreusée et soigneusement nettoyée avant la nouvelle cuisson (fig. 3.49.b). Elle est couverte d'un lit de cendres qui protègera la meule de l'humidité du sol. Un lit de bois sec est installé en rond. Les poteries sont disposées col en l'air sur le lit de bois de manière à ne pas toucher le sol. Elles peuvent se superposer si le nombre de récipients à cuire le nécessite. Les récipients les plus volumineux sont au centre. La potière répartit ensuite des braises incandescentes sur le pourtour du lit de bois. Quand il commence de prendre feu, elle couvre le tas de céramiques du combustible léger disponible : une meule d'herbes sèches, des cannes de maïs ou de sorgho. La cuisson dure, d'après les potières, entre deux et quatre heures. Les pots sont retirés à chaud.



Fig. 3.44. Les procédés de préparation de l'argile au sein de la tradition E. Chez les potières Konso dans le village de Gunyara : a) Aire de mouture et de tamisage de l'argile sèche ; b) Tamisage de l'argile à l'aide d'une pièce de moustiquaire attachée à une boîte de conserve en aluminium ; c) Argile préalablement hydratée par immersion, déposée au centre d'un tas d'argile pour une hydratation par imprégnation au fur et à mesure du pétrissage ; d) Pétrissage. Chez les potières Maalé du village de Gogolo : e) Hydratation par humectation des différentes argiles mélangées les unes aux autres à la suite de leur extraction ; f) Pétrissage réalisé par des pressions exercées à l'aide des poignets, des paumes et des doigts.



Fig. 3.45. Façonnage de la partie supérieure d'une jarre de taille moyenne au sein de la tradition E, par Gitcho potière Maalé du village de Godolo : a) Façonnage de la motte conique servant de volume initial ; b) Creusage de la motte, par des pressions au poing pour former la base du corps supérieur du récipient ; c) Etirement sur face interne ; d), e), f) Etirement sur face externe ; g) Pose d'un colombin sur la face externe ; h) Jointure par étalement de l'argile à l'aide du pouce ; i), j) Amincissement du colombin par étirement sur face interne, puis sur face externe ; k) Régularisation du bord par des pressions discontinues en pincement ; l) Mise en forme de la lèvre par des pressions continues en pincement à l'aide d'une petite pièce de tissu ; m) Mise en forme du corps supérieur par raclage de la face externe à l'aide d'une estèque en os ; n) Lissage de la surface externe du corps supérieur à l'aide de l'estèque en calebasse.



Fig. 3.46. Façonnage de la partie inférieure d'une jarre de taille moyenne au sein de la tradition E, par Gitcho potière Maalé du village de Godolo : a) Etirement de l'argile restée humide à la base du récipient ; b) Pose d'un colombin sur la face externe ; c) Jointure du colombin par étalement de l'argile à l'aide du pouce ; d), e) Amincissement du colombin par étirement sur face interne, puis sur face externe ; f) Mise en forme par raclage à l'aide d'une estèque en os ; g) Pose d'un colombin sur la face externe pour ébauchage du fond ; h) Pose d'un dernier colombin sur la face externe, utile à l'ébauchage du fond ; i) Mise en forme du fond par raclage à l'aide d'une estèque en calebasse jusqu'à replier les bords de l'ouverture les uns sur les autres ; j) Lissage du corps inférieur à la main humide.



Fig. 3.47. Les variations de techniques et méthodes au sein de la tradition E : façonnage d'une jarre de taille moyenne chez les Konso : a) Mise en forme et lissage par raclage à l'aide d'une estèque en plastique ; b) Mise en forme et lissage de la lèvre par des pressions discontinues en pincement effectuées uniquement à la main ; c), d) Le façonnage du corps inférieur débute par une opération de rabotage de la surface interne du corps supérieur, suivie d'un doucissage à l'aide d'un galet de pierre chargé en eau ; e) Pose d'un colombin sur la face externe ; f) Amincissement du colombin par étirement ; g) Mise en forme du fond par raclage jusqu'à replier les bords de l'ouverture les uns sur les autres ; h) Lissage du corps inférieur à l'aide de l'estèque en plastique.



Fig. 3.48. Outils de potières employés au sein de la tradition E : a, b, c) Outils des potières Maalé ; d) Outils des potières Konso.



Fig. 3.49. a) Traitements de surface employés par les potières Konso : doucissage réalisé sur pâte ré-humidifiée à l'aide d'un galet de pierre au grain fin chargé en eau ; b) Séchage des pots brunis près de l'aire de cuisson tout juste nettoyée chez une potière Maalé du village de Godolo.



Fig. 3.50. Techniques décoratives employées au sein de la tradition E : a), b) Application d'un cordon sur la partie médiane de la panse (Konso) ; c) Impression ponctuelle à la pointe faite de l'angle de l'estèque en calebasse (Maalé) ; d) Impression pivotante à l'aide d'un peigne (Konso) ; e) Impression ponctuelle de petits tirets réalisés sur des cordons (Konso) ; f) Cordons, impression ponctuelle et modelage d'excroissances incurvées sont employés sur les poteries de faîte de toit, objet les plus décoré du répertoire céramique Konso.

6. Description de la tradition F

La tradition F est pratiquée par les potières Amhara dans la région du Shewa, au sein des monastères de Menteq, Muger, dans les villages de Zego et autour d'Ankober ; et dans la région du Wollo, dans les villages de Kurit, Kulfit et aux alentours du grand centre de distribution qu'est le marché de Wärrä Illu. Elle est également employée par les potières Oromo Shewa, celles rencontrées aux alentours de Muger et celles installées dans le village de Qersa, en région Oromo Arsi (fig. 3.51, 3.52 et annexe I, fig. 6).

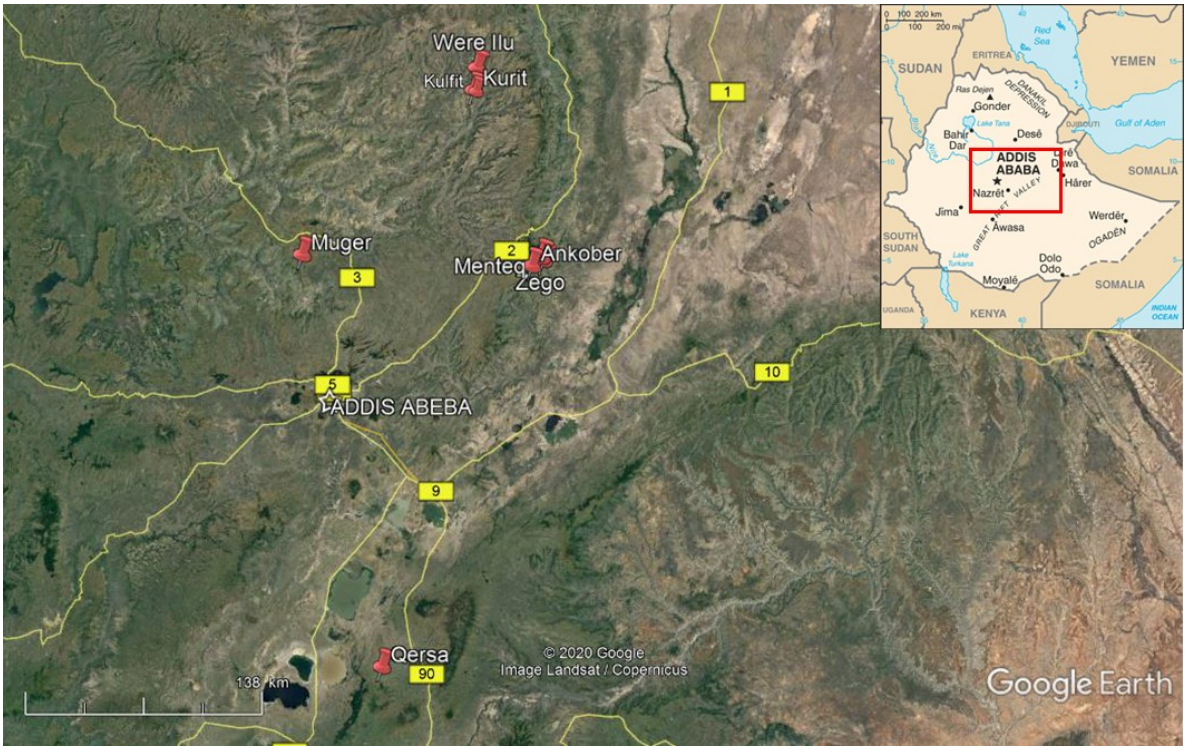


Fig. 3.51. Carte géographique du centre et du nord de l'Éthiopie présentant les différents villages où la tradition F est pratiquée. Les villages indiqués sont les villages où nous avons travaillé. Les carrés bleus pointent les plus grandes villes, capitales des zones administratives ; les tracés jaunes sont les principaux axes routiers.

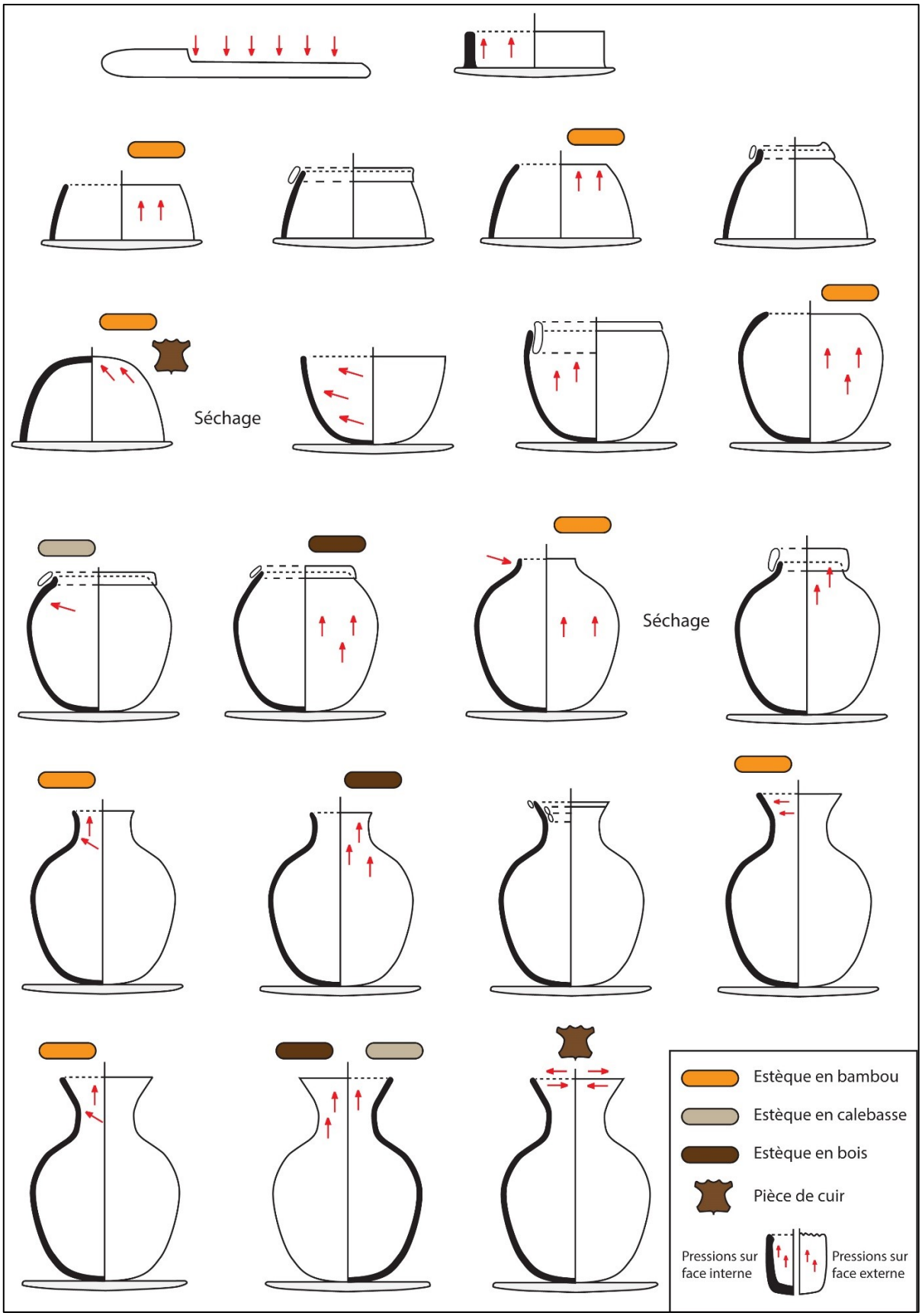


Fig. 3.52. Représentation schématique de la chaîne opératoire du façonnage relevant de la tradition F, au travers de la tradition des potières Amhara de Menteq, Zego et Muger. Celle pratiquée au sein des traditions Oromo Shewa et Amhara de Kulfit est en annexe I, fig. 6.

6.1. Préparations de l'argile

Au sein de la tradition F, les recettes de préparation de l'argile varient d'un village à l'autre. Elles ont en commun d'employer une argile ou un mélange de deux argiles hydratées par immersion ou par humectation, ajoutées à une argile à la granulométrie très fine hydratée par imprégnation au fur et à mesure de son incorporation à l'argile humide.

Les potières rencontrées dans les monastères d'artisans utilisent des sources d'argiles situées à moins de 400 m de leur lieu de travail[57]. La qualité de leurs argiles est parfois enviée par les potières des villages plus éloignés qui emploient d'autres sources d'argile disponibles dans les alentours du village. Seules les potières de Kulfit se rendent à deux heures de marche pour extraire l'argile grise transformée en un matériau à la granulométrie très fine. Les formations géologiques dont sont issues ces différentes argiles sont semblables et correspondent à différents niveaux issus de l'altération ferralitique d'un substrat d'ignimbrite (Cauliez et al, 2016 : 43 ; communication orale L. Bruxelles). L'extraction de ces argiles se fait en fosse ou en galerie, à l'aide d'un outil en métal de type houe emmanché dans le prolongement du long manche en bois, servant également aux travaux agricoles. Les différentes argiles sont laissées à sécher séparément.

Au sein de tous les groupes, l'argile à granulométrie fine est obtenue par concassage à percussion lancée, à l'aide d'un pilon et mortier ; puis par tamisage à l'aide d'un petit tamis en métal acheté sur le marché et plus couramment employé pour la farine - la maille est de 1 mm - (fig. 3.53.a).

Seules les potières de Menteq emploient ce procédé de fractionnement pour tous les matériaux argileux, y compris pour celui qui sera hydraté par immersion. Chez les autres potières, l'argile hydratée par immersion ou par humectation est généralement fractionnée à la main (Kurit, Qersa) ou à l'aide d'une pierre (Zego, Muger), en même temps que la potière retire les éléments grossiers de type racines et cailloux (fig. 3.53.g).

[57] L'argile rouge est à 50 m (dans la pente au-dessus de l'écurie), extraite en fosse peu profonde creusée de manière à collecter le matériau sous la couche de surface où l'argile est mélangée à plus d'impuretés en raison de l'érosion. Le matériau argileux blanc est collecté en fosse ou en surface sur une partie rocheuse située à 300 m à l'est du monastère. Il se trouve sur plusieurs emplacements dont certains sont relativement difficiles d'accès, mais particulièrement appréciés car ils permettent de détacher des blocs de roche dont la composition est dite homogène. L'argile est ensuite tamisée à l'aide d'un petit tamis en métal acheté sur le marché et plus couramment employé pour la farine (la maille est de 1 mm).

Les potières des monastères de Menteq et Muger se singularisent par l'hydratation d'une argile par immersion. Le matériau est déposé dans une bassine et complètement recouvert d'eau pendant au minimum deux heures, jusqu'à obtenir une pâte de texture visqueuse (fig. 3.53.b et h).

Les potières Amhara et Oromo de Zego, Kurit et Qersa emploient l'hydratation par humectation. L'argile est répandue en une couche de quelques centimètres sur une bâche ou à même le sol. La potière l'asperge d'eau et en verse directement dans de petits puits qu'elle creuse avec ses doigts. L'argile humectée est laissée à reposer pendant une heure (fig. 3.53.d). Elle est ensuite incorporée à l'argile présentant une granulométrie très fine. Celle-ci est disposée en un dôme au centre duquel est creusé un puits pour y recevoir l'argile humide, afin d'être hydratée par imprégnation (fig. 3.53.b, h et i).

Pour l'opération de pétrissage, les potières sont à genoux. Les deux argiles sont d'abord incorporées l'une à l'autre, par une gestuelle de brassage souvent comparée à celle employée lors de la fabrication du pain. Le pétrissage se poursuit par la confection de petites mottes qui sont ensuite frappées les unes contre les autres pour former un seul pâton (fig. 3.53.c). Celui-ci est malaxé selon une gestuelle particulière, précédemment décrite pour les traditions C et D : le pâton cylindrique est disposé à la verticale devant la potière qui effectue de loin en proche des pressions verticales avec les paumes et les poignets des deux mains jointes l'une sur l'autre. La galette ainsi obtenue est ré-enroulée en un pâton cylindrique à nouveau disposé verticalement face à la potière et pétri à nouveau (fig. 3.53.j et k). Cette opération se répète de cinq à dix fois pour une homogénéisation complète de la pâte réservée dans une bâche sous la forme d'une motte cylindrique bien compacte.

Une des principales variations de recette a trait à l'ajout de chamotte, pratiqué par les potières Amhara de Zego et par les potières Oromo de Qersa façonnant uniquement les plats de cuisson. Des morceaux de céramiques cassées sont pilés dans le mortier, puis tamisés. La poudre obtenue est incorporée à l'argile à granulométrie fine hydratée par imprégnation (fig. 3.53.e).

La recette des potières du monastère de Muger a pour singularité d'employer des pains d'argile cuits (fig. 3.53.f). Après extraction, l'argile rouge est hydratée par aspersion et pétrie de manière à former des pains circulaires de 20 cm de diamètre et de 8 cm d'épaisseur laissés à sécher au soleil puis cuits à proximité d'un feu. Ces pains d'argile cuite, s'apparentant ainsi à de la chamotte, sont broyés dans le mortier à l'aide du pilon puis tamisés pour former l'argile à granulométrie fine à hydrater par imprégnation.

6.2. Techniques, méthodes et outils de façonnage

Au sein de la tradition F, les techniques d'ébauchage employées pour le façonnage des jarres de taille moyenne sont l'étirement d'une plaque obtenue par percussion et le colombinage (fig. 3.52 et annexe I, fig. 6). Elles sont mises en œuvre à l'aide d'un dispositif rotatif circulaire plan qui varie selon les villages. Il peut être fait d'une assiette en terre cuite ou de deux assiettes l'une sur l'autre (Amhara à Kurit, Menteq, Zego), d'une planche en bois ou en bouse de vache (Oromo à Qersa), ou d'une tournette manuelle en métal (Amhara à Muger) (fig. 3.57). Ce dispositif permet une rotation de la poterie dont les faces sont ainsi successivement exposées à la potière qui travaille assise à même le sol, ou debout mais en position statique. Cette rotation est effectuée par la main gauche qui, en poussant la poterie généralement dans le sens des aiguilles d'une montre, fait tourner l'ensemble d'un quart de cercle, ou plus selon les besoins. La main gauche vient toujours en support sur la face opposée à celle où la main droite s'active.

6.2.1. Façonnage de la partie inférieure

L'ébauche du corps inférieur est une plaque obtenue par percussion exercée sur un gros colombin avec la paume de la main. Cette plaque quadrangulaire est ensuite disposée sur sa tranche, en un cercle. Ce volume élémentaire est alors aminci par étirement grâce à des pressions discontinues exercées sur la face interne, à l'aide du plat de l'index, selon des gestes verticaux de bas en haut (fig. 3.54.a et b, fig. 3.56.a et g). Le bord de l'ébauche est ponctuellement régularisé à l'aide du pouce effectuant une série de pressions en pincement.

Le préformage du corps inférieur est réalisé à la suite de son ébauchage, par raclage de la face externe à l'aide d'un outil en bambou régulièrement chargé en eau, et selon des gestes obliques de bas en haut (fig. 3.54.c).

L'ébauchage du fond est opéré par colombinage. Un premier segment de colombin est posé sur la face externe et joint par étalement de l'argile à l'aide du pouce, selon un geste vertical de haut en bas. Un second segment de colombin est ajouté, posé et joint selon les mêmes modalités sur la seconde partie du diamètre de la préforme (fig. 3.54.d et e). Les deux colombins sont simultanément amincis et préformés par raclage de la face externe à l'aide de l'estèque en bambou puis avec l'estèque en bois. Deux doigts de la main gauche viennent en support sur la face interne (fig. 3.54.f et g). Un dernier colombin, de petite taille, est ajouté comme précédemment, à savoir posé sur la face externe et joint par étalement d'argile. Il est étiré par des pressions discontinues effectuées par le plat de l'index, selon des gestes verticaux de bas en

haut. L'amincissement de la paroi est réalisé jusqu'à ce qu'il soit possible de soigneusement fermer le fond en repliant les bords de l'ouverture les uns sur les autres (fig. 3.54.h et i). Le préformage du corps inférieur est finalisé par raclage de la face externe à l'aide de l'estèque en bambou chargé en eau (fig. 3.54.j). La finition consiste en un lissage de la surface externe opéré à l'aide de l'outil en bois chargé en eau, puis à la main.

La partie inférieure du récipient est laissée à sécher deux à trois heures jusqu'à ce que la pâte soit à consistance comprise entre cuir et humide. Elle est alors retournée et déposée sur un lit de cendre sur le support rotatif. La face interne fait l'objet d'un rabotage à l'aide d'une estèque en calebasse, ce qui permet de régulariser l'épaisseur des parois et de lisser la partie interne du récipient. La surface externe est à nouveau lissée à l'aide de l'outil en bambou chargé en eau.

6.2.2. Façonnage de la partie supérieure

Au préalable, la face interne comme la face externe font l'objet d'un raclage à l'aide de l'outil en bambou, alors que la pâte est à consistance comprise entre humide et cuir (fig. 3.55.a et b). Un premier segment de colombin est posé sur la face interne et joint par étalement de l'argile à l'aide du plat de l'index, selon un geste horizontal. Un second segment de colombin est ajouté, posé et joint selon les mêmes modalités sur la seconde partie du diamètre du corps inférieur. Les deux colombins sont simultanément étirés par des pressions discontinues réalisées sur la face interne, à l'aide du plat de l'index, selon des gestes verticaux de bas en haut (fig. 3.55.c et d).

Le préformage est réalisé au fur et à mesure de la pose des deux segments de colombin, par raclage de la face externe, selon les mêmes modalités que celles précédemment décrites, à savoir à l'aide de l'outil en bambou puis de l'estèque en bois, selon des gestes verticaux et obliques.

L'épaule est ensuite ébauchée par l'ajout d'un colombin de faible épaisseur. Il est posé par écrasement sur la face externe et joint par étalement de l'argile à l'aide du pouce, comme précédemment décrit. Le colombin est simultanément aminci et préformé par des pressions discontinues exercées à l'aide de l'outil en bambou, selon des gestes obliques et horizontaux. Le préformage est terminé à l'aide de l'outil en bois, par raclage de la face externe (fig. 3.55.f, g et h). Un nouveau colombin de faible épaisseur est ajouté selon les mêmes modalités : pose sur la face externe, jointure par étalement de l'argile et amincissement à l'aide de l'outil en bois.

Le préformage est réalisé à l'aide de l'outil en bambou chargé d'eau, par raclage de la face externe. Le récipient est mis à sécher quelques minutes.

Le façonnage du col débute par une opération de préformage du haut de la partie supérieure du récipient, par des pressions discontinues réalisées sur la face interne, selon des gestes verticaux de bas en haut. Pour l'ébauchage du col, un colombin épais est posé sur la face externe, et joint par étalement de l'argile. Il est étiré par des pressions discontinues verticales réalisées sur la face externe à l'aide de l'extrémité des doigts joints, selon des gestes obliques et verticaux.

Le préformage du col débute par un raclage de la face interne à l'aide de l'outil en bambou, selon des gestes horizontaux et se poursuit sur la face externe selon des gestes verticaux et obliques opérés de bas en haut (fig. 3.55.i, j et k).

Deux nouveaux colombins sont ajoutés et étirés, selon les mêmes modalités. Leur mise en forme est effectuée à l'aide de l'outil en bambou, par des pressions discontinues exercées sur la face interne et selon des gestes horizontaux (fig. 3.55.l, Fig. 3.56.d, e et f). Un dernier colombin de faible épaisseur est posé sur la face externe, joint à l'aide du pouce par étalement de l'argile et sert à l'ébauchage de la lèvre. Il est aminci en même temps que l'opération de préformage du col, par raclage de la face externe, à l'aide de l'outil en bambou et selon des gestes obliques.

Le préformage de la lèvre est réalisé par pincement entre le pouce de la main droite et l'index de la main gauche. Le préformage du col se poursuit par raclage de la face interne, à l'aide de l'outil en bambou et se termine sur la face externe, à l'aide de l'outil en calebasse (fig. 3.55.m). Le préformage de la lèvre est à nouveau opéré par des pressions discontinues en pincement.

La finition consiste en un lissage du corps supérieur fait à l'aide de la pièce de cuir chargée d'eau, selon des gestes verticaux et obliques. Le lissage de la lèvre est enfin réalisé à l'aide de la pièce en cuir, par des pressions continues en pincement : l'outil en cuir est maintenu à cheval sur le bord du récipient par la main droite, tandis que la main gauche fait tourner le support pour une rotation continue du pot dans le sens des aiguilles d'une montre puis dans le sens inverse (fig. 3.55.n).

Les préhensions sont ajoutées après un temps de séchage, alors que la pâte est à consistance comprise entre humide et cuir. Dans le cas des jarres, ce sont deux ou trois anses en boudin à arc cintré disposées à la verticale. Après avoir appliqué les extrémités des anses sur la panse, des colombins de fines épaisseurs y sont enroulés de manière à assurer la jointure.

6.2.3. Les variantes au sein de la tradition F

La principale variante distinguant la tradition F1 et F2 a trait à l'ordre des phases de l'ébauchage. Chez les Amhara de Menteq, Zego et Muger, comme nous venons de le décrire, les potières façonnent en premier lieu le corps inférieur et le fond des jarres (F1). A l'inverse, chez les potières Amhara du Wärrä Ilu et chez les Oromo de Qersa, la première étape du façonnage concerne le corps inférieur et la partie supérieure (F2). Autrement dit, la plaque posée sur chant sert à l'ébauchage du corps suivi par le colombinage à partir de l'épaule ou du col du récipient en fonction de la taille de celui-ci ; après un temps de séchage, l'ébauchage du fond et la mise en forme du corps inférieur sont opérés (fig. 3.56 et annexe I, fig. 6).

Outre cette différence majeure dans l'enchaînement du phasage, les méthodes employées par les potières des différents villages au sein de la tradition E présentent d'autres variations :

1) Les procédés de pose des segments de colombin divergent : pose alternée chez les Amhara de Menteq *versus* pose majoritairement en interne avec emploi de la pose externe si le profil le nécessite. Soulignons les singularités des potières Oromo qui, à la jointure des colombins, procèdent plutôt par des mouvements d'aller-retour exercés avec l'extrémité des doigts joints et qui posent un petit colombin sur la tranche du récipient pour l'ébauchage de la lèvre (fig. 3.56.j, k et l).
2) Les phases de préformage varient aussi d'un groupe à l'autre, bien que nous puissions généralement affirmer que la mise en forme se fait au fur et à mesure de la pose des colombins. Le préformage du volume initial suite à son étirement n'est pratiqué que par les potières de Menteq. Les potières de Muger, Zego réalisent la première mise en forme par raclage de la surface externe après avoir déjà posé une rangée de colombins sur la préforme. Quant aux potières de Kurit, elles effectuent le colombinage de toute une partie du récipient (corps supérieur / col) avant sa mise en forme (fig. 3.56.b et c).

3) La dernière variante a trait aux outils (fig. 3.57). Pour le raclage de la face externe, les potières de Menteq et Zego emploient une batterie d'estèques en os, en bambou, en bois et en calebasse ; les potières Oromo de Qersa et Amhara de Kurit n'emploient que des estèques en os et en bambou (fig. 3.56.n) ; et à Muger, sont utilisées des estèques en bambou et en calebasse. Pour le raclage / rabotage de la face interne du corps inférieur ou supérieur - en fonction de la partie façonnée en premier, les potières de Menteq, Zego et Muger emploient un outil en calebasse, alors que les potières Oromo de Qersa et Amhara de Kurit utilisent un outil en métal incurvé. Enfin, au niveau de la finition, les

potières Amhara de Menteq et Zego emploient l'outil en bois pour le lissage du corps inférieur alors que les autres utiliseront la pièce de cuir enroulée sur elle-même pour l'ensemble du récipient (fig. 3.56.i) ; tandis que seule la potière de Muger emploie une pièce en tissu épais.

6.3. Traitements de surface

A consistance comprise entre cuir et sèche, la surface externe des récipients fait l'objet d'un premier brunissage, effectué à l'aide d'un galet de pierre au grain fin[58] (fig. 3.58.a). Après cette opération, les pots sont encore laissés à sécher entre un et trois jours.

La poterie sèche fait l'objet d'un engobage, composé d'un mélange d'eau, d'argile rouge particulièrement ferrugineuse et d'huile, appliqué à l'aide d'un chiffon en tissu. Cet engobage est directement suivi d'une nouvelle opération de brunissage. A son tour l'opération d'engobage se répète. Le traitement de surface pré-cuisson se termine par un lustrage de la surface externe à l'aide d'un chiffon sec différent de celui employé pour l'engobage (fig. 3.58.b à e). D'après les potières, la répétition de ces opérations maximise le compactage de la surface et optimise sa brillance ; elle sert à la fois à la beauté de l'objet et à sa solidité. Cette multiplication des opérations n'est pratiquée que par les potières de Menteq et de Muger. Elle est bien connue des autres potières Amhara, mais celles de Zego et de Kurit - effectuant de la même manière brunissage, engobage et lustrage – ne la pratiquent pas, par choix de gain de temps. Les potières Amhara de Kurit n'emploient pas le brunissage sur les jarres qui font l'objet d'un engobage non-gras suivi d'un lustrage à l'aide d'un chiffon imbibé de moelle (fig. 3.58.j, k et l).

Les potières Oromo de Qersa ne réalisent un brunissage que pour les plats de cuisson. Les pots à col font l'objet d'un engobage gras et d'un lustrage sans opération de brunissage préalable. L'engobe (également gras) est appliqué avec un morceau de sac plastique fin. La potière ne change pas d'outil pour l'opération de lustrage mais au cours de l'enduction, elle frotte vigoureusement la surface jusqu'à la compacter pour la faire briller, ce qui s'apparente à un lustrage.

[58] Au sein de la tradition Amhara, le brunissage est couvrant – réalisé sur l'entièreté de la surface externe – dans le cas des cruches et des jarres employées à la conservation ou au service de liquides, ainsi que pour les jattes et brûle-parfums. Le brunissage est partiel dans le cas des céramiques allant sur le feu : plaques de cuisson, marmites…, dont seule la surface interne est brunie. Les récipients destinés spécifiquement à contenir de la bière ne sont pas brunis, néanmoins les jarres pouvant contenir de la bière ou de l'eau le sont.

Les traitements de surface post-cuisson varient en fonction des villages et des types morpho-fonctionnels. Ils sont généralement réalisés quand les céramiques sont sorties brûlantes des cendres de la cuisson. Les observations suivantes ont été conduites à Menteq et Zego. Les récipients destinés à préparer ou à contenir de la bière sont aspergés de bière (fig. 3.58.f) ; tandis que les céramiques de types jattes, marmites, gobelets, ou pots à col destinés au service, sont enfumés. L'enfumage peut être réalisé en frottant les céramiques avec de la paille, ou en les recouvrant complètement d'un mélange de crottin de cheval et de paille (fig. 3.58.g, h et i). Les poteries qui ne font pas l'objet d'un enfumage, sont finalement enduites d'une décoction végétale sur la face externe et/ou interne. Cette opération est réalisée par la potière elle-même ou par l'acheteuse de la céramique avant sa première utilisation. Elle est destinée à l'imperméabilité. Les matières les plus souvent utilisées aujourd'hui pour le traitement de surface des plus grandes jarres sont la sève de l'*euphorbia abyssinica*, de la poix ou du goudron en provenance des localités urbaines les plus proches.

Les potières Amhara de Kurit et Oromo de Qersa n'emploient pas l'enduction végétale à chaud et réservent l'enfumage aux cafetières, petits pots à col pour le beurre et braséros.

Enfin, seules les potières Amhara de Kurit pratiquent l'enduction de bouse de vache sur la moitié inférieure des jarres.

6.4. Décorations

Les décors sont réalisés sur pâte humide ou à consistance cuir et souvent avec parcimonie. Trois techniques décoratives sont employées par les potières Amhara :

- Ajout d'éléments rapportés de type cordon, sur une pâte à consistance comprise entre humide, fait de l'ajout de matière par pressions en pincement à l'aide de l'index et du pouce, lissé ensuite à l'aide de la pièce en cuir selon un mouvement translatéral (fig. 3.59.a, b et c)
- Ajout d'éléments rapportés de type bouton, réalisé par l'application d'une petite quantité d'argile lorsque la pâte est encore à consistance humide, ou entre cuir et humide, modelé ensuite en une forme hémisphérique (fig. 3.59.d et g).
- Incision de lignes horizontales ou verticales sur une pâte plus ou moins humide ou cuir, à l'aide de la pointe d'une estèque en bambou selon un mouvement continu opéré par la main gauche qui effectue la rotation du support. Ces incisions sont atténuées par un lissage avec le plat du pouce (fig. 3.59.e et f).

- Incision réalisée sur pâte cuir à l'aide d'une pointe aigüe pour le dessin d'un motif géométrique (fig. 3.59.h).
- Impression digitale réalisée sur pâte à consistance humide.

De manière générale, un cordon ou une série de trois cordons horizontaux ornent le diamètre maximal, et/ou la base de l'épaule, et/ou le col, en fonction des dimensions des jarres. Les pots à col sont davantage ornés de lignes incisées : des lignes horizontales et parallèles les unes aux autres situées à la base du col, au niveau de la partie médiane, ou dans la partie distale du pied s'il existe. Plus rarement le décor est composé d'une ligne verticale encadrée de traits obliques, situés au niveau de l'épaule du récipient, à la base du col ou dans la partie médiane des plus grands récipients à col. Les motifs géométriques ne sont employés que pour les cafetières, tandis que les reliefs en creux obtenus par impression digitale sont uniquement réalisés sur la partie haute des anses des plus grandes jarres. Enfin, tous les types de céramique sont en général ornés d'un bouton au niveau de la panse médiane. Cette petite décoration très discrète et quasi systématique, ne porte pas de nom particulier mais est considérée comme une marque de respect envers la céramique.

Les techniques décoratives sont connues de toutes les potières Amhara ou Oromo qui les emploient selon une structure relativement commune. Leur usage n'est cependant pas systématique.

Chez les potières Oromo, seules les cafetières sont ornées de motifs géométriques ou floraux incisés (fig. 3.59.i et j). L'usage de cordons est très rare et celui des boutons est inexistant.

6.5. Cuisson

Au sein de la tradition F, toutes les cuissons sont de type cuisson ouverte, avec contacts entre récipients et combustibles. De manière générale, les poteries sont installées sur un lit de bois et recouvertes de combustibles légers. Mais il existe une grande variabilité d'un village à l'autre quant aux combustibles employés et à la manière d'organiser la meule de cuisson (fig. 3.60).

Une pré-cuisson est d'abord réalisée de manière à s'assurer du séchage des récipients à cuire. Ceux-ci sont disposés autour d'un petit feu et régulièrement retournés pour que toutes les parties aient été au plus près de la chaleur du feu (fig. 3.60.i). Des braises incandescentes sont introduites dans les plus grands récipients à col. Cette opération de pré-cuisson, courante chez les potières Amhara, n'est pas pratiquée par les Oromo de Qersa. A Kurit, les potières emploient

des galettes de bouse de vache séchées pour introduire du combustible incandescent dans les pots à col (fig. 3.60.e et f).

L'aire de cuisson est circulaire et en cuvette. Elle est systématiquement nettoyée et recouverte d'une couche de cendres qui protège la structure de cuisson de l'humidité du sol. Un lit de bois mort, sec, est disposé en cercle. Les poteries sont placées sur le bois de manière à ne pas toucher le sol. La plus grosse des jarres est installée au centre, les récipients de taille moyenne sont appuyés sur celle-ci et calés avec des tessons. Du bois est déposé à la verticale sur tout le pourtour du tas de récipients, sur lequel sont appuyés les plats de cuisson. Le bois recouvre ensuite entièrement la structure semi-sphérique de récipients, il est déposé verticalement tout autour mais également sur le tas. De larges tessons de céramique sont stratégiquement placés à la base de la structure pour éviter que l'air ne rentre (fig. 3.60.a, b et j). Des charbons ardents sont répartis autour et dans la structure. Dès que le bois commence à brûler, la structure est entièrement couverte d'herbes sèches. La première couche d'herbe s'enflamme avant qu'une quantité plus importante soit ajoutée (fig. 3.60.c).

Ce type de cuisson ouverte peut-être réalisé pour un grand nombre de récipients de grande taille, comme pour un petit nombre de récipients de plus petite taille. Aussi les temps de cuisson minimums sont de cinquante minutes, avec un maximum de plus d'une heure et demie.

Les potières Oromo de Qersa emploient une aire de cuisson similaire, mais le combustible est fait à moitié de branchages d'eucalyptus et de galettes de bouse de vache disposées sous le lit de bois et sur tout le pourtour de la structure (fig. 3.60.k et l).

Chez les potières de Kurit, l'aire de cuisson est en fosse profonde. Est installé dans le fond de la fosse un épais lit de branchages sur lequel les hommes marchent pour le stabiliser. Les jarres sont disposées dessus en cercle, légèrement penchées les unes sur les autres, les cols en direction du centre de la cuisson. La structure est entièrement couverte d'une meule d'herbes sèches, rajoutée au fur et à mesure de la combustion (fig. 3.60.g et h).



Fig. 3.53. Les procédés de préparation de l'argile au sein de la tradition F : a) Tamisage de l'argile rouge à l'aide d'un tamis à farine suite au concassage réalisé au pilon et mortier visibles en arrière-plan, par Fesses, potière Amhara du monastère de Menteq ; b) Argile rouge préalablement hydratée par immersion, déposée au centre d'un tas d'argile pour une hydratation par imprégnation au fur et à mesure du pétrissage ; c) Pétrissage par une potière Oromo Shewa du village de Qersa ; d) Hydratation du matériau argileux rouge par humectation, par Yemeneshu, potière Amhara du village de Zego ; e) Chamotte de granulométrie fine préparée à partir de tessons de céramique concassés au pilon et mortier, puis tamisés ; f) Pain d'argile rouge grossièrement préparé et cuit avant d'être réduit en une granulométrie fine, chez Mimi, potière Amhara du monastère de Muger ; g) Les deux matériaux argileux noir et gris dont les racines et cailloux sont retirés avant d'être immergés dans l'eau, à Muger ; h), i) Matériau argileux préalablement hydraté par immersion, déposé au centre sur l'argile rouge réduite à granulométrie fine pour une hydratation par imprégnation au fur et à mesure du pétrissage ; j), k) Pétrissage, une fois la galette écrasée, la potière l'enroule sur elle-même pour former un pâton cylindrique qu'elle dispose à nouveau devant elle pour reprendre les pressions de pétrissage effectuées par les poignets, paumes et doigts des mains jointes.



Fig. 3.54. Façonnage de la partie inférieure d'une jarre de taille moyenne au sein de la tradition F, par Fesses, potière Amhara du monastère Menteq : a) Volume initial fait d'une plaque quadrangulaire obtenue par percussion, à poser sur chant en cercle sur le support rotatif visible au premier plan ; b) Ebauchage par étirement sur face interne ; c) Mise en forme du corps inférieur par raclage à l'aide d'une estèque en bambou ; d) Pose d'un colombin sur la face externe pour l'ébauchage du fond ; e) Jointure par étalement de l'argile à l'aide du pouce ; f), g) Mise en forme du fond par raclage à l'aide de l'outil en bambou, puis de l'outil en bois ; h) Jointure du dernier colombin posé sur la face externe lors du façonnage du fond du récipient ; i) Etirement de l'argile jusqu'à replier les bords de l'ouverture les uns sur les autres pour fermer le fond ; j) Mise en forme du fond à l'aide de l'estèque en bambou.



Fig. 3.55. Façonnage de la partie supérieure d'une jarre de taille moyenne au sein de la tradition F, par Fesses, potière Amhara du monastère de Menteq : a), b) Raclage de la face interne du corps inférieur à l'aide d'une estèque en calebasse, puis de la face externe ; c) Amincissement par étirement de segments de colombin posés sur la face interne pour l'ébauchage du corps supérieur ; d) Mise en forme du corps supérieur par raclage à l'aide de l'estèque en bambou ; e) Pose d'un colombin sur la face externe pour l'ébauchage de l'épaule du récipient ; f) Jointure par étalement de l'argile à l'aide du pouce ; g) Amincissement du colombin par étirement à l'aide de l'outil en bambou, sur la face externe ; h) Mise en forme de l'épaule du récipient par raclage de la face externe à l'aide de l'estèque en bois ; i) Pose d'un colombin sur la face externe pour l'ébauchage du col ; j) Mise en forme du col par raclage sur la face interne à l'aide d'une estèque en bambou ; k) Mise en forme de la base du col par raclage sur face externe à l'aide d'une estèque en bambou ; l) Pose d'un colombin sur la face interne pour ébauchage de la lèvre ; m) Mise en forme du col par raclage sur face externe à l'aide d'une estèque en calebasse ; n) Mise en forme et lissage de la lèvre par des pressions continues en pincement réalisées à l'aide d'une pièce de cuir.



Fig. 3.56. Variantes des techniques et méthodes de façonnage au sein de la tradition F. Chez Itabez, potière Amhara du village de Kulfit : a) Volume initial fait d'une plaque obtenue par percussion ; b) Mise en forme du corps supérieur par raclage de la face externe à l'aide d'une estèque en bambou, suite à l'étirement du volume initial à l'aide du plat de l'index ; d) Pose d'un colombin sur la face externe pour l'ébauchage du col ; e) Pose d'un colombin sur la face interne pour l'ébauchage de la lèvre ; f) Mise en forme du col par raclage de la face externe à l'aide d'une estèque en bambou. Chez Nadi, potière Oromo Shewa dans le village de Qersa : g) Plaque posée sur chant en attente de son ébauchage ; h) Ebauchage du corps supérieur par étirement opéré sur face interne puis externe à l'aide de l'extrémité des doigts ; i) Mise en forme du corps supérieur par raclage de la face externe à l'aide de la pièce en cuir ; j) Amincissement d'un petit colombin posé pour l'ébauchage de la lèvre ; k) Pose d'un segment de colombin sur la face externe pour l'ébauchage du corps inférieur ; l) Amincissement du colombin par étirement sur la face externe selon des gestes d'aller-retour réalisés à l'aide de l'extrémité des doigts joints ; m) Amincissement et mise en forme des parois du corps inférieur jusqu'à fermer le fond en repliant les bords de l'ouverture les uns sur les autres ; l) Mise en forme et lissage du fond à l'aide de l'estèque en os.



Fig. 3.57. Outils des potières employés au sein de la tradition F : a) Outils d'une potière Oromo Shewa à Qersa (photo J. Cauliez) ; b) Outils d'une potière Amhara dans le village de Kulfit ; c), d) Outils d'une potière Amhara dans le monastère de Menteq ; e) Outils d'une potière Amhara dans le monastère de Muger.



Fig. 3.58. Les procédés de traitement de surface employés au sein de la tradition F. Dans le monastère des potières Amhara à Menteq : a) Brunissage à l'aide d'un galet de pierre ; b), c) Engobage de la surface préalablement brunie avec un engobe gras appliqué à l'aide d'un chiffon de textile ; d) Brunissage de la surface préalablement brunie et fraîchement engobée ; e) Lustrage final de la surface brunie, engobée deux fois, à l'aide d'un chiffon sec ; f) Enduction d'une céramique sortie de cuisson avec de la bière ; g), h), i) Enfumage. Chez les potières Amhara de Kulfit : j) Engobage ; k), l) Lustrage à l'aide d'un chiffon imbibé de gras de moelle.



Fig. 3.59. Les techniques décoratives au sein de la tradition F : a), b) Application d'un cordon ; c) Grandes jarres servant à contenir de la bière, décorées de cordons à la base du col et sur la partie haute de la panse, enduites de poix ; d) Jarre de taille moyenne, destinée à contenir de la bière, ornée d'un bouton ; e) Incision de lignes continues à l'aide de l'estèque en bambou ; f) Lissage des incisions (Amhara, Menteq) ; g) Décor d'une ligne incisée soulignée d'un bouton (Amhara, Muger) ; h) Incision de motifs géométriques sur la partie haute de la panse d'une cafetière (Amhara, Kulfit) ; i), j) Cafetières décorées par incision à l'aide d'un peigne (Oromo, Qersa).


a
b
c
d
e
f
g
h
i
j
k
l

Fig. 3.60. Les procédés de cuisson au sein de la tradition F. Chez les potières Amhara du monastère de Menteq : a) Disposition des récipients en une structure circulaire sur un lit de bois ; b) Les récipients à cuire sont entièrement recouverts de bois et de tessons de céramiques ; c) Cuisson en cours après que la potière ait entièrement recouvert la structure de cuisson du combustible léger ; d) Fin de cuisson, la potière sort les céramiques brûlantes de l'aire de cuisson à l'aide d'une grande pince en métal afin de procéder aux traitements de surface post-cuisson. Chez les potières Amhara du village de Kulfit : e) Un feu est allumé avec des bouses de vache en vue de la pré-cuisson ; f) Pré-cuisson des jarres en disposant des charbons incandescents de bouses de vache séchées ; g) Disposition des jarres à cuire sur le lit de bois et de branchages installé dans l'aide de cuisson en fosse ; h) Ajout de combustible léger (paille de teff) au début de la cuisson. Chez Yemeneshu, potière Amhara du village de Zego : i) Pré-cuisson réalisée en disposant les récipients à cuire autour d'un feu de bois ; j) Les récipients disposés en une structure circulaire sont couverts de bois, puis recouverts de fragments de céramiques qui dans ce cas précis sont particulièrement couvrants car la potière n'emploie pas de combustible léger. Chez Hirphe, potière Oromo du village de Qersa : k) Les cafetières sont disposées en une structure circulaire sur un lit de branchages d'eucalyptus ; l) Les récipients à cuire sont couverts de branchages d'eucalyptus puis de bouses de vache séchées.

7. Comparaison des traditions

La classification des traditions ethniques en fonction des techniques et méthodes a fait émerger six traditions génériques dont les singularités de chaîne opératoire, ainsi que les variantes de celle-ci en fonction de chaque groupe, villages ou maisonnées ont été décrites dans le détail. En guise de synthèse et pour mieux comprendre les singularités ou les affinités entre ces traditions et ces groupes, il s'agit maintenant de les comparer à chaque étape de la chaîne opératoire. Ce travail comparatif permet, d'une part, de brosser à grands traits les principales caractéristiques des traditions céramiques en Éthiopie, et sert, d'autre part, à présenter la répartition dynamique de l'ensemble des traits exclusifs et communs.

7.1. Comparaison des modalités de préparation de l'argile

L'argile à façonner est généralement obtenue à partir du mélange de deux à quatre matériaux argileux de natures différentes (annexe I, tabl.1). Ils sont souvent issus de l'altération ferralitique d'un substrat d'ignimbrite accessible grâce à l'œuvre de l'érosion et des réseaux hydrographiques. Ainsi, plus ou moins de pisolithes ferrugineuses, de kaolinites et de quartz entrent dans la composition des matériaux, en fonction des profils ou de la profondeur du niveau d'extraction (Cauliez et *al*, 2016 : 43 ; Laurent Bruxelles, communications personnelles).

Les sources sont en général sélectionnées à proximité des maisonnées potières[59], si bien qu'il existe une grande variabilité de la nature des matériaux employés, même au sein d'une tradition ethnique homogène[60]. Ces variations interviennent également au niveau de la sélection ou de la préparation des matériaux argileux au sein d'un même village ou dans un même contexte ethnique. Par exemple, en pays Amhara, malgré des procédés de transformation similaires, nous avons décrit la grande variabilité de la nature des matériaux, et les dissemblances quant à l'ajout ou non de chamotte, qui se fait par ailleurs de deux manières différentes : récupération de pots cassés ou cuisson de pain d'argile. D'après les potières, ces variantes régionales et idiosyncrasiques sont principalement dues à la disponibilité des ressources et à leur qualité.

[59] Les sources d'argile se situent régulièrement à proximité des villages potiers, souvent le long de cours d'eau (moins de 3 km). Les plus éloignées sont en général à deux heures de marche. Cas exceptionnel : les potières Oromo Guji fréquentent des sources situées à 30 km de leur lieu de production, ce qui résulte de l'interdiction d'accéder aux sources les plus proches par les propriétaires fonciers. A Menteq ou à Bobicho, la proximité des sources est telle qu'il apparaît que l'installation première du village potier ou du monastère d'artisan se soit faite en fonction de la disponibilité des matériaux, ce que confirment souvent les entretiens.

[60] Mori Konako a conduit une étude approfondie du contexte potier dans toute la région occupée par la population Aari, elle ne rapporte pas moins de 30 termes pour désigner des matériaux distincts (2009).

Chez les potières Oromo Shewa, chez qui il est également difficile de se procurer des céramiques cassées pour fabriquer la chamotte, celle-ci n'est employée que par les potières qui façonnent les plats de cuisson. Chez les potières Yem, une quatrième argile dissoute dans de l'eau est employée seulement pour la confection des jarres, cafetières et plats de cuisson. Chez les potières Guragué, pour le façonnage des cafetières, deux argiles de natures différentes sont préparées selon les mêmes modalités : l'une servira au façonnage du corps inférieur, l'autre au corps supérieur. Les variations relatives aux matériaux argileux semblent ainsi dépendre soit de la disponibilité des ressources, soit des types morpho-fonctionnels façonnés[61].

Par ailleurs, seuls deux groupes ethniques emploient un dégraissant, de nature minérale chez les potières Aari de Yetnebersh et de nature végétale chez les Oromo Jimma de Jiren et de Degago (annexe I, tabl.1). Au sein des autres traditions, les différentes argiles sélectionnées se complètent parfaitement pour obtenir les qualités mécaniques requises pour le façonnage et pour la cuisson. Elles se présentent généralement sous la forme de deux types de matériaux distincts qui peuvent chacun posséder une méthode de transformation et d'hydratation propre. Elles semblent alors agir comme un couple « fraction grossière / fraction fine » ou « argile / dégraissant ». Les proportions de ces différents matériaux varient d'un groupe à l'autre, et d'une maisonnée à l'autre. D'après les potières, les proportions fluctuent en fonction de la disponibilité des matières premières et/ou de la difficulté de leur extraction, en fonction de la saison, mais aussi de la qualité attendue du produit fini.

Ainsi, dans l'impossibilité de comparer les traditions en termes de « recettes », du fait de la diversité des matériaux employés, il paraissait pertinent de mettre en parallèle les traditions en fonction des modalités de préparation de la pâte. Quatre procédés distincts nous sont en effet apparus, compte tenu des combinaisons entre les étapes de séchage, fractionnement, tri granulométrique et hydratation.

- Le premier procédé (a) est employé au sein des traditions A, C et D. Il se distingue par l'usage d'une argile préalablement séchée et réduite à une granulométrie fine, par percussion et tamisage (Yem, Oromo Jimma, Wolayta) ou à la meule (Sidama, Konta), hydratée par humectation à partir d'un puits d'eau (Yem, Oromo Jimma, Wolayta), ou par aspersion (Sidama, Konta).

[61] Ce type de variations a été rapporté en différents endroits du continent africain (Livingston Smith 2001 : 79).

- Le second procédé (b) est employé au sein des traditions A et E. Il consiste à employer une argile et un dégraissant (Aari), deux argiles (Maalé) ou trois (Oromo Guji), sans séchage préalable et sans opération de fractionnement, avec un simple tri granulométrique effectué à la main, pour le retrait des éléments grossiers.
- Le troisième procédé (c) est employé au sein des traditions B et D. Il se singularise par l'emploi d'un matériau sans séchage, hydraté par immersion (Sidama) ou par simple humectation (Guragué) qui sert à l'hydratation par imprégnation d'un second matériau sec à granulométrie fine. Celui-ci est obtenu par percussion lancée et tamisage (Sidama) ou par simple tamisage (Guragué).
- Le quatrième procédé (d) est employé au sein des traditions C/D, E et F. Il est proche du troisième, en ce sens qu'un matériau est hydraté par immersion et humectation, et sert à l'hydratation par imprégnation d'un second matériau. Il s'en distingue toutefois par le séchage des deux matériaux. Le matériau préalablement hydraté peut faire l'objet d'un fractionnement par percussion et d'un tri granulométrique (Amhara), ou non (Amhara à Zego, Kambata et Oromo Shewa), et peut être hydraté par immersion (Amhara à Menteq et Muger, Konso) ou par humectation (Amhara à Zego et Kurit). Le second matériau hydraté par imprégnation lors de son incorporation au premier est séché puis réduit en une granulométrie fine par percussion lancée et tamisage. Chez les Konso, le matériau hydraté par immersion et par imprégnation est le même, pareillement fractionné à la meule puis tamisé.

Les éléments détaillés dans la description des quatre méthodes de préparation de la pâte permettent de souligner que les étapes du séchage et du fractionnement sont intimement liées. Avec les outils employés au fractionnement, les procédés d'hydratation et les modalités du pétrissage, ils constituent les principaux traits discriminants à examiner pour faire émerger les affinités existantes entre les groupes et entre les traditions.

- Séchage et fractionnement

L'usage de l'argile sans séchage, avec un simple tri granulométrique effectué à la main, concerne cinq groupes ethniques : Aari, Maalé, Oromo Guji, Sidama, Guragué, appartenant à quatre traditions différentes (A, B, D, E).

Le séchage induit l'usage au minimum d'un fractionnement du matériau, soit à la meule et molette, soit par percussion lancée. La meule est employée par quatre groupes ethniques :

Konta, Sidama, Konso et Aari (pour le dégraissant), appartenant à quatre traditions distinctes (A, C, D et E). La percussion lancée est employée au sein de toutes les traditions sauf la B. Elle peut être réalisée à l'aide d'un long bâton ou battoir, selon 1) une gestuelle rotative effectuée debout par les potières Yem, Oromo Jimma, Wolayta et Kambata (tradition A, C et D) ; 2) un mouvement d'abattement uniquement vertical chez les potières Sidama et Oromo Shewa (tradition D et F). La percussion lancée peut également être opérée à l'aide d'un pilon et mortier, trait exclusif aux potières Amhara (F).

Trois types de tamis distinguent l'opération suivante de tri granulométrique. Le premier est un tamis en fibre végétale, avec une grille à 2 mm, dont l'usage est strictement associé à la percussion lancée avec gestuelle rotative au sein de quatre groupes voisins : les Yem, Oromo Jimma, Wolayta, Kambata (tradition A, C et D). Le second, un tamis métallique (employé pour la farine) avec une grille à 1 mm, singularise les trois groupes voisins les plus au nord de notre zone d'étude : les Guragué, Amhara, Oromo Shewa (traditions B et F). Le dernier tamis est employé par les Sidama et les Konso (tradition D et E) qui se singularisent également par la percussion lancée simple. Il est « bricolé » à partir d'une moustiquaire, dont la grille équivaut à celle du tamis métallique.

- Les procédés d'hydratation

Les procédés d'hydratation sont au nombre de trois : humectation, immersion, imprégnation. Deux principaux systèmes émergent de nos descriptions : l'unique humectation d'un matériau sec ou non *versus* l'imprégnation d'un matériau sec à la granulométrie fine lors de l'incorporation d'un matériau hydraté par humectation ou immersion. Le premier concerne huit groupes appartenant aux traditions A, C, D, E qui se répartissent en une zone homogène au sud de notre région d'étude. Le second concerne six groupes appartenant aux traditions B, D, E, F qui se répartissent de manière discontinue entre le nord et le sud ; il inclut l'emploi de l'immersion, pratique peu commune employée par les Amhara, Sidama et Konso (traditions D, E, F).

- Le pétrissage

Le pétrissage est réalisé grâce à trois outils différents : le pied, les mains ou un outil en os. Ce dernier est exclusivement employé par les Oromo Guji. Le pétrissage de l'argile au pied est employé par trois groupes voisins : les Yem, Oromo Jimma et Guragué, appartenant aux traditions A et B. Le pétrissage à la main, employé par les neuf autres groupes, est caractérisé

par cette gestuelle très particulière faite de pressions exercées à l'aide des paumes et poignets des deux mains jointes sur un rouleau disposé à la verticale, pressé en une galette qui est ré-enroulée sur elle-même pour former à nouveau un rouleau à pétrir, disposé à la verticale.

La distribution des traits caractéristiques à la préparation de la pâte pour chacun des groupes ethniques aboutit à une représentation schématique à partir de laquelle il est possible de souligner plusieurs tendances (fig. 3.61) :

1) Les principaux traits communs (principalement les méthodes de fractionnement et les procédés d'hydratation) sont partagés par des groupes voisins, mais créent des ensembles qui ne se superposent pas forcément. De manière générale, ils révèlent une divergence entre deux zones géographiques : un croissant nord / centre-est / sud et un croissant ouest / sud / est.
2) Il existe quatre caractéristiques seulement qui singularisent exclusivement la tradition de groupes ethniques. Ces traits exclusifs se trouvent répartis aux frontières géographiques de notre zone d'étude : au sud-est les Oromo Guji se singularisent par l'emploi d'un outil en os au cours du pétrissage ; au sud-ouest les Aari s'illustrent par l'usage d'un dégraissant minéral, tandis que l'usage d'un dégraissant végétal se trouve à l'ouest chez les Oromo Jimma ; enfin, l'usage du pilon et mortier est au nord de notre zone d'étude chez les Amhara.
3) Du fait de ces traits exclusifs, et malgré le partage des principales caractéristiques, il n'existe pas deux groupes ethniques où les modalités de préparation de la pâte soient exactement les mêmes. Les groupes au centre de notre zone d'étude semblent ainsi constituer des carrefours de caractéristiques : les Guragué par exemple présentent des traits représentatifs du nord - imprégnation et tamis métallique, du sud - argile sans séchage - et de l'ouest - pétrissage au pied - ; idem pour les Kambata qui se singularisent par l'usage de l'imprégnation, comme leurs voisins du nord, tandis qu'ils appartiennent au groupe occidental de percussion lancée avec mouvement rotatif. Les Sidama également présentent une convergence de caractéristiques, en partie parce qu'ils utilisent deux méthodes distinctes de préparation de l'argile qui les font appartenir simultanément aux deux groupes distingués quant aux procédés d'hydratation et partager également des traits caractéristiques du nord, du sud et de l'ouest. Ils illustrent bien la difficulté à interpréter la distribution complexe de ces pratiques que nous

tenterons d'approfondir par la suite en nous appuyant sur les autres données des traditions techniques et sur le contexte ethnographique et historique.

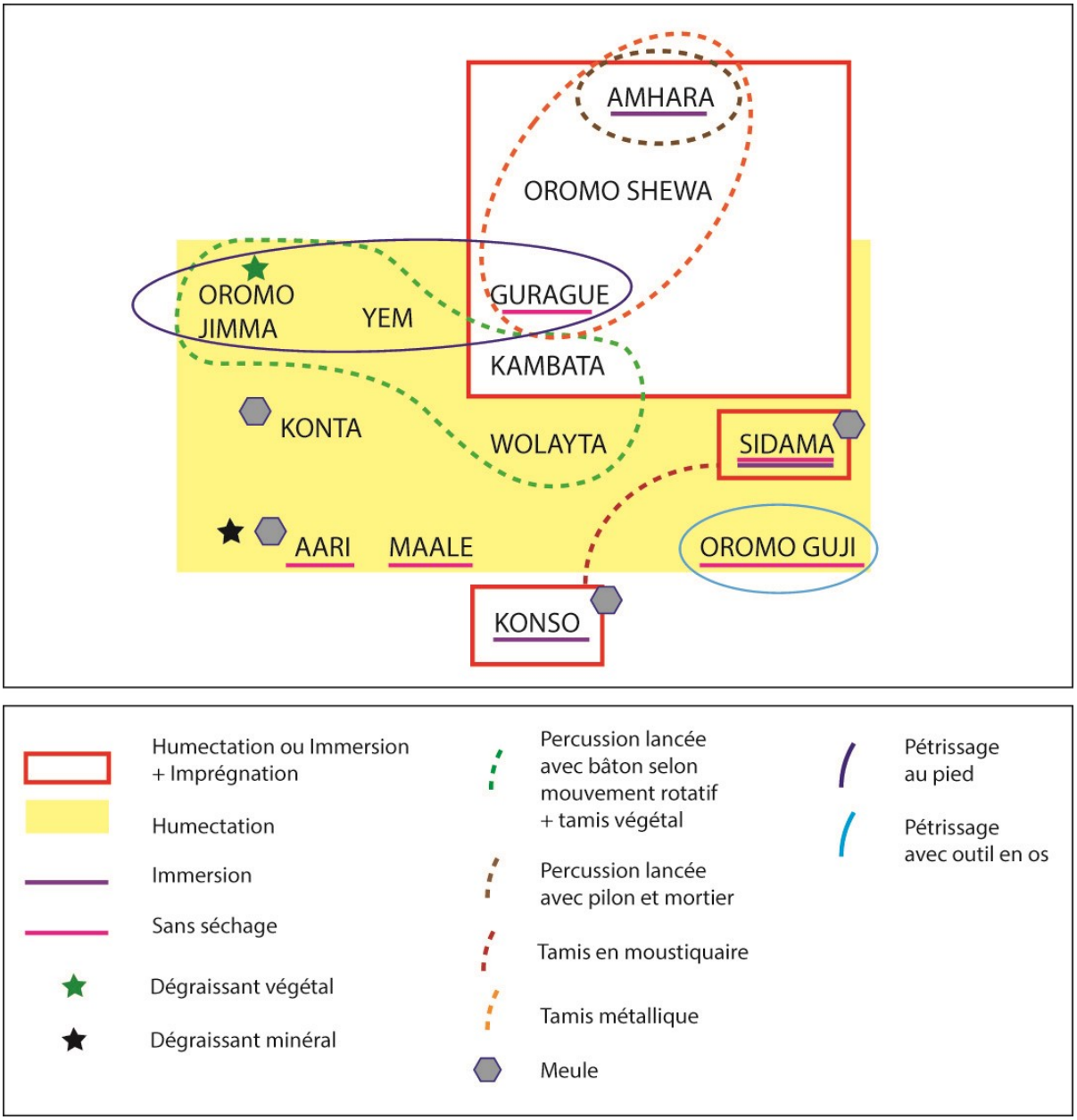


Fig. 3.61. Représentation schématique des convergences et divergences entre traditions de chaque groupe en fonction de la distribution des procédés de préparation de l'argile.

Enfin, du point de vue des traditions génériques précédemment établies, la répartition des principales caractéristiques montre la spécificité ou la diversité des méthodes au sein d'une même tradition (tabl. 3.2) :

1) Concernant les procédés d'hydratation, la répartition des caractéristiques permet de dissocier clairement les traditions A et F, qui sont les seules à relever exclusivement de

l'une ou de l'autre méthode ; la tradition B partage un trait avec la A et un autre avec la F ; quant aux traditions C, D et E, elles se caractérisent par la diversité des méthodes employées.

2) Concernant le fractionnement et le tri granulométrique, plusieurs méthodes se retrouvent au sein de chaque ensemble : les traditions A et C s'illustrent par l'usage du bâton et de la meule ; les traditions C, D et E emploient le bâton selon un mouvement rotatif ou non ; la tradition F se singularise par l'usage du bâton parallèlement à celui du pilon et mortier.
3) Concernant enfin les outils intégrés à l'opération de pétrissage, seule la tradition A propose toute la diversité des options existantes : pied, main, percuteur en os, tandis que les autres n'opèrent le pétrissage qu'à la main.

	HYDRATATION				FRACTIONNEMENT				PETRISSAGE			
	Humectation	+ Imprégnation	Immersion	Sans séchage	Bâton geste rotatif	Bâton abbatement	Pilon et mortier	Meule	Pied	Main	Outil en os	DEGRAISSANT
A	x			x	x			x	x	x	x	x
B		x		x					x	x		
C	x	x			x			x		x		
D	x	x	x	x	x	x		x		x		
E	x	x	x	x		x		x		x		
F		x	x			x	x			x		

Tabl. 3.2. Distribution des procédés de préparation de l'argile en fonction des six traditions génériques.

7.2. Comparaison des techniques, méthodes et outils de façonnage

De manière générale, les six grandes traditions définies en fonction des techniques et méthodes de façonnage sont très proches les unes des autres, utilisant essentiellement le modelage par étirement et/ou le colombinage. Néanmoins, c'est dans le détail de chacune de ces techniques d'ébauchage et dans la méthode de leur mise en œuvre en fonction des phases de l'ébauchage qu'il est possible de souligner les divergences qui singularisent chacune de ces traditions et les convergences qui peuvent exister entre elles. Nous tentons ici une synthèse prenant en compte successivement les techniques, les méthodes et phases de l'ébauchage et du préformage, ainsi que le système de rotation et les outils, afin de mieux comprendre comment ces traditions

génériques et au sein de celles-ci, les traditions propres à chaque groupe ethnique, s'articulent et se différencient les unes des autres.

1) Seules les deux traditions B et F, soit les trois groupes voisins Amhara, Oromo Shewa et Guragué au nord de notre zone d'étude, se singularisent par une première étape d'ébauchage qui ne relève pas du modelage par étirement (creusage d'une motte conique, cylindrique ou semi-sphérique), puisqu'elle correspond à l'étirement d'une plaque obtenue par percussions. La tradition B se caractérise par une plaque circulaire servant à l'ébauchage du fond ; la tradition F, par une plaque quadrangulaire posée sur chant et servant à l'ébauchage du corps inférieur ou du corps supérieur.

2) L'ordre des phases de l'ébauchage varie en fonction des méthodes mises en œuvre. Quatre possibilités apparaissent, déterminant plus généralement trois groupes de traditions : a) L'ébauchage est réalisé du fond au col pour les traditions A, B et C, soit les 7 groupes ethniques au centre et à l'ouest de notre zone d'étude. b) L'ébauchage débute par la partie supérieure du récipient et se termine par la partie inférieure pour les traditions D, E et F1, soit 6 groupes au centre et à l'est de notre zone d'étude. Deux options existent au sein de cette méthode. La première est que l'ébauche initiale du corps inférieur correspond à une masse d'argile restant à la base lors du façonnage du corps supérieur et qui sera mise en forme par la suite préalablement à l'ébauchage du fond. Ceci est valable pour la tradition D (Kambata, Wolayta, Sidama, dans la région centrale et orientale). La seconde option est que le volume initial sert seulement à l'ébauchage du corps supérieur. Dans ce cas, le corps inférieur et le fond seront ébauchés en un second temps, à partir du diamètre maximal et par colombinage. Ceci concerne la tradition E et F1 (Oromo Shewa au nord, Maalé et Konso au sud de notre zone d'étude). c) L'ébauchage débute par la partie inférieure du récipient, tandis que le corps supérieur et le col sont façonnés en un second temps, ce que montre la tradition F2 (Amhara, le plus au nord de notre zone d'étude).

3) Un second temps de façonnage apparaît donc pour toutes les traditions, sauf pour A' – les Aari à l'extrême sud-ouest de notre région d'étude. Il est effectué après un temps de séchage, alors que la première partie façonnée est à consistance cuir. Il peut concerner le fond (traditions A, B, et C), le corps inférieur et le fond (tradition D et E) ou le corps supérieur (tradition F).

a) La méthode de façonnage du fond varie en fonction de la technique et de l'ordre des phases de l'ébauchage : soit le fond est mis en forme par rabotage (ceci est possible quand le support est concave, traditions A et B – Oromo Jimma, Yem, Guragué au centre-ouest) ; soit le fond est mis en forme par des pressions réalisées sur la face interne et suivi d'un rabotage de la face externe (tradition A1 et C – Oromo Guji au sud-ouest et Konta au centre-ouest). Seule la tradition A' se distingue par l'absence de rabotage.

b) La méthode de façonnage du corps inférieur varie également : soit le corps inférieur et le fond sont mis en forme par étirement de l'argile restée à la base du récipient (tradition D1 – Sidama au centre-est) ; soit seul le corps inférieur est mis en forme par étirement de l'argile restée à la base et complété par le colombinage du fond (tradition D2 – Kambata et Wolayta au centre de notre zone d'étude) ; soit uniquement à partir de colombinage (tradition E et F1 - Oromo Shewa au nord, Maalé et Konso au sud de notre zone d'étude).

c) Le façonnage du corps supérieur est réalisé par colombinage (tradition F - Amhara, le plus au nord de notre zone d'étude).

Les méthodes employées pour le façonnage du fond impliquent donc deux principales variantes : il est ébauché en même temps que le reste du récipient et son préformage est réalisé par rabotage, précédé ou non d'un modelage par pressions ; il est ébauché par colombinage ou par étirement de l'argile restée à la base du récipient, ce qui implique qu'il est fermé lors de l'étirement en repliant les bords de l'ouverture les uns sur les autres. La première variante se retrouve au centre-ouest de notre région d'étude et au sud-est, tandis que la seconde se trouve au nord, au centre-est et au sud.

4) Les procédés de colombinage permettent de différencier deux grands groupes de traditions. Le premier groupe, constitué par les traditions A et B, se caractérise par l'usage de segments de colombins posés sur la face interne et amincis par écrasement. Le second groupe, comprenant les traditions C, D, E et F, se caractérise par l'usage de colombins ou de segments de colombins posés sur la face interne ou externe selon le profil et amincis par étirement vertical.

Les parties faisant l'objet de colombinage peuvent varier au sein d'une même tradition. Au sein de la tradition A, le colombinage est employé à partir du col pour A1 et A' ; à partir du corps supérieur pour A2.

Au sein de la tradition E, le colombinage est employé uniquement pour la lèvre et le colombin est posé sur la tranche pour E1, alors que le colombinage débute à partir du col pour E2.

5) Du point de vue du préformage, une seule tradition, la C, implique la succession simple des étapes de l'ébauchage puis de la mise en forme ; toutes les autres traditions présentent une alternance « ébauchage / mise en forme » au fur et à mesure de la pose des colombins.

6) Les procédés de rotation sont au nombre de trois (tabl. 3.3). Leur distribution épouse relativement bien les traditions telles que définies par les techniques et méthodes : 1) la rotation d'un support mobile (tesson concave, partie supérieure d'une jarre retournée, planche en bois, galette de bouse de vache ou encore assiette en terre cuite façonnée à dessein) caractérise les traditions A, B, F ; 2) la rotation est effectuée par la potière elle-même au fur et à mesure du façonnage, dans le sens des aiguilles d'une montre et dans le sens inverse, selon une chorégraphie généralement très précise réalisée en accord avec la gestuelle des étapes du façonnage. Elle caractérise les traditions C, D et E. Le troisième procédé de rotation singularise la tradition A' au sein de laquelle la potière fait tourner le pot sur ses genoux.

	Oromo Guji	Yem	Oromo Jimma	Aari	Guragué	Konta	Wolayta	Kambata	Sidama	Konso	Maalé	Oromo Shewa	Amhara
Tradition	A	A	A	A'	B	C	C / D	C / D	D	E	E	F	F
Support	tesson	tesson	tesson	genoux et tissus	corps sup d'une jarre	x	céram retournée	x	couronne végétale	x	x	planche ou galette en bouse de vache	assiette
Rotation	support	support	support	x	support	potière	potière	potière	potière	potière	potière	support	support
Position	assise	assise	assise et debout	assise	assise et debout	debout	debout	debout	debout	debout	debout	assise et debout	assise

Tabl. 3.3. Tableau de distribution des types de supports rotatifs pour chaque groupe ethnique.

7) L'outillage des potières varie au sein de chacune des traditions et permet de créer des ponts entre elles (tabl. 3.4 et 3.5). La matière la plus couramment employée comme estèque pour le raclage est le bambou. Facile à se procurer, l'estèque en bambou est légère, souple mais à la fois solide et se profile rapidement. Elle est utilisée par les potières Yem, Oromo Jimma, Guragué, Wolayta, Kambata, Sidama, Oromo Shewa, et Amhara, au sein de toutes les traditions sauf la E. La seconde matière la plus utilisée est le plastique : les estèques sont découpées dans des jerrycans ou des semelles de chaussures, créant des racloirs / lissoirs souples, solides, dont le profil peut être adapté par la potière elle-même. Les estèques en plastique se trouvent chez les Aari, Wolayta, Sidama, Konso, Maalé, Oromo Shewa et dans le village Amhara de Kurit, au sein de toutes les traditions sauf la B. D'après les potières, avant le plastique elles employaient de la calebasse. Aujourd'hui seuls deux groupes ont conservé cette tradition : les Maalé et certaines potières Amhara. L'usage des autres matériaux, bois, os (côtes de bovidés ou ovidés), polycarpe des gousses de l'arbre *birbira*, est également rare. Le bois se trouve chez les Guragué et les Amhara (tradition B et F) ; l'os chez les Oromo Guji, Oromo Shewa et Maalé (traditions A, E et F) ; les gousses d'arbres chez les Aari, Konta et Maalé (traditions A, C et E). Quant aux racloirs en céramique et en pierre, ils ont été observés auprès de potières Oromo Jimma (tradition A), dans deux villages différents.
La majorité des potières n'emploie qu'un type d'estèque (6 groupes au sein des traditions À, C, D, E). Nombreuses sont celles qui emploient deux types d'estèque qui se complètent en fonction des étapes, phases ou faces de façonnage (4 groupes au sein des traditions A, B, C, D). Enfin, plus rarement, certaines potières emploient trois ou quatre types d'estèque : les Maalé, Oromo Shewa, Amhara (traditions E et F).
Plusieurs matériaux peuvent être employés pour le lissage des céramiques : des pièces de cuir, de larges pièces de tissu épais, de petites pièces de tissu fin, des morceaux de sac plastique fin et enfin, des végétaux : épi de maïs, canne de sorgho ou feuille de caféier. Notons que les outils en cuir et en tissu épais peuvent également servir comme racloir au cours du préformage, lorsque les pièces sont enroulées sur elles-mêmes. Le cuir est employé par les Yem, Guragué, Oromo Shewa et Amhara au sein des traditions A, B et F. Les pièces de tissu épais se trouvent chez les potières Konta, Wolayta, Kambata, soit seulement au sein de la tradition C. Les morceaux de tissu fin ont été observés chez les Oromo Guji, Maalé et chez certaines potières Amhara, au sein des traditions A, E et F. Quant aux morceaux de plastique fin, ils sont d'usage chez les

Oromo Jimma, Aari et Sidama, au sein des traditions A et D. Enfin, l'emploi des végétaux est rare : les Oromo Guji, Oromo Jimma et Guragué emploient un épi de maïs pour le lissage des parties rabotées, certaines potières Oromo Jimma emploient une canne de sorgho, tandis que les potières Sidama peuvent utiliser une feuille de caféier pour le lissage de la lèvre.

Le rabotage est effectué à l'aide d'une lame en métal légèrement incurvée qui est à l'origine un couteau de cuisine et ce, au sein de tous les groupes ethniques sauf chez les potières Aari qui n'emploient pas le rabotage.

	Outils de lissage						Outil de rabotage - Lame en métal	Pierre de brunissage
	Cuir	Tissu épais	Tissu fin	Plastique	Epi de maïs ou sorgho	Feuille		
Oromo Guji			*Maka*		*Shada*		*Kutiti*	*Hinka*
Yem	*Noosu*						*Feemiya*	*Kaemeo*
Oromo Jimma				*Festal*	*Korkoda*		*?*	*?*
Aari				*Lastic*				*?*
Guragué	*Tafet / Goga*				*?*		*Wuara*	*Sirt / Emir*
Konta		*Churka*					*Blata meo*	
Wolayta		*Kaba*					*Musulya*	*El'o sucha*
Kambata		*Keta*					*Kunchule*	*Hinkessima*
Sidama				*Festal*		*Hokicho*	*Qunchure*	*Dinkao*
Konso							*Kiba*	*Driga*
Maalé			*Sherfo*				*Hangi*	*Zuqo*
Oromo Shewa	*Erbe*						*Albe / afafa*	*Dinka*
Amhara Kurit	*Daba*						*Bilawa*	*Alelo*
Amhara Menteq	*Oada*		*Kaki*				*Bilawa*	*Alelo*

Tabl. 3.4. Types d'outils observés au sein de chaque groupe ethnique et noms vernaculaires.

	Outils de raclage - estèques								Outils de mise en forme et lissage					
	Bambou	Calebasse	Bois	Os	Gousse	Plastique	Céram	Pierre	Cuir	Tissu épais	Tissu fin	Plastique	Epi de maïs ou sorgho	Feuille
A	x			x	x	x	x	x			x		x	
B	x		x						x				x	
C	x				x					x				
D	x					x				x		x		x
E		x		x	x	x					x			
F	x	x	x	x		x			x		x			

Tabl. 3.5. Distribution des types d'outils de raclage et lissage pour chacune des traditions génériques.

La distribution des traits exclusifs et communs relatifs au façonnage pour chacun des groupes ethniques aboutit à une représentation schématique à partir de laquelle il est possible de souligner plusieurs tendances quant aux divergences et convergences entre traditions et groupes (fig. 3.62). Généralement, au regard des critères retenus que sont les techniques et méthodes de l'ébauchage, de la mise en forme, et le système de rotation, plusieurs ensembles se superposent et se chevauchent partiellement. Une dichotomie nord / sud existe du point de vue des techniques de l'ébauchage initial et du système de rotation ; tandis qu'une autre est / ouest existe du point de vue des procédés de colombinage et des phases de l'ébauchage, avec toutefois un groupe au sud-est à rattacher à la tendance du nord-ouest.

Les groupes au centre de notre zone d'étude constituent des carrefours de tradition. 1) Les Guragué, seuls représentants de la tradition B, appartiennent à l'ensemble septentrional de la tradition F quant à l'usage d'une plaque obtenue par percussion comme ébauche initiale ; simultanément ils font partie du groupe occidental représenté par les traditions A et C, caractérisées par l'amincissement des colombins par étirement et la mise en forme du fond par rabotage. Enfin, ils relèvent de l'ensemble du nord-ouest (traditions A, B, F) employant un support rotatif. 2) Les Kambata et les Wolayta relèvent de deux traditions, la C et la D, ce qui les fait entretenir de fortes affinités avec les Konta à l'ouest et les Sidama à l'est qui emploient exclusivement l'une des deux traditions. Kambata et Wolayta partagent ainsi des traits de plusieurs ensembles distincts : appartenant à la fois aux ensembles orientaux et occidentaux, par la possibilité d'employer l'amincissement des colombins par étirement (traditions D, E, F)

ou de ne pas employer le colombinage (tels les Konta de la tradition C avec qui ils partagent également l'usage de la pièce en tissu épais), et par la possibilité de façonner le fond par rabotage (traditions A, B et C) ou par modelage et colombinage (traditions Sidama, E et F). Enfin, tous se rattachent à l'ensemble méridional quant à l'usage d'un support fixe.

Certains groupes voisins partagent exactement les mêmes caractéristiques. C'est le cas pour les Kambata et Wolayta que nous venons de décrire. C'est le cas pour les Yem et Oromo Jimma, à l'ouest de notre zone d'étude, qui se caractérisent par l'usage du support rotatif, du modelage par étirement, du colombinage par écrasement et par l'emploi du rabotage pour la mise en forme du fond. Soulignons ici que les Oromo Guji partagent exactement les mêmes caractéristiques majeures à l'autre extrémité de notre zone d'étude : au sud, à l'est de la Vallée du Rift. Au nord de notre zone d'étude, la tradition Amhara, en fonction des variantes pratiquées, partagent exactement les mêmes caractéristiques que leurs voisins au sud, les Oromo Shewa : étirement d'une plaque, support rotatif, colombinage par étirement, notamment employé au façonnage du fond. Toutefois, la tradition Amhara peut se singulariser du point de vue des phases de l'ébauchage, en débutant par le corps inférieur. Les traditions Maalé et Konso, proches géographiquement au sud de notre région d'étude, ont également en commun leurs principales caractéristiques : modelage par étirement, amincissement des colombins par étirement et colombinage pour le façonnage du fond. La tradition Sidama, au sud-est, est très proche des précédentes, mais varie du point de vue de la mise en forme du fond qui n'emploie pas le colombinage, mais le modelage.

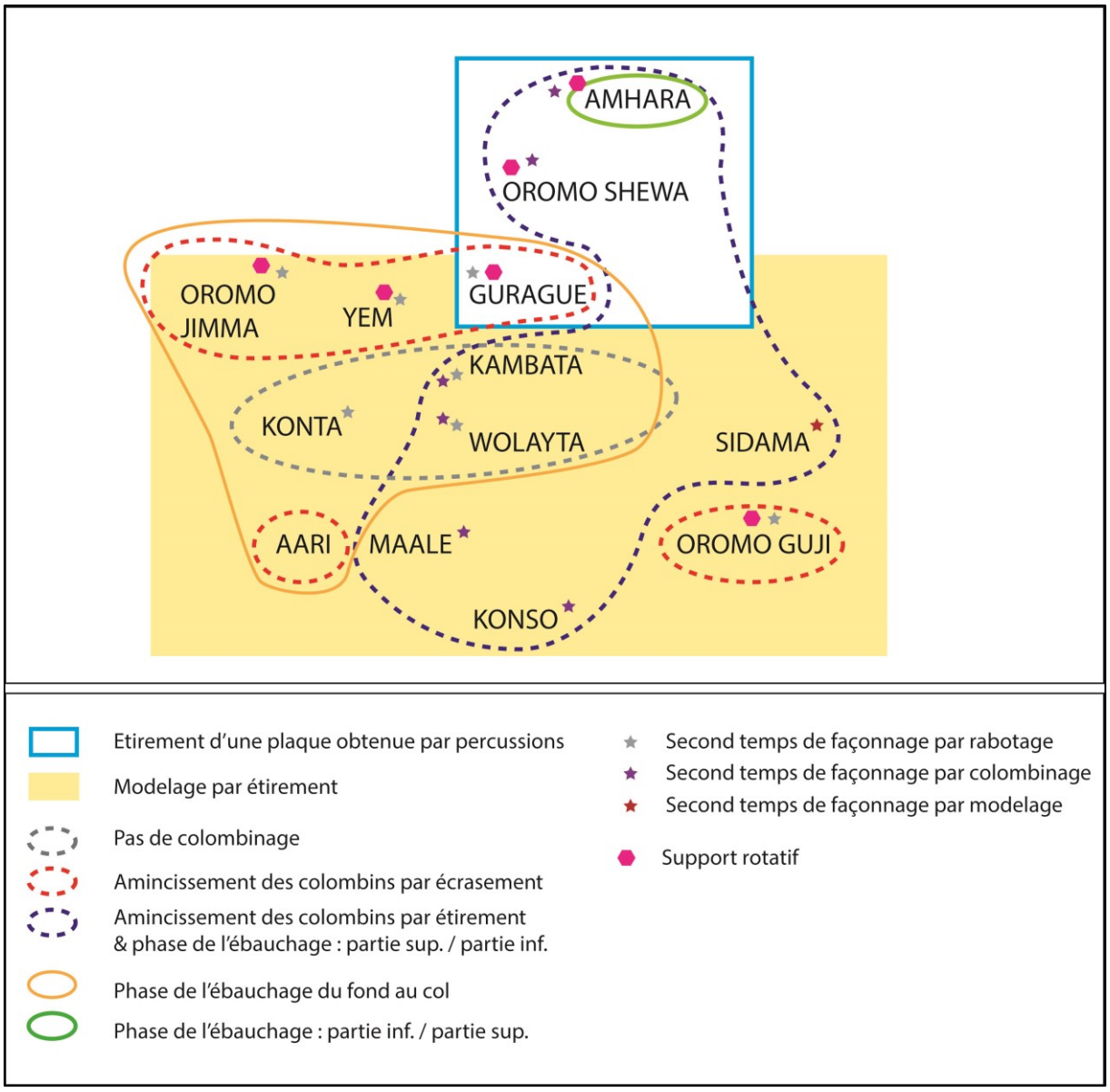


Fig. 3.62. Représentation schématique de la distribution des principales caractéristiques des techniques et méthodes du façonnage d'une jarre pour chacune des traditions ethniques.

Certains groupes, bien que partageant plusieurs traits avec leurs voisins, s'en distinguent par l'exclusivité d'une caractéristique. Ceci est valable pour la tradition Amhara et pour la tradition Sidama, comme nous venons de le décrire. La tradition Aari se particularise également, au regard des traditions voisines et au sein de la tradition A, entre autres par la mise en forme du fond suite à son ébauchage.

Le contenu de la trousse à outils des potières crée certains ensembles qui se superposent plus ou moins aux précédents, et différencie souvent les groupes voisins que nous avons précédemment décrits comme présentant les mêmes caractéristiques de façonnage (fig. 3.63).

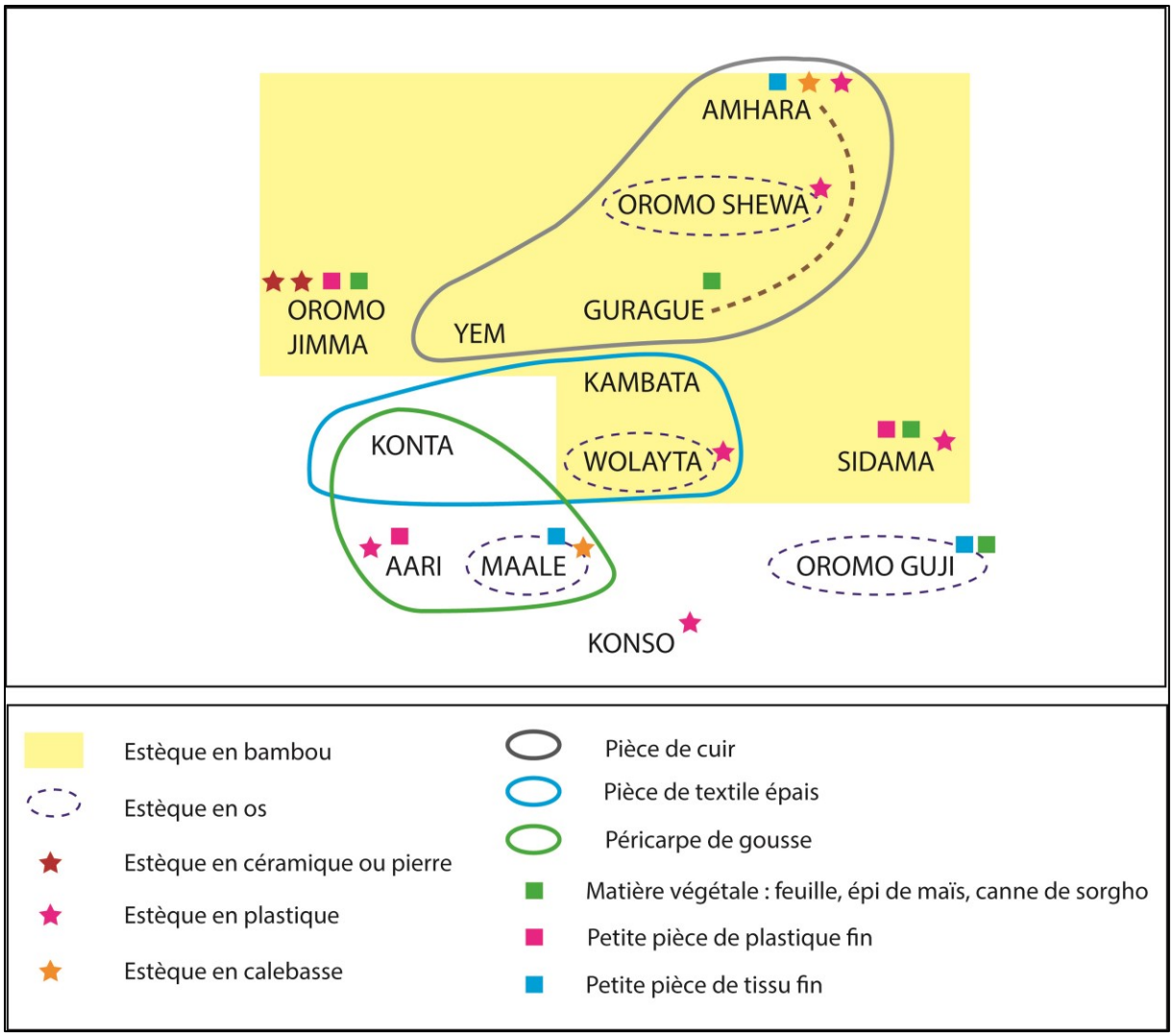


Fig. 3.63. Distribution des différents types d'outils observés au sein de chacune des traditions ethniques.

Le nord et le centre de notre zone d'étude se caractérise par l'utilisation d'estèques en bambou, tandis qu'elle est complètement absente des groupes du sud. Le groupe du nord-ouest, caractérisé par l'emploi d'un support rotatif au-delà des divergences de techniques, est quasi entièrement représenté dans l'usage d'une pièce en cuir. Seuls les Oromo Jimma ne l'emploient pas au profit de la seule estèque en bambou, ou, de manière inédite, en céramique ou en pierre. Les groupes de la tradition C, Konta, Kambata, Wolayta, se caractérisent par l'usage d'une pièce en textile épais. Au sein de cette tradition, alors que les Wolayta s'illustrent par l'usage d'estèque en plastique et en os que l'on retrouve couramment du nord au sud, les Konta se singularisent par l'usage du péricarpe de gousse, trait partagé avec deux autres groupes du sud-ouest : Aari et Maalé. Ces derniers ont en commun avec les Oromo Guji, Oromo Shewa et Wolayta l'emploi d'estèque en os, et avec les Amhara l'emploi de calebasse. Les Amhara ont en commun avec les Guragué l'emploi du bois. L'emploi d'un épi de maïs pour le lissage du

fond ou d'une feuille pour le lissage de la lèvre est distribué de manière discontinue selon un arc sud-est / centre-ouest. Hormis trois types d'outils très spécifiques, à savoir : cuir, tissu épais et péricarpe de gousse, la distribution de l'outillage apparaît généralement discontinue et hétérogène au sein de l'ensemble de la zone d'étude, où l'accumulation ou non des outils en fonction des groupes, des maisonnées est liée à l'opportunisme de l'acquisition.

7.3. Comparaison des techniques de traitement de surface

Les principales catégories de traitement de surface par frottement et par enduction sont représentées : le brunissage, le doucissage, le lustrage, l'engobage, l'enfumage, ainsi que l'enduction de décoction végétale ou de bouse de vache. Ces techniques sont employées et combinées en fonction des types morpho-fonctionnels, en fonction des traditions ethniques, régionales, en fonction des maisonnées et peuvent varier au sein d'une même production. Dans la description synthétique suivante, considérant successivement chacune des techniques et son usage au sein des traditions, nous avons tenté d'en dépeindre la complexité. Mais pour faire émerger des pratiques stables, comparables, dont la distribution puisse être représentée et discutée, il n'était pas envisageable d'examiner l'ensemble des variantes. Aussi, nous avons fait les choix suivants : 1) ne pas prendre en considération le traitement de surface des plats de cuisson qui est commun à tous les groupes ; 2) considérer le maximum d'opérations pouvant être employées sur un même type de récipient.

Le traitement de surface le plus largement employé est le brunissage. Il est effectué à l'aide d'un ou plusieurs galets de pierre au grain fin dont la couleur varie entre blanc crème, jaune, orangé et rouge. Ces pierres sont collectées dans le lit des rivières ou occasionnellement achetées sur le marché. Il est le seul outil qui fasse l'objet d'une transmission, en effet les potières nous ont souvent rapporté que l'une de leurs pierres à brunir leur avait été donnée par leur mère. Si elle vient à manquer, les potières peuvent la remplacer par le détournement d'objet en adoptant une bouteille de sirop en verre (Sidama, Yem), ou une bille en métal (Kambata), mais ces utilisations demeurent rares. La consistance de la pâte au moment du brunissage varie en fonction des groupes : elle peut être à consistance cuir, entre cuir et sèche, ou encore sèche mais ré-humidifiée avant l'opération de brunissage.

L'usage du brunissage est simultanément esthétique et fonctionnel. Lorsqu'il sert à faire briller les pots à col, les jattes ou encore les cafetières, il est considéré comme esthétique, bien que certaines potières reconnaissent que les opérations de compactage de la surface rendent les pots

plus solides et moins perméables. L'usage esthétique du brunissage induit qu'il peut véritablement s'apparenter à une technique décorative. En effet, les potières Guragué, Kambata, Wolayta et Sidama emploient un brunissage partiellement couvrant sur la partie supérieure ou sur le col, réalisé de manière à créer des bandeaux verticaux créant un différentiel de brillance. Parallèlement, le brunissage est systématiquement, et dans tous les groupes, utilisé pour la face interne des plats de cuisson et des marmites, dans un but fonctionnel : limiter l'adhérence.

Chez les Amhara, Sidama, Guragué, Maalé, Konso et Aari (traditions A, B, D, E, F), le brunissage peut être couvrant pour les pots à col destinés à la conservation et/ou au service des liquides, pour les jattes et brûle-parfums. Le brunissage est partiel chez les Guragué lorsqu'il ne couvre que la partie inférieure rabotée des plus larges pots à col ; à l'inverse, chez les Oromo Guji, Wolayta, Kambata, seule la partie supérieure est brunie (traditions A, C/D). Au sein de toutes les traditions, les plaques de cuisson ne présentent jamais de surface externe brunie ; les marmites également sont rarement brunies sur la face externe. Les Aari sont l'exception car, hormis les plaques, les potières brunissent toutes les surfaces de tous les types de récipients. Enfin, seuls les groupes Konta et Oromo Jimma n'emploient jamais le brunissage pour d'autres poteries que les plats de cuisson.

Le doucissage n'est employé que par les potières Guragué au cours du façonnage des jattes et des cafetières (tradition B). Il est réalisé à l'aide du galet de pierre servant également au brunissage.

L'engobage est pratiqué par les groupes Amhara, Wolayta, Kambata, Konso, à la suite du brunissage ; tandis qu'il est pratiqué par les potières Guragué sur une surface doucie, préalablement au brunissage. Chez les Oromo Shewa et Oromo Jimma, il est la première opération de traitement de surface pratiquée. De manière exclusive, la tradition Amhara au sein des monastères de Menteq et Muger s'illustre par la répétition successive des opérations de brunissage et d'engobage, dans le but d'obtenir une surface très brillante. Les potières affirment que multiplier ces opérations servent également à la solidité du pot. L'ensemble des potières connaissent exactement les propriétés de l'engobage et savent qu'il ne peut être réalisé qu'avant la cuisson. La variabilité de son usage est d'ordre typo-morphologique, mais dépend également des maisonnées. L'engobe est un mélange d'eau, d'argile et d'un corps gras : huile ou térébenthine ; sauf chez les potières Oromo Jimma et Amhara du village de Kurit qui n'ajoutent pas de corps gras. L'argile utilisée est généralement différente de celle entrant dans la composition de la pâte à façonner. Elle est plus ferrugineuse et donnera une couleur rouge à la

poterie ; sauf dans les contextes Sidama et Konso, où l'argile sélectionnée comporte une grande quantité de paillettes de manganèse qui donnera à la poterie une couleur dorée. L'enduction est opérée à l'aide d'une pièce en tissu ou d'un morceau de plastique fin, ou encore avec un chiffon de fibres d'ensete. Le frottement peut être réalisé avec insistance jusqu'à compacter et faire briller la surface. En cela, il peut également s'apparenter à une opération de lustrage, d'autant que le gras de l'engobe accentue l'effet de brillance. L'engobage peut néanmoins être suivi d'une réelle opération de lustrage, en ce sens qu'elle est effectuée à l'aide d'un outil différent de celui employé pour l'engobage : une pièce de tissu sec ou de sac plastique. Le lustrage est employé par les potières Wolayta, Kambata, Oromo Jimma, Oromo Shewa, Amhara, Guragué (traditions A, B, D, F). De manière exclusive, les Amhara du village de Kurit emploient de la moelle de bœuf durant le lustrage. Elle apparaît comme le corps gras utile à la brillance des céramiques alors que leur engobe n'en comporte pas.

L'enfumage sert à obtenir une coloration noire. Il consiste à environner de fumée les récipients brûlants à la sortie de cuisson, en les couvrant de paille, de crottin de cheval, de feuilles de khât ou d'eucalyptus. Il est employé au sein des groupes Amhara, Guragué, Oromo Shewa, Yem et Sidama (tradition A, B, D, et F) et plus particulièrement réservé à certains types morpho-fonctionnels tels que les petits pots à col pour le beurre, les cafetières, les jattes employées à la présentation et consommation des mets, ainsi que les pots à col utilisés lors des rassemblements cérémoniels pour servir et boire la bière ou le vin de miel.

L'enduction de bouse de vache est employée par les Amhara du village de Kurit, par les Wolayta et par les Oromo Guji sur la partie inférieure des pots à col.

L'enduction d'une décoction végétale lorsque les pots encore brûlants sortent de la cuisson, est opérée par les potières de quasi tous les groupes. Seules les potières Amhara et Guragué ne la pratiquent pas en tant que telle, bien que les potières Amhara puissent employer une aspersion de bière sur les contenants destinés à la bière ; ou qu'il incombe aux clients d'effectuer l'enduction d'une matière végétale, s'ils le souhaitent, avant la première utilisation. Les décoctions employées par les potières varient en fonction des groupes ethniques et de la disponibilité des ressources. Les plus couramment utilisées sont les résines d'arbres, notamment d'acacia (traditions A, D, E, F - Maalé, Konso, Kambata, Oromo Jimma, Oromo Guji et Shewa), ainsi que la décoction de sève d'ensete, nommée *bula* (traditions C et D - Wolayta, Sidama, Kambata, Konta) ; plus rarement sont employées les racines de manioc (Aari), ou certaines feuilles et petits fruits sauvages (Yem, Oromo Jimma). Dans tous les cas, le matériau

végétal est mélangé à de l'eau et mis à bouillir avant d'être enduit sur les pots sortis de cuisson. La texture visqueuse ou collante de ces diverses préparations a pour effet d'imperméabiliser les surfaces et sert également à faire briller les pots. Des variations s'observent au sein des groupes en fonction du répertoire typo-morphologique : tandis que certains enduiront toutes leurs poteries, d'autres réserveront cet effet aux céramiques destinées au service.

La distribution de l'association des différentes techniques de traitement de surface fait émerger cinq grandes tendances (fig. 3.64) :

Les traditions Amhara et Guragué (B et F2) se singularisent par la multiplication, voire la répétition des techniques de traitement de surface par frottement : doucissage, brunissage, lustrage, systématiquement accompagnées d'un engobage gras, pour obtenir une surface parfaitement compacte, lisse et brillante. Elles se distinguent également par l'enfumage et l'absence d'enduction végétale.

Les traditions Kambata, Wolayta et Amhara du village de Kurit (C/D et F1) se caractérisent par l'emploi successif des opérations de brunissage, engobage et lustrage ; avec en traitement post-cuisson une enduction de matière végétale et/ou de bouse de vache.

Les traditions Sidama, Yem, Oromo Guji, Aari, Maalé et Konso (A, D et E) se caractérisent par la seule utilisation du brunissage en traitement de surface pré-cuisson, qui est systématiquement associé en post-cuisson à l'enduction de matière végétale. Les groupes Sidama et Yem s'illustrent par l'usage de l'enfumage ; les Sidama et Konso se singularisent par l'emploi d'un engobe non-gras réalisé à partir d'une argile jaune dorée ; tandis que les potières Oromo Guji sont les seules à pratiquer l'enduction de bouse de vache.

Les traditions Oromo Shewa et Oromo Jimma (A et F1) se caractérisent par l'absence de brunissage pour le compactage de la surface, qui se fait uniquement grâce aux opérations d'engobage et de lustrage. Le traitement de surface post-cuisson est l'enduction d'une décoction végétale. Seules les potières Oromo Shewa emploient l'enfumage.

Enfin, la tradition Konta (C) se caractérise par l'absence de traitement de surface par frottement. La recherche de brillance est opérée uniquement par l'enduction d'une décoction végétale.

De manière générale, la distribution de ces caractéristiques met en évidence une dichotomie entre le nord et le sud. L'enfumage et la multiplication des opérations de compactage caractérisent les groupes du nord (traditions B et F) et les régions centrales adjacentes ; tandis que toute la partie méridionale de notre zone d'étude se caractérise par l'enduction d'une

décoction végétale. Certains groupes voisins ou non partagent des traits spécifiques : les Oromo Shewa et les Oromo Jimma emploient de manière originale l'engobage et le lustrage sans brunissage préalable ; les Sidama et Konso emploient l'enduction d'une barbotine dorée ; tandis que certaines potières Amhara emploient l'enduction de bouse de vache, à l'instar des Wolayta et Oromo Guji. Cette distribution des traits exclusifs et communs crée une situation où chaque groupe se différencie plus ou moins et de différentes manières des groupes les plus proches et avec lesquels ils sont affiliés du point de vue technique.

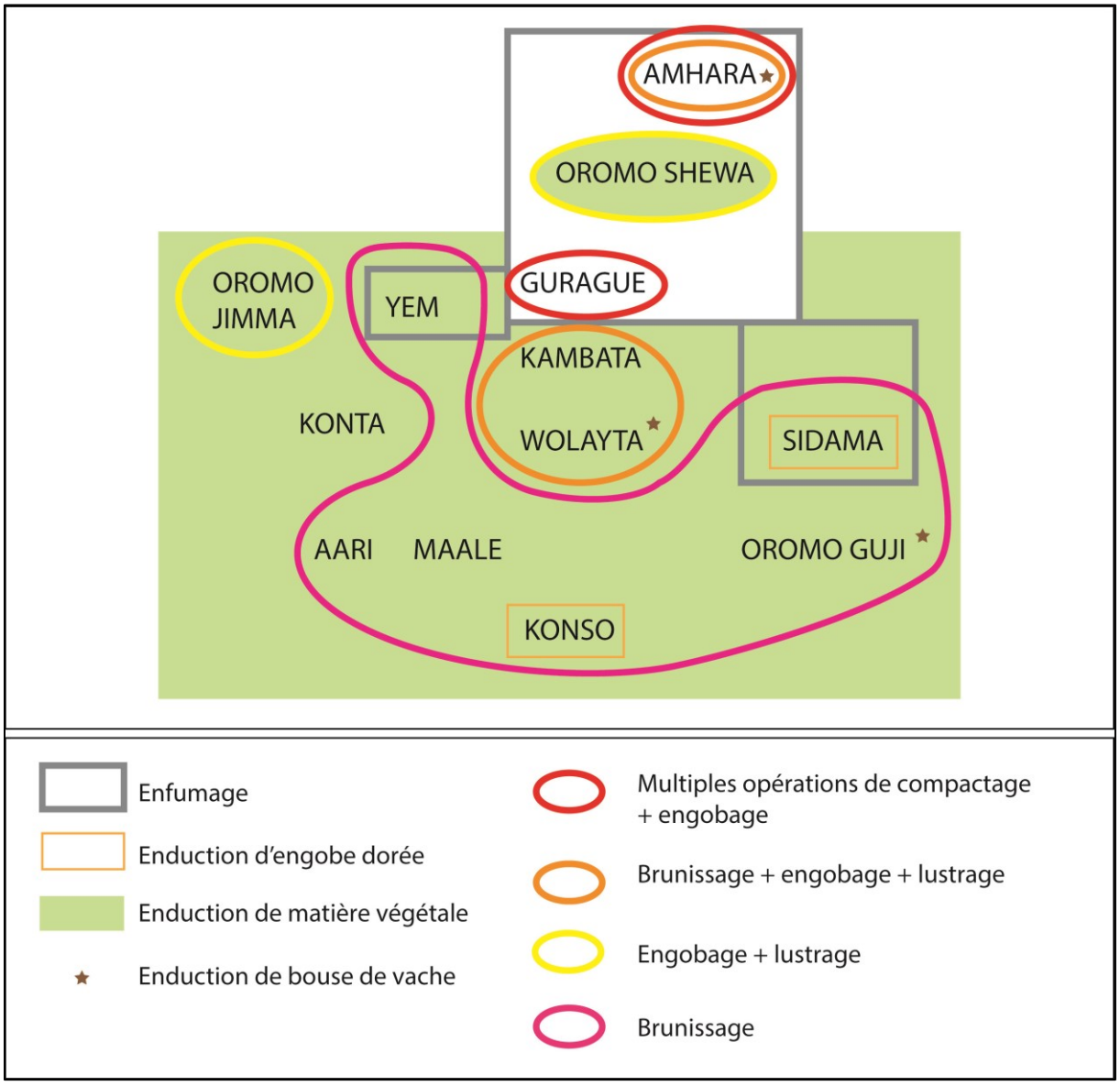


Fig. 3.64. Représentation schématique de la distribution des techniques de traitement de surface pour chacune des traditions ethniques.

7.4. Comparaison des techniques décoratives

Les décors sur les poteries d'Éthiopie sont relativement rares et discrets. Certains groupes n'emploient même aucun décor : Oromo Jimma et Konta. Dans les différentes traditions documentées, les potières soulignent que la décoration est de plus en plus fréquente, mais qu'elle n'est généralement ni systématique, ni obligatoire. Seuls quelques groupes ethniques s'illustrent par l'utilisation d'une grammaire décorative relativement complexe : les Guragué, Sidama et Oromo Guji. Les techniques, en creux ou en relief, sont au nombre de cinq : application d'éléments rapportés, impression, incision, excision et pressions pour cannelures, diversement distribuées au sein des différents groupes (tabl. 3.6). Le décor par application d'éléments rapportés, réalisé par des pressions discontinues effectuées sur de petites quantités d'argile ajoutées, sous la forme de cordons horizontaux ou courbes, est répandu dans toute la zone d'étude, c'est même la seule décoration usitée dans le sud-ouest chez les Aari. La forme de bouton est plus rare et se trouve distribuée au nord – parmi les groupes Amhara, Guragué, Kambata -, et chez les Oromo Guji au sud-est. La seconde technique décorative la plus répandue – l'impression ponctuelle à la pointe mousse sur pâte humide ou cuir – se trouve distribuée du nord au sud, à l'ouest comme à l'est de la Vallée du Rift. Les techniques suivantes sont plus rarement employées et leur distribution relativement bien circonscrite : l'incision ponctuelle sur pâte humide et cuir se retrouve parmi les groupes du nord et du centre de notre région d'étude – Amhara, Oromo Shewa, Guragué, Kambata ; les impressions digitées sont employées par les groupes septentrionaux – Amhara, Guragué, Yem ; les cannelures ne se trouvent que chez les deux groupes voisins du centre – les Kambata et Wolayta. Certaines techniques de traitement de surface peuvent être considérées comme relevant du répertoire décoratif, tel le brunissage lorsqu'il est appliqué en bandeaux verticaux au niveau du col des jarres. Ce type de décor est employé par les groupes centraux – les Guragué, Kambata, Wolayta et Sidama.

Enfin, certaines techniques originales sont exclusivement mises en œuvre par les groupes qui développent des grammaires décoratives complexes. L'impression pivotante à l'aide d'un peigne en bois ou en céramique est pratiquée par les Guragué et les Konso ; tandis que l'incision pivotante et l'excision sont pratiquées uniquement par les Sidama.

Technique	Application d'éléments rapportés		Impression			Incision		Excision	Cannelures par pressions	Brunissage partiel
Groupe ethnique	Cordons horizontaux	Boutons	Ponctuelle à la pointe mousse	Digitée	Pivotante	Ponctuelle sur pâte humide / cuir	Pivotante sur pâte sèche			
Guji	x	x	x							
Yem	x		x	x						
Oromo Jimma										
Aari	x									
Guragué	x	x	x	x	x	x				x
Konta										
Sidama	x		x				x	x		x
Wolayta	x		x						x	x
Kambata	x	x	x			x			x	x
Oromo Shewa						x				
Konso	x									
Maalé	x		x							
Amhara	x	x		x		x				

Tabl. 3.6. Tableau de distribution des techniques décoratives employées au sein de chacune des traditions ethniques.

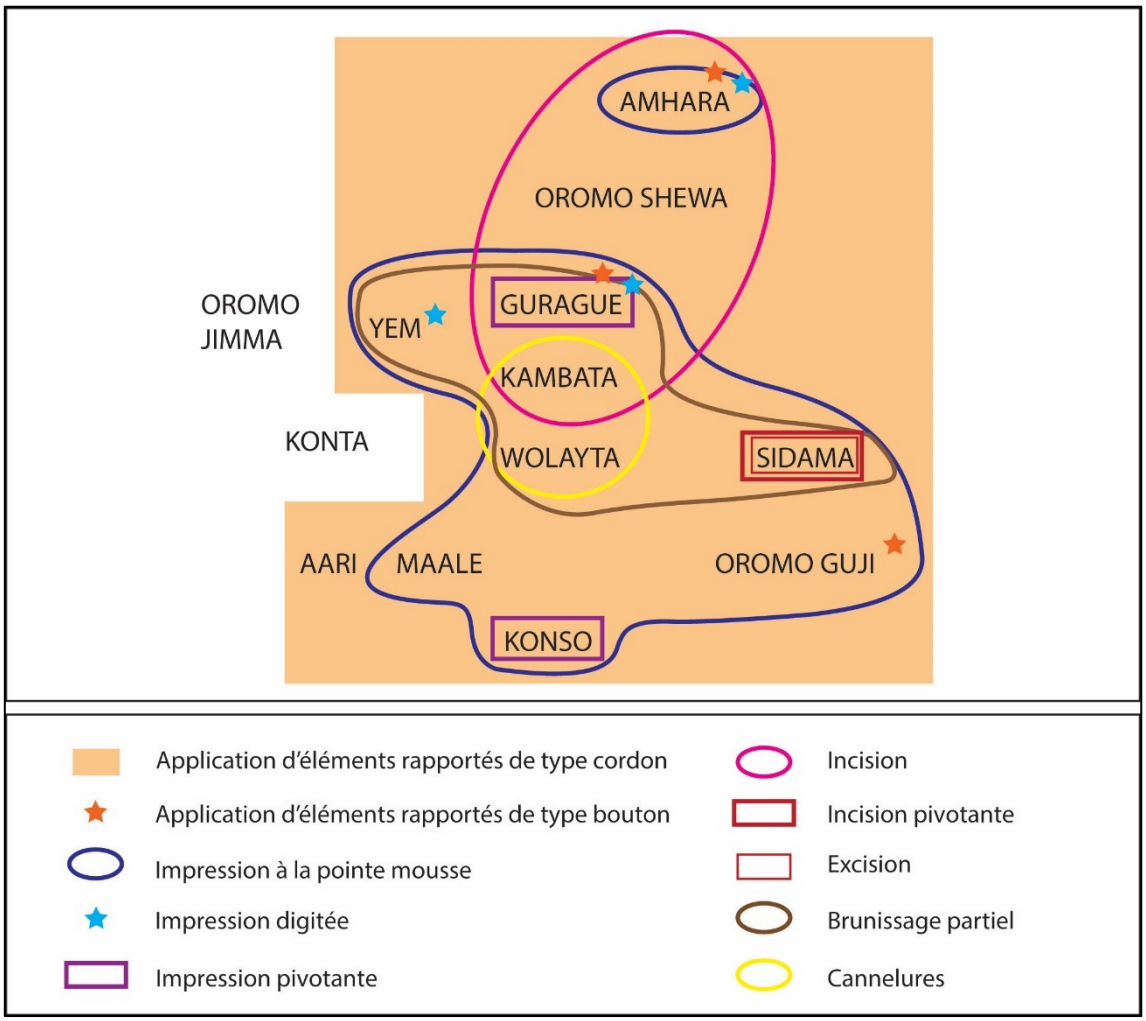


Fig. 3.65. Représentation schématique de la distribution des techniques décoratives employées au sein de chacune des traditions ethniques.

A nouveau, la distribution des techniques décoratives ne se superpose pas toujours exactement à celle des traditions de façonnage mais créent néanmoins des ensembles relativement homogènes que nous devrons considérer lors de la discussion (fig. 3.65). De manière générale, il existe une dichotomie nord / sud au regard du nombre de techniques employées, ainsi qu'un enchevêtrement des caractéristiques partagées par les groupes du nord, du centre et de l'est.

7.5. Comparaison des procédés de cuisson

Au sein de notre zone, la cuisson ouverte, avec contacts entre récipients et combustibles est la seule technique de cuisson documentée. De manière générale, les poteries sont installées sur un lit de bois et recouvertes d'un combustible léger de type herbes sèches.

Une pré-cuisson est souvent réalisée la veille ou juste avant la cuisson. Elle termine le processus de séchage, permet de mieux repérer les défauts des céramiques éventuellement apparus durant le séchage et évite les accidents de chauffe qui peuvent se produire lors des cuissons rapides. Les céramiques sont disposées à proximité d'un petit feu et des cendres incandescentes sont réparties dans les pots. Elle est systématique chez certains et chez d'autres, se pratique en fonction des saisons et de l'organisation ponctuelle des potières. Seules les potières Maalé, Konso et Oromo Shewa ne pratiquent pas la pré-cuisson (traditions E et F1).

Les aires de cuisson sont circulaires et peuvent être installées sur des surfaces planes au sein des traditions A, B et D1 ou en cuvettes plus ou moins profondes au sein des traditions A', C, D2, E et F. L'installation des pots est toujours la même, elle se fait en un tas circulaire avec les plus grosses poteries au centre, tandis que les plus petites, ainsi que les plats, sont répartis autour. Les poteries sont généralement posées légèrement de biais les ouvertures tournées vers le centre de la cuisson. L'installation peut varier en fonction des quantités et types de céramique produits : empilement ou non des récipients, installation d'une colonne centrale pour venir y appuyer les plaques de cuisson si ce type de poteries est le seul à cuire. En fonction des maisonnées, plus ou moins de fragments de poteries seront ajoutés pour fermer les principales arrivées d'air. Cette méthode est plus particulièrement et systématiquement employée au sein de la tradition Amhara.

Les plus grandes variations dans le processus de cuisson ont été relevées au niveau des combustibles employés qui sont largement dépendants des ressources disponibles dans l'environnement proche. Dans les contextes où les ressources en bois sont largement disponibles, les potières préfèrent employer telle ou telle essence et plus particulièrement des

bois durs, de type *zegba*, g*rawa*, *warka*, *tsid* (*Juniperus sp.*). Dans les contextes où le bois se fait relativement rare, certaines potières considèrent qu'il est possible d'employer tous types de bois, sauf l'eucalyptus, tandis que d'autres, souvent en contexte péri-urbain, n'emploient que de l'eucalyptus qui est à travers tout le pays le bois de construction le plus facile à se procurer, particulièrement dans les régions agricoles déboisées. Outre le type de bois, la principale variante apparue chez les Oromo Shewa du village de Qersa est l'usage de bouse de vache comme principal combustible.

Les potières, et leurs maris qui participent activement à la cuisson, soulignent toujours qu'il est important que les céramiques reposent sur le combustible et ne touchent pas le sol. Chaque groupe a sa propre méthode pour installer une trame de bois sur laquelle les récipients sont déposés. De manière exclusive, les récipients sont déposés sur un lit de paille tandis que le bois est réparti autour, comme chez les Kambata, contexte péri-urbain où les potières cherchent à économiser le bois qu'elles achètent. Les Amhara et Aari sont les seuls à ajouter du bois sur tout le pourtour du tas de céramique avant de le recouvrir de combustible léger. Ce dernier varie également en fonction des groupes, d'un environnement à l'autre, et en fonction des saisons. Toutes les potières rapportent préférer le chaume du toit d'une maison, mais il reste très rare de pouvoir s'en procurer. Les choix se portent ensuite sur le foin de teff, ou de blé, plus rarement sur les joncs de rivières. Dans les contextes agro-forestiers des Sidama et Oromo Guji de la région Gédéo, où la culture céréalière est rare, les potières emploient un mélange de feuilles d'ensete et d'eucalyptus séchées.

En fonction des variations que nous venons de décrire et du nombre de céramiques à cuire, les cuissons durent entre une et trois heures. Seules les potières Wolayta laissent les céramiques refroidir dans la structure de cuisson puisque celle-ci est allumée en fin d'après-midi tandis que les pots sont sortis au petit matin.

Au sein de notre région d'étude où les cuissons relèvent d'une seule et même technique, les variantes observées dans le choix des combustibles et dans l'installation des poteries semblent répondre davantage à des facteurs techno-fonctionnels et environnementaux que culturels.

8. Discussion : Traditions et populations

Les traditions techniques que nous venons de décrire et de comparer sont le fruit d'une histoire longue. Elles reflètent la complexité des migrations anciennes et récentes en Éthiopie, la mobilité des groupes d'artisans, et les multiples affinités ethnolinguistiques visibles ou non dans la disparité des langues, des organisations socio-politiques et socio-économiques. L'aspect composite de la majorité des ethnies et l'interdépendance entre les sociétés pastorales et les sociétés agricoles sont également des éléments structurant la distribution de la diversité des traditions.

Les ethnies d'aujourd'hui, appréhendées comme des entités singulières définies avant tout par une langue commune, sont le fruit de la stratification des mouvements de peuplements anciens et récents. Ces mouvements sont multidirectionnels et leurs recouvrements spatio-temporels fluctuants. Les travaux de linguistique les plus récents consacrés à la Corne de l'Afrique discutent d'ailleurs de la possibilité d'envisager cette région comme une aire linguistique à part entière, à cause de la forte zone de convergences constituée par plusieurs éléments communs à l'éthio-sémitique, au couchitique et à l'omotique. Il est encore délicat de savoir si ces convergences sont davantage liées par leur base proto-afro-asiatique commune, ou si elles traduisent effectivement une intensité de contacts entre des populations qui ne seraient pas génétiquement affiliées. Les spécialistes insistent sur le fait que les procédés d'adaptation ne sont en aucun cas unidirectionnels, mais « plutôt le résultat de relations complexes entre des communautés de langages » (Zaborski, 2010 ; Weninger, 2011 : 1114 ; Meyer, 2020 : 139). Du point de vue des techniques potières, nous avons fait le choix de mettre plus particulièrement en avant les dissemblances visibles dans le façonnage des jarres moyennes pour discuter de diversité. Mais, faisant écho aux problématiques récentes de la linguistique, nous devons toutefois souligner la forte convergence qu'il existe entre ces traditions, par exemple au travers de la chaîne opératoire du façonnage des récipients ouverts dont la technique d'ébauchage, employée quasi systématiquement par tous les groupes, est le modelage par étirement[62], ce qui représente bien les convergences et la très grande proximité de ces traditions (voir annexe I, A).

La diversité des traditions s'inscrit dans une relative cohérence géo-spatiale : la tradition F est au nord, la tradition E au sud, la tradition C au centre-ouest tandis que la tradition D est au

[62] Seul le groupe Guragué n'emploie pas le modelage par étirement au profit de l'étirement d'une plaque circulaire et nous discuterons plus en avant de la spécificité de cette technique d'ébauchage utilisée pour l'ensemble du répertoire, sauf pour les trépieds de foyers façonnés à partir du modelage par étirement (!).

centre-est. En revanche, des discontinuités s'observent : la tradition A se trouve répartie autant au centre-ouest, qu'au sud-ouest et au sud-est de notre région d'étude. De plus, ce tableau se complexifie si nous considérons les affinités entre traditions, par exemple entre les traditions E et F qui se trouvent aux deux extrémités nord-sud de notre zone d'étude.

Les corrélations entre groupes ethnolinguistiques et traditions n'existent pas de manière évidente. Une même tradition peut être partagée par deux ou trois des principales familles linguistiques qui forment le phylum afro-asiatique couvrant la majeure partie de l'Éthiopie : sémitique, couchitique et omotique. La distribution linguistique, à l'instar de celle des variantes des techniques et méthodes développées, présente une histoire marquée par des contacts plus ou moins prolongés, des origines communes ou des migrations accompagnées de processus d'assimilation. Aussi diversifiées soient-elles, les variantes des traditions techniques émanent de processus historiques qu'il est possible de partiellement retracer au travers des quelques éléments d'histoire ancienne et récente que nous connaissons pour chacun des groupes et pour les grands ensembles culturels.

L'une des difficultés de cette discussion sera de mobiliser simultanément les données linguistiques, ethnographiques et historiques pour chacun des groupes ethniques quand celles-ci sont disponibles, sachant que la quantité et la qualité des informations sont bien souvent inégales d'un groupe à l'autre. Il faudra également s'appliquer à examiner conjointement l'histoire du groupe ethnique et l'histoire des artisans potiers appartenant à des groupes sociaux particuliers, plus ou moins intégrés à la société, et qui ne présentent pas toujours les mêmes dynamiques historiques ou les mêmes trajectoires de migrations. Enfin, étant donné la complexité de la distribution ethnolinguistique et de la stratification du peuplement, il faudra être attentif à travailler sans prérequis autre que notre classification préalablement élaborée à partir des seuls éléments techniques du façonnage, pour ne pas brouiller l'analyse de faits culturels spécifiquement liés à la fluidité des processus de diffusion technique. Aussi, l'objectif étant de discuter de la diversité des traditions potières dans leur contexte culturel et historique, il paraissait à propos d'organiser cette discussion en considérant successivement chacune des traditions et variantes. Il ne sera pas moins nécessaire de faire appel aux autres groupes ethniques et techniques au cours de la discussion d'une tradition particulière, ainsi qu'aux observations relatives à l'ensemble de la chaîne opératoire, puisque nous cherchons avant tout à mieux comprendre le partage ou l'exclusivité d'éléments caractéristiques des différentes traditions techniques et de leurs variantes, perspective pour le moins comparative qui tentera de

répondre plus généralement à ces interrogations : quelle est la cohérence socio-culturelle des groupes techniques ? Dans quelle mesure et comment les traditions potières illustrent-elles la complexité des migrations, les similarités ou les singularités ethnolinguistiques, ou encore les trajectoires historiques particulières et/ou collectives ? Quelles sont les limites de l'interprétation ?

8.1. Yem, Aari, Oromo Jimma et Oromo Guji, la tradition A

La tradition A se caractérise essentiellement par : a) l'usage de la technique du modelage par étirement pour l'ébauchage du fond jusqu'au col ; b) l'usage de segments de colombins posés sur la face interne et amincis par écrasement ; et c) une mise en forme du fond par rabotage. Rappelons que la tradition A comprend deux variantes, A1 et A2, qui se caractérisent principalement par les parties ébauchées par colombinage, col pour la A1 et partie supérieure et col pour la A2. Rappelons également qu'il existe un sous-groupe A' qui se distingue par l'absence de rabotage étant donné la mise en forme simultanée du fond et du corps du récipient.

La tradition A est présente au sein de quatre populations installées à l'ouest comme à l'est de la Vallée du Rift et appartenant à des groupes ethnolinguistiques distincts. La variante A1 est pratiquée sur les contreforts orientaux de la Vallée du Rift, parmi les Gédéo et les Oromo Guji. Ces derniers, appartenant à la branche couchitique orientale des basses terres, constituent une société à dominante pastorale et entretiennent une relation d'interdépendance économique avec leurs voisins Gédéo appartenant à la branche couchitique orientale des hautes terres. La variante A2 est pratiquée sur les hauts plateaux centraux à l'ouest de la rivière Gibe par le groupe Yem, appartenant à la famille linguistique nord-omotique et par le groupe voisin à l'ouest, les Oromo Jimma, société d'agriculteurs et de commerçants appartenant à la famille couchitique orientale des basses terres. Le sous-groupe A' de cette tradition se retrouve uniquement chez les Aari, appartenant à la famille sud-omotique.

Ces trois groupes représentent approximativement les extrémités nord-ouest, sud-ouest et sud-est du territoire éthiopien où l'ensete est cultivé de manière intensive (Brandt *et al.*, 1997 : 4). Afin de mieux comprendre la dispersion de cette tradition au sein de groupes ethnolinguistiques différents et pour appréhender les éléments à l'origine des variations, nous examinerons ces groupes successivement. Nous nous intéresserons d'abord à la singularité linguistique, culturelle et socio-politique du groupe Aari, isolé géographiquement par rapport au restant des traditions étudiées. Nous verrons ensuite que le partage de la tradition A2 entre Oromo Jimma

et Yem est le fruit de l'histoire récente, la migration Oromo impliquant des processus d'assimilation et de migrations encore actuelles des groupes d'artisans. Enfin, nous examinerons la situation surprenante de la variante A1, comprise entre les traditions D et E sur le versant oriental de la Vallée du Rift, comme illustrant bien la complexité de la mobilité de ces groupes d'artisans, la résistance de certains groupes aux influences voisines, et la possibilité d'émettre l'hypothèse selon laquelle la tradition A est originaire des bassins lacustres méridionaux.

8.1.1. La tradition A'

La singularité de la tradition A', visible au travers des méthodes d'ébauchage employées, mais également au regard de la position de travail des potières, du procédé de rotation et de l'ajout d'un dégraissant minéral, traduit bien la spécificité ethnolinguistique du groupe omotique Aari que les linguistes considèrent avec les populations voisines Hamer, Banna et Dime comme constituant une sous-branche de la famille sud-omotique, appelée « Aroïd », ou « omotique oriental » (Tsuge, 2003 : 350). L'influence des langues nilo-sahariennes et des langues couchitiques orientales des hautes terres sur cette famille linguistique est forte, et de nombreux débats quant à son appartenance à la branche omotique ont animé la communauté des linguistes (Fleming, 1976, 1992 ; Bender, 2000 : 159 ; Hayward, 2009). Malgré l'expansion du peuple parlant la langue omotique Yaakuan au détriment des peuples de langue Aroïd - impliquant une influence orientale du langage couchitique sur le langage Aroïd -, celle-ci serait restée inchangée depuis plus de 2000 ans, impliquant une relative stabilité du peuplement dans cette région au cours des derniers millénaires (Erhet, 1976 : 93).

Plusieurs particularités culturelles différencient les Aari des autres groupes omotiques vivant dans les territoires au nord. Contrairement à la majorité des populations du nord, ni l'excision, ni la circoncision n'est pratiquée. L'organisation sociale est caractérisée par la dualité entre deux moitiés patrilinéaires exogames. Plusieurs clans et lignages existent, dont les nombres varient en fonction des territoires, avec la particularité d'avoir à leur tête le lignage du chef et le lignage du prêtre. Les Aari présentent également de manière exclusive la production et l'usage d'un outil en forme de faucille nommé *Waali* (Ford, 2003). Plus généralement, les Aari sont davantage tournés vers les basses terres au sud de leur territoire où ils entretiennent des relations étroites d'interdépendance économique et rituelle avec les peuples pasteurs, Hamer et Banna, par exemple en les fournissant en poteries ou en partageant la lecture divinatoire dans les intestins des animaux sacrifiés (Brüderlin, 2012 : 155). La résistance aux influences

extérieures peut être perçue dans la perduration de la religion traditionnelle. Contrairement aux régions méridionales et centrales des hauts plateaux, l'éloignement et l'isolement de la région Aari l'ont préservée de l' influence des forces politiques chrétiennes ou musulmanes et des multiples migrations de l'époque médiévale[63], et ce jusqu'à la conquête du territoire par les armées de Menelik II à la fin du 19ème siècle (Yntiso, 2010).

Toutefois, il ne faut pas penser la tradition A' comme statique (ce que ne saurait être aucune tradition) en raison des contacts plus rares et tardifs avec les entités septentrionales, mais plutôt chercher les éléments qui prouvent son intégration ou sa résistance aux dynamiques de circulation des traits. Il est donc important de souligner d'une part, que si l'écrasement de petits segments de colombins posés sur la face interne, ainsi que l'usage d'un péricarpe de gousse comme estèque, indiquent une filiation avec les groupes omotiques au nord ou à l'est, l'emploi d'un gros colombin posé sur la face externe et joint par étalement de l'argile pour l'ébauchage du col des jarres pourrait éventuellement relever d'une influence venue de l'est car il rappelle dans ce cas précis les procédés de pose et de jointure des colombins employés par exemple chez les proches voisins Maalé ou Konso (tradition E). D'autre part, l'emploi du brunissage, ainsi que l'enduction d'une décoction végétale à chaud, ou encore la technique décorative par application de cordon, sont autant de traits présents dans la tradition Aari qui sont plus généralement diffusés au sein de l'ensemble des traditions étudiées. Les Aari ont cependant une manière toujours bien particulière de mettre en œuvre ces caractéristiques communes pour se singulariser. Ils sont en effet les seuls à utiliser le brunissage pour l'ensemble du répertoire, les seuls à employer des racines de kassava dans la décoction végétale d'enduction post-cuisson et les seuls à employer l'application d'un cordon pour un unique motif en arc de cercle disposé sur la partie médiane du corps des récipients. Ces éléments indiquent à la fois que les Aari sont bien intégrés aux vastes réseaux de circulation des traits caractéristiques de la céramique éthiopienne, mais qu'ils ont également une volonté de particularisme étayée par une grande capacité d'innovation et d'adaptation. Ces qualités sont également visibles dans l'adoption récente de l'enduction d'une argile rouge plus fine introduite par des non-éthiopiens pour rendre les céramiques plus attractives et qui a rapidement été adoptée au sein de l'ensemble des groupes potiers. L'adoption rapide de cette innovation par l'ensemble des potiers Aari indique

[63] Haberland décrit très bien comment les populations installées à l'extrême sud-ouest de l'Éthiopie ont été préservées simultanément de l'influence du Nord et de l'annexion des plus grands royaumes qui eux avaient développé une politique expansionniste sur le modèle de l'empire, par les barrières géographiques présentes dans le sud de l'Éthiopie : pentes abruptes et vallées infranchissables. Si bien que les idéaux expansionnistes n'ont jamais existé dans le sud-ouest et que les conflits constants servaient l'honneur des héros, la soif de revanche ou le vol de bétail (1981 : 737).

un réseau dense de communications et d'échanges entre les potiers et explique également en partie le fort particularisme de cette tradition Aari et son homogénéité au sein des frontières ethniques.

8.1.2. La tradition A2

La tradition A2 est pratiquée à la fois par les Yem et les Oromo Jimma, étant donné d'une part le fruit avéré des migrations des artisans Yem vers les localités urbaines de la région Oromo Jimma, et d'autre part le résultat probable de l'assimilation des groupes d'artisans présents dans cette région avant l'arrivée des Oromo à la fin du 16ème siècle. Les Oromo ont migré dans les régions occidentales de l'Éthiopie durant leur seconde vague de migrations, impliquant un mouvement massif de population de la branche Matcha, alors que la première vague était constituée de l'exode de petits groupes (Hassen, 1990 : 18). Arrivés au sud-ouest de l'empire chrétien en 1570, ils ont facilement conquis le royaume du Damot, tandis que le royaume d'Ennarya, soumis en 1710, leur aura davantage résisté. S'ensuit un processus socio-politique dynamique qui fait émerger, au début du 19ème siècle, une organisation en petits états ou royaumes au gré d'un commerce florissant. Parmi les raisons qui ont permis l'installation rapide des populations Oromo dans ces régions occidentales figure le fait que ces zones périphériques au royaume chrétien, réservoirs d'esclaves, avaient récemment vu l'intensification des raids conduits par le royaume chrétien en raison de la nécessité de financer le conflit contre les Oromo dans la région du Shewa. Cette opération aura largement participé à dépeupler ces régions et par conséquent facilité l'avancement des Oromo. Ceux-ci avaient par ailleurs l'avantage d'une grande mobilité étant donné leur économie pastorale couplée à une grande capacité d'adaptation à un nouvel environnement (Hassen, 1990).

Les villages potiers situés à proximité de la grande localité urbaine de Jimma ainsi que ceux situés plus au nord de la région Oromo Jimma, ont été majoritairement établis par des lignages de potiers se revendiquant d'origine Janjero. Ce nom, considéré aujourd'hui comme péjoratif, désigne la population et le territoire du royaume voisin à l'est : les Yem. Toutes les potières questionnées ne parlent aujourd'hui que la langue Oromo, mais témoignent que leur mère ou leur grand-mère parlait encore le Yemsa. Certaines potières font remonter l'installation de leur famille près de Jimma à au moins cinq générations. Nous pouvons donc supposer que les migrations de potiers en provenance du petit royaume de l'est existent au moins depuis la fin du 19ème siècle. Les écrits des voyageurs européens témoignent de l'émulation culturelle et économique qui régnait à cette époque au palais de Jimma et sur le marché, qui était l'un des

plus importants centres d'échanges du sud-ouest éthiopien. Leopoldo Traversi mentionne les artisans parmi les nombreuses personnes - domestiques, militaires, musiciens, interprètes - présentes au sein et aux alentours du palais, et indique que des ateliers et des habitations leur étaient réservés (Seifu, 2002 : 70). Dans son récit, Paul Soleillet, voyageur et premier européen à pénétrer, en 1882, dans le royaume Kaffa plus à l'ouest, évoque le royaume de « Zindjero » lorsque son assistant Aiellé lui désigne un massif montagneux au sud de la route pour Jimma, où se trouvent les Janjero qui « tissent les étoffes, préparent les peaux et travaillent le fer avec beaucoup d'habileté, les ouvriers forment une caste à part très méprisée à laquelle on interdit de manger de la viande de bœuf » (Soleillet, 1886 : 210). Les potiers ne sont pas directement mentionnés, pourtant, de tous les artisans, ils sont aujourd'hui les plus nombreux en région Yem : plus de 200 familles seraient dénombrées dans cette petite région (Fulle, 2003 : 47). Leur migration vers les localités urbaines Oromo voisines, que nous avons également documentée en direction de Cumbi au nord du pays Yem, est un phénomène encore actuel. Remontant au moins à la fin du 19ème siècle, son origine ne peut cependant pas être datée, ni par les potières rencontrées en pays Yem, ni par celles du pays Oromo. Il est probable que ces flux se soient développés en même temps que le commerce et se soient intensifiés au gré de la prospérité du royaume de Jimma. Il est également probable qu'ils aient répondu à une forte demande du système foncier des « patrons », grands propriétaires terriens recherchant des « clients », de la famille, des amis, des proches, mais également des métayers, des artisans ou encore des migrants pour venir s'installer avec eux et faire prospérer les terres nouvellement acquises (Lewis, 1964).

L'intermariage entre hommes Oromo et potières d'origine Yem est actuellement pratiqué. C'est ainsi que des maisonnées potières « d'origine Janjero », sont aujourd'hui mélangées à des maisonnées se revendiquant Oromo. Ce phénomène d'assimilation par le biais des lignages patrilinéaires exogames apparaît comme un processus de diffusion des traditions techniques. Plus loin dans les campagnes du pays Oromo Jimma, les potières se considèrent comme Oromo et les techniques et méthodes employées sont les mêmes que celles des potières Janjero et Yem. À la question de leur origine, les potières répondent qu'elles sont Oromo, mais qu'en effet, les Oromo - sous-entendus les populations qui ont migré dans la région au 16ème siècle - ne sont pas potiers.

À propos de l'émergence des états du Gibe, ou petites monarchies Oromo du sud-ouest de l'Éthiopie, Lewis conclue qu'ils ne sont pas seulement « le résultat de l'emprunt simple d'idées

étrangères, ou la conquête d'autres peuples. Ils émergent après un développement long et durable d'une économie agricole et de pouvoirs politiques forts avec des armées privées qui contrôlent les terres, les marchés et les routes » (Lewis, 2001 : 195) ; ce qui est pour l'historien une manière de présenter implicitement ce qu'Hassen nomme « la fusion » entre la culture Oromo et la culture des populations assimilées, aboutissant à une civilisation nouvelle dans la région de Gibe. Cet auteur souligne que l'agriculture intensive des populations de l'Ennarya a profondément influencé les Oromo arrivés dans la région comme pasteurs, quand bien même ils en avaient déjà l'expérience dans leur pays d'origine et ailleurs. Cette influence se voit également de manière certaine au travers des insignes du pouvoir Oromo : un anneau d'or comme symbole d'autorité et une ombrelle comme symbole de royauté, deux exemples éventuellement d'origine omotique (Hassen, 1990 : 87).

Il est donc fort probable que la société Oromo ait complètement intégré les groupes d'artisans potiers présents avant la conquête, et ce, au fur et à mesure des processus d'assimilation et d'adaptation qui se produisirent au 17ème ; par la flexibilité de la culture Oromo et la possibilité d'assimiler rapidement des populations grâce à un procédé d'adoption, système institutionnalisé propre à l'organisation socio-politique du *gadaa* (Hassen, 1990 : 21). Dans le paragraphe consacré à l'industrie et à l'artisanat, Hassen indique - en reprenant Cecchi - qu'à la fin du 19ème siècle, la poterie était le domaine exclusif des femmes et que la vaisselle développait des formes et des dimensions multiples, apparaissant comme produite par des artistes qualifiés (Cecchi cité par Hassen, 1990). Il rapporte, d'après ces enquêtes conduites sur le terrain, que les groupes de potiers étaient nommés Fuga - à l'instar des tanneurs-potiers des pays Yem, Guragué et Kambata, mais également Amhara - et appartenaient plus généralement à la catégorie sociale *ogessa* « the skilled ones ». Étant donné les besoins grandissants de l'artisanat au fur et à mesure de l'adoption de l'agriculture, la catégorie *ogessa* donna lieu également à une classe sociale nommée *hiru* « those shared-out », terme employé par Hassen et décrivant l'évolution historique des minorités de statut inférieur parmi les Oromo (Hassen, 1990 : 130). L'historien ne donne pas beaucoup plus de précisions sur ce processus décisif de diffusion des savoir-faire que l'on suppose opéré par intermariage et/ou transmission indirecte. L'apparition d'une nouvelle classe sociale lors de la fusion d'une entité autochtone avec un plus large groupe de population Oromo, indique un pas contraint dans l'organisation sociale, car les Oromo qui partagèrent les savoir-faire, partagèrent également la destinée de rester en marge de la société : non assimilés aux clans Oromo car vivant sous la protection de tous, ils étaient défendus du droit de propriété ; craints pour leurs pouvoirs supranaturels et dénigrés pour les mêmes raisons,

comme ailleurs en Éthiopie. La question de la transmission des savoirs entre Oromo et populations présentes avant leur migration est également soulevée par Buyessa qui décrit des techniques et méthodes d'ébauchage employées par les Oromo du Wallaga, voisins à l'ouest des Oromo Jimma, tout à fait similaires à celles de ces derniers. Il considère qu'une connaissance fine des variations de traditions potières dans cette région permettrait de mieux appréhender l'histoire de l'expansion Oromo (Wayessa, 2011). J'ajouterai que ces études nous permettraient plus particulièrement de mieux appréhender la variabilité et la distribution des entités socio-culturelles présentes dans cette région de l'Ouest éthiopien avant l'occupation de ces territoires par les Oromo.

Cette assimilation de potiers autochtones pose en effet la question de la réelle homogénéité des traditions véhiculées par le groupe Fuga et de la variabilité des traditions anciennes entre deux royaumes : Ennarya et Yem. Les liens entretenus par ces deux entités historiques étaient peut-être plus ténus que ceux entretenus entre Ennarya et le royaume Kaffa au sud-ouest, qui ont par exemple en commun d'inclure des populations diverses mais majoritairement issues du groupe linguistique Gonga qui, dans le groupe omotique, se distingue clairement de celui des Yem. Cependant, le fait qu'en 1710, lors de la désintégration du royaume, le dernier roi d'Ennarya se réfugie à Seka - alors en territoire Yem -, indique des accointances entre les élites (Abbink, 2005 : 310 et 850 ; Amborn, 2014).

Outre les techniques et méthodes de façonnage, plusieurs autres traits de l'ensemble de la chaîne opératoire prouvent à la fois l'homogénéité de tradition entre Oromo Jimma et Yem, dont le trait saillant du pétrissage de l'argile au pied ; et à la fois leur hétérogénéité avec des caractéristiques propres aux Oromo Jimma : la diversité des estèques, en céramique à l'ouest et en pierre au sud ; ou encore l'ajout de dégraissant végétal lors de la préparation de la pâte, qui est sans nul doute une « recette autochtone » adaptée à la qualité et disponibilité des matériaux bruts. Une pratique similaire a été décrite chez la population Gumuz, population de langue nilo-saharienne installée plus à l'ouest mais qui n'emploie pas du tout la même technique d'ébauchage (Gonzales-Ruibal, 2005). Il existerait également une volonté Oromo de se démarquer de la production Yem en n'utilisant pas les mêmes techniques de traitement de surface, peut-être en signe de résistance aux influences septentrionales qui animent les dynamiques de la tradition Yem. En effet, alors que l'ancrage territorial du royaume et de la population Yem depuis au moins le 14ème siècle inviterait à percevoir cette tradition comme stable dans le temps, il n'en est rien. Le royaume Yem présente une histoire complexe où les

dynasties régnantes changèrent régulièrement et où la forte stratification hiérarchique est le fait du grand nombre de clans hérités de multiples migrations au cours de l'histoire (Amborn, 2014). Les groupes d'artisans, les Fuga eux-mêmes, rapportent être venus s'installer en pays Yem depuis Gondar dans le Nord de l'Éthiopie près de 600 ans en arrière, comme compagnons de Mowa, Yesu et Ha'ema, les fondateurs des clans Yem (Fule, 2003). Ainsi, au travers d'un mythe fondateur, ils revendiquent une origine différente du reste de la population qui légitime en partie leur ostracisation. Ceci révèle également que, bien qu'ayant toujours été indépendant, le royaume Yem, comme nombre de monarchies omotiques, mais également comme les Guragué et Kambata dont certains clans Fuga semblent venir, était largement compris dans la sphère d'influence des cultures chrétiennes abyssines, que celle-ci soit directe ou par l'entremise des groupes carrefours tels que les Guragué. Du point de vue des traditions potières, ces influences septentrionales sont visibles, non pas dans les techniques et méthodes d'ébauchage, mais au niveau des caractéristiques plus à même de circuler telles que les outils et les techniques de traitement de surface et de décoration. De fait, les potières Yem et Amhara ont la particularité d'employer un gros galet pour la mise en forme et le lissage des plaques de cuisson destinées à l'*injera* ; les potières Yem, Amhara et Guragué partagent aussi et plus spécifiquement l'usage d'une pièce de cuir pour le lissage, la technique de l'enfumage et la technique décorative par application de boutons. Il nous est pour le moment impossible de défendre une hypothèse quant au sens de circulation de ces traits : depuis les régions Guragué ou depuis les régions Amhara en passant ou non par le Guragué ? Par contre, puisque les potiers d'Ennarya, et plus certainement les potiers devenus Oromo, n'utilisent aucun de ces traits spécifiques, ces caractéristiques semblent alors héritées d'influences septentrionales qu'ils auraient cherché à endiguer pour des raisons culturelles ou politiques.

Le partage de la tradition A2 par des groupes voisins mais distincts d'un point de vue ethnolinguistique est donc le fruit d'une histoire à la fois récente, mais également ancienne, dont la complexité est finalement difficile à appréhender. Il reste en effet délicat de savoir si les variations de traditions que notre étude de terrain n'a eu que le temps d'effleurer, sont le fait de la différence des contextes culturels entre Yem et Gonga ou avec d'autres groupes assimilés par les Oromo, ou le fait d'une résistance à l'influence septentrionale, ou encore si ces variations sont plus simplement une conséquence de l'hétérogénéité même des groupes Fuga, soulignée par exemple par Pankhurst et Freeman au regard de l'hétérogénéité des techniques de chasse employées par les artisans potiers (2003 : 30).

8.1.3. La tradition A1

Sur le versant oriental de la Vallée du Rift, opposé à celui où se trouvent les populations omotiques, la variante A1, plus proche de A2 que de A', a été documentée chez les populations Gédéo et Oromo Guji.

Les Gédéo et Oromo Guji appartiennent à des branches différentes de la famille des langues couchitiques orientales. Les Gédéo, anciennement nommés Darassa, sont de la branche des hautes terres, tandis que les Guji sont de la branche des basses terres (Zaborski, 1976). Les Gédéo sont sédentarisés depuis au moins 20 générations sur ce territoire côtoyant le berceau des Oromo, hauts-plateaux méridionaux d'où seraient parties les différentes vagues de migration Oromo (Ficquet, 2003 ; Braükamper, 2012 : 425). Les Oromo Guji, avec leurs voisins Oromo Borana du sud, représentent l'idéal pastoral de cette société. Ils entretiennent une forte relation d'interdépendance socio-économique avec les Gédéo qui eux se caractérisent par leur système de cultures agro-forestières. Outre l'échange des produits du bétail contre ceux de la terre, ils entretiennent également des liens socio-historiques, rituels et religieux : le mythe d'un ancêtre commun, la possibilité d'intermariage, la maîtrise de la langue Oromo par tous, la prohibition de conflit entre les deux groupes et la tradition commune du *Gondoro*, sont autant d'éléments qui participent à la complémentarité de ces deux ethnies. Toutefois, la contestation de tous ces éléments leur permet simultanément d'assurer le maintien des frontières ethno-culturelles au cours d'une longue histoire d'interactions (Debelo, 2007 : 70). Enfin, Gédéo et Oromo Guji ont également en commun de se procurer leurs céramiques auprès de mêmes groupes de potiers, dénigrés et craints autant par les uns que par les autres. Les potiers sont considérés par tous comme un groupe social différent, marginalisé, appelé Waata.

Le terme Waata est appliqué à des groupes endogames de chasseurs (voire chasseurs-cueilleurs) et/ou d'artisans, plus spécialement des potiers qui vivent parmi les pasteurs et agriculteurs, et plus particulièrement parmi les Oromo. L'anthropologie classique éprouve des difficultés à considérer les Waata comme un groupe ethnique ou comme une classe sociale, étant donné l'hétérogénéité socio-économique qui existe entre ces petits groupes dispersés dans des niches écologiques variables, tantôt chasseurs d'hippopotames, tantôt chasseurs d'éléphants, et leur parenté culturelle avec les sociétés agraires ou pastorales qu'ils côtoient. Ils sont connus pour vivre aux abords du lac Tana en Éthiopie centrale, aux abords des lacs méridionaux de la Vallée du Rift, ainsi que dans différentes régions désertiques ou côtières du Kenya, jusque dans la région centrale de ce pays. Le nom du territoire ou de l'ethnie auxquels ils sont apparentés est

couplé au terme Waata pour désigner ces différents groupes. Eux-mêmes se perçoivent comme une entité distincte. Mais peu de données ethnographiques ont finalement été collectées pour conduire une étude comparative approfondie des variations historiques, culturelles et économiques de ces groupes. Leur hétérogénéité est plus particulièrement mise en avant par les linguistes qui soulignent la nécessité de ne pas confondre le dialecte des Waata de la côte du Kenya et les jargons des petits groupes de chasseurs potiers vivant parmi les communautés Oromo (Kellner, 2010).

Plusieurs théories ont été avancées par les anthropologues pour discuter de l'origine de ces groupes de chasseurs artisans. De manière intéressante, au regard des problématiques de circulation des traits techniques, deux auteurs mettent en avant l'hypothèse que ces groupes seraient des « nomades sans bétail » issus d'une adaptation économique lors de périodes de stress écologique (Van Zwanenberg, 1976 et Chang, 1982 : 71, cité par Kassam et Bashuma, 2004 : 199). Ces groupes auraient alors pleinement participé au système de spécialisation économique développé grâce aux relations inter et intra-communautaires d'échanges et d'assistance réciproque, dans lesquelles « les Waata offriraient les produits de la nature, du miel, des pots, des rituels et autres services [aux deux groupes Oromo Gabra et Borana] en échange de leurs produits laitiers […] et joueraient un rôle vital dans la survie de ces communautés pastorales [durant les périodes de crise], en leur donnant accès à une source alternative de nourriture telle que les racines et plantes sauvages comestibles et le gibier » (Kassam & Bashuma, 2004 : 203). Les différents groupes de pasteurs et de chasseurs artisans seraient par nature composites et la solidarité de leurs relations refléterait la diversité de leurs origines ethniques et les liens entretenus depuis des décennies au gré du commerce à longue distance. Au sein de tous les groupes ethniques, les Waata revêtent la position sociale ambiguë que présentent nombre de groupes d'artisans : dénigrés pour leurs activités manuelles et leurs habitudes de consommation du gibier de leur chasse, ils représentent l'antonyme des valeurs pastorales qu'ils permettent ainsi de mesurer, d'affirmer et de magnifier. Simultanément, ils sont craints et respectés pour leurs pouvoirs supranaturels et jouent un rôle indispensable dans le cycle des cérémonies liées à la naissance et à la mort (Kassam, 2000 ; Freeman et Pankhurst, 2003 ; Kassam et Bashuma 2004 ; Kellner, 2010).

Les techniques et méthodes d'ébauchage employées par les Waata chez les Oromo Guji sont comparables à celles documentées plus au nord par J. Cauliez et C. Manen, auprès des potières

Waata installées en zone Oromo Arsi, non loin du lac Langano[64]. Celles-ci fournissent en céramiques la société Oromo Arsi aux côtés de groupes de potiers immigrés d'origine Wolayta et Oromo Shewa[65]. Les recherches conduites dans cette région, dans le cadre de l'ANR Diffceram, ont prouvé une résistance identitaire à la diffusion technique en raison de la grande proximité géographique de groupes non apparentés cherchant à réifier leur appartenance socio-culturelle (Roux *et al.*, 2017). Elles ont parallèlement établi différents processus d'assimilation, par le biais des traditions patrilinéaires exogames précédemment évoquées dans le cas des Oromo Jimma et qui feraient progressivement de la technique Wolayta une tradition employée par des jeunes femmes appartenant pleinement, de par leur père, au groupe Oromo Shewa. Les enquêtes préliminaires ont démontré à contrario que le groupe des potiers Waata était véritablement tenu à l'écart et que les intermariages étaient inexistants (Cauliez *et al.*, 2015).

Chez les Gédéo et Oromo Guji, les Waata ne sont pas non plus intégrés aux structures socio-politiques de la société. Gédéo et Guji sont organisés en structures acéphales régies par un système générationnel de type *gadaa*. Les Gédéo mettent en place leur propre système générationnel autour du 17ème siècle, sous l'influence des Guji et parce que ces derniers leur refusaient l'accès à leur propre système *gadaa* et à ses responsabilités, alors même que d'autres groupes Oromo avaient complètement intégré les populations voisines d'agriculteurs à leur *gadaa*[66]. De la même manière, alors que les groupes d'artisans marginalisés dans d'autres sociétés agricoles n'en sont pas moins constitutifs de celle-ci, les Waata de l'est du lac Abaya sont restés complètement en marge de la société Gédéo et davantage rattachés au groupe Oromo. On peut se demander dans quelle mesure cette situation illustre une forme relativement ancienne ou particulière d'interrelations entre des groupes sociaux de cultivateurs, de pasteurs et d'artisans strictement dissociés, d'autant que cette région et ses groupes de populations, contrairement aux groupes voisins Sidama et Konso-Burji relevant des traditions D et E,

[64] La présence de potiers Waata est anciennement décrite par Braukämper chez les Oromo Arsi. La population Arsi inclue au sein d'un même groupe ethnique des groupes d'agro-pasteurs et des groupes de pasteurs entretenant le même type de relations d'interdépendance que celles décrites pour les Guji et Gédeo. A propos de l'artisanat, cet historien rapporte d'une part que les pasteurs nomades comptaient uniquement sur les groupes de fermiers car les artisans ostracisés ne se trouvaient que parmi les agriculteurs ; et d'autre part qu'ils étaient particulièrement réputés pour leur production de contenants en vannerie, en cuir et en bois, plus adapté au mode de vie pastorale que la vaisselle en céramique. Aussi la poterie n'avait que peu d'importance et était principalement pratiquée par des groupes de chasseurs potiers appelés Waata, sporadiquement établis parmis les Oromo Arsi de l'Ouest. D'après les informations de Braukämper, ces groupes Waata avaient le même statut ambivalent dans la société Arsi que celui décrit des Waata dans la société Guji (2012 : 247).

[65] Sur le marché de Goljoota, la distanciation sociale entre les trois groupes de potières traduisait tout à fait les frontières socio-culturelles existant entre elles, qu'elles parlent ou non la même langue, et qui représentent le levier fondamental à une situation de non-emprunt.

[66] Ce qui a longtemps tendu à désigner les Guji, et plus encore les Borana, comme les peuples les plus proches de la tradition pastorale ancienne (Braukämper, 2012).

semblent avoir été relativement épargnés des grands mouvements de migrations et de recompositions des identités culturelles. De la même façon, les spécificités de la technique et méthode d'ébauchage employées par les groupes Waata fournissant les Gédéo, les Oromo Guji et Arsi semblent de prime abord s'inscrire dans la continuité d'une tradition ancienne propre à ces groupes de chasseurs originaires des bassins lacustres. Cet aspect est également visible dans la technique d'ébauchage unique qu'ils ont conservée pour le façonnage des plaques de cuisson employées pour les pains d'ensete. Celles-ci sont différentes des plats destinés à la cuisson des galettes de teff employés ailleurs en Éthiopie et pour lesquels nous avons observé une technique d'ébauchage similaire dans toutes les autres traditions ethniques étudiées (annexe I.A3, fig. 14).

Dans les recherches conduites sur les groupes d'artisans marginalisés du sud-ouest de l'Éthiopie, le terme Waata apparaît plusieurs fois associé à celui de Mana qui désigne plus précisément les groupes de potiers dans la majorité des populations omotiques (Freeman et Pankhurst, 2003). Dans le royaume Kaffa, les artisans Mana étaient également appelés Waata. Ils devaient anciennement pratiquer la chasse puisque le roi du Kaffa attribue au groupe de potiers la disparition du gibier (Kellner, 2010). L'hypothèse avancée est que les Waata sont, à l'origine, davantage des artisans employant la chasse comme moyen de subsistance supplémentaire et complètement affranchis de tout tabou alimentaire, plutôt que des groupes de chasseurs pratiquant sporadiquement la poterie. L'existence d'autres groupes nommés Waata Mana est décrite chez les agriculteurs Gamo et Gofa installés sur les contreforts occidentaux du lac Abaya, chez les Konta et Dawro. On ne connaît pas exactement la technique de ces groupes Waata et s'il existe une différence avec celle des groupes plus généralement appelés Mana. Les techniques employées par eux dans la région Gamo et Gofa ont été décrites par J. W. Arthur et sont tout à fait apparentées à celles pratiquées en région Wolayta : tradition C pour les petites et moyennes jarres, tradition D pour les jarres moyennes et grandes (Arthur, 2006 : 37-40). Or, la comparaison des traditions a démontré plus précisément les traits communs qui existent entre la tradition A et la tradition C : ébauchage du fond jusqu'au col, mise en forme par rabotage. L'absence de colombinage dans l'ébauchage du corps supérieur, qui implique également l'absence de préformage au fur et à mesure de l'ébauchage, est la seule différence majeure entre ces deux traditions qui pourrait faire de la tradition C une variante de la A. Ce rapprochement peut également être souligné en considérant l'usage des segments de colombin chez les Waata de la région Oromo Guji, qui se fait à partir du col, voire même seulement pour la lèvre chez certaines potières. L'emploi d'un plus ou moins grand nombre de colombins est parfois une variation idiosyncrasique ou typo-morphologique, dont l'inconstance est à évaluer avant de le

considérer comme critère discriminatoire. Du point de vue de la préparation de l'argile, les traditions A et C présentent de nombreuses variations en leur sein et entre elles, mais elles ont en commun l'usage du procédé d'hydratation par humectation et, dans une moindre mesure, l'habitude d'employer leur argile sans séchage préalable (présente dans les traditions Aari, Maalé et Guji), de même qu'une préférence pour les outils de raclage et de lissage dérivés d'éléments végétaux : feuille, épi de maïs, canne de sorgho, péricarpe de gousse. L'exclusivité des Waata Oromo Guji à employer une omoplate de vache pour le pétrissage les singularise clairement et semble symboliquement faire écho à la symbiose entretenue avec les groupes de pasteurs. Il en va de même pour l'estèque en os qui est un trait singulier unissant les potières Waata 1) à un groupe relevant de la tradition C, les Wolayta, 2) à un groupe de la tradition E, les Maalé - dont nous verrons qu'ils faisaient également usage de la tradition C et qu'ils partagent également un même mode de production réparti en deux systèmes de spécialisation, et 3) à un groupe de la tradition F, les Oromo Shewa, groupe potier à éventuellement apparenter aux groupes Waata étant donné les liens historiques entre Waata et Oromo (Stiles, 1997 ; Kassam et Bashuma, 2004).

L'apparente incongruité de la présence de la tradition A sur les contreforts orientaux du lac Abaya permet finalement de faire émerger les conclusions suivantes quant à la diffusion de cette tradition. La tradition A est employée à l'est de la Vallée du Rift par des groupes de potiers Waata originaires des bassins lacustres méridionaux, côtoyant des groupes de pasteurs et d'agriculteurs de langues couchitiques structurés par un système générationnel de type *gadaa*. La tradition A est également employée à l'ouest de la Vallée du Rift par des groupes de potiers nommés Fuga ou Mana, intégrés aux populations d'agriculteurs de langues omotiques, caractérisés par des systèmes lignagers et claniques plus ou moins hiérarchisés les faisant appartenir à la catégorie politique de chefferie, ou de royaume, ou encore d'état. L'occurrence Waata associée au terme de Mana suggère que la grande mobilité de ces groupes d'artisans potiers, en fonction des niches écologiques favorables à leur installation et facilitée par leurs activités subsidiaires de chasse et de cueillette, aurait largement participé à la diffusion de cette technique et méthode d'ébauchage au sud-ouest de l'Éthiopie. Considérant ensuite les différences qui existent entre la tradition A et C, nous pourrions même avancer que la technique d'ébauchage du fond jusqu'au col par modelage combiné à une mise en forme par rabotage est l'apanage des groupes couchitiques Waata et de l'ensemble des groupes omotiques. Il est cependant impossible de retracer le sens de circulation de cette diffusion entre est et ouest ; entre Waata et Mana. Considérant l'hétérogénéité des méthodes d'ébauchage de la tradition A

et C, il est même fort probable que ces traditions et leurs variations développées au gré de leurs influences extérieures aient opéré des allers-retours entre l'est et l'ouest de la Vallée du Rift, entre groupes Waata et Mana.

Cette hypothèse est à considérer au regard de la question délicate de la rotation. Celle-ci, opérée grâce à un support activé par la potière généralement assise, est commune aux traditions A1 et A2. Elle ne se retrouve ni dans la tradition A', ni dans la tradition C, mais est par contre présente dans la tradition B des Guragué, décrite ci-dessous comme partageant les principales caractéristiques des traditions omotiques et comme étant, à l'instar de la tradition Yem (A2), largement influencée par des manières de faire davantage présentes au nord. L'usage d'un support rotatif apparaîtrait ainsi introduit depuis le nord auprès de certaines populations omotiques et Waata selon un sens de circulation qui pourrait être soit strictement nord-sud, les Waata auraient alors adopté ce trait directement des autres groupes Oromo ; soit nord-sud puis ouest-est, les Waata auraient ainsi adopté le support rotatif lors de migrations jusque dans les régions occidentales où, rappelons-le, les artisans potiers Fuga sont également chasseurs. La distribution actuelle des groupes Waata, anciennement caractérisés par leur grande mobilité, résulte de la disponibilité des ressources sauvages et des relations à entretenir avec des groupes dont l'activité exclusivement pastorale aurait tendance à se diversifier. La nécessité pour les Waata de se sédentariser a dû se poser au fil des siècles, de la même manière que pour les groupes de pasteurs Oromo Guji. Les migrations multidirectionnelles et leurs différentes réponses aux contraintes environnementales et démographiques pourraient expliquer la présence des caractéristiques septentrionales de la tradition A2 jusque sur les rives orientales du lac Abaya.

Un dernier élément est à introduire en conclusion car il éclaire la problématique des migrations en tout sens à l'origine de la diversité des traditions et de leur dispersion, et parce qu'il aura son importance dans la poursuite de la discussion : l'hétérogénéité des traditions potières Waata. En effet, la tradition des Waata fournissant les poteries pour les groupes Gédéo, Oromo Guji et Oromo Arsi est relativement homogène, mais se distingue nettement de la tradition des Oromo Waata du Kenya dont la chaîne opératoire, décrite par F. M'Mbogori, s'apparente davantage à la tradition E et F qu'aux traditions A et C, de par l'étirement de colombins sur un support rotatif pour l'ébauchage du corps supérieur, de par l'usage de colombins posés sur la face externe et étirés verticalement pour l'ébauchage du col puis, dans un second temps de façonnage, de par l'ébauchage du fond dont la fermeture est obtenue en rabattant les parois.

Notons toutefois que la pose de colombins pour l'ébauchage du corps supérieur se fait sur la face interne ; ils sont joints et amincis simultanément par des pressions horizontales, ce qui s'impose comme un trait caractéristique des traditions A et B (M'Mbogori, 2015 : 55).

8.2. Guragué, la tradition B

La tradition B se caractérise : a) par l'étirement d'une plaque circulaire préalablement obtenue par percussions pour l'ébauchage du fond ; b) par l'usage de segments de colombins posés sur la face interne et amincis par écrasement pour le façonnage du corps et du col ; et c) par la mise en forme de la partie inférieure par rabotage. Rappelons donc que seule la technique d'ébauchage impliquant l'usage d'une plaque pour le fond dissocie cette tradition B de la tradition A. La tradition B est employée par la population des Guragué uniquement, installée dans la partie centrale de notre zone d'étude, à l'est de la rivière Gibe qui marque sa frontière avec le territoire Yem.

Nous avons précédemment décrit que l'entité Guragué apparaît polymorphe[67], tantôt vassale du royaume chrétien, tantôt rebelle, toujours à moitié autonome. Elle est composée de multiples vagues de migrations qui agrégèrent des peuples aux trajectoires historiques et aux croyances associées différentes, impliquant simultanément la cohabitation des religions chrétienne et musulmane et le maintien des croyances et pratiques issues de religions traditionnelles. L'hypothèse émise est que la flexibilité de leur identité culturelle au cours de l'histoire était en partie liée à la forte homogénéité d'un système socio-économique centré sur l'ensete, rapidement adopté par tous les groupes affiliés, ainsi qu'à l'ancrage territorial de cette entité Guragué dont les mentions apparaissent dans les chroniques royales du royaume chrétien dès le début du 14ème siècle et jusqu'au 19ème siècle à l'emplacement qu'ils occupent actuellement (Shack, 1964 ; Braukämper, 1992). Plusieurs autres éléments ethnographiques et historiques constitutifs du groupe ethnolinguistique Guragué sont à considérer pour appréhender la spécificité de cette tradition potière et son affiliation avec les traditions voisines.

[67] En introduction de l'article consacré aux langages Guragué, Goldenberg souligne que ce terme n'a en fait aucune consistance car « le Guragué » n'ait pas une entité définie linguistiquement, pas plus qu'une catégorie socio-ethnique stricte (AE vol. III : 224).

Les Guragué sont d'abord le seul peuple de langue sémitique[68] à appartenir au complexe de l'ensete, également les seuls à planter l'ensete en lignes droites largement espacées et à utiliser une pointe de fer à deux dents et plusieurs types de houes (Brandt et *al.*, 1997 : 33 ; Meyer, 2010 : 1220 ; Braukämper, 2012 : 19).

Ensuite, considérant plus précisément la région où nous avons documenté la tradition B parce qu'elle est le centre de production le plus célèbre et le plus actif du Guragué, Braukämper rapporte que l'un des groupes de la population ancienne Hadiyya, les Saaga, y existe aujourd'hui comme un clan Guragué nommé Chaha, installé au cœur des territoires sur lesquels ils entretenaient auparavant une position dominante (2012 : 85). L'historien indique que suite à l'installation des Sagaa dans l'ouest Guragué, leurs descendants se spécialisèrent dans la production de vaisselle fine. Ces artisans n'étaient pas discriminés comme le sont généralement les potiers appartenant au groupe des Fuga. Cet élément historique pointe d'une part la possible hétérogénéité des traditions potières au sein de l'ethnie Guragué qu'il nous faudra documenter, et souligne d'autre part la spécificité de la céramique produite.

Outre la finesse et l'originalité des formes du répertoire Guragué, l'emploi d'une plaque circulaire pour l'ébauchage du fond n'est corrélable à aucune autre des traditions étudiées. Il semble être davantage à apparenter aux techniques et méthodes répandues dans les régions septentrionales. Dans la description des techniques de façonnage des populations de langue sémitique installées au nord de l'Éthiopie – les Tigré –, Hervé De Roux donne le moulage comme principale technique employée pour le façonnage des jarres, mais indique également pour le façonnage des marmites que le fond est « soit moulé sur une forme, soit façonné par plaques » (de Roux, 1976 : 310). Il apparaît plausible qu'une technique de façonnage par plaque circulaire ait été sporadiquement diffusée par des groupes sémitiques venus du nord ou du nord-est. Cette technique aurait été plus particulièrement employée pour le façonnage d'une « vaisselle fine ». Elle semble effectivement mieux adaptée que le modelage par étirement au façonnage des parois fines des jattes et des coupes qui caractérisent aujourd'hui la production Guragué. Cette technique particulière d'ébauchage, d'abord réservée aux récipients ouverts, aurait progressivement supplanté le modelage par étirement utilisé dans le cas des récipients fermés, par ailleurs toujours employé pour le façonnage des trépieds de foyers, et aurait ainsi

[68] Il est historiquement prouvé que la présence de peuples parlant des langues sémitiques était plus largement répandue en Éthiopie centrale du Sud jusqu'à la fin du 16ème siècle, jusqu'à ce que ces groupes soient progressivement repoussés par les migrations Oromo et réduits en poches sur l'escarpement oriental des montagnes Guragué (Braukämper, 2012).

été adaptée à l'ensemble ou presque du répertoire, dont les techniques et méthodes sont par ailleurs clairement affiliées à la tradition A.

La proximité avec les traditions A ou C est attestée par le rabotage du fond des jarres, par la pose sur la face interne de colombins étirés par écrasement. Elle traduit le fort « substrat omotique visible dans la culture de l'ensete » et dans les affinités entretenues avec leurs voisins Yem. L'histoire orale rapporte par exemple que, face à la conquête finale du « royaume Janjero » par Abba Jifar II, roi de Jimma soutenu par le futur empereur d'Éthiopie Menelik II, le dernier roi Yem, Abba Bagibo, se réfugie en pays Guragué tandis que son fils Abba Chabsa se convertit au christianisme et se soumet aux autorités éthiopiennes qui réorganisent cette province selon les règles de l'empire (Fule, 2003). Cet évènement historique illustre bien les relations étroites entre ces entités culturelles qui constituent un terrain favorable à la circulation des savoirs. Le pétrissage au pied est par exemple une caractéristique singulière partagée entre Yem et Guragué ; l'utilisation du matériau brut sans séchage préalable, ainsi que l'emploi d'un épi de maïs pour la finition, est également un trait partagé avec des traditions plus généralement omotiques.

La proximité de la tradition B avec les traditions A ou C traduit le substrat omotique, mais également le substrat couchitique visible dans la longue histoire d'interactions avec les groupes voisins Oromo et avec les Kambata, peuple de langue couchitique orientale des hautes terres, qui fait de l'entité Guragué un véritable melting-pot culturel et un carrefour de traditions. Guragué, Yem et Kambata, représentant à eux trois les principales branches linguistiques d'Éthiopie, ont d'abord en commun la forme d'ostracisation des groupes d'artisans, parmi lesquels les groupes de potiers chasseurs Fuga qui entretiennent des mythes faisant référence à leurs origines septentrionales (Senay, 2003 : 41). Braukämper suggère que les Fuga de ces trois ethnies forment « a similar stratum » (1983 : 176).

La version la plus populaire de l'origine du peuple Guragué met en scène la migration depuis le nord d'un groupe de langue sémitique dirigé par un chef militaire charismatique devenu ancêtre fondateur du groupe. Cet évènement serait à dater du règne d'Amda Seyon (1314 - 1344), au début du 14ème siècle. Néanmoins, des indices linguistiques indiqueraient des vagues de migrations sémitiques encore plus anciennes depuis le nord et l'est. Nous avons vu l'influence du royaume chrétien sur le royaume Yem et verrons que les Kambata, à l'instar des Guragué, font remonter leurs origines à un ancêtre fondateur originaire du nord.

Ainsi, les groupes Yem, Guragué, Kambata, révèlent leur affinité avec les entités septentrionales au travers des traits spécifiques respectivement ou collectivement partagés avec les groupes du nord. Les traits en commun de la tradition de l'ouest Guragué et de celles des Amhara et Oromo Shewa sont particulièrement nombreux et isolent cette tradition B de l'ensemble méridional. Il s'agit, du point de vue de la préparation de la pâte, du procédé d'hydratation par imprégnation et de l'usage du tamis métallique pour l'une des argiles ; du point de vue de l'outillage, d'un support rotatif, de la pièce de cuir pour le lissage et, plus rarement, d'un outil en bois pour le raclage (Amhara et Guragué seulement). Du point de vue des traitements de surface, Guragué et plus spécifiquement Amhara ont en commun la multiplication des opérations de compactage avec engobage, la pratique de l'enfumage et l'absence de l'enduction de matière végétale - pourtant largement répandue chez les voisins employant notamment une décoction de sève d'ensete. Cette dernière pratique est donc connue des Guragué sans être adoptée. Du point de vue des techniques décoratives, Amhara et Guragué ont, de manière singulière, en commun l'incision, l'application d'éléments rapportés de type bouton et l'impression digitée, mais au regard de la bien plus grande richesse du répertoire décoratif Guragué, proche en cela des ethnies du sud-est, il est peut être préférable d'envisager une influence du sud vers le nord. À nouveau, se pose la question de la circulation multidirectionnelle et réciproque des traits techniques. Étant donné la domination politique constante que le royaume chrétien a plus ou moins exercée sur le sud de l'Éthiopie, et l'influence culturelle que les entités septentrionales ont eu au travers de la diffusion de la religion chrétienne orthodoxe ou de la production agricole céréalière à la charrue induisant notamment une consommation quasi généralisée de l'*injera*, les mouvements de circulation des influences culturelles ne sont pensés que du nord au sud, du centre vers la périphérie, concept qui, nous l'avons vu, a favorisé pendant longtemps la domination du royaume chrétien et a largement empêché l'histoire de se construire sur des bases objectives. La spécificité de la technique d'ébauchage des Guragué reflète à quel point les traditions peuvent être composites, la circulation des traits multidirectionnels et montre que la diversité actuelle est peut-être en deçà de la diversité existant par le passé.

8.3. Konta, Wolayta, Dawro, Gamo et Kambata, la tradition C

La tradition C se caractérise essentiellement par l'usage de la technique du modelage par étirement pour l'ébauchage du fond jusqu'au col ; et par un second temps de façonnage au cours duquel le fond est mis en forme par rabotage. En cela, elle se distingue de la tradition A par

l'absence de colombinage. La tradition C est employée de manière exclusive par le groupe Konta, tandis qu'elle est employée par les Wolayta et Kambata au côté de la tradition D en fonction de la taille des récipients. Ces mêmes variations de chaîne opératoire se retrouvent également chez les Gamo, documentées par J. W. Arthur (2006 : 47-50). Les groupes voisins Konta, Wolayta et Gamo entretiennent de fortes affinités linguistiques puisqu'ils appartiennent à l'ensemble de langues omotiques centrales dites « Ometo », nom donné à un collectif d'une vingtaine de langues omotiques dont sont exclus les Aari et les Yem. En tant que groupe immédiatement compris entre les territoires Konta et Wolayta, et s'appelant eux-mêmes Omete, nous intégrons à cette discussion le groupe du Dawro, étant entendu qu'il sera nécessaire, dans le futur, de vérifier l'usage de la tradition C dans cette région (Amha, 2010).

La tradition C se distribue au sein d'un ensemble culturel homogène, nous en discuterons d'abord au travers de l'histoire de chacune de ces entités aux tendances socio-politiques similaires, avant d'explorer la spécificité des groupes sociaux, constitués par les artisans potiers et leurs dynamiques de migrations qui ont indéniablement participé à la diffusion des caractéristiques de la tradition C au sein de ces groupes Ometo. Nous conclurons en soulignant, comme nous l'avons fait précédemment, que les caractéristiques communes aux traditions A, B et C semblent être à rattacher aux groupes omotiques. Leur présence au sein de populations appartenant à des groupes de langues sémitiques ou couchitiques est le reflet des processus d'assimilation culturelle élaborée à partir d'un fort substrat omotique encore visible au travers des réseaux de migrations et d'influences actuelles.

L'histoire des groupes Konta, Wolayta et Dawro est l'histoire de l'expansion de leur structure étatique ou royaume, et des dynasties régnantes ayant laissé leur nom dans la tradition orale (Haberland, 1981 : 738). Dans le Wolayta, comme dans le Konta - bien que constituée de groupes différents et malgré les inégalités existantes entre les différentes classes sociales constitutives du royaume -, une forte identité existe, particulièrement développée sur le passé glorieux du royaume que la richesse de l'histoire orale reflète. Les recherches approfondies conduites à partir de l'histoire orale ont montré qu'il n'existe pas une narration, mais que les versions historiques sont nombreuses et bien souvent inextricables (Abbink, 2006). Au cours de la fondation du royaume au 13ème siècle, et de son développement ultérieur, des groupes d'origines diverses, de l'est comme du sud, ont été incorporés au royaume émergeant. La culture Wolayta est véritablement « cosmopolite », ce que traduit bien l'étymologie la plus répandue du terme Wolayta qui est « *coming together from many* » (Abbink, 2010).

Le royaume Konta est la plus récente des structures étatiques formées au sein des groupes omotiques sous l'influence de l'empire chrétien. Contrairement aux royaumes Yem et Wolayta qui se rattachent directement au royaume chrétien au travers des légendes dynastiques dont les origines sont retracées depuis les pays de « Gondar », du « Tigray » ou de l'« Amhara », l'idée d'Etat semble s'être répandue dans ces régions plus méridionales par réaction en chaîne, sans contact direct avec l'empire chrétien. Haberland résume ainsi l'histoire du peuple Konta dont le royaume est établi par Gobe, membre de la célèbre lignée des Gosanaa : « Partant de Malo, son pays natal, il traversa vers 1800, accompagné d'une troupe de guerriers, la rivière d'Omo vers le nord et établit par la guerre et aussi par des traités son régime de Konta, organisé d'après le modèle des autres Etats Ometo, dans les régions inoccupées entre Kaffa et Dawro. En l'espace de peu de générations naquit un nouveau peuple, où se fondaient des clans d'origine différente » (1981 : 748). Le mythe de la dynastie régnante narre l'origine supranaturelle des membres d'une famille puissante dans les différentes provinces du Gamo et du Gofa grâce à leur charisme, et rapporte également le sauvetage d'un enfant par une potière qui est, d'après Haberland, un *topos* certainement typique de l'Éthiopie méridionale.

Les royaumes de Konta, Wolayta et Dawro, et dans une moindre mesure du Kaffa, ont entretenu des liens historiques étroits au travers d'alliances maritales documentées tout au long du 19ème siècle. L'histoire retient par exemple que Gobe, roi fondateur de Konta, est marié à la sœur du roi Dawro (Haberland, 1981 : 745). Ces états Ometo ont ainsi développé une identité propre, clairement différenciée de celles construites à partir de systèmes générationnels acéphales, ou de celles représentées par une multitude de petites chefferies plus au sud-ouest, dont nous avons précédemment évoqué la rareté des contacts avec les royaumes septentrionaux en raison des barrières géographiques naturelles du pays. Ces groupes Ometo ont également en commun d'employer le terme Mana pour désigner les groupes d'artisans potiers qui, d'après Abebe et Data, (2003 : 105) ont plus en commun avec les artisans du Gamo Gofa qu'avec ceux du Kaffa[69], ce que corrobore l'affiliation des traditions techniques entre Konta, Wolayta et Gamo au travers de la tradition C, et qui souligne la nécessité de poursuivre la documentation en région Kaffa pour bien comprendre comment s'articulent les relations entre groupes d'artisans et la diffusion des traditions. Pour mieux comprendre cette entité Ometo à la fois bigarrée et homogène, les ethnologues préconisent d'étudier les procédés culturels à l'œuvre dans la

[69] Alors que les groupes de chasseurs et forgerons partageraient davantage de traits culturels et de traditions techniques avec les groupes du Kaffa.

diversité culturelle, qui génèrent et perpétuent les dissemblances au sein de cette région. Des indices intéressants pourraient notamment être obtenus en observant plus systématiquement les relations que les clans entretiennent à différents niveaux et en différentes occasions, car ce sont ces relations inter et intra groupes qui permettent les flux des savoirs et des pratiques culturelles au travers de la région et des royaumes et qui marquent et maintiennent à la fois les discontinuités (Data : 2000). Les études n'en sont qu'à leurs prémices et il est certain que la compréhension de la diffusion des techniques gagnerait également à approfondir l'étude des groupes Mana, de leurs clans et de leurs interactions.

Les rares données disponibles sur les Mana du Dawro attestent en effet de groupes très hétérogènes. Le groupe Mana du Dawro, marginalisé spatialement et interdit d'accès au marché, a la particularité de posséder ses propres clans[70] et les artisans semblent avoir cultivé leur propre terre avant la révolution de 1974. Ce groupe d'artisans potiers semble particulièrement diversifié. A l'inverse des groupes Mana du Kaffa qui ne témoignent d'aucune migration, les groupes du Dawro affirment venir de Lomma au nord-ouest, ou du Gofa au sud-ouest, tandis que les noms de certains clans suggèrent des origines en provenance du Gamo, au sud-est. Il est donc préférable de parler du groupe Mana comme des groupes d'artisans potiers. D'ailleurs, Abebe et Data rapportent l'existence d'au moins trois groupes différents : Gita Mana, Mata Mana et Waata Mana (2003 : 120). Les groupes Gita Mana, potiers-forgerons particulièrement craints et dénigrés, auprès de qui nous avons documenté la tradition en pays Konta, seraient originaires du Gamo et auraient essaimé jusqu'au nord du Dawro. Ils sont considérés comme très mobiles. Les groupes Mata Mana et Waata Mana sont dénigrés pour leurs qualités de chasseurs, mais estimés moins dangereux que les Gita Mana. Certains d'entre eux sont originaires de régions plus au sud, tandis que d'autres attestent être autochtones. Les ethnographes affirment que, bien que possédant une culture propre, les Mana ne sont pas une entité homogène à l'origine historique commune (Abebe et Data, 2003 : 122).

Ces informations soulignent, comme précédemment dans le cas des Waata, une grande mobilité des artisans au sein de territoires toutefois circonscrits. Les échanges entre Gamo, Konta, Dawro et Wolayta sont nombreux et corroborent ainsi les affinités techniques vues au travers de la tradition C. En revanche, les liens avec les groupes Yem et Kambata apparaissent moindres, voire inexistants. Dans le cas des Yem, davantage tournés vers le nord que vers le sud, cette

[70] Les Fuga ont par exemple les mêmes clans que les fermiers, soient parce qu'ils ont effectivement des origines communes, soit parce qu'ils ont endossé le clan des familles pour qui ils travaillaient.

absence de relation peut être largement attribuée à la présence Oromo entre eux et les groupes Ometo, ainsi qu'à la frontière naturelle que forme un affluent important de la rivière Gibe courant dans une vallée encaissée au nord des territoires Ometo. Ce fossé historique et géographique correspond bien à la variation technique tranchée entre les traditions A et C.

Concernant les Kambata, l'histoire particulière de ce royaume explique les liens ténus qu'ils devaient entretenir avec les royaumes Ometo indépendants de l'ouest. Cette histoire, davantage soumise aux influences du royaume chrétien duquel il est tributaire à partir du 15ème siècle, se transcrit dans le mythe d'origine de l'ancêtre fondateur, dans la spécificité du statut accordé aux groupes d'artisans Fuga, que nous avons précédemment vus apparentés aux groupes Yem et Guragué. Le royaume du Kambata est composé de trois classes sociales : les Fuga « dont les ancêtres auraient été parmi les premiers habitants de cette région », les agriculteurs « dont les noms de clans et autres indications suggèrent qu'ils appartenaient certainement à des populations de langue omotique », et la classe dirigeante issue des colonies militaires de l'Éthiopie septentrionale, parlant une langue sémitique ; ils « acquérirent évidemment, pas seulement en politique, mais également dans les champs culturels, une importance disproportionnée par rapport à leur petit nombre » (Braukämper, 1983 : 295). Le substrat omotique de la majeure partie de la population semble transcrit dans la présence de la tradition C et dans la pose si particulière du colombin, généralement écrasé sur la face interne avant d'être étiré verticalement.

Au début du 16ème siècle, le royaume Kambata a profondément souffert de la guerre conduite par l'Imam Ahmed Ibrahim al-Ghazi. Amputé de ses forces vives, il devient un territoire à repeupler par les vagues de migrations des différents groupes venus de l'est et du sud-est poussés par l'expansion des Oromo. Braukämper raconte ainsi qu'au milieu du 16ème siècle, le territoire Kambata voit se sédentariser des groupes venus du Gédéo et du Sidama, y introduisant leur langue couchitique des hautes terres qui devint par la suite une caractéristique de la région : le groupe couchitique des hautes terres le plus à l'ouest de cet ensemble. Ces faits historiques semblent transcrits dans la présence de la tradition D. À compter de la fin du 16ème siècle, le royaume se recompose à partir des petits groupes sémitiques, ayant résisté aux invasions musulmanes, clamant être originaires de Gondar, devenant à nouveau la classe dirigeante ; et à partir d'une confédération de sept groupes couchitiques dont les différentes origines sont transcrites dans l'occupation écologique du territoire. Bien que les liens avec le royaume chrétien aient été disloqués par l'installation des Oromo, la culture Kambata n'en garda pas

moins jusqu'à aujourd'hui des survivances de la chrétienté orthodoxe ancienne telle qu'elle était pratiquée au 15ème siècle. Au cours du 17ème siècle, le royaume continua d'être un carrefour refuge pour différents groupes venus des régions Amhara comme des régions Oromo, formant de nouveaux clans intégrés à l'ensemble de la société. Les techniques agricoles sophistiquées et la part importante de l'ensete comme nourriture de base permit cette augmentation de population qui fait aujourd'hui de ce territoire l'un des plus densément peuplé d'Éthiopie (Braukämper, 1983 : 296 ; Pankhurst et Freeman, 2003).

L'hétérogénéité de cette population, façonnée à partir d'importantes migrations de groupes venus de l'est, et particulièrement du Sidama, mêlés à un substrat omotique préalablement influencé par des migrants d'Éthiopie septentrionale, semble pouvoir expliquer pourquoi la tradition Kambata constitue un réel carrefour de techniques potières. Quant à la similarité des traditions Kambata et Wolayta, elle apparaît résulter d'une part, de processus historiques similaires entre ces deux entités et d'autre part des nombreuses migrations d'artisans attestées au cours du 19ème siècle entre ces territoires voisins (Abbute, 2003 : 64). Ces migrations d'artisans, également attestées entre Yem, Guragué et Kambata, viennent encore enrichir la croisée des influences que nous allons ici tenter de dépeindre en prenant en compte l'ensemble des caractéristiques de la chaîne opératoire.

Les particularités des techniques et méthodes de l'ébauchage illustrent tout à fait cette situation d'hétérogénéité ethnoculturelle. L'emploi simultané des caractéristiques relevant des traditions C et D, adaptées en fonction de la taille des récipients à produire, serait issu de la fusion de traditions spécifiquement omotiques (tradition C, Konta) et spécifiquement couchitiques (tradition D, Sidama) opérée de concert par les potières Kambata et Wolayta. Concernant la préparation de l'argile, l'emploi de la percussion lancée selon un mouvement rotatif et d'un tamis végétal, montre que l'influence omotique est plus large que celle strictement représentée par la tradition C, puisque ce procédé de concassage et tri granulométrique se trouve exclusivement au sein de la tradition A des Yem et Oromo Jimma. Par contre, alors que les potières Wolayta se rattachent à la tradition omotique du procédé d'hydratation, c'est à dire par humectation, le procédé d'imprégnation employé par les Kambata atteste des influences septentrionales ou orientales agissant sur ce groupe. Ces influences septentrionales exclusivement attestées chez les Kambata, qui peuvent ne pas être directement le fait des Amhara mais, plus simplement, résulter des relations étroites entretenues avec les artisans du Guragué, se retrouvent dans la technique décorative de l'incision ; tandis que Kambata et

Wolayta partagent, plus spécifiquement et avec les Gamo également, la décoration de cannelures et le traitement de surface employant successivement les opérations de brunissage, d'engobage et de lustrage. Groupes carrefours Kambata et Wolayta paraissent être d'importants vecteurs de la diffusion d'innovations auprès des groupes les plus proches d'eux, telles que le brunissage partiel partagé uniquement par les Yem, Guragué et Sidama ou l'emploi d'une pièce en tissu pour le préformage et le lissage qu'ils ont en commun avec le groupe Konta.

Ce dernier point soulève une interrogation quant à la résistance des Konta à adopter, à l'instar de leurs voisins Wolayta et Gamo, des caractéristiques de la tradition D. Est-ce dû à la spécificité du statut social et à l'origine du groupe Gita Mana, ou simplement à l'éloignement de ces groupes voisins ? Les données relatives à l'hétérogénéité des groupes Mana mettent l'accent sur l'importance de poursuivre le travail de documentation des traditions potières par des prospections systématiques dans l'ensemble de la région Ometo et de simultanément renseigner les modes et réseaux d'interactions entre les différents groupes à l'intérieur comme à l'extérieur de cet ensemble. Ceci permettrait d'étudier dans le détail les questions relatives aux processus culturels qui fondent la distribution des variations techniques et la répartition de la production en fonction des différents groupes de Mana, ainsi que les raisons de la résistance à l'introduction de la tradition D comme pratiquée chez les Wolayta.

Il sera également nécessaire de renseigner les traditions potières au sein de la mosaïque culturelle installée immédiatement au sud des Konta. Ces petits groupes symboliquement unifiés sous l'autorité de figures spirituelles diverses, représentent les catégories socio-culturelles et politiques anciennes préservées de l'expansionnisme des royaumes du nord par l'établissement de la « pax amharica » qui mit fin à toute activité politique et ainsi sauva les derniers groupes minoritaires d'une disparition complète (Haberland, 1981 : 738).

8.4. Sidama, Wolayta et Kambata, la tradition D

La tradition D se caractérise essentiellement : a) par l'usage de la technique du modelage par étirement pour l'ébauchage du fond jusqu'au col ; b) par l'usage de segments de colombins posés sur la face interne ou externe en fonction du profil et amincis par étirement vertical ; c) par le façonnage du fond en dernière étape. Deux variantes de la tradition D relatives à la technique d'ébauchage du fond ont été décrites : la D1 emploie seulement le modelage par étirement avec l'argile de la motte initiale restée à la base du corps inférieur, tandis que la D2 complète par colombinage. Dans les deux cas, le fond est fermé en rabattant les parois du corps

inférieur. Ce trait caractéristique, ainsi que le procédé de colombinage par étirement, fondent la tradition D et la distinguent strictement des traditions A et C, en l'affiliant aux traditions E et F. La variante D1 est employée de manière exclusive par le groupe Sidama, installé sur le versant oriental de la Vallée du Rift, voisin au nord des Gédéo et appartenant comme eux à la branche couchitique orientale des hautes terres (Hudson, 1976 : 232). La tradition D2 est employée par les Kambata et Wolayta aux côtés de la tradition C, comme nous venons de le voir, en fonction de la taille du récipient.

La tradition D semble fusionner des caractéristiques propres aux traditions les plus extrêmement opposées, soit les traditions A / C et E / F. Le modelage par étirement, les pressions exercées sur le fond pour terminer sa mise en forme sont des traits propres à la tradition A et C, tandis que l'étirement de colombins à la verticale, particulièrement ceux posés sur la face externe, et l'amincissement des parois jusqu'à fermer le fond au cours d'un second temps de façonnage, sont des éléments présents dans les traditions E et F. Le non-emploi du colombinage est par contre une méthode propre aux Sidama. Nous verrons d'abord comment la construction historique relativement bien documentée de ce groupe et du clan des potiers éclaire en partie la mixité des techniques d'ébauchage. Puis, nous reviendrons sur les liens entretenus avec les populations voisines de l'ouest qui participent au panachage des traditions dans cette région centrale, ce qui nous permettra d'émettre des hypothèses quant à la part des traditions d'origine « couchitique orientale des hautes terres » et la part des traits d'origine « omotique ».

La spécificité de la tradition D, rencontre des traditions A et E / F, reflète l'histoire mouvementée des Sidama que nous avons plus particulièrement détaillée au cours du chapitre 1. Ce groupe ethnique, aujourd'hui fort d'une identité culturelle homogène, serait issu de la fusion de deux groupes ayant migré entre la fin du 15ème et le début du 16ème siècle. Par rapport à la situation géographique actuelle de la population Sidama, l'un, peut-être de langue sémitique, serait originaire du nord-est et l'autre de l'est. Ils auraient suivi des trajectoires de migration différentes, plus ou moins longues, avant de se sédentariser ensemble approximativement à la même période dans cette région originellement habitée par un groupe nommé Hoffa, a priori d'origine Hadiyya (Braukämper, 1978, 2012 ; Hamer, 1978). Les spécificités et l'hétérogénéité du groupe d'artisans potiers nommé Hadicho, semblent également à l'origine de la particularité de la tradition D. Les Hadicho ont d'abord la particularité de former une entité homogène structurée comme l'un des neufs clans de l'ensemble Sidama. Ils représentent cependant un groupe très hétérogène dont les membres ont

des origines variées. Certains tracent leurs ancêtres depuis le groupe des Waata, un groupe de chasseurs d'hippopotames vivant autour du lac Awassa, quand d'autres considèrent avoir des connections avec les Hoffa, anciens habitants agriculteurs présents dans la région avant l'arrivée des groupes migrants (Seba, 2003 : 232). D'autres indiquent encore plus généralement des origines multiples. D'une manière générale, nous pouvons retenir que la tradition D des Sidama est originaire des populations couchitiques orientales, voire sémitiques, qu'elles soient un groupe Hadiyya, Hoffa ou d'une région orientale des hauts plateaux encore mal localisée, nommée Liban. L'hypothèse à vérifier au fil de la discussion des traditions E et F est que les caractéristiques de cette tradition D, plus particulièrement l'étirement de colombins et la fermeture du fond au cours de l'étirement de l'argile, seraient à rapporter à ces origines distinctes de celles des populations omotiques. Néanmoins, les relations nombreuses entretenues avec les groupes de l'ouest ainsi que l'hétérogénéité des origines du groupe d'artisans potiers, fait également de cette tradition Sidama un carrefour de caractéristiques techniques, à l'instar des Wolayta et Kambata.

Nous avons précédemment discuté de l'occurrence de la tradition D sur le versant occidental de la Vallée du Rift. Si l'occurrence de la tradition C chez les Kambata est à rapporter au substrat omotique de cette population et à l'influence conjointe des Guragué et Wolayta, l'occurrence de la tradition D serait à corréler aux fortes affinités également entretenues avec les Sidama, de prime abord visibles au travers de l'affiliation commune à la branche linguistique couchitique orientale des hautes terres. L'influence Sidama sur le groupe Kambata est ensuite à corréler, comme nous l'avons vu, à l'histoire de ce groupe formé par l'agrégation de différentes entités culturelles, dont les Sidama. D'un point de vue socio-politique, les Kambata ont, à l'image de leurs voisins Guragué et Wolayta, adopté une structure étatique fortement hiérarchisée, mais les recherches menées de manière approfondies par U. Braukämper ont par ailleurs révélé les traces d'un système générationnel de type *gadaa*, structure socio-politique toujours en vigueur chez les Sidama (Braukämper, 2012). À nouveau, les migrations, brassages culturels, compositions et recompositions des entités socio-politiques qui construisirent les identités actuelles sont sans nul doute également responsables de la convergence et de la possibilité d'adopter simultanément plusieurs types de tradition à adapter et optimiser en fonction des besoins de la production.

La présence des traits caractéristiques de tradition D au sein de la tradition Wolayta répond aux mêmes dynamiques, bien que les influences omotiques soient plus prégnantes. Nous avons

précédemment discuté des origines variées de la population Wolayta. Ces influences anciennes sont renforcées par la grande mobilité des artisans au 19ème siècle. U. Braukämper rapporte par exemple que les Oromo Arsi se fournissent auprès de groupes de potiers Waata, mais également que des groupes Wolayta et Sidama ont migré dans cette région (1981 : 247). Il y a par ailleurs des groupes de potiers Wolayta également installés en région Sidama. Or, comme nous l'avons vu à Goljoota en région Oromo Shewa où des groupes de potières Wolayta sont installés dans cette région depuis plusieurs générations, les potières issues de migrations conservent des liens avec leurs origines natales où elles retournent le plus souvent possible. Ces mouvements pendulaires attestés récemment, peut-être enracinés dans l'histoire même de chacun des groupes, expliquent facilement la mixité des traits techniques mais rendent impossible la détermination de leur origine exacte.

Wolayta et Kambata, de par leur histoire[71] et leur position centrale dans notre zone d'étude, représentent bien ces groupes carrefours ayant développé des traditions propres par un glissement imperceptible de l'un et de l'autre des traits caractéristiques de traditions plus distinctes. Les mouvements multidirectionnels de ces groupes d'artisans impliquent, dans le temps long, la possibilité de fusionner des méthodes issues de traditions distinctes, afin de les adapter au mieux aux spécificités de la production. Elles relèvent également de choix idiosyncrasiques qui forment les dynamiques lentes inhérentes à la transformation d'une tradition en fonction des développements de stratégies motrices, des volontés d'innover par rapport à ce que faisait sa mère, ou au contraire de reproduire à l'identique pour réaffirmer son identité. Les Sidama, bien que présentant l'usage de la tradition D uniquement, révèlent également ces dynamiques de transformation et de panachage des traditions, avec d'une part des traits exclusifs, reflet d'innovation ou de la conservation de traits anciens, tels que la fermeture du fond sans colombinage et le décor par incision pivotante et excision ; et d'autre part des caractéristiques prouvant la mixité culturelle, particulièrement du point de vue des méthodes de préparation de l'argile. Les Sidama se caractérisent en effet par l'emploi de deux techniques antinomiques : l'une employant pour le concassage et le tri granulométrique la percussion lancée et le tamisage, l'autre la meule et molette. Comme procédé d'hydratation, l'une emploie seulement l'humectation tandis que l'autre emploie, sans séchage, l'immersion pour une hydratation par imprégnation. Enfin, les techniques de traitement de surface les

[71] Une autre caractéristique historique que ces deux groupes ont en commun au regard des visées expansionnistes de leur royaume et avec le groupe Dawro également, était d'installer un système de remparts et de fossés comme démarcation symbolique des territoires nouvellement conquis (Zeleke, 2007 ; Braukämper, 2012).

placent à la rencontre des traditions méridionales et septentrionales. Les premières se retrouvent dans l'emploi exclusif du brunissage sans engobage comme technique de compactage et dans l'usage de l'enduction d'une décoction végétale ; les secondes se retrouvent essentiellement dans l'usage de l'enfumage.

8.5. Konso et Maalé, la tradition E

La tradition E se caractérise par l'usage de la technique du modelage par étirement pour l'ébauchage du corps supérieur couplée à la technique du colombinage pour l'ébauchage du corps inférieur. Les segments de colombins sont principalement posés sur la face externe, joints par étalement de l'argile avec le pouce, puis amincis par étirement. Deux variantes ont été décrites au regard du nombre de colombins employés. La variante E1 employée par les Maalé implique un plus grand nombre de colombins. Le colombinage démarre à partir du col. La variante E2 est employée par les Konso et se distingue par l'utilisation d'un seul petit colombin pour la lèvre. D'autre part, l'ébauchage du corps inférieur des récipients Maalé se fait avec deux fois plus de colombins qu'en utilisent les Konso, qui posent de plus gros segments.

La distribution des variantes de la tradition E distingue deux populations, Maalé et Konso, installées au sud de notre région d'étude. Bien que presque voisines, elles forment deux groupes ethnolinguistiques et culturels différents. Cette distribution au sein de groupes hétérogènes est à discuter à partir des maigres éléments linguistiques et ethnographiques que nous possédons. Nous verrons d'abord comment l'histoire des groupes potiers Konso vient corroborer l'hypothèse que les éléments caractéristiques des traditions D et E ont une origine « couchitique orientale des hautes terres », alors même que le groupe Konso appartient à la famille des basses terres. Puis nous nous intéresserons aux influences potentiellement à l'œuvre dans l'évolution de la technique Maalé que nous avons précédemment décrite comme oscillant entre traditions A ou C et tradition E, à l'instar des groupes omotiques voisins (Wolayta et Gamo) employant conjointement les traditions C et D.

Les langues konsoïdes appartiennent à la branche couchitique orientale des basses terres. Avec leurs voisines wezoroïdes, elles n'ont pas fait l'objet des recherches qu'elles méritent, particulièrement au regard du fait que ces langues occupent le territoire appréhendé comme le berceau de l'ensemble des langues couchitiques orientales (Bender, 1976 ; Black, 1992). Les recherches préliminaires indiquent néanmoins et de manière très intéressante une zone de contacts établis depuis longtemps avec leurs voisins Burji à l'est et avec le groupe Dullay à

l'ouest qui entretient lui-même des relations avec le groupe Maalé, le mouvement des influences se faisant de l'est vers l'ouest. Les interférences entre les deux groupes de langues konsoïdes et werizoïdes indiqueraient apparemment l'intrusion du groupe konsoïde sur des territoires werizoïdes, depuis l'est et au cours du 1er millénaire (Erhet, 1976 ; Mous, 2007).

Par rapport aux autres groupes de la famille couchitique orientale des basses terres à laquelle ils appartiennent, les Konso ont développé un système socio-économique basé sur une agriculture céréalière intensive élaborée en terrasses, parfaitement adaptée à la niche écologique qu'ils occupent mais très originale par rapport aux autres populations méridionales. Ils s'illustrent également, comme leurs voisins Gewadda mais selon des formes différentes, par un système socio-politique régi par une organisation en classe d'âge dépendant également de sections territoriales que retranscrivent les pratiques mégalithiques encore vivantes (Bekele, 2016 : 163). En parallèle de l'érection de stèles, des statues sculptées en bois sont présentes sur les tombes des chefs rituels pour représenter les ancêtres affublés des insignes d'autorité, dont la canne, comportant des anneaux en signe du nombre de générations passées, elles suggèrent la présence des Konso dans cette région depuis le 15ème siècle (Joussaume, 2016 : 68).

Le statut des artisans Konso a été décrit comme exceptionnellement différent de la majorité des autres populations éthiopiennes. Les artisans, généralement nommés Hawuda, sont relativement bien intégrés à la société et en cela proche des Sidama, bien qu'ils n'aient pas leur propre clan mais se trouvent présents dans les neuf clans Konso (Watson et Regassa, 2003 : 241). Seul le groupe de potiers atteste d'une origine extérieure à l'entité Konso, se revendiquant issu d'une migration d'un groupe Burji et, plus particulièrement, de Koyra au nord-est du territoire Konso. Ce fait est corrélé par l'afflux continu de petits groupes de potiers Burji encore attesté il y a trente ans (Amborn, 1987 : 95). Les potiers, plus particulièrement nommés Ogda, n'en sont pas moins partie intégrante des Hawuda. Ils ont la réputation d'être particulièrement innovants, c'est par exemple ce qu'illustre un mythe qui attribue la découverte du processus de fermentation et l'invention de la bière - aujourd'hui largement consommée - à un groupe de potières (Watson et Regassa, 2003 : 248).

Peu de données sont disponibles sur les Burji. L'histoire orale indique qu'ils seraient issus d'une longue migration, ce qu'Amborn atteste au travers des indices fournis par leur système générationnel *gadaa*, qui révèlent que les Burji habitent ce territoire à l'ouest du lac Chamo seulement depuis le 17ème siècle (Amborn, 2003). D'après Braukämper, les Burji seraient effectivement issus d'une migration les faisant venir d'un territoire au Nord-Est : Liban,

également mentionné comme une étape importante dans la migration de l'un des groupes Sidama. Il suggère ainsi que les Burji puissent être une faction même du groupe Sidama étant donné l'affiliation linguistique et certains traits culturels similaires. Parallèlement, certaines versions de l'histoire orale rapportée par Straube dans les années 60, font du Mänz, dans le Shewa, le territoire d'origine du groupe Burji. Braukämper avance cependant que ces versions des faits seraient influencées par la tendance générale à promouvoir la présence d'un ancêtre originaire du royaume chrétien, servant ici à la fois à la valorisation de l'ethos du groupe, mais également à s'affilier aux voisins Amarro dont les clans sont, effectivement, principalement issus des descendants de colonies militaires venues de l'Amhara (2012 : 155). Nous retiendrons ici pour mieux comprendre la tradition E des Konso, qu'elle serait originaire du groupe Burji, groupe de langue couchitique orientale des hautes terres que le processus de migration apparenterait aux Sidama. Ces informations, bien que lacunaires, expliquent la proximité de certains traits techniques de la tradition D et E : colombin posé sur la face externe, étirement vertical et fermeture du fond dans un second temps de façonnage. Sidama et Konso ont également en commun l'exclusivité des traits suivants : emploi d'une pièce de moustiquaire lors du tamisage de l'argile et enduction d'un engobe dorée. L'emploi du colombinage pour la fermeture du fond rapproche davantage la tradition Konso de la variante D1, ou plutôt de la tradition septentrionale F, car cette dernière implique exactement un ébauchage en deux parties à partir du diamètre maximal, contrairement à la tradition D1 dont le modelage par étirement ébauche d'abord le corps inférieur. Cette affiliation entre traditions E et F est renforcée par une description ancienne du façonnage chez les Konso, qui fait mention de l'usage de plaques disposées en un cercle pour l'ébauche initiale, rappelant alors exactement la particularité de l'ébauchage qui fonde la tradition F (Amborn, 1990 : 109).

Bien que certains éléments, comme l'enduction de décoction végétale ou l'usage de la meule et molette, ancrent bien les Konso dans des traditions plus généralement méridionales, certains traits les affilient directement aux traditions septentrionales : les procédés d'hydratation des matériaux argileux mettant en œuvre l'immersion et l'imprégnation ou la technique décorative par impression pivotante sont autant de traits partagés par les Sidama, Guragué, Oromo Shewa et Amhara. L'ensemble de ces parallèles permet de formuler l'hypothèse d'une origine couchitique orientale ou centrale des traits techniques des traditions D, E et F.

La présence de la tradition E chez les Maalé, alors que ce groupe en est ethno-linguistiquement distinct, peut être en partie expliquée par l'influence que les artisans Konso ont dans la région

alentour et jusqu'à Addis-Abeba. Ils sont par exemple particulièrement connus pour la production du *kallaca*, objet à la forme phallique fabriqué en ivoire et en métal, insigne d'autorité qu'ils fournissent à l'ensemble des populations pastorales voisines. Une autre particularité Konso importante est d'avoir développé un réseau marchand bien au-delà de leur territoire, institution connue sous le nom de *fuldo*.

Chez les Maalé, les potières sont nommées Mani, de manière similaire aux groupes Mana chez les Aari, Konta, Dawro, Gamo (Thubauville, 2004 : 115). Le modelage par étirement pour un ébauchage du fond jusqu'au col, couplé à la mise en forme du fond par rabotage au cours d'un second temps de façonnage - soit les caractéristiques des traditions A et C - étaient jusqu'à récemment encore employées par les potières Maalé, qui préfèrent aujourd'hui à cette technique d'ébauchage la méthode décrite pour la tradition E (annexe I.A). Les Maalé parlent une langue de la branche omotique méridionale, son appartenance au groupe Ometo au travers d'une variante méridionale a été longuement discutée (Hayward, 1990 ; Azeb Amha, AE vol. III : 608). Outre l'ancienne méthode d'ébauchage, plusieurs traits viennent les affilier aux traditions des populations omotiques. Du point de vue de la préparation de l'argile, les Maalé se distinguent complètement des Konso et partagent avec leur voisins Aari l'absence de séchage du matériau argileux, et plus généralement avec l'ensemble omotique l'usage de l'hydratation par simple humectation. Ils partagent avec les Konta et Aari l'emploi d'un péricarpe de gousse comme estèque, tradition qu'ils ont conservée au côté des estèques en calebasse et en os, qui se raréfient dans les autres groupes au profit de l'estèque en plastique, comme chez les Aari et Konso. Les traitements de surface par brunissage et par enduction d'une décoction végétale sont comparables à la majorité de ceux employés par les populations omotiques et plus généralement méridionales. L'emploi de la variante E1 par les potières Maalé, parallèlement à une tradition de type A, indique bien la perméabilité qu'il existe entre les différentes traditions. Concernant les méthodes de l'ébauchage développées actuellement, nous supposons que les potières Maalé ont consciemment ou non préféré l'influence Konso pour affirmer leur identité en continuant de se singulariser par rapport au groupe Aari, voisin directement à l'ouest, possédant une sphère d'influence assez forte dans toute la région du Sud-Omo. L'influence konso a dû être particulièrement prégnante avec la création de l'institution *fuldo* au début du 19ème siècle qui représente une forme puissante de coopération locale, contrôlant l'artisanat et le commerce, garantissant des échanges équitables et sécurisés dans toute la région de l'Éthiopie du Sud. Le *fuldo* est décrit comme un important vecteur d'innovations et de promotion des interactions au-delà des frontières ethniques, participant ainsi pleinement à l'introduction de

nouvelles dynamiques au sein de la culture matérielle (Thubauville, 2004 : 152 ; Watson et Regassa, 2003 : 250 ; Amborn, 2005).

8.6. Amhara et Oromo Shewa, la tradition F

La tradition F se caractérise essentiellement : a) par l'emploi d'une plaque quadrangulaire préalablement obtenue par percussion, posée sur chant puis étirée pour l'ébauchage du corps supérieur ou inférieur ; b) par l'usage du colombinage pour l'ébauchage du col et du corps inférieur ou supérieur en fonction de la première phase du façonnage. Rappelons en effet que cette tradition répandue uniquement au nord de notre région d'étude se découpe en deux variantes principalement déterminées par l'ordre des phases de l'ébauchage. La variante F1, procédant au façonnage du corps supérieur en premier, est partagée par les Oromo Shewa et les Amhara, tandis que la variante F2, ayant la particularité de façonner d'abord le corps inférieur, est employée uniquement par les Amhara.

Oromo Shewa et Amhara sont installés sur les hauts plateaux centraux, au nord de notre région d'étude. Les premiers appartiennent, comme les Oromo Guji et Oromo Jimma, à la branche couchitique orientale des basses terres, tandis que les seconds font partie de la branche éthio-sémitique méridionale. En dépeignant d'abord le caractère polymorphe de chacune de ces entités et en évoquant leur histoire commune ; en soulevant ensuite les questions relatives aux particularités historiques et culturelles des groupes d'artisans potiers intégrés à la société Amhara et Oromo, nous tenterons de comprendre pourquoi ces deux groupes ethnolinguistiques différents partagent une même tradition. Puis nous reviendrons sur la spécificité de celle-ci, qui semble représenter un carrefour entre traditions couchitiques et traditions sémitiques. Enfin, nous interrogerons le développement des variantes au regard des contextes variés de production.

Le terme Amhara est employé pour désigner un groupe ethnique seulement depuis la fin du 20ème siècle. Avant cela, la signification de ce nom est variable, désignant une région circonscrite au Wollo, une personne de religion chrétienne ou issue de la noblesse, ou encore un individu parlant la langue amharique (Levine, 2003). La population d'Amhara qui émerge entre le 8ème et le 13ème siècle en Éthiopie centrale est le fruit de l'influence de populations parlant des langues sémitiques sur un substrat de langues couchitiques dont les groupes tels que les Argobba ou Agäw, aujourd'hui affiliés à la branche couchitique centrale, seraient les reliquats. Les Agäw sont particulièrement connus dans l'histoire des Amhara comme l'ethnie qui aurait adopté le christianisme mais surtout, usurpé le pouvoir au tournant du premier

millénaire et jusqu'au 13ème siècle, avant que le roi Yekunno Amlak ne monte sur le trône et réinstaure la dynastie salomonienne. Les Argobba, quant à eux, apparaissent comme le peuple proto-amhara ayant pris le contrôle des échanges entre agriculteurs des hautes terres et pasteurs des basses terres, constituant un des nombreux relais du commerce caravanier et par conséquent plus à même de se convertir à la religion islamique (Ficquet, 2010). Au tournant du premier millénaire, le territoire de langue proto-amharique ne forme donc pas un ensemble ethnique compacte. A l'instar de ce que décrit Braukämper pour l'escarpement oriental du nord de la Vallée du Rift, les hauts plateaux devaient être une mosaïque de groupes employant des langues sémitiques, couchitiques centrales et peut-être même couchitiques orientales, entretenant des relations d'interdépendance socio-économique en fonction de l'occupation de niches écologiques complémentaires et au gré des liens que tissa le commerce à longue distance au début de la période médiévale (Braukämper, 2012). L'historiographie classique désigne la période du 7ème au 13ème siècle comme un âge obscur, en raison du manque de sources écrites qui empêchent toute reconstruction des évènements, faisant suite au déclin du royaume d'Aksum. Cette période aujourd'hui désignée par les historiens comme le haut Moyen Âge, connaît l'émergence de dynasties ou familles régnant sur divers territoires de l'Éthiopie centrale. Ces élites se structurent politiquement et forment, en fonction de leurs situations géographiques, de leurs affinités culturelles et de leurs choix sociaux et religieux, de petits royaumes, états ou sultanats parmi des groupes de populations relativement hétérogènes mais qui n'attendaient manifestement qu'à être politiquement unifiées. Cette période reste néanmoins profondément marquée par « les discontinuités de l'histoire » et par « le caractère multiple de la société éthiopienne du temps » (Fauvelle-Aymar et Poissonnier, 2012). C'est donc seulement à partir du 13ème siècle que l'entité Amhara, ou proto-Amhara, semble être à associer à l'histoire du royaume chrétien qu'elle bâtit et agrandit sans cesse grâce à un réseau monastique et à une classe monarchique mobile (Derat, 2004). L'hétérogénéité des groupes constitutifs de l'entité Amhara semble ainsi similaire à celle des ethnies méridionales précédemment discutées, mais est finalement moins bien renseignée ou moins valorisée car l'histoire de la société Amhara, bien que complexe et largement tributaire de ses découpages régionaux, est avant tout l'histoire de LA dynastie salomonienne, régnant sur UN royaume chrétien. Cette histoire prend très peu en considération l'existence d'une réelle cohabitation religieuse avec des régions majoritairement musulmanes, ainsi que le syncrétisme religieux qui émane de la survivance des conceptions et pratiques directement issues des croyances préchrétiennes.

Aussi, les multiples recouvrements entre langues sémitiques et langues couchitiques sont tels, qu'il est difficile de savoir aujourd'hui quelle langue couchitique centrale et/ou orientale était employée, par exemple dans la région du Shewa avant que ne prédomine une langue ethio-sémitique par la suite « recouchitisée » avec l'installation des Oromo (Robin, 2010). Il est intéressant de relever que la langue amharique, classée dans la famille méridionale de la branche éthio-sémitique, est en cela plus proche des Guragué que de leurs voisins immédiats au nord, les Tigré (Meyer, 2011). Amhara et Tigré partagent pourtant davantage de traits culturels : à l'origine de la fondation du royaume chrétien, un système lignager patrilinéaire définissant le droit à la terre, une forte dissociation entre les différentes classes sociales du clergé, de l'armée, des agriculteurs et des artisans, un système agro-pastoral centré sur une culture céréalière cultivée à la charrue. Amhara et Tigré occupent des territoires montagneux dont les différentes altitudes créent des niches écologiques variées, mais suffisamment proches pour permettre une culture céréalière diversifiée et un élevage ovin et caprin (Smidt, 2010). L'élevage du mouton et la culture du teff, céréale endémique, sont des éléments qui ont permis aux Amhara de fortement se distinguer des populations méridionales qu'ils ont largement dénigrées pour le mode de subsistance horticole centré sur la culture de l'ensete, servant ainsi les dynamiques de domination et d'expansion du royaume.

La présence des Oromo Shewa au sud des hauts plateaux chrétiens est généralement rapportée aux grandes migrations Oromo du 16ème siècle et aux deux siècles de conflits qui s'ensuivirent. Ces évènements coïncidèrent avec la fin de la guerre entre le royaume chrétien et le sultanat musulman d'Adal (Pankhurst, 1998 : 96). Les conséquences immédiates des grands évènements du 15ème et 16ème siècle furent, une désintégration puis, une recomposition des identités qui façonnaient la périphérie immédiate du royaume chrétien (Fatagar, Dawaro…) et une séparation entre le royaume chrétien et son principal ennemi, le sultanat d'Adal. A la fin du 16ème siècle, les Oromo occupaient une grande part de la province du Shewa et du Damot et malgré l'introduction progressive des armes à feu, à la faveur des rois chrétiens, ceux-ci ne purent repousser les Oromo jusqu'à l'Awash. Au contraire, le début du 17ème siècle voit une intégration rapide de certains groupes Oromo au royaume dont la capitale est alors Gondar, à l'ouest : alliances militaires et matrimoniales, conversion au christianisme et occupation de postes clés à la cour de Gondar sont autant d'éléments qui scellèrent l'histoire des Amhara et Oromo. Au 18ème siècle, l'influence des Oromo est considérable et progressivement, les territoires Oromo au sud, dans le Wollo et au sud du Nil bleu furent intégrés ou réintégrés à l'empire (Pankhurst, 1998 : 125).

Outre cette version classique de l'histoire d'une confrontation entre les entités Amhara et Oromo, Ahmed Hassen a récemment démontré que les Oromo étaient présents depuis le 13ème siècle dans le Shewa, région centrale des hauts plateaux où nous avons en partie documenté la tradition F (Hassen, 2015). Il faudrait ainsi reconsidérer l'antagonisme des entités culturelles Amhara et Oromo, et prendre en compte qu'elles émergent sans doute sur un même substrat culturel. Il devient ainsi difficile d'affirmer que nous sommes en présence d'un processus récent d'assimilation des techniques Amhara par la population Oromo, comme nous l'avons attesté dans le cas des Yem et Oromo Jimma.

Considérant plus précisément les groupes d'artisans d'Éthiopie centrale et les processus historiques qui leurs sont propres, la situation est également complexe et nous éclaire peu. La poterie s'avère pratiquée par des groupes toujours ostracisés mais paraissant relativement hétérogènes, tantôt nommés Fuga et intégrés à la société Amhara, tantôt nommés Beta Israel et idéalisés pour la survivance de leurs croyances juives mais honnis par la chrétienté. Il existe également, et plus particulièrement dans le Shewa, un réseau de monastères d'artisans - évoqué au cours du chapitre 1 -, dont l'origine est largement discutée. On sait que les artisans devaient à la fois servir la majeure partie des populations d'agriculteurs, la suite et l'armée royale qui étaient particulièrement mobiles, ainsi que les communautés monastiques, mais on ignore comment tout cela était réellement structuré. Quant aux groupes d'artisans à rattacher à la société Oromo, il en est très peu question dans les études consacrées à l'identité de ce groupe. Nous avons précédemment décrit l'entité Waata comme particulièrement attachée à l'entité Oromo, mais un seul groupe de chasseurs d'hippopotames (Weyto) est documenté dans la tradition ancienne Amhara aux abords du lac Tana. Huntingford atteste que le groupe ostracisé d'artisans potiers au sein de la société Oromo est nommé *oda*, mais sans plus de précisions sur son origine (1956), tandis que Wayessa rapporte le nom de *tumtu* parmi les Oromo Wallaga de l'ouest, indiquant de manière très intéressante qu'ils font partie d'une classe ostracisée de laquelle ils peuvent cependant s'émanciper en performant une cérémonie rituelle nommée *luuba baasu* (2011 : 306). Reste que la technique potière, sous la forme des deux variantes que nous avons décrites, semble relativement homogène dans toute la région Amhara / Oromo des hauts plateaux. En effet, en comparant nos données à celles collectées par la mission Dakar Djibouti en 1936[72], il apparaît que les techniques d'ébauchage des potiers des monastères

[72] Ces données se présentent plus particulièrement sous la forme de huit photographies documentant quelques-unes des étapes de la chaîne opératoire du façonnage, ainsi que quelques références faites aux Falasha dans le Cahier de la Mission Dakar Djibouti (2015 : 1023). Il n'a pas été possible pour le moment d'identifier des

d'artisans du Shewa sont similaires à celles des potiers falasha (ou Beta Israel) installés dans la région de Gondar à l'ouest du pays Amhara. Une documentation plus exhaustive de la distribution des variantes au sein du groupe Amhara nous permettrait d'aller plus en avant dans la discussion des origines de ces variantes. Il faudrait chercher à savoir si la variante F1 est à corréler à la spécificité du contexte des monastères d'artisans, héritée de la tradition des falasha de l'ouest, reflétant les migrations documentées au cours du 17ème siècle, si des variantes existent dans la partie occidentale du pays Amhara, peut-être influencée par un substrat omotique ; et si la variante F2 ne correspondrait pas à une tradition plus particulièrement Oromo car nous l'avons vue également pratiquée par les Amhara de la région du Wärrä Illu (nom d'origine musulmane) qui, au cours de l'histoire, a dû constituer une des enclaves Oromo de cette partie septentrionale du pays Amhara.

La singularité de la technique potière aujourd'hui pratiquée par les Amhara et Oromo semble à première vue être le reflet des influences septentrionales, mais celles-ci portent à confusion. Comme nous l'avons précédemment souligné, la tradition des Tigré, voisins sémitiques du nord, emploie la percussion pour le moulage de la partie inférieure et l'étirement de plaques pour la partie supérieure (de Roux, 1976). Aussi, l'emprunt technique éventuel reste relativement limité puisqu'il s'agirait de remplacer la motte par une plaque, et dans le cas de la variante F2, de débuter l'ébauchage par la partie inférieure ensuite posée sur un lit de cendres, comme il est pratiqué par les Tigré, mais à partir d'une technique de moulage. Hormis ces deux éléments, les principaux traits caractéristiques de la tradition F sont ceux retrouvés dans les traditions développées par des populations de langue couchitique orientale des hautes terres : colombins posés sur la face externe ou interne amincis par étirement, fermeture du fond en repliant les bords de l'ouverture les uns sur les autres et, dans le cas de la variante F1, façonnage du corps supérieur dans un premier temps à partir du diamètre maximal. A la vue de ces éléments, nous pouvons émettre l'hypothèse que la tradition F s'ancre exactement dans le substrat couchitique de la population Amhara. Nous ne pouvons cependant complètement exclure que ces traits soient le fait d'une diffusion en provenance de groupes sémitiques qui, au gré des grandes migrations ayant lieu entre le 15ème et le 16ème siècle, auraient été par la suite submergés par les Oromo ou assimilés aux entités recomposées telles les Hadiyya, Guragué,

descriptions plus précises de la chaîne opératoire dans les archives de la mission. En l'état, une photographie en particulier nous permet d'attester que les potières Falasha façonnent les jarres en deux temps, à commencer par la partie inférieure, et employant la technique du colombinage. La photographie montre très exactement le moment où la potière pose un gros colombin sur la face interne de la partie inférieure à consistance cuir déposée sur un support rotatif couvert d'un lit de cendres.

Sidama et Burji. Ces groupes sémitiques, distincts de ceux installés plus au nord car issus de migrations d'origines différentes, auraient survécu au travers des éléments innovants qu'ils auraient introduits auprès de groupes couchitiques adoptant complètement ou partiellement ces caractéristiques nouvelles, à l'image de la singularité de la technique d'ébauchage développée par les Guragué.

Par ailleurs, il est intéressant de souligner que la tradition F, et plus particulièrement la variante F1, est similaire aux techniques employées par la population couchitique Oromo Waata du Kenya, ainsi que par la population Bantu Meru Tiginia des régions centrales du Kenya (M'Mbogori, 2015). Les historiens avancent que ce groupe Oromo Waata serait originaire de l'Éthiopie du Sud et aurait migré au Kenya entre le 16ème siècle et le 19ème siècle. Ce constat vient appuyer l'hypothèse d'une origine couchitique orientale des principales caractéristiques de la tradition E et F, mais ne dément pas non plus l'influence que des groupes sémitiques aient pu avoir, au tournant du premier millénaire, sur les traditions potières de l'Éthiopie centrale.

Sans attendre davantage de renseignement sur le sens de circulation des singularités des méthodes de l'ébauchage, il est intéressant d'observer la distribution des techniques employées pour les autres étapes de la chaîne opératoire, afin d'une part, de relativiser l'homogénéité des traditions Amhara et Oromo et, d'autre part, de rediscuter de la diffusion des traits caractéristiques de la tradition Amhara au regard de l'influence socio-politique et culturelle majeure que le royaume chrétien a eu au cours de l'histoire sur les régions méridionales.

Du point de vue de la préparation de l'argile, Oromo Shewa et Amhara ont en commun une hydratation des matériaux argileux caractérisée par l'emploi de l'imprégnation, procédé également utilisé par les Guragué, les Kambata, les Sidama et les Konso, groupes d'origine couchitique orientale des hautes terres ou influencés par eux. Par contre, l'emploi de l'immersion distingue les deux groupes partageant la tradition F, alors qu'il associe les Amhara avec les Sidama et les Konso. Ces derniers montrent un usage particulièrement intéressant de l'immersion, en cela qu'elle n'est pas appliquée à une des argiles servant au mélange, mais à une petite quantité du mélange préalablement séché et moulu. Elle semble ainsi refléter la circulation de traits singuliers appliqués à des contextes de pratique par ailleurs différents. L'usage du pilon et mortier distingue de manière exclusive la tradition Amhara des autres groupes ethniques, alors que la percussion lancée est également employée, dans sa version percussion d'un bâton sur un tas d'argile répandue à terre, par les groupes périphériques, tandis que les populations méridionales les plus éloignées emploient la meule. Cette dichotomie

nord/sud, plus qu'omotique/couchitique, est intéressante car elle se retrouve, mais jamais avec exactement les mêmes recouvrements, dans l'outillage et les techniques de traitement de surface. Concernant l'outillage, l'usage d'une pièce de cuir distingue les groupes du nord des groupes du sud qui, eux, se singularisent par l'emploi d'une pièce textile ou d'un péricarpe de gousse. Là aussi, Amhara et Oromo Shewa se distinguent nettement car la particularité d'employer une estèque en os chez les Oromo, tradition que nous avons vue à rapporter éventuellement à des enjeux symboliques liés aux valeurs pastorales, ne se retrouve pas chez les Amhara, alors même que certaines potières ont conservé la batterie traditionnelle d'outils incluant estèques en bois et en calebasse.

Concernant les traitements de surface : au nord, Amhara et Guragué sont les seuls à ne pas employer l'enduction d'une décoction végétale qui caractérise le Sud. Parallèlement, ils ont en commun la recherche d'une brillance et d'une surface soyeuse grâce à la multiplication voire la répétition des opérations de compactage, associées à la technique de l'enfumage. Cette dernière semble héritée de traditions anciennes venues du nord, que nous connaissons plus certainement sur les sites aksumites de la période antique. En l'état, il est difficile de savoir si ce trait est le fruit d'une plus lointaine influence méroïtique ou yéménite.

La diffusion de ces caractéristiques septentrionales auprès des groupes méridionaux semble ne pas avoir impacté de la même manière les différents groupes ethniques qui ont souvent fait le choix de l'une ou l'autre de ces caractéristiques. Certains semblent en effet avoir adopté la recherche de brillance (Kambata et Wolayta), tandis que d'autres, employant seulement le brunissage à l'instar de la majorité des populations méridionales, ont adopté l'enfumage seul (Yem et Sidama). A nouveau, les Oromo Shewa se distinguent complètement des Amhara, développant des caractéristiques typiques du Sud (enduction d'une décoction végétale) et même identiques à celles des Oromo Jimma (simple engobage suivi d'un lustrage). Il semblerait ainsi, dans les deux cas Oromo Shewa et Jimma, que l'homogénéité des techniques d'ébauchage soit le fait d'un substrat culturel commun ou d'un processus d'assimilation que ne cherche pas à traduire l'aspect général d'une production qui tendrait davantage à afficher la singularité de l'identité.

9. Conclusions

Au travers de la classification des chaînes opératoires documentées auprès de 13 groupes ethniques, nous avons posé les bases d'un travail descriptif et analytique permettant de mettre en relief la complexité des éléments constitutifs des traditions de façonnage présentes le long de la Vallée du Rift et les différentes combinaisons qui forment la pluralité des traditions quasi propres à chaque groupe ethnique, ou à des groupes ethniques voisins sur la base d'emprunts anciens ou récents. Malgré la complexité des constructions historiques et ethnolinguistiques, une cohérence dans la distribution des traits techniques a été dégagée et plusieurs hypothèses ont été avancées. Cette distribution nous a d'abord permis de mettre en avant une dichotomie existant entre des traditions « omotiques » et des traditions « couchitiques orientales », qui se mêlent à différents niveaux en fonction des trajectoires historiques des groupes ethniques et intègrent aussi l'emprunt de traits vraisemblablement propres à des traditions « sémitiques ». Ces distinctions sont également visibles au sein des procédés de préparation de l'argile, et particulièrement au regard des méthodes employées pour l'hydratation des matériaux argileux. La distinction humectation *versus* immersion / imprégnation permet de clairement dissocier les traditions A et F représentant bien les divergences entre traditions « omotiques » et traditions « couchitiques orientales ». De manière synthétique et pour conclure, nous reviendrons sur ces deux grandes catégories de techniques et méthodes d'ébauchage, puis nous verrons comment au sein de chacune d'elles les traditions se distinguent, s'entremêlent, reproduisent ou non les frontières ethnolinguistiques. Enfin, nous résumerons les faits et interrogations relatifs aux processus d'assimilation culturelle élaborés par les Oromo et, en parallèle, à l'existence singulière d'un groupe Waata venant brouiller les pistes des frontières établies.

Les traditions « omotiques », plus particulièrement répandues à l'ouest de notre zone d'étude et comprenant les traditions A, B et C, se caractérisent généralement par les traits techniques suivants qui, cependant, ne sont pas employés de manière systématique selon le développement particulier des variantes ou l'adoption tardive d'autres traits techniques : un phasage de l'ébauchage du fond jusqu'au col, le modelage par étirement, le colombinage par écrasement ou l'absence de colombinage, et le rabotage du fond comme opération de mise en forme finale. Les traditions « couchitiques orientales », plus particulièrement répandues au nord et à l'est de notre zone d'étude et comprenant les traditions D, E et F, se caractérisent par les traits techniques suivants dont l'occurrence varie également en fonction des influences postérieures : un phasage de l'ébauchage en deux temps, le colombinage par étirement posé sur face interne

ou externe en fonction du profil, mais plus singulièrement sur face externe avec étalement de l'argile au pouce pour la jointure ; et la fermeture du fond en rabattant les bords les uns sur les autres. L'ébauchage initial de ces traditions « couchitiques orientales » se fait dans le Sud par modelage par étirement, reflet d'une certaine parenté que nous pourrions plus généralement attribuer à l'homogénéité d'un substrat ancien « couchitique », du fait que les langues omotiques soient également appelées « couchitiques de l'ouest » ; et que cette technique s'oppose à la technique de l'étirement d'une plaque que nous supposons d'origine sémitique - étant donné la forte influence que des groupes de langues sémitiques ont eu dans l'histoire des entités Amhara et Guragué. Nous insistons sur la pluralité des groupes ou des origines sémitiques car ces deux ethnies n'emploient pas du tout les mêmes modalités techniques : étirement d'une plaque circulaire pour les Guragué, étirement d'une plaque quadrangulaire posée sur chant pour les Amhara. Quant à savoir si l'influence de ces groupes a circulé depuis le nord (influence chrétienne) ou depuis l'est (influence musulmane), il est tout à fait impossible de statuer, étant donné le manque de sources écrites et archéologiques sur les flux de migrations des populations au cours du premier millénaire et la disparition ou l'assimilation de la plupart des groupes sémitiques essaimés jusqu'en Éthiopie centrale. Il est par ailleurs intéressant de souligner que la présence de l'ensete plus au nord que la limite actuelle, prouve une mixité culturelle et une perméabilité des groupes différentes de ce que l'on connaît actuellement, facilitant la diffusion de traits sémitiques aussi bien auprès des traditions « couchitiques orientales » que de celles « omotiques ». Les caractéristiques typiques d'une origine sémitique pourraient être le support de rotation couramment employé au nord et la plus grande part accordée au colombinage, mais également les techniques de façonnage des larges plaques de cuisson, ou encore l'enfumage. À l'image des méthodes de l'ébauchage, ces éléments pourraient être des traits diffusés par des groupes de langues sémitiques venus du nord, comme de l'est, pour des raisons diverses : fuite des persécutions, migrations saisonnières, grandes migrations, commerce à longue distance et en différentes vagues au cours des deux précédents millénaires.

La tradition « omotique » se divise en trois principales branches qui reflètent les distinctions linguistiques sans doute en partie induites par des espaces géographiques facilitant ou non la circulation des peuples et par des influences extérieures diverses, créant des ensembles culturels relativement homogènes. 1) La branche du nord regroupe les populations Yem, Guragué et Kambata, respectivement de langue omotique, sémitique et couchitique orientale des hautes terres, mais toutes avec un fort substrat culturel omotique. Leurs groupes endogames d'artisans

potiers nommés Fuga seraient plus ou moins apparentés, le territoire Kambata étant reconnu comme un « centre ancien des Fuga » (Braukämper, 1983 : 38) et les migrations entre ces trois régions encore attestées récemment. Ils ont leur propres clans, coutumes, code législatif et outre leur rôle socio-économique majeur auprès de l'ensemble des classes sociales, ils entretiennent des responsabilités religieuses, rituelles et symboliques très importantes. Certains de ces éléments sont des indices forts de la parenté existant entre les potiers de ces trois groupes, tandis que d'autres, comme par exemple les cultes aux esprits et déités propres aux potiers de chacun des groupes ethniques, ou encore la revendication d'origines septentrionales ou locales, sont des éléments induisant l'hétérogénéité culturelle de ces groupes, à rattacher plus particulièrement à l'histoire de leur groupe ethnique. Celle-ci explique en partie la diversité des traits empruntés qui, malgré le substrat omotique commun, fondent les singularités de chacune de ces trois traditions. La tradition Kambata par exemple a été largement influencée par la tradition omotique centrale, que nous décrivons ensuite. La tradition Guragué a procédé à l'emprunt d'une technique d'ébauchage tout à fait originale dont nous ne connaissons la provenance - outre l'hypothèse d'une origine sémitique. Enfin, comparées par exemple à la tradition C, ces traditions semblent toutes les trois présenter une influence des traditions « couchitiques orientales » : Yem et Guragué dans la part importante prise par le colombinage, dont le procédé par écrasement reste néanmoins caractéristique de la tradition « omotique » ; Kambata dans l'adoption des éléments de la tradition D, soit le colombinage par étirement et une préférence pour la mise en forme du fond sans rabotage (Pankhurst et Freeman, 2003 ; Burstof, 2007). 2) La branche centrale des traditions « omotiques » regroupe les populations Konta, Dawro, Gamo, Wolayta et Maalé au travers de l'emploi de la tradition C. Ces groupes ethniques ont en commun d'appartenir à la famille Ometo, de nommer Mana leurs groupes d'artisans, mais sont assez assez hétérogènes tant dans leurs origines que dans leurs pratiques socio-culturelles. La grande mobilité de ces groupes d'artisans serait à l'origine de la tradition C. Parallèlement, le recouvrement relativement récent des peuples couchitiques par des groupes Ometo, sur les franges méridionales de leur territoire, pourrait expliquer la coexistence de la tradition C avec la tradition D, par exemple chez les Wolayta et les Gamo. 3) La branche méridionale se singularise par la tradition A' employée par les Aari dont nous avons décrit l'isolement géographique, les spécificités linguistiques et culturelles et les forts liens entretenus davantage avec les populations pastorales situées au sud de leur territoire. Au voisinage de la forte identité des Aari, il semblerait que les Maalé aient choisi pour s'en

distinguer plus certainement l'emprunt des traits caractéristiques de la tradition Konso, progressivement étendue à l'ensemble de la production.

La tradition « couchitique orientale » ne semble pas présenter de branches distinctes en cela que les variations observées seraient davantage le fait de l'adoption de différents traits extérieurs que des variantes émanant du développement en parallèle de traditions. Il convient donc de décrire à quel carrefour se situe chacune des variantes de cette tradition.

La coexistence des traditions « omotiques » et « couchitiques orientales » sur l'escarpement occidental sud de la Vallée du Rift éthiopien fait l'objet de deux hypothèses : soit elle est le résultat de la pluralité des constructions ethniques et des influences des Sidama sur les Wolayta et Kambata au travers d'un réseau dense de migrations d'artisans ; soit elle est héritée d'une population couchitique orientale ensuite assimilée par les Ometo. La tradition D2 revêt des caractéristiques comparables à celles des Sidama et Konso, mais a également développé ses propres spécificités, sans doute influencées par les méthodes Ometo telles que le phasage de l'ébauchage à partir du corps inférieur qui aurait par la suite pu être adopté par les Sidama. Il reste pour le moment impossible de savoir de quelle tradition relevaient ces populations couchitiques installées sur le versant ouest de la Vallée du Rift et il n'est pas non plus possible de conclure quant à l'ordre de recouvrement des traditions, sachant que les échanges peuvent être multidirectionnels et réciproques, et que le substrat couchitique n'aurait pu être qu'un terrain fertile à l'adoption de traits apparus bien plus tard, au gré des migrations et brassages du 16ème siècle. Un fait avéré est que la tradition Konso a été importée par des populations Burji ayant migré depuis l'est, suivant des trajectoires de migrations similaires à celles de l'un des groupes Sidama. C'est précisément cette origine commune des hautes terres orientales qui nous permet de poser l'hypothèse que l'étirement de colombin, ainsi que la fermeture du fond en repliant les bords les uns sur les autres sont des éléments caractéristiques d'une tradition distincte. Elle pourrait être originaire de cette entité ancienne Hadiyya et autres groupes apparentés du centre-est de l'Éthiopie, aux origines diverses, sémitiques, couchitiques centrales et orientales, mais à la fois caractérisées par une certaine homogénéité culturelle et surtout socio-économique. Ces groupes dispersés en tous sens à partir du 16ème siècle auraient participé à construire la complexité de la distribution actuelle des traditions. Nous pourrions également envisager qu'ils appartenaient à un substrat culturel plus largement répandu, à l'image des pratiques tumulaires documentées à l'est (Chercher) comme à l'ouest (Shay) de la partie nord de la Vallée du Rift parmi des sociétés du Haut Moyen-Âge qu'il est encore difficile de

caractériser. C'est à partir de ce substrat culturel fort que se serait développée la tradition Amhara ensuite teintée des influences d'une tradition sémitique, visible dans l'emprunt de quelques traits des traditions septentrionales du Tigray.

Par ailleurs, de manière intéressante, Braukämper souligne qu'en pays Kambata, les Fuga sont défendus, de par leur statut, de participer aux conflits armés. Étant donné la position clé des artisans dans le système de production, cette situation était sans doute vraie ailleurs. De plus, l'isolement géographique de leurs habitations par rapport au village principal aurait également été un élément les protégeant des raids guerriers ou esclavagistes. Ces indices appuient l'apparente continuité des traditions malgré les évènements historiques déstabilisant la région, dont le renouvellement ethnoculturel des populations lors de la grande migration des Oromo Macca dans l'ouest du pays. Ceux-ci, arrivés comme pasteurs avec leur culture matérielle légère, ont eu tout intérêt au fil des décennies à intégrer les populations d'artisans et à partager le savoir-faire de leurs traditions « omotiques » au moment où ils adoptaient un nouveau mode de vie agro-pastoral.

La question de l'emploi de la tradition « couchitique orientale » par des potières Oromo Shewa est plus délicate : soit ce groupe ethnique aurait depuis le premier millénaire participé à bâtir le substrat culturel dont émane cette tradition, aux vues de la coexistence et de l'imbrication historique des populations Amhara et Oromo ; soit le processus d'assimilation des artisans et d'adoption des traditions entre Oromo Shewa et population Amhara serait identique à celui décrit pour les Oromo Jimma et Yem, ce qui expliquerait qu'ils emploient les mêmes traits singuliers d'origine sémitique – étirement de la plaque, rotation. Il faut également envisager que les Oromo aient pu migrer accompagnés de groupes d'artisans Waata dont les traditions « couchitiques orientales », à la vue de celles des groupes du Kenya (impliquant l'usage d'un support rotatif qui ne soit pas forcément un trait adopté du nord) aient été initialement assez proches des traditions Amhara, facilitant l'adoption des caractéristiques septentrionales. L'existence de ces groupes de chasseurs potiers Waata d'une part, affiliés aux Oromo, d'autre part naviguant dans les territoires « omotiques », est un élément supplémentaire qui complexifie notre compréhension de la circulation des traits techniques. Nous avons émis l'hypothèse que les potiers Waata affiliés aux Oromo Guji et aux Gédéo sur le versant oriental de la Vallée du Rift auraient migré depuis le versant occidental avec une tradition spécifiquement omotique. Leur singularité à employer la rotation pourrait provenir de la partie nord de l'ensemble omotique, lui-même influencé par une circulation de ce trait depuis l'Éthiopie septentrionale,

ou être le fait de l'adoption de ce trait auprès d'un autre groupe Waata de tradition « couchitique orientale » possédant déjà la rotation. On peut se demander si la dissociation de ces deux grandes familles de traditions ne remonterait pas à la distinction de deux branches Waata, à l'image des populations Oromo dont la diversité est fondamentalement ancrée dans la scission entre les groupe Borana et Barrentu ayant développé, au cours de leurs trajectoires historiques propres, des systèmes économiques et culturels fort différents en fonction des populations rencontrées, assimilées ou combattues.

Ces multiples interrogations et hypothèses montrent bien les limites de notre discussion et révèlent l'extrême complexité de la circulation des traits techniques, perspectives qui pourront néanmoins être approfondies de manière plus systématique sur le terrain, au regard des éléments méthodologiques et des pistes de réflexion maintenant établies. Les recherches doivent également se poursuivre en intégrant les données archéologiques encore rares, mais de plus en plus nombreuses dans ces régions centrales de l'Éthiopie. En effet, si ces référentiels ethnographiques peuvent enrichir notre lecture analytique des répertoires archéologiques, en retour les conclusions produites par ces données archéologiques devraient également permettre, au fur et à mesure de l'avancement des travaux, de mieux comprendre la circulation ethno-historique de ces traits techniques. Le chapitre suivant est une première pierre sur ce chemin. Comme toujours, il faudra être attentif à dissocier les niveaux d'interprétation propres à chacune des étapes de la chaîne opératoire. Notre étude a, en effet, à nouveau démontré dans ce contexte éthiopien que les techniques d'ébauchage répondent à des dynamiques qui ne sont pas celles des techniques de traitement de surface ou des techniques décoratives. Au contraire, nous avons observé comment ces deux dernières étapes peuvent être employées par certains groupes pour se différencier des entités avec qui ils partagent une technique d'ébauchage, et mieux s'affilier à un groupe culturel dont la technique d'ébauchage est complètement différente. Les enjeux qui sous-tendent ces dynamiques semblent participer de la construction subjective des identités ethnoculturelles et/ou des attentes des consommateurs. Ceci a été observé pour les traitements de surface chez les Oromo Jimma et Shewa, qui se trouvent également dans le partage d'un répertoire décoratif riche entre les potiers voisins Sidama et Oromo Guji qui, par ailleurs, ont peu d'accointances quant à leur technique d'ébauchage.

CHAPITRE 4 – RÉFÉRENTIEL ETHNOGRAPHIQUE ET EXPÉRIMENTAL

Ce travail de documentation et de classification des traditions potières actuelles répond à un objectif ethnoarchéologique qui est la constitution d'un référentiel ethnographique et expérimental de macro et microtraces sur lequel pourrait s'appuyer la lecture technologique des assemblages céramiques en général, et en particulier celle des collections issues des contextes de l'archéologie éthiopienne. Les microtraces et macrotraces produites par certaines actions techniques ont fait l'objet de plusieurs descriptions depuis les années 1960 et de travaux davantage approfondis à partir de matériel ethnographique ou expérimental depuis les années 2000 (Livingstone Smith, 2001 ; Gelbert, 2003 ; Martineau, 2010 ; Lepère, 2014 ; Lara, 2017). L'ouvrage de synthèse de V. Roux publié en 2016 fait état des connaissances accumulées jusqu'alors et illustre l'avancement méthodologique en proposant un protocole de description des traces macro et microscopiques basées sur des grilles descriptives systématiques issues de l'analyse des paramètres et des variables à même d'enregistrer les déformations et transformations subies par la pâte (2016 : 181). La constitution de notre référentiel s'appuie sur cette méthodologie et ses descriptions sur sa terminologie. Nous ne reviendrons pas sur les attributs diagnostiques déjà largement documentés tels ceux du colombinage ou du rabotage, nous concentrerons notre propos sur des observations inédites permettant d'affiner ou de compléter les acquis dans le but de composer un répertoire de traits pertinents et une grille de lecture adaptée aux traditions étudiées et à la nécessité de les distinguer. Nos observations reposent sur du matériel ethnographique et sur du matériel expérimental de terrain. L'observation microscopique de la porosité visible en plan radial nous permettra d'abord d'exposer les possibilités de particulariser certaines techniques et procédés de l'ébauchage. Nous discuterons ensuite de la multiplicité des états de surface après finition, avant de décrire plus précisément les attributs diagnostiques relatifs aux traitements de surface rencontrés au sein des traditions documentées. Nous conclurons quant à la nécessité de multiplier et de combiner les observations micro et macroscopiques sur les différentes parties bien renseignées d'un récipient pour véritablement reconstituer la variabilité des chaînes opératoires.

1. Ebauchage

1.1. Colombinage

Les différentes techniques de colombinage se sont imposées très tôt comme des variations techniques significatives des traditions étudiées. Une approche expérimentale de terrain nous est apparue être la meilleure solution pour observer de manière précise les microstructures résultant de ces différentes techniques. C'est ainsi que nous sommes retournés sur les lieux de nos enquêtes en pays Aari, Maalé, Amhara et Guragué, avec du colorant noir à ajouter à la pâte pour faire une partie des colombins. Les potières ont rapidement compris notre objectif et ont accepté de se plier à l'exercice d'employer alternativement les deux argiles, la pâte habituelle et la pâte colorée, au fur et à mesure de la pose des colombins.

Les traits diagnostiques fournis par la microporosité, observée en plan radial et relativement aux différentes techniques de colombinage ont été mis en évidence à partir de ce référentiel expérimental. Ils permettent de distinguer entre le colombinage par écrasement - pose sur face interne / étirement horizontal - et le colombinage par étirement - pose sur face interne ou externe / étirement vertical. Ces deux techniques de colombinage différencient les traditions A et B des traditions D, E et F, ce qui revient à distinguer les deux grandes familles techniques dont nous avons précédemment discuté. Nous retrouvons les mêmes tendances que celles observées dans le cas de l'étirement vertical *versus* horizontal. Le colombinage par écrasement se traduit par des fissures dont l'orientation est oblique (fig. 4.1 et 4.2), tandis que le colombinage par étirement se distingue par des fissures verticales linéaires subparallèles aux parois (fig. 4.3).

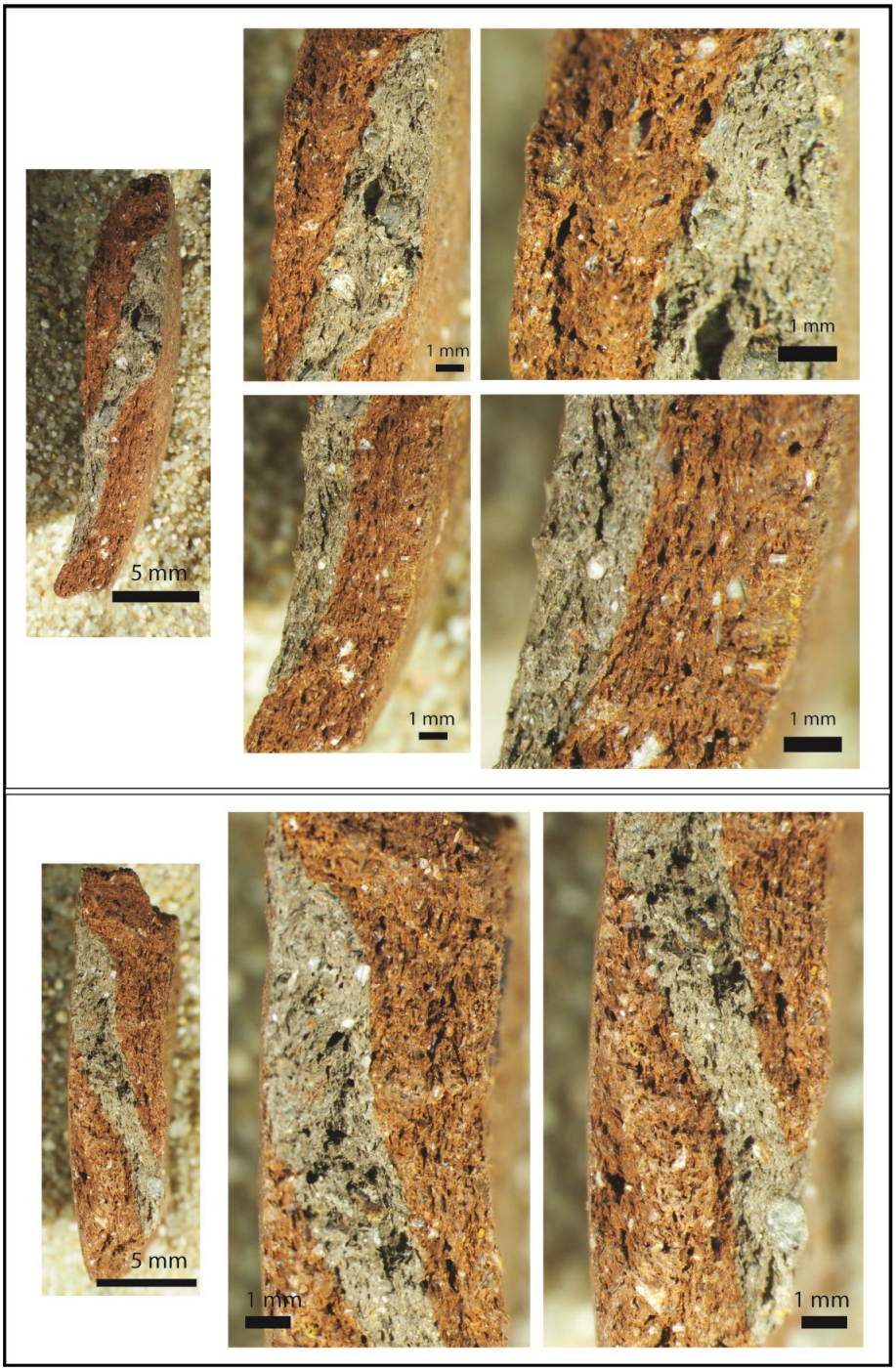


Fig. 4.1. Vues microscopiques en plan radial de l'épaule d'une cafetière, *jabana* – Guragué, tradition B, colombinage par écrasement, expérimentation. Les joints de colombins et le système poral dans son ensemble présentent une orientation clairement oblique courant de bas en haut de la face interne à externe qui transcrit la pose d'un colombin sur face interne étiré selon des gestes horizontaux. L'agencement en S de ce colombin, la distance courte entre les deux jointures, ainsi que la structure subcirculaire de la microporosité visible dans sa partie haute, expriment la déformation d'un colombin de faible épaisseur soigneusement roulé.

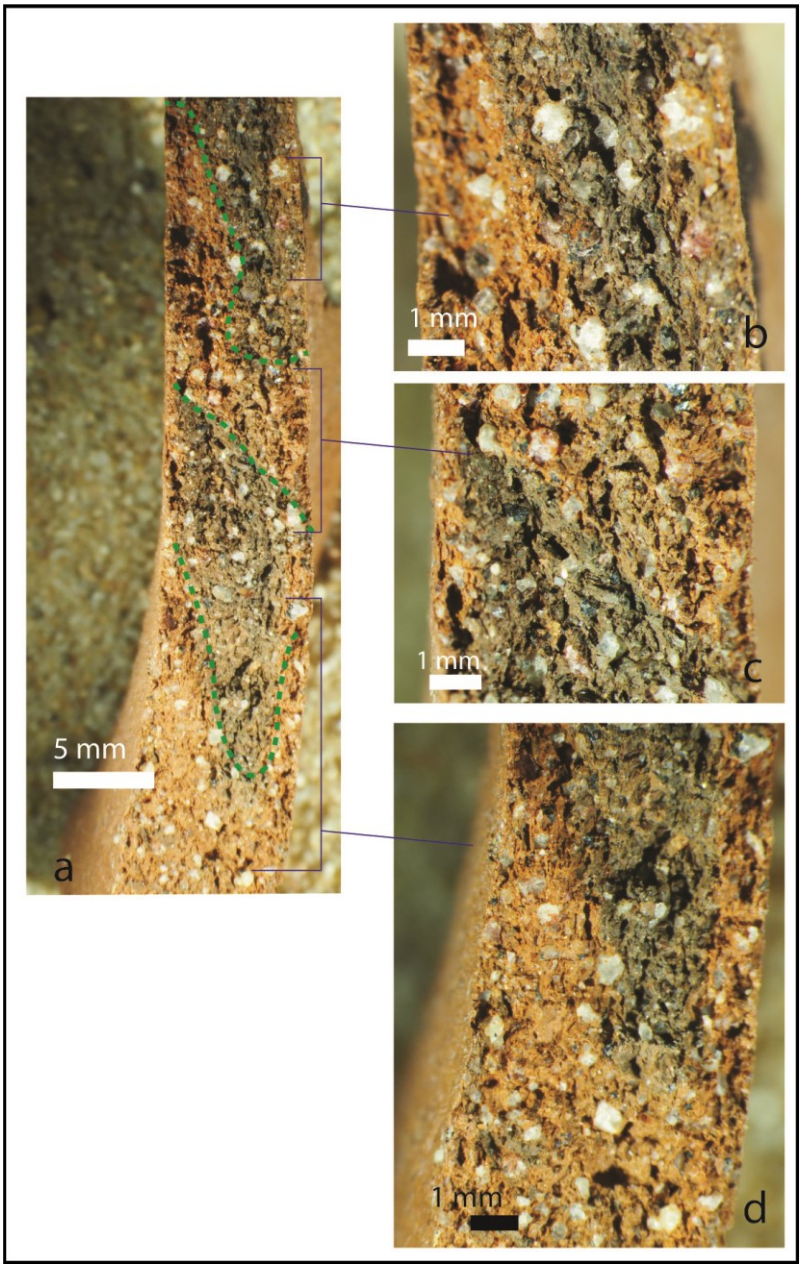


Fig. 4.2. Vues microscopiques en plan radial du col d'un pot, *til* – Aari, tradition A', colombinage par écrasement, expérimentation. Les jointures de colombins présentent une orientation clairement oblique courant de bas en haut de la face interne à externe qui transcrit la pose de colombins sur face interne étirés selon des gestes horizontaux. L'orientation plus ou moins diagonale et non parallèle de ces jointures, ainsi que la courte distance entre elles, indiquent la déformation de colombins non roulés, de faible épaisseur.

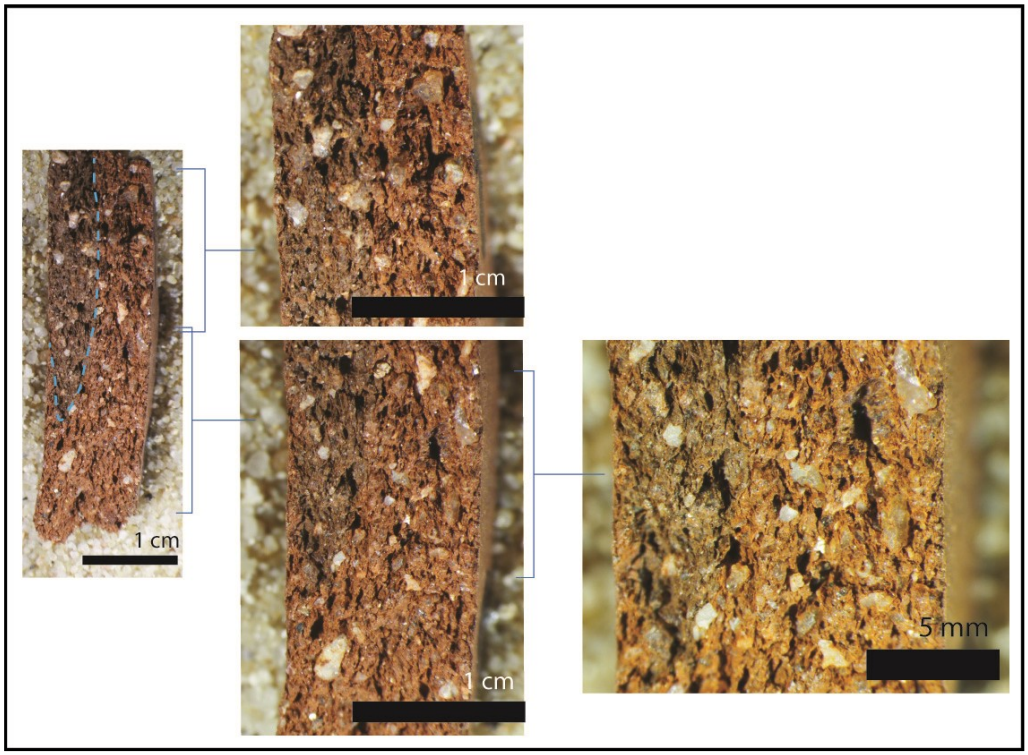


Fig. 4.3. Vues microscopiques en plan radial de l'épaule d'un pot à col, *Samo Oto* – Maalé, tradition E, colombinage par étirement, expérimentation. Les joints de colombins et le système poral présentent une orientation clairement verticale subparallèle aux parois qui transcrivent la pose d'un colombin sur face externe étiré selon des gestes verticaux. Aucune fissure ne suit exactement la jointure du colombin, mais de petites cavités polyconcaves sont visibles le long de la jointure.

Les différences que nous pouvons observer entre les microporosités propres au colombinage par écrasement nous permettent de discuter de la forme initiale du colombin et de corroborer les observations faites par nos prédécesseurs (Gomart, 2012 : 74 ; Roux, 2016 : 205). Dans le cas d'un colombin soigneusement roulé, la microporosité se caractérise par des fissures obliques fines et sinueuses avec l'apparition d'une partie subcirculaire reflétant la déformation superficielle du colombin lors de son ébauchage précédant la pose (fig. 4.1). Dans le cas d'un colombin non formé - non roulé -, la porosité reste oblique mais les fissures des jointures inférieure et supérieure de chaque colombin ne sont pas parallèles les unes aux autres, leur orientation variant entre des diagonales plus ou moins obliques (fig. 4.2).

Nos observations conduites sur du matériel expérimental montre enfin la difficulté à parfois repérer les jointures de colombins, qui apparaissent non pas sous forme de fissures, mais de petites cavités polyconcaves. En l'absence de colorant, il aurait été très difficile de repérer les jointures de colombins étirés (fig. 4.3). L'étude des assemblages archéologiques doit s'adapter à cette réalité en combinant les différents niveaux d'observation, si bien qu'il est indispensable de considérer également les macrotraces de l'opération de colombinage : fractures

préférentielles, irrégularité du profil et relief marqué par l'ondulation rythmique de la paroi, surépaisseurs ou fissures concentriques - ourlets de colombins - (Roux, 2016 : 200). La pertinence de ces traits est à coupler à l'observation d'une orientation préférentielle de la microporosité : oblique *versus* verticale, pour émettre l'hypothèse quant à l'emploi de la technique du colombinage, par écrasement *versus* par étirement.

1.2. Microporosité du fond, un indice déterminant

Les variations des techniques et méthodes d'ébauchage que nous avons mises en évidence au sein des traditions étudiées peuvent être identifiées à partir de la structure de la microporosité visible au niveau du fond du récipient, l'ébauchage de ce dernier étant en effet corrélé aux techniques et au phasage de l'ébauchage employé pour le reste du corps. Notre étude a permis de mettre en évidence une série de traits diagnostiques distinguant une ou plusieurs traditions, néanmoins certains, polysémiques, sont à croiser avec des observations à effectuer sur d'autres parties du récipient.

1) La microporosité du fond présente un réseau de vésicules fines ou plus larges, allongées ou non, ne possédant aucune orientation préférentielle (fig. 4.4.a). Une orientation aléatoire du système poral est associée à la technique du modelage par étirement. Cet attribut est interprété en termes de pressions différentielles apparues durant le creusage d'une motte généralement déposée dans un tesson. Il est propre aux traditions A1 et A2.

2) La microporosité du fond présente un réseau de vésicules allongées subparallèles aux parois (fig. 4.4.f). Cet attribut est caractéristique d'un étirement effectué selon des gestes verticaux, propre aux traditions D, E et F.

3) La microporosité du fond présente simultanément des vésicules fines à très fines obliques et/ou subparallèles aux parois et des pores larges ou bien plus petits (fig. 4.4.b, c, d et e). La lecture de ce type de microporosité est moins évidente car elle apparaît combiner orientation aléatoire et aplatissement du système poral. Ces caractéristiques sont interprétées en termes de pressions différentielles et peuvent apparaître au cours d'opérations différentes : soit lors de l'ébauchage du fond réalisé à partir de la masse d'argile - assise de la motte - restée à la base de la partie inférieure, par un jeu de pressions incluant compression avec le poing sur face interne ou faibles percussions sur face externe, propre à la tradition C (fig. 4.4.c, d et e), soit lors de l'ébauchage d'une plaque réalisé par percussion, propre à la tradition B (fig.

4.4.b). Cette dernière opération devrait présenter plus clairement les stigmates de la compression par percussion tels qu'ils ont été décrits par V. Roux (2016 : 212) : des réseaux de vésicules fines allongées dont l'orientation est subparallèle aux parois et des figures de compressions à la périphérie des inclusions grossières, mais nous supposons que les percussions exercées dans ce cas avec le plat de la main sont moins fortes que dans le cas de la technique du moulage ou du battage, faisant apparaître un aplatissement du système poral bien moins important. Ainsi, pour différencier la tradition B de la C, présentant toutes deux une combinaison similaire de stigmates au niveau du fond, il est nécessaire de poursuivre les observations sur les sections adjacentes. Dans le cas de la tradition C comme de la tradition A, la microporosité du corps inférieur présente les stigmates de l'étirement vertical : des vésicules allongées subparallèles aux parois. Ils se retrouvent sur toute la hauteur du récipient jusqu'au niveau du col - ce qui singularise la tradition C de la A (fig. 4.5. a et b). Dans le cas de la tradition B, la microporosité du corps inférieur présente des vésicules allongées dont l'orientation préférentielle est oblique, ce qui correspond à l'étirement de la plaque par un mouvement de translation horizontale, et permet finalement de bien distinguer cette technique d'ébauchage (fig. 4.5.c).

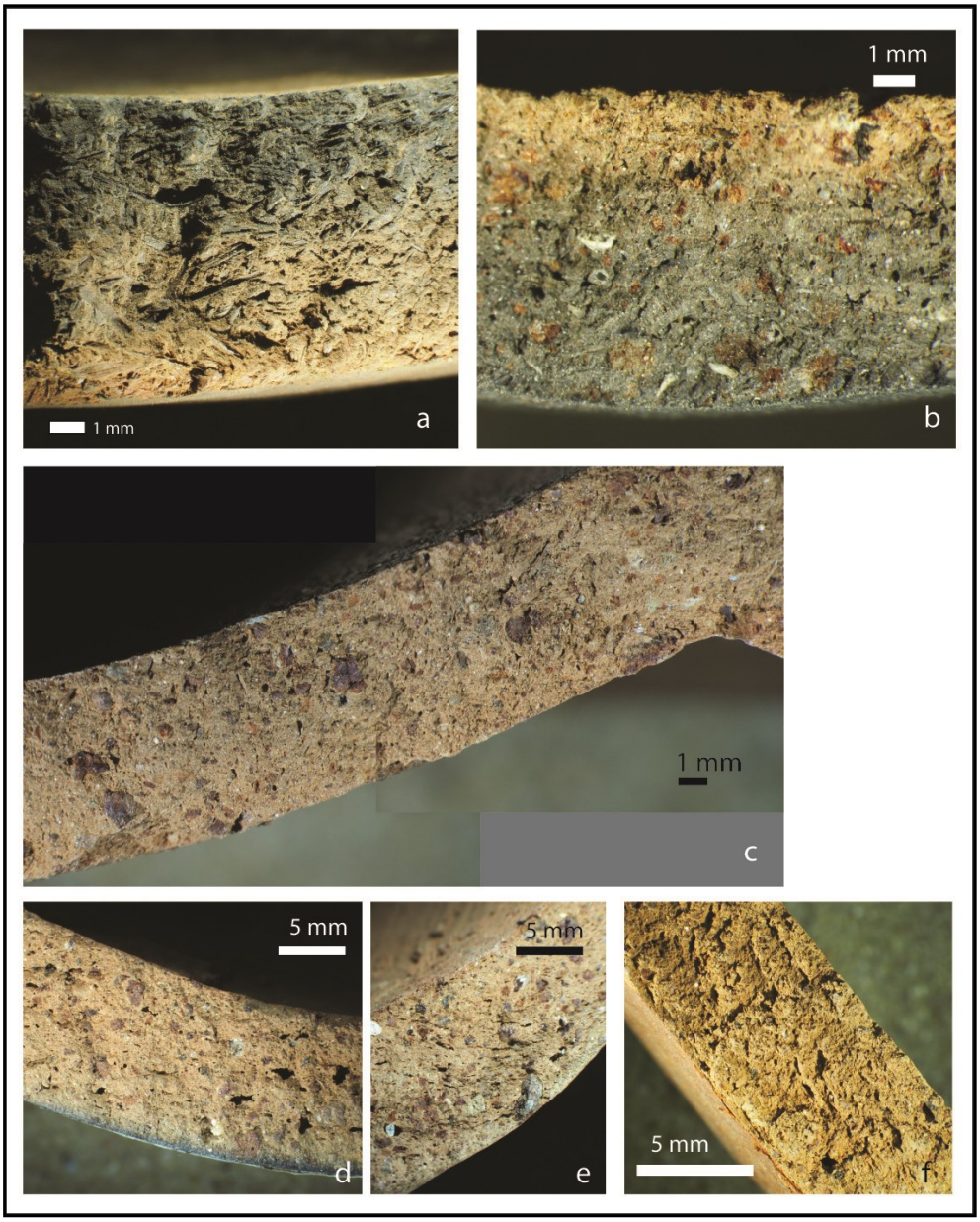


Fig. 4.4. Vues microscopiques en plan radial des fonds de vases relevant de traditions différentes : a) Section du fond d'une jarre *xiibe* - Oromo Jimma, tradition A2, modelage par étirement -, l'orientation aléatoire du système poral est un attribut du modelage par étirement ; b) Section du fond d'une jarre *washer* - Guragué, tradition B, étirement à l'horizontale d'une plaque -, le système poral présente des vésicules fines à très fines dont l'orientation semble aléatoire ; c) Section du fond d'un pot à col *lugumua* - Kambata, tradition C, modelage par étirement -, caractérisée par l'orientation oblique de vésicules plus ou moins fines et de petits pores qui traduisent le jeu de pressions différentielles effectuées lors de la mise en forme du fond (cf. variante de la tradition C, chapitre 2) ; d) et e) Section du fond d'un pot à col *zaale* - Kambata, tradition C, modelage par étirement -, caractérisée par l'orientation aléatoire de très fines vésicules et par la présence de pores plus larges qui traduisent le jeu de pressions différentielles effectuées lors de la mise en forme du fond ; f) Section du fond d'une jarre, *insla* – Kambata, tradition D, colombinage par étirement -, dont les vésicules allongées subparallèles aux parois constituent les stigmates de l'étirement vertical.

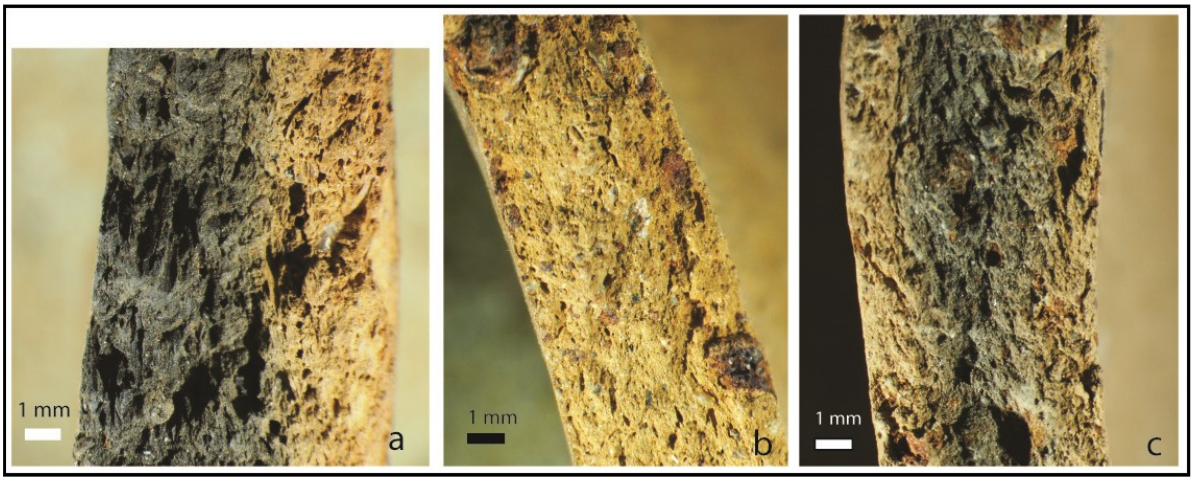


Fig. 4.5. Vues microscopiques en plan radial illustrant les attributs relatifs à l'étirement : a) Section du corps inférieur d'une jarre *xiibe* - Oromo Jimma, tradition A2, modelage par étirement -, les vésicules allongées subparallèles aux parois sont bien visibles, ainsi que les vides correspondant à la carbonisation du dégraissant végétal qui présentent la même orientation verticale ; b) Section du col d'un pot *lugumua* - Kambata, tradition C, modelage par étirement -, les vésicules allongées subparallèles aux parois, ainsi qu'une accumulation d'éléments grossiers dans la partie supérieure de la section, représentent les attributs du modelage par étirement ; c) Section du corps inférieur d'une jarre *washer* - Guragué, tradition B, étirement à l'horizontale d'une plaque -, les vésicules présentent une orientation oblique caractéristique d'un étirement de la pâte par translation horizontale.

2. Finition

L'un des avantages de notre étude est d'avoir réuni des vases issus de traditions différentes dont les variations liées à l'outillage sont documentées. Il apparaissait ainsi possible d'observer la spécificité des microtraces du lissage sur pâte humide en fonction de l'emploi de différents outils plus ou moins chargés en eau, comme nous l'avons observé au gré de nos pérégrinations. Ce matériel nous permet de discuter des possibilités et des limites de l'interprétation des attributs diagnostiques liés à l'opération de finition.

Les traits diagnostiques liés au lissage d'une pâte humide sont une surface à grains saillants (partiellement ou non recouverts), une microtopographie fluidifiée ou irrégulière et des stries à bords plus ou moins filetés ou nervurés en fonction de la quantité de l'apport d'eau (Roux, 2017). Ces attributs se retrouvent sur l'ensemble des surfaces quel que soit l'outil, souple ou dur, employé pour le lissage (fig. 4.6), mais quelques spécificités apparaissent corrélables au matériau de l'outil et à sa capacité à conserver ou non l'apport d'eau. Le lissage sur pâte humide avec une pièce en cuir présente une surface à la microtopographie lisse et fluidifiée dont le réseau de striations est très peu marqué (fig. 4.6.a). Lorsqu'elles apparaissent, les stries sont rectilignes, très finement filetées ou nervurées en fonction de la quantité d'eau, ou éventuellement réticulées, ce qui ne nous permettra pas forcément de les distinguer des stries formées par la main. Il apparaît toutefois que les surfaces lissées à la main présentent une microtopographie beaucoup plus irrégulière, qui peut s'expliquer par le plus faible apport d'eau lors de l'emploi de cet outil-doigt (fig. 4.6.c et d). Le lissage sur pâte humide avec une pièce en cuir comportant encore des poils se distingue nettement de celui opéré avec une pièce de cuir tanné, en cela que la présence de poils crée de très fines stries aux bords francs, plus ou moins profondes, courtes et courbes, qui sont tout à fait caractéristiques de ce type d'outil (fig. 4.6.b). L'emploi d'une pièce de textile apparaît laisser davantage de stries, très fines et uniquement filetées, que l'usage de la main ou du cuir (fig. 4.6.e). Notons que ces stries sont moins linéaires que dans le cas d'un outil plus dur de type péricarpe de gousse ou estèque en bambou (fig. 4.6.f). L'emploi de cette dernière peut être repéré grâce aux grandes estafilades rectilignes, profondes, à bord franc, qui tranchent avec le reste du réseau plus fin de striations (fig. 4.6.g). Nous avons par ailleurs observé sur la face interne de plusieurs récipients, au niveau du col, de petites empreintes localisées faites de stries parallèles, irrégulières et plus ou moins profondes, s'apparentant à des « griffures » opérées involontairement avec l'extrémité de l'estèque en bambou (fig. 4.6.h).

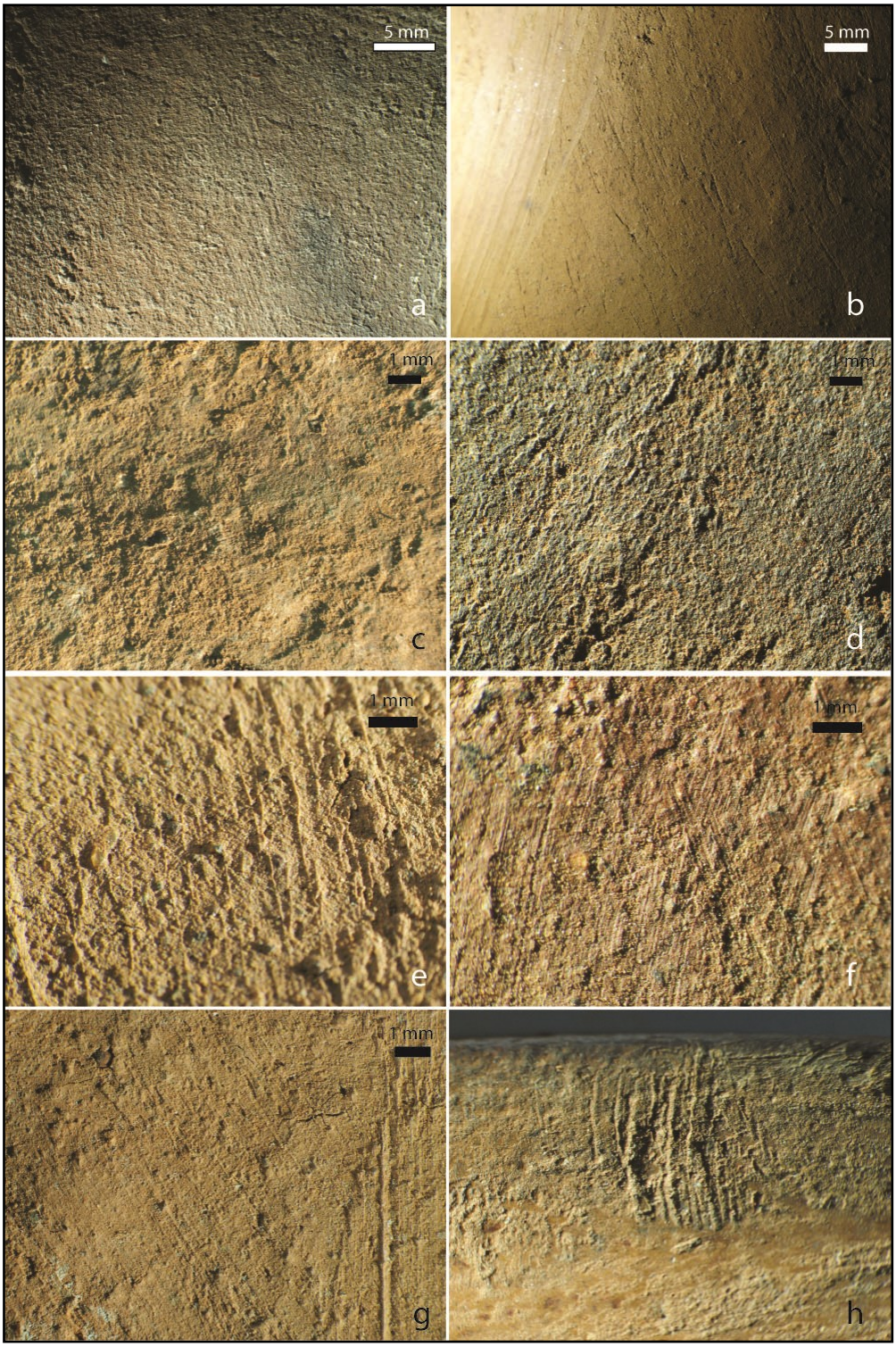


Fig. 4.6. Vues microscopiques de surfaces lissées à consistance humide à l'aide d'un outil plus ou moins chargé en eau : a) pièce de cuir ; b) pièce de cuir avec poils ; c) et d) lissage à la main ; e) pièce de textile ; f) péricarpe d'une gousse ; g) bambou ; h) trace de l'outil de bambou au niveau du col.

3. Traitement de surface

Afin d'initier l'élaboration d'un référentiel expérimental plus particulièrement attaché aux opérations de traitement de surface employées dans les contextes ethnographiques éthiopiens, nous avons conduit de modestes expérimentations de terrain en fonction de la variabilité technique préalablement enregistrée. Nous avons ainsi considéré les techniques en vigueur chez les Amhara, qui se retrouvent au sein des traditions B, C/D et F : brunissage, enduction d'un engobe gras, lustrage ; ainsi que les techniques employées par les potières Aari, à savoir le brunissage et l'enduction d'une décoction végétale, qui recoupent la diversité des traitements de surface employés au sein des traditions A, E, C, D et F.

3.1. Traitements de surface pré-cuisson : brunissage, engobage gras et lustrage

L'identification des traitements de surface a fait l'objet de plusieurs descriptions à la fin du 20ème siècle qui ont été reprises de manière synthétique ces dix dernières années. Ces dernières soulignent le manque de systématique dans le vocabulaire précédemment utilisé, ainsi que l'importance et l'efficacité de la construction de référentiels expérimentaux à même de détailler les variations des microtraces créées lors des opérations de traitement de surface (Martineau, 2010 ; Lepère, 2014 ; Roux, 2016, 2017b). Considérant les principales conclusions de ces études expérimentales, à savoir que la dureté de l'outil et la consistance de la pâte sont les deux principaux facteurs influant sur les états de surface obtenus lors de la réorganisation structurelle entraînée par l'action de frottement, que la qualité de l'argile peut faire varier le degré de brillance ou l'intensité des traces observées mais que les éléments diagnostiques restent équivalents, et enfin que la superposition des opérations techniques peut être repérée (Martineau, 2010 : 16 ; Lepère, 2014 : 148, 154), il nous paraissait judicieux de présenter les bases d'un référentiel expérimental propre aux spécificités techniques du référentiel ethnographique constitué au cours de notre recherche. D'abord parce que l'expérimentation de terrain pouvait présenter l'avantage de travailler à partir des matériaux et des pratiques documentées, s'appuyant ainsi sur les spécificités des pâtes rencontrées en Éthiopie et sur les habitudes liées à une connaissance fine du matériau (temps de séchage, préparation de l'engobage…). Ensuite parce que le terrain Amhara nous permettait d'observer l'opération de l'engobage gras, qui n'avait jusqu'alors jamais fait l'objet d'expérimentations aussi poussées que celles effectuées pour le brunissage et le lustrage.

Les observations conduites par C. Lepère ont prouvé la possibilité de révéler la superposition des opérations techniques par l'observation de la combinaison de traits diagnostiques spécifiques à chacune des opérations, étant entendu que le second traitement altère les traces du premier mais sans les enlever complètement. Notre objectif principal était alors de chercher à caractériser indépendamment les opérations de brunissage et d'enduction d'un engobage gras, puis de les combiner suivant des ordres variables, en ajoutant ou non une étape finale de lustrage afin, d'une part, de mieux comprendre l'intérêt de la multiplication ou de la répétition de ces opérations et, d'autre part, de proposer un référentiel de macrotraces propres à chaque combinaison. L'occurrence et l'ordre des opérations sont ainsi les seuls paramètres que nous avons cherché à faire varier, en conservant les spécificités des autres paramètres tels qu'ils sont employés en pays Amhara. Nous n'avons donc pas cherché à faire varier la dureté ou le type de matériau puisque le galet de pierre fine est l'outil utilisé dans la majorité des contextes étudiés, sauf quand il est exceptionnellement remplacé par des matériaux modernes de type bouteille en verre ou bille en métal. Nous n'avons pas non plus cherché à faire varier les degrés de séchage puisque les opérations de traitement de surface sont généralement réalisées sur des pâtes à consistance cuir, soit après un temps de séchage compris entre un et trois jours. Au cours de nos enquêtes ethnographiques, nous avons pu relever que les variations liées au temps de séchage avant les opérations de traitement de surface, se font en fonction du contexte ethnique, des types produits, des conditions climatiques et de l'organisation de la production. Par contre, ayant conduit l'expérimentation sur un même objet, nous nous sommes assurée d'une application des opérations sur une pâte à consistance égale. L'engobe employé est celui que la potière Yemeneshu avait préparé pour enduire le reste de sa production, soit le mélange d'une argile ferrugineuse diluée dans de l'eau auquel est ajoutée de l'huile. Il est appliqué à l'aide d'un chiffon dédié à cette opération. Le lustrage est réalisé à l'aide d'un chiffon sec également réservé à cette opération. Les conditions de l'expérimentation sont donc identiques à celles d'une production courante.

Le premier constat à faire au regard de cette expérimentation est que la nature du matériau argileux employé en pays Amhara s'illustre par sa « résistance à la brillance ». Alors même que le brunissage, comme tout autre opération de compactage de la surface, a généralement comme première conséquence visible de faire briller la surface (Roux, 2015 : 240), aucun éclat de lumière n'est ici visible après brunissage, ce qui explique la nécessité de multiplier les opérations de compactage et d'utiliser du gras pour parvenir à faire briller ce matériau (fig. 4.8).



Fig. 4.7. Vue macroscopique de la surface interne de la coupe à pied ayant fait l'objet d'un différentiel de traitement de surface : brunissage seul (en bas, à gauche), brunissage et enduction d'un engobe gras (en haut, à gauche) ; brunissage, engobage gras, brunissage et lustrage (en haut à droite) ; brunissage, engobage gras, brunissage, engobage gras et lustrage (en bas, à droite). Toutes ces opérations ont été réalisées à l'état cuir, sur la base d'une surface préalablement lissée à l'état humide et avec une pièce en cuir.

Notre expérimentation aboutit à la présence, sur un même récipient, de huit états de surface différents dont l'observation microscopique permet de caractériser les attributs propres ou combinés (fig. 4.7 et 4.8).

La surface préalablement lissée à l'état humide montre les attributs caractéristiques d'un lissage réalisé à l'aide d'un outil chargé en eau : surface à grains saillants partiellement recouverts, microtopographie fluidifiée présentant des stries nervurées (fig. 4.8.a). Lorsque cette surface est enduite d'un engobe gras, elle présente des grains flottants majoritairement recouverts et une microtopographie également marquée de stries nervurées, mais davantage fluidifiée (fig. 4.8.b). Lorsqu'elle fait l'objet d'un brunissage, la surface présente des grains insérés et une microtopographie compacte, traversée de stries très fines à bord franc parfois légèrement festonné (fig. 4.8.c). Lorsque les opérations de brunissage et engobage se succèdent, la surface présente des caractéristiques bien distinctes : petite quantité de grains fins saillants recouverts, topographie régulière et microtopographie fluidifiée, traversée d'une multitude de stries filetées plus ou moins épaisses (fig. 4.8.d). Lorsque ces deux opérations sont appliquées dans l'ordre inverse, soit l'engobage suivi du brunissage, la surface est fort différente. Nous retrouvons les

attributs du brunissage, surface à grains insérés, à microtopographie compacte, avec en plus une topographie irrégulière liée au déplacement de l'argile réhumidifiée par l'engobe ; avec moins de stries à bord franc mais l'apparition de fines surépaisseurs aux bords festonnés et de crevasses (ou rugosité[73]), en raison de l'état de dessiccation de la pâte (fig. 4.8.f). Nous pouvons comparer, pour mieux les distinguer, ces traces à celles des surfaces obtenues au sein de la tradition Konso lors de l'emploi du doucissage, soit le compactage d'une pâte à consistance cuir réhumidifiée et frottée à l'aide d'un galet chargé en eau (fig. 4.9). L'engobage représente un apport humide qui va influer sur le déplacement de l'argile par la formation de crêtes entre des aplats larges, un déplacement comparable à celui apparu lors de l'opération de doucissage. Néanmoins la plus grande quantité d'eau dans le cas de cette dernière créé des stigmates quelque peu différents, surtout dans le cas du doucissage sur une surface lisse où le relief des crêtes apparaît davantage fluidifié et émoussé (4.9.a et c).

Dans les cas précédemment décrits employant exclusivement ou en combiné les opérations de brunissage et d'enduction d'un engobe gras, le gain de brillance est quasi nul. Nous constatons en effet que c'est par l'usage de l'opération de lustrage que le compactage de la surface aidé par le gras de l'engobe commence véritablement à refléter la lumière (fig. 4.8.e, g et h).

Une surface ayant fait l'objet de l'enduction d'un engobe gras suivie d'un lustrage au chiffon sec possède des attributs spécifiques qui combinent les traits diagnostiques de l'engobage et ceux du lustrage : les grains sont insérés et la microtopographie compacte, étant donné l'opération de frottement que représente le lustrage ayant alors les mêmes effets sur la pâte que le brunissage (fig. 4.8.e). Elle s'en distingue néanmoins par une topographie irrégulière : les irrégularités du lissage sont soulignées par l'engobage et le lustrage vient seulement adoucir ces reliefs. La surface est également traversée de stries nervurées dues à l'engobage et soulignées par le lustrage ; et de stries fines à bord franc dues au chiffon sec.

Lorsque l'engobage et le lustrage sont associés au brunissage, la topographie de la surface est beaucoup plus régulière. Le réseau de stries constitue un bon marqueur pour déterminer l'enchaînement des opérations. Dans le cas d'une succession des opérations brunissage, engobage, brunissage, lustrage, la surface présente un ensemble combinant des stries nervurées adoucies qui sont les bords des facettes du brunissage et de très fines stries à bords francs qui apparaissent lors du lustrage (fig. 4.8.g). Dans le cas de la répétition des opérations de

[73] L'absence de brillance, ainsi que des traces larges et des stries marquées avec un toucher rugueux rappellent les attributs décrits par R. Martineau pour une opération de brunissage sur pâte à consistance plastique dure (2010).

brunissage et engobage avant le lustrage final, la surface présente un réseau très serré de stries nervurées et à bords francs, de différentes épaisseurs mais majoritairement très fines (fig. 4.8.h). Dans les deux cas nous pouvons constater, comme C. Lepère, que la répétition du brunissage aurait tendance à faire disparaître les crêtes et les sillons (2014), ce qui est aussi vrai dans le cas du lustrage sur une surface brunie puis engobée (fig. 4.10). Nous constatons également un écaillage de la surface entraîné par la rétractation différentielle de celle-ci (Martineau, 2010), qui est plus important dans le cas de la suite d'opérations de brunissage, engobage gras, brunissage, lustrage (fig. 4.8.g), laissant à supposer que l'écaillage est moindre dans le cas d'un lustrage pratiqué directement sur une surface enduite d'un engobe gras. Mais ces observations nécessitent d'être systématiques et approfondies car le matériel ethnographique nous montre par ailleurs que l'écaillage peut également dépendre ou de la quantité d'engobe et de gras ajouté, ou de l'hygrométrie de la pâte avant l'opération (fig. 4.10).

Ces premières observations réalisées sur du matériel ethnographique et expérimental consistaient avant tout à tester le potentiel d'un travail expérimental de terrain. A la vue des résultats obtenus qui montrent effectivement la possibilité de décrire des traits diagnostiques bien distincts en fonction des traitement de surface, de l'ordre d'application des opérations et éventuellement de leur répétition, cette démarche pourrait être plus largement développée au sein des différents contextes étudiés afin de confirmer et affiner ces premières observations, tout en composant un référentiel prenant en compte la variabilité des pâtes ainsi que celle des outils et/ou des temps de séchage.

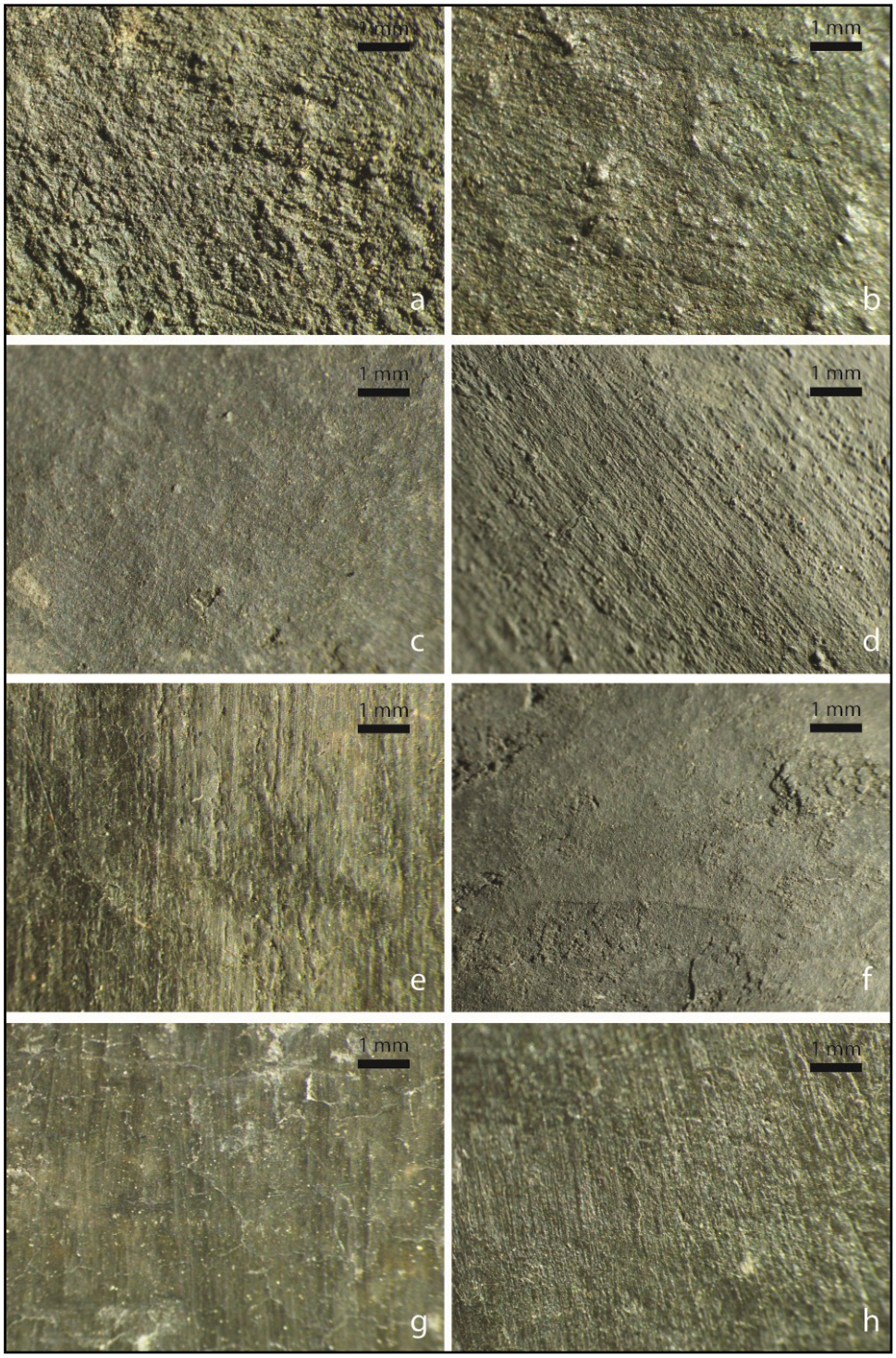


Fig. 4.8. Vues microscopiques des surfaces traitées par une potière Amhara de façon expérimentale : a) surface ayant fait l'objet d'un lissage sur pâte humide à l'aide d'une pièce de cuir ; b) enduction d'un engobe gras sur une surface préalablement lissée à l'état humide ; c) brunissage sur une surface préalablement lissée à l'état humide ; d) enduction d'un engobe gras sur une surface préalablement brunie à l'état cuir ; e) surface enduite d'un engobe gras puis lustrée à l'aide d'un chiffon sec ; f) enduction d'un engobe gras à l'état cuir suivie d'une opération de brunissage ; g) surface brunie à l'état cuir, enduite d'un engobe gras, à nouveau brunie et finalement lustrée ; h) surface ayant fait l'objet d'une répétition des opérations de brunissage et d'engobage avant le lustrage final.

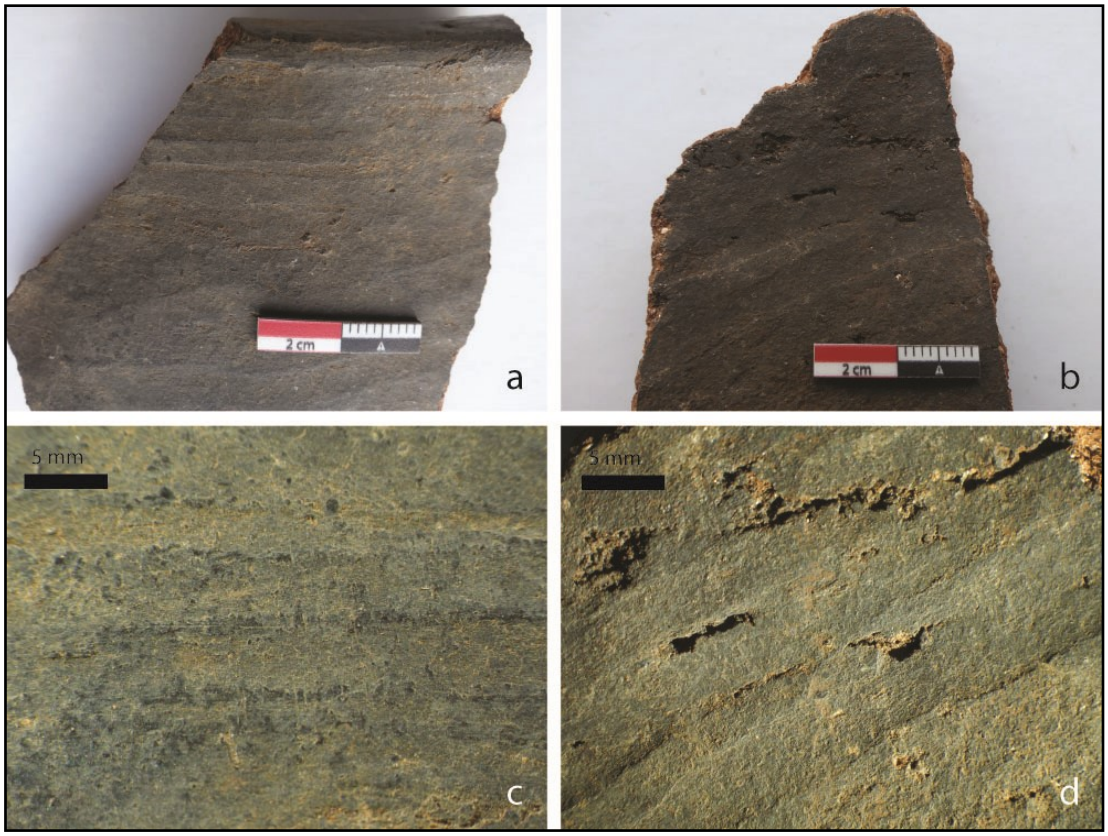


Fig. 4.9. Vues macroscopiques et microscopiques d'un récipient Konso (tradition E1) dont les surfaces présentent une opération de doucissage : a) et c) face externe doucie à consistance cuir à l'aide d'un galet chargé en eau sur une surface préalablement lissée à consistance humide et ré-humidifiée avant l'opération de doucissage ; b) et d) face interne doucie à consistance cuir sur une surface préalablement rabotée.

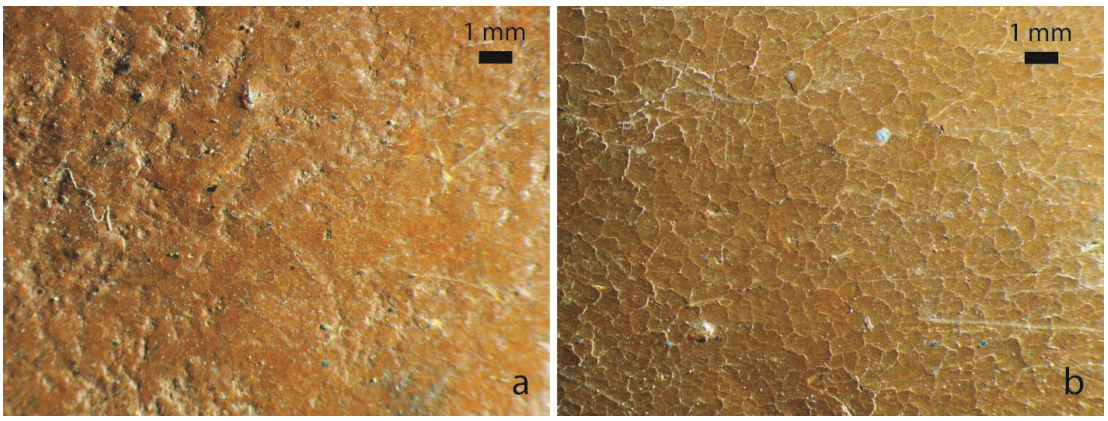


Fig. 4.10. Vues microscopiques de la surface externe d'une jarre, *insra*, produite par une potière Amhara du Wärrä Illu (tradition F1) employant comme traitement de surface les opérations de brunissage, engobage et lustrage à l'aide d'un chiffon imbibé de moelle : a) surface au niveau du col ; b) surface au niveau de la panse inférieure.

3.2. Traitements de surface post-cuisson : enduction d'une décoction végétale

Le potentiel d'une approche pluridisciplinaire, combinant analyses microscopique et physico-chimique des surfaces ayant fait l'objet de différents traitements post-cuisson, a été révélé par des travaux récents qui soulignent néanmoins la nécessité de prendre un certain nombre de précautions interprétatives (Drieu *et al.*, 2019). Des travaux antérieurs sont plus particulièrement dédiés aux décoctions végétales et à leurs qualités fonctionnelles. Ils combinent des analyses et des expériences phyto et physico-chimiques et développent un protocole analytique servant à déterminer quels composants sont à l'œuvre, lors de l'enduction d'une décoction végétale post-cuisson, dans l'augmentation de la perméabilité qui favorise l'efficacité thermique de la vaisselle ; et dans quelle mesure ces composants peuvent être visibles sur des céramiques anciennes (Diallo *et al.*, 1995). L'étude systématique des multiples procédés d'enduction avec un spectre plus large de décoction végétale reste à faire afin de discuter plus avant de l'influence des températures et des matières végétales choisies.

A notre niveau nous souhaitions simplement, d'une part, observer les traces macroscopiques laissées par l'enduction d'une décoction végétale afin de prouver à nouveau le soin avec lequel la brillance des surfaces doit être observée lors de la reconstruction des chaîne opératoires ; d'autre part, souligner le potentiel expérimental existant dans le large répertoire de procédés et de décoctions végétales – ensete, manioc, acacia, euphorbe (*Euphorbia abyssinica*)…- employées par les potières éthiopiennes. Afin d'exposer le changement des états de surface lié à l'enduction d'une décoction végétale, nous avons réalisé avec l'aide de Baro, potière Aari, une expérimentation faisant varier l'occurrence des traitements de surface sur la surface d'un même récipient. Le traitement de surface pré-cuisson consistant en un brunissage à l'aide d'un galet de pierre fine est appliqué ou non sur une pâte préalablement lissée à consistance humide, tandis que l'enduction d'une décoction végétale réalisée à chaud, directement à la sortie de cuisson, a été appliquée sur les surfaces brunie et non-brunie. La décoction végétale est celle préparée par la potière pour enduire le reste de sa production, soit un mélange à base d'eau et de racine de manioc moulue, bouilli et filtré. Il est appliqué à l'aide de grandes feuilles dédiées à cette opération.

Une surface à grains saillants traversée de stries filetées est caractéristique d'un lissage sur pâte humide à l'aide d'un outil souple ou dur, sans apport d'eau. Ces attributs sont ici bien visibles (fig. 4.11.a). L'enduction post-cuisson d'une décoction végétale transparente va avoir pour effet de faire briller la surface et d'accentuer les attributs du lissage : les parties les plus fluides sont

« densifiées » ou « homogénéisées », tandis que les stries les plus marquées, les plus gros grains saillants et les aspérités dues à la rétractation de la pâte lors de son séchage sont d'autant plus visibles (fig. 4.11.b).

Une surface à grains insérés, à microtopographie compacte traversée par des stries à bord franc et marquée de facettes caractérise l'opération de brunissage. Dans le cas de notre expérimentation, la surface présente également un réseau de fines craquelures (fig. 4.11.c). L'enduction post-cuisson d'une décoction végétale sur une telle surface brunie va accentuer la brillance en homogénéisant la microtopographie, c'est-à-dire que la couche assez épaisse d'enduit fait quasiment disparaître les stries et facettes, par contre l'aspect craquelé est davantage visible et le réseau plus lâche de craquelures semble en partie suivre les facettes du brunissage (fig. 4.11.d).

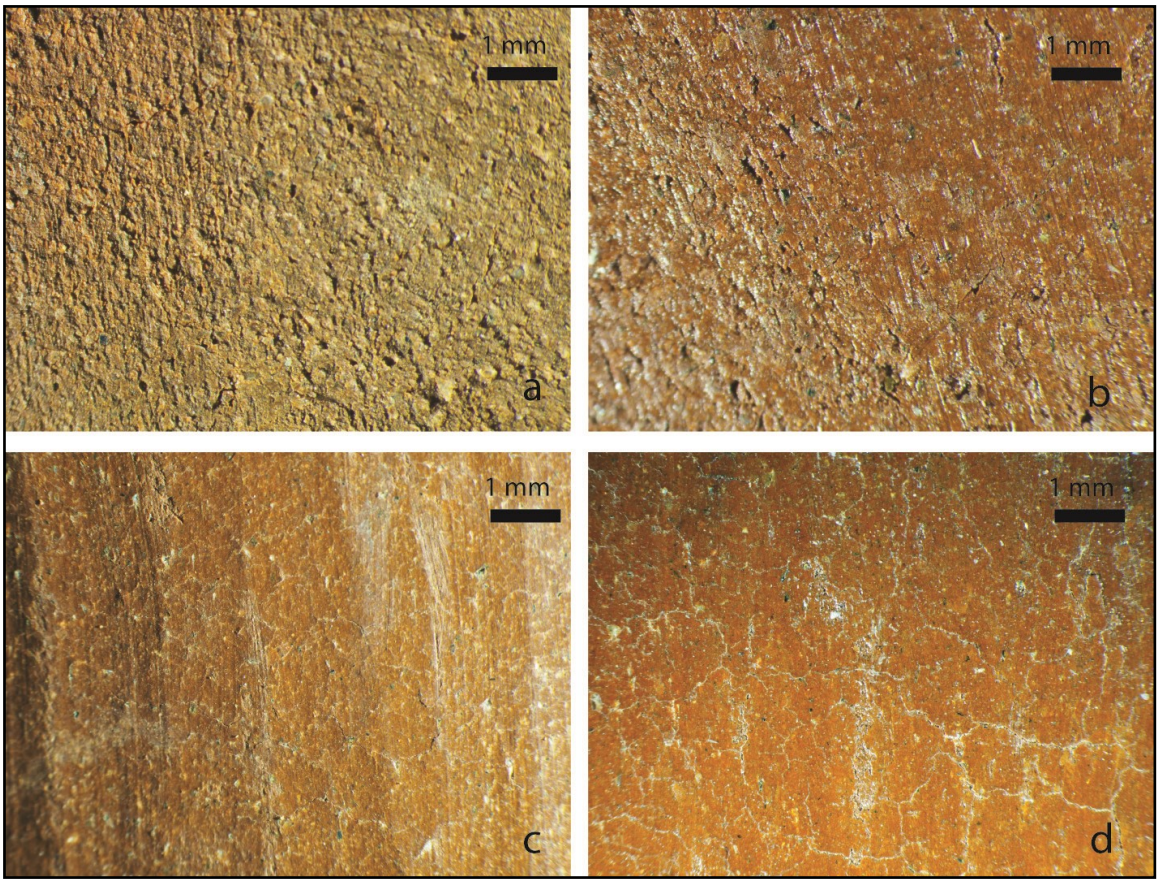


Fig. 4.11. Vues microscopiques des surfaces traitées par les potières Aari de façon expérimentale : a) surface ayant fait l'objet d'un lissage sur pâte humide à l'aide d'une estèque faite du péricarpe d'une gousse ; b) surface lissée sur pâte humide puis enduite d'une décoction végétale à la sortie de cuisson ; c) surface lissée à l'état humide puis brunie à l'état cuir ; d) surface lissée à l'état humide, brunie à l'état cuir, puis enduite d'une décoction végétale à la sortie de cuisson.

4. L'indispensable combinaison des observations

Pour clore ce chapitre consacré au référentiel des traits diagnostiques des techniques décrites, nous souhaitions revenir de manière théorique sur les combinaisons des principaux attributs macroscopiques et microscopiques qui doivent nous permettre de faire la distinction entre les différentes traditions potières d'Éthiopie centrale et méridionale, et sur les précautions d'observation à prendre au regard de la spécificité des techniques et méthodes documentées. Notre étude du matériel ethnographique nous a en premier lieu montré l'importance de multiplier les observations microscopiques sur un même vase et sur des vases différents, d'abord toujours sur la même partie du récipient. Il est en effet nécessaire de s'assurer de la « tendance générale » car à une majorité de tessons où la microporosité présente une structure claire et facilement interprétable, s'opposent quelques exceptions qui présentent des traits composites plus difficiles à interpréter (fig. 4.12). Il est ensuite évidemment indispensable de conduire ces observations systématiquement sur différentes parties du vase car la microporosité varie en fonction des différentes techniques employées pour celles-ci.

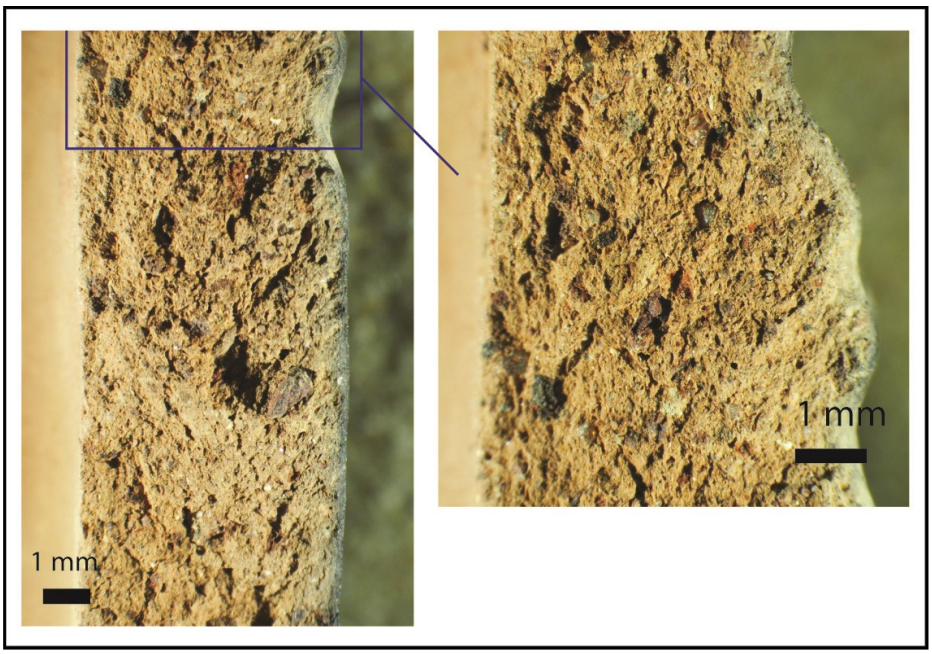


Fig. 4.12. Vues microscopiques de la section radiale du corps supérieur d'un pot à col *zaale* – Kambata, tradition C, modelage par étirement –, les fissures présentent des orientations à la fois verticale et oblique dont l'interprétation apparaît problématique puisque que ces traits ne correspondent pas aux attributs du modelage par étirement. En vérifiant les gestes réalisés lors de l'ébauchage de ce récipient, il est apparu que la potière avait employé davantage de mouvements diagonaux pour la partie supérieure du récipient que de mouvements verticaux, ce qui expliquerait la microporosité polysémique de cette section. Celle-ci illustre bien l'attention qui doit être portée à l'observation microscopique et la nécessité de répéter les observations.

Etant donné la relative similarité des traditions, il est de fait important de combiner les attributs diagnostiques macro et microscopiques, ceux que nous avons mis en évidence et ceux précédemment décrits dans la littérature, et de les interpréter en fonction de la partie du récipient sur laquelle ils s'observent afin d'examiner dans le détail la méthode mise en œuvre en fonction des phases de l'ébauchage, qui est véritablement ce qui différencie chacune de ces traditions de façonnage. Nous avons retranscrit en un tableau synthétique les différents attributs devant apparaître théoriquement en section et en surface et qui, pris dans leur ensemble, permettent d'identifier chacune des variantes de ces traditions (tabl. 4.1). Ce tableau indique bien qu'il est important d'observer la microporosité des différentes parties du récipient. Comme nous l'avons précédemment vu, la microporosité du fond est un indice de lecture technologique déterminant, mais c'est bien en combinant son interprétation à celle issue de l'observation de la panse inférieure, de la panse supérieure et, dans une moindre mesure, du col, que nous pouvons appréhender la méthode d'ébauchage dans son entier, soit la technique d'ébauchage initiale (modelage par étirement *versus* ébauchage d'une plaque), la technique de colombinage (écrasement *versus* étirement) et l'organisation de l'ébauchage en fonction des différentes parties (du fond au col *versus* partie supérieure puis partie inférieure ou inversement) qui fondent la spécificité des traditions. La présence de colombinage peut être décelée au regard des attributs macroscopiques visibles en surface (profil bosselé, ourlets de colombins…), mais seule l'observation de la porosité en plan radial permet de distinguer la technique employée en fonction de l'orientation des jointures, ou plus généralement de l'orientation préférentielle de la microporosité (oblique sinueuse *versus* verticale), si toutefois les jointures ne sont pas apparentes.

	Traditions	A1	A2	A'	B	C	D1	D2	E1	E2	F1	F2
Parties du vase à col observées	Lèvre	c	c	c	c		c	c	c	c	c	c
	Col	c	c	c	c		c	c		c	c	c
	Panse sup.		c		c		c	c	(x)			c
	Panse inf.	x	x		x	x		(x)	c	c	c	(x)
	Fond	x	x		x	x		c	c	c	c	c

	Orientation préférentielle de la microporosité oblique (étirement horizontal)
	Orientation préférentielle de la microporosité verticale et subparallèle aux parois (étirement vertical)
	Vésicules très fines à orientation aléatoire et léger aplatissement du système poral (compression / percussion plaque)
	Orientation aléatoire du système poral (modelage par étirement)
c	Macro et microtraces caractéristiques du colombinage visibles en surface et en section
x	Macrotraces caractéristiques du rabotage visibles sur face externe
(x)	Macrotraces caractéristiques du rabotage éventuellement visibles sur face interne

Tabl. 4.1. Distribution du type de microporosité et de l'occurrence ou non des attributs du colombinage et du rabotage pour chaque partie des récipients, en fonction de chacune des traditions techniques et de leurs variabilités précédemment décrites.

Déceler l'utilisation du rabotage dans la mise en forme du vase constitue un indice utile à la compréhension du phasage de l'ébauchage puisqu'il apparaît systématiquement associé aux traditions ébauchant le récipient du fond au col. Il faut cependant rester prudent dans les principes de corrélation car nous voyons avec la tradition B que le rabotage ne peut être uniquement associé au modelage par étirement. Dans le cas de la tradition B, il semble davantage apparenté à une opération de finition plus que de mise en forme, en cela que la technique d'ébauchage ne le rend pas indispensable, contrairement à la tradition C et, dans une moindre mesure, à la tradition A, où l'argile restée à la base du récipient se doit d'être mise en forme pour achever le façonnage du fond. Par ailleurs, il faut également être attentif à l'éventuelle superposition des opérations de finition et de traitement de surface qui aurait tendance à faire disparaître les marqueurs du rabotage habituellement si faciles à identifier. D'une manière générale, lorsque les traitements de surface diffèrent entre partie inférieure et partie supérieure ou qu'il existe un fort différentiel des traces laissées par une même opération sur ces deux parties (fig. 4.13.d), ceci constitue une invitation à chercher plus en avant les stigmates du rabotage. Ceux-ci sont des microtraces de déchirement de la pâte (fig. 4.13.f), des reliques de sillons (fig. 4.13.c), ou encore un profil irrégulier à plan sécant (4.13.b), encore visibles sur notre matériel ethnographique malgré une opération de lissage de la surface rabotée à l'aide d'un épi de maïs chargé en eau, ou malgré un brunissage soigné (fig. 4.13). Nous pourrions opposer le groupe des traditions employant le rabotage à celui se caractérisant par un ébauchage successif de la partie supérieure puis de la partie inférieure, mais ce serait nier l'exception de la tradition A' qui nous invite à rester vigilant et à déceler les stigmates présents plutôt que de déduire à partir de l'absence de ceux-ci. Outre la microporosité spécifique à l'étirement du fond et plus généralement de la partie inférieure, un attribut typique des traditions employant la fermeture du fond en seconde étape de façonnage est à considérer : l'irrégularité de la topographie de la face interne du fond. Celle-ci se matérialise en un bourron central (fig. 4.14.c), ou en une succession de dépressions profondes (fig. 4.14.f). Ces irrégularités se différencient facilement de la petite cavité qui apparaît parfois lors du modelage par étirement (Gelbert, 2003). Elles peuvent toutefois avoir été enlevées par une opération de finition ; il est alors utile d'observer attentivement les différentielles de finition qui peuvent exister sur la face interne d'un récipient, car ceux-ci indiquent bien également la spécificité d'un ébauchage réalisé en partie supérieure puis en partie inférieure, ou l'inverse. Nous aurons, par exemple, un différentiel de lissage : partie supérieure avec tissu, partie inférieure avec doigts (fig. 4.14.a et b) ; ou une panse supérieure lissée à l'état humide *versus* une panse inférieure rabotée ou lissée

à l'état cuir, ou l'inverse (fig. 4.10 et 4.14.d et e) - ceci est observable pour les traditions D, E et F, la seule différence entre ces traditions devant être visible au niveau de la plaque obtenue par percussion - ; ou encore une panse supérieure lissée à l'état humide *versus* une panse inférieure lissée à l'état cuir (fig. 4.13.d).

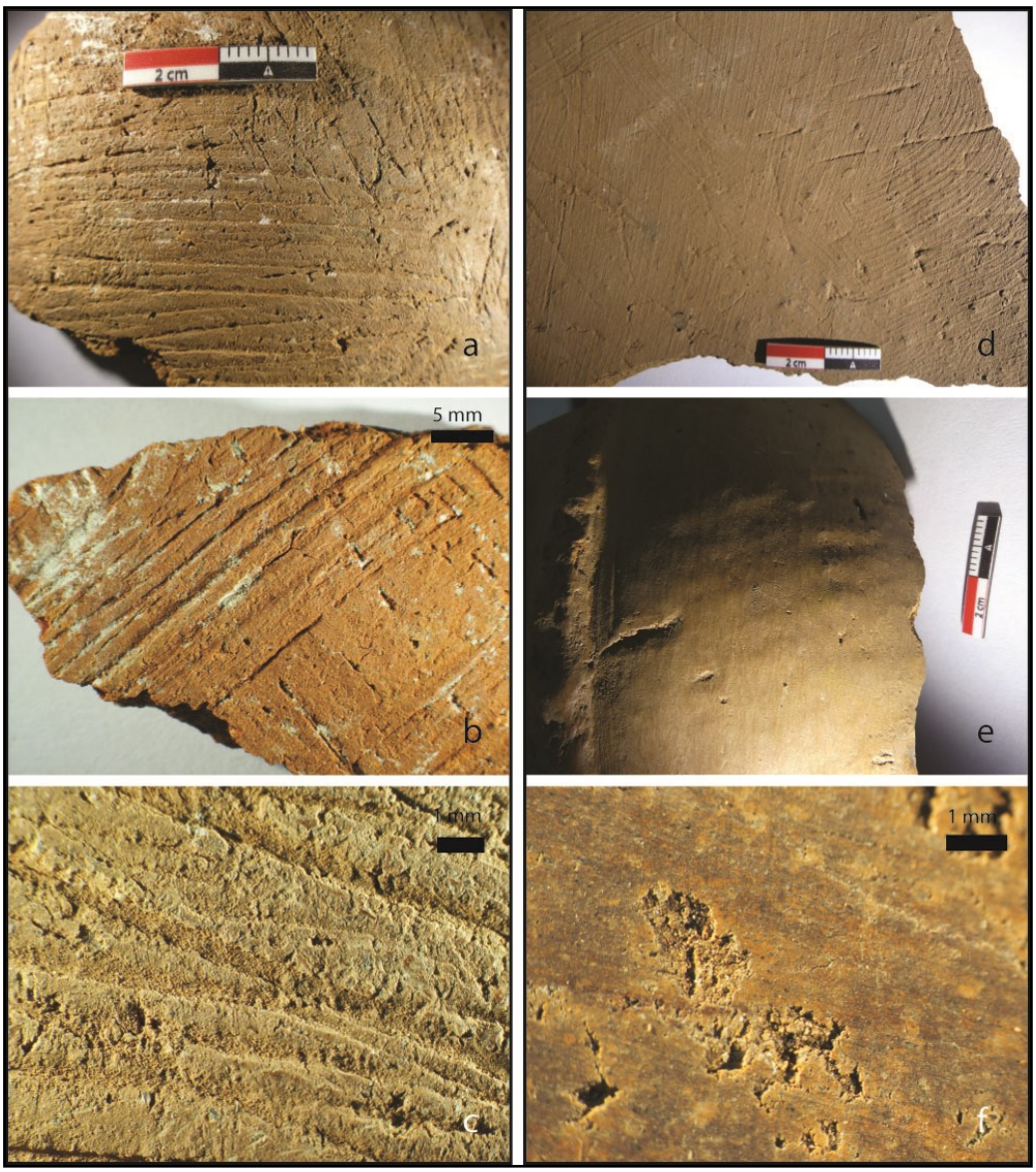


Fig. 4.13. Vues macroscopiques et microscopiques de surfaces de la partie inférieure de différents récipients ayant fait l'objet d'un rabotage largement couvert par une opération de finition et de traitement de surface : a), b) et c) à l'aide d'un épi de maïs chargé en eau, les traces laissées par cet outil sont des stries épaisses à bord franc régulièrement espacées, tandis que les cavités et sillons irréguliers à bord festonné sont les stigmates du brunissage ; d) surface interne lissée à consistance cuir à l'aide d'une pièce de textile chargée en eau, la microtopographie plus compacte que dans le cas d'un lissage sur pâte humide indique la consistance cuir ; e) et f) surface rabotée ayant fait l'objet d'un lissage préalable ; f) surface rabotée puis brunie conservant les légers stigmates de rabotage.

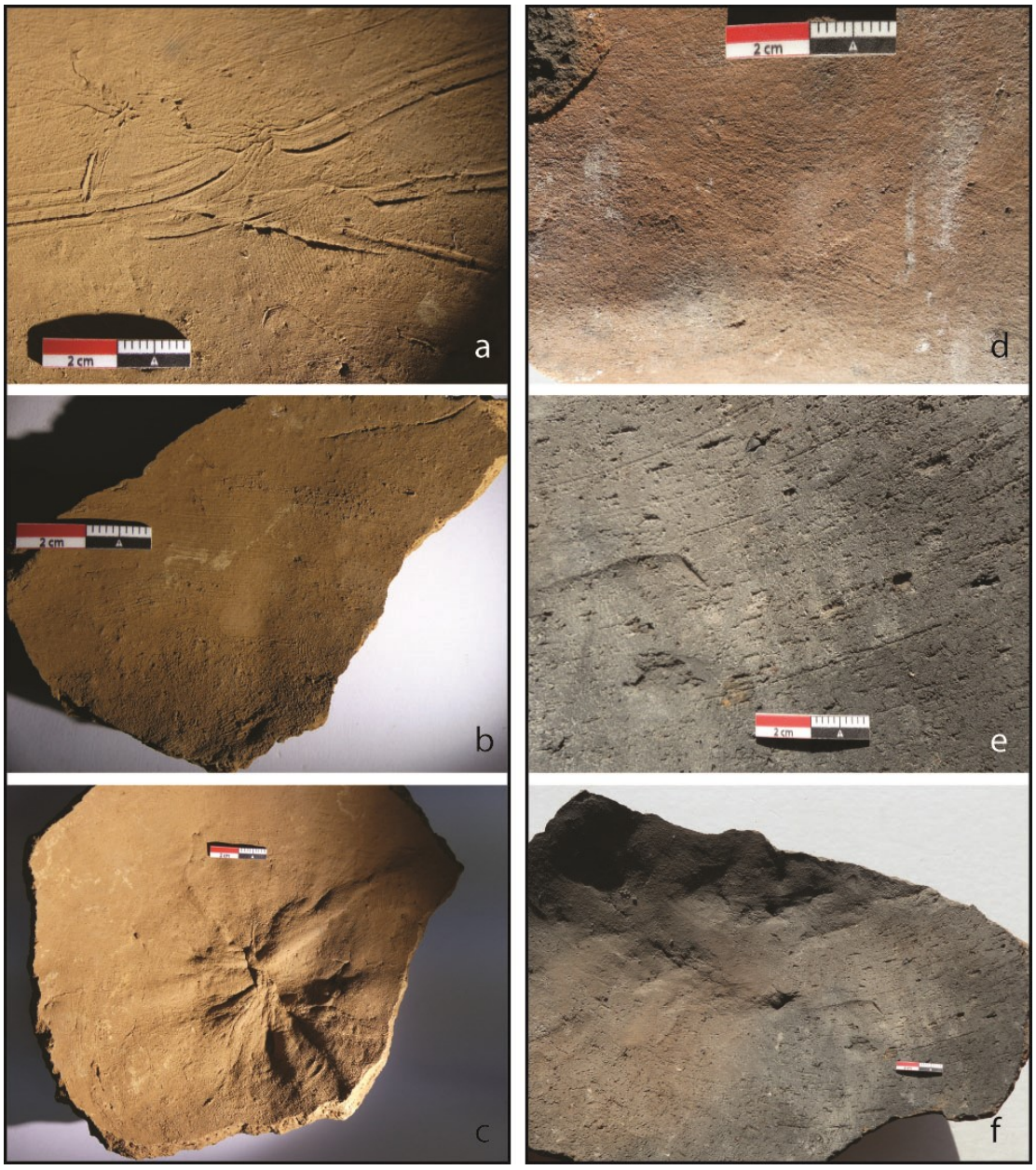


Fig. 4.14. Vues macroscopiques des surfaces internes de deux récipients différents, à gauche une cafetière façonnée par une potière Kambata (tradition D1) / à droite une jarre fabriquée par une potière Amhara du Wärrä Illu (tradition F1) : a) surface lissée à consistance humide à l'aide d'une pièce en tissu ; b) surface présentant un différentiel de lissage avec en haut une partie lissée à consistance humide à l'aide d'une pièce en tissu et en bas un lissage à la main sur une pâte dont la consistance est comprise entre humide et cuir ; c) surplus d'argile ou bourron apparu lorsque la potière ferme le fond en rabattant les parois de l'ouverture les unes sur les autres ; d) surface lissée à consistance humide à l'aide d'une pièce en cuir ; e) surface rabotée à l'aide d'un outil en métal courbe lorsque la pâte est à consistance entre cuir humide ; f) irrégularités faites de creux et de bosses apparues lorsque la potière rabat les parois du fond pour le fermer.

Chapitre 5 – ETUDE TECHNOLOGIQUE DES ASSEMBLAGES CERAMIQUES DU CIMETIERE DE QEDEMT A LALIBELA

En raison de l'attention première accordée aux sources écrites et aux éléments architecturaux qui ont servi à forger le grand récit de l'histoire de l'Éthiopie, l'utilisation des ressources archéologiques est relativement récente (Hirsch et Poissonnier, 2000 ; Derat, 2010 ; de Torres Rodriguez, 2017). Pour la période qui nous intéresse dans ce chapitre, à savoir la période du 11ème au 16ème siècle, le dynamisme actuel des recherches en archéologie historique s'intéresse plus particulièrement à une réécriture des processus de diffusion des religions monothéistes : christianisation, islamisation et, simultanément, résistances « païennes ». Dans la perspective de participer à ce débat, nous proposons d'étudier les traditions techniques identifiables sur les céramiques du site de Qedemt[74], cimetière médiéval situé en amont des églises de Lalibela (Gleize *et al.*, 2015).

Lalibela, célèbre pour ses onze églises taillées dans la roche, est à la fois un petit village situé à 2500 m d'altitude sur les hauts plateaux de l'Éthiopie septentrionale à 820 km d'Addis-Abeba, un haut lieu de pèlerinage pour les chrétiens d'Éthiopie et « une des pièces maitresses du patrimoine éthiopien » inscrit sur la liste du patrimoine culturel mondial de l'UNESCO en 1978. Ce site exceptionnel a récemment fait l'objet d'un programme pluridisciplinaire de recherche archéo-historique afin de replacer dans le temps long et dans une histoire régionale l'occupation des lieux et la création des églises, ceci pour mieux comprendre comment et dans quelle mesure Lalibela serait devenue la capitale des rois éthiopiens de la dynastie Zagwe entre les 11ème et 13ème siècles. Initialement centré sur Aksum, dont le déclin s'amorce à partir du 7ème – 8ème siècle, le royaume chrétien réapparaît dans la région du Lasta jusqu'à l'avènement de la dynastie Salomonide en 1270 qui déplace le cœur du royaume plus au sud vers les régions de l'Amhara et du Shewa. Les recherches archéo-historiques visent également à mieux cerner le développement architectural, fonctionnel et symbolique du site et leur chronologie, tentant de répondre plus généralement à ces grandes questions : « comment le site a-t-il été creusé ? Par qui ? Pourquoi ? Quand ? » (Bosc-Tiessé et Derat, 2019 : 16). Les églises étudiées du point de

[74] La monographie intitulée "Lalibela, usages funéraires d'un site, Qedemt - vie d'un cimetière (XI° - XXI° siècle)", dirigée par Yves Gleize est à paraître. Elle présentera dans le détail les données évoquées dans ce chapitre et pour l'heure inédites, relatives à l'interprétation des usages funéraires et de l'aménagement des lieux dans le temps long, ainsi que l'étude biologique des restes osseux collectés à Qedemt.

vue de l'historien de l'art n'avaient jusqu'alors livré aucune information sur l'occupation anthropique antérieure et contemporaine aux périodes de fondation de ces lieux. Les travaux entrepris depuis 2005 ont ainsi pour objectif de remédier au paradoxe de l'histoire médiévale éthiopienne en croisant les approches documentaires et archéologiques. Dans cette veine, le potentiel archéologique de Qedemt permet d'interroger la présence d'une église bâtie décrite dans les sources écrites, et surtout d'étudier, à travers la fouille minutieuse d'un cimetière ayant fonctionné sur le long terme, les peuplements et les pratiques funéraires afin de déterminer le paysage socio-culturel sur lequel est venu s'implanter le christianisme. Le cimetière de Qedemt a fait l'objet de trois campagnes de fouilles archéologiques (2010, 2012 et 2014) au cours desquelles une quarantaine de sépultures ont été fouillées sur une surface d'environ 200 m^2, aux côtés de nombreuses autres structures : des fosses non funéraires, des trous de poteaux, des murs de terrasses, bassins, escaliers, alignements de blocs, tranchées de fouilles clandestines, dont les difficultés de lecture stratigraphique indiquent à la fois la complexité des aménagements successifs, la grande érosion du site et les dommages causés par des interventions tardives (fig. 5.1). Ces difficultés ont été en partie contournées grâce à un grand nombre de datations radiocarbone effectuées sur les restes osseux qui, couplé à l'étude des relations stratigraphiques des vestiges – principalement fosses funéraires et assemblages céramiques – ont permis d'établir une séquence chronologique. La période la plus ancienne se distingue à la fois par des inhumations simples orientées nord-est – sud-ouest, creusées dans le substrat rocheux et surmontées d'une couverture faite de dalles reposant sur des banquettes (architecture répandue parmi laquelle une stèle a été trouvée) ; et par une plus large fosse rectangulaire, également creusée dans le rocher, mais orientée est-ouest et ayant accueilli huit inhumations, d'abord deux adultes puis six enfants, sans aucun matériel, sur une période d'au minimum trois siècles. La période la plus récente, à partir du 15ème siècle, se caractérise davantage par des inhumations simples orientées est-ouest pour lesquelles l'hypothèse d'une normalisation des gestes a été posée en termes de christianisation accrue des populations et des mœurs (Derat et Gleize, 2015 ; Gleize *et al.*, 2015).

L'étude de la céramique collectée au cours des fouilles successives du cimetière de Qedemt a pour objectif premier de caractériser la gamme de récipients et les traditions techniques en usage. Etant donné le contexte diachronique de cet espace funéraire marqué par des phases d'occupations plus ou moins continues du 10ème au 18ème siècle, le second objectif est d'appréhender les variations morphologiques et technologiques au regard de la chronologie du site. La collection sera également considérée au travers de l'aspect fonctionnel des différents

types de récipients. Ces deux derniers objectifs inscrivent notre étude dans la continuité des études céramologiques de la région que nous avons plus particulièrement décrites en introduction, tandis que le premier objectif s'appuie sur une approche renouvelée dont l'ambition est double : a) appréhender la composition des populations médiévales, pour ensuite s'interroger sur leur organisation socio-économique, leurs réseaux d'échanges et leurs migrations ; b) discuter de la distribution et de l'évolution des traditions potières, depuis la période médiévale jusqu'à la période actuelle.

Notre approche méthodologique se fonde donc simultanément sur une approche typo-morphologique classique et sur une approche technologique. Le corpus a fait l'objet d'un marquage systématique afin de faciliter le remontage ; puis d'un inventaire général et photographique par structure archéologique. Enfin, une restitution graphique a été réalisée pour l'ensemble des éléments diagnostiques. L'approche typo-morphologique consiste à établir des types à partir d'une classification des formes complètes et incomplètes. Notre classification morpho-fonctionnelle considère successivement récipients ouverts et fermés. Elle s'élabore en premier lieu en fonction des dimensions absolues et relatives, afin de déterminer des catégories dimensionnelles. Au sein de chacune d'entre-elles, la classification s'est en second lieu appuyée sur la méthode de J. C. Gardin (1976) qui s'attache à décrire les profils des différentes parties des récipients et les variantes spécifiques à l'assemblage afin de caractériser les différences typo-morphologiques et leur représentativité.

L'approche technologique repose sur une observation approfondie des fragments et, en premier lieu, des pièces ou panses les plus complètes. Il s'agissait d'abord de considérer les surfaces internes et externes : couleur, brillance, granulométrie, microtopographie et striations ; puis les profils et l'orientation des cassures préférentielles, en s'appuyant sur la méthodologie développée par V. Roux (2016) et sur le référentiel présenté au chapitre 4. Ces éléments sont autant d'indices qui constituent des traits diagnostiques susceptibles de renseigner les techniques employées et qui, combinés entre eux, permettent de reconstituer les chaînes opératoires et leurs variantes et ainsi, de caractériser les traditions techniques en identifiant les types morpho-fonctionnels auxquels elles se rapportent. Quand cela s'avérait nécessaire et possible, les observations ont été complétées par des vues microscopiques de sections radiales. Ces dernières se devaient toutefois d'être soigneusement sélectionnées étant donné l'impossibilité d'effectuer de multiples cassures fraiches sur un corpus déjà restreint et en mauvais état de conservation.

Dans un second temps, nous avons inventorié et décrit les surfaces de l'ensemble des tessons de la collection appartenant aux contextes les plus significatifs, soit 962 tessons, pour déterminer à quelles catégories de récipients ils appartenaient. La première approche technologique a en effet permis de démontrer l'association systématique entre type de traitement de surface et type de récipients. L'inventaire global des tessons en fonction de leur traitement de surface nous a ainsi permis de compléter les observations faites à partir des éléments diagnostiques quant à la répartition chronologique des différents types de vase.



Fig. 5.1. Vue du cimetière de Qedemt depuis le nord, au cours de la campagne de fouille 2012.

1. Contexte de découverte

Parmi les 43 sépultures découvertes sur le site de Qedemt, seules 23 structures présentent de la céramique strictement associée, en ce sens que les tessons ont été collectés sur la couverture ou dans les comblements des fosses funéraires. Ces tessons sont au nombre de 338 et distribués au sein de 33 niveaux différents. Ils représentent plus d'un quart (29%) de l'ensemble du corpus collecté dans un total de 58 niveaux en excluant la surface (hors stratigraphie) et les niveaux récemment perturbés. Malgré ce chiffre conséquent, en raison du mauvais état de conservation du site en général et des tombes en particulier, il reste très délicat de tirer des conclusions quant à l'usage de la céramique dans les rites funéraires. En effet, sur les 23 tombes contenant de la céramique, seules six tombes sont intactes, les autres ont été d'une manière ou d'une autre bouleversées. Les plus anciennes perturbations correspondent à des remaniements funéraires, qu'ils soient des dépôts successifs sur un même emplacement ou des recoupements liés à l'installation d'une sépulture adjacente. Les perturbations les plus récentes sont causées par un ou plusieurs sondages clandestins au cours desquels plusieurs tombes ont été manifestement vidangées. Entre les deux, sans que nous puissions situer dans le temps ces perturbations, les couvertures de certaines tombes, généralement faites de dalles plus ou moins larges, ont été retirées. En outre, la majorité de ce corpus associée aux inhumations émane du comblement supérieur des tombes qui, surtout en cas de perturbation, est le plus à même d'accueillir nombre de tessons épars. Toutefois, la présence ou l'absence de tessons dans les comblements reste un indice très intéressant dont nous pouvons discuter : en fonction des périodes, ils attestent de la présence ou non de poteries autour des tombes ou dans les niveaux inférieurs, et permettent de dater relativement certains niveaux d'occupation. Avant de discuter plus en détail des tessons présents ou non dans les comblements des sépultures, il convient d'introduire les différentes périodes d'occupation du cimetière au regard de la collecte de la céramique :

- La période A : phase A1 : 11ème – 12ème siècle et phase A2/A3 : 12ème – 13ème siècle,
- La période B : fin 13ème – début 15ème siècle,
- La période C : milieu 15ème – 18ème siècle.

1.1. Céramique et contextes chronologiques

La période A est divisée en deux grandes phases funéraires, A1 et A2/A3, présentant respectivement 195 et 199 tessons, auxquels viennent s'ajouter les 63 tessons d'un niveau de colmatage entre A1 et A2/A3 (US 1210) (tabl. 5.1). Cette première phase d'inhumation, dont

les 14 sépultures sont datées du 11ème au milieu du 13ème siècle, est marquée par l'aménagement de la bordure nord-orientale du site funéraire et d'un escalier menant au secteur 3[75] par la pente nord (fig. 5.2). Cette restructuration de l'espace devient sans doute nécessaire au moment de l'augmentation des inhumations. Suite à cet aménagement, a été collecté un plus grand nombre d'éléments diagnostiques : la nouvelle surface plane aura plus facilement retenu le mobilier, mais cela va également de pair avec une intensification des activités rituelles sur le site.

Période	Nbr de tessons	Nbr d'éléments diagnostiques	Nbr de sépultures avec ceramique	Nbr total de sépultures	Nbr de niveaux hors sépulture avec céramique
A1	195	45	3	14	8
Colmatage	63	13	0		1
A2/A3	199	42	3		5
B	280	66	2	5	3
C	225	50	13	21	0
D	10	0	0	0	1
?	203	33	2	3	4
Totaux	**1175**	**249**	**23**	**43**	**22**

Tabl. 5.1. Répartition du nombre de tessons et de structures archéologiques par période chronologique.

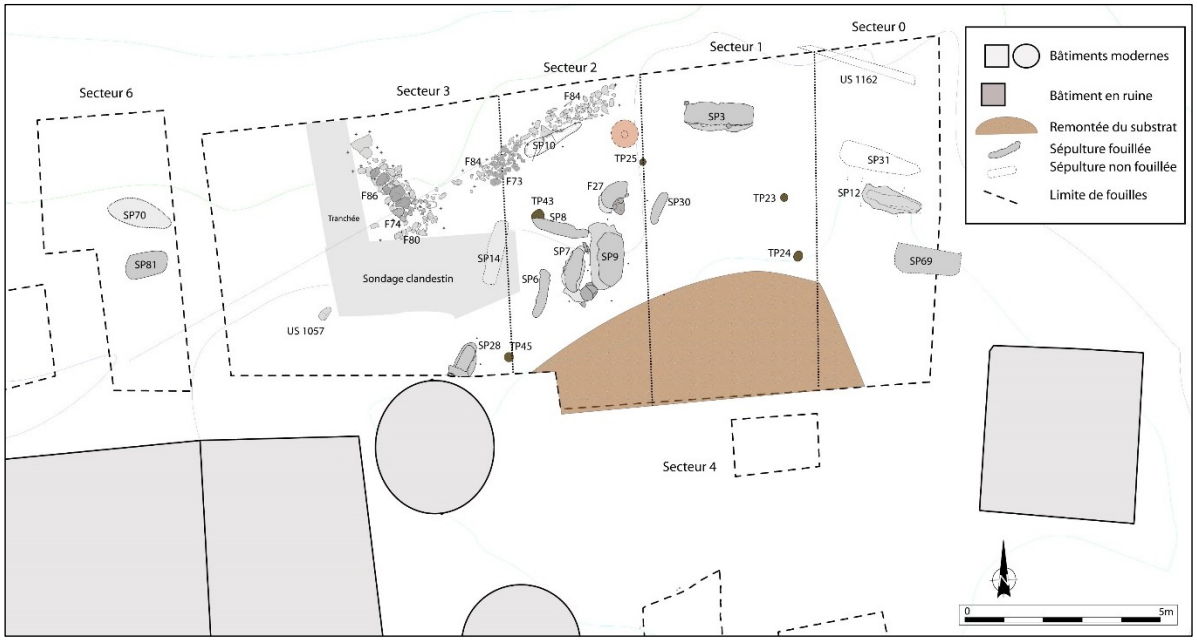


Fig. 5.2. Plan du site de Qedemt au cours de la période A (infographie Y. Gleize et A.-L. Goujon).

[75] Le site de Qedemt a été délimité en 6 secteurs au cours des différentes campagnes de fouilles, en fonction des découvertes et de l'ouverture de nouveaux sondages. Ces six 6 secteurs sont de surfaces inégales. La majorité de la céramique a été collectée dans le secteur 3.

La période B est comprise entre le 14ème et le 15ème siècle, elle présente une quantité de céramique très importante : 280 tessons dont 66 éléments diagnostiques (soit 29 % du corpus). Celle-ci pose question au regard du petit nombre d'inhumations réalisées à cette période (5) (fig. 5.3), d'autant que les tessons appartiennent quasi uniquement à trois niveaux particuliers correspondant à une concentration de mobilier que nous décrirons comme une accumulation datée de la première moitié du 15ème siècle. Si plusieurs éléments permettent de différencier ce corpus de celui des phases précédentes pour faire de la période B une occupation particulière, envisagée comme « domestique », nous verrons que la caractérisation des traditions techniques permet de relativiser cette hypothèse.

D'ailleurs, bien qu'elles recouvrent quatre siècles, nous pourrions presque considérer ensemble les phases A et B. D'abord car certaines tombes non datées pourraient appartenir à l'une ou l'autre période (SP60[76]), ensuite parce que nos observations relatives à la présence de céramique dans les sépultures appartenant à ces deux périodes sont identiques : absence de céramique (SP3, SP4), ou petit nombre de tessons isolés et hétérogènes issus soit du processus d'infiltration lors du comblement de la fosse (SP10, SP5), soit du recoupement par une sépulture plus récente (SP82). Par ailleurs, les deux périodes A et B ne sont visiblement pas hermétiques, puisque deux remontages ont permis de coupler des niveaux issus de ces deux périodes : assiette et petit bol remontant entre l'US 1215 (A2/A3) et l'US 1196 (B) (tabl. 5.2). De plus, hormis cette concentration étendue sur 3 m^2, aucun autre niveau de surface associé à cette période B ne permet de discuter de la céramique du 14ème siècle. Or, ces fragments pourraient tout à fait provenir de périodes plus anciennes et avoir été amassés là lors d'un nettoyage complet du site et de ses poteries jonchant le sol, à un moment où la population souhaite réinvestir les lieux avec quelques croyances et prérogatives nouvelles. D'un autre point de vue, cette accumulation pourrait également être le fait de l'effet de pente et de la limite de terrasse et résulter de l'érosion générale du site pendant les quelques dizaines d'années, au début du 15ème siècle, où le cimetière n'est plus utilisé. Enfin, la dernière hypothèse est que, associés à une ligne de pierres dans le prolongement de la terrasse et venant combler le seuil et l'ouverture créés pour l'accès au nord, nous pourrions tout aussi bien envisager que ces rebus de poteries ont été intentionnellement apportés pour un nouveau terrassement utile à la re-sédimentation de cette zone.

[76] Chaque sépulture a été numérotée SPn.

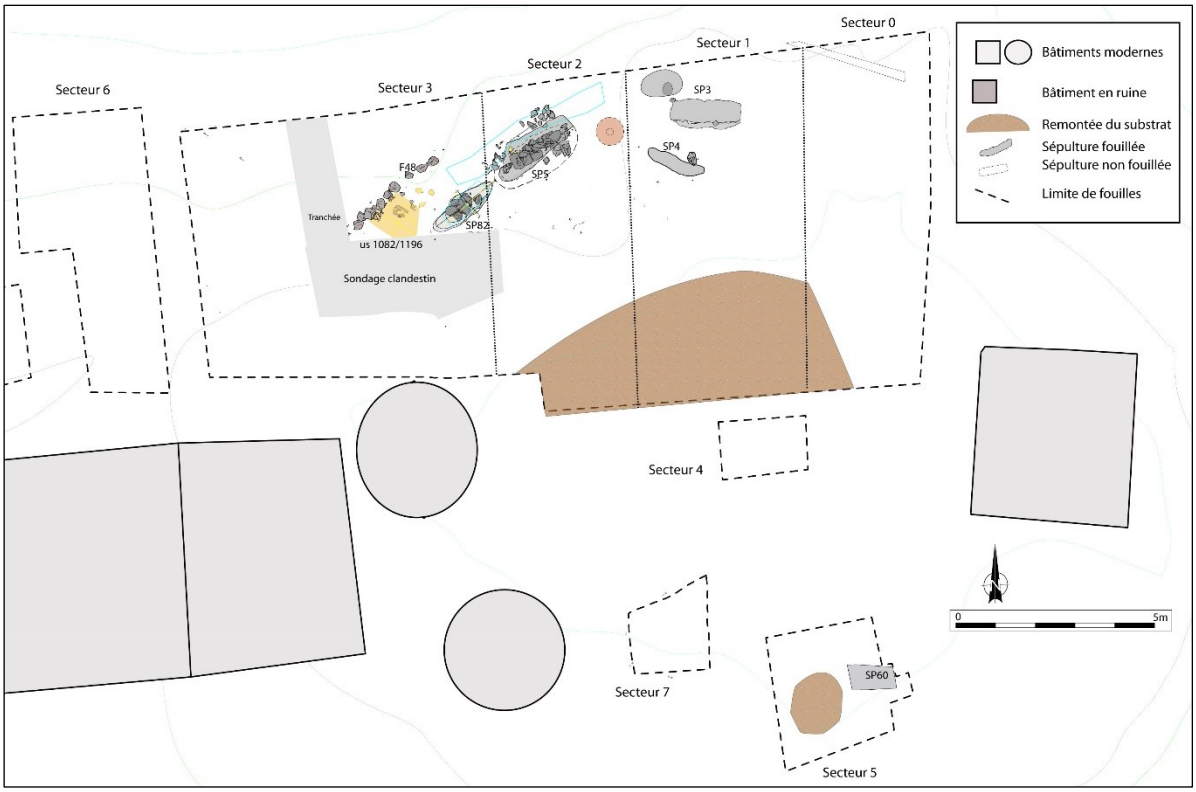


Fig. 5.3. Plan du site de Qedemt au cours de la période B (infographie Y. Gleize et A.-L. Goujon).

Catégorie de vaisselle remontée			JATTE	PLAT	ASSIETTE	BOL	VASE A COL COURT	VASE A COL LONG	JATTE PERFOREE	PREHENSION
Faits et unités stratigraphiques		Période								
	1001					QC11				
	1082	**B**		QC12, 13, 14, 15		QC11			QC17	
	1196	**B**		QC13	QC18	QC11	QC2		QC17	QC3
	1210	A1/A2	QC10						x	
	1215	A2/A3	QC8 / QC9		QC18	QC11		QC4	x	QC8
	1217	A2/A3	QC10					QC5		
F73	1223	?				QC11				
F 80	1242	A1	QC8 / QC16			QC11		QC4 / QC6	x	QC8
	1260	?						QC4		
	1263	?	QC9 / QC16							
F 84 ?	1299	A1						QC7		
SP 36		C					QC1	QC7		
SP 79		C				QC11	QC1			
SP 82		B		QC15						
SP 64		C				QC11			x	

Tabl. 5.2. Les céramiques « QC n° » représentent les fragments remontés les plus complets et ont fait l'objet d'un inventaire détaillé. Ce tableau permet de visualiser la distribution stratigraphique des remontages de ces céramiques, qui servent à argumenter de la contemporanéité de certains des niveaux archéologiques.

La période C, comprise entre la seconde moitié du 15ème siècle et le 17ème siècle, connait une diminution du nombre de tessons par rapport aux périodes funéraires précédentes, et ce malgré une nette augmentation des inhumations (fig. 5.4). Ceci indique peut-être une évolution des pratiques cérémonielles en même temps que des pratiques religieuses avec une utilisation réduite de la céramique sur le site. Qui plus est, l'attribution de la céramique à cette période C revêt un caractère encore plus contingent que dans les périodes précédentes avec de probables dépôts funéraires et des infiltrations fortuites de tessons présents en surface au sein des comblements supérieurs. En effet, la grande quantité de tessons : 225 tessons dont 50 éléments diagnostiques, est issue de 21 unités stratigraphiques différentes qui sont uniquement des niveaux de comblements de 13 des 21 tombes appartenant à la phase C. Nous décrivons ci-dessous la difficulté d'interpréter ce type de fragments pour cette période récente, puisque nous ne pouvons savoir s'ils sont issus de céramiques en surface, ou de remobilisation de céramique dans des niveaux plus anciens.

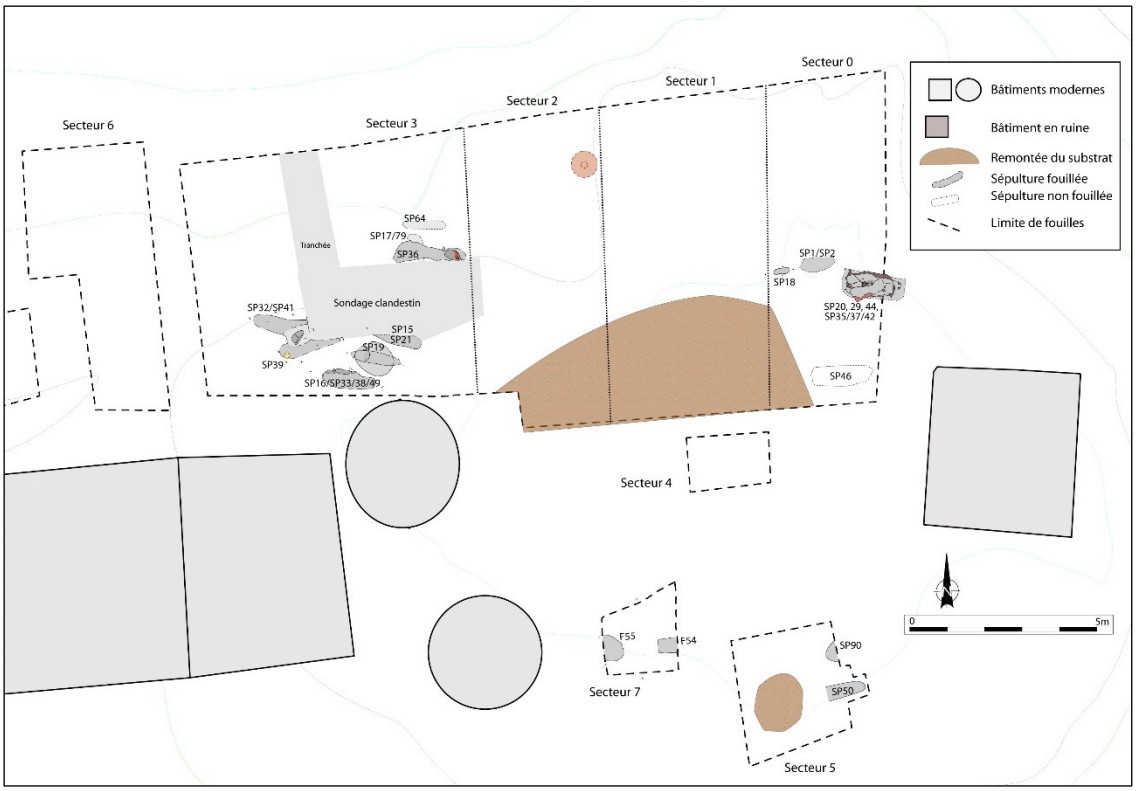


Fig. 5.4. Plan du site de Qedemt au cours de la période C (infographie Y. Gleize et A.-L. Goujon).

1.2. Céramique dans les comblements des sépultures

Dans les comblements des sépultures de la phase A

Les couvertures de SP12 et SP8 ont été retirées, facilitant peut-être l'infiltration de tessons, à moins qu'ils ne soient apparus au cours du comblement des fosses. Chacune de ces deux sépultures présente un tesson de récipient ouvert, de jatte ou de coupe. L'ensemble des structures SP20/29/44/69, du secteur 8, constitue un emplacement plusieurs fois remanié pour des inhumations successives et superposées, action facilitant également l'infiltration de tessons dans la tombe. Ces derniers comprennent un tesson de jatte et trois fragments de vases à col long de facture soignée pouvant avoir été déposés à la surface de la sépulture de l'immature SP29.

Très peu de céramiques sont issues des secteurs 0, 1 et 2 étant donné la quasi absence de sédimentation. Comme en témoigne la construction successive de terrasses, ces zones ont souffert de l'érosion dès les premiers temps de l'implantation du cimetière. Les phases les plus anciennes, A1 et A2/A3, présentent chacune un nombre d'éléments diagnostiques et plus généralement de tessons, quasi aussi élevé que celui correspondant aux autres périodes. Mais les niveaux conservés en place dont est issu cet ensemble se situent principalement dans les niveaux liés au terrassement (US 1285, 1292) ou dans les secteurs occidentaux 3 et 6, alors même que les tombes de la phase A se comptent en plus grand nombre dans la partie orientale. Il est donc intéressant d'avoir quelques tessons piégés dans les comblements des sépultures de cette période car ils confirment la présence de poteries déposées en surface aux alentours de ces tombes anciennes et laissent envisager que le grand nombre de fragments collectés dans les zones orientales plus en contrebas (US 1301, 1247, 1248) pourrait en partie provenir de cette partie haute du cimetière.

Absence de tesson dans les comblements

L'absence de tessons dans les comblements des sépultures SP15 et SP21 installées côte à côte dans le secteur 3, est relativement surprenante étant donné qu'elles font partie des sépultures les plus récentes, qu'elles ne sont pas dans une zone où l'érosion empêche la présence de mobilier (à l'inverse de SP1/ SP2 et SP18, datées de la même époque, mais creusées dans le secteur 0 particulièrement soumis à l'érosion) et que les tombes voisines, telles que SP32, SP39 et SP41 présentent, elles, des tessons épars. Aussi pouvons-nous émettre l'hypothèse que

l'emplacement avait été soigneusement nettoyé avant l'installation de ces deux tombes, ou que cette zone n'était pas à vocation funéraire.

Abondance de tessons dans les comblements

SP36 présente un nombre élevé de tessons dans son comblement (42 en US 1077) car son creusement recoupe les niveaux où fut mise au jour une importante accumulation de céramiques le long d'une rangée de pierres posées dans le prolongement de la limite de terrasse. C'est ainsi que 16 vases à col et 20 récipients ouverts ont été répertoriés dans le comblement de SP36. Il en va de même pour les tombes adjacentes telles que SP64, qui a été remaniée et dont les creusements successifs ont remobilisé les niveaux de l'occupation à céramique, entrainant la présence de 58 tessons dans le comblement de cette fosse, ou encore SP79 (17-72) qui possède un total de 37 tessons. De par ces observations, le niveau à céramique apparaît antérieur à la fin du 15ème siècle (*terminus post quem* de SP36 et SP79), et sans doute postérieur au 14ème siècle, date de SP5 qui ne présente qu'un très petit nombre de tessons dans son comblement (6), à savoir une marmite quasi complète posée sur sa couverture et davantage de fragments dans les niveaux au-dessus de sa couverture (31). La céramique remaniée ou non dans les comblements, permet donc de dater l'accumulation de céramique de la première moitié du 15ème siècle.

La remobilisation des tessons reste néanmoins un vrai problème pour discuter de la céramique présente sur le site au cours de la phase C car celle-ci provient uniquement des comblements des tombes dont l'installation remobilise les niveaux plus anciens. A cette période récente, la céramique présente dans les comblements ne peut lui être assurément associée.

Avec toutes les précautions d'interprétation qui doivent être prises face aux difficultés de lecture archéologique liées à l'érosion, aux nombreuses perturbations anciennes et récentes, l'analyse de la distribution chronologique et contextuelle des types morpho-fonctionnels et de leur diversité technologique permettra de discuter, d'une part, des grandes périodes d'occupations définies par les formes et/ou par les traditions techniques, et d'autre part, des différents usages funéraires impliquant le dépôt de céramique.

2. Corpus

Sur un total de 1504 tessons collectés sur le site de Qedemt au cours de trois campagnes de fouilles, nous avons intégré à notre base de données 1175 tessons, soit près de 80 % du corpus total. Les tessons exclus de cette étude correspondent au matériel ramassé en surface (244 tessons), dans le remblai de tranchées récentes (57 tessons de l'US 1041) ou dans les niveaux datés de la période moderne (20 tessons dans le secteur 4 ; 8 tessons dans le secteur 5).

Au sein de cet ensemble de 1175 tessons, 249 sont des éléments diagnostiques morphologiquement ou stylistiquement significatifs (tabl. 5.3). Toutefois plus d'une centaine de tessons sont des fragments de bord ou de lèvre dits indéterminés, des panses présentant un décor, ou des préhensions appartenant à des récipients dont la forme n'a pu être restituée. L'état de conservation de cette collection est en effet passablement mauvais. Outre l'effritement de certaines pièces, le taux de fragmentation est très élevé, particulièrement dans les zones remaniées par l'installation des sépultures les plus récentes.

De ces 249 fragments, seuls trois récipients sont entièrement restituables :

- Un vase à col de petite taille mis au jour dans la fosse funéraire de SP28, fragmenté en 28 tessons, entièrement remonté avec les 5 tessons collectés dans le comblement de la sépulture (US 1048). Il est exceptionnel, d'une part, car sa présence atteste de l'emploi de la céramique comme dépôt funéraire au cours de la phase ancienne de l'utilisation du cimetière. D'autre part, son état de conservation nous permet d'éclairer les techniques potières en usage pour ce type de récipient au 11 - 12ème siècle, période obtenue par datation C14 des restes dentaires de l'inhumé (annexe II, planche 2).
- Un vase à col de taille moyenne mis au jour sur la couverture de SP5, fragmenté en 18 tessons, entièrement remonté. Sa position ne permet cependant pas d'attester de son association avec la tombe (annexe II, planche 2).
- Un vase à col de taille moyenne mis au jour dans SP79, fragmenté en 9 tessons remontés pour former un tiers de récipient.

D'autres vases sont quasi complets, mais l'absence du col ne permet cependant pas de les restituer entièrement.

Secteur	Fait	US	Période	Nbr de tessons	Nbr d'éléments diagnostiques	%
3	SP 82	1259	B	5	1	0,4
3	SP 82	1279		7	1	0,4
6	SP 81	1265	A1	11	4	1,6
6	SP 81	1249		5	1	0,4
2	SP 8	1085	A2	1	1	0,4
3	SP 79	1213	C	20	2	0,8
3	SP 79	1238		14	3	1,2
3	SP 79	1240		9	1	0,4
6	SP 70	1287	A1	6	3	1,2
3	SP 64	1195	C	6	0	
3	SP 64	1207		58	12	4,8
3	SP 64	1223		1	1	0,4
3	SP 5	1030	B	24	2	0,8
3	SP 5	1031		3	0	
3	SP 5	1033		3	0	
8	SP 46	1160	C	11	3	1,2
8	SP 44	1107	C	1	1	0,4
3	SP 41	1098	C	9	0	
3	SP 39	1080	C	7	2	0,8
3	SP 38	1069	C	1	1	0,4
3	SP 36	1077	C	42	13	5,2
3	SP 32	1058	C	19	6	2,4
8	SP 29	1066	C	3	1	0,4
3	SP 28	1048	A1	35	1	0,4
8	SP 20	1045	C	4	1	0,4
3	SP 19	1003	C	4	0	
3	SP 19	1004		8	1	0,4
3	SP 19	1005		2	1	0,4
3	SP 19	1026		1	0	
3	SP 19	1027		2	0	
3	SP 17	1204	C	3	1	0,4
3	SP 14	1224	?	2	1	0,4
3	SP 14	1228		4	0	
8	SP 12	1170	A2/A3	1	1	0,4
3	SP 10	1245	A3	4	1	0,4
3	F74	1241	A2/A3	1	1	0,4
3	F73	1223	?	93	12	4,8
3	F 85	1298	A1	1	1	0,4
3	F 84 ?	1299	A1	9	0	
3	F 84	1285	A1	7	3	1,2
3	F 80	1242	A2/A3	44	10	4,0
6	F 62	1296	D	10	0	
3		1021	?	4	0	
3		1046	A1	4	1	0,4
3		1082	B	73	23	9,2
3		1157	B	13	1	0,4
3		1196	B	157	39	15,7
3		1198	A2/A3	20	2	0,8
3		1210	A1/A2	63	13	5,2
3		1215	A2/A3	31	12	4,8
3		1217	A2/A3	97	14	5,6
6		1247	A1	43	14	5,6
6		1248	A1	31	4	1,6
3		1252	?	42	8	3,2
3		1260	?	17	2	0,8
3		1263	?	36	9	3,6
3		1292	A1	13	5	2,0
3		1301	A1	30	8	3,2
TOTAUX				**1175**	**249**	

Tabl 5.3. Répartition des tessons et des éléments diagnostiques au sein des différentes unités stratigraphiques et structures archéologiques de Qedemt.

Le corpus étudié appartient à 58 unités stratigraphiques différentes, dont 33 sont directement liées à des sépultures, en ce sens que les tessons ont été collectés sur les couvertures ou dans les comblements des fosses funéraires (tabl. 5.3). Parmi les 58 unités stratigraphiques dans lesquelles ont été collectées des céramiques, 10 ne proposent aucun élément diagnostique.

La distribution du nombre d'éléments diagnostiques par structure (tabl. 5.3) montre une forte représentation dans deux unités stratigraphiques : US 1082 et US 1196, qui ont été déterminées comme le cœur d'une couche céramique attestant d'une occupation datée du 15ème siècle. Une représentation moyenne des éléments diagnostiques (+ de 3 %) apparaît dans 10 unités stratigraphiques, parmi lesquelles nous pouvons distinguer 5 niveaux en place (US 1210, 1215, 1217, 1242, 1301) et 5 niveaux résultant de perturbations anciennes (US 1077, 1207) ou récentes (US 1252, 1223, 1263). Une représentation faible des éléments diagnostiques (+ de 1 %) apparaît dans 8 niveaux dont 5 sont des comblements de sépultures (US 1265, 1238, 1287, 1160, 1058) et 3 sont à associer à la limite ancienne de la terrasse F 84 (US 1285, 1248, 1292). Cette brève description de la distribution quantitative des éléments diagnostiques par structure archéologique illustre la complexité stratigraphique du site de Qedemt et souligne l'importance que les remontages ont pu avoir pour l'articulation de ces niveaux anciens et de leurs recoupements.

La composition du corpus en termes de parties de récipients (tabl. 5.4), réalisée à partir des 244 éléments diagnostiques du secteur 3, indique que les tessons de panses informes avec perforations sont un des types de pièces diagnostiques les plus nombreux (11.9 %, en rouge), alors même que les pièces livrant à la fois les éléments de la lèvre, de la panse, et des perforations ne représentent que 0.8 % du corpus (en bleu). Ce fait atteste de la forte fragmentation de la collection étudiée. Les éléments diagnostiques les plus nombreux sont : les lèvres seules et les lèvres avec bords (respectivement 30,3 % et 20,5 %, en orange). Nombre de ces fragments n'ont pu nous permettre de renseigner le diamètre à l'ouverture du récipient. Ces deux éléments, attributs d'un diagnostic minimal, représentent plus de la moitié de l'ensemble du corpus, ce qui illustre à nouveau le mauvais état de conservation de cette collection. Prenons enfin l'exemple des préhensions qui, isolées (2,9 %) sont aussi nombreuses que celles associées à tout autre élément diagnostique (2,8 % englobant 6 combinaisons).

Malgré un mauvais état de conservation qui se traduit principalement par un fort taux de fragmentation, ce corpus propose des pièces complètes ou quasi-complètes (en vert) ; et les combinaisons représentant un taux moyen de l'effectif total (en jaune) attestent de la possibilité

de reconstituer graphiquement les formes pour obtenir une vue générale de la diversité morpho-typologique de cette céramique.

Les pièces présentant les éléments diagnostiques associés : « lèvre / bord », « lèvre / panse », et « lèvre / bord / panse » (24,5 %), sont trois fois plus nombreuses que celles attestant de la présence d'un col (5,7 % pour 6 combinaisons), ce qui laisse supposer que les récipients de type jatte, coupe, plat, sont plus fortement représentés dans le corpus que les vases à col.

Nous ne sommes pas en présence d'un corpus richement décoré, mais les décorations ne sont pas non plus anecdotiques puisqu'elles apparaissent sur 10,6 % du corpus. Si elles sont présentes majoritairement sur des tessons de panse informe (5,7 %), elles sont également associées à d'autres types d'éléments diagnostiques (6 associations attestées). Par ailleurs, les décorations sont plus nombreuses sur les récipients carénés et galbés (4.1 %) que sur les récipients sans carène (2 %) alors même que ces derniers sont généralement plus fortement représentés au sein de la collection. Enfin, bien qu'en petit nombre, la présence de perforations au niveau de la lèvre seule du récipient semble être une caractéristique relativement atypique à considérer.

Lèvre	Col	Bord	Panse	Epaulement	Galbe	Carène	Fond	Préhension	Décor	Perfo	Autre	Nb	%
■												74	**30,3**
	■											2	0,8
■	■											8	3,3
■		■										50	**20,5**
■										■		3	1,2
■			■									6	2,5
■			■				■		■			1	0,4
			■									9	3,7
■					■							2	0,8
■		■	■									5	2,0
			■					■	■			1	0,4
■	■							■				1	0,4
■			■							■		2	0,8
			■							■		29	11,9
■	■		■	■				■				1	0,4
						■						7	2,9
											■	2	0,8
								■				7	2,9
			■						■			14	5,7
		■								■		1	0,4
■			■						■			2	0,8
■			■					■	■			1	0,4
					■				■			3	1,2
		■										2	0,8
			■			■			■			7	2,9
■	■			■								1	0,4
	■		■					■				1	0,4
■		■	■	■			■	■				2	0,8
TOTAL												244	100

Tabl 5.4. Nombre de récipients du secteur 3 classés selon les parties conservées et la présence de décor ou de perforation. En rouge et orange, les fragments les plus nombreux ; en jaune, les fragments en nombre moyen ; en vert les pièces complètes ou quasi-complètes.

3. Caractérisation des traditions céramiques

3.1. Typologie morphologique et interprétation fonctionnelle

Notre corpus se divise en deux grands ensembles : les récipients ouverts caractérisés par un diamètre à l'ouverture correspondant au diamètre maximal, ils sont au nombre de 86 ; et les récipients fermés caractérisés par un diamètre à l'ouverture inférieure au diamètre maximal, ils sont au nombre de 37.

3.1.1. Les récipients ouverts

Au sein de cet ensemble de récipients, nous avons distingué 6 catégories morpho-fonctionnelles en fonction des dimensions absolues, diamètre à l'ouverture (OUV) et profondeur (P), et des dimensions relatives, rapport OUV/P (tableau 3). Elles comprennent : les jattes, les coupes, les plats, les bols, les assiettes et les coupelles (annexe II, planche 1). Les jattes, les coupes et les assiettes se distinguent par un rapport OUV/P respectivement de 1/3, 1/4 et 1/5. Les plats n'ont quasiment pas de profondeur. Les bols et les coupelles ont des ouvertures de dimensions nettement inférieures aux autres récipients ouverts.

Les jattes sont majoritaires (59). Elles ont un diamètre à l'ouverture compris entre 22 et 50 cm, et une profondeur comprise entre 10 et 25 cm.

Les coupes sont peu nombreuses (12). Elles ont un diamètre à l'ouverture compris entre 33 et 48 cm, et une profondeur comprise entre 7 et 12 cm.

Les plats sont également minoritaires (7). Ils ont un diamètre à l'ouverture compris entre 26 et 57 cm.

Les trois dernières catégories de récipients ouverts sont anecdotiques : quatre bols dont les diamètres sont compris entre 13 et 18 centimètres avec une profondeur supérieure à 7 cm ; deux assiettes dont les diamètres sont de 25 et 29 cm avec des profondeurs approximatives de 5 cm et une coupelle mesurant 8 cm de diamètre et 3 cm de profondeur.

.

Profondeur / Ouverture Dm	* > 12 cm		12 cm > * > 7 cm		* < 7 cm		Tot.
*** > 40 cm**	16	Grande jatte	5	Grande coupe	4	Grand plat	25
40 cm > * > 30 cm	26	Jatte	7	Coupe	3	Plat	36
30 cm > * > 20 cm	17	Petite jatte			2	Assiette	19
*** < 20 cm**	2	Bol	2	Petit bol	1	Coupelle	5
							85

Tabl 5.5. Classement des récipients ouverts en fonction des dimensions de profondeur et de diamètre à l'ouverture.

Les jattes, les coupes, les plats et les bols présentent plusieurs catégories dimensionnelles (tabl. 5.5). Les plus grands récipients ont un diamètre à l'ouverture supérieur à 40 cm. Les récipients de taille moyenne ont un diamètre compris entre 30 et 40 cm. Il existe des petites jattes dont le diamètre est compris entre 20 et 30 cm, et des petits bols qui se différencient des bols de taille moyenne par une moindre profondeur.

- Les jattes

Les jattes de taille moyenne sont majoritaires (26), tandis que les grandes jattes et les petites jattes sont représentées à parts quasi égales (16/17).

Classification morphologique

Les principales distinctions morphologiques au sein de l'ensemble des jattes résident dans les profils de la partie supérieure et du bord : droit ou concave, divergent, convergent ou parallèle. Nous obtenons ainsi 5 types de jattes. Chaque type présente des variantes en fonction de la forme de la lèvre (fig. 5.5) :

Type jatte A – Le profil de la partie supérieure et du bord est concave divergent, la lèvre est aplatie (A1) ou arrondie (A2).

Type jatte B - Le profil de la partie supérieure et du bord est concave convergent, la lèvre est aplatie (B1) ou arrondie (B2).

Type jatte C - Le profil de la partie supérieure et du bord est droit divergent, la lèvre est aplatie (C1) ou arrondie (C2).

Type jatte C'– Le profil de la partie supérieure est droit divergent, le profil du bord est droit convergent, la lèvre est arrondie.

Type D - Le profil de la partie supérieure et du bord est droit parallèle, la lèvre est arrondie.

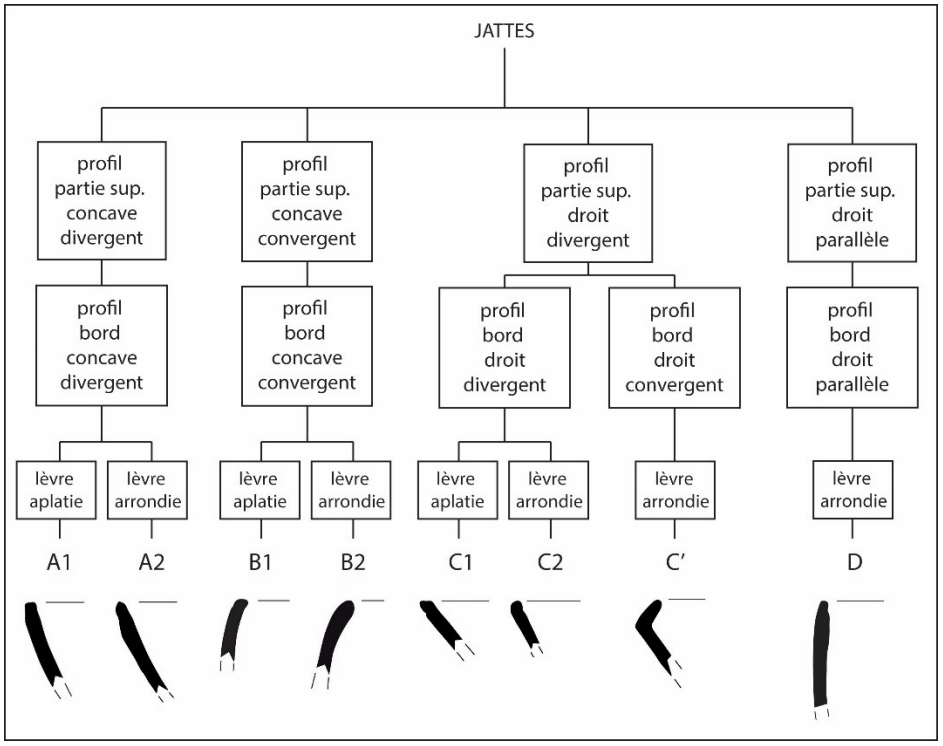


Fig. 5.5. Arbres représentant les différents types de jattes en fonction du profil de la partie supérieure et du bord.

Les jattes de type A (22) et de type C (18) sont majoritaires. Les jattes de type C' sont minoritaires (12), tandis que les jattes de type B (5) et D (2) sont anecdotiques (tabl. 5.6).

Classification morphométrique

De manière générale, les différents types de jattes présentent une grande variabilité dimensionnelle (tabl. 5.6).

Les jattes du type A possèdent un diamètre compris entre 22 et 44 cm, avec une moyenne à 34.
Les jattes du type B possèdent un diamètre compris entre 30 et 40 cm, avec une moyenne à 37.
Les jattes du type C possèdent un diamètre compris entre 25 et 41 cm, avec une moyenne à 30.

Les jattes du type C' possèdent un diamètre compris entre 22 et 50 cm, avec une moyenne à 32. Les jattes du type D possèdent un diamètre compris entre 33 et 42 cm, avec une moyenne à 38.

Type de jatte	Nombre		Diamètre minimum	Diamètre maximum	Moyenne	Grande jatte	Jatte	Petite jatte	
A1	22	11	22	40	33	3	5	3	
A2		11	25	44	35	3	6	2	
B1	5	2	40	40	40	2	0	0	
B2		3	30	40	34	1	2	0	
C1	18	6	25	32	27	0	2	4	
C2		12	23	41	33	3	6	3	
C'	12	12	22	50	32	3	4	5	
D	2	2	33	42	38	1	1	0	
Totaux	**59**		**22**	**50**	**34**	**16**	**26**	**17**	**59**

Tabl. 5.6. Nombre de récipients et distribution des catégories dimensionnelles pour chaque type de jatte.

Les trois catégories dimensionnelles, grandes, moyennes et petites, sont représentées au sein de chaque type, à l'exception des types B et C (fig. 5.6). En effet, ceux-ci ne présentent pas de petite jatte. Quant aux types A et C, la moitié des récipients sont des jattes moyennes tandis que l'autre moitié se distribue à parts quasi égales entre grandes et petites jattes.

S'il n'existe donc pas de type morphométrique qui associerait strictement un type de jatte à une catégorie dimensionnelle, il existe en revanche une production de différentes tailles au sein de chacun des types morphologiques.

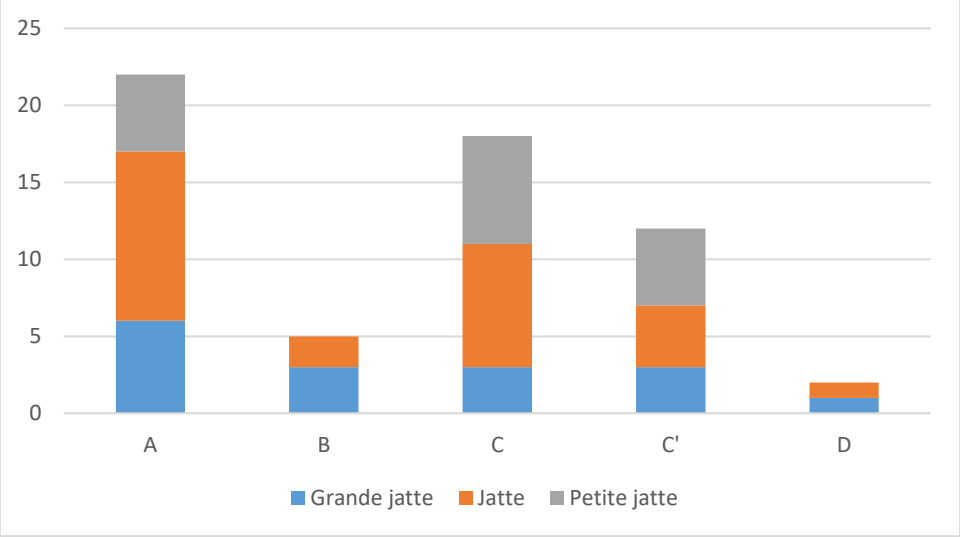


Fig. 5.6. Diagramme de distribution des trois catégories dimensionnelles pour chaque type de jatte.

- Les coupes

Le nombre de grandes coupes (6) est équivalent à celui des coupes de taille moyenne (5).

Classification morphologique

La principale distinction morphologique au sein de l'ensemble des coupes réside dans le profil du bord : droit convergent ou droit parallèle. Nous obtenons ainsi 3 types de coupes et pour un type, deux variantes en fonction de la forme de la lèvre (fig. 5.7) :

Type coupe A – Le profil de la partie supérieure est droit divergent et celui du bord est droit parallèle, la lèvre est aplatie (A1) ou arrondie (A2).

Type coupe B – Le profil de la partie supérieure est droit divergent et celui du bord est droit convergent, la lèvre est arrondie.

Type coupe C – Le profil de la partie supérieure et du bord est droit divergent, la lèvre est arrondie.

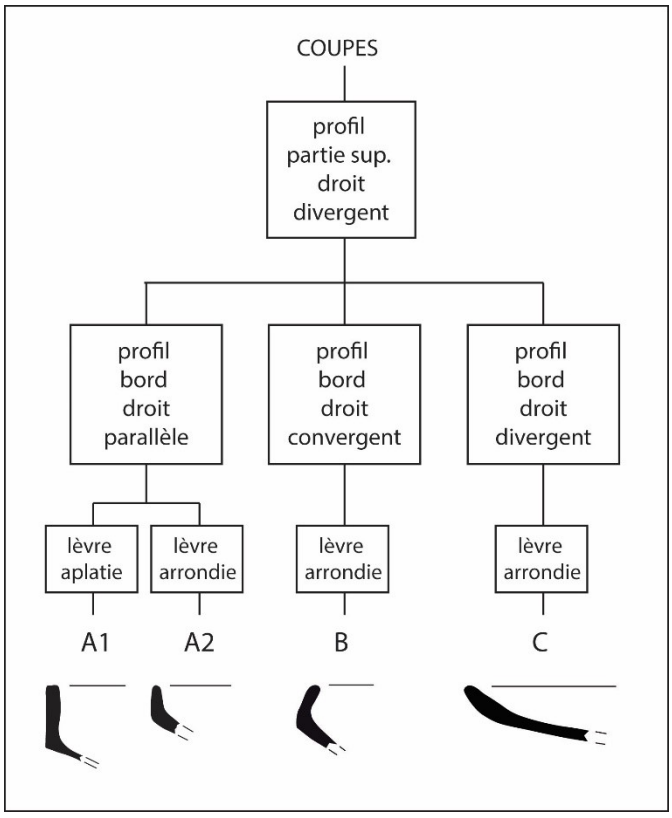


Fig. 5.7. Arbre représentant les différents types de coupes en fonction du profil de la partie supérieure et du bord.

Les coupes de type A sont majoritaires (7), les coupes de type B sont minoritaires (4), tandis que la coupe de type C est anecdotique (1) (tabl. 5.7).

Classification morphométrique

Les coupes du type A possèdent un diamètre compris entre 33 et 48 cm, avec une moyenne à 39 cm ; les coupes du type B, un diamètre compris entre 34 et 40 cm, avec une moyenne à 38 cm, et la coupe du type C, un diamètre de 30 cm.

Les types A et B regroupent deux catégories dimensionnelles, à savoir les grandes coupes et les coupes de taille moyenne.

Type de coupe	Nombre	Diamètre minimum	Diamètre maximum	Moyenne	Grande coupe	Coupe	
A	7	33	48	39	3	4	
B	4	34	40	38	2	2	
C	1		30	30		1	
Totaux	**12**	**33**	**48**	**36**	**5**	**7**	**12**

Tabl. 5.7. Nombre de récipients, diamètres et distribution des catégories dimensionnelles pour chacun des types de coupe.

Interprétation fonctionnelle

Les jattes et les coupes sont encore produites et utilisées de nos jours pour préparer et présenter des aliments solides ou semi-solides, même si leurs formes sont moins diversifiées que celles de Qedemt. Leur taille varie souvent en fonction de l'ampleur de la famille. Deux termes les désignent aujourd'hui, peu importe leur taille et leur forme : ces termes interchangeables endosseraient davantage une signification fonctionnelle. Le terme de *taba* sert aux récipients pour présenter le *nufro* : mélanges de céréales, pois, haricots simplement cuits à l'eau et salés ou le *gemfo*, un porridge solide d'orge ou d'avoine. Le terme *wachit* sert pour la présentation des légumes et divers plats en sauces avec ou sans viande. Ces jattes et coupes sont en vérité multifonctionnelles en ce sens que les contenants de petites dimensions peuvent également servir de louche, ou d'écuelle individuelle ; tandis que certains plus grands contenants peuvent servir à préparer la pâte à pain ou la pâte à galette, ou encore à laver les poulets.

A Qedemt, on peut supposer que ces tailles variaient également en fonction des quantités de nourriture à préparer et/ou servir et donc en fonction du nombre de personnes présentes. Par

référence aux données actuelles, on peut supposer que les deux catégories jattes et coupes, également nombreuses, devaient servir à présenter des mets différents.

- Les jattes perforées

Les tessons de jattes perforées sont nombreux sur le site, au moins trois individus différents ont été repérés. Leur diamètre est compris entre 27 et 32 cm, leur épaisseur est généralement fine (annexe II, planche 3). Les perforations ont un diamètre variant entre 2 et 4 mm et sont plus ou moins régulièrement disposées et espacées. Les fragments de panse informe présentant ce même type de perforations permettent d'affirmer que l'ensemble de la panse était percée, et non pas seulement un bandeau décoratif dans la partie supérieure.

Interprétation fonctionnelle

La fonction de ce type de récipient qui traversa les époques d'utilisation du cimetière de Qedemt et se trouve dans d'autres contextes archéologiques médiévaux reste indéterminée. Seules quelques hypothèses peuvent être avancées. Etant donné l'étroitesse et la dispersion des perforations, l'objet s'apparente davantage à une passoire, séparant des éléments liquides des solides, qu'à un tamis. Sur les pratiques de consommation anciennes, les écrits ont souvent présenté l'Éthiopie comme le pays du lait et du miel (Guindeuil, 2010). Il est tentant d'associer cette céramique à un procédé de préparation de l'un ou de l'autre, à une époque où les tissus étaient peut-être plus rares que la céramique. Dans un cas, cet objet s'apparenterait à une faisselle, comme le décrit K. Chuniaud lors de la collecte de ces tessons aussi bien sur le site de l'*amba* Gabriel que sur celui du Camp royal (Derat et Jouquand, 2012 : 292). Dans l'autre, il pourrait servir à laisser s'égoutter le miel de la cire. Les seules céramiques perforées connues pour la période actuelle sont effectivement employées pour le miel, mais pour sa collecte initiale, et présentent une morphologie bien différente. Elles sont des objets cylindriques présentant de petites perforations sur les deux tiers de sa surface, tandis que le reste, aplani et non perforé, peut accueillir les charbons incandescents qui permettront la fumigation de l'intérieur de la ruche.

Ces récipients actuels nous permettent de questionner le maniement de ces jattes perforées dans des pratiques de fumigation. Celles-ci sont encore très courantes en Éthiopie, qu'elles relèvent de pratiques liées à l'hygiène du corps (particulièrement répandues chez les populations pastorales) ou de rituels spirituels et/ou domestiques, telle la préparation du café, ou

l'assainissement de l'air des habitations (bois d'olivier (*Olea europaea subso. Africana*) ; *kebericho* (*Echinops kebericho*) …).

Aucune de ces hypothèses ne paraît plus fondée qu'une autre et aucune n'apparaît complètement satisfaisante. C'est au travers d'une relecture fine des sources historiques ou d'une rencontre ethnographique que nous espérons encore pouvoir attribuer un sens symbolique ou pratique à cet objet.

- Les plats et assiettes

Les récipients de type plat sont caractérisés par une profondeur moindre et un profil de la partie supérieure divergent droit. Les plats présentent généralement un bord dont le profil est droit parallèle avec une lèvre arrondie (a), seul un plat possède un bord au profil droit divergent dans la continuité de la partie supérieure (b).

Les dimensions des plats varient de 36 à 57 cm. Il existe deux catégories dimensionnelles au sein desquelles les plats sont équitablement distribués : une première catégorie aux diamètres compris entre 30 et 40 cm (4), et une seconde catégorie dont le diamètre est supérieur ou égal à 50 cm (3) (fig. 5.8).

Les deux assiettes collectées sur le site présentent, comme les plats, une faible profondeur. Elles s'en différencient par leur diamètre inférieur à 30 cm et par la singularité de leurs profils. L'une présente un profil de partie supérieure concave divergent et un profil de bord droit divergent avec une lèvre arrondie (c). L'autre présente un profil de partie supérieure droit divergent et un bord divergent légèrement convexe avec une lèvre arrondie (d).

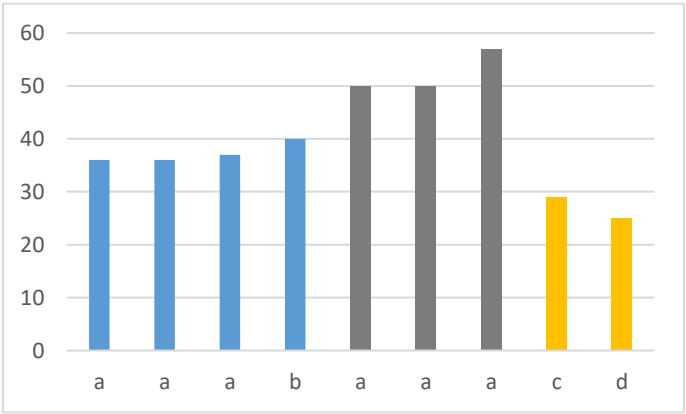


Fig. 5.8. Diagramme présentant les diamètres (en ordonnée) des plats (de type a et b) et des assiettes (de type c et d) en fonction de leur type (en abscisse).

Interprétation fonctionnelle

Les assiettes pourraient tout à fait être, comme elles le sont aujourd'hui, employées à présenter des grains, haricots et pois, à l'instar d'une jatte. Les grands plats servent actuellement à cuire l'*injera*, grandes galettes à base de teff. Les plus petits plats, y compris ceux possédant la forme d'assiette, sont pour les galettes de blé. Nous pourrions également envisager qu'à Qedemt ces plats aient pu servir à la cuisson de pain.

- Les bols

Les quatre récipients appartenant à la catégorie morpho-fonctionnelle « bol » se distinguent principalement par un diamètre à l'ouverture inférieur à 30 cm et un profil de partie supérieure concave divergent.

Les deux plus grands bols ont une profondeur supérieure à 12 cm, l'un présente un bord convexe divergent (SP64), l'autre un bord droit convergent (US 1077).

Les deux plus petits bols dont la profondeur est inférieure à 12 cm présentent tous deux un bord concave divergent inscrit dans la continuité de la panse, avec une lèvre aplatie (QC 11 et F73).

- La coupelle

Le dernier récipient ouvert que nous décrivons est unique en son genre. Son profil général est concave divergent et son bord droit parallèle à la lèvre arrondie. Son diamètre à l'ouverture est de 8 cm et il est peu profond, aussi nous l'avons désigné par le terme de « coupelle » (US 1210).

Interprétation fonctionnelle

Des dépôts charbonneux épais présents sur cette petite coupelle suggère son utilisation pour brûler de l'encens, confirmant l'emploi de bois ou de résines odorantes sur le site.

3.1.2. Les récipients fermés

Au sein de cet ensemble, la majorité des récipients sont des vases à col. Seuls deux vases fermés sans col présentent un profil de partie supérieure et de bord convexe ou concave convergent (annexe II, planche 3).

Parmi les 36 éléments diagnostiques attestant de la présence de vases à col sur le site, 7 sont des cols isolés (5 de profil droit parallèle et 2 de profil concave divergent) qui ne peuvent intégrer notre classification typologique (annexe II, planche 2). Au sein de l'ensemble des 29 individus restants, 8 ont été trouvés sur le site lors de fouilles clandestines et apportés comme

tels au bureau de l'ARCCH à Lalibela, avec un crâne[77] ; 2 sont des pots trouvés en place et quasiment complets après remontage ; les 19 autres sont des fragments.

A partir des dimensions complètes obtenues pour 10 des vases à col, nous avons distingué deux principales catégories morpho-fonctionnelles, les vases à col court et les vases à col long, en fonction des dimensions relatives du rapport HCl/HM et du rapport HCl/OUV (tabl. 5.9, fig. 5.7 et annexe II, planche 2).

Les hauteurs de col sont indifféremment comprises entre 2 et 3 cm. Les vases à col court ont un rapport HCl/HM inférieur à 1/5 ; et un rapport HCl/OUV inférieur à 1/4. Les vases à col long ont un rapport HCl/HM et HCl/OUV toujours supérieur à 1/3.

N°	Inv.	HM	HCr	HCl	HCl / HM	DM	OUV	HCl / OUV
1	2009_06	9,5	7,5	2	0,21	7,5	4,5	0,44
2	SP28	13,5	9,5	4	0,30	14	6,5	0,62
3	2009_02	6	4,5	1,5	0,25	5,5	2,5	0,60
4	2009_04	8,5	5,5	3	0,35	7	3,5	0,86
5	2009_03	12	9,5	2,5	0,21	10,5	7	0,36
6	2009_08	13	10	3	0,23	12	7	0,43
7	SP 5	17	15	2	0,12	20	11,5	0,17
8	SP 79	18	15	3	0,17	20	13	0,23
9	1263	*23*	*20*	3	0,13	*20*	14	0,21
10	1196	*25*	*22*	3	0,12	*17*	12	0,25

Tabl. 5.8. Dimensions des 10 vases à col pour lesquelles il était possible d'obtenir l'ensemble des mesures : hauteur maximale (HM), diamètre maximal (DM), hauteur du corps (HCr) hauteur du col (HCl), diamètre à l'ouverture (OUV).

[77] Ils ont été inventoriés par Claire Bosc-Tiessé et Clément Ménard que je remercie pour ces informations.

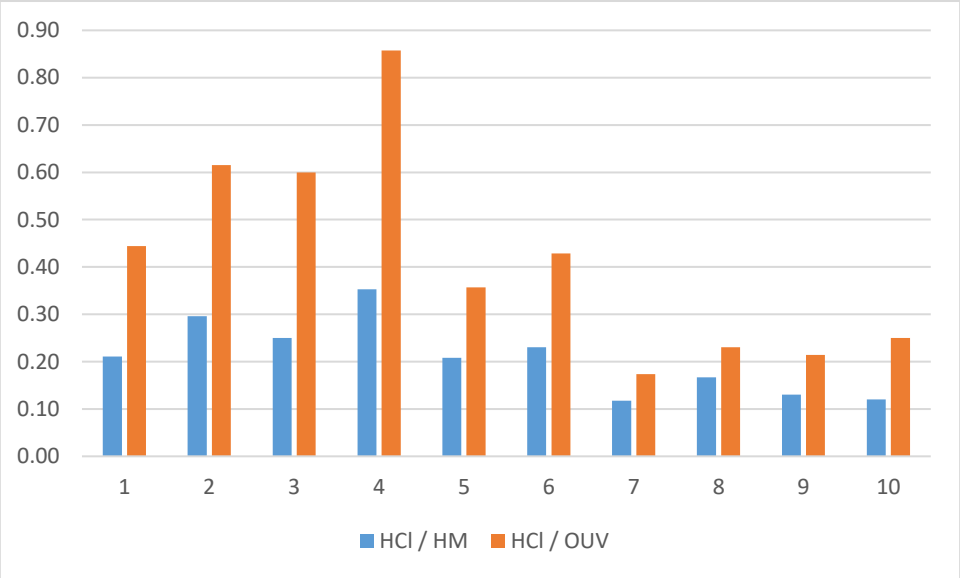


Fig. 5.9. Diagramme présentant les dimensions relatives du rapport HCl/HM et HCl/OUV des 10 vases à col mesurés. Les numéros 1 à 6 sont des vases à col long, tandis que les numéros 7 à 10 sont des vases à col court.

Les vases à col long sont majoritaires (11). Ils ont une hauteur comprise entre 6 et 13,5 cm, un diamètre maximal compris entre 5,5 et 14 cm et un diamètre à l'ouverture compris entre 2,5 et 7 cm. Les vases à col court sont minoritaires (4). Ils ont une hauteur comprise entre 17 et 25 cm, un diamètre maximal compris entre 17 et 20 cm et un diamètre à l'ouverture compris entre 11.5 et 14 cm.

Les vases à col court se caractérisent par leur grande taille et une ouverture large, tandis que les vases à col long sont de petites et moyennes dimensions avec une ouverture étroite. Les deux catégories de récipients présentent des anses en boudin à arc cintré vertical reliant la panse au col. Dans le cas des vases à col court, l'extrémité supérieure de l'anse se situe au niveau de la lèvre, tandis qu'elle s'attache à la partie médiane du col des vases à col long. La présence d'une préhension n'est cependant pas systématique pour ce type de vases.

- Les vases à col long

La mauvaise conservation de ces récipients ne nous permet pas toujours d'appréhender les formes dans leur intégralité. Les cols sont les éléments les plus souvent manquants. Seuls 25 vases ont été intégrés à la classification morphologique.

Classification morphologique

Les principales distinctions morphologiques au sein des vases à col sont basées sur a) le profil de la panse inférieure qui peut être concave ou droit divergent ; b) la présence d'une carène

galbée ou saillante ; c) le profil de la partie supérieure qui peut être droit convergent ou concave convergent ; enfin d) le profil des cols qui peut être droit ou convexe, parallèle ou divergent.

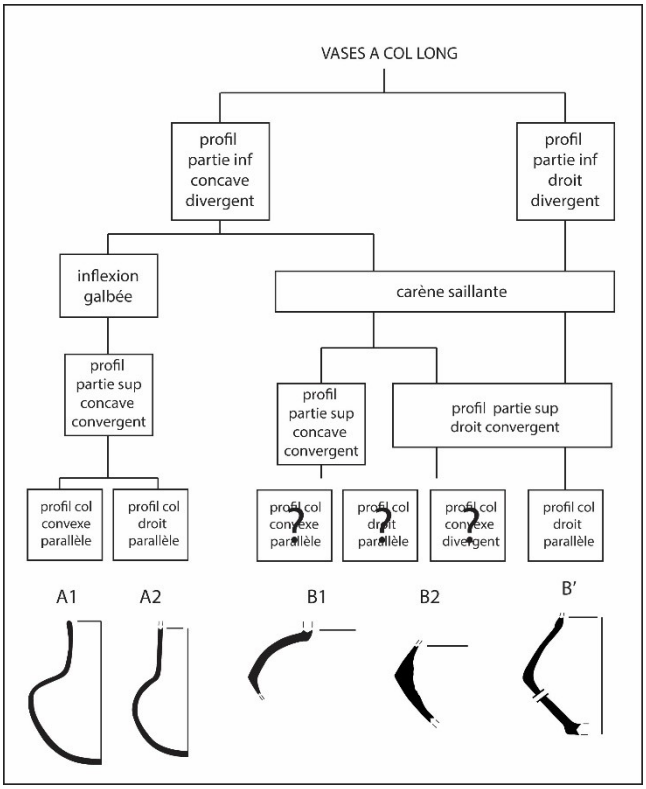


Fig. 5.10. Arbres représentant les différents types de vases à col long en fonction du profil de la panse et du col.

Nous avons ainsi distingué trois principaux types de vase à col long et leurs variantes en fonction des profils de la partie supérieure et/ou du col (figure 5.10).

Les vases à col de type A – le profil de la partie inférieure est concave divergent, l'inflexion est galbée, le profil de la partie supérieure est concave convergent, celui du col est convexe parallèle (A1) ou droit parallèle (A2).

Les vases à col de type B – le profil de la partie inférieure est concave divergent, la carène est saillante, le profil de la partie supérieure est concave convergent (B1) ou droit convergent (B2). Il n'est pas possible d'associer de manière certaine un profil de col à ce type de récipient caréné.

Les vases à col de type B' – le profil de la partie inférieure est droit divergent en raison de la présence d'une base plate, la carène est saillante, le profil de la partie supérieure est droit convergent et celui du col est droit parallèle.

Les vases à col long de type A sont majoritaires (15). Les pots de type B sont minoritaires (9), ils proposent plus souvent un profil de partie supérieure droit convergent de type B1 (5). Le type C est anecdotique (1) (tabl. 5.9).

Type de vase à col	A1	A2	A?	B1	B2	B?	B'	
Nombre	2	4	9	2	5	2	1	
Totaux	**15**			**9**			**1**	**25**

Tabl. 5.9. Distribution du nombre de vases à col long en fonction des types-morphologiques définis.

Classification morphométrique

Sur les 15 vases à col long de type A, seuls 6 d'entre eux ont pu être mesurés. Sur les 10 vases à col de type B et C, seule la moitié des fragments ont permis d'obtenir des dimensions, dont certaines restent cependant manquantes. En l'état, nous observons une catégorie dimensionnelle propre à chacun des types (tabl. 5.10).

Les récipients de type A ont une hauteur moyenne de 10,4 cm, un diamètre maximal moyen de 9,4 cm et un diamètre à l'ouverture moyen de 5,2 cm. Les récipients de type B ont une hauteur moyenne de 18,3 cm, un diamètre maximal de 21 cm et un diamètre à l'ouverture de 8,3 cm.

Les vases à col long de type B, caractérisés par la présence d'une carène saillante, présentent donc des dimensions plus larges que ceux de type A.

	A1	A2	B2	B1	B'	Hauteur maximale	Hauteur panse	Hauteur du col	Ht col / Ht max	Diamètre maximal	Diam à l'ouv	Ht / Diam col
2009_06	x					9.5	7.5	2	0.21	7.5	4.5	0.44
SP28	x					13.5	9.5	4	0.30	14	6.5	0.62
2009_02		x				6	4.5	1.5	0.25	5.5	2.5	0.60
2009_04		x				8.5	5.5	3	0.35	7	3.5	0.86
2009_03		x				12	9.5	2.5	0.21	10.5	7	0.36
2009_08		x				13	10	3	0.23	12	7	0.43
Vases à col long de type A - moyenne						**10.4**	**7.8**	**2.7**	**0.3**	**9.4**	**5.2**	**0.6**
42, 1215, 1260				x						25		
2009_07				x +pied		20	11	4	0.36	22	10.5	0.38
2009_05			x			16.5	12.5	4	0.24	16	7.5	0.53
1242			x							27		
1247					x		12			15	*7*	
Vases à col long de type B - moyenne						**18.3**	**11.8**	**4.0**	**0.3**	**21.0**	**8.3**	**0.5**
SP 5		x				17	15	2	0.12	20	11.5	0.17
SP 79		x				18	15	3	0.17	20	13	0.23
1263		x				*23*	*20*	3	0.13	*20*	14	0.21
1196		x				*25*	*22*	3	0.12	*17*	12	0.25
Vases à col court - moyenne						**20.8**	**18.0**	**2.8**	**0.1**	**19.3**	**12.6**	**0.2**

Tabl. 5.10. Distribution typo-morphologique des vases à col et dimensions pour chaque individu.

Interprétation fonctionnelle

La pâte généralement fine des vases à col long, leurs formes et décors élaborés et le soin apporté à la brillance de la surface en font des objets de belle facture. Il est fort probable que ces récipients étaient destinés à une contenance liquide, sans qu'il soit possible de déterminer un usage préférentiel (eau, bière, vin de miel ?). Les dimensions de ces vases varient, mais ils restent de petite taille, donc légers et maniables. Même pleins, ils pourraient servir à boire au goulot, comme les *debriyie* aujourd'hui : ce récipient à col de petite taille est une des céramiques favorites toujours apportée durant les cérémonies. Pour un enterrement par exemple, un panier en vannerie servant à contenir l'*injera – mosseb* – et un *gan* de *tella*, sont apportés par la famille du défunt. Toutes les personnes présentes auront amené leur *debriyie* pour boire ensemble après la cérémonie religieuse à l'église. Un *debriyie* sera donné au prêtre et les autres seront partagés entre les convives. Après cette agape il ne doit plus y avoir de pleurs.

L'état d'usure avancé de la partie inférieure du vase à col long déposé en SP28, ainsi que d'autres fonds appartenant à des vases à col de même type, indique que ces contenants avaient été longuement utilisés avant de rejoindre le cimetière et d'endosser cette fonction rituelle de dépôt funéraire.

- Les vases à col court

Les vases à col court, au nombre de 4, développent un profil typologique similaire au profil A2 précédemment défini pour les vases à col long : le profil de la partie inférieure est concave divergent, celui de l'inflexion est galbé, le profil de la partie supérieure est convexe convergent avec un col droit parallèle (fig. 5.8). Au sein de cette catégorie, seules deux céramiques complètes ou relativement complètes nous permettent de distinguer une morphologie de panse sphérique et de panse ovoïde.

Interprétation fonctionnelle

Les vases à col court pourraient être désignés par le terme de marmite, impliquant une utilisation culinaire. Pourtant, des deux récipients que nous pouvons examiner dans leur quasi intégralité, seul l'un d'entre eux présente des traces de chauffe ; et encore, il n'est pas certain que ces traces noires soient réellement corrélées à une utilisation prolongée sur le feu puisqu'elles ne couvrent pas toutes la circonférence du récipient. Aussi, l'hypothèse principale est que ces récipients servaient de grande cruche ou de petite jarre, pour le transport et le service de la bière. La marmite quasi complète collectée sur la couverture de SP5 montre, dans le fond du récipient, à la fois une surface interne caractérisée par une compacité d'usure et des parties manquantes de

forme circulaire. Ces indices semblent suggérer que ce contenant servait à de la boisson fermentée, donc particulièrement corrosive qui aurait accéléré le processus d'érosion de la partie inférieure.

3.1.3. Les préhensions

Les préhensions isolées collectées sur le site ne sont pas si nombreuses, elles sont sept, autant que celles identifiées comme étant associées à d'autres éléments diagnostiques (annexe II, planche 4).

Elles sont de plusieurs types, le plus répandu étant l'anse en boudin à arc coudé qui habille les vases. Deux techniques de façonnage de ces anses existent. Un tesson témoin d'une céramique de belle facture présente une préhension de type anse en ruban à arc cintré, que l'on suppose avoir été façonnée sur un récipient à consistance cuir par fixation d'un bandeau d'argile complet percé par la suite par pincement puis façonné par modelage ; le diamètre du creux est large comme l'index. Les autres préhensions à arc coudé semblent, à l'inverse, être réalisées par attachement en deux points d'une pièce préformée au préalable.

Les niveaux inférieurs proposent des types de préhension fort différents des précédents : respectivement, une anse à appendice et un bouton proéminent hémisphérique. Cependant, la marmite associée à SP5 démontre que différents types de préhension peuvent élégamment accompagner une céramique.

Nous supposons la présence des deux larges perforations, éloignées de quelques centimètres et disposées horizontalement sur des récipients ouverts, comme étant également un système de préhension : un lien passant par cette double perforation pourrait par exemple permettre la suspension de la céramique ; pratique qui ne semble plus en usage actuellement dans la région mais qui est encore courante dans le sud du pays.

Enfin, il faut relever la présence d'un morceau de céramique oblong, de section ovalaire, issu d'une fosse de nature indéterminée, très atypique. Il peut être mis en parallèle avec un autre modèle unique : une assiette à manche latéral, retrouvée dans la période 2 de l'occupation de l'*amba* Gabriel (Derat et Jouquand, 2012 : 272).

3.1.4. Objet insolite

Terminons cet inventaire du corpus céramique du site de Qedemt par la mention d'un objet insolite (fig. 5.11). Il est associé aux blocs de F73, qui vient recouper les sépultures de la phase

C ainsi que la couche céramique installée au sud des blocs de F48, et qui constitue une fosse encore indéterminée. De forme cylindrique, rétréci dans sa partie médiane et percé en son centre sur toute sa hauteur, cet objet s'apparente à la forme d'une petite poulie, ou d'un écarteur, bijou placé dans le lobe d'oreille, ou encore d'un objet en relation avec la pratique de fumer, hypothèse que nous favoriserons.

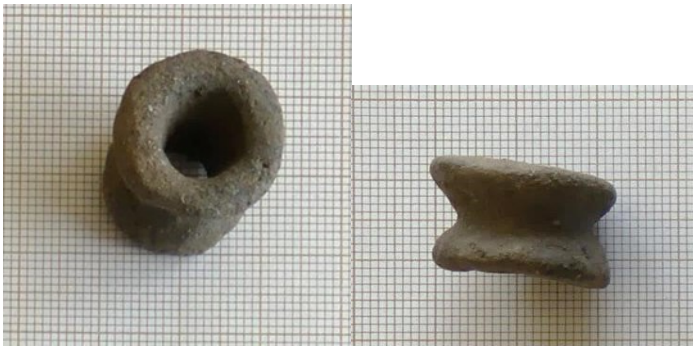


Fig. 5.11. Objet en terre cuite insolite, unique sur le site de Qedemt.

En effet, cette petite bague en terre cuite pourrait être le fourneau d'une petite pipe à eau, objet déjà retrouvé en contexte archéologique dans cette région et ailleurs en Éthiopie : huit fragments de foyers de pipe en céramique et un en pierre ont été collectés par J. Dombrovski durant les fouilles archéologiques conduites dans une grotte à l'est du Lac Tana (Dombrovski, 1970 : 26) ; deux foyers en terre cuite comparables aux précédents ont été publiés par V. Fernandez comme mobilier issu d'une des chambres les plus importantes de la résidence royale d'Azazo Gännäta Iyassus, datée du début du 17ème siècle (Fernandez, 2017 : 185). Bien que développant des formes différentes, ces objets ne sont pas beaucoup plus larges que celui collecté à Qedemt. Celui-ci a la particularité d'être de petite hauteur et tronconique, ce qui le rapproche davantage du modèle en pierre collecté par J. Dombrovski. De nombreux objets similaires ont été découverts sur quelques sites archéologiques d'Afrique de l'Est et d'Afrique du Sud, mais dans des contextes non ou mal datés. La forme tubulaire des pipes à eaux et la petitesse des fourneaux trouvés ont été des arguments pour défendre l'hypothèse que le cannabis était fumé en Afrique avant l'introduction du tabac (Phillips, 1983), fait par la suite avéré par les données de J. Drombovski (1971) : les analyses des résidus charbonneux de deux des foyers de pipes les ont datées des 13ème – 14ème siècles, tout en testant positivement la présence de composants dérivés de cannabis[78]. L'origine et la diffusion de la consommation de cannabis en Afrique est

[78] http://www.drugtext.org/Cannabis-and-Culture/cannabis-smoking-in-13th-14th-century-ethiopia-chemical-evidence.html

difficilement traçable et il est probable qu'elles ne soient pas le résultat d'une introduction unique à histoire continue, mais bien le fruit de contacts divers et prolongés entre les mondes arabes, indiens et africains depuis le 10ème siècle. Pour l'Éthiopie, où cette pratique apparaît manifestement plus tôt qu'ailleurs en Afrique orientale, plusieurs origines sont envisagées : produit d'importation parmi d'autres en provenance d'Arabie du Sud, origine syrienne, ou encore origine locale (du Toit, 1976). J. Dombrovski rappelle l'introduction du tabac en Éthiopie autour du 16ème siècle et l'existence de sources écrites fixant l'interdiction de fumer décidée par l'Eglise au 17ème siècle. Mais au regard du *tarika nagast* d'Addis-Abeba, retranscrit par André Caquot, il apparaît que cette question se pose depuis plus d'un siècle, et donc peut-être même avant l'introduction du tabac. Cette source raconte les pêchés du roi Lebna Dengel (1508 – 1540) qui firent courir à sa perte le royaume chrétien. Elle fait ainsi état de la controverse autour de la pratique de fumer du tabac, encouragée par le roi, mais associée aux pratiques des Galla et, plus généralement, reflet de pratiques anciennes alors nouvellement désignées comme païennes par l'orthodoxie éthiopienne[79]. Faisant référence à l'époque de Zara Yacob, les accusateurs du roi assènent : « c'est parce qu'ils voyaient adorer les faux dieux en fumant le tabac que nos pères ont frappé cette pratique de malédiction et d'excommunication » (Caquot, 1957 : 141). Fumer relève tout à fait de l'histoire complexe des tabous liés à la consommation qui souvent permettent de mieux (re)définir les frontières des identités culturelles. Accepter l'hypothèse que cette petite pièce en terre cuite est un fourneau de pipe à eau employée sur le site au cours du 13ème – 14ème siècles revient à enrichir les exemples de traditions anciennes – préchrétiennes – qui auraient perduré sur le site de Qedemt. D'autres hypothèses quant à la fonction de cet objet insolite peuvent cependant être formulées, comme celle de l'armature d'un bouchon pour goulot de calebasse. Il faudrait alors imaginer un enroulement de fibres végétales multipliant le volume et la flexibilité de cette forme solide. En conclusion, cet objet nous permet de souligner à notre tour que la céramique, matériel archéologique par excellence, ne devait représenter qu'une partie, plus ou moins grande, du matériel en vigueur sur le site, allant sans doute de pair avec d'autres objets confectionnés en

[79] Au regard des collections du MEG et du musée du Quai Branly, les voyageurs et ethnographes ont rapporté des pipes à eau de la Corne de l'Afrique depuis le 18ème siècle. Elles représentent 6 % de la collection de pipes africaines. Parmi les 62 pipes à eau présentées dans les collections en ligne, 14 sont éthiopiennes. Elles proviennent de différentes populations de l'Éthiopie centrale, orientale et méridionale : Oromo de Jimma, du Shewa, Harari, Wolamo, Kulo, Guragué, Maalé et Guma, populations majoritairement musulmanes ou de religion traditionnelle. Les formes, les matériaux et leurs assemblages sont variables. De manière générale les contenants sont en calebasse, en bois, en corne, recouverts ou non de cuir. Ils vont de pair avec des tuyaux en bois sculpté, en corne ou en bambou. Les fourneaux sont invariablement en terre cuite.

matière périssable, tels des plats en bois, des calebasses ou des vanneries, qui ne nous seraient pas parvenues.

3.2. Description des chaînes opératoires

3.2.1. Observation des pâtes

Nos observations des pâtes sont succinctes, élaborées à partir d'un échantillonnage restreint. Elles ont pour objectif principal d'évaluer, à petite échelle, la variabilité de la composition des pâtes pour tester l'existence de groupes pétrographiques différents. L'échantillonnage a été fait de manière à tenir compte de la distribution chronologique et de la variété typo-morphologique des fragments (Roux, 2016 : 290).

Les mêmes caractéristiques ont été observées sur les 31 échantillons photographiés au microscope. La pâte est hétérogène avec deux types de distribution granulométrique : l'une continue qui comprend de grosses inclusions plus ou moins anguleuses (1 à 2 mm), des grains de taille moyenne, arrondis et/ou anguleux, et de petites inclusions (annexe II, figure 1), et l'autre davantage binaire présentant des inclusions de taille moyenne et des inclusions fines (annexe II, fi. 2). Dans les deux cas, les inclusions sont mal triées. Elles sont nombreuses (aux alentours de 30%), de forme subarrondie et en partie subanguleuse. Nos échantillons comportent systématiquement différents types d'inclusions, dont les quantités varient sans doute en raison des variations possibles au sein d'une même source. En les comparant aux échantillons décrits dans les travaux d'archéométrie récents conduits sur du matériel ethnographique collecté au sud de l'Éthiopie (Borgen, 2016), nous en avons déduit que les inclusions comprennent des minéraux – quartz ou feldspaths ou oxydes de fer, des argiles, des roches volcaniques et peut-être des cendres volcaniques.

L'observation des pâtes révèle ainsi une tradition homogène d'emploi de matériaux argileux issus de l'altération de roches volcaniques.

3.2.2. Les récipients ouverts

L'identification des chaînes opératoires suivies pour fabriquer les récipients fait appel à notre référentiel ethnographique, et se basent sur nos observations conduites sur l'ensemble du corpus. Deux principales chaînes opératoires ont été observées : la première pour fabriquer les jattes, coupes, plats, et assiettes ; la seconde pour fabriquer les récipients de plus petites tailles : les bols et coupelles. Des variantes sont décrites au sein de chacune.

- **Chaînes opératoires pour les jattes, coupes, plats et assiettes**

Il n'existe à priori qu'une technique d'ébauchage et de préformage pour les différentes catégories de récipients ouverts de grande et moyenne taille.

L'ébauchage consiste en l'étirement d'une motte associé à du colombinage par étirement si la taille du récipient le nécessite. L'amincissement des parois par étirement est déduit de la micro-porosité observée dans le plan radial des parois (annexe II, fig. 3.a et b). Elle est marquée par un réseau de fissures allongées subparallèles aux parois, accompagné d'une orientation subparallèle de la répartition de la fraction grossière (Roux, 2016 : 210). Elle résulte de la déformation par compression verticale (fig. 4.5.a et b).

L'opération de préformage n'est pas visible, mais on peut supposer qu'elle a été réalisée par pressions discontinues sur pâte humide.

Une fois séchée à consistance cuir, la face externe est rabotée. Les traits diagnostiques sont :

- une surface à grains insérés et microtopographie compacte associée à des stries profondes à fond compact, dus aux déplacements ou arrachements des grains non-plastiques (annexe II, fig. 3.c et d).
- Un profil discontinu avec des reliefs en aplat (Roux, 2016 : 216).

Après cette étape, les différentes finitions et les traitements de surface réalisés ou non avant et après cuisson distinguent 5 chaînes opératoires (fig. 5.12).

La chaîne opératoire I se caractérise par l'enduction d'un engobe argileux sur la face interne. La surface présente les traits diagnostiques de l'engobage que sont des grains saillants recouverts d'une fine pellicule d'argile et des grains flottants, accompagnés des traits diagnostiques d'un lissage sur pâte humide avec apport d'eau : microtopographie fluidifiée, stries nervurées et surépaisseurs de matière (fig. 4.8.b) (Roux, 2016 : 242) (annexe II, fig. 4a).

La chaîne opératoire II se caractérise par l'enduction d'un engobe argileux suivie d'un brunissage de la face interne (avec probablement l'ajout final d'une opération de lustrage). Ce type de surface est facilement reconnaissable par sa brillance et sa très grande compacité (annexe II, figure 4). La présence d'une opération d'enduction d'un engobe argileux est ici diagnostiquée par l'observation d'une fine couche de couleur rouge désolidarisée de la pâte, et d'une surface parfois écaillée. Outre par la brillance, les surfaces à grains insérés et la microtopographie compacte, le brunissage est diagnostiqué par la présence de facettes aux contours festonnés (fig. 4.8.f et g) (annexe II, fig. 4.b, c et d) (Roux, 2016 : 240).

La chaîne opératoire III présente un traitement de surface interne identique à celui que nous venons de décrire. Elle se singularise par une opération d'enfumage effectuée après cuisson, facilement identifiable grâce à l'homogénéité de la couleur noire de la surface externe couplée à une section radiale oxydée (rouge à cœur et/ou sur les marges) (annexe II, fig. 4.b, c et d).

Les chaînes opératoires IV et V se singularisent plus particulièrement par l'opération de finition effectuée sur la face externe qui consiste en un lissage avec apport d'eau sur une pâte cuir préalablement rabotée. Les traces d'une telle opération sont des stries nervurées et une microtopographie compacte, associées aux stigmates du rabotage précédemment décrits (annexe II, fig. 3.d).

La chaîne opératoire IV se distingue de la V par l'opération d'enfumage réalisée après cuisson (fig. 5.12).

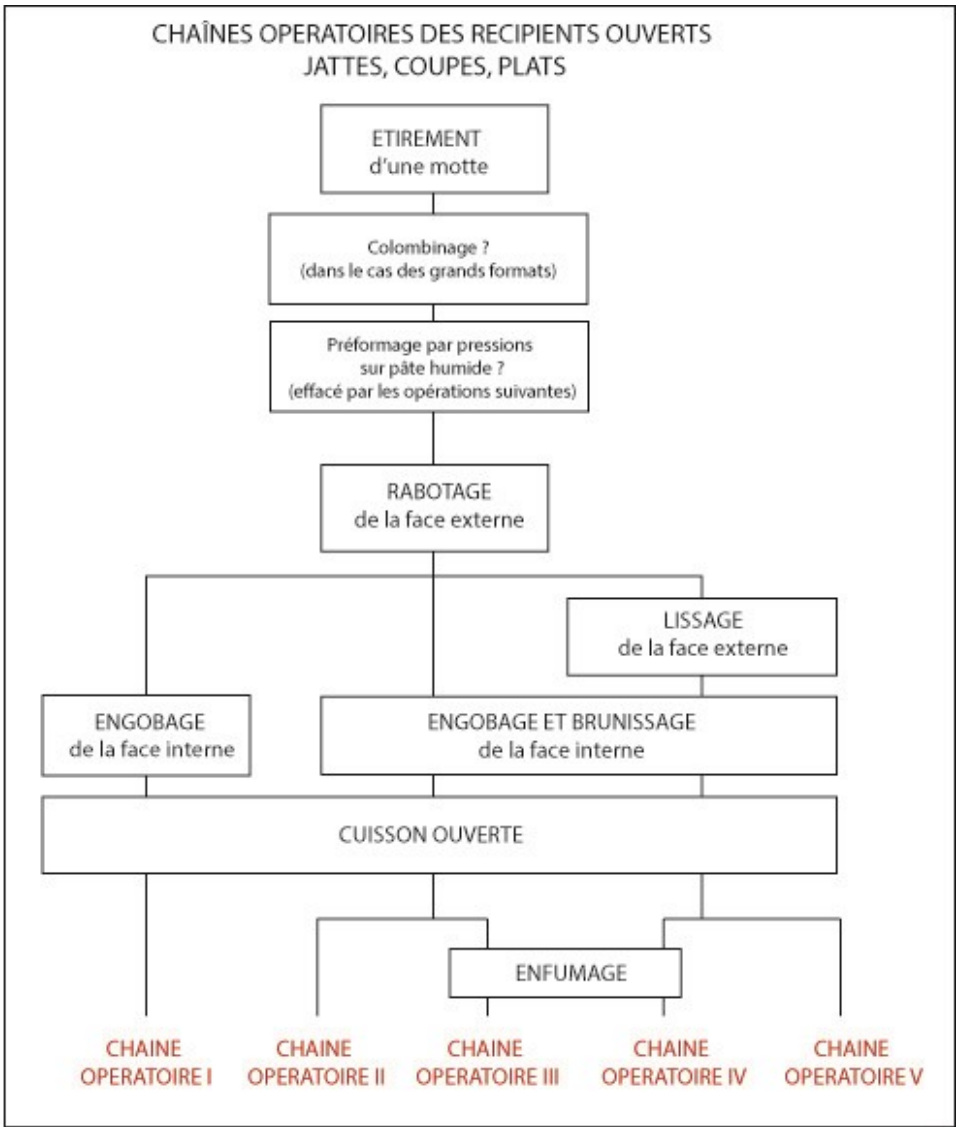


Fig. 5.12 : Arborescence illustrant de manière schématique la classification des différentes chaînes opératoires employées pour les récipients ouverts.

Soulignons enfin pour l'ensemble de ces récipients ouverts qu'outre le caractère esthétique de la brillance, la recherche de compacité des surfaces internes devait avoir une visée fonctionnelle : étanchéité, anti-adhésif...

- **Chaîne opératoire pour les bols et coupelles**

L'identification des techniques employées pour l'ébauchage de ces objets de plus petites dimensions n'a pas été possible, au vu des quelques tessons en notre possession. Néanmoins nous pouvons discuter des étapes finales du façonnage.

Le petit bol de facture remarquable par la finesse de son épaisseur, dont des fragments ont été collectés au sein de diverses unités stratigraphiques, présente sur la face externe les

caractéristiques d'un brunissage : surface à grains insérés, microtopographie compacte avec des facettes à bords festonnés, et sur sa face interne les traces d'un lissage sur pâte humide : surface à grains saillants en partie recouverts, microtopographie fluidifiée et stries filetées. La couleur grise anthracite homogène, que nous n'avons pas observée ailleurs, est sans doute le fruit d'une cuisson en atmosphère réductrice.

Deux fragments de bol présentent des surfaces ayant fait l'objet d'un lissage final. L'un deux présente les stigmates du brunissage, sur la surface interne comme sur la surface externe, et sa couleur noire indique l'enfumage comme traitement de surface après cuisson. Il en va de même pour la seule et unique coupelle retrouvée sur le site.

3.2.3. Les récipients fermés

L'identification des chaînes opératoires employées pour les récipients fermés se basent sur les observations conduites sur l'ensemble des pièces les mieux conservées. Plusieurs chaînes opératoires ont été observées : l'une pour fabriquer les vases à col long, avec une variante ; et les autres pour fabriquer les récipients à col court.

- **Chaîne opératoire pour les vases à col long**

La céramique mise au jour dans la fosse funéraire de SP28, fragmentée en 28 tessons remontés avec les 5 tessons collectés dans le comblement de la sépulture (US 1048), a permis un examen approfondi des stigmates répartis sur une pièce complète (annexe II, fig. 5). Ces observations sont couplées à celle conduite sur le mobilier plus fragmenté, mais n'ont pu être étendues à l'ensemble des récipients complets conservés au centre culturel de Lalibela. En l'état, notre étude révèle une chaîne opératoire identique pour tous les vases à col long (fig. 5.13).

Dans un premier temps, le corps inférieur a été façonné selon la technique du colombinage par étirement. L'ébauchage débute par le diamètre maximal et se termine par la fermeture du fond. Les traces à l'origine de cette hypothèse sont les suivantes :

- Une cassure préférentielle (annexe II, fig.5.1) nette entre la panse supérieure et inférieure le long de toute la circonférence du récipient ; elle signale généralement une phase de séchage entre ces deux parties (Roux, 2016 : 202).
- Une surface à grains saillants, des stries nervurées, une microtopographie fluidifiée sur la face interne et des stries de raclage sur la face externe ; ces traces indiquent une mise

en forme, lorsque la pâte est à consistance humide, à l'aide d'un outil dur (annexe II, fig.5.2 et 5.3).

- Des surépaisseurs concentriques horizontales sur la face interne (annexe II, fig. 5.4), faisant onduler la topographie de la paroi ; elles indiquent l'assemblage d'éléments par pressions discontinues (Roux, 2016 : 202).
- Une vue microscopique en plan radial d'une panse inférieure, au niveau de la partie médiane, permet de visualiser une fissure de colombin oblongue subparallèle aux parois, accompagnée d'une micro-porosité allongée, indiquant l'usage de l'étirement d'un colombin posé sur la face interne (annexe II, fig. 6.a).
- Un surplus d'argile en crêtes spiralées obturant le centre de la face interne de la base (annexe II, fig. 5.5) ; c'est un trait diagnostique identifié dans notre référentiel ethnographique comme particulièrement significatif d'un ébauchage par colombinage se terminant par la base (fig. 4.14.c). Cette macrotrace apparaît lorsque la potière ferme le fond à l'aide de petits segments de colombins, en n'ayant plus que trois, puis deux, puis un doigt pour les joindre et lisser la surface interne.
- Une vue microscopique en plan radial d'une panse inférieure, au niveau du fond, vient conforter cette hypothèse : la micro-porosité très sinueuse et la fissure transversale indiquent également l'ajout de petits segments de colombins par écrasement, au fur et à mesure que la potière ferme le fond (annexe II, fig. 6.c).

Le corps supérieur a été façonné dans un second temps, selon la technique du colombinage par étirement :

- La vue microscopique de la section de l'épaule permet d'observer (annexe II, figure 8) : a) une micro-porosité marquée par un réseau de fissures allongées subparallèles aux parois, diagnostique de l'étirement ; b) une fissure oblongue définie dans notre référentiel ethnographique expérimental comme caractéristique de l'étirement d'un colombin. Au vu de l'orientation de cette fissure, le colombin a été posé sur la face externe (fig. 4.1).
- L'orientation de la cassure située au niveau de la partie médiane du récipient (annexe II, fig. 5.9), montre la pose d'un colombin sur la face externe de la partie inférieure lorsque celle-ci était à consistance cuir (annexe II, fig. 7.2.3).
- Les dépressions digitales (annexe II, fig. 7.1), plis de compressions, bandes de stries, microtopographie fluidifiée et empâtement témoignent d'une mise en forme par

pressions et d'une opération finale de lissage sur pâte humide (annexe II, fig. 7.2.2 et fig. 8).

- La fine surépaisseur concentrique visible sur la face interne de la base du col indique que celui-ci a été ébauché grâce à un colombin posé sur la face interne (annexe II, fig. 3, fig. 5, fig. 6.b, fig. 7.1.1, 2.1, 3.2).
- Une vue microscopique en plan radial d'un tesson présentant un ourlet de colombin à la base du col d'un vase, met en évidence une fissure oblongue qui indique que le colombin posé sur la face interne est aminci par étirement (annexe II, fig. 8).

Le corps supérieur a donc été ébauché et aminci par l'étirement de colombins : sur la face externe pour la panse supérieure et sur la face interne pour la panse inférieure et pour le col (fig. 2.11). La microtopographie fluidifiée indiquant une opération de finition sur pâte humide est visible dans la partie supérieure de l'épaule car le reste du récipient a été ensuite partiellement couvert par l'enduction d'une matière inconnue de type engobe ou matière végétale (annexe II, fig. 5). La surface externe a fait l'objet d'un traitement de surface combinant enduction d'un engobe, brunissage avant cuisson et enfumage après cuisson. Les traits diagnostiques en sont une microtopographie compacte, une surface brillante et de couleur homogène noire, ainsi qu'une fine couche noire désolidarisée de la pâte rouge aux marges (annexe II, fig. 5), visible en section. La seule variante constatée au sein de cette chaîne opératoire (annexe II, fig. 6b) est l'enfumage, qui n'est pas systématique (annexe II, fig. 7).

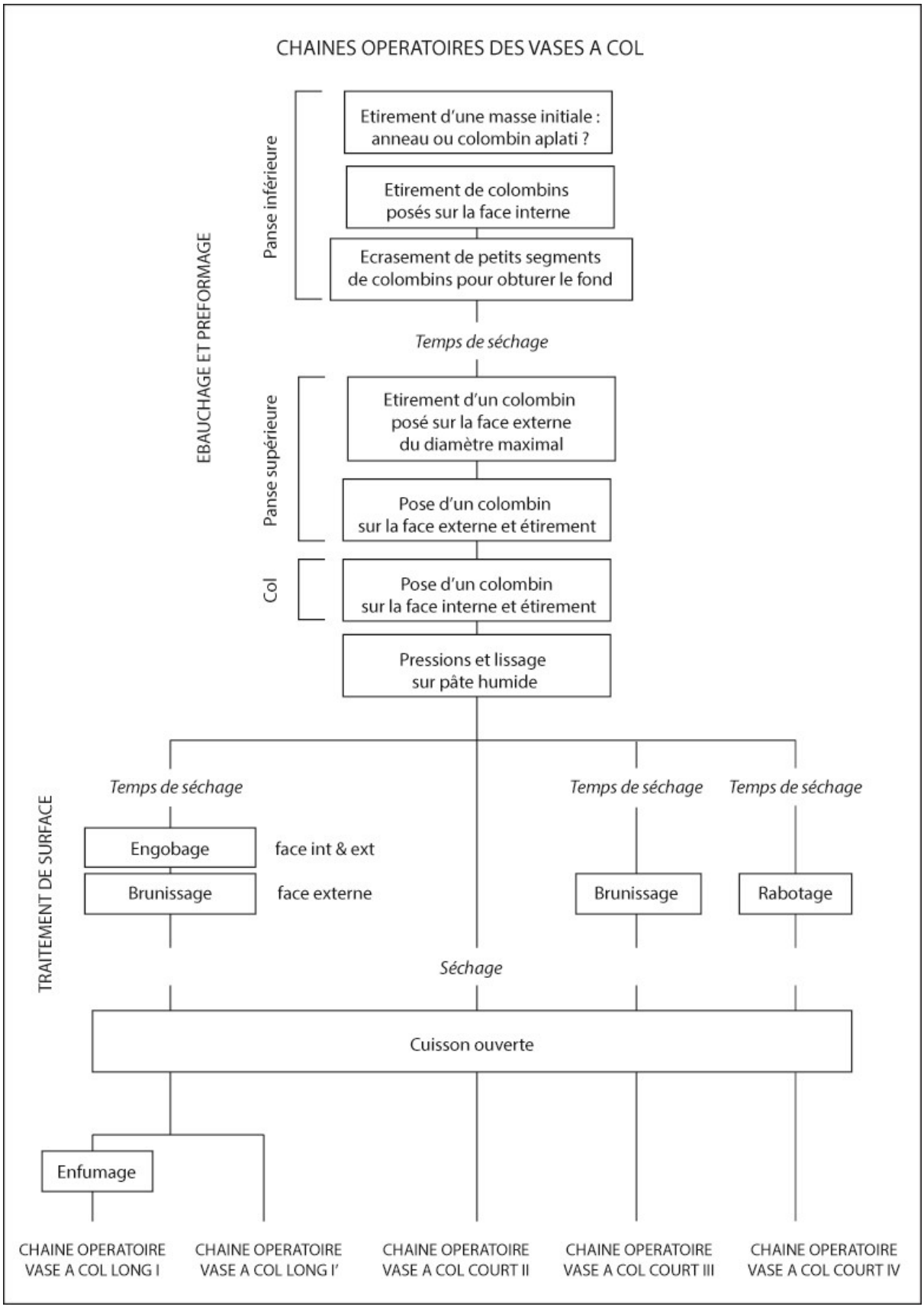


Fig. 5.13. Représentation schématique des chaînes opératoires employées pour les récipients fermés.

- **Chaînes opératoires pour les récipients à col court**

Les observations ont été conduites sur les quatre éléments diagnostiques constituant cette catégorie morpho-fonctionnelle. Celles-ci sont lacunaires et n'ont pas permis de reconstituer de manière précise les chaînes opératoires de cette catégorie de récipient variant entre récipient sphérique et ovoïde. Nos observations permettent cependant d'émettre l'hypothèse que la technique d'ébauchage serait identique à celle précédemment décrite pour les vases à col long. Nous y observons en effet une partie des mêmes éléments diagnostiques :

- Une vue microscopique en plan radial de la panse supérieure du vase collecté près de SP5 permet de visualiser une micro-porosité allongée, subparallèle aux parois, comparable aux vues précédentes, et caractéristique de l'amincissement des parois par étirement (annexe II, fig. 9.b). Une vue de la section du fond de cette même céramique présente les caractéristiques de l'ajout de segments de colombins pour obturer le fond du récipient sans étirement maximal, soit une micro-porosité allongée, mais plus épaisse et sinueuse (annexe II, fig. 9.c).
- Sur la face interne des panses, la surface à grains saillants, la microtopographie fluidifiée, les crêtes et stries nervurées, ainsi que les empâtements, témoignent d'une mise en forme par pressions sur pâte humide (annexe II, fig. 10).
- Au niveau du col, la surface interne et externe à grains saillants, la microtopographie fluidifiée, l'empreinte digitée et les stries filetées indiquent l'usage d'une opération finale de lissage sur pâte humide, à l'aide d'un outil souple (annexe II, fig. 11.a).
- Des irrégularités topographiques de type surépaisseurs et fissures horizontales indiquent l'emploi du colombinage, au moins pour l'épaule et le col (annexe II, fig. 11.b et fig. 10.b).
- Des cassures au niveau du fond du récipient le mieux conservé pourraient être dues à une zone fragilisée étant donné la fermeture du fond par colombinage (annexe II, fig. 11.c).
- Sur le récipient ovoïde, des ondulations topographiques indiquant la présence d'éléments rapportés et un profil irrégulier s'amincissant en direction du fond, qui peut s'expliquer par l'absence de contrôle de l'épaisseur au cours du façonnage, sont autant d'indices qui permettent d'émettre également l'hypothèse d'un colombinage pour la partie inférieure (annexe II, fig. 12).

Les chaînes opératoires employées pour les vases à col court se distinguent finalement de celles des vases à col long quant aux opérations de finition et traitement de surface (fig. 5.11). Trois options ont été observées :

- Le récipient présente les macrotraces d'un lissage final sur pâte humide : surface à grains saillants, série de stries filetées et nervurées horizontales (annexe II, fig. 13.a).
- Le récipient présente une surface à grains insérés, une microtopographie compacte, brillante par endroits, et des irrégularités à bords festonnés, caractéristique d'une opération de brunissage (annexe II, fig. 12).
- Le récipient porte les stigmates d'un rabotage réalisé sur toute la surface externe : surface à grains insérés et microtopographie compacte associée à des stries profondes à fond compact et à bords francs ou festonnés, dues aux déplacements ou arrachements des grains non-plastiques (Roux, 2016 : 216) (annexe II, fig. 13.b). Le rabotage est souvent considéré comme une opération de mise en forme, il apparaît ici aussi comme une opération de finition dans la mesure où il homogénéise l'ensemble de la surface externe et recouvre le lissage du col (annexe II, fig. 11.a).

3.2.4. Les techniques décoratives

De manière générale, la décoration est rare et plutôt discrète quand elle existe. L'ensemble du corpus comporte toutefois une réelle diversité de techniques décoratives puisque nous en avons dénombré dix (fig. 5.14) :

- Impression

L'impression réalisée sur pâte humide se caractérise par un empâtement important des bords dû au déplacement de la pâte lors de la pression de l'outil sur pâte humide : pointe mousse (a) pour former de petits creux disposés en ligne (Aa1) ou extrémité du doigt (a') dont l'empreinte s'inscrit toujours dans un cordon (Bb2 – Aa2).

- Application d'éléments rapportés

Elle peut se faire sur pâte humide (avant brunissage – Ab) ou sur pâte cuir (après rabotage ou après brunissage – Bb) et prendre la forme de pastilles (Ab1 / Bb1) ou de cordons (Ab2 / Bb2). Le bord de la pastille sera bien net, si elle est appliquée sur une surface préalablement brunie, tandis que les bords seront compactés, ou le pourtour non bruni, si le brunissage a été appliqué postérieurement au décor.

- Peinture et/ou décor « en réserve de brillance »

Cette technique décorative reste relativement énigmatique et son décor parfois difficile à déceler car révélé par les reflets de lumière. Ce sont quelques lignes sinusoïdales parallèles, apparaissant sur des surfaces compactes, selon un différentiel de brillance. Il est probable que cette décoration soit le résultat d'une peinture de la surface après brunissage, mais avant cuisson. Un tesson conserve d'ailleurs la trace d'un colorant brun (Bc). Cette peinture est appliquée à l'aide d'un pinceau, simple ou double, présentant plusieurs épaisseurs.

- Excision

Excisions, réalisées sur pâte cuir ou sèche, pour former de petits creux disposés en ligne (Bd1). Le décor présente un fond compact, des bords francs ou festonnés.

De minuscules enlèvements de matière créant des micro-cupules disposées en lignes ou en chevrons ont été repérés sur plusieurs vases à col. Ils pourraient être associés à la création de pastilles réalisées, sur une pâte à consistance cuir, par repoussage à l'aide d'une aiguille introduite sur la face interne (Bd1').

- Incision

Incision continue pour former une ou plusieurs lignes parallèles, réalisée sur pâte cuir / sèche (Bd2) ou cuite (Cd). Dans le premier cas, il est possible de déceler que ces incisions viennent recouper des surfaces préalablement brunies, mais pas encore enfumées. Les bords sont francs, légèrement effrités. Dans le second cas, le tracé est irrégulier et les bords sont très effrités.

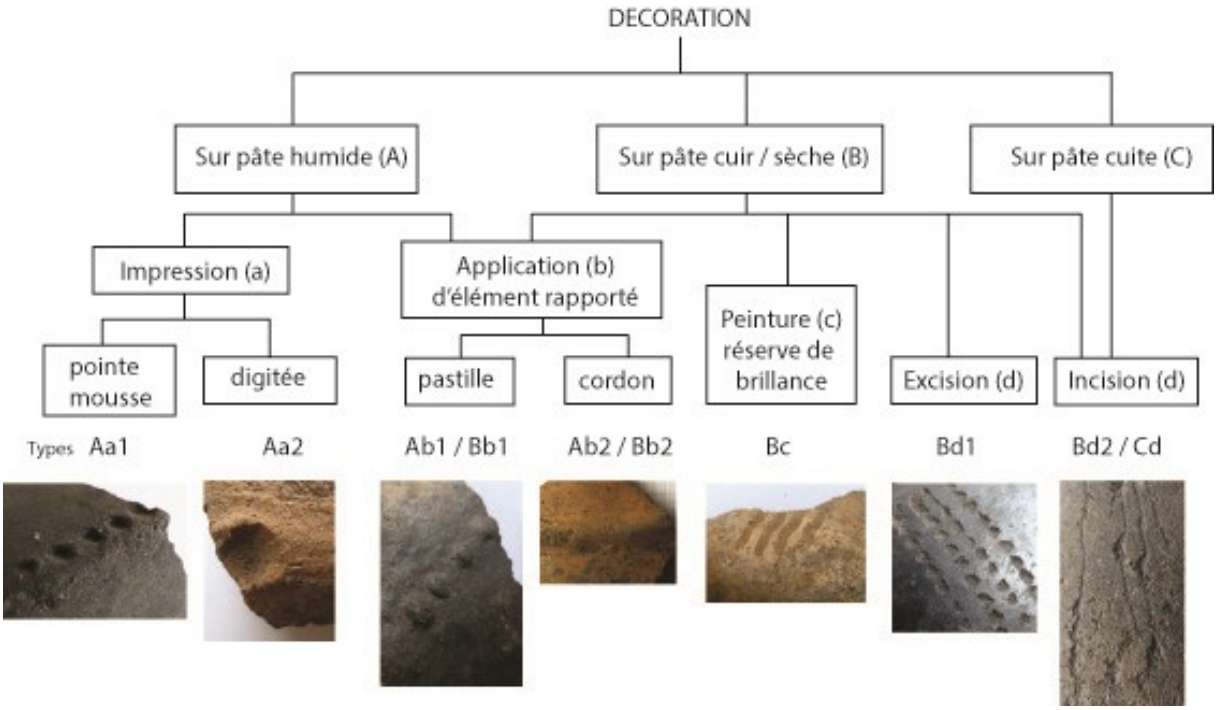


Fig. 5.14. Arborescence des techniques décoratives, d'abord en fonction du degré hygrométrique de la pâte, puis en fonction des principales techniques représentées.

3.3. Chaînes opératoires et types morphologiques

Les traditions techniques se définissent comme des manières de faire une gamme de récipients (Roux, 2010 : 8). La description des chaînes opératoires utilisées pour la fabrication des récipients ouverts et fermés montre à la fois une variabilité fonctionnelle et stylistique. La variabilité des techniques d'ébauchage selon la catégorie de récipient (étirement de colombins/masse pour les récipients ouverts ; colombinage pour les récipients fermés) signale une variabilité d'ordre fonctionnel (qui est fonction de la catégorie morpho-fonctionnelle des récipients). La variabilité dans les finitions et traitements de surface, tant pour les récipients ouverts que fermés, semble répondre en revanche à une variabilité d'ordre stylistique. La relation entre chaînes opératoires et types morphologiques est détaillée ci-après.

3.3.1. Les récipients ouverts

Nos observations ont été conduites sur 77 des 80 éléments diagnostiques de récipients ouverts de type jatte, coupe, plat, assiette. En effet, trois tessons présentent une trop grande érosion de leur surface, rendant leurs attributs technologiques complètement illisibles. Les chaînes opératoires les plus employées sont la I et la III (respectivement 25% et 38% du corpus total). L'emploi des chaînes opératoires II et IV est minoritaire (16% et 14%) et celui de la V, anecdotique (8%). Chaque chaîne opératoire est employée pour 5 à 7 des 10 types de récipients

ouverts (fig. 5.15). Autrement dit, les mêmes types de récipients ouverts ont pu subir différentes finitions et traitements de surface. Plus précisément :

- Les jattes de type A relèvent majoritairement de la chaîne opératoire I, puis se répartissent entre les chaînes opératoires II, III et IV. L'emploi de la chaîne opératoire V est anecdotique.
- Les jattes de type B relèvent majoritairement de la chaîne opératoire I et minoritairement de la V.
- Les jattes de type C relèvent majoritairement de la chaîne opératoire I et III, et se partagent de manière anecdotique entre les chaînes opératoires II, IV et V.
- Les jattes de type C' relèvent majoritairement de la chaîne opératoire III et se partagent de manière anecdotique entre les chaînes opératoires II, IV et V.
- Les coupes de type A relèvent majoritairement de la chaîne opératoire III et se partagent de manière anecdotique entre les chaînes opératoires I, II et IV.
- Les coupes de type B relèvent majoritairement de la chaîne opératoire III et adoptent minoritairement les chaînes opératoires IV et V.
- Les plats relèvent majoritairement de la chaîne opératoire III et de manière anecdotique des chaînes opératoires II et IV.
- Les jattes perforées relèvent uniquement de la chaîne opératoire I.

Ainsi, il n'existe pas de régularité qui associerait strictement une chaîne opératoire à un type de récipient. Sauf pour trois exceptions dont les types sont anecdotiques (non mentionnés ci-dessus) : les jattes de type D (2) et les coupes de type C (1) qui relèvent uniquement de la chaîne opératoire II ; et pour les deux assiettes qui relèvent toutes deux de la chaîne opératoire I (fig. 5.16).

Par ailleurs, pour chacun des types de jattes, les grands, moyens ou petits récipients sont réalisés selon les différentes chaînes opératoires, sans qu'il n'y ait toujours de correspondance entre taille du récipient et chaîne opératoire (fig. 5.17).

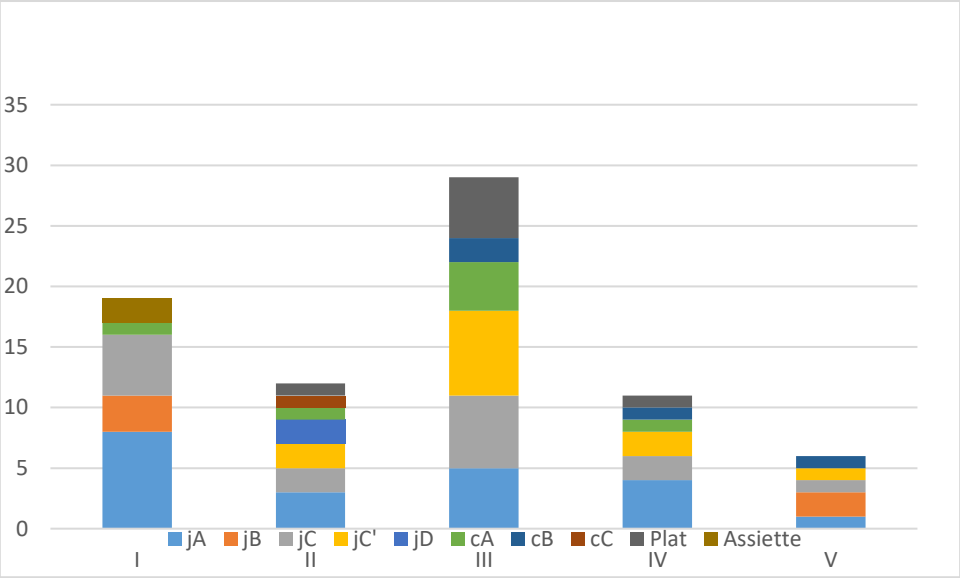


Fig. 5.15. Diagramme de répartition des types de récipients ouverts par chaîne opératoire (5) ; jA sont les jattes du type A, jB les jattes du type B… ; cA sont les coupes du type A, cB les coupes du type B…

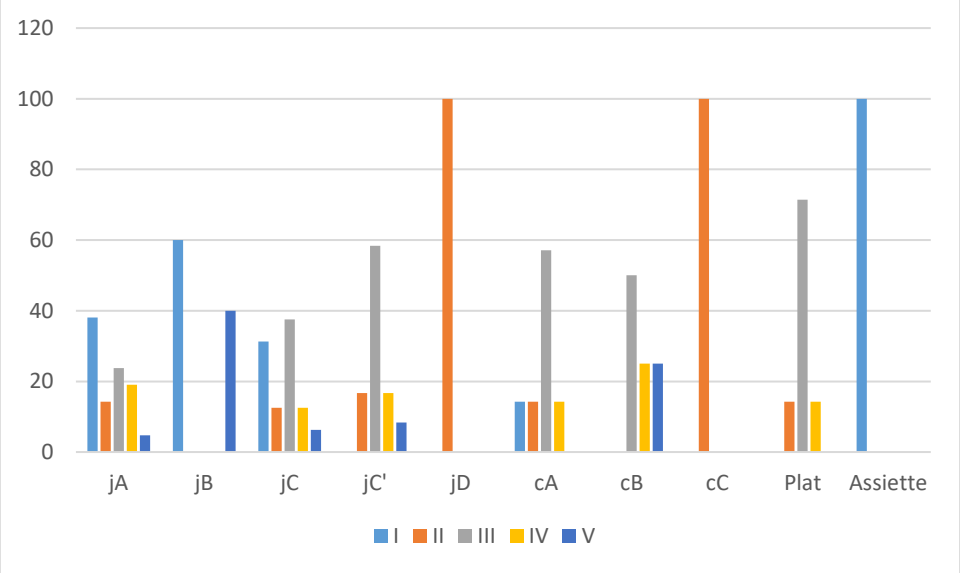


Fig. 5.16. Diagramme de répartition des chaînes opératoires par type de récipients ouverts. Le nombre de récipients par type est donné en pourcentage par rapport à la totalité des récipients de chaque type.

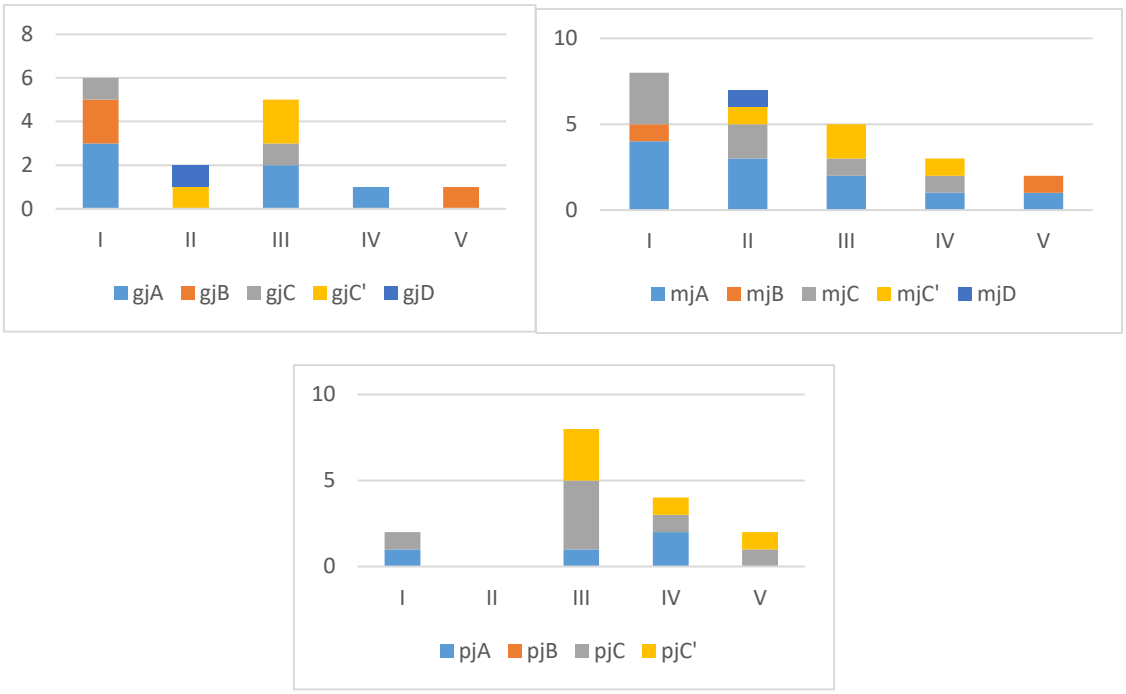


Fig. 5.17. Diagrammes de répartition des différents types de grandes (gj), moyennes (mj) et petites jattes (pj) au sein de chacune des cinq chaînes opératoires.

De même, quelle que soit la catégorie dimensionnelle (grand ou moyen) des coupes, celles-ci, tout en relevant majoritairement de la chaîne opératoire III, se répartissent également au sein des 4 autres chaînes opératoires : les chaînes opératoires II et IV sont ainsi employées pour les deux catégories dimensionnelles (fig. 5.18).

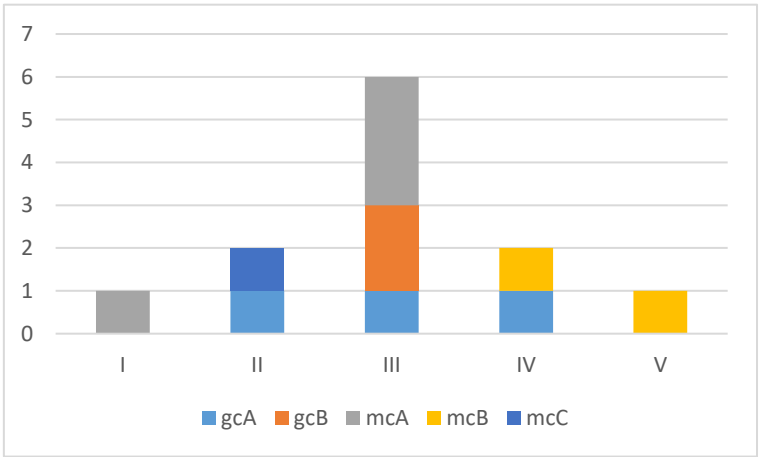


Fig. 5.18. Diagramme de répartition des différentes tailles et types de coupe au sein des 5 chaînes opératoires (grande coupe de type A : gcA ; coupe de taille moyenne de type B : mcB).

Enfin, le diagramme de répartition des plats montre que si ce type relève surtout de la chaîne opératoire III, quelle que soit la catégorie dimensionnelle, il existe deux exceptions : un plat de taille moyenne relevant de la chaîne opératoire II et un de grande taille relevant de la IV (fig. 5.19).

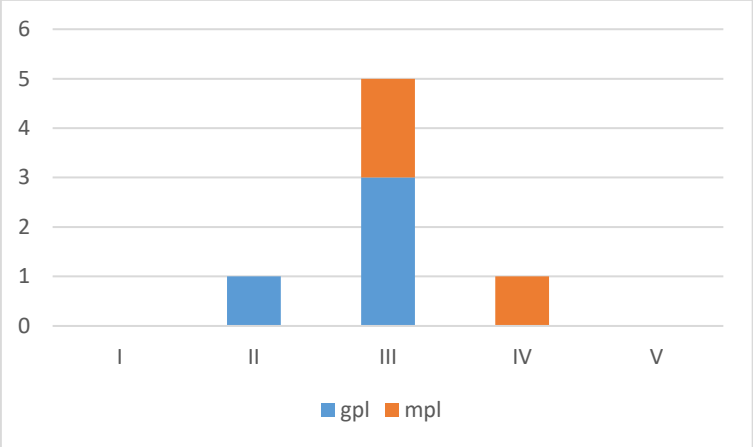


Fig. 5.19. Diagramme de répartition des tailles de plats au sein des cinq chaînes opératoires (grand plat : gpl ; plat de taille moyenne : mpl).

En conclusion, il existe une grande diversité de finitions et de traitements de surface indépendamment des types de récipients ouverts et de leurs catégories dimensionnelles.

On notera néanmoins de grandes tendances avec la prédominance de deux chaînes opératoires : celle caractérisée par un simple engobage (I) et celle proposant les traitements de surface successifs « engobage / brunissage / enfumage » créant une surface noire brillante caractéristique (III).

La première est plus particulièrement employée pour les jattes dont le profil de la partie supérieure et du bord est concave, divergent ou convergent (types A et B) et qui incluent les jattes perforées. La chaîne opératoire III est davantage employée pour les jattes caractérisées par un profil de bord convergent (type C') et pour l'ensemble des coupes et des plats. Mais cette dissociation n'est pas exclusive puisque les jattes dont le profil de la partie supérieure et du bord est droit divergent (type C) relèvent aussi bien de la chaîne opératoire I que de la III.

Enfin, si nous considérons les types C', coupes et plats associés à la chaîne opératoire III et dessinant une tradition technique particulière, alors nous pouvons souligner que les types relevant généralement de la chaîne opératoire III peuvent également être fabriqués selon les chaînes opératoires II, IV, et V, qui peuvent alors être considérées comme des variantes de la chaîne opératoire III.

La caractérisation chronologique de ces différents types de récipients et chaînes opératoires affiliées permettra de définir si ces variations sont d'ordre stylistique, ou issues des maisonnées de potières ayant alors chacune un style bien marqué, ou bien si ces variations sont d'ordre chronologique.

3.3.2. Les récipients fermés

La description des chaînes opératoires avait préalablement pris en compte les deux catégories de vases à col, aboutissant à l'hypothèse qu'une seule technique d'ébauchage était employée pour l'ensemble des récipients fermés. Les principales variations technologiques sont à observer au niveau des finitions et traitements de surface.

Les vases à col long relèvent de la chaîne opératoire I et sont caractérisés par un soin particulier apporté à la brillance de la surface avec l'emploi des opérations techniques d'engobage et de brunissage (avec éventuellement l'ajout d'un lustrage). L'enfumage (chaîne opératoire I) concerne la grande majorité des vases à col long de types A et B, alors que l'absence d'enfumage (chaîne opératoire I') semble réservée au type B.

Les vases à col court, dont les éléments diagnostiques restent néanmoins très restreints pour que nous puissions discuter de traditions techniques, relèvent des chaînes opératoires II, III, et IV. En l'état, nous observons que les récipients sphériques offrent des surfaces externes ayant fait l'objet d'un lissage sur pâte humide ou d'un rabotage sur pâte cuir, tandis que le récipient ovoïde a fait l'objet d'un brunissage.

Au regard de ces deux catégories morpho-fonctionnelles de récipients, nous pourrions interpréter les divergences de traitement de surface entre les chaînes opératoires I et les autres comme une variabilité d'ordre fonctionnel, alors que la variabilité entre les chaînes opératoires II, III et IV seraient d'ordre stylistique, à condition qu'elle ne soit pas chronologique.

3.3.3. Techniques décoratives et formes

La distribution des onze techniques décoratives, décrites à partir des 34 éléments diagnostiques présentant un décor, livre autant d'indices qui viennent compléter cette présentation des groupes techno-stylistiques (tabl. 5.11).

Les décors apparaissent sur quelques récipients ouverts (5) mais sont bien plus nombreux sur les vases à col (25). Les quatre grandes techniques (nous considérons ensemble incision et excision) sont représentées à parts quasi égales : l'application d'éléments rapportés et

l'incision/excision sont les techniques majoritairement représentées (respectivement 9 et 8 individus), puis viennent la peinture « en réserve de brillance » (6) et l'impression à la pointe mousse (5).

Seule la technique combinée faite de l'ajout d'un cordon marqué d'impression digitée (Bb2 – Aa2) est minoritaire (3). Elle est employée exclusivement pour les jattes. Celles-ci sont de types morphologiques différents mais relèvent toutes de la chaîne opératoire II. Le petit bol dont nous avons déjà décrit l'originalité dans le corpus est le seul récipient à présenter un décor d'impression ponctuelle sur la lèvre. Par ailleurs, seul un fragment de récipient ouvert comporte un décor peint « en réserve de brillance », il relève de la chaîne opératoire IV, correspondant alors aux jattes ou coupes les plus soignées.

Les 25 récipients fermés incluent 1 exemplaire sans col, 8 vases à col dont la panse est galbée (type A), 6 vases à col à carène saillante (type B) et 10 fragments de panse ou de col qui ne permettent pas de déterminer leur appartenance typologique.

Aucune grande tendance n'est à relever entre type morphologique et technique de décor, mais la collection de Qedemt étant relativement restreinte et très fragmentée, ces observations seront à compléter dans le futur sur des corpus comparables. Les vases à col galbés et ceux à carène saillante peuvent être aussi bien décorés d'éléments rapportés (autant de pastilles que de cordons), que de motifs linéaires incisés sur pâte cuir. En l'état, le décor peint est majoritairement associé aux vases à col galbés.

Nous avons déduit la chaîne opératoire de chaque fragment décoré en observant leurs traitements de surface respectifs, puisque les différentes chaînes opératoires des vases à col se singularisent entre autres par leur traitement de surface final. La majorité des tessons se caractérise par une surface engobée, brunie, enfumée (17 - I) ou non (5 - I'). Seul un tesson, dont la surface est rabotée, relève à priori de la chaîne opératoire III. Ce dernier présente un décor par excision plus couramment associé à la chaîne opératoire I. A propos de l'enfumage, cette singularité de la chaîne opératoire n'est pas à associer à un décor particulier puisque les tessons relevant de la chaîne opératoire I' se retrouvent associés à différentes techniques de décor : Ab1, Ab2, Bc, Bd1 (?), Cd1 (?).

Loc.	Catégorie récipient	Phase décorée du récipient	Surface	Type déco	Type moprho	Classe techno
QC 11	ouvert	lèvre du bol	compacte	Aa1		
1210	ouvert	bord de jatte	rabottée	Bb2 - Aa2	B	II
QC 8	ouvert	bord de jatte	rabottée	Bb2 - Aa2	D	II
QC 9	ouvert	bord de jatte	rabottée	Bb2 - Aa2	A	II
1082	ouvert	panse de coupe ?	compacte enfumée	Bc	?	IV
2009_01	fermé	partie sup vase à col	compacte	Aa1	A	I
1196	fermé	préhension	compacte brune	Ab1	?	I'
1252	fermé	inflexion vase à col	compacte brune	Ab2	A	I
F73	fermé	inflexion vase à col	compacte brune	Ab2	?	I
SP 46	fermé	inflexion vase à col	compacte	Ab2	?	I'
SP 64	fermé	carène vase à col	compacte	Bb1	B	I
1196	fermé	panse	compacte enfumée	Bb1	?	I
1196	fermé	base de col	compacte enfumée	Bb1		I
SP 79	fermé	col de vase	compacte enfumée	Bb1	?	I
SP 39	fermé	panse	compacte enfumée	Bb1	?	I
1252	fermé	col de vase	compacte enfumée	Bc	?	I
SP 46	fermé	épaule vase à col	compacte	Bc	?	I'
2009_04	fermé	partie sup vase à col	compacte enfumée	Bc	A	I
2009_05	fermé	partie sup vase à col	compacte enfumée	Bc	A	I
2009_08	fermé	partie sup vase à col	compacte enfumée	Bc	A	I
1210	fermé	épaule	lisse enfumée	Bd1	exception	I
1215	fermé	épaule vase à col	compacte enfumée	Bd1		
QC6 / 1242	fermé	carène vase à col	compacte	Bd1	B	I
SP 64	fermé	carène vase à col	compacte enfumée	Bd1	B	I
1217	fermé	inflexion vase à col	compacte enfumée	Bd1	A	I
QC5 / 1217	fermé	inflexion vase à col	compacte enfumée	Bd1	A	I
1210	fermé	vase fermé	compacte enfumée			
QC4 / 1242	fermé	carène vase à col	compacte		B	I'
1301	fermé	inflexion vase à col	compacte brune		B	I'
1248	fermé	partie sup vase à col	compacte enfumée			
1210	?	panse informe	lisse ?	Aa1		
1210	?	panse informe	lisse ?	Aa1		
1210	?	panse informe	compacte	Bd1		
1215	?	panse informe	rabottée	Bd1		III

Tabl. 5.11. Synthèse des informations relatives à chaque tesson décoré.

3.4. Chaînes opératoires et chronologie

Afin d'évaluer si la variabilité des chaînes opératoires est seulement affaire de « style », il s'agit maintenant d'examiner si elle est éventuellement fonction des différentes périodes d'occupation.

Pour compléter les observations à faire à partir du petit corpus d'éléments diagnostiques (249), nous avons inventorié et pris en compte 962 tessons sur les 1175 du corpus. Ont été exclus 203 tessons appartenant à des niveaux anciens mais perturbés et difficiles à replacer dans la chronologie (F73, F62, US 1021, 1252, 1263, 1260, 1259, 1228 et 1224), et 10 tessons

appartenant à la période moderne (F62). L'ensemble des tessons inventoriés appartient ainsi à des niveaux en place issus des occupations comprises entre le 11ème et le 18ème siècle et découpées en trois grandes périodes au regard des coutumes funéraires et des niveaux de colmatage, comme précédemment décrit : la période A : phase A1 : 11ème – 12ème siècle, et phase A2/A3 : 12ème – 13ème siècle ; la période B : fin 13ème – début 15ème siècle, la période C : milieu 15ème – 18ème siècle. Les surfaces internes et externes de chaque tesson ont été décrites pour permettre leur classement selon le critère du traitement de surface. Celui-ci permet de distinguer de quelle chaîne opératoire le tesson relève et *in fine* de quelle catégorie de récipients : récipients ouverts ou récipients fermés relevant des catégories « vase à col long » ou « vase à col court ».

Le premier constat est que dans le secteur considéré, du début du 11ème siècle au 15ème siècle, la présence de tessons de céramiques s'accroit : ils sont distribués à parts quasi égales entre les différentes périodes d'occupation, avec toutefois un nombre significativement plus élevé au cours de la période B : 27 % des tessons appartiennent à la phase A1, 21 % des tessons à la phase A2/A3, 29 % à la période B et 23 % à la période C (tabl. 5.12).

Les quantités de céramiques ne semblent pas directement associées au nombre d'inhumations réalisées mais apparaissent davantage comme un indice de l'évolution ou de l'intensification des activités dont nous avons souligné la multiplicité : de la fumigation à la préparation et présentation de consommés.

				Récipients ouverts		Récipients fermés		Vases à col long		Vases à col court		Jarres épaisseur +			
Nombre d'US concernées	Période	Nbr d'éléments photographiés	Nbr d'éléments diagnostiques	Nbr total	en %	Nbr total	en %	Nbr total	en %	Nbr total	en %	Nbr total	en %	% des indéterminés	Total en %
12	A1	195	48	52	5	101	11	86	9	15	2	0	0	4	20
1	Colmatage	63	13	17	2	35	4	25	3	6	1	4	0	1	7
8	A2 / A3	199	50	85	9	77	8	55	6	17	2	5	1	4	21
7	B	280	66	126	13	108	11	60	6	28	3	20	2	5	29
21	C	225	50	82	9	120	13	100	10	20	2	0	0	2	23
Totaux		**962**	**227**	**362**	**38**	**441**	**46**	**326**	**34**	**86**	**9**	**29**	**3**	**17**	**100**

Tabl. 5.12. Répartition chronologique des fragments appartenant aux différentes catégories et types de récipients, à partir de l'inventaire général de l'ensemble des tessons.

3.4.1. La période A et ses phases A1 et A2/A3

De manière générale, du 11ème au 13ème siècle, la céramique se caractérise par l'abondance de récipients ouverts, principalement des jattes et quelques coupes ; et de récipients fermés, principalement des vases à col long de facture soignée (tabl. 5.12). Les quantités de récipients ouverts augmentent au fil des siècles alors que les récipients fermés sont plus particulièrement nombreux durant la première phase.

Concernant les récipients ouverts, les périodes A se singularisent d'abord par une grande diversité morphologique de jattes. Les types anecdotiques datent de ces périodes anciennes : les jattes de type B sont employées uniquement de la fin du 12ème siècle au 14ème siècle ; de même pour les jattes de type D dont l'apparition est restreinte, de la fin du 12ème siècle à la première moitié du 13ème siècle. Reflet de la diversité, nous observons également une complémentarité forte des types morphologiques entre les différentes tailles des récipients : au cours de la période A2/A3, les jattes moyennes sont à bord droit divergent (type C), tandis que petites et grandes jattes sont à bord droit convergent (type C'). Par ailleurs, toutes les tailles de jattes de type A sont présentes (tabl. 5.13). Les types de coupes distinguent les deux phases de la période A : A1 présente des coupes à bord droit divergent (type C), tandis que les coupes de A2/A3 sont à bord droit convergent (type B). Enfin, la phase A2/A3 voit apparaître le premier plat qui préfigure la multiplication de ceux-ci durant la période suivante (tabl. 5.13). Concernant les chaînes opératoires des récipients ouverts, toutes sont représentées au cours des différentes phases de la période A, avec toutefois une prédominance de la chaîne opératoire III (tabl. 5.13).

		pjA	mjA	gjA	pjB	mjB	gjB	pjC	mjC	gjC	pjC'	mjC'	gjC'	pjD	mjD	gjD
Jattes	A1	1	1	1				3	1			1				
	A2/A3	1	3	1		1		1	3		2		2		1	1
	B		2	1		1	1		2	1	2	3				
	C	1	2	1				1					1			

		mcA	gcA	mcB	gcB	mcC	gcC
Coupes	A1					1	
	A2/A3			2	2		
	B	2	2				
	C	2	1				

		pAs	mpl	gpl
Assiettes et plats	A1			
	A2/A3			1
	B	2	1	1
	C		1	2

Tabl. 5.13. Représentation des différents types au sein des grandes périodes chronologiques pour chacune des catégories de récipients ouverts, valeur absolue des éléments diagnostiques.

% de tessons appartenant aux différentes chaînes opératoires proportionnellement au nombre total de tessons par période		Chaînes opératoires des récipients ouverts						
Nombre d'US concernées	Période	I	II	III	IV	V	jattes perforées	% de tessons par période proportionnellement à la totalité des tessons de récipients ouverts
11	A1	10	13	44	8	4	21	14
1	Colmatage	-	-	-	-	-	-	5
6	A2 / A3	5	27	48	8	7	5	23
10	B	14	6	35	23	1	21	35
14	C	0	27	55	2	9	7	23
Totaux		**9**	**17**	**44**	**12**	**6**	**13**	**100**

Tabl. 5.14. Répartition chronologique des fragments de récipients ouverts en fonction de la chaîne opératoire à laquelle ils appartiennent.

Pour les récipients fermés, les deux catégories de vases à col sont représentées. Les vases à col court sont peu nombreux, mais quelques tessons à la surface lisse ou rabotée (chaînes opératoires II et IV caractérisant les vases à col court sphériques) indiquent leur présence même discrète (tabl. 5.14). Au sein des vases à col long, le corpus ancien se distingue plus particulièrement par la présence de vases à carène saillante qui disparaissent à priori complètement à partir du 13ème siècle (tabl. 5.15). Les tessons de céramique rabotée, épaisse (chaîne opératoire « IV épais »), appartenant vraisemblablement à des jarres de grandes dimensions, sont en petit nombre au cours de la phase A2/A3 mais préfigurent la multiplication de ceux-ci durant la période suivante (tabl. 5.15). Concernant les chaînes opératoires des récipients fermés, on note une forte représentation de la chaîne opératoire I, qui diminue néanmoins de la phase A1 à A2/A3 ; alors que la chaîne opératoire IV, peu représentée, augmente entre ces deux périodes. Les autres chaînes opératoires apparaissent de manière anecdotique ou ne sont pas représentées du tout (tabl. 5.15).

% de tessons appartenant aux différentes chaînes opératoires proportionnellement au nombre total de tessons par période		Chaînes opératoires des récipients fermés					
Nombre d'US concernées	Période	I	II	III	IV	IV épais	% de tessons par période proportionnellement à la totalité des tessons de récipients fermés
11	A1	85	4	0	11	0	23
1	Colmatage	-	-	-	-	-	8
6	A2 / A3	71	3	0	19	6	17
10	B	56	4	6	17	19	24
14	C	83	0	8	9	0	27
Totaux		74	3	3	13	7	100

Tabl. 5.15. Répartition chronologique des fragments de récipients fermés en fonction de la chaîne opératoire à laquelle ils appartiennent.

	Type de vase à col long		Vase à col court
Période	A - galbé	B - à carène saillante	
A1	3	4	
A2/A3	2	2	
B			2
C	3	2	1
Totaux	**8**	**6**	**3**

Tabl. 5.16. Répartition des différents types de récipients fermés au sein des grandes périodes chronologiques, en valeur absolue d'éléments diagnostiques.

Les vases à carènes saillantes sont particulièrement représentés au cours de la période la plus ancienne. Leur présence durant la période C porte à confusion car ces fragments sont collectés dans le comblement d'une tombe qui recoupe des niveaux plus anciens (tabl. 5.16).

L'emploi de techniques décoratives, que nous ne retrouverons pas dans les périodes suivantes, singularise ces périodes anciennes : impression à la pointe mousse, excision, incision, et impression digitée sur cordon (tabl. 5.17).

Type déco / Période	Impression pointe mousse	Impression digitée sur cordon	Pastille		Cordon	Peinture	Incision ponctuelle	Incision continue	Incision sur pâte cuite	Totaux	
	Aa1	Bb2 - Aa2	Ab1	Bb1	Ab2	Bc	Bd1	Bd2	Cd		En %
A1							1			**1**	3
Colmatage	2	1					1	2		**6**	18
A2 / A3	1	2					5		1	**9**	26
B			1	2		2				**4**	12
C	1			3	1	1				**6**	18
Perturbé	1				2	4		1		**8**	23

Tabl. 5.17. Répartition chronologique des différents types de techniques décoratives employées.

En résumé, au sein de la période A, on note quelques distinctions propres à chacune des phases pour les récipients ouverts : une préférence pour la chaîne opératoire I durant la phase A1 et, à l'inverse, une préférence pour les chaînes opératoires II et V durant la période A2/A3 (tabl. 5.13). Si ce constat ne relève pas d'une nécessité fonctionnelle, alors il existe une différence stylistique caractérisant ces deux périodes, qui est par ailleurs rendue par la typo-morphologie des coupes. Pour les récipients fermés, nous avons observé qu'entre ces deux phases, l'augmentation de la chaîne opératoire IV, celle des vases à col court, s'accompagne d'une diminution de la chaîne opératoire I, celle des vases à col long. Enfin, la phase A2/A3 connaît l'apparition de deux catégories de récipients particulièrement présents durant la période suivante : les plats et les jarres de grandes dimensions.

Certains éléments stylistiques singularisent donc fortement cette période ancienne : la grande diversité typo-morphologique des jattes, la présence des vases à carène saillante, la particularité des techniques décoratives. A l'inverse, de petites distinctions entre les deux phases A1 et A2/A3 font de cette dernière une phase de transition vers la période B, période possédant elle aussi ses propres caractéristiques sans être complètement différente des périodes précédentes.

3.4.2. La période B

De manière générale, du 14ème au 15ème siècle, la céramique se caractérise par l'abondance des récipients ouverts et fermés distribués à parts quasi égales (tabl. 5.12).

Concernant les récipients ouverts, la céramique de la période B se distingue par la présence nouvelle de certaines catégories : deux assiettes et trois plats à bord droit parallèle (tabl. 5.14). Elle se distingue également par les jattes du type anecdotique B, et par les coupes à bord droit parallèle (type A) (tabl. 5.13).

Concernant maintenant les chaînes opératoires des récipients ouverts, toutes sont représentées avec, comme dans la période A, une prédominance de la chaîne opératoire III (tabl. 5.14). Toutefois celle-ci est moins représentée que précédemment, au profit des chaînes opératoires I et IV.

Pour ce qui est des récipients fermés, le pourcentage des vases à col court est quasi équivalent à celui des vases à col long (respectivement 5 et 6 %) et l'ensemble des chaînes opératoires liées aux vases à col court est représentée, ce qui n'apparaît qu'au cours de la période B (tabl. 5.15).

Les techniques décoratives se distinguent complètement des périodes précédentes : ajout d'éléments de type cordons et pastilles, et peinture « en réserve de brillance » (tabl. 5.17).

En résumé, caractérisent la période B, les jattes du type anecdotique B, les plats et tessons de jarres de grosse épaisseur ; ce sont toutefois des éléments déjà présents pendant la phase A2/A3. Il en va de même pour l'augmentation des vases à col court alors que se raréfient les vases à col long et les récipients ouverts, phénomène que nous avons vu amorcé dès le 13ème siècle, au cours de la période A2/A3.

D'un point de vue méthodologique, il est intéressant de noter que la distribution typo-morphologique indique, au cours des périodes les plus anciennes : une abondance des vases à col long et une absence de vases à col court ; à l'inverse, la période B est marquée par l'absence de vases à col long et l'apparition des vases à col court (tabl. 5.16). Cette vision binaire a cependant pu être nuancée grâce à l'inventaire global des tessons qui a révélé la présence, certes discrète, des vases à col court dès la période la plus ancienne.

3.4.3. La période C

De manière générale, de la seconde moitié du 15ème siècle au 18ème, le nombre de tessons diminue par rapport aux périodes précédentes mais les caractéristiques de la céramique sont similaires, avec néanmoins quelques particularités (tabl. 5.12).

Le nombre de récipients ouverts présents au cours de la période C est aussi important que dans la période A2/A3. Les plats y sont aussi nombreux qu'au cours de la période B. Du point de vue des formes, les jattes relèvent quasi exclusivement du type A, les coupes également, cette préférence est aussi reconnue durant la période B (tabl. 5.13). Du point de vue des chaînes opératoires, on note, comme précédemment, une prédominance de la chaîne opératoire III. Par

contre, la période C se singularise par l'absence de l'emploi de la chaîne opératoire I et une préférence pour la chaîne opératoire II (tabl. 5.14).

Les récipients fermés de type vase à col long sont plus représentés que les vases à col court. On notera l'absence de fragment de jarres de grandes dimensions, à l'instar de la phase la plus ancienne A1 (tabl. 5.12). Les chaînes opératoires III et IV sont les plus représentées pour les vases à col court, tandis que les fragments de tessons relevant de la chaîne opératoire I sont bien plus nombreux que durant la période précédente (tabl. 5.15).

Du point de vue des décors, ils sont identiques à ceux de la période B, si nous omettons ceux présents sur les fragments de carène saillante : impression à la pointe mousse, et ligne de pastilles juste au-dessus de la ligne médiane. Ces décors viennent bousculer la répartition stricte précédemment établie (tabl. 5.16 et 5.17). Le type de décor les rattache aux périodes récentes tandis que le type morphologique a jusqu'alors été présenté comme spécifiquement reconnu dans les niveaux anciens, étant donné que ces deux fragments de vase à carène saillante ont été collectés dans le comblement de la sépulture SP 64 qui recoupe simultanément des niveaux des phases A et B.

En résumé, la céramique appartenant à la période C se rapproche davantage de celle des périodes anciennes par la forte représentation des récipients ouverts et des vases à col long, ainsi que par l'absence de certaines des chaînes opératoires de vases à col court. Elle s'inscrit néanmoins dans la continuité de la période B du point de vue du type morphologique des jattes, des techniques décoratives et au regard de la présence de plats. Enfin, elle se singularise par l'homogénéité typo-morphologique des jattes qui ne relèvent quasi uniquement que d'un type.

3.4.4. Chaînes opératoires et périodes

De manière générale, toutes périodes confondues, les récipients ouverts apparaissent presque aussi nombreux que les vases à col long (tabl. 5.12). L'ensemble se répartit en effet entre 38 % de récipients ouverts, 34 % de vases à col long et 12 % de vases à col court ou autres jarres. Enfin, 16 % des tessons ont été classés comme indéterminés étant donné leur degré avancé d'érosion.

Au sein de chaque période, la distribution entre récipients ouverts et fermés varie. D'une part, les récipients fermés sont plus nombreux au cours des périodes A1 et C (respectivement 11 et 13 % contre 7 et 9 % de récipients ouverts) et sont majoritairement de type « vase à col long » (seulement 2 % de vases de type autre) ; tandis qu'ils sont un peu moins représentés au cours

des périodes A2/A3 et B (respectivement 8 et 11 % contre 9 et 13 % de récipients ouverts), période à laquelle il existe néanmoins une nette progression du nombre de vases à col court et autres grandes jarres, identifiées dans le corpus d'après leur épaisseur supérieure à 15 mm et par leur surface externe rabotée. D'autre part, la distribution en pourcentage du nombre de tessons par période, par rapport au nombre total de tessons de récipients ouverts, indique un emploi accru des jattes, coupes et plats au cours de la période B qui voit de manière générale s'intensifier les activités impliquant la céramique.

Notons ensuite que les quelques bols présents sur le site appartiennent à des niveaux remaniés ou ont été dispersés dans différentes unités stratigraphiques sans que nous puissions les rapporter à l'une ou l'autre des grandes périodes définies.

Enfin, les fragments de jattes perforées, objets atypiques dont la fonction nous échappe, se trouvent collectés en petit nombre dans de nombreux niveaux des quatre périodes : deux éléments diagnostiques nous permettent d'affirmer que les jattes perforées de taille moyenne et de type C apparaissent au cours de la période la plus ancienne, tandis qu'un autre fragment de grande taille et de type A indique que l'emploi de cette catégorie de récipient perdure durant la période B ; ce que confirme l'inventaire global des tessons puisqu'ils y sont continuellement représentés, mais avec des taux particulièrement forts au cours de la phase A1 et de la période B (21 %) (tabl. 5.12).

Concernant maintenant la répartition chronologique globale des tessons de récipients ouverts en fonction des chaînes opératoires, c'est-à-dire la répartition chronologique de leurs variantes stylistiques, nous observons une situation quelque peu différente de celle présentée par les éléments diagnostiques seuls (cf. 2.3.1). En effet, si la chaîne opératoire III est majoritairement employée (44 %), la chaîne opératoire I n'apparaît plus autant représentée : seulement 9 % ; davantage que la chaîne opératoire V (6 %) que nous avions décrite comme anecdotique, mais moins que la II et la IV (respectivement 17 et 12 %) apparues comme minoritaires (tabl. 5.13). Ensuite, la répartition chronologique des chaînes opératoires apparaît très fluctuante. Nous pouvons en effet souligner, au gré des différentes périodes d'occupation, des alternances dans l'emploi d'une chaîne opératoire ou d'une autre. La chaîne opératoire I alterne entre forte et moindre représentativité : les périodes A1 et B enregistrent 10 et 14 %, tandis qu'A2/A3 et C sont à 5 et 0 %. A l'inverse, les chaînes opératoires II et V sont moins représentées dans les périodes A1 et B (II : 13 et 6 % et V : 4 et 1 %) et davantage dans les périodes A2/A3 et C (II : 27 et 27 % et V : 7 et 9 %). Concernant les chaînes opératoires III et IV, elles semblent se

compléter l'une l'autre, faisant de l'enfumage un pilier technologique au travers des âges. En effet, quand la chaîne opératoire III, majoritaire, diminue, la IV augmente, si bien que le taux de représentativité de l'enfumage, entre ces deux chaînes opératoires, est très stable puisqu'il oscille toujours entre 52 et 58 %. Si nous n'observons pas de différence entre A1 et A2/A3, les fluctuations entre les périodes A, B et C, sont remarquables. Nous serions tentés de voir, dans ces fluctuations et dans l'alternance complémentaire des taux de représentativité des différentes chaînes opératoires, l'apparition et la disparition de modes potières ; mais ce fait peut également résulter de l'échantillonnage.

Ce qui est à retenir avant tout est que toutes les chaînes opératoires des récipients ouverts sont employées au cours des différentes périodes. Sachant que la variabilité des chaînes opératoires se situe au niveau des finitions et traitements de surface, nous pouvons d'abord conclure que la tradition technique de l'ébauchage et du façonnage reste stable tout au long de la période étudiée. Quant à la variabilité des finitions et traitements de surface, elle n'est pas fonction des périodes. Cette variabilité n'est donc pas chronologique, ce qui argumente en faveur d'une variabilité stylistique selon les maisonnées. Cette conclusion vaut pour les récipients ouverts.

La répartition chronologique des tessons de récipients fermés en fonction de leurs chaînes opératoires correspond à la représentation des catégories de récipients fermés : vases à col long (chaîne opératoire I) *versus* vases à col court et de leurs variantes de finition (chaînes opératoire II, III, et IV). Les vases à col long sont nettement majoritaires au cours des différentes périodes, bien que les vases à col court le soient également. L'absence de certaines des chaînes opératoires – la II disparaît complètement à partir du 15ème siècle ; tandis que la III n'apparaît qu'à partir de la fin du 13ème siècle – n'est pas pertinente au regard du très petit nombre de tessons qui composent ces variantes stylistiques. Aussi, il est important de retenir que la chaîne opératoire IV, accompagnée de ses variantes stylistiques (chaîne opératoire II, III) ou fonctionnelles (pour les tessons les plus épais), traverse les siècles et ne peut, à l'instar des chaînes opératoires des récipients ouverts et des vases à col long, constituer un marqueur chronologique.

Finalement, seules les techniques décoratives présentent une variation d'ordre chronologique. La répartition des décors est très inégale (tabl. 5.17). Très peu présents dans la période ancienne avec un seul exemplaire, ils sont étonnamment nombreux dans la période de colmatage au tournant du 12ème siècle, où ils sont autant représentés que durant la période C (18% du corpus). Ils sont les plus abondants durant la phase A2/A3 (26 %), tandis qu'ils apparaissent moindres

durant la période B (12 %), ce qui n'est pas étonnant : les décorations sont majoritairement sur les vases à col long qui sont, en l'occurrence, sous-représentés durant cette période. Le plus intéressant est qu'une nette dichotomie chronologique apparaît dans le développement des techniques décoratives : l'impression à la pointe mousse, l'incision sur pâte cuir ou cuite, ponctuelle ou continue, ainsi que la décoration d'impression digitée sur cordon, sont employées du 11ème au 13ème siècle (période A), tandis que l'ajout d'éléments (pastilles ou cordon) et la peinture « en réserve de brillance » sont des techniques décoratives trouvées dans les niveaux datés du 14ème au 17ème siècle (périodes B et C).

3.5. Synthèse et discussion

Le corpus céramique de Qedemt présente donc une grande diversité de chaînes opératoires puisque nous en avons décrit neuf, réparties en deux groupes. Le premier groupe correspond aux chaînes opératoires des récipients ouverts qui ont en commun un ébauchage caractérisé par l'étirement d'une motte associé à du colombinage par étirement si la taille du récipient le nécessite, suivi d'une mise en forme par pressions sur pâte humide et par rabotage de la face externe. Le second regroupe les chaînes opératoires des récipients fermés dont l'ébauchage est réalisé selon la technique du colombinage par étirement suivi d'une mise en forme par pressions sur pâte humide et plus particulièrement caractérisé par le fait que le façonnage de la panse inférieure du récipient est réalisé en première étape.

Au sein des récipients ouverts, les variabilités des cinq chaînes opératoires ont trait aux opérations de finition et de traitement de surface : engobage seul de la face interne (I) ; engobage et brunissage de la face interne sans enfumage (II), avec enfumage (III) ; lissage de la face externe, engobage et brunissage de la face interne avec enfumage (IV), sans enfumage (V). Bien que nous ayons soulevé l'hypothèse que les récipients relevant de la chaîne opératoire I et ceux de la III puissent servir à présenter des mets différents, à l'instar des jattes *versus* coupes, les variabilités de ces chaînes opératoires sont principalement d'ordre stylistique. En effet, nous avons d'abord observé que ces variations étaient indépendantes des catégories fonctionnelles (jattes, coupes, plats), des types morphologiques identifiés en fonction du profil de la panse supérieure et du bord, et de leurs catégories dimensionnelles. La répartition chronologique du corpus a ensuite montré que ces chaînes opératoires sont présentes du 11ème siècle au 17ème siècle. Les chaînes opératoires ne varient donc en fonction ni de la morphologie, ni de la chronologie et apparaissent ainsi comme une affaire de style.

Au sein du second groupe des récipients fermés, les variabilités se situent également uniquement au niveau des opérations de finition et de traitement de surface. Cette variabilité distingue en premier lieu deux catégories morpho-fonctionnelles de récipients : les vases à col long de petites dimensions, les vases à col court de plus grande taille. Les vases à col long se caractérisent par un engobage et brunissage de la face externe, avec (I) ou sans enfumage (I'). L'origine de cette variabilité est difficile à cerner étant donné la grande fragmentation du corpus et la sous-représentation de la chaîne opératoire I'. Néanmoins, nous pouvons conclure, d'une part, que la variation n'est pas d'ordre morphologique car la chaîne opératoire I' est associée à des vases à carène saillante qui peuvent également relever de la chaîne opératoire I, et d'autre part, que l'usage de l'enfumage est ici aussi un trait stylistique comme il l'est pour les jattes. Retenons que la tradition technique des vases à col long se maintient à travers les siècles. Les vases à col court sont caractérisés par le fait que la surface a fait l'objet d'un simple lissage (II), d'un brunissage (III) ou d'un rabotage (IV). Les problèmes d'interprétation liés à un échantillonnage trop restreint se retrouvent également pour cette catégorie morpho-fonctionnelle. Néanmoins le maintien de cette tradition technique au travers de la présence continue de la chaîne opératoire IV permet de supposer que la variabilité des finitions et traitements de surface est, à l'instar des autres catégories de récipients, d'ordre stylistique.

Les traditions techniques décoratives, au nombre de onze, s'illustrent, elles aussi, par leur diversité. En revanche, leur distribution typo-morphologique a prouvé une association certaine entre cordon marqué d'impression digitée et jattes, tandis que toutes les autres techniques sont employées sur la partie supérieure des vases à col long (sauf deux exceptions : une jatte et un bol). Les traditions décoratives de la période ancienne se caractérisent par l'emploi de l'impression (à la pointe mousse ou digitée sur cordon), de l'excision et de l'incision ; alors qu'à partir du 13ème siècle, les traditions décoratives comprennent l'ajout d'éléments de type cordons et pastilles, et la peinture « en réserve de brillance ».

Du point de vue de la répartition chronologique des catégories et types de récipients qui ne sont pas représentés de manière anecdotique (comme les jattes de type B et D, les assiettes ou encore les coupelles) ou qui n'appartiennent pas à des unités stratigraphiques perturbées (comme les bols), seuls quelques-uns apparaissent comme des marqueurs chronologiques :

- Dans la catégorie des vases à col long, le type morphologique à carène saillante est daté du 11ème au 13ème siècle.

- Les types morphologiques de coupe nous permettent d'observer une évolution stylistique au gré des différentes périodes.
- La catégorie morpho-fonctionnelle des plats pose enfin question car elle n'apparaît qu'au 12ème siècle sans que nous puissions déterminer si cette occurrence est le fait, soit d'une innovation morpho-fonctionnelle due à la nouvelle pratique de consommation qu'est la fabrication de galettes, soit d'une variation des usages funéraires, soit encore d'un biais de l'échantillonnage.

Si quelques gammes et formes de récipients prouvent la dynamique des traditions céramiques et permettent de singulariser certaines périodes chronologiques, les manières de faire, elles, restent très stables dans le temps. Nous pouvons donc conclure au maintien des traditions techniques tout au long de l'occupation du cimetière, du 11ème au 17ème siècle, attestant ici de l'homogénéité culturelle des groupes qui l'ont fréquenté.

A partir de cette première conclusion, et sachant les bouleversements socio-culturels dûs la christianisation, dans quelle mesure la technologie céramique éclaire-t-elle la problématique du peuplement de Lalibela entre le 11ème et le 17ème siècle ?

En procédant par de prudentes analogies entre les chaînes opératoires déduites, de manière hypothétique, sur le matériel archéologique de Lalibela et celles des traditions ethnographiques précédemment décrites, nous pouvons questionner l'identité culturelle de ces populations. Nous nous intéresserons en premier lieu aux techniques d'ébauchage que nous avons décrites comme étant par ailleurs plus stables dans le temps et à même de refléter dans le temps long les continuités ou discontinuités du peuplement. Concernant les récipients ouverts, nous avons vu dans la description des traditions actuelles que le creusage de la motte est commun à nombre de populations et ne peut en l'état nous servir d'indice. C'est donc, comme nous l'avons fait pour établir la classification des traditions documentées, à partir de la chaîne opératoire des récipients fermés qu'il faut réfléchir. Nous avons déduit des macrotraces et microtraces que les récipients fermés sont ébauchés à partir de la technique du colombinage par étirement avec en premier lieu l'ébauchage du corps inférieur. Nous avons émis cette hypothèse au regard de la longueur et de l'étroitesse du col qui servirait difficilement de base lors d'un second temps de façonnage. Il a toutefois été souligné dans l'approche comparative des méthodes actuelles que l'ordre du phasage de l'ébauchage pouvait varier au sein d'une même tradition technique en fonction de la morphologie du récipient façonné. Nous pouvons plus généralement considérer que l'ébauchage s'est fait en deux temps à commencer par le diamètre maximal et que le fond

du récipient est fermé en rabattant les parois de son ouverture les unes sur les autres. Ces deux principaux traits, avec le colombinage par étirement, permettent de rattacher cette tradition archéologique aux traditions ethnographiques D, E et F. Les populations anciennes de Lalibela seraient ainsi à rapporter à des populations « sémitiques » ou « couchitiques orientales », sachant que nous n'avons pas eu la possibilité de renseigner les traditions « couchitiques centrales » et les variations qu'elles pourraient proposer. Affilier les traditions technologiques archéologiques à de grands ensembles linguistiques comporte le risque d'entremêler des éléments culturels ne possédant pas forcément les mêmes dynamiques temporelles. Aussi, pour discuter de cette affiliation, et tâcher de valider une hypothèse plutôt qu'une autre, nous reprendrons dans le détail les parallèles à faire ou non avec les traditions de chacun des groupes ethnolinguistiques, en fonction des trajectoires historiques dont nous avons discuté, ainsi qu'au regard des techniques employées dans la suite des chaînes opératoires de Lalibela.

La tradition E partagée par les Maalé et les Konso est la plus éloignée géographiquement du site de Lalibela. Plusieurs éléments nous permettent de réfuter l'analogie avec cette tradition qui comporte pourtant les mêmes traits techniques relatifs à l'ébauchage : l'absence des jattes et des coupes fabriquées en céramique au profit de nombreux récipients en bois et en calebasse, ainsi que des traitements de surface quelque peu différents, à savoir un brunissage suivi d'un engobage doré. Par ailleurs, nous avons vu que les Konso se constituent en une entité socio-culturelle distincte à partir du 15ème siècle et que leur tradition potière serait d'origine Burji, groupe ethnique lui-même issu de la migration d'un groupe de population en provenance du nord. C'est donc plutôt dans cette direction que notre recherche analogique doit se poursuivre.

La tradition D est partagée par les populations Wolayta, Kambata et Sidama. Nous avons vu que les traditions des deux premières populations citées sont particulièrement composites, et cela en raison des contacts établis avec les populations Sidama ou avec des groupes d'artisans du nord. Nous discuterons donc plus particulièrement des Sidama. Le parallèle entre tradition archéologique de Lalibela et tradition actuelle Sidama est à nuancer, étant donné que l'ébauchage initial réalisé à partir du creusage de la motte initie un phasage en deux temps concernant d'abord le corps inférieur, le corps supérieur et le col ; puis dans un second temps le fond, ce qui s'avère un peu différent des observations faites sur les pots de Lalibela où nous relevons bien un phasage en deux temps mais qui concerne d'abord le corps supérieur et le col, puis le corps inférieur et le fond en deuxième temps. Cette distinction devra être étayée d'observations microscopiques sur un corpus élargi car il existe simultanément des parallèles à

faire avec l'emploi de l'enfumage et de certaines techniques décoratives très spécifiques : excision et incision pivotante sur pâte cuir. Ces deux techniques se retrouvent à Lalibela, sur les sites de Qedemt ou Gabriel 2, et sont exactement comparables à celles réalisées actuellement et exclusivement par les Sidama (annexe II, fig. 14 tabl. 3.64, fig. 3.40.a, b et d). Le fait est que l'origine des Sidama, dont la langue couchitique orientale est dite des hautes terres, se trouve bien plus au nord de leur territoire actuel, qu'ils auraient atteint au cours du 17ème siècle. Les Sidama sont originaires de cette région où se mêlent groupes sémitiques et groupes couchitiques, culture cosmopolite diversifiée, mais tout à la fois relativement homogène et probablement très proche des populations de l'escarpement occidental.

La tradition F est partagée par des groupes reflétant cette hétérogénéité linguistique : les Amhara et les Oromo Shewa, dont nous avons vu que la présence remonterait à une période bien plus ancienne que celle de la grande migration du 16ème siècle. Le corpus de Qedemt apparaît tout à fait comparable à cette tradition actuelle bien que nous n'ayons pas encore été en mesure de prouver l'emploi d'une plaque comme première étape de l'ébauchage. Les principaux traits techniques de l'ébauchage sont identiques : colombinage par étirement, façonnage en deux temps commençant par le diamètre maximal et fermeture du fond en rabattant les parois les unes sur les autres. Le soin apporté au traitement de surface est également fort comparable. Nous n'avons pas encore pu prouver la multiplication des opérations de compactage, mais avons bien révélé sur ce matériel archéologique la présence de l'engobage, du brunissage, sans doute du lustrage, puis de l'enfumage, autant d'opérations réalisées uniquement dans le nord de notre zone d'étude, et plus particulièrement parmi les populations Amhara et Guragué (fig. 3.65). Or, nous avons suggéré que ces caractéristiques reflètent simultanément les influences sémitiques ou septentrionales et la volonté de les afficher pour mieux affirmer l'identité à véhiculer. A l'image de la langue amharique, nous sommes en présence d'un substrat couchitique fort évoluant au gré d'emprunts vraisemblablement venus par le nord, par les régions aksumites, depuis des régions soudanaises et/ou yéménites les plus éloignées. Ceci étant dit, l'entité Amhara apparaissant relativement tardivement et étant plus particulièrement associée à une chrétienté orthodoxe déjà bien ancrée, il ne semble pas nécessaire d'expliciter que les populations anciennes de Lalibela étaient Amhara, par contre nous pouvons attester d'une certaine continuité géoculturelle entre les populations anciennes, probablement Agäw (Bosc-Tiessé et Derat, 2019) et les populations Amhara actuelles, réaffirmant ainsi l'aspect composite de leur identité « sémio-couchitique ».

Après avoir attesté du maintien des traditions techniques de l'ébauchage et dessiné un cadre ethnoculturel à cette collection, revenons sur la variabilité stylistique liée aux formes, aux traitements de surface et aux décors, qui soulève les questions de l'hétérogénéité socio-culturelle de cette entité et de son évolution dans le temps long.

Pour les récipients ouverts comme pour les récipients fermés, nous avons précédemment montré que la variabilité des chaînes opératoires est à corréler uniquement aux variations de finition et de traitement de surface, qui ne se font en fonction ni de la morphologie, ni de la chronologie, mais apparaissent être des variabilités stylistiques. Nous les avons également observées sur le site de Gabriel 2 sur des récipients ouverts tout à fait similaires à ceux de Qedemt. De manière originale, un exemplaire présente une surface interne engobée puis lustrée (annexe II, fig. 15.a), tandis qu'un autre présente une surface externe ayant fait l'objet d'un lissage sur pâte humide, manifestement sans rabotage préalable, sauf sur le contour externe (annexe II, fig. 15.b), ce qui singularise ces chaînes opératoires de celles observées à Qedemt. La diversité stylistique née de la variabilité des finitions et traitements de surface des récipients ouverts est donc remarquable. Il est difficile de l'interpréter en termes de variations socio-culturelles ou en termes de variations propres aux maisonnées potières car nous n'avons que peu de renseignements sur le contexte ancien de production et de consommation de la céramique et sur le recrutement du cimetière. Au cours de nos terrains en pays Amhara et Shewa, nous avons noté que les variations de traitements de surface étaient d'ordre idiosyncrasique, propres aux maisonnées potières (plus particulièrement concernant la répétition, ou non, des opérations d'engobage et de brunissage impliquant la recherche de la qualité esthétique *versus* la rapidité de production) ou d'ordre régional (style du Shewa *versus* style du Wollo). Des travaux ethnographiques conduits dans la région du Tigray ont par ailleurs prouvé que les opérations de traitement de surface sont les caractéristiques les plus visibles des répertoires produits et consommés dans chaque sous-région d'une culture par ailleurs très homogène : l'emploi de techniques différentes, la variation dans la succession d'opérations ou le type de végétaux employé pour l'induction, participent à la construction régionale des identités matérielles (Lyons *et al.*, 2018 ; Cascadden *et al.*, 2020). Ainsi, la variabilité stylistique de Qedemt pourrait traduire une variabilité culturelle : différents groupes, employant la même technique d'ébauchage et les mêmes formes de vaisselle mais se distinguant par les traitements de surface, auraient pu fréquenter ce cimetière. Cette hypothèse est également à considérer du fait de la variabilité des modes d'inhumation qui existent effectivement à Qedemt au cours des périodes les plus anciennes. Il n'empêche qu'en l'absence de données supplémentaires sur le

contexte de production et de corpus archéologiques plus abondants pour comparaison, il est difficile de trancher, car nos terrains en pays Oromo Shewa ont également prouvé que la variation des traitements de surface peut exister au sein de la production d'une même maisonnée. En l'état, nous pouvons émettre plusieurs hypothèses quant à la variabilité stylistique des récipients ouverts : 1) les consommateurs inhumés pouvaient être de différents groupes sociaux ; 2) différentes maisonnées potières, voire des potières venues de différentes régions fréquentent ce site qui était peut-être l'un des plus grands marchés de la région ; 3) les variations stylistiques étaient pratiquées par l'ensemble des maisonnées potières étant donné les goûts éclectiques d'un même groupe de consommateurs.

Concernant les récipients fermés, l'échantillonnage est trop restreint pour que nous puissions réellement discuter des variabilités observées, toutefois deux points sont à soulever. D'abord, considérant la catégorie morpho-fonctionnelle de ces vases probablement destinés à la préparation culinaire et/ou à sa conservation, l'aspect fonctionnel de l'opération de brunissage est aussi à considérer, puisque les propriétés mécaniques créées par les opérations de traitement de surface - étanchéité et conduction thermique - font partie des connaissances empiriques (Cascadden *et al.*, 2020). Ensuite, soulignons que dans les variations stylistiques actuelles du répertoire Amhara, Oromo Shewa ou Sidama, aucun vase à col ne présente de surface externe rabotée. Par contre, l'emploi du rabotage se trouve chez les Guragué, alors même que la technique d'ébauchage ne le rend pas indispensable, comme c'est le cas à Lalibela. Nous avions rapporté cet usage à la forte influence des traditions dites omotiques sur les techniques Guragué, visible entre autres dans la technique du colombinage par écrasement. La présence de ce type de surface dans le corpus de Lalibela nous invite à reconsidérer la spécificité de cette opération de finition qui pourrait relever d'une particularité stylistique propre aux populations d'Éthiopie centrale dont le groupe Guragué serait en partie issu.

Les techniques décoratives et leur répartition au sein des différentes traditions ne traduisent pas le même niveau d'affinités culturelles que les techniques d'ébauchage. La diffusion des techniques décoratives est plus rapide, si bien qu'une même technique peut être employée par des groupes relevant d'une tradition par ailleurs différente. Parallèlement, les décors peuvent également, à l'instar des traitements de surface, servir à dessiner les contours des identités régionales au sein d'une tradition technique d'ébauchage homogène. Malgré le caractère polysémique de ce trait technique, dont l'interprétation doit être prudemment étayée des données relatives aux autres séquences de la chaîne opératoire, il est utile d'établir les ponts

existant entre les différents corpus de la période médiévale au travers des préférences pour l'une ou l'autre des techniques décoratives. A Qedemt, nous avons relevé que les traditions décoratives de la période ancienne se caractérisent par l'emploi de l'impression (à la pointe mousse ou digitée sur cordon), de l'excision et de l'incision ; alors qu'à partir du 13ème siècle, les traditions décoratives comprennent l'ajout d'éléments de type cordons et pastilles, et la peinture « en réserve de brillance ». Nous avons cependant observé que les décors de cordons et les décors peints « en réserve de brillance » sont présents sur le site de Gabriel 2 avant le 13ème siècle. Cette observation vient à nouveau souligner la prudence avec laquelle nous devons interpréter la présence ou l'absence de décors, surtout sur des corpus restreints comme ceux sur lesquels nous travaillons. La répartition des techniques décoratives par corpus montre une situation complexe où nombre de techniques sont employées au sein de la majorité des ensembles chrono-culturels ; c'est le cas de l'incision sur pâte humide, de l'impression à la pointe mousse ou encore des éléments appliqués (annexe II, tabl. 1). Néanmoins, leur absence semble établir des liens entre des sites géo-chronologiquement cohérents, c'est le cas par exemple des cordons, qui sont absents des sites les plus septentrionaux de l'antiquité tardive qui se singularisent par ailleurs par l'usage de peinture rouge ou violette en aplat. Nous retiendrons alors que l'absence de la technique par incision sur pâte humide regroupe les corpus contemporains de Qedemt, de Gabriel 2, de Mifsas Bahri, de Ketetiya, de Tätär Gur, de Fäqi Däbbis et du Chercher. Les cinq premiers s'illustrent par ailleurs par l'emploi d'incision sur pâte sèche ou cuite qui, avec l'excision, sont des techniques relativement peu usitées, se retrouvant postérieurement et uniquement sur des corpus appartenant à la culture chrétienne. L'impression digitée se retrouve également exclusivement sur ces mêmes sites, sauf sur ceux de la culture Shay, mais la nature funéraire des dépôts comprenant majoritairement des vases à col influence sans doute cette absence, puisque nous avons avons vu ce décor associé exclusivement à des grandes jattes. La peinture en réserve de brillance se retrouve également sur cet ensemble de sites, sauf sur les sites chrétiens de l'ouest plus tardifs, mais ils sont bien présents sur les sites chrétiens de l'est, comme par exemple à Meshalä Maryam. La répartition des techniques décoratives illustre donc bien, de manière générale, les affinités pouvant exister entre les populations des hauts plateaux, comme l'a souligné F. Gonzales-Ruibal en décrivant la singularité du décor à la roulette qui ne se retrouve que sur les sites les plus occidentaux davantage soumis aux influences des populations des grands lacs au sud-ouest (Gonzales-Ruibal, 2010). Les techniques présentes sur un plus petit nombre de corpus dessinent des ensembles intéressants, mais reflètent peut-être davantage l'intensité des contacts et des

échanges économiques que l'homogénéité culturelle, à l'image de ce petit bol de facture très fine à la lèvre aplatie ornée d'une série de poinçons imprimés, unique dans le corpus de Qedemt, et qui évoque plus particulièrement la spécificité du type morpho-stylistique majoritairement représenté dans les corpus des sociétés islamiques (Fauvelle-Aymar et Hirsch, 2011). Ayant déjà décrit les éléments communs et singuliers des répertoires décoratifs des traditions ethnographiques étudiées (tabl. 2.64), nous pouvons simplement souligner que les techniques d'application de cordons et d'impression à la pointe mousse dominent toujours dans l'ensemble des régions concernées, que les techniques d'excision et d'incision sur pâte sèche ne se trouve plus que chez les Sidama ; tandis que les techniques de peinture en « réserve de brillance » ou en aplat, ainsi que celle de l'incision sur pâte cuite ont complètement disparu.

Après avoir discuté de la variabilité des techniques décoratives et de leur répartition chrono-culturelle, il nous paraissait important de revenir sur les variantes morphologiques et, plus particulièrement, sur celle pouvant servir de marqueur chronologique : les vases à col long et à carène saillante dont l'usage disparaît au 13ème siècle. Notons que des fragments de vases à carène saillante ont été inventoriés au cours de l'inventaire préliminaire de la céramique de Gabriel 2, dans les niveaux datés entre le 11ème et le 13ème siècle. La spécificité morpho-métrique de ce type de vase doit forcément nous faire établir des ponts avec la culture Shay au sein de laquelle cette forme atypique est une des constituantes majeures qui permet de rendre l'homogénéité des corpus céramiques et ainsi l'homogénéité de cette culture « païenne ». Plusieurs faits sont à développer afin d'approfondir ce parallèle morphologique et les problématiques archéo-historiques qui en découlent. Il faut en premier lieu rappeler que les hypogées de Ketetiya et de Gulbo Arba sont environ à mi-distance entre Lalibela et les tumulus du Mänz, dont le fonctionnement est toutefois contemporain de la période à vase caréné de Lalibela, alors que l'hypogée de Ketetiya a été daté d'une période postérieure.

Considérons ensuite la collection de Gulbo Arba, constituée de 35 céramiques collectées en 2015 dans une chambre funéraire souterraine d'environ 6 m^2 creusée dans un affleurement rocheux, à laquelle on accède par une ouverture circulaire en puits. Cette structure est tout à fait comparable à celle de Ketetiya, bien qu'une seule chambre n'ait pour le moment été relevée au moment de la prospection. Les vases à col long possédant une carène saillante représentent 30 % de la collection. Par rapport au reste de la collection de vases globuleux, aucune différence dans le traitement de surface ou dans les décors n'a émergé de la classification morpho-

stylistique de cette collection[80]. C'est-à-dire que les principaux thèmes décoratifs (techniques et structures des décors) sont communément distribués sur les quatre types morphométriques de vaisselles, conclusion qui nous permet d'attester de l'homogénéité de ce corpus, malgré une apparente hétérogénéité morpho-stylistique. Les macrotraces présentes sur cette collection, à savoir les cassures préférentielles et les états de surface visibles sur la face interne d'une céramique (complète mais fragmentée), sont tout à fait comparables à celles des vases à col de Qedemt et Gabriel : cassures préférentielles horizontales parallèles les unes aux autres (encadrant la carène ou situées au niveau du diamètre maximal, à la base du col et à la moitié ou au tiers du col), cassure en biseau, dépressions irrégulières et surplus d'argile (ou bourron) au niveau du fond (fig. 4.14 et annexe II, fig. 16). Ces similarités restent à prouver par des observations microscopiques, notamment en plan radial ; mais en l'état, elles semblent bien indiquer une technique d'ébauchage similaire à celle employée pour les vases à col long de Lalibela[81] : colombinage par étirement, phasage de l'ébauchage en deux temps et fermeture du fond en rabattant les parois les unes sur les autres.

Au-delà de la forme carénée, l'hypothèse d'une technique d'ébauchage commune entre la population de Lalibela et celle de la culture Shay implique un continuum culturel entre les populations du nord (Lasta) et du sud (Shewa) de l'Éthiopie centrale médiévale. Les vases carénés se trouvent également dans le corpus de Mifsas Bahri plus au nord, dont l'occupation est majoritairement attribuée à une période aksumite tardive, voire post-aksumite (8ème – 12ème siècle). Ils représentent 1,07 % du total de la collection (Gaudellio, 2017 : 154 et fig.7.6.20, fig. 7.19.71). Il est délicat d'interpréter ce chiffre, qui peut représenter les vestiges des échanges entre deux entités culturelles distinctes ou une production locale tout simplement moins fréquente que les pots globuleux, comme on l'observe autant à Lalibela que dans les corpus de la culture Shay. Ces formes comparables incitent à approfondir les comparaisons entre ces deux assemblages céramiques, car si le corpus de Mifsas Bahri présente d'autres traits communs avec les corpus de Lalibela – peinture en réserve de brillance au peigne, incision sur pâte cuite, forme

[80] Cette étude préliminaire a été réalisée suite à une mission effectuée en février 2017 au centre culturel de Kemise (région Amhara) où les poteries sont entreposées. L'objectif premier de cette mission était d'inventorier cette collection et de mettre en œuvre les premières mesures de conservation. Notre approche préliminaire croise une classification morphométrique mettant en évidence l'existence de quatre types distincts, avec une classification stylistique révélant la présence de quatre principaux types définis à partir des critères technologiques relatifs aux traitements de surface et aux décorations.

[81] Ces mêmes macrotraces ont été relevées sur le matériel du tumulus de Tätär Gur lors du reconditionnement des collections. N'ayant plus eu accès aux réserves par la suite, nous ne serons en mesure d'attester de ces observations que dans un futur que nous espérons proche.

de marmite identique à celle collectée sur le site de Gabriel, utilisation courante du brunissage et de l'enfumage…–, il propose également des formes et des décors différents (notamment la peinture violette), manifestement plus proche des répertoires aksumites. Cette disparité pourrait-être le fruit des migrations Agäw, mais celles-ci sont attestées seulement à partir du 13ème siècle. Elle indique plus certainement les liens socio-culturels ou socio-politiques, récemment décrits par M.-L. Derat au travers des sources écrites (2019 : 97), entre les territoires de la région de Lalibela et ceux plus au nord. Relevons enfin que les vases carénés apparaissent, de manière surprenante et problématique, dans des contextes beaucoup plus anciens : dans le corpus du site d'Armengela fouillé par A. Benoist au sud-est du Tigray, dont l'occupation est datée de la fin du premier millénaire (Benoist *et al.*, 2020), ainsi que dans les contextes archéologiques de Matara fouillés par F. Anfray mais sans que ce dernier ne soit parvenu à les intégrer plus précisément à une séquence chronologique récente ou tardive (Fauvelle-Aymar et Poissonnier, 2012 : 191). Le simple fil directeur que représentent les vases carénés soulève de nombreuses perspectives de recherche, au cœur desquelles s'impose la nécessité d'approfondir notre connaissance de la technologie des répertoires anciens pour mieux borner l'extension territoriale de « la culture Shay », à moins que l'on ne décide de la rebaptiser « la culture Zagwe » au regard des nouveaux éléments en notre possession : une culture issue du métissage tardif (à partir de la fin du 1er millénaire de notre ère) des peuples sémitiques des moyennes montagnes et des populations couchitiques des hautes terres, une culture relativement homogène malgré de fortes identités régionales, épanouie du 8ème au 13ème – 14ème siècle, depuis le sud du Tigray et jusqu'au Mänz, probablement enrichie et complexifiée à la faveur du développement des nouvelles voies commerciales.

Comment expliquer que les formes carénées disparaissent du site de Qedemt alors même que les techniques d'ébauchage restent stables et que l'ensemble du répertoire ne connaît pas d'autre bouleversement majeur à cette même période ? Cette question a déjà été discutée dans la synthèse consacrée aux sites de la culture Shay. Le point de vue adopté considérait une mutation complète de la tradition technique, questionnant un éventuel mouvement de population de grande ampleur ou « une transformation *in situ* d'une faible partie de la population, à la faveur de la conversion au christianisme ou à l'islam de ses élites » s'accordant toutefois mal avec « le remplacement si rapide et total de la tradition céramique » (Fauvelle-Aymar et Poissonnier, 2012 : 219). Le renouvellement de la tradition est sans doute à nuancer et reste à démontrer. Au regard des données obtenues à Qedemt, l'hypothèse que les techniques d'ébauchage de la céramique de Täter Gur et de la céramique de l'église de Gabriel soient les mêmes n'est pas à

exclure. Quoi qu'il en soit, la question de la disparition de cette caractéristique morphologique forte reste. Elle a lieu à Lalibela au 13ème siècle, à Ketetiya au 14ème siècle. Dans le Mänz, les conclusions sont encore maigres pour arrêter une séquence chronologique et décider de la disparition des formes carénées au 11ème siècle, car il n'est pas certain que les coutumes funéraires des tumulus n'aient pas perduré encore longtemps après la fermeture du tumulus de Tätär Gür. Pour le moment, nous retiendrons qu'elles sont absentes des répertoires christianisés du 15ème siècle. De manière générale, le 13ème et le 14ème siècle sont, dans toutes ces régions, marqués par de grands bouleversements socio-politiques et culturels et cette rupture morphologique pourrait être corrélée à l'ancrage de la christianisation au sein des élites et/ou à la passation du pouvoir politique entre la dynastie Zagwe et la dynastie salomonienne, à la faveur du roi Yekouno Amlak qui monte sur le trône en 1270. A la fin du 13ème siècle, l'instauration d'une nouvelle dynastie signe l'avènement du christianisme, dont l'œuvre commune d'expansion semble nécessiter de mettre définitivement fin à la tolérance religieuse et aux formes culturelles les plus emblématiques de cette forte entité préchrétienne récemment convertie : la diversité des lieux de culte (les grottes, les rochers, les *amba*, les sources ou encore les grands arbres, sont désormais associés à la présence d'églises), la diversité des pratiques funéraires (cimetières à stèles, hypogées, tumulus sont remplacés par des inhumations simples et orientées) et la diversité, voire la richesse, du répertoire céramique. Les recherches historiques ont montré que ce renouvellement politique n'était pas aussi brutal que celui traditionnellement conté : les rois Zagwe auraient continué de régner sur la région de Lalibela mais le partage des pouvoirs semble se complexifier aux 14ème et 15ème siècle (Bosc-Tiessé et Derat, 2019 : 111), ce qui pourrait expliquer la perduration des pratiques funéraires « païennes » et la présence des vases carénés dans cette région jusqu'au 14ème siècle. Les vases carénés n'auraient toutefois pas longtemps survécu à la mutation politique et culturelle entamée au début du 13ème siècle par le roi Lalibela et accentuée à la fin du 13ème siècle par les rois salomoniens, particulièrement dans les régions de l'Amhara et du Shewa. C'est ainsi que les caractéristiques de cette forme n'apparaissent que dans des contextes anciens et remaniés du site de l'église Gabriel et sont, plus généralement, complètement absentes des répertoires de céramiques des occupations chrétiennes postérieures aux 13ème – 15ème siècle, tout comme la technique d'incision sur pâte cuite. Quant aux décorations anciennes, plus particulièrement l'excision et l'incision pivotante sur pâte cuir, elles sont encore présentes sur les sites chrétiens des 15ème – 16ème siècles, mais ont aujourd'hui complètement disparu de ces régions, alors même que nous les trouvons chez les Sidama. De même pour le rabotage, utilisé comme

opération de finition, qui n'existe plus dans la tradition Amhara mais semble perdurer dans la tradition Guragué. Ces traits techniques pourraient être des réminiscences de la « culture Zagwe ». Ils seraient apparus au sein des groupes méridionaux en raison de la grande influence du royaume septentrional ou des flux de migrations et se seraient maintenus jusqu'à aujourd'hui parce qu'ils n'étaient peut-être pas soumis aux mêmes dynamiques de renouvellement et de normalisation que les répertoires du Nord. Les processus à l'œuvre dans l'homogénéisation morpho-stylistique du répertoire céramique Amhara – dans le sens « peuple chrétien » – restent à étudier, à affiner du point de vue matériel et à analyser au travers des réseaux de transmission.

CONCLUSION ET PERSPECTIVES

Notre recherche s'inscrit dans le projet idéal d'esquisser le paysage sociologique des populations « païennes » ou « pré-monothéistes » installées sur les contreforts de la Vallée du Rift éthiopien qui, tout au long de la période médiévale (8ème – 16ème siècle), coexistent ou plus généralement échangent avec les populations progressivement intégrées au royaume chrétien et aux sultanats musulmans. Le peuplement ancien de l'Éthiopie est peu connu car il a, dans le nord, été occulté par l'histoire de l'expansion victorieuse du royaume chrétien dont l'écriture n'aura que très peu retenu les résistances et les syncrétismes. Plus au sud, c'est également le cas, les études privilégiant les grands évènements structurant l'histoire de l'Éthiopie au 16ème siècle - la grande guerre entre le royaume chrétien et le sultanat d'Adal, les grandes migrations des groupes Oromo. C'est ainsi que j'ai envisagé de documenter dans un premier temps les diverses traditions céramiques afin de constituer un référentiel qui permette d'identifier les groupes culturels des différentes régions de l'Éthiopie.

Pour des raisons contingentes, j'ai finalement étudié un seul corpus issu d'un site localisé dans le royaume chrétien. Pour autant, la problématique restait identique, puisqu'il s'agissait d'identifier les populations de la région de Lalibela pour mieux comprendre comment et auprès de qui la christianisation de l'Éthiopie centrale avait pris racine. L'archéologie du royaume chrétien médiéval est depuis longtemps documentée au travers des sources écrites qui ne révèlent toutefois qu'un pan de l'histoire, celle des élites et du clergé par qui sont précisément produites les sources écrites. L'application des référentiels actualistes sur les assemblages céramiques retrouvés dans le cimetière médiéval de Qedemt, au cœur du royaume chrétien, était donc une occasion unique pour appréhender les populations présentes avant le règne de Lalibela au début du 13ème siècle, pendant et après, et ainsi, mettre en lumière les groupes païens présents à l'aube de la christianisation.

La documentation des traditions potières réalisée auprès de 13 groupes ethniques répartis le long de la Vallée du Rift, sur une très large portion du territoire éthiopien, a permis en premier lieu de mettre en évidence la diversité des traditions techniques. Celle-ci n'était pas évidente de prime abord car le modelage par étirement et/ou le colombinage sont généralement les principales techniques d'ébauchage et ne permettent donc pas de les distinguer. Toutefois, des variabilités ont émergé grâce à une analyse fine et systématique selon un principe de classification qui prend en compte les différentes techniques de colombinage et de modelage,

ainsi que les méthodes mises en œuvre, particulièrement en ce qui concerne le phasage de l'ébauchage. Ces critères de classification ont permis d'établir l'existence de six traditions génériques et leurs variantes. Dans un second temps, en raison d'un positionnement méthodologique par ailleurs argumenté, furent considérées les autres séquences de la chaîne opératoire : préparation de l'argile, traitement de surface et cuisson. C'est également en s'appuyant sur le détail de la combinaison des procédés employés pour le séchage, le tri granulométrique et l'hydratation, qu'une classification de la préparation de l'argile généralement obtenue à partir du mélange de matériaux argileux de différentes natures, a été rendue possible.

Les différentes traditions techniques ne se superposent pas toujours aux différents groupes ethniques. Leur répartition indique une situation complexe où toutes les traditions sont intrinsèquement liées les unes aux autres, dessinant toutefois de grands ensembles qui distinguent généralement les groupes de l'est, des groupes de l'ouest, et les groupes du nord, des groupes du sud, avec au centre des traditions hybrides, reflets de l'évolution dynamique des systèmes techniques. La mise en perspective des traditions et de leurs variabilités s'est faite au regard des éléments historiques - parfois ténus - et des données linguistiques à notre disposition. Elle a permis de mieux comprendre la répartition géoculturelle de ces traditions techniques et de soulever nombre de questions quant à leur probable évolution au gré des contacts entretenus entre groupes culturels, mais également entre les groupes endogames d'artisans potiers. Deux aires culturelles de filiation distinctes ont ainsi été largement discutées : la tradition dite « omotique » et la tradition dite « couchitique orientale » qui, bien que reprenant la terminologie des ensembles linguistiques, ne se superposent pas toujours exactement à la partition actuelle des langues car les substrats – culturels et linguistiques – jouent un rôle important. La singularité de chacune des traditions au sein des grands ensembles relèvent d'un faisceau d'éléments géo-historiques. L'hétérogénéité culturelle qui prévaut à la formation de certains groupes ethniques, le morcellement géographique entraînant l'isolement d'autres groupes, ainsi que la coexistence des traditions dans le long terme, ou encore la grande mobilité des groupes d'artisans sont autant de facteurs expliquant la diversité des traits empruntés qui fondent la singularité de chacune des traditions au sein des grands ensembles et la complexité des dynamiques qui influent sur le système technique.

Cette recherche constitue la base d'une analyse comparative qui se doit d'être approfondie pour mieux comprendre les dynamiques des traditions. Dans le futur, il s'agira d'abord de mieux

renseigner les variabilités propres à chacune des traditions ethniques et leur répartition afin d'évaluer par des prospections élargies et systématiques dans quelle mesure les frontières ethniques correspondent à des frontières techniques et de quelle manière s'expriment les identités régionales. Il serait ensuite nécessaire d'enquêter sur la mobilité des groupes d'artisans : quels sont les facteurs des migrations, leurs directions, les réseaux qui supportent cette mobilité, les difficultés rencontrées et les stratégies mises en œuvre pour s'adapter à de nouvelles ressources ainsi qu'à un nouveau cadre socio-culturel, et finalement quels sont les changements technologiques ou morphologiques apparus suite à ces relocalisations. Il serait également bon d'étudier plus en détail les groupes jusqu'à présent mobiles, plus particulièrement les Waata. Documenter l'histoire de chacune de ces communautés, les variabilités technologiques existantes ou non, servirait à mieux appréhender les discontinuités dans la répartition des traditions. Cela nous permettrait également de comprendre à quel point le degré d'ostracisation des groupes agit sur l'évolution des traditions, la ralentit ou au contraire favorise les dynamiques d'hybridation.

D'un point de vue socio-historique, il serait également pertinent de faire une étude ethnographique exhaustive des traditions Oromo - ensemble linguistique homogène mais culturellement hétérogène. Suite aux grands mouvements de migration du 16ème siècle, cette population a largement intégré les peuples présents à leur arrivée et sans doute assimilé les groupes d'artisans autochtones. La mise en lumière de l'hétérogénéité des techniques d'ébauchage permettrait de partiellement reconstruire le paysage anthropologique ancien de ces territoires. Par ailleurs, outre les techniques d'ébauchage, comparer entre eux les répertoires Oromo, leurs singularités et leur homogénéité, permettrait également de mieux appréhender comment une identité forte se forge au travers de la culture matérielle et des choix morphologiques, fonctionnels et stylistiques qu'elle implique.

Ensuite, au regard des problématiques archéo-historiques soulevées en pays Amhara, et notamment à Lalibela, il s'avère indispensable de documenter les traditions potières des quelques groupes dispersés parlant encore une langue appartenant à la branche couchitique centrale - Agaw, Argobba. Ce chaînon nous permettra sans doute de mieux cerner l'affiliation des traditions Amhara, Oromo Shewa et Sidama. Il serait aussi fort utile d'approfondir, sur le terrain, l'histoire des artisans potiers et l'étude des réseaux de transmission divergeant entre groupes d'artisans villageois et monastères, nous habilitant, d'une part, à mieux cerner l'hétérogénéité culturelle à l'origine des variantes de la tradition des hauts plateaux

septentrionaux : identités régionales Amhara, substrat culturel couchitique réactivé par les migrations Oromo ? D'autre part, cet approfondissement nous permettrait de mieux appréhender les mécanismes à l'œuvre dans l'homogénéisation d'un répertoire céramique que nous avons supposé active depuis le 13ème / 15ème siècle.

Enfin, les traditions potières d'Éthiopie constituent par ailleurs un terrain idéal pour continuer d'étudier les régularités anthropologiques relatives à l'emprunt et à l'évolution technologique des traditions. Nous avons par exemple documenté les habitudes récentes de ne plus employer le rabotage chez les Maalé, changement technique qui nous a également semblé en cours en région Wolayta. Des enquêtes approfondies nous permettraient de mettre au jour les facteurs identitaires, fonctionnels, psychomoteurs, internes et/ou externes à la société dans cette évolution particulière des techniques de préformage.

Appliqués à l'étude d'un corpus archéologique, ces référentiels ethnographiques et technologiques ont produit des résultats prometteurs. En premier lieu, l'intérêt de l'approche expérimentale de terrain a été démontré lors de la constitution de notre référentiel technologique. La description des traits diagnostiques relatifs aux opérations de finition et de traitement de surface mérite d'être approfondie et étendue à l'ensemble des contextes de production au regard de la diversité des outils, des matériaux argileux et des matières employées.

En second lieu, l'étude de la collection céramique de Qedemt a prouvé encore une fois l'intérêt de l'approche technologique et des référentiels assortis pour appréhender des assemblages appartenant à des occupations discontinues et caractérisées par d'apparentes ruptures morpho-stylistiques. En effet, bien que ce territoire ait connu des bouleversements majeurs à la période médiévale - christianisation, renouvellement socio-politique, migrations, glissement des voies commerciales et des centres de pouvoirs politiques - et malgré l'évolution des pratiques funéraires, les techniques d'ébauchage restent stables. Elles reflètent le maintien des traditions qui permet de conclure à une occupation des lieux par un même groupe de population pendant cinq siècles. L'analogie évidente entre les traditions de Qedemt et les traditions Amhara permet de supposer que la population ancienne de Lalibela est à assimiler à un groupe couchitique ou « proto sémio-couchitique ». Notre référentiel n'ayant pas documenté les traditions potières Agäw, il reste délicat d'affirmer que ces groupes fussent Agäw et/ou proto-Amhara.

Enfin, les formes carénées employées durant la période la plus ancienne de l'occupation du cimetière (11ème – 13ème siècle) et caractérisant jusqu'alors plus généralement la culture païenne développée au sud du royaume, nous ont permis de mettre en évidence les prémices d'une affiliation technologique entre certains des assemblages céramiques du sud-est du Tigray, ceux de Lalibela, de Ketetiya, de Gulbo Arba et des tumulus de Tätär Gur et Meshalä Maryam. Plus précisément, les corpus de Lalibela et de Gulbo Arba présentent des techniques d'ébauchage identiques qui permettent de véritablement établir des ponts entre des ensembles culturels – la culture Zagwe et la culture Shay – jusqu'alors fortement dissociés. L'évolution morphologique semble alors relever davantage des dynamiques culturelles propres au processus de christianisation que d'une discontinuité du peuplement. Au contraire, notre recherche suggère l'existence d'une population médiévale aux traditions potières stables, à priori homogènes du Lasta au Shewa. Les recherches devront se poursuivre sur les corpus de ces régions pour confirmer l'homogénéité de cette entité, ainsi que sur les corpus des sites à stèles méridionaux, pour évaluer dans quelle mesure le « royaume de Damot » – ou les sociétés mégalithiques de l'Éthiopie méridionale –, longtemps resté indépendant du royaume chrétien et ayant résisté aux conversions monothéistes, est constitué de groupes hétérogènes sans doute fortement distincts de la culture plus au nord.

ANNEXE I : DONNEES ETHNOGRAPHIQUES

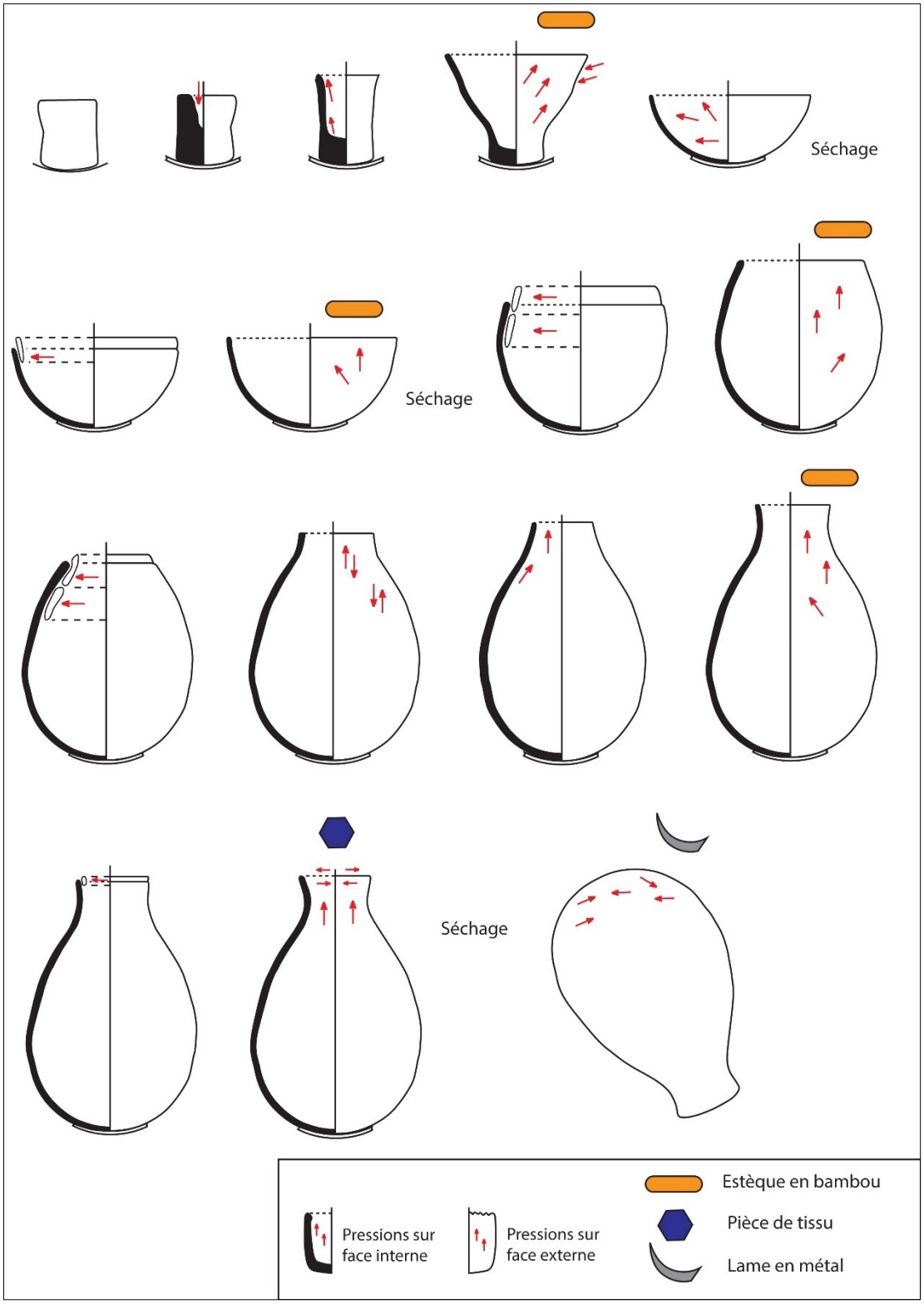


Fig. 1. Représentation schématique de la chaîne opératoire du façonnage d'une jarre relevant de la tradition A, au travers de la tradition des potières Oromo Jimma.

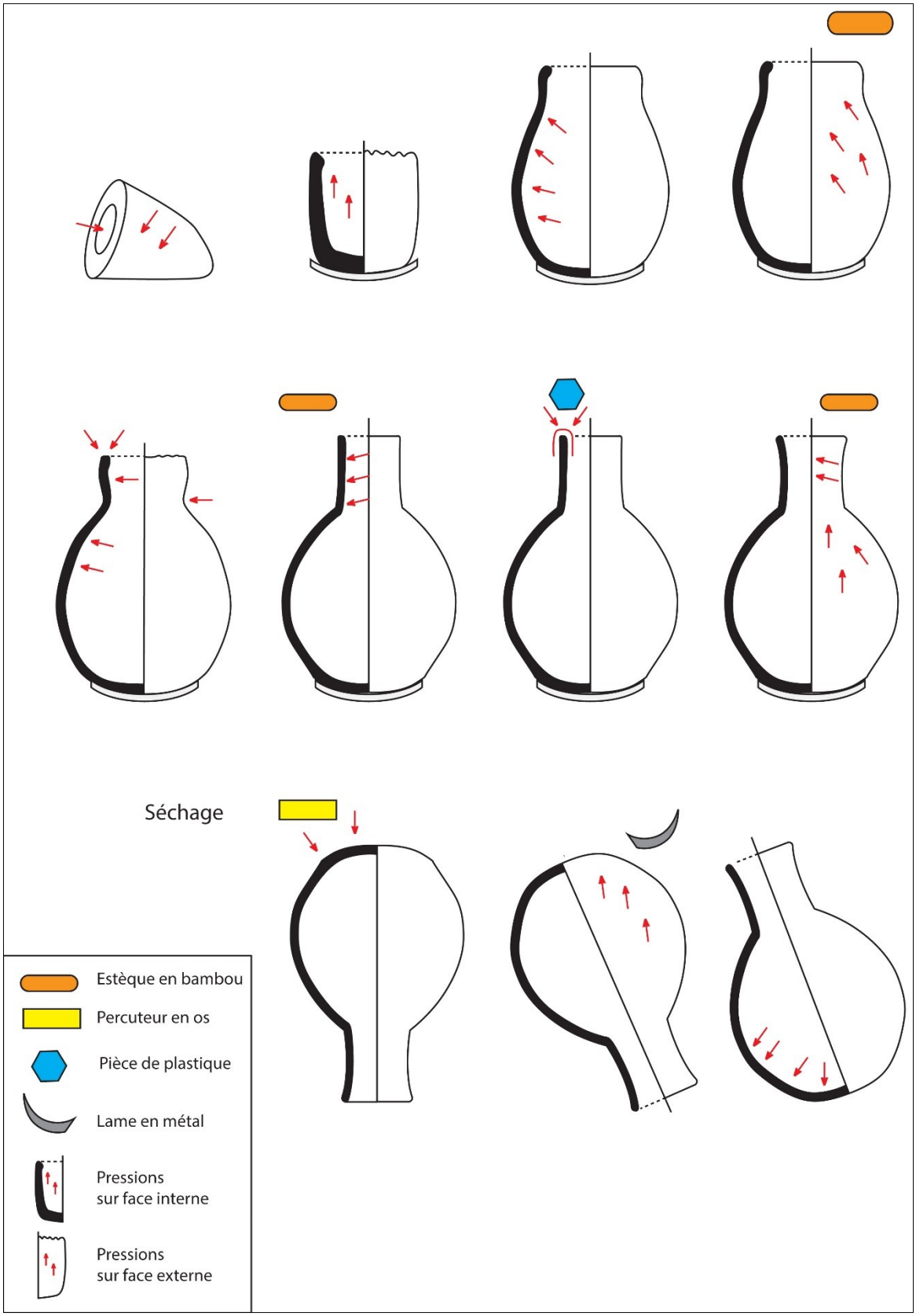


Fig. 2. Représentation schématique de la chaîne opératoire du façonnage d'une jarre relevant de la tradition A, au travers de la tradition des potières Oromo Guji.

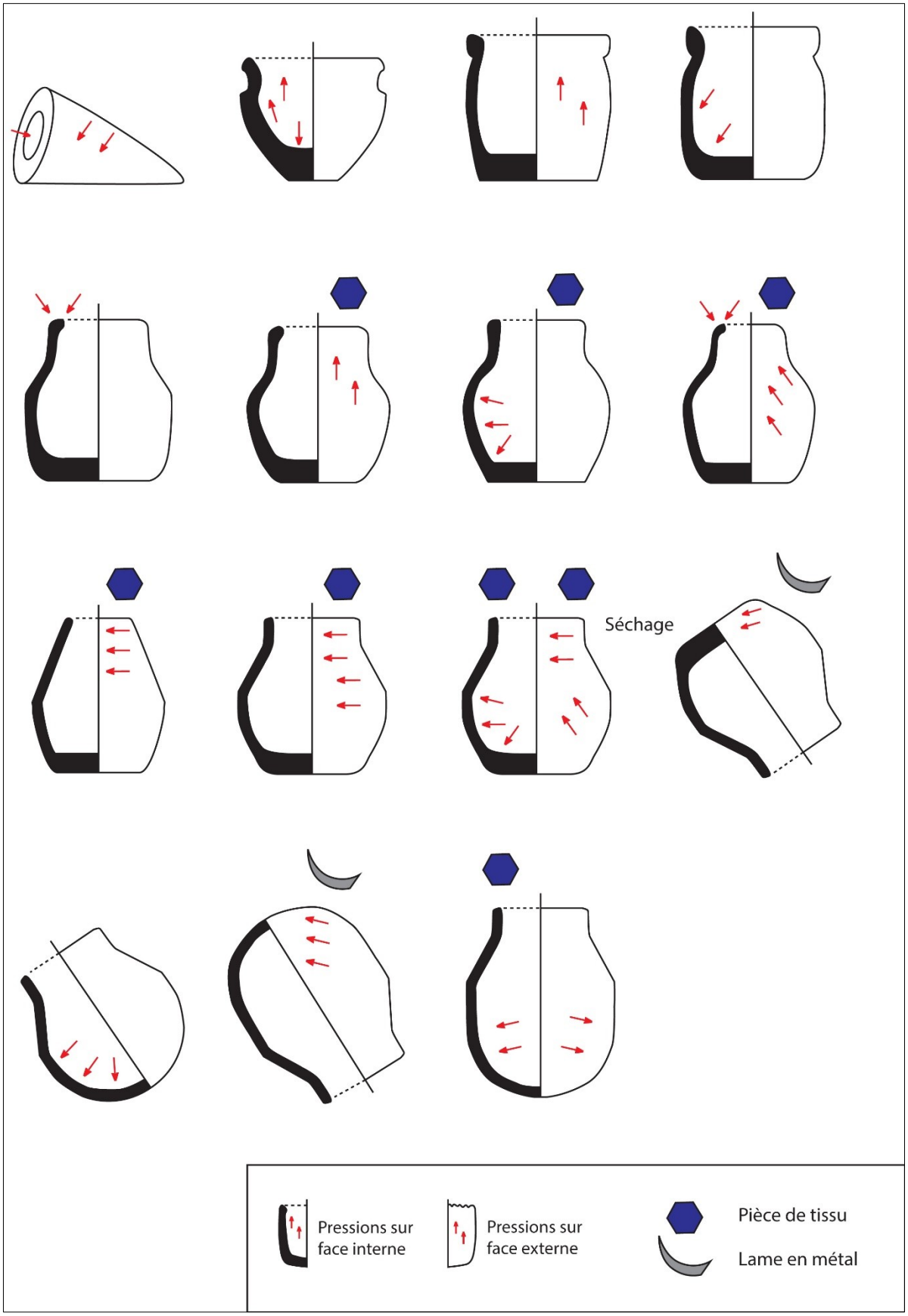


Fig. 3. Représentation schématique de la chaîne opératoire du façonnage d'une jarre relevant de la tradition C, au travers de la tradition Wolayta.

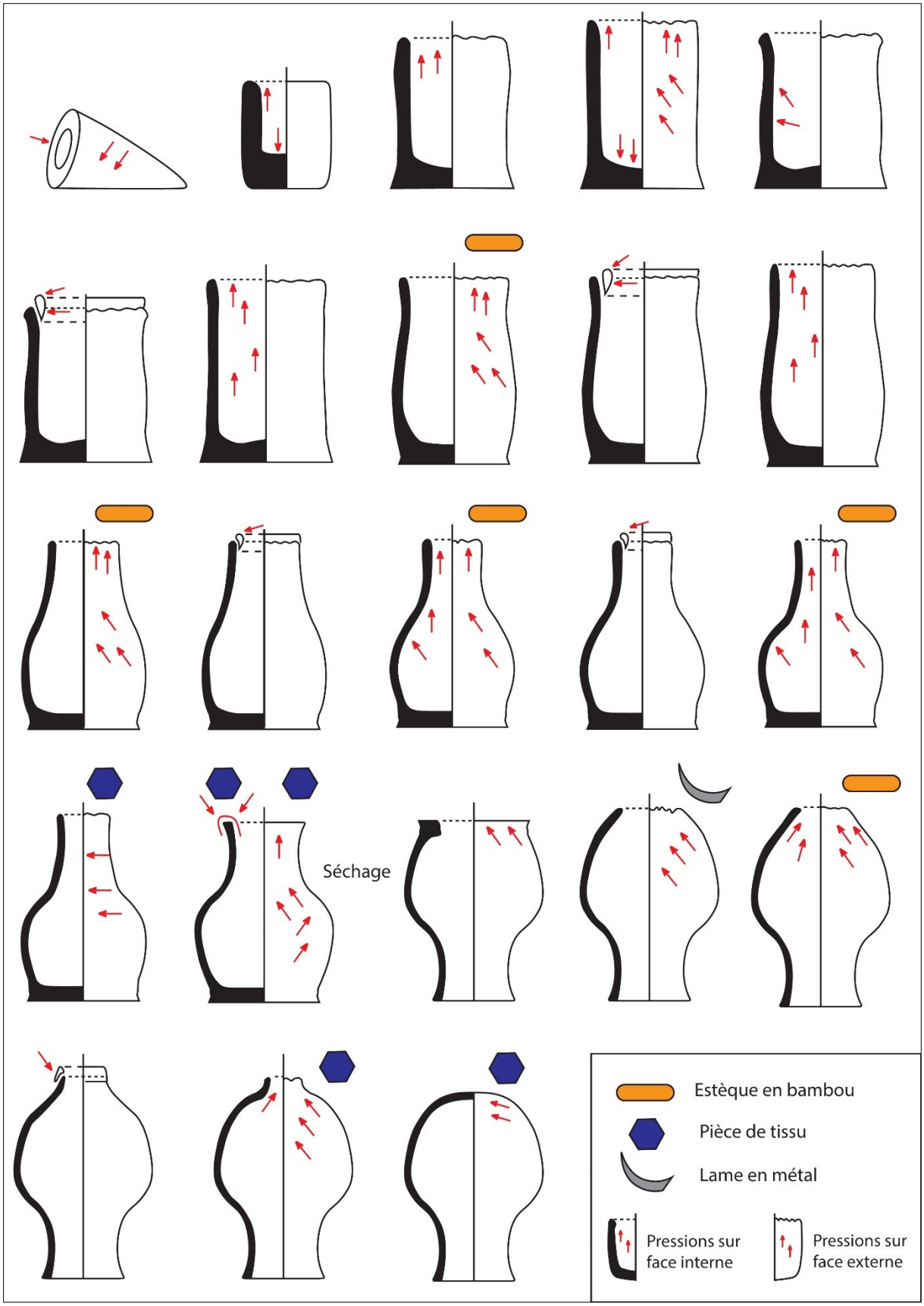


Fig. 4. Représentation schématique de la chaîne opératoire du façonnage d'une jarre relevant de la tradition D, au travers de la tradition Kambata.

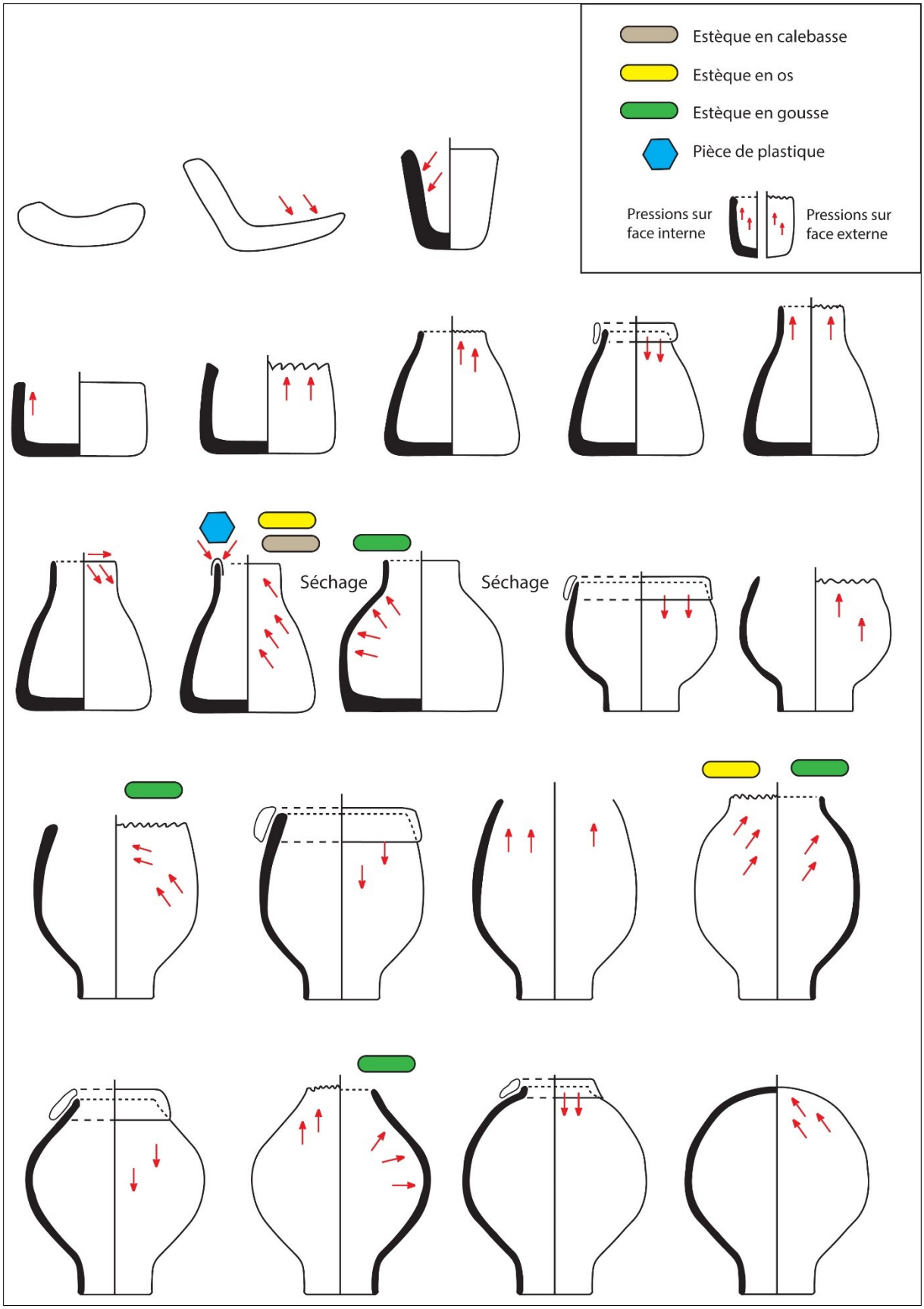


Fig. 5. Représentation schématique de la chaîne opératoire du façonnage d'une jarre relevant de la tradition E, au travers de la tradition Maalé.

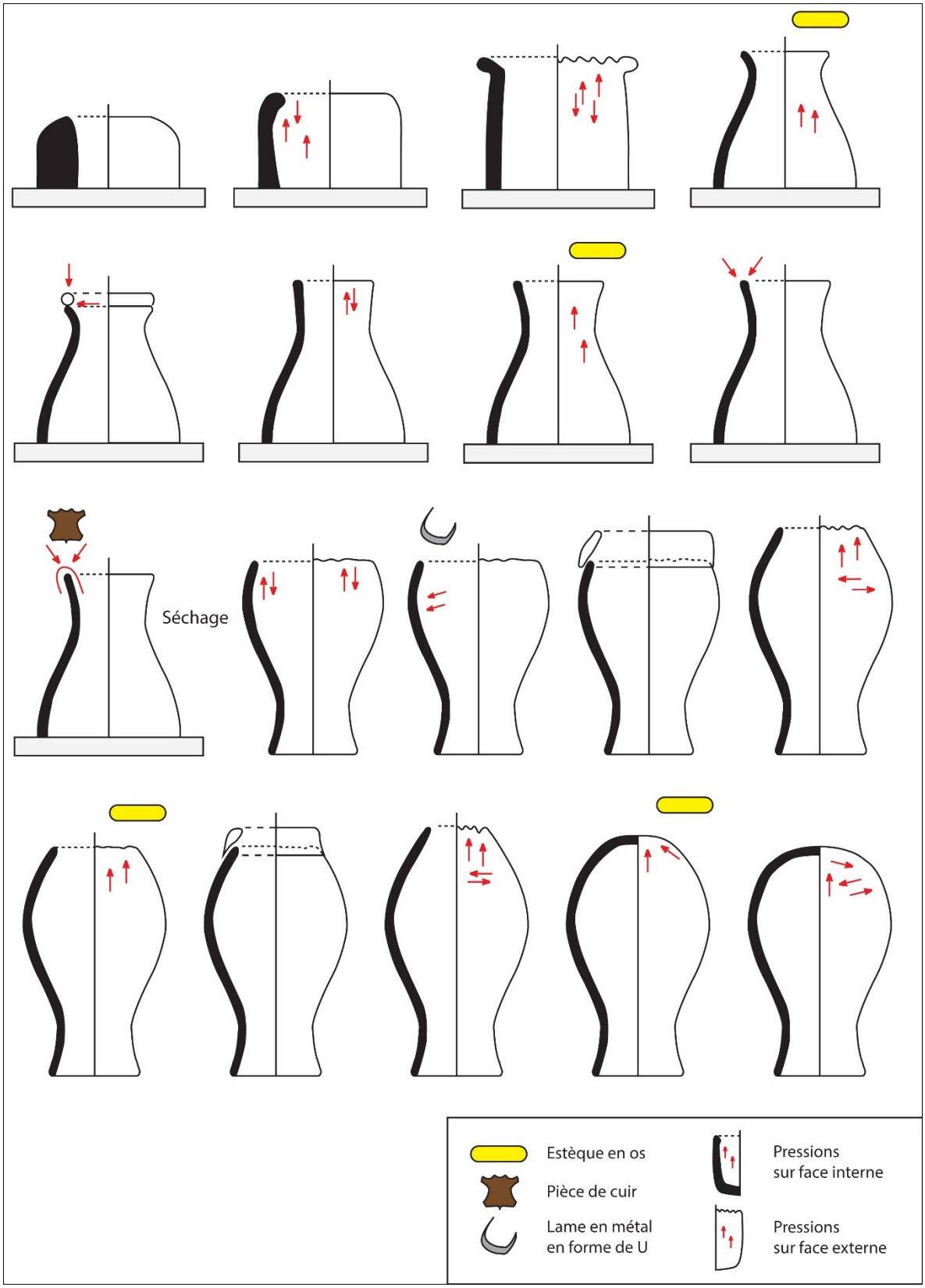


Fig. 6. Représentation schématique de la chaîne opératoire du façonnage d'une jarre relevant de la tradition F, au travers de la tradition Oromo Shewa.

TRADITION	OROMO GUJI			YEM			OROMO JANJERO	ARI			GURAGUE		
Matériaux argileux	Noir	Rouge	Rouge	Rouge	Jaune	Blanche	Rouge foncé	Noir	Rouge		Noir	Rouge	Blanc
Nom vernaculaire	*Cheleka*	*Abaraye*	*Adi*	*Chéa*	*Woyssu*	*Bogdo*	*Supe*	*Torola*	*Baki*	*Shaami*	*Chera*	*Chera*	*Teter*
Mode d'extraction	Marécage	Fosse	Galerie	Fosse	Fosse	Fosse	Surface	Marécage	Fosse		Marécage	Fosse	
Etat lorsque collecté	Très humide	Hum/Sec	Hum/Sec	Hum/Sec			Hum/Sec	Très humide	Hum/ Sec		Très Hum.	Hum/Sec	Sec
Dégraissant	x			x			Végétal - *Buko*			Pierre	x		
Séchage	Non			Toutes ensembles			Séparément	Non	Oui	Non	Non	Non	Oui
Fractionnement	Non			Percussion lancée			Percussion lancée	Non	A la meule		Non	Non	Poudre achetée
Tri granulométrique	A la main			Tamisage			A la main	A la main			A la main		Tamisage
Hydratation	Humectation			Humectation			Humectation	Humectation / Imprégnation			Humectation		Imprégn.
Pétrissage	A la main + outils métal /os			A la main + au pied			A la main + au pied	A la main			A la main + au pied		
Maturation	De plusieurs jours à plusieurs semaines			Maturation d'une 4ème argile ajouté à la préparation			x	Un à deux jours			Une journée		

Tabl. 1. (1/3) Tableau récapitulatif des procédés de préparation de l'argile pour chacune des traditions ethniques avec mention des types de matériaux et de leurs noms vernaculaires.

TRADITION	KONTA			WOLAYTA		KAMBATTA			SIDAMA			SIDAMA 2		
Matériaux argileux	Noir	Rouge	Blanc	Rouge	Blanche	Noir	Rouge	Blanche	Rouge	Blanche	Orange	Rouge	Blanche	Orange
Nom vernaculaire	*Nata*	*Zoo bita*	*Koshia*	*?*	*?*	*Chira*	*Kashele*	*Bona*	*Karsumo*	*Bolotichо*	*Dumo*	*Karsumo*	*Bolоticho*	*Dumo*
Mode d'extraction				Surface	Surface	Marécage	Fosse	Fosse	Surface	Galerie	Gallerie	Surface	Galerie	Galerie
Etat lorsque collecté	Humide	Hum/Sec	Sec	Hum / Sec	Hum / Sec	Humide	Hum/Sec	Hum/Sec	Hum/Sec	Sec	Hum/Sec	Hum/Sec	Sec	Hum/Sec
Dégraissant	x			Oui	Oui			Oui	x			x		
Séchage	Toutes ensembles			Séparément		Séparément			Non	Oui		Toutes ensembles		
Fractionnement	A la meule			Percussion lancée		Non	Non	Percu	Non	Percussion lancée		A la meule		
Tri granulométrique				Tamisage		A la main		Tamisage	Non	Tamisage				
Hydratation	Humectation			Humectation		Humectation		Imprégn.	Immersion	Imprégnation / Humectation		Humectation		
Pétrissage	A la main			A la main		A la main			A la main			A la main		
Maturation	2 jours			Deux jours		Trois jours			Une nuit			x		

Tabl. 1. (2/3) Tableau récapitulatif des procédés de préparation de l'argile pour chacune des traditions ethniques avec mention des types de matériaux et de leurs noms vernaculaires.

TRADITION	OROMO SHEWA		KONSO				MAALE			AMHARA	
Matériaux argileux	Rouge	Blanche	Brune	Rouge	Orangée	Blanche	Rouge	Blanche	Noire	Rouge	Blanc
Nom vernaculaire	*?*	*?*	*Aleya*	*Osheida*	*Ereta*	*Milmilata*	*Zoke*	*Bore*	*Kartsi*	*Chika*	*Ga'a*
Mode d'extraction	Fosse	Surface	?				Fosse			Surface	Surface
Etat lorsque collecté	Hum / Sec	Sec					Hum / Sec			Hum/Sec	Sec
Dégraissant			x							x	
Séchage	Séparément		Toutes ensembles				x			Séparément	
Fractionnement	Non	Non	Percussion lancée / bâton à même le sol				x			Percussion lancée / pilon et mortier	
Tri granulométrique	A la main	Tamisage	Tamisage				A la main			Tamisage	
Hydratation	Humectation	Imprégnation	Immersion / Imprégnation				Aspersion			Immersion	Imprégnation
Pétrissage	A la main		A la main				A la main			A la main	
Maturation	x		Argile immergée pendant 2 ou 3 jours				x			Fond d'argile + eau	

Tabl. 1. (3/3) Tableau récapitulatif des procédés de préparation de l'argile pour chacune des traditions ethniques avec mention des types de matériaux et de leurs noms vernaculaires.

A. Variations des chaînes opératoires du façonnage en fonction des catégories de vases

Pour une documentation complète des savoir-faire potiers, nous avons enregistré la chaîne opératoire du façonnage de l'ensemble des types morpho-fonctionnels auprès de chacun des groupes. Il était cependant inadéquat de prendre en compte toutes ces données dans la classification générale des traditions qui devait avant tout se faire au regard des variations significatives existantes entre les chaînes opératoires d'un même type de récipient. Il apparaît néanmoins important, dans un second temps, de considérer les données relatives aux autres types de céramiques, afin de compléter le tableau des similitudes et différences entre traditions - comme nous l'avons fait à partir des autres étapes de la chaîne opératoire complète (de la préparation de l'argile à la cuisson) - dans le but d'enrichir la discussion à conduire à partir d'une appréhension globale des savoir-faire potiers.

De manière significative, il s'agit de comparer les variations des techniques de façonnage en considérant les principales catégories de récipients, à savoir les récipients fermés, les récipients ouverts et la catégorie plaques de cuisson, dont la forme plane singulière implique forcément la mise en œuvre de techniques particulières. Notre présentation s'articule en trois parties : la première décrit les variations de méthodes pouvant exister pour les traditions qui ne présentent pas de technique différente entre les catégories de récipients ouverts et fermés ; la seconde décrit les variations pour les traditions présentant des divergences techniques majeures, devant être prises en compte lors de la discussion pour ce qu'elles impliquent en terme de convergences / divergences entre traditions ; enfin, la description des techniques et méthodes employées pour le façonnage des plaques de cuisson viendra finir de brosser le tableau des variations technologiques qui existent entre ces traditions.

1. Variations mineures

Au sein de la majorité des traditions, les variations des chaînes opératoires propres à chaque type morpho-fonctionnel apparaissent mineures en ce sens que les techniques (creusage de la motte ou étirement d'une plaque / colombinage) et les méthodes associées, restent très stables. Les représentations synoptiques élaborées pour deux des répertoires relevant de la tradition A (Oromo Guji et Yem) nous permettent de mieux identifier où se situent ces variations (fig. 7 et 8). Les premières étapes de l'ébauchage sont strictement les mêmes pour tous les types. En fonction de la taille des récipients fermés, nous observons l'absence de colombinage dans le

cas des vases de plus petites tailles, ou à l'inverse, dans le cas des récipients de grande taille, la multiplication des séquences comprenant la pose et la jointure de segments de colombins, leur amincissement, et la mise en forme par raclage, ainsi que la répétition des opérations de finition. La chaîne opératoire des récipients ouverts, de type marmite ou jatte, voit une attention particulière portée à la mise en forme du bord, par une multiplication de l'opération « pressions pour régulariser le bord ».

Chez les Oromo Guji, nous pouvons observer que l'opération de raclage est faite avec l'extrémité des doigts joints ou à l'aide de l'estèque en bambou, ce qui relève davantage de variations idiosyncrasiques. Il en va de même quant aux faces concernées par le raclage : alternance face interne, face externe, ou seulement face externe. L'ajout des préhensions et décorations sur une pâte à consistance humide ou sur une pâte comprise entre cuir et humide, ne relève pas de variations morpho-fonctionnelles mais dépendent davantage des choix individuels faits par la potière au regard de l'organisation de sa production. D'autres opérations de mise en forme telles que les pressions réalisées sur le fond avant rabotage, varient en fonction des potières et du soin qu'elles portent au façonnage, comme nous l'avons précédemment décrit pour la multiplication des opérations de traitement de surface par frottement chez les potières Amhara pour atteindre divers degrés de brillance.

Chez les Yem, l'ordre séquentiel de l'ébauchage peut éventuellement varier mais sans altérer la technique employée, ce qui reste une variation mineure. Les mêmes observations peuvent être faites dans ce contexte technique, particulièrement la multiplication des opérations de préformage du bord dans le cas des récipients ouverts qui s'accompagne d'un lissage de finition à l'aide de la pièce en cuir, absent pour les récipients fermés dont le lissage n'est appliqué que sur la face externe. Ces variations se retrouvent au sein des traditions employées par les Aari, ainsi que par les Sidama et les Konso.

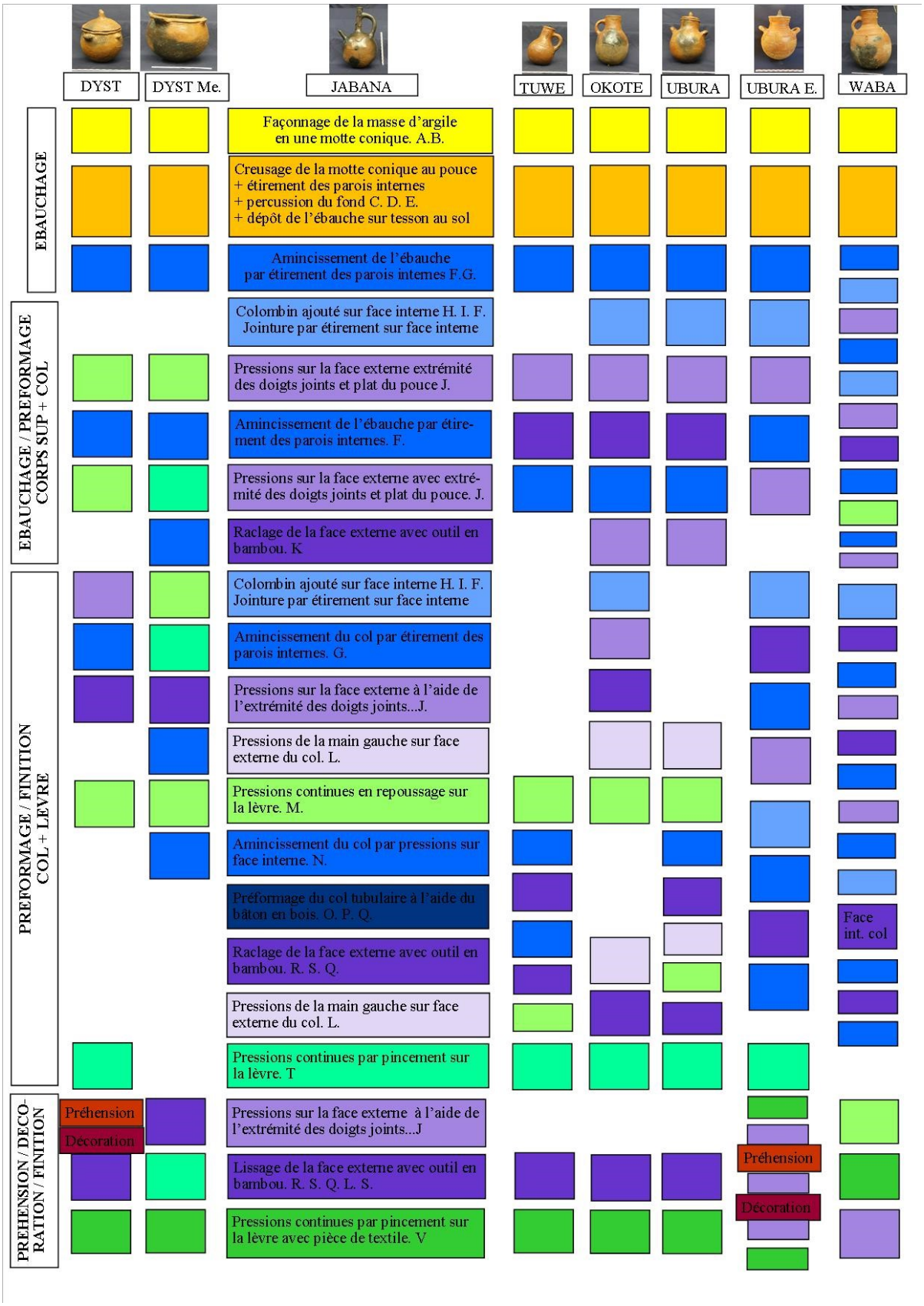


Fig. 7 (1/2). Vue synoptique des chaînes opératoires employées pour les différents types de vases dans la tradition Oromo Guji. A chaque séquence de la chaîne opératoire correspond un carré de couleur. Pour chaque type, une colonne avec l'enchaînement de ses carrés séquences transcrit la particularité de sa chaîne opératoire.

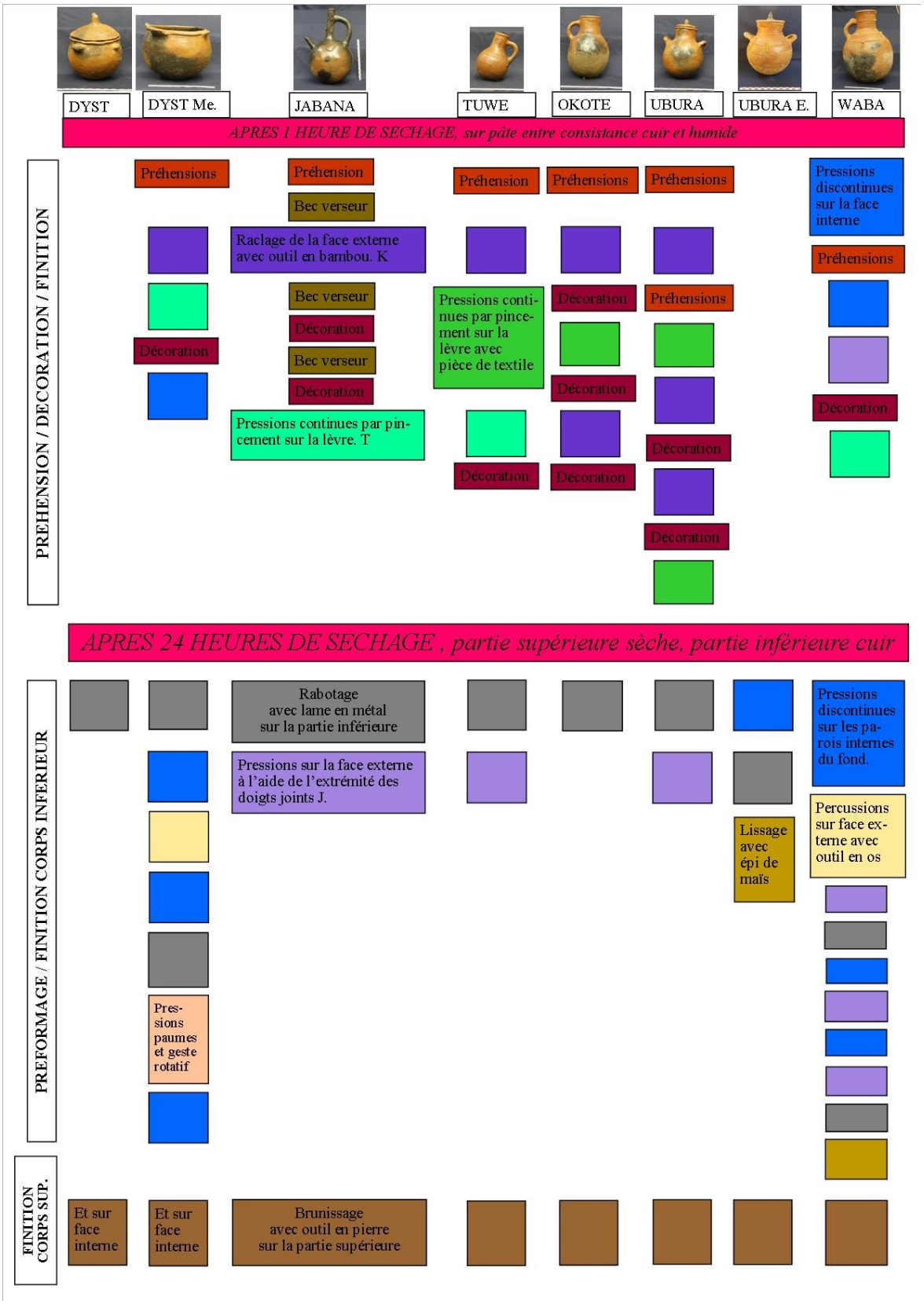


Fig. 7 (2/2). Vue synoptique des chaînes opératoires employées pour les différents types de vases dans la tradition Oromo Guji. A chaque séquence de la chaîne opératoire correspond un carré de couleur. Pour chaque type, une colonne avec l'enchaînement de ses carrés séquences transcrit la particularité de sa chaîne opératoire.

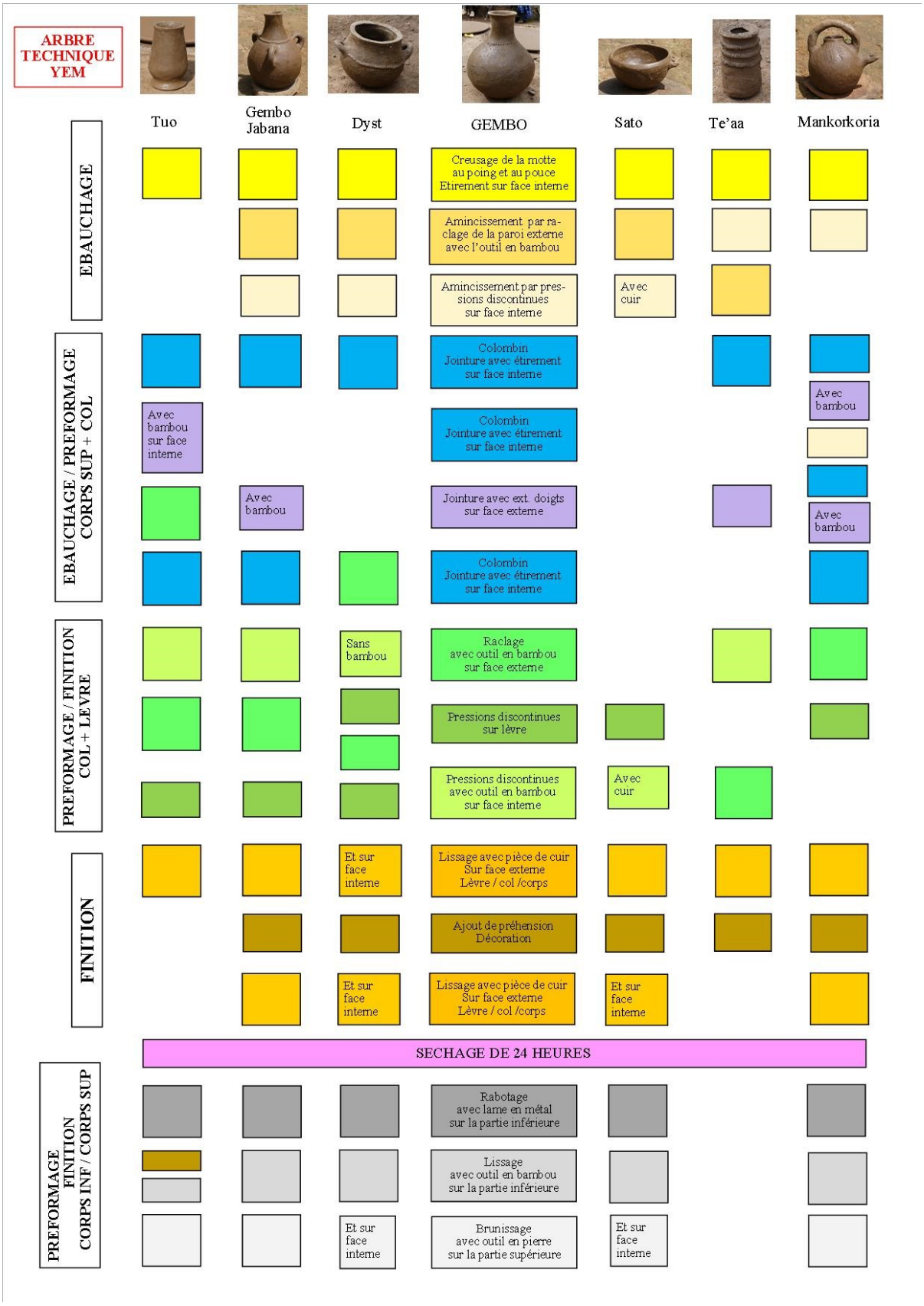


Fig. 8. Vue synoptique des chaînes opératoires employées pour les différents types de vases dans la tradition Yem. A chaque séquence de la chaîne opératoire correspond un carré de couleur. Pour chaque type, une colonne avec l'enchaînement de ses carrés séquences transcrit la particularité de sa chaîne opératoire.

2. Variations majeures au sein des traditions B, C, D, E2 et F.

Les principaux éléments techniques de la chaîne opératoire décrite pour la tradition B s'appliquent à l'ensemble des récipients fermés et ouverts. Il faut cependant souligner que les potières Guragué du village de Bercha emploient, pour le façonnage des trépieds de foyer, une technique d'ébauchage différente de celle décrite pour les jarres qui est le modelage par étirement à partir d'une motte cylindrique.

Nous avons précédemment décrit comment les traditions Wolayta et Kambata relèvent de la tradition C et D. Les potières emploient en effet la tradition C dans le cas des pots à col de taille moyenne à petite, ou la tradition D dans le cas des jarres moyennes à grandes. Ces variations apparaissent d'ordre morpho-fonctionnel, et éventuellement d'ordre idiosyncrasique. Les potières Wolayta et Kambata, ainsi que les potières Sidama (utilisant uniquement la tradition D pour les pots à col), emploient systématiquement la tradition C (modelage par étirement et rabotage du fond) pour les récipients ouverts de type marmite et jatte (fig. 9).
Une variation majeure de cet ordre a été discutée avec les potières Maalé du village de Benata (tradition E2). Lors de l'enregistrement du façonnage d'un pot à col de plus petite taille que celui retenu dans la classification et la description des traditions génériques, j'interrogeais la potière Gizaïnesh pour savoir si elle n'avait jamais mis en œuvre d'autres méthodes que celle qu'elle venait de pratiquer, identique à la chaîne opératoire des jarres de taille moyenne à grande. De manière très intéressante, cette discussion a permis d'attester que l'ensemble des potières avait pour habitude, jusqu'il y a peu, d'employer la méthode de pressions sur face interne et de rabotage pour le façonnage du fond après un temps de séchage, méthode se rapportant aux traditions A ou C. La raison principale à l'extension de la technique de préformage du fond par colombinage à l'ensemble du répertoire des pots à col, est que les potières la trouvent finalement plus facile et plus sûre quant à l'obtention d'un profil régulier. Elles continuent néanmoins d'employer la méthode impliquant une opération de rabotage pour les récipients ouverts. Cette variation technique n'est pas la conséquence d'un renouveau socio-culturel ou de la diffusion d'une innovation, elle apparaît inhérente à l'évolution propre d'un système technique au cours du développement des habiletés qu'il implique. Elle souligne la difficulté à reconstruire les trajectoires historiques des techniques et les précautions à prendre dans l'interprétation des traditions technologiques anciennes.

Enfin, au sein de la tradition potière F, utilisée par les potières Amhara et Oromo Shewa et caractérisée dans le cas des récipients fermés par l'emploi de l'étirement d'une plaque obtenue par percussion et posée sur chant, il convient de souligner l'emploi du modelage par étirement à partir d'une motte cylindrique pour le façonnage des récipients ouverts de type jatte et marmite associé à une technique de préformage du fond par rabotage (fig. 10).

Ainsi, les différences de techniques et de méthodes reconnues au travers de la chaîne opératoire des jarres de taille moyennes qui fondent la classification en six grandes traditions, sont complètement gommées quand il est question du façonnage des récipients ouverts. De manière générale, sauf pour les Guragué et Konso (tradition B et E1), l'ensemble des traditions ethniques emploie le modelage par étirement (ou creusage de la motte) pour les récipients ouverts. Technique d'ébauchage par ailleurs connue des potières Guragué, et peut-être des potières Konso aux vues des dynamiques de transformation des traditions documentées chez leurs voisins Maalé. Ces observations induisent une situation beaucoup plus homogène que ce que nous avons dépeint jusqu'alors et qu'il sera important de prendre en compte dans la discussion de la distribution des traditions au travers des données ethnographiques et historiques.

3. Techniques et méthodes de façonnage des plaques de cuisson

Le façonnage des plaques de cuisson est réalisé sur différents supports : à même le sol sur un lit de graviers (Yem), ou de cendres (Amhara, Oromo Jimma) ou sur une bâche plastique (Aari). Le volume initial est une motte cylindrique ébauchée par étirement à l'aide du poing ou de la paume pour obtenir une galette circulaire. L'amincissement et la mise en forme de cette galette sont assurés par des pressions exercées alternativement par le pouce, le plat de l'index, l'extrémité des doigts joints, éventuellement par une estèque en bambou ou en plastique, selon des mouvements partant du centre de la galette vers sa périphérie ou sur les bords de loin en proche (fig. 11 et 12). La potière se déplace régulièrement autour du vase pour appliquer ces pressions de manière homogène afin d'obtenir une large assiette d'épaisseur et de forme circulaires régulières. Le préformage et lissage du bord sont réalisés par des pressions discontinues en pincement soit entre le pouce et l'index (Oromo Jimma, Sidama), soit à l'aide des deux mains jointes épousant le bord (Yem, Amhara), ou encore en tenant une pièce de textile ou de cuir maintenue à cheval sur le bord (Wolayta, Kambata). L'opération de lissage de la plaque est effectuée à l'aide d'une estèque en plastique (Sidama), d'une pièce de textile

ou de cuir, ou d'un gros galet plat en pierre (Amhara, Yem). Après un à deux jours de séchage, la face externe est mise en forme par rabotage à l'aide d'une lame en métal.

Pour le façonnage des plaques de cuisson, la technique d'étirement d'une plaque d'argile par un jeu de différentes pressions discontinues est donc généralement commune à tous les groupes. Néanmoins des variations de la chaîne opératoire existent. La première se trouve chez les potières Sidama du village de Melga dont l'ébauchage n'est pas réalisé à plat. Elles ajoutent ensuite deux colombins sur le bord de chaque moitié de l'assiette circulaire, formant ainsi une préforme ellipsoïdale qui fait enfin l'objet des mêmes opérations de mises en formes et de lissage que dans le cas d'un étirement sans colombinage (fig. 13).

La seconde variation de technique a été observée auprès des potières Oromo Guji dans le village de Manitu. C'est une variation majeure, en ce sens que la technique d'ébauchage et de mise en forme du fond diffèrent complètement de ce que nous venons de décrire. L'ébauchage débute avec une motte conique creusée à l'aide du pouce, puis façonnée par étirement, à l'aide du plat de l'index, sur la face interne, puis sur la face externe (fig. 14). La main gauche vient en support et sert à la rotation. L'ébauche conique est disposée à la verticale, pointe contre sol et maintenue avec les pieds. La mise en forme est effectuée par des pressions discontinues opérées avec le plat de l'index sur la face interne. Trois segments de colombins sont ensuite ajoutés sur la face interne, joints grâce à des pressions effectuées avec le plat de l'index lors de leur amincissement par écrasement sur la face interne, puis sur la face externe. S'ensuit une opération de mise en forme par raclage à l'aide de l'outil en bambou sur la face interne, puis sur la face externe. La potière répète ces opérations de colombinage quatre fois, selon les mêmes modalités, jusqu'à ébaucher la lèvre du vase dont la mise en forme et le lissage sont assurés par des pressions discontinues en pincement. A la fin de cette étape du façonnage, la potière obtient une forme de coupe à pied cylindrique caractérisée par une cavité centrale tubulaire.

Après une nuit de séchage, une nouvelle opération de mise en forme finalise le façonnage. Elle est faite d'une série de faibles percussions exercées à la naissance du pied, à l'aide de la tranche de la main droite, tandis que la main gauche vient en support et fait tourner le vase. Ces pressions se répètent jusqu'à séparer la masse d'argile du pied de la coupe, tout en refermant la cavité centrale. Des pressions discontinues à l'aide du plat du pouce sont opérées sur la face externe puis sur la face interne de manière à régulariser la forme et l'épaisseur de la partie centrale du vase. Après une heure de séchage, la face externe fait l'objet d'un rabotage à la lame métallique.



Fig. 9. Façonnage d'une marmite, *dist*, par Kababush, potière Kambata à Hossana (tradition C/ D) : a) Ebauchage selon la technique du modelage par étirement ; b) Préformage par pressions sur la face interne ; c) Raclage de la face externe à l'aide d'une estèque en bambou ; d) Régularisation de la lèvre ; e) Pressions exercées sur la face interne ; f) et g), Raclage effectué sur la face externe à l'aide de l'outil en bambou ; h) Lissage de la lèvre par des pressions continues exercées à l'aide de la pièce de cuir ; i) Lorsque le récipient est à consistance cuir, la potière exerce des pressions sur la face interne à l'aide du poing pour sa mise en forme ; j) Rabotage de la face externe du fond ; k) Finition par lissage de la surface interne à l'aide de la main mouillée.



Fig. 10. Façonnage d'une jatte, *taba*, par Workenesh, potière Amhara au monastère de Menteq (Shewa – tradition F) : a) Creusage d'une motte déposée sur son support rotatif ; b) Mise en forme par étirement des parois à l'aide d'une estèque en calebasse ; c) Régularisation de la lèvre par des pressions en pincement ; d) Mise en forme par raclage de la face externe à l'aide d'une estèque en bambou ; e) Mise en forme par raclage de la face interne à l'aide d'une estèque en calebasse ; f) Mise en forme et lissage de la lèvre par des pressions discontinues réalisées avec une pièce en cuir ; g) La mise en forme se poursuit lorsque le récipient est à consistance cuir, par rabotage de la face externe à l'aide d'une lame en métal ; h) et i) Façonnage du pied annulaire ; j) Lissage de la surface externe à l'aide de l'outil en bambou chargé en eau.



Fig. 11. Façonnage d'un plat de cuisson pour les galettes de teff (*injera*) ou le pain de maïs (*kita*), par Geni, potière Aari à Yetnebersh (tradition A') : a) et b) Etirement à plat d'une masse d'argile par un jeu de pressions exercées à l'aide du plat de la paume ou de l'index.



Fig. 12. Façonnage d'un plat de cuisson pour les galettes de teff (*injera*) ou pour le pain de blé ou de maïs (*kita*), par Demenesh, potière Yem à Boloji (tradition A) : a) Etirement à plat d'une masse d'argile par un jeu de pressions exercées à l'aide de l'extrémité des doigts ; b) et c) Mise en forme et régularisation du bord ; d) Régularisation de l'épaisseur par une nouvelle série de pressions ; e) Lissage de la face interne à l'aide d'un galet ; f) Mise en forme et lissage du bord du plat par des pressions en pincement exercées à l'aide des deux mains posées à cheval sur le bord, selon des gestes d'aller-retour.



Fig. 13. Façonnage d'un plat de cuisson pour les galettes de teff (*injera*) ou pour le pain de blé ou de maïs (*kita*), par une potière Sidama à Melga (tradition D) : a) Ebauchage selon la technique du modelage par étirement ; b) Ajout de deux colombins sur la face interne ; c) et d) Etirement et mise en forme des parois par raclage de la face interne à l'aide d'une estèque en plastique ; e) Mise en forme du bord grâce à des pressions en pincement.



Fig. 14. Façonnage d'un plat de cuisson pour les galettes d'ensete (*qocho*) par Erfinesh, potière Oromo Guji en pays Gédéo (tradition A) : a) Etirement de la motte préalablement creusée ; b) L'ébauche conique est disposée à la verticale, pointe contre sol, elle sera maintenue avec les pieds ; c) Segment de colombin posé par écrasement sur la face interne ; d) et e) Mise en forme par raclage à l'aide du plat de l'index puis de l'estèque en bambou ; f) Répétition de l'opération de colombinage ; g) Lissage de la lèvre ; h) Lorsque le vase est à consistance cuir, de faibles percussions sont exercées à la naissance du pied, à l'aide de la tranche de la main droite, jusqu'à séparer la masse d'argile du pied de la coupe, tout en refermant la cavité

ANNEXE II : DONNEES ARCHEOLOGIQUES

Issues des collections céramiques des sites de QEDEMT, GABRIEL 2 ET GULBO ARBA

Figures et planches

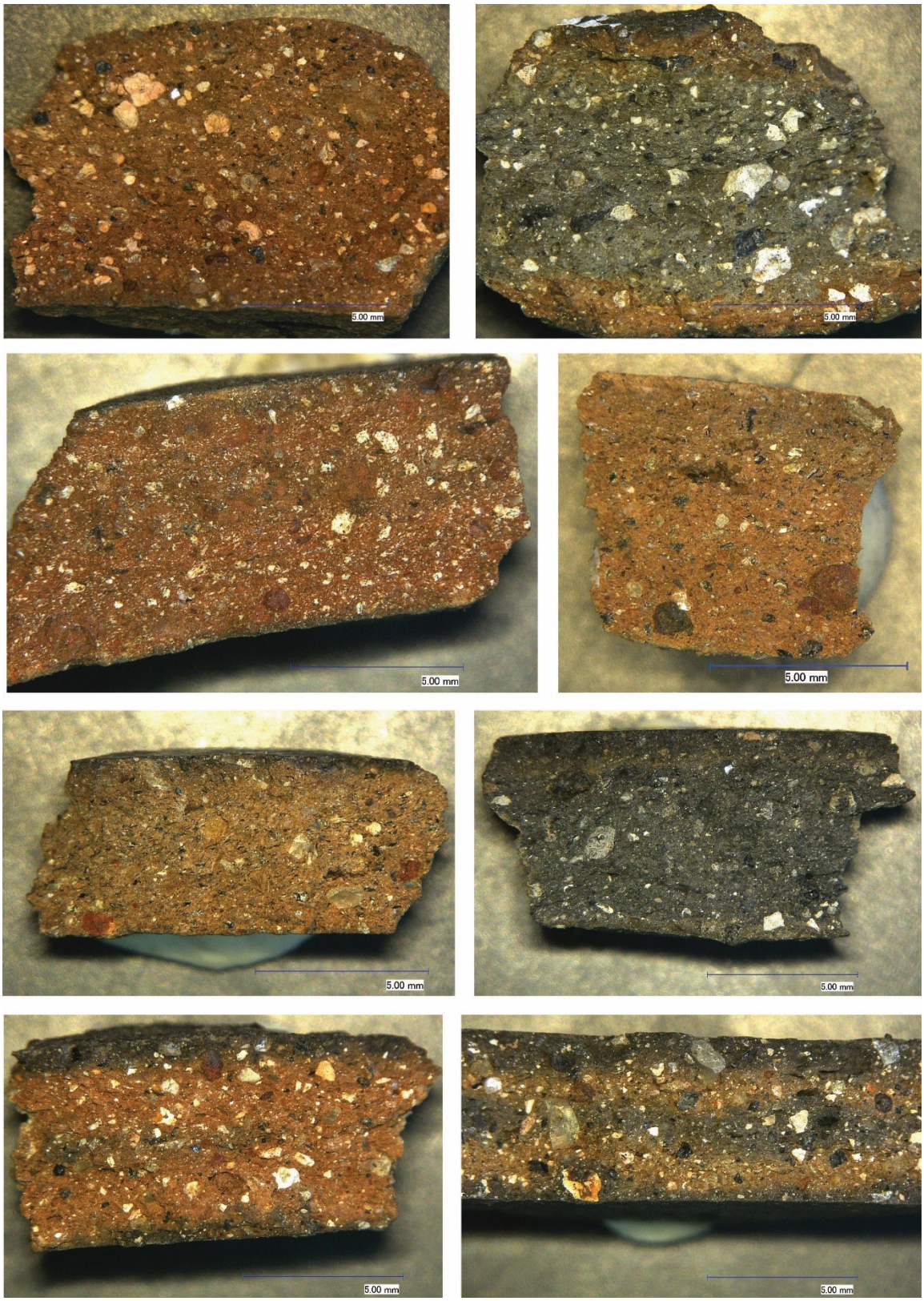


Fig. 1. Vues microscopiques de différentes pâtes proposant une granulométrie caractérisée par la variété des inclusions, de grosses inclusions plus ou moins anguleuses, des éléments de taille moyenne et des inclusions fines.

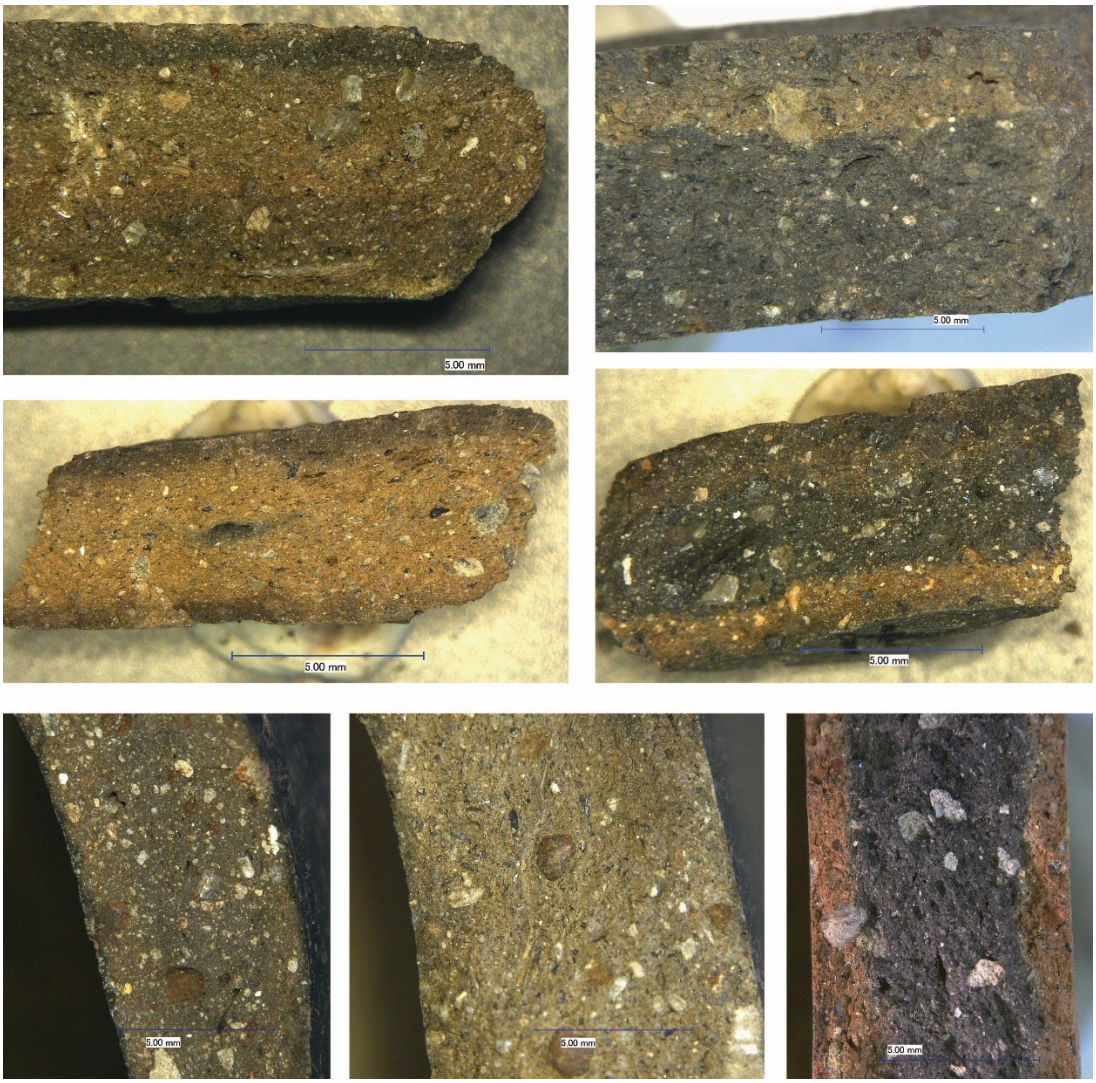


Fig. 2. Vues microscopiques de différentes pâtes proposant une distribution granulométrique caractérisée par sa binarité avec des inclusions de taille moyenne et des inclusions fines.

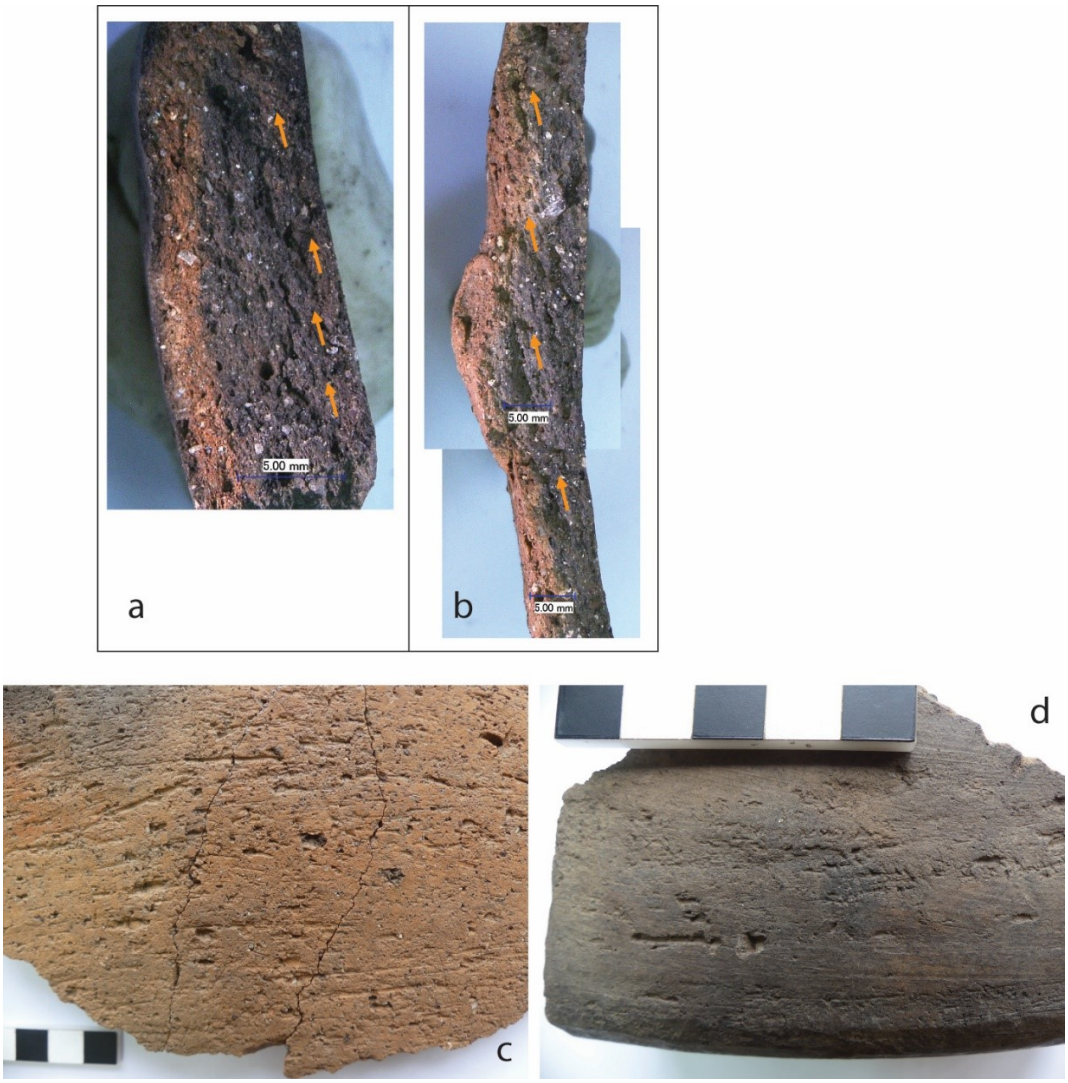


Fig. 3. Micro et macrotraces visibles sur les jattes : a) et b) Vues microscopiques en plan radial de bords de jattes ; c) Surface externe d'une jatte présentant les traits diagnostiques du rabotage, à savoir des stries profondes à fond compact ; d) Surface externe d'une jatte présentant les traits diagnostiques d'un lissage sur pâte cuir avec apport d'eau sur une surface rabotée.

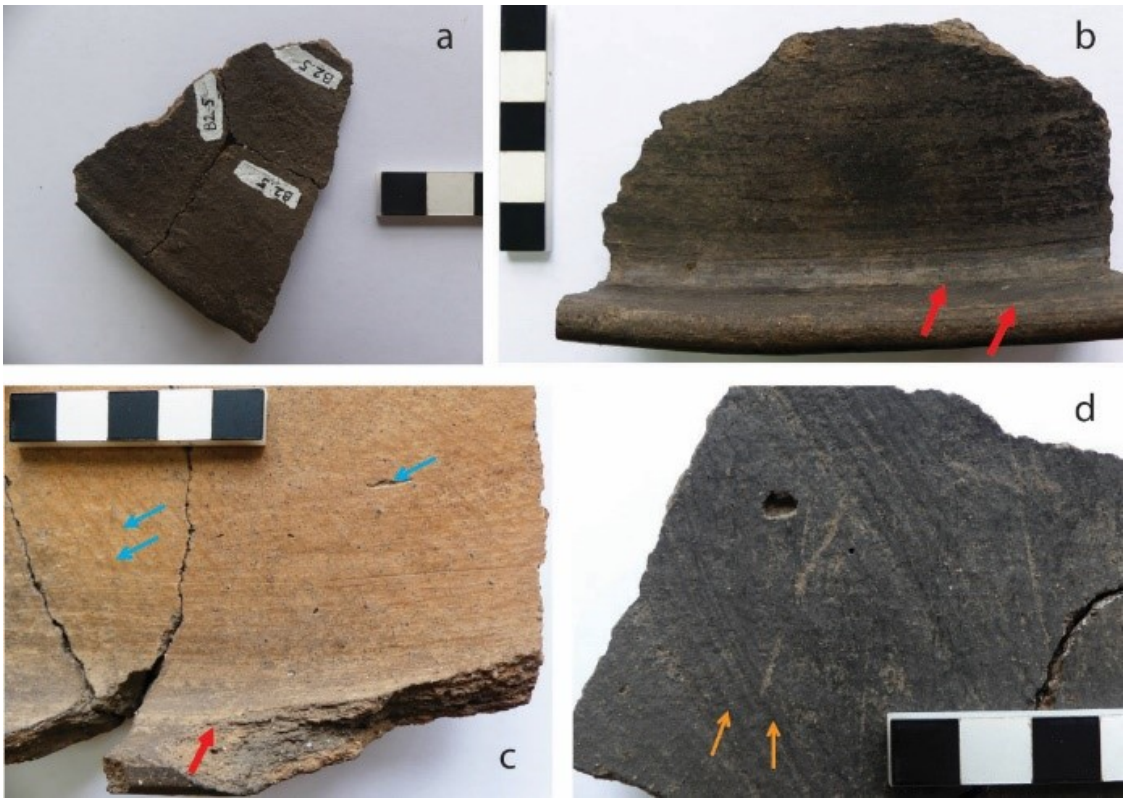


Fig. 4. Surfaces interne de jattes et coupes présentant les traits diagnostiques des traitements de surface : a) Surface interne d'une jatte présentant les traits diagnostiques d'une opération d'engobage sur une surface préalablement lissée à consistance humide ; b), c) et d) Surfaces internes de jattes présentant les caractéristiques d'un traitement de surface combinant successivement engobage, brunissage et probablement lustrage, afin d'obtenir une surface particulièrement brillante, avec une forte compacité de la microtopographie. Les flèches rouges soulignent la fine couche d'engobe désolidarisée de la pâte. Les flèches bleues indiquent les traits diagnostiques de brunissage, soit les stries erratiques et les dépressions à bord franc. Les flèches oranges signalent l'adoucissement des microreliefs rendu par le lustrage.

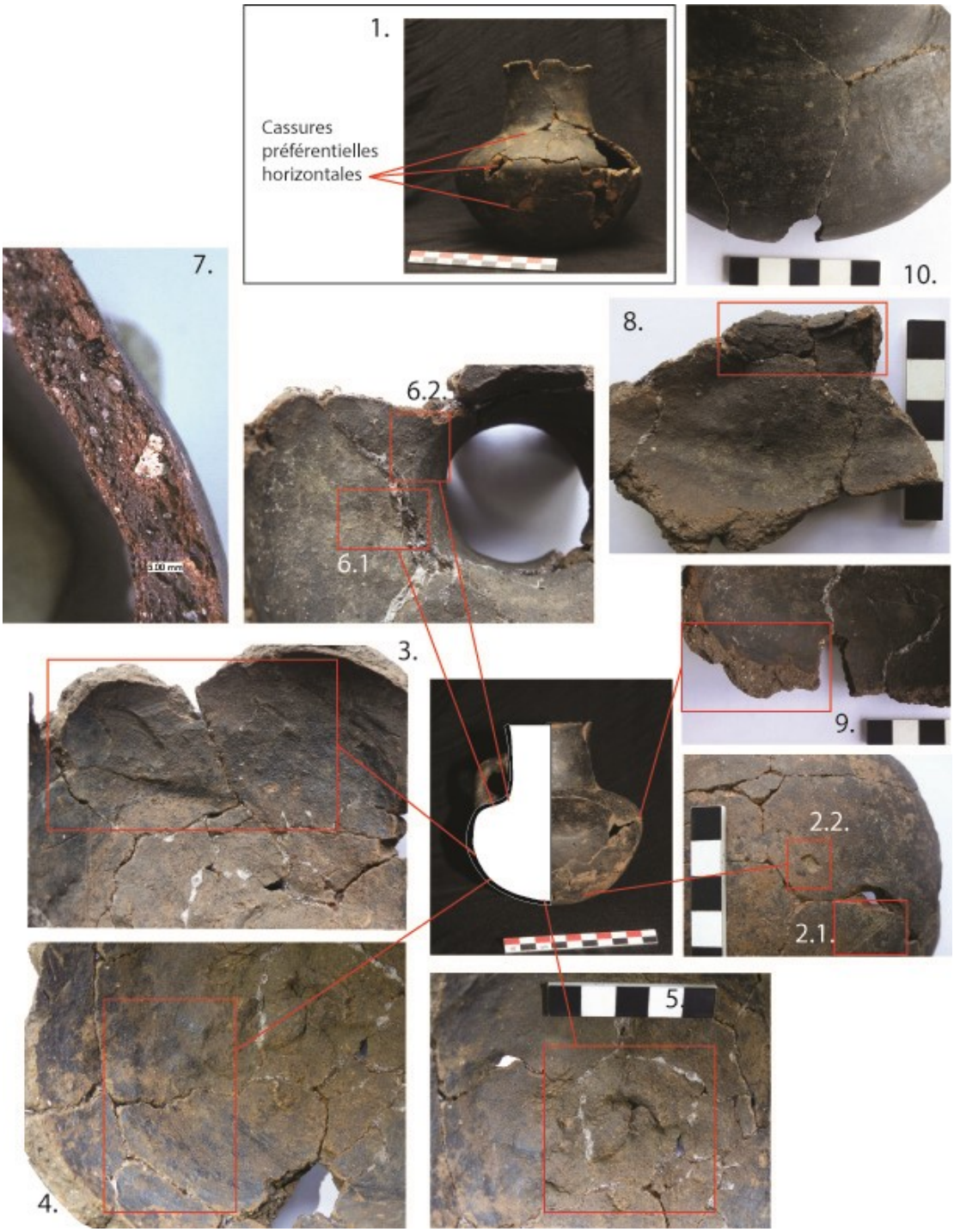


Fig. 5. Ensemble de traits diagnostiques visibles sur le vase à col long collecté dans la sépulture SP 28.

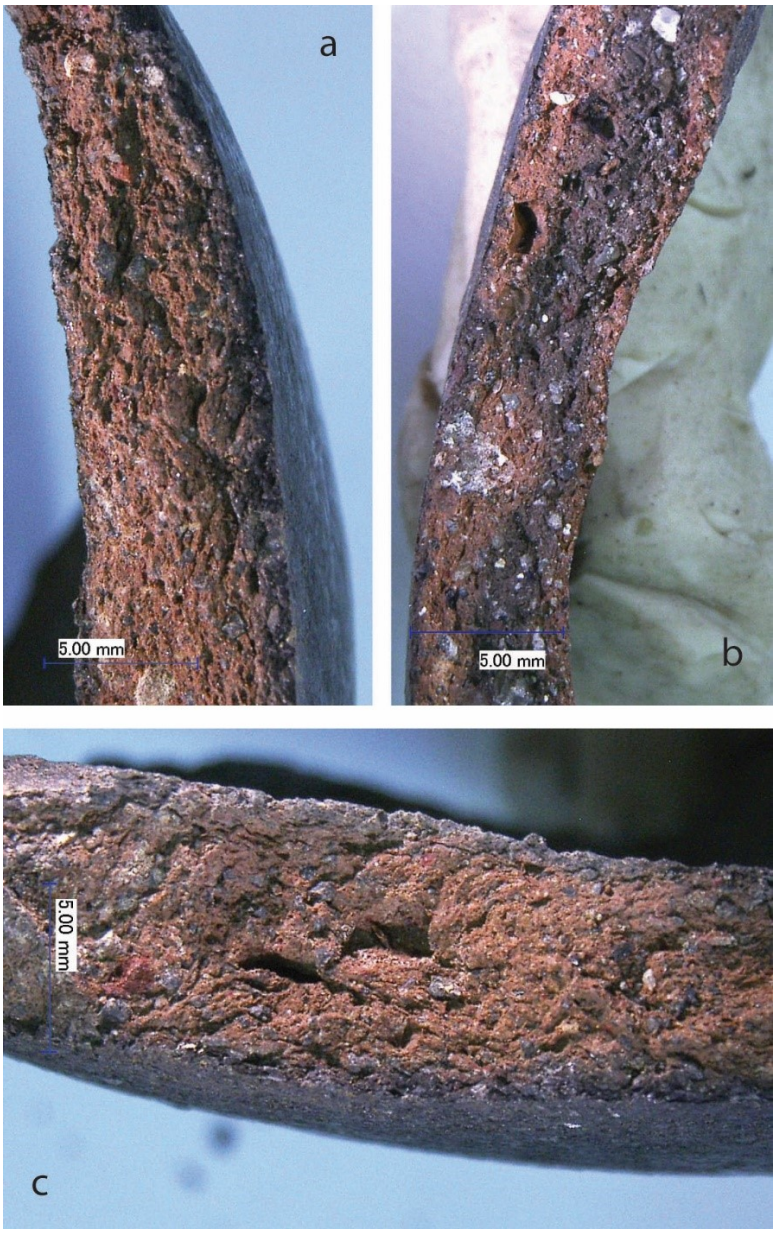


Fig. 6. Vues microscopiques en plan radial de vases à col long, dont celui de SP 28 : a) La section de la partie supérieure de la base présente une micro-porosité caractéristique du colombinage par étirement avec des vésicules allongées subparallèles aux parois et une longue fissure verticale signalant la jointure d'un colombin posé sur la face interne ; b) La section de l'épaule du vase à col de SP 28 présente une fissure oblongue visible sur toute la longueur de la section, son orientation indique l'étirement d'un colombin posé sur la face externe ; c) la partie médiane du fond présente une microporosité différente des précédentes, marquée par un système poral informe et très sinueux, caractéristique de l'ajout de segments de colombins pour obturer le fond du récipient sans étirement.



Fig. 7. Ensemble des traits diagnostiques visibles sur les panses galbées et carénées des vases à col les mieux conservés.

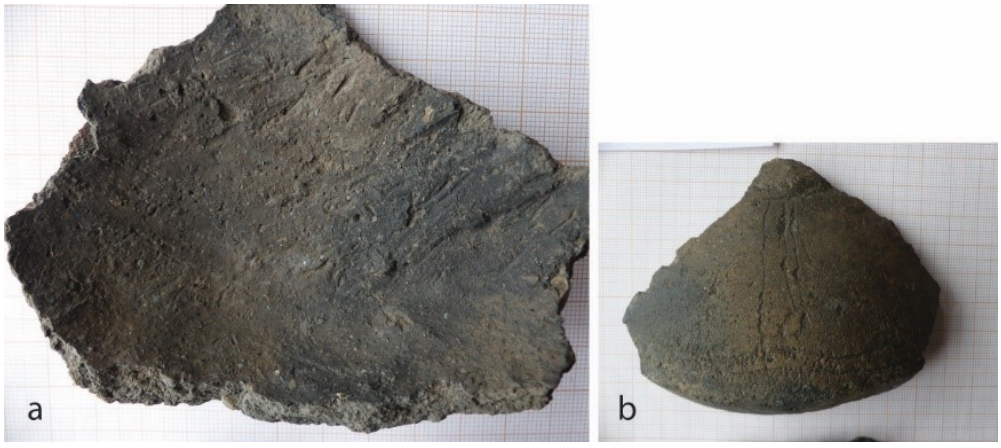


Fig. 8. Fragment du vase à col de type C collecté dans l'US 1248 : a) Sur la face interne, la partie supérieure de la panse présente les traces caractéristiques d'une mise en forme sur pâte humide : surface à grains saillants, empâtements, stries nervurées. Le bandeau inférieur, correspondant à la partie médiane carénée, présente quelques traces caractéristiques d'une mise en forme alors que la pâte était déjà davantage à consistance cuir : surface à grains insérés, arrachement de quelques grains plastiques ou recouvrement grumeleux d'autres, et fines stries à bord festonné. Cette différence est le résultat du façonnage de la partie supérieure à partir d'une partie inférieure déjà à l'état cuir ; b) Surface externe décorée d'incisions sur pâte cuite.

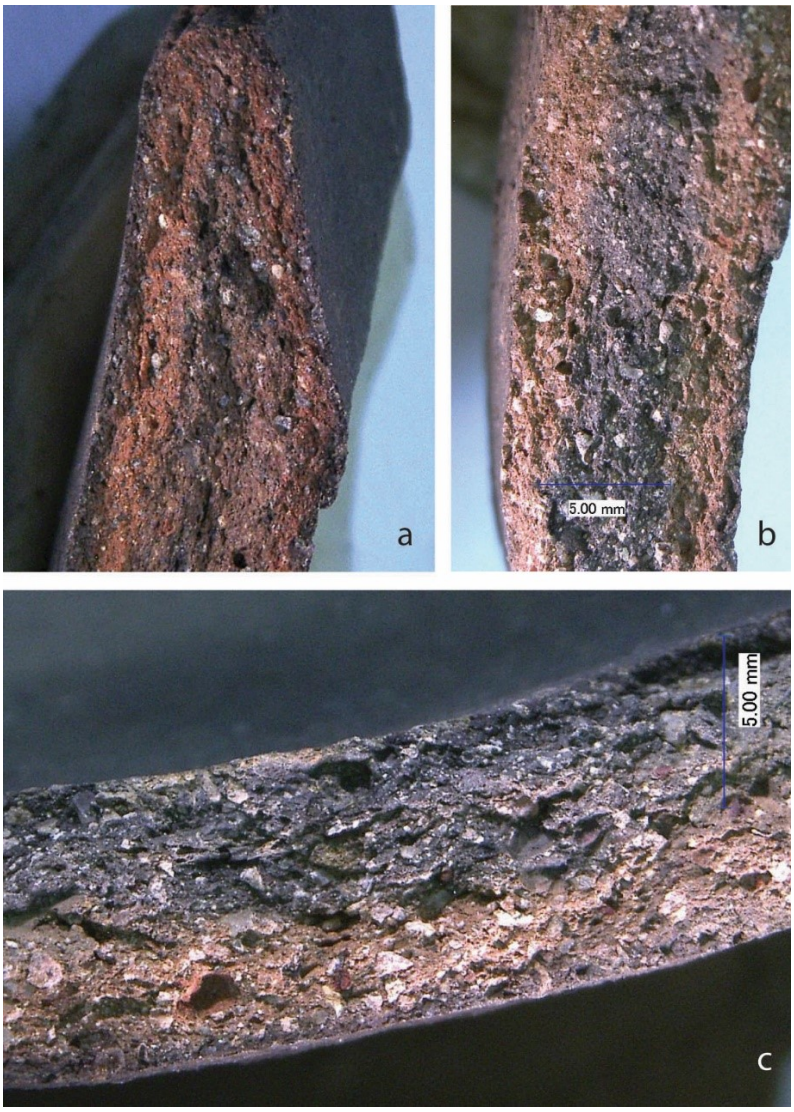


Fig. 9. Vues microscopiques en plan radial de différentes parties de vase à col : a) Section d'une base de col où l'on distingue une fissure oblongue caractéristique de l'étirement d'un colombin, son orientation indique qu'il a été posé sur la face interne ; b) Section de la panse supérieure du vase à col court collecté près de SP5. La microporosité caractéristique de l'amincissement des parois par étirement présente des vésicules allongées, subparallèles aux parois ; c) Section du fond du récipient à col court collecté près de SP5. La microporosité, caractéristique de l'ajout de segments de colombins sans étirement maximal, présente des vésicules allongées, mais plus épaisses et sinueuses que dans la partie haute.

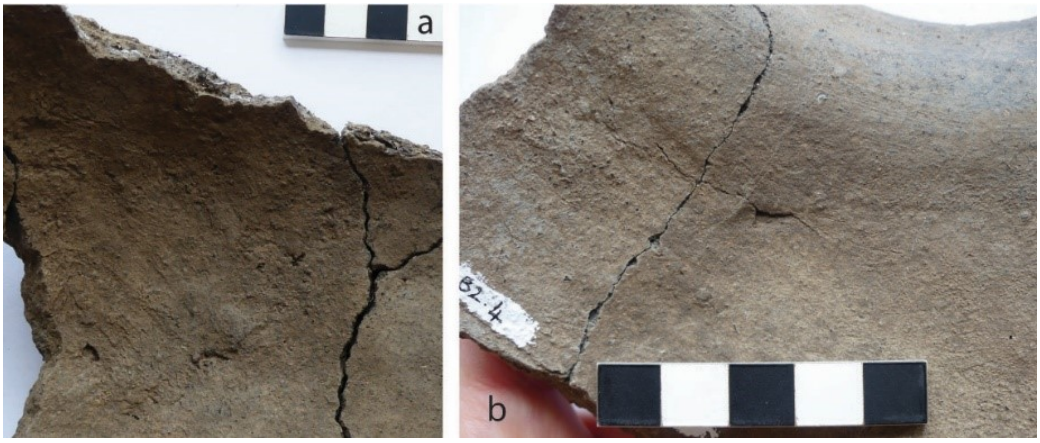


Fig. 10. Surfaces internes de vases à col court portant les traces caractéristiques d'une mise en forme sur pâte humide : a) vase à col court collecté près de SP 36 ; b) vase de l'US 1196, voir également la fissure horizontale indiquant l'usage de colombinage.

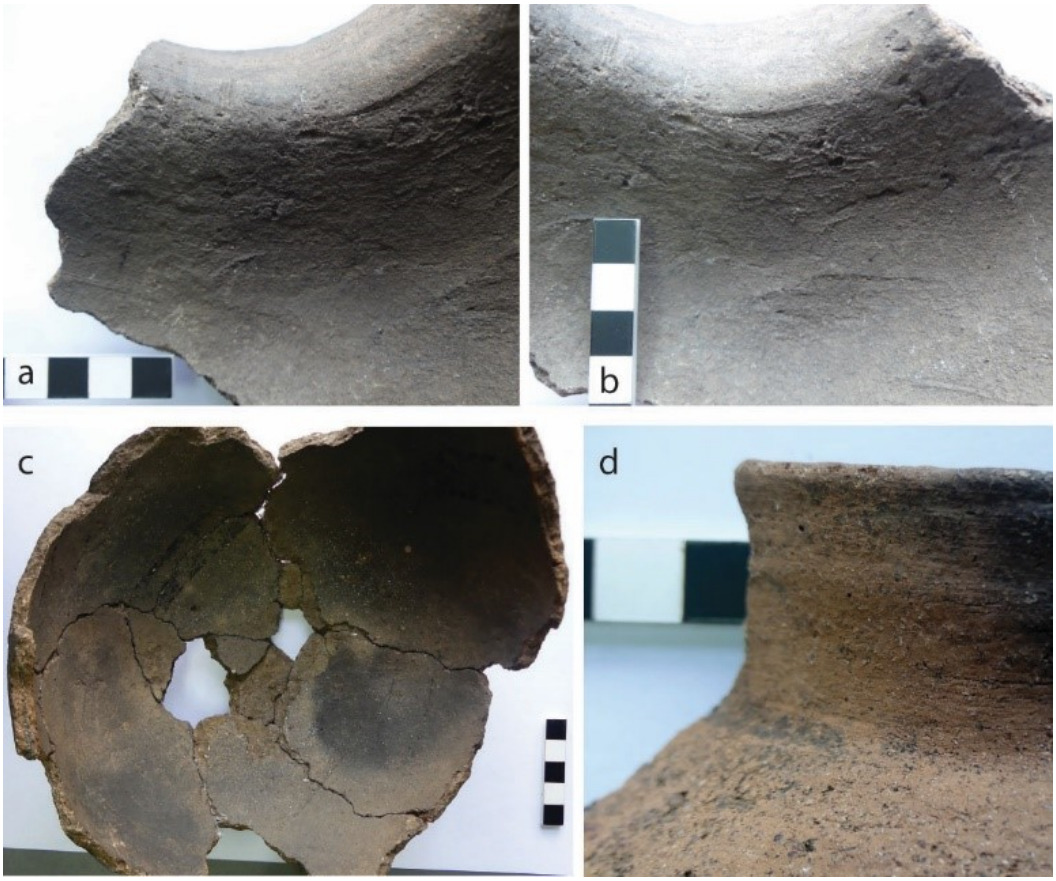


Fig. 11. Macrotraces visibles sur le vase à col court collecté près de SP 5 : a) Surface interne portant les traces caractéristiques d'une mise en forme sur pâte humide ; b) Surface interne présentant les traces diagnostiques de l'emploi de colombins pour l'ébauchage de la partie supérieure : fissure horizontale au niveau de l'épaule et surépaisseur à la base du col. Cette dernière indique une pose du colombin sur la face interne ; c) Vue du fond du récipient SP5, les cassures et la finesse du fond sont un indice en faveur de la technique de fermeture du fond par colombinage lors de l'ébauchage initial de la panse inférieure ; d) Surface externe présentant les traces diagnostiques d'un lissage sur pâte humide : grains saillants, empreintes digitées et série de stries filetées horizontales.

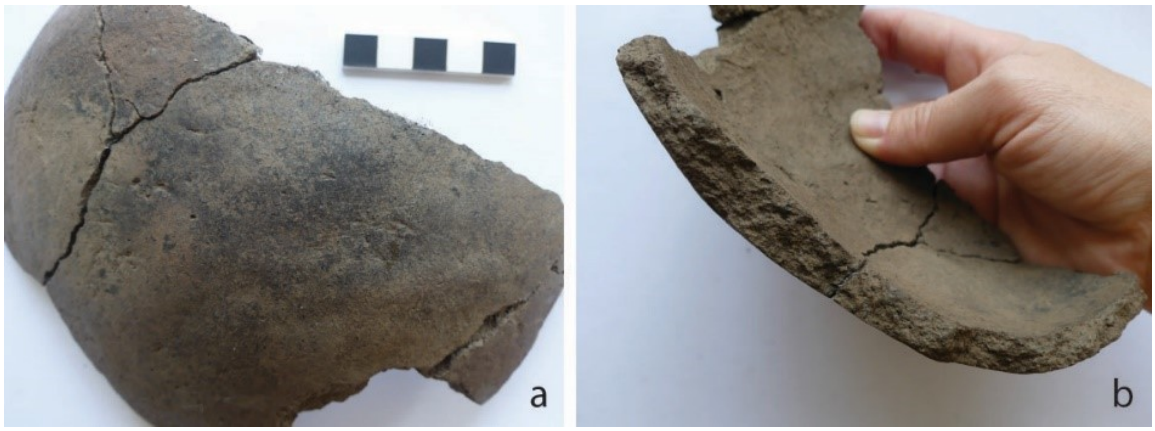


Fig. 12. Panse inférieure du vase à col court collectée dans SP 19. L'irrégularité de la topographie externe (a) et du profil (b) semblent appuyer l'hypothèse du façonnage de la partie inférieure par colombinage avec fermeture par le fond.



Fig. 13. Surfaces externes de vases à col court ayant fait l'objet de différentes opérations de finition finale : a) lissage sur pâte humide avec un outil souple ; b) rabotage de l'ensemble de la surface externe.

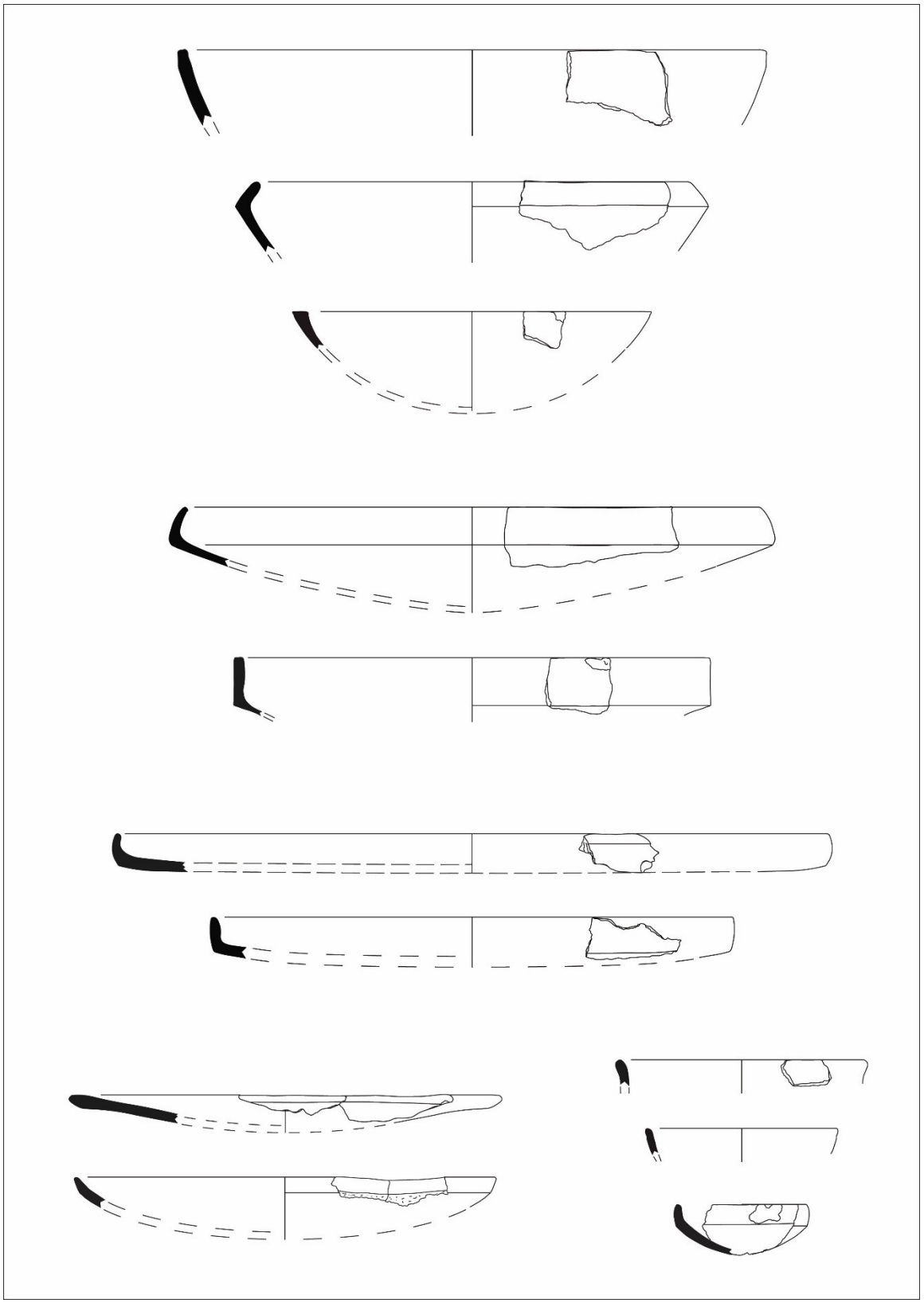


Planche 1 : Dessins de récipients ouverts illustrant les différentes catégories morpho-fonctionnelles et dimensionnelles. De haut en bas, les jattes (grande, moyenne, petite), les coupes (grande et moyenne), les plats (grand et moyen), en bas à gauche les deux assiettes présentes dans le corpus, à droite les bols et la coupelle.

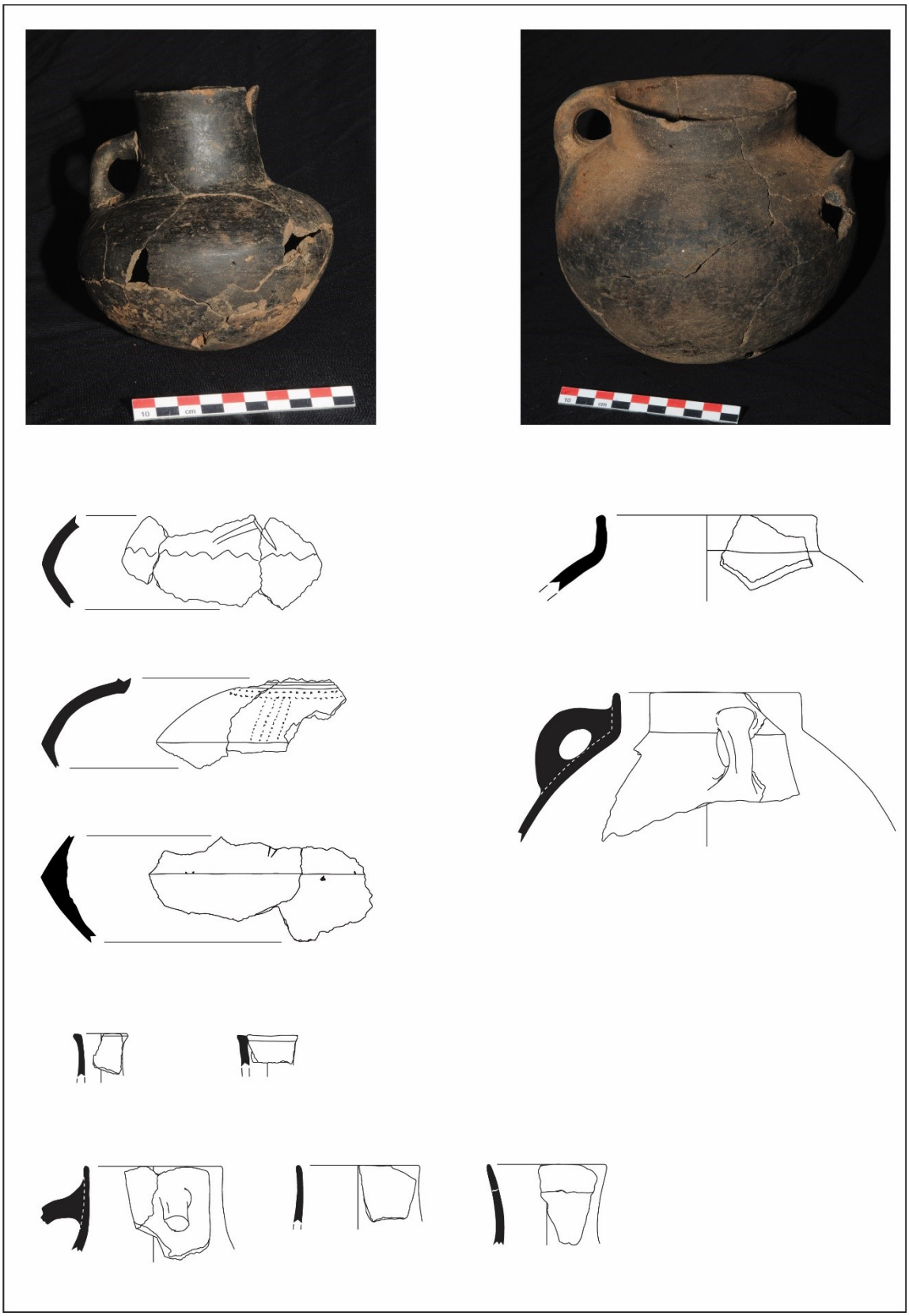


Planche 2 : Photographies et dessins de récipients fermés illustrant les deux catégories morpho-fonctionnelles : vase à col long (à gauche) et vase à col court (à droite).

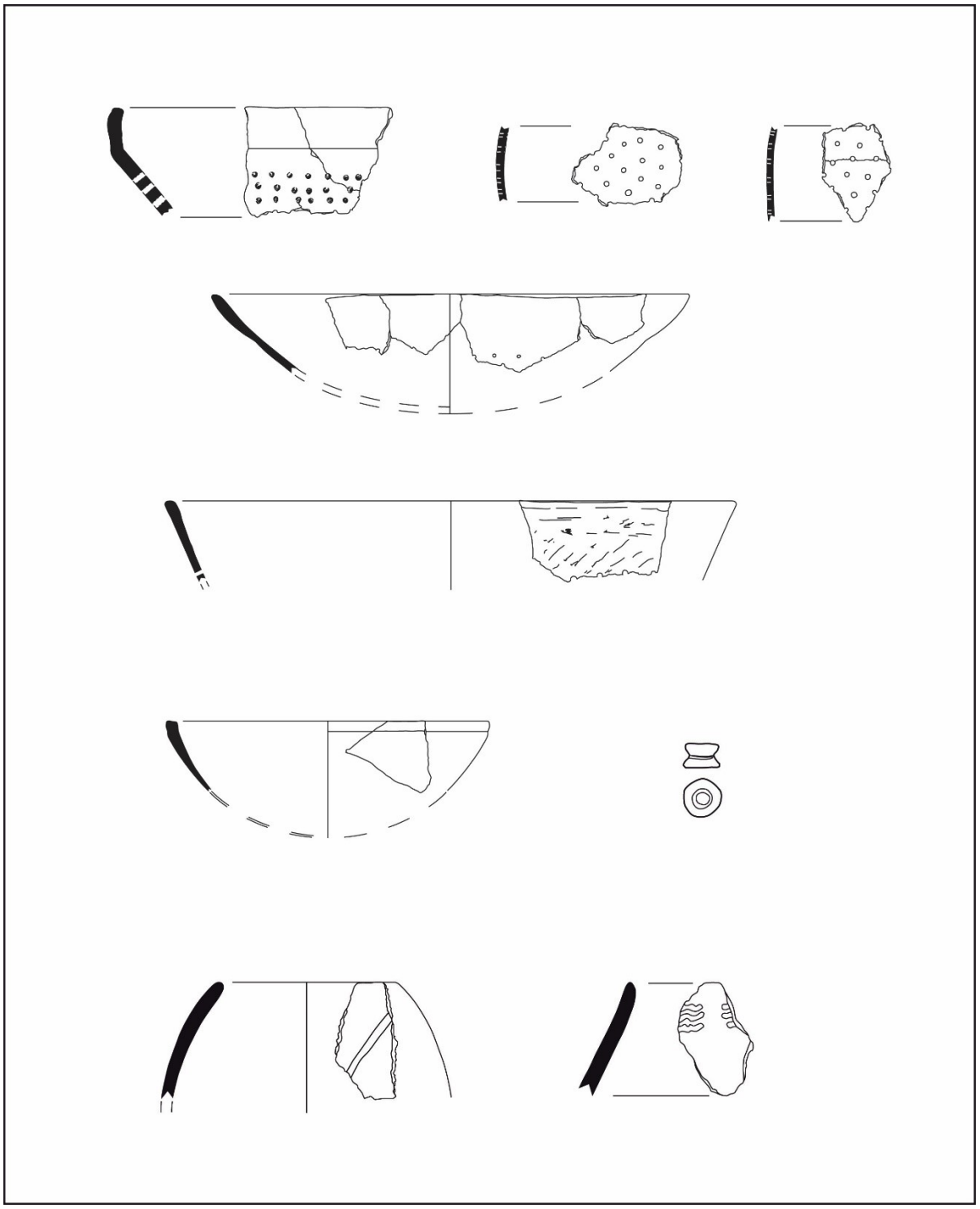


Planche 3 : Dessins de divers objets, de haut en bas : les jattes perforées, le petit bol remonté de différentes unités stratigraphiques, l'objet insolite et les deux vases fermés sans col.

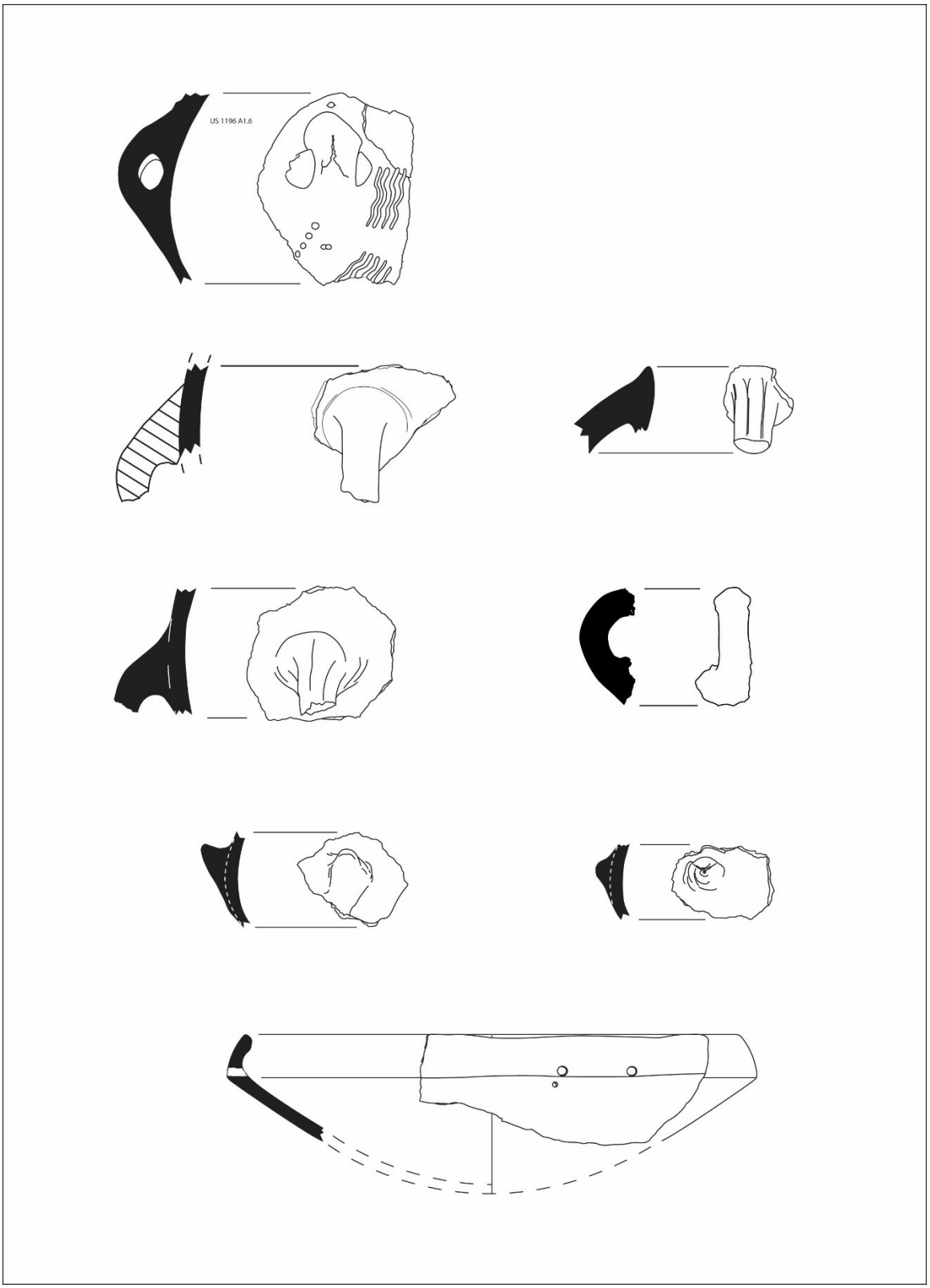


Planche 4 : Dessins des différents types de préhensions collectés sur le site de Qedemt.

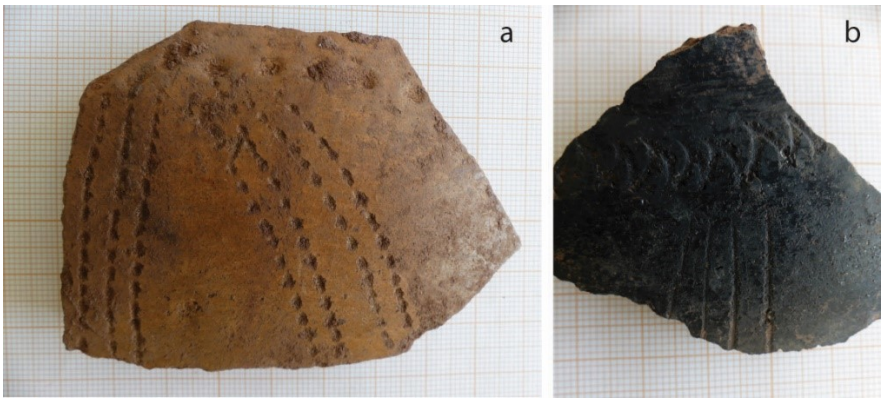


Fig. 14. Tessons décorés du site de Gabriel 2 : a) technique de l'excision ; b) technique d'incision pivotante sur pâte à consistance comprise entre cuir et sèche.

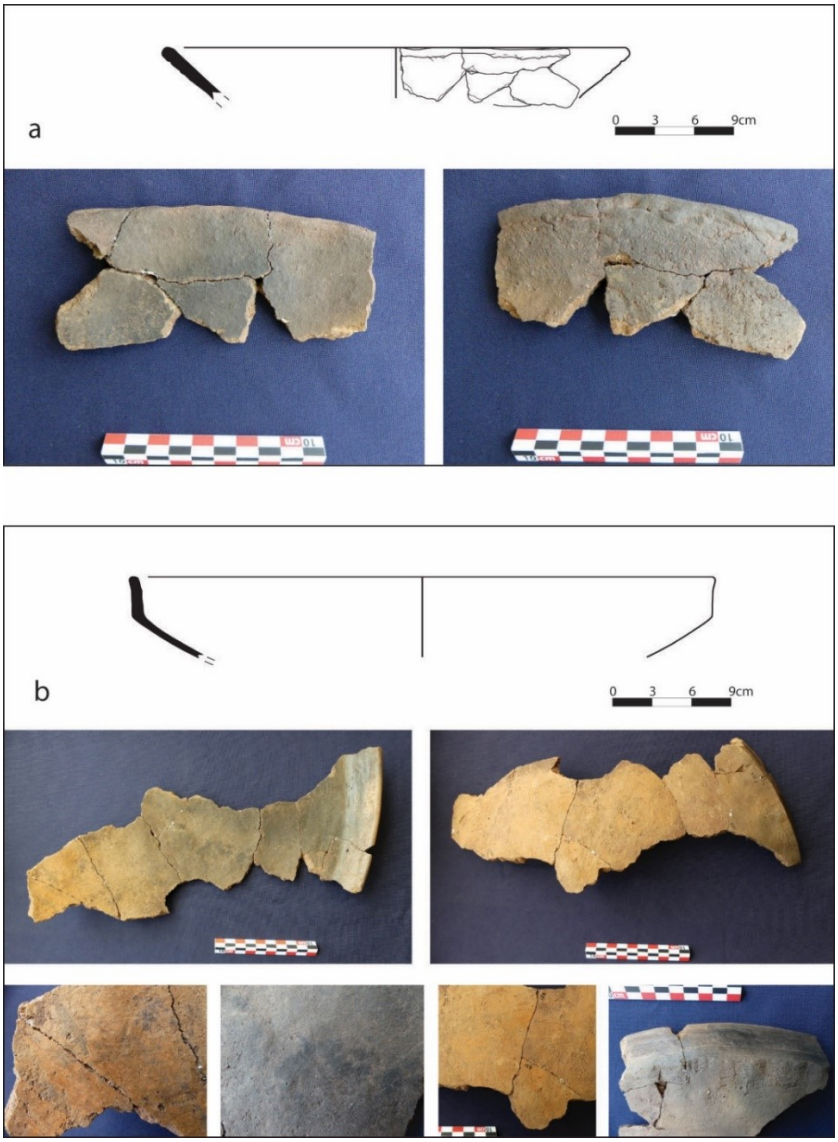


Fig. 15. Fragments remontés de récipients ouverts mis au jour sur le site de Gabriel 2 : a) jatte ; b) coupe.

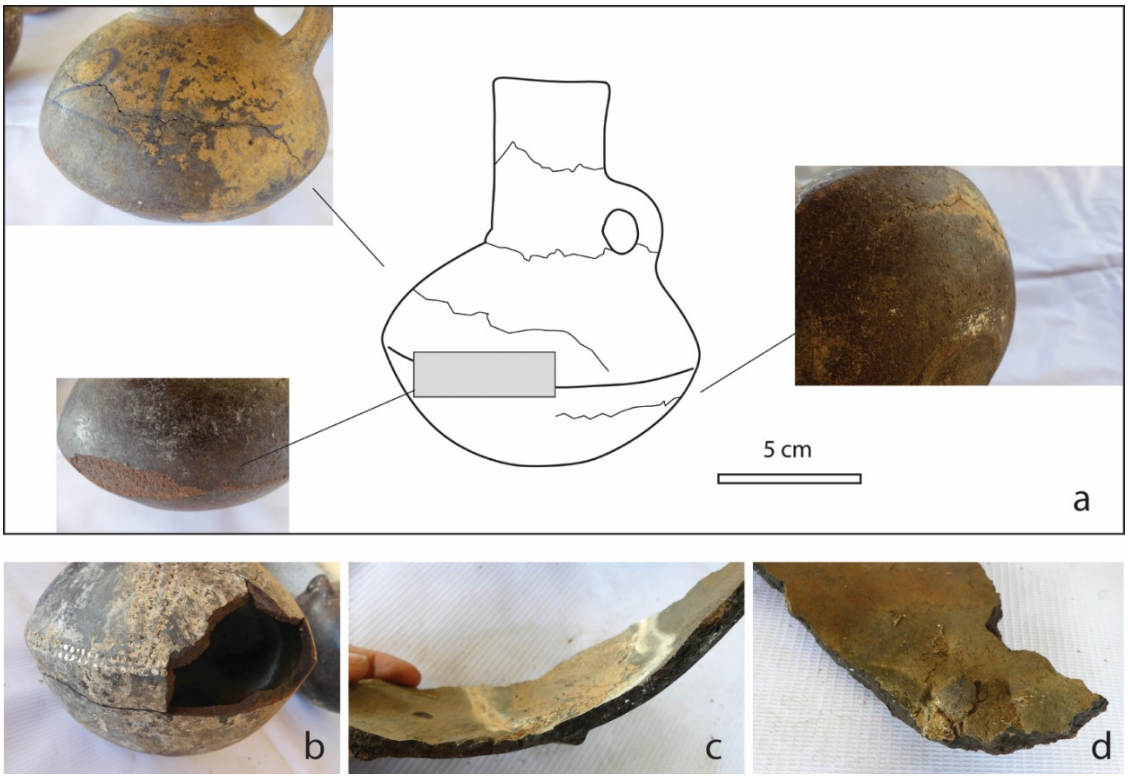


Fig. 16. Vases à col long, galbé ou caréné, du site de Gulbo Arba : a) Cassures préférentielles ; b) Cassure en biseau ; c) et d) Irrégularité du profil et bourron d'argile constituant les traits diagnostiques de la fermeture du fond en rabattant les parois les unes sur les autres.

Techniques décoratives Sites	Incision sur pâte humide	Impression pointe mousse	Impression (pivotante) au peigne	Impression digitée	Pastille	Cordon	Peinture en réserve de brillance	Peinture rouge ou violette	Excision	Incision sur pâte cuir / sèche	Incision sur pâte cuite
Qedemt		**x**		**x**	**x**	**x**	**x**		**x**	**x**	**x**
Gabriel 2		x				x	x		x	x	
Mifsas Bahri		x		x	x	x	x	x	x	x	x
Wekarida - Alakile Daga	x	x						x			
Mangagebit - Armengela	x	x						x			
Gra Emni	x	x						x			
Metema	x	x				x					
Ganätä Iyassus - Gorgora Nova	x	x		x		x			x	x	x
Ketetiya - Gulbo Arba		x			x	x	x		x		x
Mehäl Wanz	x										
Tater Gur		x			x	?	x		x	x	x
Mäshälä Maryam - Gabriel	x	x		x	x	x	x		?	?	
Fäqi Däbbis		x					x				
Chercher				x			x				
Harla	x	x		x	x	x					
Koticha Kesi	?	?	?								
Tiya	x	x		x	x	x					
Gatirra Demma							?				
Tuto Fela	x	x	x		x	x					
Soditi	x	x	?			x					
Nagassa	x	x				x			?		

Tabl. 1. Répartition des techniques décoratives sur chacun des sites appartenant à la période médiévale. La couleur jaune indique l'usage des techniques avant le 13ème siècle, tandis que la couleur orange indique un emploi de ces techniques après le 13ème siècle.

Bibliographie

Abbadie, A. d' (1881) *Dictionnaire de la langue amariñña*. F. Veweg « Actes de la Société philologique ». Paris.

Abbas, H. (1997) 'Pouvoir de bénir et de maudire : cosmologie et organisation sociale des Oromo-Arsi', *Cahiers d'études africaines*, 37(146), pp. 289–318. doi: 10.3406/cea.1997.3515.

Abbas, H. (2003) 'Arsi', *Encyclopaedia Aethiopica*. Harassowitz Verlag. Edited by S. Uhlig. Wiesbaden.

Abbink, J. (1990) *Ethiopian society and history: a bibliography of Ethiopian studies, 1957-1990*. Leiden, The Netherlands: African Studies Centre (Research reports, 1991/45).

Abbink, Jon (1990) 'The Enigma of Beta Esra'el Ethnogenesis. An Anthro-Historical Study.', *Cahiers d'études africaines*, 30(120), pp. 397–449. doi: 10.3406/cea.1990.1592.

Abbink, J. (1992) 'Anthropological and ethno-historical research in South-West Ethiopia: the need for integrative synthesis', *Bulletin de la Maison des Etudes éthiopiennes*. Edited by J. Bureau, (1), pp. 22–44.

Abbink, J. (2006) 'Reconstructing Haberland reconstructing Wolaitta: writting the history and society of a former ethiopian kingdom', *History in Africa*, 33, pp. 1–15.

Abbink, J. (2010a) 'Tona', *Encyclopaedia Aethiopica*. Harassowitz Verlag. Edited by S. Uhlig. Wiesbaden.

Abbink, J. (2010b) 'Wälamo', *Encyclopaedia Aethiopica*. Harrasowitz Verlag. Edited by S. Uhlig. Wiesbaden.

Abbink, J. et Amha, A. (2010) 'Wälaytta', *Encyclopaedia Aethiopica*. Harassowitz Verlag. Edited by S. Uhlig. Wiesbaden.

Abbute, W. (2003) 'Kambata', in *Peripheral People. The exluded minorities of Ethiopia*. Hurst and Company. London, pp. 60–68.

Abebe, B. et Data, D. (2003) 'Dawro', in Freeman, D. and Pankhurst, A. (eds) *Peripheral People. The exluded minorities of Ethiopia*. Hurst and Company. London, pp. 105–129.

Abir, M. (1965) 'The Emergence and Consolidation of the Monarchies of Enarea and Jimma in the First Half of the Nineteenth Century', *Journal of African History*, 6(2), pp. 205–219.

Alemu, A. (2012) 'Narrating Local Identity among the Soutwestern Oromo of Ethiopia: case of the Jimma and Gera', *African Study Monographs*, 33(1), pp. 17–47.

Amborn H. (1989) 'Agricultural Intensification in the Burji-Konso Cluster of South-Western Ethiopia', *Azania: Archaeological Research in Africa*, XXIV(1), pp. 71–83.

Amborn, H. (1990) *Differenzierung und Integration*. Trickster Verlag. München.

Amborn, H. (2002) 'Concepts in Wood and Stone – Socio-religious Monuments of the Konso of Southern Ethiopia', *Zeitschrift für Ethnologie*, 127(1), pp. 77–101.

Amborn, H. (2005) 'Fuldo', *Encyclopaedia Aethiopica*. Harassowitz Verlag. Edited by S. Uhlig. Wiesbaden.

Amborn et Shubert (2006) 'The Contemporary Significance of What Has Been. Three Approaches to Remembering the Past: Lineage, Gada, and Oral Tradition', *History in Africa*, 33, pp. 53–84.

Amborn, H. (2012) ‘Ecocultural Control of Natural Energy Resources in Southern. Ethiopia’, *Aethiopica*, 15, pp. 118–135.

Amborn, H. (2018) ‘Continuity and change in the relationship between artisans and farmers’, in Epple, S. (ed.) *The state of status groups in Ethiopia*. Reimer Verlag. Berlin.

Amha, A. (2010) ‘Ometo’, *Encyclopaedia Aethiopica*. Harassowitz Verlag. Edited by S. Uhlig. Wiesbaden.

Amha, A., Tadesse, W. G. and Ferran, H. (2007) ‘Maale’, *Encyclopaedia Aethiopica*. Harassowitz Verlag. Edited by S. Uhlig. Wiesbaden.

Anfray, F. (1982) ‘Les stèles du sud Shoa et Sidamo’, *Annales d’Éthiopie*, 12.

Anfray, F. (1990) *Les Anciens Éthiopiens : siècles d’histoire*. Armand Colin. Paris.

Anfray, F. et Godet, E. (1976) ‘Les monuments du Soddo’, *Annales d’Éthiopie*, 10(1), pp. 123–143. doi: 10.3406/ethio.1976.1166.

Arnold, D. E. (2000) ‘Does the standardisation of ceramic pastes really mean specialization?’, *Journal of Archaeological Method and Theory*, 7(4), pp. 333–375.

Arthur, J. W. (2003) ‘Brewing Beer: Status, Wealth and Ceramic Use Alteration among the Gamo of South- Western Ethiopia’, *World Archaeology*, 34(3,), pp. 516–528.

Arthur, J. W. (2006) *Living with Pottery. Ethnoarchaeology among the Gamo of Southwest Ethiopia*. University of Utah Press. Utah (Foundations of Archaeological Inquiry).

Arthur, J. W. (2013) ‘Transforming clay: Gamo caste, gender, and pottery of southwestern Ethiopia’, *African Study Monographs, Suppl.*, 46, pp. 5–25.

Arthur, J. W. (2014a) ‘Beer through the Ages: The Role of Beer in Shaping Our Past and Current Worlds’, *Anthropology Now*, 6(2), pp. 1–11. doi: 10.1080/19492901.2014.11728428.

Arthur, J. W. (2014b) ‘Pottery uniformity in a stratified society: An ethnoarchaeological perspective from the Gamo of southwest Ethiopia’, *Journal of Anthropological Archaeology*, 35, pp. 106–116. doi: 10.1016/j.jaa.2014.04.003.

Azaïs R.P., F. (1926) ‘Le Paganisme en Pays Gouraghé’, *Revue d’ethnographie*, 25.

Azaïs R.P., F. and Chambard, R. (1931) *Cinq années de recherches archéologiques en Éthiopie*. Librairie orientaliste Paul Geuthner. Paris.

Barnes, C. et Osmond, T. (2005) ‘L’après-État-nation en Éthiopie : Changement de forme plus que d’habitudes ?’, *Politique africaine*, 99(3), p. 6. doi: 10.3917/polaf.099.0006.

Baxter, P. T. W. (2005) ‘Galla’, *Encyclopaedia Aethiopica*. Harassowitz Verlag. Edited by S. Uhlig. Wiesbaden.

Baxter, P. T. W., Hultin, J. and Triulzi, A. (eds) (1996) *Being and Becoming Oromo*. Nordiska Afrikainstitutet. Uppsala.

Bekalo, T. H., Woodmatas, S. D. et Woldemariam, Z. A. (2009) ‘An ethnobotanical study of medicinal plants used by local people in the lowlands of Konta Special Woreda, Ethiopia’, *Journal of Ethnobiology and Ethnomedicine*, 26(5). doi: doi:10.1186/1746-4269-5-26.

Bekele, M. (2007) *Coutumes funéraires chez les Konso et les Gewada*. Thèse de l’Université Paris I Panthéon-Sorbonne.

Bekele, M. (2016) ‘The Memory of Heroes: the Konso Experience / La mémoire des héros: l’expérience konso’, *Annales d’Éthiopie*, 31, pp. 161–177.

Belay, B. (2020) *Megaliths, Landscapes, and Society in the Central Highlands of Ethiopia: An Archaeological Research*. Toulouse Jean Jaurès.

Bender, M. L. (2000) *Comparative Morphology of the Omotic Language*. LINCOM. Munich.

Benoist, A. *et al.* (2020) 'On the nature of South Arabian influences in Ethiopia during the late first millennium BC: a pre-Aksumite settlement on the margins of the eastern Tigray plateau', *Proceedings of the Seminar for Arabian Studie, Archaeopress*, pp. 19–36.

Benoist, A., Charbonnier, J. et Gajda, I. (2016) 'Investigating the eastern edge of the kingdom of Aksum: architecture and pottery from Wakarida', *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies*, 46, pp. 1–16.

Berhane-Selassie, T. (1975) 'The Question of Damot and Wälamo', *Journal of Ethiopian Studies*, 13, pp. 37–64.

Berhane-Selassie, T. (1999) 'Tabita Hatuti : biography of a woman potter', in Silverman, R. A. (ed.) *Ethiopia : traditions of creativity*. Lansing, Mich. : Michigan State University Museum ; Seattle, WA : University of Washington Press.

Berhanou, A. (1998) *Histoire de l'Éthiopie, d'Axoum à la révolution*. Maisonneuve et Larose / CFEE. Paris / Addis-Abeba.

Berry, L. V. (2005) 'Damot', *Encyclopaedia Aethiopica*. Harassowitz Verlag. Edited by S. Uhlig. Wiesbaden.

Black, P. (1992) 'Konsoid: An example of extreme dialectal differentiation', *Journal of Humanities and Social Sciences*, 32, pp. 99–104.

Borelli, J. (1852-1941) (1885) 'Éthiopie méridionale : journal de mon voyage aux pays Amhara, Oromo et Sidama, septembre 1885 à novembre 1888', p. 548.

Borgen, V. (2016) *Une approche ethnoarcheometrique : Traditions et techniques potières chez les groupes Wolayta et Oromo (Éthiopie)*. Master 2 CRPAA. Université Bordeaux Montaigne.

Bosc-Tiessé, C. *et al.* (2014) 'The Lalibela Rock Hewn Site and its Landscape (Ethiopia): An Archaeological Analysis', *Journal of African Archaeology*, 12(2), pp. 141–164.

Bosc-Tiessé, C. et Derat, M.-L. (eds) (2011) *Lalibela-Ethiopia. Plans and Site Topographic Maps*. CFEE. Paris.

Bosc-Tiessé, C. et Derat, M.-L. (eds) (2019) *Lalibela. Site rupestre chrétien d'Éthiopie*. Presses Universitaire du Midi. Toulouse.

Bouanga, A. (2014) 'Le royaume du Damot : enquête sur une puissance politique et économique de la Corne de l'Afrique (XIIIe siècle)', *Annales d'Éthiopie*, 29(1), pp. 27–58. doi: 10.3406/ethio.2014.1557.

Bouanga, A. (2017) 'Gold, Slaves, and Trading Routes in Southern Blue Nile (Abbay) Societies, Ethiopia, 13th–16thCenturies', *Northeast African Studies*, 17(2), p. 31. doi: 10.14321/nortafristud.17.2.0031.

Brandt, S. A. *et al.* (1197) *The Tree Against Hunger: Enset-Based Agricultural Systems in Ethiopia*. American Association for the Advanceùent of Science. Florida, Kyoto.

Braukämper, U. (1978) 'Ethnogenesis of the Sidama', in Chavaillon, J. (ed.) *Abbay : Documents pour servir à l'histoire de la civilisation éthiopienne*. Centre régional des publications Meudon-Bellevue. Paris, pp. 122–130.

Braukämper, U. (2001) 'Der "Verdienst-Komplex": Rückblick auf einen Forschungsschwerpunkt der deutschen Ethnologie', *Zeitschrift für Ethnologie*, 126(2), pp. 209–236.

Braukämper, U. (2002) *Islamic History and Culture in Southern Ethiopia. Collected Essays*. Lit Verlag (« Göttinger Studien zur Ethnologie, Bd. 9 »). Münster-Hamburg-London.

Braukämper, U. (2005) 'Hadiyya', *Encyclopaedia Aethiopica*. Harassowitz Verlag. Edited by S. Uhlig. Wiesbaden.

Braukämper, U. (2007) 'Kambata', *Encyclopaedia Aethiopica*. Harassowitz. Edited by S. Uhlig. Wiesbaden.

Braukämper, U. (2012) *A History of the Hadiyya in Southern Ethiopia*. Harrasowitz Verlag. Wiesbaden.

Breton, J.-F. (2018) 'The ancient site of Kwiha (Tigray)', p. 17.

Bril, B. (2002a) 'Apprentissage et contexte', *Intellectica*, 2(35), pp. 251–268.

Bril, B. (2002b) 'L'apprentissage de gestes techniques : ordre de contraintes et variations culturelles', in Bril, B. et Roux, V. (eds) *Le geste technique. Réflexions méthodologiques et anthropologiques*. Eres. (Technologie / Idéologie / Pratiques, Revue d'anthropologie des connaissances, XIV).

Brüderlin, T. (2012) 'Material Culture and Identity in South Omo: Convergence and Divergence', in Epple, S. (ed.) *Creating and Crossing Boundaries in Ethiopia, Dynamics of social categorization and differenciation*. LIT Verlag. Berlin, pp. 163–188.

Bureau, J. (1985) 'L'espace politique éthiopien', *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 40(6), pp. 1379–1393. doi: 10.3406/ahess.1985.283242.

Bureau, J. (1990) 'Un fragment de l'histoire du peuple Wollaita d'Afework Gebre-Sellassie', *Annales d'Éthiopie*, 15(1), pp. 47–81. doi: 10.3406/ethio.1990.941.

Campbell, I. (2011) 'The bïrïllé man of Harer : The contribution of Arthur Rimbaud to the evolution of a uniquely Ethiopian drinking-vessel', *Annales d'Éthiopie*, 26, pp. 179–205.

Cascadden, Z., Lyons, D. et Paris, E. A. (2020) 'On the surface: an ethnoarchaeological study of marginalised pottery production and the social context of pottery surface treatments in Tigray Regional State, northern highland Ethiopia', *Azania: Archaeological Research in Africa*, 55(1), pp. 69–96.

Cassiers, A. (1971) 'Ethiopian Pottery', *African Arts*, 4(3), pp. 44–47.

Cauliez, J. *et al.* (2015) *Diffusion and Transmission of Ceramics Techniques and Styles in the Ethiopian Rif, ethnoarchaeological studies of Oromo, Wolayta and Wata potters communities (Arsi and West Arsi zones, Oromya Region)*. Mission report for ANR DIFFCERAM, CFEE, ARCCH, FYSSEN foundation 2013-2014.

Cauliez, J. *et al.* (2017) 'Technical traditions and potter craftsmanship among the Wolayta and Oromo groups in Ethiopia. Actualist references for refining prehistoric ceramic analytical protocols', in Burnez-Lanotte, L. (ed.) *Matières à Penser: Raw materials acquisition and processing in Early Neolithic pottery productions Proceedings of the Workshop of Namur (Belgium)– 29 and 30 May 2015*. Société Préhistorique Française. Paris.

Cavanna, C. (ed.) (2005) *Wolayta: una regione d'Etiopia, Studi e ricerche 1995-2004*. Atti del Museo di Storia Naturale della Maremma. Grosseto.

Cerulli, E. (1938) *Studi Etiopici Vol. II, La Lingua e la Storia dei Sidamo*. Istituto per l'Oriente. Roma.

Cerulli, E. (2017) *People of Southh-West Ethiopia and Its Borderland*. Routledge. London (North Eastern Africa Part III).

Chekroun, A. (2013) *Le 'Futuh al-Habasa' : écriture de l'histoire, guerre et société dans le Bar Sa'ad ad-din (Éthiopie, XVIe siècle)*. Université Paris Panthéon-Sorbonne.

Chekroun, A. et Hirsch, B. (2020) 'The Sultanates of Medieval Ethiopia', in *A companion to medieval history*. Brill. Leiden ; Boston, pp. 86–112.

Chuniaud, K. (2012) 'Etude des céramiques des fouilles du Manz', in *Gabriel, une église médiévale d'Éthiopie. Interprétations historiques et archéologiques de sites chrétiens autour de Meshala Maryam (Manz, Éthiopie), XVe-XVIIe siècle*. Centre français des études éthiopiennes / Editions de Boccard. Addis-Abeba (Annales d'Ehiopie, hors-série), pp. 249–292.

Cohen, M. (1912) 'Rapport sur une mission linguistique en Abyssinie (1910-1911)', *Nouvelles archives des missions scientifiques*, 6, pp. 39–50.

Cowen, C. R. (1978) 'Wooden Sculptures among the Konso and Gato of Southern Ethiopia', in R. L. Hess (ed.) *Proceedings of the Fifth International Conference on Ethiopian Studies, Session B, April 13-16, 1978, Chicago,* Chicago: University of Illinois at Chicago Circle, pp. 217–232.

Data, D. (2000) 'Clans, Kingdoms, and & quot; Cultural Diversity & quot; in Southern Ethiopia: The Case of Omotic Speakers', *Northeast African Studies*, 7(3), pp. 163–188. doi: 10.1353/nas.2005.0001.

Data, D. (2007) 'Konta', *Encyclopaedia Aethiopica*. Harassowitz. Wiesbaden.

Debelo, A. R. (2007) *Ethnicity and Inter-ethnic Relations: the 'Ethiopian Experiment' and the case of the Guji and Gedeo*. MA Dissertation. University of Tromso.

Delvoye, A. *et al.* (2016) 'L'Art et la manière : Approche technologique des céramiques de dépôt dans le mégalithisme sénégambien – Le cas de la nécropole de Wanar (Sénégal)', *Journal of African Archaeology*, 14(2), pp. 115–134. doi: 10.3213/2191-5784-10289.

Demeulenaere, E. (2002) 'Le Moringa stenopetala est-il l'arbre des Konso ?', in Cormier-Salem M.-C., Juhé-Beaulaton D., Boutrais J., Roussel B. (ed.) *Patrimonialiser la nature tropicale. Dynamiques locales, enjeux internationaux*. Paris: Éditions IRD, pp. 371–402.

Derat, M.-L. (2003) *Le domaine des rois éthiopiens (1270-1527), Expace, pouvoir et monachisme*. Éditions de la Sorbonne. Paris (Histoire ancienne et médiévale | 72).

Derat, M.-L. (2009) 'Du Begwena au Lasta : centre et périphérie dans le royaume d'Éthiopie du XIIIe au XVIe siècle', *Annales d'Éthiopie*, 24, pp. 65–86.

Derat, M.-L. (2010a) 'Archéologie du christianisme éthiopien : quinze ans de collaboration scientifique entre le Centre français d'études éthiopiennes et l'Inrap', *Archéopages, Hors-série*, (2).

Derat, M.-L. (2010b) 'Les donations du roi lalibela : éléments pour une géographie du royaume chrétien d'Éthiopie au tournant du XIIe et du XIIIe siècle', *Annales d'Éthiopie*, 25, pp. 19–42.

Derat, M.-L. (2011) 'Les tombeaux des rois Zāgwē, Yemreḥanna Krestos et Lālibalā (XIIe-XVIe siècle), et leurs évolutions symboliques', *Afriques*, (03). doi: 10.4000/afriques.1030.

Derat, M.-L. (2018a) *L'énigme d'une dynastie sainte et usurpatrice dans le royaume chrétien d'Éthiopie, Xe - XIIIe siècle*. Brepols. Turnhout (Hagiologia, 14).

Derat, M.-L. (2018b) 'L'éthiopie chrétienne et islamique', in Fauvelle, F.-X. (ed.) *L'Afrique ancienne. De l'Acacus au Zimbabwe, 20 000 ans avant notre ère - XVIIe siècle*. Belin / Humensis. Paris (Mondes ancien).

Derat, M.-L. *et al.* (2020) 'Māryām Nāzrēt (Ethiopia): The Twelfth-century Transformations of an Aksumite Site in Connection with an Egyptian Christian Community1', *Cahiers d'études africaines*, (239), pp. 473–507. doi: 10.4000/etudesafricaines.31358.

Derat, M.-L. et Gleize, Y. (2015) 'Anonymat des sépultures et mémoire des espaces et des morts : approche historique, anthropologique et archéologique des pratiques funéraires dans la société

chrétienne d'Éthiopie, XIe-XVIIIe siècle', in Delaplace, G. and Valentin, F. (eds) *Le Funéraire. Mémoire, protocoles, monuments*. Colloques de la MAE, René-Ginouvès, 11, Paris, pp. 161–173.

Derat, M.-L. et Jouquand, A.-M. (2012) *Gabriel, une église médiévale d'Éthiopie. Interprétations historiques et archéologiques de sites chrétiens autour de Meshala Maryam (XVe-XVIIe siècle)*. Centre français des études éthiopiennes / Editions de Boccard. Addis-Abeba (Annales d'Ehiopie, hors-série).

Diallo, B., Vanhaelem, M. et Gosselain, O. P. (1995) 'Plant constituents involved in coating practices among traditional African potters', in *Experientia 51*. Birkhauser Verlag. Basel, pp. 95–97.

Dombrowski, J. (1970) 'Preliminary report on excavations in Lalibela and Natchabiet Caves, Begemeder', *Annales d'Éthiopie*, 8(1), pp. 21–29. doi: 10.3406/ethio.1970.880.

Donham, D. L. (Donald L. (1994) 'An Archaeology of Work Among the Maale of Ethiopia', *Man, New series*, 29(1), pp. 147–159.

Donham, D. L. (Donald L. et James, W. (eds) (1986) *The Southern marches of Imperial Ethiopia. Essays in history and social anthropology*. Cambridge University Press. Cambridge.

Drieu, L., Lepère, C. et Regert, M. (2019) 'The Missing Step of Pottery chaîne opératoire: Considering Post-firing Treatments on Ceramic Vessels Using Macro-and Microscopic Observation and Molecular Analysis', *Journal of Archaeological Method and Theory*. doi: https://doi.org/10.1007/s10816-019-09428-8.

Duchesne-Fournet, J. (1909) *Mission en Éthiopie 1901-1903*. Masson et Cie éditeurs. Paris.

Duff, A. I. *et al.* (2018) 'Recent research on megalithic stele sites of the Gedeo Zone, Southern Ethiopia', *Journal of Archaeological Science: Reports*, 19, pp. 856–863. doi: 10.1016/j.jasrep.2018.03.034.

Edae, M. et Mulu, F. (2017) 'Indigenous Wisdom and Folk Healing Practices among Urban Oromo of the Gibe Region in Ethiopia: A Case Study of Jimma and Agaro Towns', *International Journal of Multicultural and Multireligious Understanding*, 4(2), p. 1. doi: 10.18415/ijmmu.v4i2.70.

Epple, S. (ed.) (2015) *Creating and Crossing Boundaries in Ethiopia: Dynamics of Social Categorization and Differentiation*. (Aethiopica, 18).

Epple, S. (2018a) 'Craftworkers, Hunters and Slave Descendants in Ethiopia New perspectives on the dynamics of social categories', *Ityopis*. Edited by S. Thubauville and E. Alemu, Extra Issue III, pp. 27–50.

Epple, S. (ed.) (2018b) *The state of status groups in Ethiopia*. Reimer Verlag. Berlin (Studien zur Kulturkunde, 132).

Epple, S. et Brüderlin, T. (2003) *Convergence and Divergence: The Diversity of Material Culture in South Omo*. Workshop and Debates at the South Omo Museum and Research Center Jinka, Ethiopia, september 2003. SORC.

Erhet, C. (1976) 'Cushitic Prehistory', in Bender, M. L. (ed.) *The Non-Semitic Languages of Ethiopia*. African Studies Center, Michigan University. Michigan, pp. 85–96.

Fauvelle, F. et Poissonnier, B. (2016) 'The Shay Culture of Ethiopia (Tenth to Fourteenth Century AD): "Pagans" in the Time of Christians and Muslim', *African Archaeological Review*, 33, pp. 61–74.

Fauvelle, F.-X. (2020) 'Of Conversion and Conversation: Followers of Local Religions in Medieval Ethiopia', in Kelly, S. (ed.) *A companion to Medieval Ethiopia and Eritrea*. Brill. Leiden ; Boston.

Fauvelle, F.-X. et Hirsch, B. (eds) (2011) *Espaces musulmans de la Corne de l'Afrique*. Centre français des études éthiopiennes, Éditions de Boccard. Addis-Abeba (Annales d'Ehiopie, hors-série, 1).

Fauvelle, F.-X., Hirsch, B. et Chekroun, A. (2017) ‘Le sultanat de l’Awfāt, sa capitale et la nécropole des Walasmaʿ. Quinze années d’enquêtes archéologiques et historiques sur l’Islam médiéval éthiopien’, *Annales islamologiques*, 51, pp. 239–295.

Fauvelle-Aymar, F.-X. et Hirsch, B. (2002) ‘L’Éthiopie médiévale. État des lieux et nouveaux éclairages’, *Cahiers d’études africaines*, (166).

Fauvelle-Aymar, F.-X. et Hirsch, B. (2008) ‘Établissements et formations politiques musulmans d’Éthiopie et de la corne de l’Afrique au Moyen Âge’, p. 39.

Fauvelle-Aymar, X. et Poissonnier, B. (eds) (2012) *La Culture Shay d’Éthiopie (Xe-XIVe siècle), Recherches archéologiques et historiques sur une élite païenne*. Centre français des études éthiopiennes, Éditions de Boccard. Addis-Abeba (Annales d’Ehiopie, hors-série, 3).

Fernandez, V. M. *et al.* (2012) ‘Archaeology of the Jesuit Missions in the Lake Tana Region: Review of the Work in Progress’, *International Journal of Ethiopian and Eritean Studies*, (15).

Fernández, V. M. (2013) ‘Enlivening the dying ruins: history and archaeology of the Jesuit Missions in Ethiopia, 1557–1632’, *Culture & History Digital Journal*, 2(2), p. 24. doi: 10.3989/chdj.2013.024.

Ferran, H. (2011) ‘Ethnographie matérielle, sonore et spatiale de la mort en pays maalé (Éthiopie méridionale)’, *Afriques*, (03). Available at: mis en ligne le 17 janvier 2012, URL : http://journals.openedition.org/afriques/1001 ; DOI : https://doi.org/10.4000/afriques.1001.

Ficquet, É. (2001) ‘À la découverte des amhariques : langues et histoires éthiopiennes en regard’, *Cahiers d’études africaines*, 41(163–164), pp. 497–516. doi: 10.4000/etudesafricaines.106.

Ficquet, É. (2003) ‘Dynamiques générationnelles et expansion des Oromo en Éthiopie au XVIe siècle’, *L’Homme*, (167–168), pp. 235–251. doi: 10.4000/lhomme.21527.

Ficquet, E. (2010) ‘Wärrä Illu’, *Encyclopaedia Aethiopica*. Harassowitz Verlag. Edited by S. Uhlig. Wiesbaden.

Ficquet, É. et Feyissa, D. (2015) ‘Ethiopians in the Twenty-First Century’, in Prunier, G. (ed.) *Understanding Contemporary Ethiopia. Monarchy, Revolution, and the Legacy of Meles Zenawi*. Hurst. Paris, pp. 15–69.

Fleming, H. C. (1976) ‘Omotic Overview’, in Bender, M. L. (ed.) *The Non-Semitic Languages of Ethiopia*. African Studies Center, Michigan University. Munich, pp. 299–323.

Fleming, H. C. (1992) ‘Omotic and Cushitic a Reply to Lamberti’, *Anthropos*, 4(6), pp. 520–525.

Ford, C. M. et Tsuge, Y. (2003) ‘Aari’, *Encyclopaedia Aethiopica*. Harrasowitz Verlag. Edited by S. Uhlig. Wiesbaden.

Freeman, D. (2000) ‘Cultural Variation in Southern Ethiopia: An Introduction’, *Northeast African Studies*, 7(3), pp. 15–20. doi: 10.1353/nas.2005.0006.

Freeman, D. et Pankhurst, A. (eds) (2003) *Peripheral People. The exluded minorities of Ethiopia*. Hurst and Company. London.

Fule, G. (2003) ‘Yem’, in Freeman, D. and Pankhurst, A. (eds) *Peripheral People, the excluded minorities*. Hurst and Company. London, pp. 46–59.

Gajda, I. *et al.* (2015) ‘Wakarida, un site aksumite à l’est du Tigray : fouilles et prospections 2011-2014 / Wakarida, an Aksumite Site in Eastern Tigray: Excavations and Surveys 2011-2014’, *Annales d’Éthiopie*, 30(1), pp. 177–224. doi: 10.3406/ethio.2015.1587.

Gallay, A. (1970) ‘La poterie en pays Sarakolé (Mali, Afrique occidentale) : étude de technologie traditionnelle’, *Journal de la Société des Africanistes*, 40(1), pp. 7–84.

Gallay, A. (2000) ‘Cultures, styles, ethnies : quel choix pour l’archéologue ?’, in Marinis, R. C. de M. and Simona, S. B. (eds) *I Leponti tra mito e realtà*. Armando Dado editore. Locarno, pp. 71–78.

Gallay, A. (2007) ‘The decorated marriage jars of the inner delta of the Niger (Mali): essay of archaeological demarcation of an ethnic territory’, *The Arkeotek Journal*, 1(1). Available at: www.thearkeotekjournal.org.

Gallay, A. (2011) *Pour une ethnoarchéologie théorique. Mérites et limites de l’analogie ethnographique*. Errance. Paris.

Gallay, A. *et al.* (2012) *Potières du Sahel : à la découverte des traditions céramiques de la Boucle du Niger (Mali)*. Infolio. Golion.

Gallay, A. (2016) ‘Monumentalisme et populations de langues est-couchitiques en Éthiopie’, in C. Jeunesse, P. Le Roux & B. Boulestin (ed.) *Mégalithismes vivants et passés : approches croisées*. Oxford: Archaeopress Publishing ltd, pp. 191–244.

Gallay, A. (2018) ‘Le monumentalisme funéraire récent d’Éthiopie et la question des démocraties primitives’, *Afrique : Archéologie & Arts*, 14, pp. 45–76. doi: https://doi.org/10.4000/aaa.1730.

Gallay, A. et Ceuninck, G. de (1998) ‘Les jarres de mariage décorées du Delta intérieur du Niger (Mali) : approche ethnoarchéologique d’un bien de prestige’, in Fritsch, B. et al. (eds) *Tradition und Innovation : prähistorische Archäologie als historische Wissenschaft : Festschrift für Christian Strahm*. M. Leidorf. Rahden (Int. Archäol. : Studia honoraria, 3).

Gallin, A. (2013) ‘CerAfIm’. Available at: <http://sites.univprovence.fr/lampea/ressources/cerafim/>.

Gardin, J.-C. (1976) *Code pour l’analyse des formes de poterie*. CNRS. Paris.

Gascon, A. (2009) ‘« L’Éthiopie tendra les mains vers Dieu » : 2000 ans d’État éthiopien’, *L’Espace Politique*, (7). doi: 10.4000/espacepolitique.1257.

Gascon, A. (2010) ‘Une « Afrique fantôme » ? L’Éthiopie, les études éthiopiennes et la Corne de l’Afrique dans les Cahiers d’études africaines’, *Cahiers d’études africaines*, 50(198-199–200), pp. 581–594. doi: 10.4000/etudesafricaines.16258.

Gascon, A. et Hirsch, B. (1992) ‘Les espaces sacrés comme lieux de confluence religieuse en Éthiopie’, *Cahiers d’études africaines*, 32(128), pp. 689–704.

Gaudellio, M. et Yule, P. A. (eds) (2017) *Mifsas Bahri: a Late Aksumite Frontier Community in the Mountains of Southern Tigray*. BAR International Series 2839. Oxford.

Gelbert, A. (2003) *Traditions céramiques et emprunts techniques dans la vallée du fleuve Sénégal*. Editions de la Maison des sciences de l’homme, Editions Epistèmes. Paris.

Gemeda, G. (1993) ‘The Islamization of the Gibe Region, Southwestern Ethiopia from C. 1830s to the early twentieth century’, *Journal of Ethiopian Studies*, 26(2), pp. 63–79.

Getatchew, S. (2014) *The nexus of indigenous ecological knowledge, livelihood strategies and social institutions in midland Gedeo human-environment relations*. PhD dissertation, Social Anthropology. Addis-Abeba University.

Getatchew, S. (2017) ‘The Gedeo. Jensen’s ethnographic perspective’, in Dinslage, S. and Thubauville, S. (eds) *Seeking out wise old men. Six decades of Ethiopian Studies at the Frobenius Institute revisited*. Reimer Veralg. Berlin, pp. 265–280.

Glachant, J. (2003) ‘L’organisation de l’espace chez les Gouragué d’Éthiopie’, *Journal des africanistes*, 73(2), pp. 91–105. doi: 10.3406/jafr.2003.1343.

Gleize, Y. *et al.* (2015) ‘Le cimetière médiéval de Qedemt (Lālibalā) : données préliminaires issues des campagnes 2010 et 2012 / The Medieval Cemetery at Qedemt (Lālibalā): Preliminary Results of the

2010 and 2012 Excavation Campaigns', *Annales d'Éthiopie*, 30(1), pp. 225–260. doi: 10.3406/ethio.2015.1588.

Goldenberg, G. et Nida, W. (2005) 'Gurage', *Encyclopaedia Aethiopica*. Harassowitz Verlag. Edited by S. Uhlig. Wiesbaden.

Gomart, L. (2012) *Traditions techniques et production céramique au Néolithique ancien. Étude de huit sites rubanés du nord est de la France et de Belgique*. Université Paris Nanterre.

González-Ruibal, A. (2005) 'Ethnoarqueologica de la Ceramica en el Oeste de Etiopia', *Trabajos de Prehistoria*, 62(2), pp. 41–66.

González-Ruibal, A. (2014) *An Archaeology of Resistance: Materiality and Time in an African Borderland*. AltaMira Press (Rowman&Littlefield). Lanham, MD.

González-Ruibal, A. *et al.* (2014) 'Late hunters of western Ethiopia: the sites of Ajilak (Gambela), *c* . AD 1000–1200', *Azania: Archaeological Research in Africa*, 49(1), pp. 64–101. doi: 10.1080/0067270X.2013.866843.

González-Ruibal, A. *et al.* (2016) 'A Christian Frontier: Archae- ological survey of a religious landscape in Metema, NW Ethiopia (ca, 1400-1800)', (86), p. 10.

Gosselain, O. P. (1992) 'Technology and Style: Potters and Pottery Among Bafia of Cameroon', *Man*, 27(3), p. 559. doi: 10.2307/2803929.

Gosselain, O. P. (1994) 'Skimming Through Potter's Agenda: an Ethnoarchaeological Study of Clay Selection Strategies in Cameroon', in Childs, S. T. (ed.) *Culture and Technology in Africa*. MASCA. Philadelphia (Research Paper in Science and Archeology, 11), pp. 99–107.

Gosselain, O. P. (1999a) 'In Pots we Trust: The Processing of Clay and Symbols In Sub-Saharan Africa', *Journal of Material Culture*, 4(2), pp. 205–230. doi: 10.1177/135918359900400205.

Gosselain, O. P. (1999b) 'Poterie, société et histoire chez les Koma Ndera du Cameroun', *Cahiers d'études africaines*, 39(153), pp. 73–105. doi: 10.3406/cea.1999.1965.

Gosselain, O. P. (2000) 'Materializing Identities: An African Perspective', *Journal of Archaeological Method and Theory*, 7(3), pp. 187–217.

Gosselain, O. P. (2002) *Poteries du Cameroun méridional, Styles, techniques et rapports à l'identité*. CNRS Editions. Paris.

Gosselain, O. P. (2010) 'Exploring the dynamics of African pottery cultures', in Barndon, R., Engevik, A., and Øye, I. (eds) *Case Studies from the Palaeoltihic to the Age of the Vikings*. Edwin Mellen Press. Lewinston, Queenston, Lampeter, pp. 193–226.

Gosselain, O. P. (2016) 'To hell with ethnoarchaeology!', *Archaeological Dialogues*, 23(2), pp. 215–228. doi: 10.1017/S1380203816000234.

Gosselain, O. P. et Livingstone Smith, A. (2005) 'The source clay selection and processing practices in sub-Saharian Africa', in Livingstone Smith, A., Bosquet, D., and Martineau, R. (eds) *Pottery manufacturing processes: reconstruction and interpretation*. BAR International Series. Oxford, pp. 33–48.

Guillebaud, J.-C. et Depardon, R. (1996) *La porte des Larmes. Retour vers l'Abyssinie*. Editions du Seuil. Paris.

Gwynn, C. W. (1911) 'A Journey in Southern Abyssinia', *The Geographical Journal*, 38(2), p. 113. doi: 10.2307/1778701.

Haaland, G., Haaland, R. et Dea, D. (2004) 'Furnace and Pot: why the iron smelter is a big pot maker: A case study from South-western Ethiopia', *Azania: Archaeological Research in Africa*, 39(1), pp. 146–165. doi: 10.1080/00672700409480394.

Haberland, E. (1963) *Galla Süd-Äthiopiens (Völker Süd-Äthiopiens, Ergebnisse der Frobenius-Expedition 1950-52 und 1954-56, Bd. II)*. Verlag W. Kohlhammer. Stuttgart.

Haberland, E. (1964) 'The influence of the Christian Empire on Southern Ethiopia', *Journal of Semitic Studies*, 9(1).

Haberland, E. (1973) 'C. R. Hallpike: The Konso of Ethiopia: a study of the values of a Cushitic People', *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, 36(3), pp. 644–646.

Haberland, E. (1981) 'Notes on the History of Konta: a recent State Foundation in Southern Ethiopia', in *2000 ans d'histoire africaine. Le sol, la parole et l'écrit. Mélanges en hommage à Raymond Mauny. Tome II*. Société française d'histoire d'outre-mer. Paris, pp. 735–749.

Haberland, E. (1993) 'Hierarchie und Kaste. Zur Geschichte und politischen Struktur der Dizi in Sudwest-AÉthiopien'. Stuttgart, Franz Steiner Verlag.

Hailu, S. (2009) *A History of the Gedeo, 1941-2000.* MA Thesis, Department of History, Addis Ababa University. Addis-Abeba University.

Hallpike, C. R. (1968) 'The Status of Craftsmen among the Konso of South-West Ethiopia', *Africa*, 38(3), pp. 258–269. doi: 10.2307/1157218.

Hallpike, C. R. (1970) 'The Principles of Alliance Formation between Konso Towns', *Man, New Series*, 5(2), pp. 258–280.

Hallpike, C. R. (2008) *The Konso of Ethiopia: a study of the values of a Cushitic people*. Oxford, Clarendon Press.

Hamer, J. (1978) 'The origins of the Sidama: A Cushitic Speaking People of South-Western Ethiopia', in Chavaillon, J. (ed.) *Abbay : Documents pour servir à l'histoire de la civilisation éthiopienne*. Centre régional des publications Meudon-Bellevue. Paris, pp. 131–139.

Hassen, M. (1990) *The Oromo of Ethiopia: A History 1517-1860*. Cambridge University Press. Cambridge.

Hassen, M. (2015) *The Oromo and the Christian Kingdom of Ethiopia: 1300-1700*. James Currey. Rochester (Eastern Africa Series).

Hassen, M. et Bartels, L. (1985) 'Oromo Religion: Myths and Rites of the Western Oromo of Ethiopia: An Attempt to Understand.', *Man*, 20(2), p. 357. doi: 10.2307/2802403.

Hayward, R. J. (2009) 'What's been Happening in Omotic?', *Journal of Ethiopian Studies*, 42(1/2), pp. 85–106.

Hecht, E.-D. (1969) *The Pottery Collection, The Museum of the Institute of Ethiopian Studies*. Haile Selassie I University. Addis-Abeba.

Heldman, M. E. (1998) 'Creating Religious Art: The Status of Artisans in Highland Christian Ethiopia', *International Journal of Ethiopian Studies*, (1), pp. 131–147.

Hirsch, B. (2016) 'Une histoire de la violence', *Études rurales*, (197), pp. 171–174. doi: 10.4000/etudesrurales.10705.

Hirsch, B. and Poissonnier, B. (2000) 'Recherches historiques et archéologiques à Meshalä Maryam (Mänz, Éthiopie)', *Annales d'Éthiopie*, 16(1), pp. 59–87. doi: 10.3406/ethio.2000.962.

Hoberg, I. (2001) ‘Être artisan en Afrique orientale’, *Journal des africanistes*, 71(2), pp. 139–163. doi: 10.3406/jafr.2001.1273.

Hudson, G. (1976) ‘Highland East Cushitic’, in Bender, M. L. (ed.) *The Non-Semitic Language of Ethiopia*. African Studies Center, Michigan University. Michigan, pp. 232–276.

Huntingford, G. W. B. (1955) *The Galla of Ethiopia, The Kingdoms of Kafa and Janjero*. International African Institut. London (Ethnographic Survey of Africa, Part. II, VII).

Huyssecom, E. (1994) ‘Identification technique des céramiques africaines’, in Binder, D. and Courtin, J. (eds) *Terre cuite et Société. La céramique, document technique, économique, culturel*. Ed. APCDA. Juan-les-Pins (XIVe Rencontres Internationales d’Archéologie et d’Histoire d’Antibes, 14), pp. 31–44.

Insoll, T. (2017a) ‘Archaeological Survey and Excavations, Harlaa, Dire Dawa, Ethiopia January-February 2017. A Preliminary Fieldwork Report’, *Nyame Akuma*, (87), p. 8.

Insoll, T. (2017b) ‘First Footsteps in the Archaeology of Harar, Ethiopia’, *Journal of Islamic Archaeology*, 4(2), pp. 189–215. doi: 10.1558/jia.35273.

Insoll, T., Tesfaye, H. and Mahmoud, M. S. (2014) ‘Archaeological Survey and Test Excavations, Harari Regional State, Ethiopia, July-August 2014’, *Nyame Akuma*, 82, pp. 100–109.

Isenberg, C. et Krapf, J. L. (1843) *Journals of the Rev. Messera Isenberg and Krapf*. London.

Jensen, A. E. (1936) *Im Lande des Gada: Wanderungen zwischen Volkstrümmern Südabessiniens. Unter Mittarbeit von Helmut Wohlenberg und Alf Bayrle, mit Beiträgen von Leo Frobenius*. Stuttgart, Strecker und Schröder.

Jeunesse, C. (2016) ‘Une expédition allemande chez les Konso en 1934-1935’, in C. Jeunesse, P. Le Roux & B. Boulestin (ed.) *Mégalithismes vivants et passés : approches croisées*. Oxford, Archaeopress Publishing ltd, pp. 181–189.

Jirata, T. J. (2013) *Children and Oral Tradition Among the Guji-Oromo in Southern Ethiopia*. Norwegian University of Science and Technology. Trondheim.

Jolly, E. et Lemaire, M. (eds) (2015) *Cahier Dakar-Djibouti*. Les Cahiers. Meurcourt.

Joussaume, H. and Joussaume, R. (1972) ‘Anciennes villes dans le Tchercher (Harrar)’, *Annales d’Éthiopie*, 9(1), pp. 21–44. doi: 10.3406/ethio.1972.891.

Joussaume, R. (1974) *Le mégalithisme en Éthiopie : monuments funéraires proto-historiques du Harar*. Muséum national d’histoire naturelle. Paris.

Joussaume, R. (1995) *Tiya*. UNESCO / Association des publications chauvinoises / CNRS Ed. Paris.

Joussaume, R. (2007) *Tuto Fela et les stèles du sud de l’Éthiopie*. CulturesFrance-ERC. Paris.

Joussaume, R. (2007-2009) ‘Pierres dressées chez les Hadiyya du sud de l’Éthiopie’, *Afrique : Archéologie & Arts*, 5, pp. 81–92. doi: 10.4000/aaa.831.

Joussaume, R. (2014) *Mégalithisme dans le Chercher en Éthiopie*. Centre français des études éthiopiennes, Éditions de Boccard. Addis-Abeba (Annales d’Ehiopie, hors-série, 4).

Joussaume, R. and Cros, J.-P. (2001) ‘Protohistoire éthiopienne : les hypogées de Idjabolé en territoire Arussi’, *Afrique : Archeologie et Arts*, 1, pp. 59–66.

Joussaume, R. and Cros, J.-P. (2017) *Mégalithes d’hier et d’aujourd’hui*. Errances, Hespérides. Arles.

Kaneko, M. (2005) ‘Learning process of pottery making among Ari people, Southern Ethiopia’, *African study monographs. Supplementary issue*, 29, pp. 73–81.

Kaneko, M. (2009) ‘Variations in Pottery Making in Southwestern Ethiopia’, in Ege, S. et al. (eds) *Proceedings of the 16th International Conference of Ethiopian Studies*. Trondheim, pp. 383–394.

Kaneko, M. (2013) ‘Transmigration among Aari woman potters in Southwestern Ethiopia and the accumulation of experience in pottery-making techniques’, *African Study Monographs, Suppl.*, 46, pp. 81–96.

Kaneko, M. (2014) ‘“I know how to make pots by myself”: special reference to local knowledge transmission in Soutwestern Ethiopia’, *African Study Monographs, Suppl.*, 48, pp. 59–75.

Kaplan, S. (1993) ‘The Invention of Ethiopian Jews: Three Models.’, *Cahiers d’études africaines*, 33(132), pp. 645–658. doi: 10.3406/cea.1993.1497.

Kaplan, S. et Rosen, C. (1996) ‘Created in their Own Image: A Comment on Beta Israël Figurines.’, *Cahiers d’études africaines*, 36(141), pp. 171–182. doi: 10.3406/cea.1996.2006.

Kassam, A. (2000) ‘When Will we be People as Well? Social Identity and the Politics of Cultural Performance: The Case of the Waata Oromo of East and Northeast Africa’, *Social Identities*, 6(2), pp. 189–206. doi: 10.1080/13504630050032062.

Kassam, A. et Bashuna, A. B. (2004) ‘Marginalisation of the Waata Oromo hunter-gatherers of Kenya: insider and outsider perspectives’, *Africa*, 74(2), pp. 194–218.

Kellner, A. (2010) ‘Waata’, *Encyclopaedia Aethiopica*. Harassowitz Verlag. Edited by S. Uhlig. Wiesbaden.

Kelly, S. (ed.) (2020) *A companion to medieval Ethiopia and Eritrea*. Leiden; Boston: Brill.

Kinahan, J. (2013) ‘The sixteenth-century ritual precinct at Koticha Kesi in the Gilgel Gibe Valley, southern Ethiopia’, *Azania: Archaeological Research in Africa*, 48(3), pp. 355–379. doi: 10.1080/0067270X.2013.802407.

Kippie, T. (2002) *Five Thousand Years of Sustainability? A Case study on Gedeo Land Use (Southern Ethiopia)*. Treemail. Helsum.

Lara, C. (2018) ‘Nouvelles perspectives sur les Cañaris d’hier et d’aujourd’hui : la céramique des Andes méridionales de l’Équateur de 100 av. J.-C. jusqu’à nos jours’, *Journal de la Société des Américanistes*, 104(2), pp. 65–104.

Lave, J. et Wengner, E. (1991) *Situated Learning, Legitimate Peripheral Participation*. Cambridge University Press. Cambridge.

Lebel, P. (1969) ‘On Guragé Architecture’, *Journal of Ethiopian Studies*, 7(1), pp. 21–30.

Legesse, A. (1973) *Gada, Three Approaches to the Study of African Society*. New York, the Free Press. London, Collier-Macmillan.

Lemonnier, P. (1993) *Technological choices: Transformation in material cultures since the Neolithic*. Routledge. London and New-York.

Lepère, C. (2014) ‘Experimental and traceological approach for a technical interpretation of ceramic polished surfaces’, *Journal of Archaeological Science*, 46, pp. 144–155.

Leslau, W. (1969) ‘Äsät, the Soul of the Gurage’, *Africa: Journal of the International African Institute*, 39(3), pp. 281–290.

Levine, D. N. (1974) *Greater Ethiopia : The Evolution of a Multiethnic Society*. The University of Chicago Press. Chicago.

Levine, D. N. (2003) ‘Amhara’, *Encyclopaedia Aethiopica*. Harassowitz Verlag. Edited by S. Uhlig. Wiesbaden.

Lewis, H. S. (1964) ‘A reconsideration of the socio-political system of the Western Galla’, *Journal of Semitic Studies*, 9(1), pp. 139–143. doi: 10.1093/jss/9.1.139.

Lewis, H. S. (2001) *Jimma Abba Jifar, an Oromo monarchy: Ethiopia, 1830-1932*. Red Sea Press. Lawrenceville, NJ.

Livingstone Smith, A. (2000) ‘Processing clay for pottery in northern Cameroon: social and technical requirements’, *Archaeometry*, 42(1), pp. 21–42.

Livingstone Smith, A. (2001) *Chaîne opératoire de la poterie : Références ethnographiques, analyses et reconstitution*. Université Libre de Bruxelles. Bruxelles.

Livingstone Smith, A. (2009) ‘The “Crossing Borders Project”’, *Afrique : Archeologie et Arts*, 5, pp. 141–148.

Livingstone Smith, A. (2010) ‘Reconstitution de la chaîne opératoire de la poterie: Bilan et perspectives en Afrique sub-saharienne’, *Les nouvelles de l’archéologie*, (119), pp. 9–12. doi: 10.4000/nda.955.

Lyons, D. (2014) ‘Perceptions of Consumption: Constituting Potters, Farmers and Blacksmiths in the Culinary Continuum in Eastern Tigray, Northern Highland Ethiopia’, *African Archaeological Review*, 31(2), pp. 169–201. doi: 10.1007/s10437-014-9149-4.

Lyons, D. *et al.* (2018) ‘Marginalized Potters and Ceramic Compositional Groups: Neutron Activation Analysis of Contemporary Pottery from Tigray, Northern Highland Ethiopia’, *African Archaeological Review*, 35(4), pp. 567–595. doi: 10.1007/s10437-018-9311-5.

Lyons, D. et D’Andrea, A. C. (2003) ‘Griddles, Ovens, and Agricultural Origins: An Ethnoarchaeological Study of Bread Baking in Highland Ethiopia’, *American Anthropologist*, 105(3), pp. 515–530.

Mains, D. (2004) ‘Drinking, Rumour and Ethnicity in Jimma, Ethiopia’, *Africa*, 74(3), pp. 341–362.

Martineau, R. (2010) ‘Brunissage, polissage et degrés de séchage: Un référentiel expérimental’, *Les nouvelles de l’archéologie*, 119, pp. 13–19.

Mayor, A. (2010a) ‘Outils de potières au Mali: chaînes opératoires et traditions techniques’, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 107(4), pp. 643–666.

Mayor, A. (2010b) *Traditions céramiques dans la boucle du Niger. Ethnoarchéologie et histoire du peuplement au temps des empires précoloniaux*. Africa Magna verlag. Frankfurt am Main, Germany (Journal of African Archaeology Monographs Series, 7).

Mayor, A. (2011) ‘Impressions de vanneries et technique du martelage sur forme concave : Anthropologie et histoire d’une technique dans la boucle du Niger’, *Azania: Archaeological Research in Africa*, 46(1), pp. 88–109.

Mensan, R. (2011) ‘Parc à stèles de Harmuffo. Mission archéologique dans l’Ouest Shoa (Éthiopie - région Oromo), canton de Tole, village de Bantu’.

Meyer, R. (2020) ‘The Ethiopian Linguistic Area’, *Bulletin of the Department of Linguistic and Philology*, 10, pp. 109–138.

Minassie, G. (2010) *An inventory of archaeological and historical sites in Yem special woreda in Southwest Ethiopia*. MA Dissertation. Addis-Abeba University.

M’Mbogori, F. N. (2015) *Population and Ceramic Traditions: Revisiting the Tana Ware of Coastal Kenya (7th - 14th century AD)*. BAR International Series 2717. Oxford.

Mohammed, J. *et al.* (2016) ‘Revisit to Ethiopian traditional barley-based food’, *Journal of Ethnic Foods*, 3(2), pp. 135–141. doi: 10.1016/j.jef.2016.06.001.

Mous, B. W. (2007) ‘Werizoïd’, *Encyclopaedia Aethiopica*. Harassowitz Verlag. Edited by S. Uhlig. Wiesbaden.

Negera, A. (2005) *Guji-Gedeo Relation from 1880s to 1974*. BA dissertation. Addis-Abeba University.

Ogato, A. (2012) ‘The revival and reconstruction of tradition and ethnic politics in Sidama: Tradition as an arsenal of contest and negotiation’, *Paideuma: Mitteilungen zur Kulturkunde*, 58, pp. 167–180.

Orent, A. (1970) ‘Dual Organizations in Southern Ethiopia: Anthropological Imagination or Ethnographic Fact’, *Ethnology*, 9(3), p. 228. doi: 10.2307/3773024.

Otto, S. (1994) ‘The Nine Clans of Konso’, *Sociology Ethnology Bulletin*, 1(3), pp. 80–92.

Pankhurst, A. (1999) ‘“Caste in Africa”: the evidence from South-Western Ethiopia reconsidered’, *Africa*, 69(4), pp. 487–509.

Pankhurst, R. (1961) ‘Menelik and the Foundation of Addis-Ababa’, *The Journal of African History*, 2(1), pp. 103–117.

Pankhurst, R. (1997) *The Ethiopian Borderlands: Essays in Regional History from Ancient Times to the end of 18th century*. Red Sea Press. Asmara.

Pankhurst, R. (1998a) ‘A visit to the craftsmen’s gädam, or monastery, of Mänteq, near Ankobär, Shäwa’, *Rivista trimestrale di studi e documentazione dell’Istituto italiano per l’Africa e l’Oriente*, 53(4), pp. 587–596.

Pankhurst, R. (1998b) *The Ethiopians*. Blackwell Publishing. Mainstreet.

Pankhurst, Richard and Pankhurst, Rita (2004) ‘Ethiopian Figurines from Mugar Monastery in Shewa’, *African Arts*, 37(3), pp. 42–47.

Perret, M. (1997) ‘Les frères ennemis’, *Cahiers d’études africaines*, 37(146).

Planel, S. (2008) *La chute d’un Eden éthiopien: Le Wolaita, une campagne en recomposition*. IRD Éditions. doi: 10.4000/books.irdeditions.2376.

Planel, S. et Osmond, T. (2015) ‘Ethnies et espace dans le Sud éthiopien: Regards croisés sur A History of the Hadiyya in Southern Ethiopia (Braukämper, 2012)’, *EchoGéo*, (31). doi: 10.4000/echogeo.14202.

Poissonnier, B. (2012) ‘Les stèles géantes d’Aksum à la lumière des fouilles de 1999’, in Fr.-X. Fauvelle-Aymar (ed.) *Palethnologie de l’Afrique, P@lethnologie*, pp. 49–86.

Poissonnier, N. (2009) *Das Erbe der „Helden“: Grabkult der Konso und kulturverwandten Ethnien in Süd-Äthiopien*. Göttingen: Universitatsverlag Göttingen, coll. Göttinger Beiträge zur Ethnologie, 3.

Poissonnier, N. (2010a) ‘Favourite Enemies: the Case of the Konso’, in S. Thubauville & C. Gabbert (ed.) *To Live with Others: Essays on Cultural Neighborhood in Southern Ethio pia*. Koln, Köppe, pp. 236–251.

Poissonnier, N. (2010b) ‘Killing - a Rite of Passage?’, in A. Dohrmann, D. Bustorf & N. Poissonnier (ed.) *Schweifgebiete: Festschrift für Ulrich Braukämper*. Hamburg, LIT, pp. 42–51.

Quirin, J. (1988) ‘The Beta Esrael (Falasha) and “Ayud” in fifteenth-century Ethiopia: Oral and Written Traditions’, *Northeast African Studies*, 10(2/3), pp. 89–104.

Quirin, J. (1998) ‘Caste and Class in historical North-West Ethiopia: the Beta Israel (Falasha and Kemant) 1300-1900’, *The Journal of African History*, 39(2), pp. 195–220. doi: 10.1017/S002185379800721X.

de Roux, H. (1976) ‘Aperçu sur la fabrication de la poterie à Yéha, (Tigré)’, *Annales d’Éthiopie*, 10(1), pp. 305–320. doi: 10.3406/ethio.1976.1175.

de Roux, H. (1975) 'Poteries éthiopienne', *Éthiopie d'aujourd'hui, La terre et les hommes*, exposition avril/septembre 1975, Musée de l'Homme, Paris, pp. 53–60.

Roux, V. (2007) 'Ethnoarchaeology: A Non-Historical Science of Reference Necessary for Interpreting the Past', *Journal of Archaeological Method and Theory*, 14(2), pp. 153–178. doi: 10.1007/s10816-007-9030-8.

Roux, V. (2010) 'Lecture anthropologique des assemblages céramiques : Fondements et mise en œuvre de l'analyse technologique', *Les nouvelles de l'archéologie*, (119), pp. 4–9. doi: 10.4000/nda.957.

Roux, V. (2013) 'Spreading of Innovative Technical Traits and Cumulative Technical Evolution: Continuity or Discontinuity?', *Journal of Archaeological Method and Theory*, 20(2), pp. 312–330. doi: 10.1007/s10816-012-9153-4.

Roux, V. (2016) *Des céramiques et des hommes*. Presses Universitaires de Paris Ouest. Paris.

Roux, V. (2017a) 'Not to throw the baby out with the bathwater. A response to Gosselain's article', *Archaeological Dialogues*, 24(2), pp. 225–229. doi: 10.1017/S138020381700023X.

Roux, V. *et al.* (2017) 'Persisting technological boundaries: Social interactions, cognitive correlations and polarization', *Journal of Anthropological Archaeology*, 48, pp. 320–335. doi: 10.1016/j.jaa.2017.09.004.

Roux, V. (2017b) 'Smoothing and clay coating: reference collections for interpreting southern Levant Chalcolithic finishing techniques and surface treatments', *The Arkeotek Journal*, (2). Available at: www.thearkeotekjournal.org.

Schlanger, N. (2012) *Marcel Mauss,Techniques, technologie et civilisation*. PUF. Paris (Quadrige).

Seba, H. (2003) 'Sidama', in *Peripheral People. The exluded minorities of Ethiopia*. Hurst and Company. London, pp. 221–239.

Seifu, Y. (2002) *A historical survey of Jimma town (1936-1974)*. MA Dissertation, Department of Arts in History. Addis-Abeba University.

Senay, N. (2003) 'Guragé', in Freeman, D. and Pankhurst, A. (eds) *Peripheral People. The exluded minorities of Ethiopia*. Hurst and Company. London, pp. 33–45.

Shack, W. A. (1964) *The Guragué: A People of the Ensete Culture*. International African Institute, Oxford University Press. London, New York, Nairobi.

Shack, W. A. (1968) 'The Mäsqal-Pole: Religious Conflict and Social Change in Gurageland', *Africa: Journal of the International African Institute*, 38(4), pp. 457–468.

Shinohara, T. (1993) 'The Symbolic Meaning of the Pot on the Roof. A Case Study of the Konso in Southern Ethiopia', *Nilo-Ethiopian Studies*, 1, pp. 57–73.

Sillan, D. (2012) *Sidama sustenance: Foodways of the Sidama Tribe*. Blurb, Donna Sillan. 2012.

Smidt, W. (2010) 'Tigray', *Encyclopaedia Aethiopica*. Harassowitz Verlag. Edited by S. Uhlig. Wiesbaden.

Soleillet, P. (1886) *Obock – Le Choa – Le Kaffa, Récit d'une exploration commercial en Éthiopie*. Maurice Freufous Editeur. Paris.

Stiles, D. (1981) 'Hunters of the Northern East African Coast: Origins and Historical Processes', *Africa*, 51(4), pp. 848–462.

Straube, H. (1963) *Westkuschitische Völker Süd- Äthiopiens*. Stuttgart, W. Kohlhammer.

Tamari, T. (1991) 'The development of caste systems in West Africa', *Journal of African History*, 31(2), pp. 221–250.

Tamrat, T. (1968) *Church and State in Ethiopa 1270-1527*. University of London. London.

Teclehaimanot, G. (2003) 'The Fuga Occupational Group Under the Italian Administration in the Horn of Africa', *Northeast African Studies, New Series*, 10(3), pp. 33–44.

Teferra, A. et Hamer, J. (2010) 'Sidamaa', *Encyclopaedia Aethiopica*. Harassowitz Verlag. Edited by S. Uhlig. Wiesbaden.

Thubauville, S. (2004) *Maalé Material Objects in Their Social and Ritual Context*. MA Dissertation. Mainz University.

Todd, D. (1977) 'Caste in Africa', *Africa*, 47(4), pp. 389–412.

de Torres Rodríguez, J. (2017) 'Sherds of a Kingdom: Historical Pottery of the Lake Tana Region (Northern Ethiopia)', *African Archaeological Review*, 34(2), pp. 225–248. doi: 10.1007/s10437-017-9256-0.

Toubkis, D. (2010) 'Les Oromo à la conquête du trône du roi des rois (XVIe-XVIIIe siècle)', *Afriques*, (01). doi: 10.4000/afriques.470.

Tsuge, Y. (2003) 'Aroïd', *Encyclopaedia Aethiopica*. Harassowitz Verlag. Wiesbaden.

Van de Loo, J. (1991) *Guji Oromo Culture in Southern Ethiopia. Religious Capabilities in Rituals and Songs*. Diettrich Reimer Verlag. Berlin.

Watson, E. E. (1998) *Ground Truths: Land and Power in Konso, Ethiopia*. Cambridge University, unpublished Ph.D thesis.

Watson, E. E. (2009) *Living Terraces in Ethiopia – Konso Landscape, Culture and Development*. James Currey, Woodbridge UK. Rochester/NY, Boydell & Brewer coll. Eastern Africa series

Watson, E. E. et Regassa, L. (2003) 'Konso', in Freeman, D. and Pankhurst, A. (eds) *Peripheral People. The exluded minorities of Ethiopia*. Hurst and Company. London, pp. 240–262.

Wayessa, B. S. (2010) 'Socialization, Symbolism, and Social Structure: Aspects of Traditional Pottery among the Jimma Oromo, Western Oromia', *Journal of Oromo Studies*, 17(2), pp. 75–102.

Wayessa, B. S. (2011) 'The Technical Style of Wallaga Pottery Making: An Ethnoarchaeological Study of Oromo Potters in Southwest Highland Ethiopia', *The African Archaeological Review*, 28(4), pp. 301–326.

Weninger, S. *et al.* (eds) (2011) *The semitic languages: an international handbook*. Berlin ; Boston: De Gruyter Mouton (Handbücher zur Sprach- und Kommunikationswissenschaft; Handbooks of linguistics and communication science, Bd. 36 = Bd. 36).

Wion, A. (2020) 'Medieval Ethiopian Economies: Subsistence, Global Trade and the Administration of Wealth', in Kelly, S. (ed.) *A companion to medieval Ethiopia and Eritrea*. Brill. Leiden ; Boston, pp. 395–424.

Wondifraw, T. et Beldados, A. (2015) 'Classification and Analysis of Potsherds from Dunjame, East Gojjam, Ethiopia', *Nyame Akuma*, (83), pp. 93–100.

Yntiso, G. (1995) *The Ari of Southwest Ethiopia: An Exploratory Study of Production Practices*. Social Anthropology Dissertation Series N° 2. Addis-Abeba University.

Yntiso, G. (2010) 'Cultural contact and change in naming practices among the Aari of southwest Ethiopia', *Journal of African Cultural Studies*, 22(2), pp. 183–194. doi: 10.1080/13696815.2010.506387.

Zaborski, A. (1976) 'Cushitic Overview', in *The Non-Semitic Language of Ethiopia*. African Studies Center, Michigan University. Michigan, pp. 67–84.

Zaborski, A. (2010) ‘Language Subareas in Ethiopia Reconsidered’, *Lingua Posnaniensis*, 52(2), pp. 100–110. doi: 10.2478/v10122-010-0017-7.

Zeleke, H. (2007) ‘Some notes on the Great Walls of Wolayta and Dawro’, *Annales d’Éthiopie*, 23(1), pp. 399–412. doi: 10.3406/ethio.2007.1514.

Table des figures

1 Répartition géographique des entités politiques et des sites archéologiques médiévaux…….…2

2 Répartition chronologique des sites ou ensembles de sites archéologiques médiévaux 5

3 Répartition géographique des groupes ethniques au sein desquels nous avons documenté les traditions potières et localisation des régions du pays Amhara mentionnées ……..14

1.1. Maisonnée potière de Baro à Yetnebersh, en pays Aari.....27

1.2. Maisonnée potière de Gitcho à Godolo, en pays Maalé….....30

1.3. Maisonnée potière de Bassa à Gunyara, en pays Konso.....33

1.4. Vue du pays Gédéo et Oromo Guji ; Turunesh et sa fille, potières Oromo.....36

1.5. Vue du pays Sidama avec à gauche une cuisson en cours à l'arrière d'une maisonnée potière……..……..…….39

1.6. Vue du pays Konta 49

1.7. Le palais d'Abba Jifar II à Jiren ; maisonnée potière de Dilbi à Mole……..…51

1.8. Maisonées potières à Boloji, en pays Yem ; à droite chez Ayelech……...…53

1.9. Maisonnée potière à Bobicho ; marché hebdomadaire d'Hossana…….…….55

1.10. Maisonnée potière à Chebraden, en pays Guragué ; préparation collective de deux arbres d'ensete.....58

1.11. Vues du monastère de Menteq ….....64

1.12. Les maisonnées potières du hameau de Kurit, près de Wärrä Illu, en pays Amhara…..……69

2.1. Figurines auspicieuses nommées *botoa* modelées par les potières Waata.....88

2.2. Fille d'Enate, potière Wolayta à Goljoota……..…….96

2.3. Répertoire de poteries en pays Amhara…….118

2.4. Répertoire de poteries en pays Guragué……120

2.5. Répertoire de poteries en pays Hadiyya et Kambata ……...122

2.6. Répertoire de poteries en pays Yem……..124

2.7. *Gan*, très large jarre à col employée pour la fabrication et la conservation de la bière d'orge chez les Yem…….……125

2.8. Répertoire de poteries en pays Oromo Jimma …….……126

2.9. Répertoire de poteries en pays Konta……128

2.10. Répertoire de poteries produites par les Wolayta……..130

2.11. Répertoire de poteries produites par les Oromo Shewa…….132

2.12. Répertoire de poteries en pays Sidama……..134

2.13. Répertoire des poteries en pays Gédéo et Oromo Guji……..135

2.14. Répertoire de poteries en pays Konso……..…….136

3.1. Carte géographique de l'Éthiopie présentant notre zone d'étude comprenant les 13 groupes ethniques auprès desquels nous avons travaillé, et leur répartition au sein des six grandes traditions techniques……. ……...145

3.2. Carte géographique du sud-ouest de l'Éthiopie présentant les différents villages où la tradition A est pratiquée …….147

3.3. Représentation schématique de la chaîne opératoire du façonnage relevant de la tradition A, au travers de la tradition des potières Yem de Boloji. ……..148

3.4. Les procédés de préparation de l'argile au sein de la tradition A. Chez Messeret, potière Oromo Guji du village de Manitu…….161

3.5. Les procédés de préparation de l'argile au sein de la tradition A. Chez les potières Yem du village de Boloji……162

3.6. Façonnage de la partie supérieure d'une jarre au sein de la tradition A……163

3.7. Façonnage de la partie inférieure au sein de la tradition A……164

3.8. Représentation schématique de la chaîne opératoire du façonnage d'une jarre moyenne au sein de la tradition A', pratiquée par les potières Aari…….165

3.9. Façonnage d'une jarre de taille moyenne au sein de la tradition A' pratiquée par les potières Aari dans le village de Yetnebersh……166

3.10. Façonnage du col d'une jarre moyenne au sein de la tradition A' pratiquée par les potières Aari dans le village de Yetnebersh……167

3.11. Outils employés par les potières au sein de la tradition A……..…168

3.12. Les traitements de surface employés au sein de la tradition A……169

3.13. Techniques décoratives employées au sein de la tradition A ……..170

3.14. Les procédés de cuisson au sein de la tradition A. Chez Messeret, potière Oromo Guji du village de Manitu……..171

3.15. Carte géographique du centre de l'Éthiopie présentant les différents villages où la tradition B est pratiquée. ……172

3.16. Représentation schématique de la chaîne opératoire du façonnage d'une jarre relevant de la tradition B pratiquée par les potières Guragué……..173

3.17. Les procédés de préparation de l'argile par les potières Guragué du village de Bercha, au sein de la tradition B……..…179

3.18. Façonnage d'une jarre moyenne au sein de la tradition B……...…180

3.19. Outils des potières Guragué……181

3.20. Les techniques de traitement de surface employées au sein de la tradition B ……..…… 182

3.21. Les techniques décoratives employées au sein de la tradition B……..183

3.22. Les procédés de cuisson au sein de la tradition B……184

3.23. Carte géographique du sud-ouest de l'Éthiopie présentant les différents villages où la tradition C est pratiquée……...…….……..185

3.24. Représentation schématique de la chaîne opératoire du façonnage d'une jarre relevant de la tradition C, au travers de la tradition des Konta……186

3.25. Les procédés de préparation de l'argile au sein de la tradition C. Chez les potières Kambata du village de Bobicho……198

3.26. Façonnage de la partie supérieure d'une jarre au sein de la tradition C, par Amini potière Konta du village de Bacho …….199

3.27. Façonnage de la partie inférieure d'une jarre au sein de la tradition C. Chez une potière Konta du village de Bacho……..200

3.28. Outils des potières employant la tradition C……..201

3.29. Techniques de traitement de surface employées au sein de la tradition C. Brunissage à l'aide d'un galet de pierre au grain fin……202

3.30. Techniques décoratives employées au sein de la tradition C, par les potières Kambata du village de Bobicho……203

3.31. Les procédés de cuisson au sein de la tradition C. Chez Aberash et Tekle, potiers Wolayta du village de Goljoota……204

3.32. Carte géographique du centre de l'Éthiopie présentant les différents villages où la tradition D est pratiquée. ……205

3.33. Représentation schématique de la chaîne opératoire du façonnage d'une jarre relevant de la tradition D, au travers de la tradition des Sidama……..206

3.34. Les procédés de préparation de l'argile au sein de la tradition D. Chez les potières Sidama, dans le village de Sejo……...218

3.35. Façonnage de la partie supérieure d'une jarre de taille moyenne, au sein de la tradition D, chez une potière Sidama du village de Sejo……..219

3.36. Façonnage de la partie supérieure d'une jarre de taille moyenne, au sein de la tradition D, chez une potière Kambata du village de Bobicho…….120

3.37. Façonnage de la partie inférieure d'une jarre de taille moyenne, au sein de la tradition D. Chez Abebesh, potière Sidama du village de Sejo……..221

3.38. Outils des potières Sidama……222

3.39. Techniques de traitement de surface employées au sein de la tradition D, par les potières Sidama……..223

3.40. Techniques décoratives employées au sein de la tradition D, par les potières Sidama……224

3.41. Les procédés de cuisson au sein de la tradition D, chez Abebesh, potière Sidama……..225

3.42. Carte géographique du sud-ouest de l'Éthiopie présentant les différents villages où la tradition E est pratiquée……...226

3.43. Représentation schématique de la chaîne opératoire du façonnage relevant de la tradition E, au travers de la tradition des potières Konso……227

3.44. Les procédés de préparation de l'argile au sein de la tradition E. Chez les potières Konso dans le village de Gunyara……234

3.45. Façonnage de la partie supérieure d'une jarre de taille moyenne au sein de la tradition E, par Gitcho potière Maalé du village de Godolo……...235

3.46. Façonnage de la partie inférieure d'une jarre de taille moyenne au sein de la tradition E, par Gitcho potière Maalé du village de Godolo……...236

3.47. Les variations de techniques et méthodes au sein de la tradition E……...237

3.48. Outils de potières employés au sein de la tradition E……238

3.49. Traitement de surface employé par les potières Konso et séchage chez une potière Maalé 238

3.50. Techniques décoratives employées au sein de la tradition E…….239

3.51. Carte géographique du centre et du nord de l'Éthiopie présentant les différents villages où la tradition F est pratiquée…….240

3.52. Représentation schématique de la chaîne opératoire du façonnage relevant de la tradition F, au travers de la tradition des potières Amhara de Menteq, Zego et Muger……241

3.53. Les procédés de préparation de l'argile au sein de la tradition F……..252

3.54. Façonnage de la partie inférieure d'une jarre de taille moyenne au sein de la tradition F, par Fesses, potière Amhara du monastère Menteq……..253

3.55. Façonnage de la partie supérieure d'une jarre de taille moyenne au sein de la tradition F, par Fesses, potière Amhara du monastère de Menteq……..254

3.56. Variantes des techniques et méthodes de façonnage au sein de la tradition F. Chez Itabez, potière Amhara du village de Kulfit…….255

3.57. Outils des potières employés au sein de la tradition F……..256

3.58. Les procédés de traitement de surface employés au sein de la tradition F. Dans le monastère des potières Amhara à Menteq……..257

3.59. Les techniques décoratives au sein de la tradition F……..258

3.60. Les procédés de cuisson au sein de la tradition F. Chez les potières Amhara du monastère de Menteq……..259

3.61. Représentation schématique des convergences et divergences entre traditions ethniques en fonction de la distribution des procédés de préparation de l'argile……..266

3.62. Représentation schématique de la distribution des principales caractéristiques des techniques et méthodes du façonnage d'une jarre pour chacune des traditions ethniques…….275

3.63. Distribution des différents types observés au sein de chacune des traditions ethniques…..276

3.64. Représentation schématique de la distribution des techniques de traitement de surface pour chacune des traditions ethniques……...281

3.65. Représentation schématique de la distribution des techniques décoratives employées par chacune des traditions ethniques……...283

4.1. Vues microscopiques en plan radial de l'épaule d'une cafetière, *jabana* – Guragué, tradition B, colombinage par écrasement, expérimentation…….335

4.2. Vues microscopiques en plan radial du col d'un pot, *til* – Aari, tradition A', colombinage par écrasement, expérimentation……336

4.3. Vues microscopiques en plan radial de l'épaule d'un pot à col, *Samo Oto* – Maalé, tradition E, colombinage par étirement, expérimentation……337

4.4. Vues microscopiques en plan radial des fonds de vases relevant de traditions différentes…340

4.5. Vues microscopiques en plan radial illustrant les attributs relatifs à l'étirement……..341

4.6. Vues microscopiques de surfaces lissées à consistance humide à l'aide d'un outil plus ou moins chargé en eau……..343

4.7. Vue macroscopique de la surface interne de la coupe à pied ayant fait l'objet d'un différentiel de traitement de surface……346

4.8. Vues microscopiques des surfaces traitées par une potière Amhara de façon expérimentale……...349

4.9. Vues macroscopiques et microscopiques d'un récipient Konso (tradition E1) dont les surfaces présentent une opération de doucissage……350

4.10. Vues microscopiques de la surface externe d'une jarre, *insra*, produite par une potière Amhara du Wärra Illu (tradition F1)……..…….350

4.11. Vues microscopiques des surfaces traitées par les potières Aari de façon expérimentale.....352

4.12. Vues microscopiques de la section radiale du corps supérieur d'un pot à col *zaale* – Kambata, tradition C, modelage par étirement…….353

4.13. Vues macroscopiques et microscopiques de surfaces de la partie inférieure de différents récipients ayant fait l'objet d'un rabotage largement couvert par une opération de finition et de traitement de surface……356

4.14. Vues macroscopiques des surfaces internes de deux récipients différents, à gauche une cafetière façonnée par une potière Kambata (tradition D1) / à droite une jarre fabriquée par une potière Amhara du Wärra Illu (tradition F1)……..357

5.1. Vue du cimetière de Qedemt depuis le nord, au cours de la campagne de fouille 2012……..362

5.2. Plan du site de Qedemt au cours de la période A (infographie Y. Gleize et A.-L. Goujon)....364

5.3. Plan du site de Qedemt au cours de la période B (infographie Y. Gleize et A.-L. Goujon). .366

5.4. Plan du site de Qedemt au cours de la période C (infographie Y. Gleize et A.-L. Goujon)..367

5.5. Arbres représentant les différents types de jattes en fonction du profil de la partie supérieure et du bord……..377

5.6. Diagramme de distribution des trois catégories dimensionnelles pour chaque type de jatte..378

5.7. Arbre représentant les différents types de coupes en fonction du profil de la partie supérieure et du bord……..379

5.8. Diagramme présentant les diamètres (en ordonnée) des plats (de type a et b) et des assiettes (de type c et d) en fonction de leur type (en abscisse)……..……..382

5.9. Diagramme présentant les dimensions relatives rapport HCl/HM et HCl/OUV des 10 vases à col mesurés……...385

5.10. Arbres représentant les différents types de vases à col long en fonction du profil de la panse et du col…….386

5.11. Objet en terre cuite insolite, unique sur le site de Qedemt……390

5.12. Arborescence illustrant de manière schématique la classification des différentes chaînes opératoires employées pour les récipients ouverts……395

5.13. Représentation schématique des chaînes opératoires employées pour les récipients fermés……...399

5.14. Arborescence des techniques décoratives, d'abord en fonction du degré hygrométrique de la pâte, puis en fonction des principales techniques représentées…….403

5.15. Diagramme de répartition des types de récipients ouverts par chaînes opératoires (5) …….405

5.16. Diagramme de répartition des chaînes opératoires par type de récipients ouverts. Le nombre de récipient par type est donné en pourcentage par rapport à la totalité des récipients de chaque type……...405

5.17. Diagrammes de répartition des différents types de grandes (gj), moyennes (mj) et petites jattes (pj) au sein de chacune des cinq chaînes opératoires…….406

5.18. Diagramme de répartition des différentes tailles et types de coupe au sein des 5 chaînes opératoires……406

5.19. Diagramme de répartition des tailles de plat au sein des 5 chaînes opératoires ……..……407

Annexe I

1 Représentation schématique de la chaîne opératoire du façonnage d'une jarre relevant de la tradition A, au travers de la tradition Oromo Jimma……. 440

2 Représentation schématique de la chaîne opératoire du façonnage d'une jarre relevant de la tradition A, au travers de la tradition Oromo Guji…….441

3 Représentation schématique de la chaîne opératoire du façonnage d'une jarre relevant de la tradition C, au travers de la tradition Wolayta……...442

4 Représentation schématique de la chaîne opératoire du façonnage d'une jarre relevant de la tradition D, au travers de la tradition Kambata…….443

5 Représentation schématique de la chaîne opératoire du façonnage d'une jarre relevant de la tradition E, au travers de la tradition Maalé……..444

6 Représentation schématique de la chaîne opératoire du façonnage d'une jarre relevant de la tradition F, au travers de la tradition Oromo Shewa…….445

7 (1/2). Vue synoptique des chaînes opératoires employées pour les différents types de vases dans la tradition Oromo Guji…….450

(2/2). Vue synoptique des chaînes opératoires employées pour les différents types de vases dans la tradition Oromo Guji……451

8 Vue synoptique des chaînes opératoires employées pour les différents types de vases dans la tradition Yem……452

9 Façonnage d'une marmite, *dist*, par Kababush, potière Kambata à Hossana (tradition C/ D)……. 456

10 Façonnage d'une jatte, *taba*, par Workenesh, potière Amhara au monastère de Menteq (Shewa – tradition F) ……457

11 Façonnage d'un plat de cuisson pour les galettes de teff (*injera*) ou le pain de maïs (*kita*), par Geni, potière Aari à Yetnebersh (tradition A')…….458

12 Façonnage d'un plat de cuisson pour les galettes de teff (*injera*) ou pour le pain de blé ou de maïs (*kita*), par Demenesh, potière Yem à Boloji (tradition A)……458

13 Façonnage d'un plat de cuisson pour les galettes de teff (*injera*) ou pour le pain de blé ou de maïs (*kita*), par une potière Sidama à Melga (tradition D) ……459

14 Façonnage d'un plat de cuisson pour les galettes d'ensete (*qocho*) par Erfinesh, potière Oromo Guji en pays Gédéo (tradition A)……..455

Annexe II

1. Vues microscopiques de différentes pâtes proposant une granulométrie caractérisée par la variété des inclusions, de grosses inclusions plus ou moins anguleuses, des éléments de taille moyenne et des inclusions fines……462

2. Vues microscopiques de différentes pâtes proposant une distribution granulométrique caractérisée par sa binarité avec des inclusions de taille moyenne et des inclusions fines……..463

3. Micro et macrotraces visibles sur les jattes……...464

4. Surfaces internes de jattes et coupes présentant les traits diagnostiques des traitements de surface……..465

5. Ensemble de traits diagnostiques visibles sur le vase à col long collecté dans la sépulture SP 28……..466

6. Vues microscopiques en plan radial de vases à col long, dont celui de SP 28…….467

7. Ensemble des traits diagnostiques visibles sur les panses galbées et carénées des vases à col les mieux conservés……..468

8. Fragment du vase à col de type C collecté dans l'US 1248 …….468

9. Vues microscopiques en plan radial de différentes parties de vase à col ……..469

10. Surfaces internes de vases à col court portant les traces caractéristiques d'une mise en forme sur pâte humide…….470

11. Macrotraces visibles sur le vase à col court collecté près de SP 5 …….470

12. Panse inférieure du vase à col court collecté dans SP19 :::……..471

13. Surfaces externes de vases à col court ayant fait l'objet de différentes opérations de finition finale ……471

14. Tessons décorés du site de Gabriel 2 ……476

15. Fragments remontés de récipients ouverts mis au jour sur le site de Gabriel 2 ……476

16. Vases à col long, galbé ou caréné, du site de Gulbo Arba…….477

Table des tableaux

2.1. Présentation des étapes de l'apprentissage en fonction de l'âge des potières chez les Wolayta et Oromo Shewa ……...…….....95

2.2. Présentation des grandes étapes de l'apprentissage en fonction de l'âge des potières chez les Oromo Guji ……...…….95

2.3 (1/3) Occurrence et termes vernaculaires des poteries produites par les groupes ethniques Amhara, Guragué, Oromo Jimma, et Yem……115

(2/3) Occurrence et termes vernaculaires des poteries produites par les groupes ethniques Konta, Kambata, Wolayta, Oromo Shewa :::…….……...……116

(3/3). Occurrence et termes vernaculaires des poteries produites par les groupes ethniques Sidama, Oromo Guji, Konso, Maalé, Aari……117

3.1. Tableau synthétique présentant les six grandes traditions techniques et leurs variantes…..….146

3.2. Distribution des procédés de préparation de l'argile en fonction des six traditions génériques. ……..267

3.3. Tableau de distribution des types de supports rotatifs pour chaque groupe ethnique…..……270

3.4. Type d'outils observés au sein de chaque groupe ethnique et noms vernaculaires……..272

3.5. Distribution des types d'outils de raclage et lissage pour chacune des traditions génériques. ……..273

3.6. Tableau de distribution des techniques décoratives employées au sein de chacune des traditions ethniques……...……...283

4.1. Distribution du type de microporosité et de l'occurrence ou non des attributs du colombinage et du rabotage pour chaque partie des récipients…….....354

5.1. Répartition du nombre de tessons et de structures archéologiques par période chronologique. ……..364

5.2. Distribution stratigraphique des remontages …… ……..366

5.3. Répartition des tessons et des éléments diagnostiques aux seins des différentes unités stratigraphiques et structures archéologiques de Qedemt…….371

5.4. Nombre de récipients du secteur 3 classés selon les parties conservées et la présence de décor ou de perforation…….……..374

5.5. Classement des récipients ouverts en fonction des dimensions de profondeur et de diamètre à l'ouverture……376

5.6. Nombre de récipients et distribution des catégories dimensionnelles pour chaque type de jatte…….....378

5.7. Nombre de récipients, diamètres et distribution des catégories dimensionnelles pour chacun des types de coupe……..380

5.8. Dimensions des 10 vases à col pour lesquelles il était possible d'obtenir l'ensemble des mesures : hauteur maximale (HM), diamètre maximal (DM), hauteur du corps (HCr) hauteur du col (HCl), diamètre à l'ouverture (OUV)……..384

5.9. Distribution du nombre de vases à col long en fonction des types-morphologiques définis…….....387

5.10. Distribution typo-morphologique des vases à col et dimensions pour chaque individu……387

5.11. Synthèse des informations relatives à chaque tesson décoré…….410

5.12. Répartition chronologique des fragments appartenant aux différentes catégories et types de récipients, à partir de l'inventaire général de l'ensemble des tessons……411

5.13. Représentation des différents types au sein des grandes périodes chronologiques pour chacune des catégories de récipients ouverts, valeur absolue des éléments diagnostiques…….412

5.14. Répartition chronologique des fragments de récipients ouverts en fonction de la chaîne opératoire à laquelle ils appartiennent……..413

5.15. Répartition chronologique des fragments de récipients fermés en fonction de la chaîne opératoire à laquelle ils appartiennent……...414

5.16. Répartition des différents types de récipients fermés au sein des grandes périodes chronologiques, en valeur absolue d'éléments diagnostiques……...414

5.17. Répartition chronologique des différents types de techniques décoratives employées…….415

Annexe I

1. (1/3) Tableau récapitulatif des procédés de préparation de l'argile pour chacune des traditions ethniques avec mention des types de matériaux et de leurs noms vernaculaires……446

1.(2/3) Tableau récapitulatif des procédés de préparation de l'argile pour chacune des traditions ethniques avec mention des types de matériaux et de leurs noms vernaculaires……446

1.(3/3) Tableau récapitulatif des procédés de préparation de l'argile pour chacune des traditions ethniques avec mention des types de matériaux et de leurs noms vernaculaires……447

Annexe II

1 Répartition des techniques décoratives sur chacun des sites appartenant à la période médiévale. ……477

Table des planches

2.1. Répertoire des poteries en pays Maalé…….137

2.2. Répertoire des poteries en pays Aari……....138

2.3. Répertoire des poteries en pays Aari……139

Annexe II

1. Dessins de récipients ouverts illustrant les différentes catégories morpho-fonctionnelles et dimensionnelles……472

2. Photographies et dessins de récipients fermés illustrant les deux catégories morpho-fonctionnelles : vase à col long (à gauche) et vase à col court (à droite)……. 473

3. Dessins de divers objets, de haut en bas : les jattes perforées, le petit bol remonté de différentes unités stratigraphiques, l'objet insolite et les deux vases fermés sans col……474

4. Dessins des différents types de préhensions collectés sur le site de Qedemt…….475

